

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE



3 1761 04341 7385

JOHN M. KELLY LIBRARY



Donated by
**The Redemptorists of
the Toronto Province**
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

TRANSFERRED





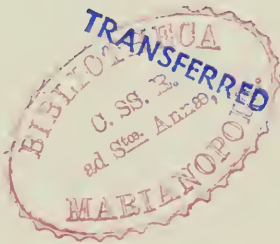
Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

F 112

LE PALMIER SÉRAPHIQUE



TOME DOUZIÈME



Tous droits réservés.

LE PALMIER SÉRAPHIQUE

OU

VIE DES SAINTS

ET DES HOMMES ET FEMMES ILLUSTRES

DES ORDRES DE SAINT FRANÇOIS

SOUS LA DIRECTION DE M^{GR} PAUL GUÉRIN

CONTINUATEUR DE LA VIE DES SAINTS DU P. GIRY (PETITS BOLLANDISTES)

TOME DOUZIÈME

MOIS DE DÉCEMBRE

BAR-LE-DUC

LOUIS GUÉRIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

—
1873

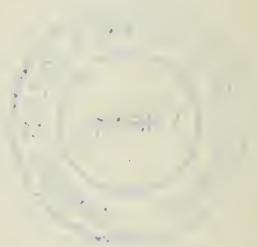
HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR



TRANSFERRED

7419
.A3
F86
F8

51-0835



LE PALMIER SÉRAPHIQUE

PREMIER JOUR DE DÉCEMBRE

LE VÉNÉRABLE PÈRE GRATIEN ET AUTRES

DE LA PROVINCE DE LA MARCHE

SOMMAIRE : Le Père Gratien apaise une tempête, guérit des malades. — Philippe d'Ascoli. — Zèle pour l'Observance. — Faveurs célestes. — Pierre de Naples, Jacques de Monte-Santo.

Le mois de décembre, qui nous montre les arbres dépouillés de leur feuillage, les montagnes et les vallées privées de leur verdure; et qui nous ramène les jours les plus courts de l'année, ne doit pas cependant être regardé comme stérile dans notre *Palmier Séraphique*; car la rosée féconde et la pluie bienfaisante de la grâce n'est point soumise aux variations des temps. Parmi les fruits de sainteté qu'enfanta le Saint-Espit, nous trouvons, à la date du 1^{er} décembre, le vénérable Père Gratien, qui naquit à Romandiola, dans l'Emilie, et se fit remarquer par ses vertus dans la province de la Marche au premier siècle de l'Ordre. A une simplicité et à une douceur étonnantes, il joignait une grande instruction: son zèle pour le salut des âmes donnait une force merveilleuse à sa parole,

et ses discours unis à la sainteté de sa vie, obtinrent de nombreuses conversions. Il reçut même de Dieu le don des miracles, et un jour, tandis qu'il prêchait en plein air devant une foule considérable, une tempête horrible éclata : Le vénérable serviteur de Dieu, voyant les fidèles s'enfuir, s'écria que le Seigneur allait calmer de suite cet orage ; il se recueillit un instant pour adresser à Dieu une courte prière, et aussitôt les nuages se fendirent, le soleil brilla sur les auditeurs, pendant que tout autour d'eux une pluie mêlée d'éclairs et de tonnerres portait partout la terreur.

On cite encore la guérison d'un jeune homme atteint de folie, d'un paysan qui s'était brisé les membres en portant un fardeau très-pesant ; d'un boiteux, de quatre aveugles et de quelques autres infirmes. Il mourut saintement dans le Seigneur, au couvent d'Osimo, à la fin du premier siècle de l'Ordre ; et pendant longtemps, son tombeau fut l'objet d'une pieuse vénération : il s'y opéra même, dit-on, quelques miracles.

En l'année 1459 mourait, dans le même couvent, un religieux nommé Philippe d'Ascoli, qui avait introduit, avec quelques-uns de ses frères, la Réforme des Observants dans la province de la Marche. Pendant de longues années, il fut chargé de la cuisine, et il sut néanmoins se contenter de pain et de légumes. Il se distingua principalement par son amour de la pauvreté et de la prière ; il en fut récompensé dès cette vie par des ravissements et d'autres faveurs célestes. Le Père Pierre de San-Severino, témoin d'une de ses extases, le vit

pendant la nuit de Noël recevoir l'enfant Jésus des mains de la sainte Vierge. On lui attribue quelques miracles avant et après sa mort.

La province de la Marche fut encore illustrée par plusieurs autres religieux, morts en odeur de sainteté. Ainsi à Fermo, on cite le nom du vénérable Père Adam, qui vivait au premier siècle de l'Ordre, et se distingua par ses prédications et ses miracles ; à Amandula les vénérables Servus-Dei et Gabriel de Jésus, dont la vie est tout à fait inconnue, mais qui ont été regardés comme de saints religieux.

Les couvents de Sinigaglia et de Fermo conservent la mémoire des vénérables Pères Ambroise et Bonaventure. Celui-ci jeûnait presque toute l'année, passait tous ses instants dans la prière et la méditation ; prédicateur remarquable et zélé pour la conversion des pécheurs, il était infatigable lorsqu'il s'agissait de prêcher ou de confesser. Il mourut vers l'an 1530, et neuf mois après sa mort, on retrouva son cadavre encore intact. Citons encore le vénérable Pierre de Naples, qui vécut vers l'an 1510. Entré très-jeune dans l'Ordre de Saint-François, il eut beaucoup à souffrir des dangers que lui faisait courir sa beauté ; sur la demande qu'il en fit au Seigneur, il en fut délivré, et devint d'une laideur repoussante : mais la pureté de son âme, son obéissance et son humilité en firent l'objet de la vénération de ses frères.

Au premier siècle de l'Ordre, le couvent de Civita-Nova comptait parmi ses membres, un Frère nommé Jacques de Monte-Santo. Pendant qu'il s'occupait du soin de la cuisine, il ne cessait de tenir son esprit élevé vers la prière, et de méditer sur les choses célestes. Comme il désirait s'y appliquer plus facilement, il demanda à être déchargé de cet office. Il fut exaucé, mais à son détriment, car il perdit complètement la facilité de l'oraison : des ténèbres intérieures enveloppèrent son âme et lui causèrent de cruelles souffrances. Rendu par ce châtement à l'esprit de sa vocation, il revint à sa cuisine, où il espérait retrouver les consolations qu'il y avait ressenties : un jour de Noël, il s'était hâté de préparer les aliments pour la communauté, afin de pouvoir plus facilement se livrer à la prière. Pendant qu'il s'était réfugié dans un coin de l'église pour y prier à son aise, le gardien du couvent entra dans la cuisine et trouva les pots cassés, les aliments répandus à terre ou à demi rongés par les chats. Frère Jacques, qu'on découvrit enfin, fut très-mortifié de cet accident ; mais plein de confiance en Dieu, il se mit à genoux pour implorer le pardon de sa faute et pour prier Notre-Seigneur de la réparer. Tout à coup les plats se trouvèrent remplis de mets si délicieux que jamais les religieux n'en mangèrent d'aussi délicats. Il vécut dans l'exercice des vertus les plus humbles, et fut honoré du don des miracles, avant et après sa mort.

(WADDING et MARC DE LISBONNE.)

LE VÉNÉRABLE BONAPARS

DU TIERS ORDRE

ET FRÈRE JACQUES POLO

SOMMAIRE : Bonapars : confréries de Pénitents. — Miracles. — Jacques Polo : son application au travail. — Mortifications. — Charité pour les pauvres récompensée par des miracles. — Humilité.

Le vénérable Bonapars naquit à Bologne, en Italie, vers l'an 1235, et eut pour père Lambert Ghiselieri, qui fut un avocat distingué, et mérita d'être choisi comme gouverneur de Pérouse, conseiller et ambassadeur de Bologne. A cette époque, le vénérable Régnier Fagiani travaillait par ses prédications à réconcilier les hommes avec Dieu et à établir des confréries de Pénitents qui, professant la règle du Tiers Ordre, se faisaient remarquer par leur ferveur et leur zèle pour la perfection. Bonapars fut un de ses plus ardents disciples, et il le suivit même dans une foule d'autres villes pour l'aider dans ses efforts. Après la mort de son maître, il fut chargé de le remplacer dans la visite des confréries ; et il en forma de nouvelles : il s'attacha principalement à entretenir une grande régularité et à conserver l'esprit de saint François parmi les Pénitents. Enfin, usé par les jeûnes et les mortifications, mais riche de vertus, il tomba gravement malade, et après avoir reçu avec une piété admirable les sacrements de l'Eglise, il alla recevoir au ciel la récompense de ses bonnes œuvres ;

c'était le 1^{er} décembre 1294. Il fut enterré sous un autel dans l'église de l'hospice fondé par le vénérable Régnier, et où Bonapars avait terminé ses jours. Des miracles nombreux s'opérèrent à son tombeau, et en reconnaissance de sa protection les magistrats de Bologne firent mettre ses reliques dans une châsse nouvelle en 1452 : on y a gravé son nom avec le titre de vénérable comme témoignage de l'estime qu'on avait pour sa sainteté.

(JACOBILLE.)

Le frère Jacques Polo naquit dans le royaume de Valence, en Espagne, et entra en 1602, à l'âge de vingt et un ans, au couvent de Villaréal. Après sa profession, il montra une grande humilité et une soumission entière aux ordres de ses supérieurs. Il aimait le travail, et préférait les occupations les plus viles : dans sa vieillesse même il avait horreur du repos, et jamais on ne le voyait oisif. Pendant de longues années, il fut portier du couvent de Torrente, charge très-pénible, parce qu'à chaque instant du jour on venait chercher de l'eau et que le portier était obligé d'aller lui-même la puiser dans un puits assez éloigné de l'entrée du monastère : mais à peine avait-il rempli cette fonction de charité, qu'il se remettait au travail. Quelquefois ses frères le priaient d'accorder un peu de repos à son corps ; mais il répondait en souriant : « L'âne le voudrait bien, mais il deviendrait rebelle ». Il éprouvait de violents combats contre la pureté et, pour en triompher, il se donnait deux fois par jour la discipline jusqu'au sang, et portait un cilice très-dur qui lui déchirait

rait la peau. Il fut même contraint de se faire guérir d'une blessure qu'il s'était faite au moyen d'un morceau de bois garni de pointes de fer. Il marchait pieds nus par tous les temps et par tous les chemins, et souvent on pouvait suivre la trace de ses pas par les gouttes de sang qui s'échappaient de ses pieds blessés par les cailloux. Il aimait tendrement les pauvres, leur préparait lui-même des aliments et se plaisait à causer avec eux malgré leur malpropreté : on le vit quelquefois nettoyer leur chevelure et laver leurs habits.

Dieu récompensa cette ardente charité par quelques faveurs extraordinaires. Un jour, un pauvre vieillard étant venu lui demander du vin, frère Jacques se hâta d'aller trouver le gardien ; mais il n'y avait que de l'eau dans le couvent. Le serviteur de Dieu lui dit qu'il espérait bien en trouver ; il alla prendre un vase et le trouva plein de vin, au grand étonnement du gardien, qui lui permit de donner aux pauvres ce qu'il voudrait.

Une autre fois, les religieux n'ayant pas un morceau de pain à manger s'adressèrent à frère Jacques, en lui disant que son premier souci devait être pour eux-mêmes : « Ayez confiance », répondit-il, « la Providence de Dieu ne nous abandonnera pas » ; et un instant après, il leur montra la corbeille au pain complètement remplie. On cite encore de lui plusieurs autres miracles du même genre, qui lui attirèrent le respect des personnes du monde ; mais il fuyait avec soin les entretiens inutiles, et préférait la retraite et le silence.

Il mourut le 1^{er} décembre 1648, à l'âge de soixante-sept ans. On accourut en foule des environs pour assister à ses funérailles, et les fidèles se disputèrent des lambeaux de ses vêtements pour les garder comme des reliques. Le gardien du couvent se vit même obligé de faire exhumer son corps pour le dépouiller de son habit afin de satisfaire la piété des pèlerins. La corruption ne l'avait pas encore atteint, et ses membres étaient aussi souples que s'ils eussent été vivants.

(Chron. de la prov. de Saint-Jean-Baptiste.)

LA VÉNÉRABLE INNOCENTIA RIZZO,

VIERGE DU TIERS ORDRE

1624. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Son enfance et sa profession dans le Tiers Ordre.

Cette digne épouse de Jésus-Christ naquit à Trapani, en Sicile, le 16 avril 1599, de Jérôme Rizzo, baron de Sainte-Anne, et d'Erasma Grimaldi, fille d'un chevalier génois, qui appartenaient l'un et l'autre à des familles très-distinguées par leur noblesse. Sa mère, élevée dans un monastère, n'avait point oublié les enseignements de la piété qu'elle avait reçus dans sa jeunesse ;

mais pendant qu'elle portait Innocentia, un attrait en quelque sorte irrésistible la poussait à la prière et à la pratique des vertus chrétiennes. Un jour qu'elle pria dans une église des Frères Mineurs, elle sentit son enfant tressaillir dans son sein, comme si Dieu eût voulu témoigner dès lors qu'elle lui appartenait. Elle reçut au baptême les noms de Benvenuta Diana ; mais nous l'appellerons Innocentia, nom qu'elle reçut lorsqu'elle entra dans le Tiers Ordre. Dès son enfance, elle donna des signes manifestes de sa sainteté future.

Elle grandit peu à peu en âge et en vertu : elle mettait tout son plaisir à élever de petits autels , qu'elle décorait avec soin, à orner les statues des Saints, et à prier avec ses sœurs dans les églises. A peine âgée de cinq ans, elle se mit à jeûner tous les samedis en l'honneur de la très-sainte Vierge ; deux ans après, elle pratiqua le jeûne du vendredi, ainsi que tous ceux que commande la sainte Eglise.

Elle se distinguait également par un grand amour pour la pureté : lorsque ses parents recevaient quelques membres de leur famille, et que ceux-ci cherchaient à la prendre dans leurs bras, elle s'enfuyait aussitôt, et déjouait avec adresse tous les pièges qu'ils lui tendaient pour l'atteindre.

Vers l'âge de quatorze ans, elle augmenta encore l'austérité de ses jeûnes, et se contenta de pain et d'eau les jours consacrés à la pénitence : les reproches de ses parents ne purent l'empêcher de persévérer dans son généreux dessein, et bientôt sa vie ne fut en quelque sorte qu'une mortification continuelle. Préve-

nue par la grâce divine, et fortifiée par la pensée de la présence de Dieu, elle s'adonnait avec zèle à la prière, et souvent on la trouvait cachée dans une chapelle ou dans quelque endroit retiré de la maison pour méditer et faire de pieuses lectures. A ces exercices de la piété chrétienne elle joignit bientôt la pratique fréquente des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

Lorsqu'elle eut atteint l'âge de quinze ans, elle voulut entrer chez les Carmélites ; mais son père ne voulut pas y consentir, et exigea qu'elle restât avec lui jusqu'à ce que Dieu eût disposé d'elle d'une autre manière. Innocentia se soumit, mais avec l'espoir que le Seigneur ne tarderait pas à combler les désirs de son cœur ; elle se livra aux exercices de la piété avec une nouvelle ardeur : malgré les reproches de sa mère, qui voulait lui faire porter des vêtements convenables à son rang, elle préférait la simplicité et répétait souvent qu'elle voulait embrasser la vie religieuse. On la surprit même un jour fondant en larmes et répétant dans l'ardeur de sa piété : « Qu'elles sont heureuses
« les âmes qui peuvent échapper aux séductions du
« monde, et servir Dieu dans la pratique de la perfec-
« tion chrétienne ! » Souvent elle s'adressait à ses sœurs et les excitait à pratiquer la perfection, montrant ainsi qu'elle ne serait jamais satisfaite, tant qu'elle n'obtiendrait pas la permission qu'elle sollicitait avec tant d'instances.

Sur ces entrefaites, le digne serviteur de Dieu, Innocent de Cluse, vint à Trapani pour y fonder un nouveau couvent de Franciscains de la Réforme, sous le patronage de Sainte-Anne. La sainteté de sa vie et ses

miracles lui concilièrent l'estime du peuple et de la noblesse, et il fut appelé par le père d'Innocentia qui, se trouvant malade, demandait à jouir de sa conversation. La servante de Dieu, qui connaissait déjà de réputation sa vertu, désirait lui parler et le reçut avec un profond respect. Mais la maladie de son père s'aggrava tellement que les médecins l'engagèrent à se préparer à la mort ; à cette nouvelle, ses filles tombèrent à genoux aux pieds du vénérable frère, et le conjurèrent en pleurant de vouloir bien demander à Dieu la santé du mourant. Celui-ci retourna à son couvent et en rapporta un vase plein d'eau bénite, avec laquelle il fit un signe de croix sur les membres du baron, espérant que sainte Anne viendrait au secours de sa famille. Jérôme Rizzo se trouva très-fortifié par ce remède d'un nouveau genre, et comme le pieux frère venait le visiter chaque jour, il lui arriva une fois de dire devant son épouse et ses filles : « Que Dieu est admirable dans ses œuvres ! il y a ici une épouse de Jésus-Christ qui se fera religieuse ». Ces paroles ne furent pas comprises, et tandis qu'on parlait devant lui du mariage de ces enfants : « Dans le ciel », dit-il, « on ne chasse pas des papillons : son fiancé est le Dieu Très-Haut ». C'était une allusion à Innocentia, qui avait reçu au baptême le nom de Diane, déesse de la chasse ; celle-ci, frappée de cette parole, s'approcha du religieux et lui dit : « Je ne mérite pas cette faveur ; priez cependant le Seigneur qu'il veuille bien m'en rendre digne ». Peu après, elle réussit à lui faire connaître ses désirs, ajoutant toutefois qu'elle ignorait dans quel Ordre elle devait entrer. Après l'avoir engagé à prier,

et avoir de son côté recommandé cette affaire à Dieu, le vénérable religieux lui dit d'embrasser la Règle du Tiers Ordre de Saint-François, et comme elle en était étonnée, il ajouta qu'un grand nombre de fidèles en faisaient profession dans le monde, et que sa patronne sainte Ursule viendrait à son secours. Cependant ses parents cherchaient par tous les moyens possibles à ébranler sa résolution ; ils lui disaient qu'il y avait assez de couvents à Trapani, que l'on n'avait jamais entendu parler dans cette ville d'un genre de vie aussi singulier que celui qu'elle voulait embrasser ; ils lui représentaient sa jeunesse, sa beauté et sa fortune, l'honneur qui rejaillirait sur leur maison d'une alliance distinguée ; ils ajoutaient qu'elle pourrait pratiquer la piété dans le mariage avec des mérites plus grands, et que si elle persévérait dans son projet, elle causerait la mort de son père et de sa mère. Mais tout fut inutile : elle répondit avec tant d'énergie à ces objections, qu'ils en furent étonnés.

Le vénérable serviteur de Dieu, apprenant les combats qu'elle avait à soutenir, vint trouver ses parents et leur dit que leur fille était destinée à éclairer un grand nombre de vierges du Tiers Ordre, qu'elle ferait des miracles et serait l'honneur de la religion. Le baron, voyant la fermeté d'Innocentia, consentit enfin à son projet. « Je voudrais bien », lui dit-il, « que le « Seigneur m'eût accordé une semblable faveur ; car « je reconnais tout le mérite de l'état religieux, et j'ai « seulement voulu éprouver votre fermeté. Jésus- « Christ est votre père et votre fiancé. Qu'il vous « bénisse comme je vous bénis avec votre sœur :

« obéissez à votre vocation, et priez pour vos parents
« et pour vos amis ».

Innocentia venait de remporter un premier triomphe sur les affections de la chair et du sang ; le démon vint à son tour l'attaquer par des doutes et des inquiétudes. Il lui représenta sa jeunesse et sa beauté, l'éclat et la noblesse de son nom, les dons de la grâce et de la nature qu'elle avait reçus ; mais fortifiée par l'esprit du Seigneur, la pieuse vierge résista énergiquement à ses instigations, et sortit victorieuse de toutes ses attaques.

Enfin, le 8 décembre 1620, le jour de l'Immaculée-Conception, le couvent du frère Innocent fut achevé, et les deux sœurs prirent l'habit religieux sous le nom d'Innocentia et de Séraphine, en présence de tous leurs parents et de tout ce que la ville de Trapani comptait de plus distingué dans la noblesse. Personne ne saurait exprimer les sentiments d'édification qu'ils éprouvèrent en les voyant se dépouiller de leurs habits précieux, pour prendre un vêtement pauvre et grossier, attaché par une corde, sacrifier leur chevelure et se couvrir du voile des vierges chrétiennes. Les deux sœurs versaient des larmes de joie, parce que le Seigneur les recevait au nombre des filles de saint François.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Pureté, humilité et mortification d'Innocentia.

A peine revêtue des livrées de saint François, elle fit vœu de chasteté perpétuelle, et s'efforça dès lors de

bannir de son cœur tout autre amour que celui de son céleste époux. Elle évitait avec tant de soins la rencontre des créatures, qu'elle semblait ne plus être dans le monde : rarement elle recevait des visites, et ses parents eux-mêmes obtenaient difficilement la permission de la voir : comme excuse, elle disait que son époux était très-jaloux et ne voulait pas qu'on la vît. Mais pendant qu'elle se renfermait ainsi dans la solitude, la bonne odeur de ses vertus se répandait à Trapani, et les habitants de cette ville lui rendaient toutes sortes d'hommages.

En véritable fille de saint François, elle pratiquait la pauvreté avec beaucoup de zèle : vêtue d'un habit simple et rapiécé, elle s'excusait auprès de ses parents qui la blâmaient de ses prétendus excès en disant qu'elle voulait imiter le patriarche séraphique et son cher Rédempteur, qui était né pauvre et était mort pour elle sur une croix, dépouillé de tout. Elle dormait sur la paille et souvent sur la terre nue ; et si ses parents ne s'y fussent opposés, elle n'aurait jamais porté de sandales.

Elle se relevait toutes les nuits lorsque la cloche des Frères Mineurs annonçait les Matines, et pendant que ses sœurs dormaient, elle se livrait à la prière. Elle avait une discipline armée de pointes de fer dont elle se frappait les lundis, mercredis et vendredis de chaque semaine, et souvent encore dans d'autres circonstances. Les vêtements, les murs eux-mêmes étaient rougis du sang qui jaillissait pendant ces mortifications. Elle portait habituellement un cilice de crin, et une chaîne de pointes de fer, large de quatre

doigts, qui faisait le tour de son corps, et il fallut que son confesseur intervînt pour l'empêcher de nuire à sa santé.

Cependant elle croyait ne rien faire devant Dieu, et ne pouvait souffrir qu'on parlât de sa perfection : souvent elle répétait qu'elle méritait d'être foulée aux pieds à cause de ses péchés, et elle s'accusait d'être la cause de la peste qui ravagea le royaume de Sicile vers cette époque. Implorait-on le secours de ses prières, elle répondait qu'elle était une trop grande pécheresse pour qu'elle pût aider et secourir quelqu'un; aussi désirait-elle d'être méprisée des hommes, et quand il s'élevait quelques troubles parmi les serviteurs de la maison, elle se jetait à genoux devant eux pour leur demander pardon, comme si elle eût été coupable. Lorsqu'elle pensait avoir causé de la peine à quelqu'un, elle venait, la corde au cou, se prosterner devant lui et lui baiser les pieds. Quand elle revenait de l'église après avoir reçu la sainte communion, elle faisait la même chose devant ses parents, et les suppliait de lui imposer quelques humiliations pour la punir de ses péchés.

Elle fut donc très-surprise et affligée lorsque le frère Innocent de Cluse voulut l'établir supérieure des sœurs du Tiers Ordre ; et comme il l'assurait que telle était la volonté de Dieu et le désir de la communauté : « Comment pourrais-je », répondit-elle, « diriger les « autres, moi qui suis incapable de me diriger moi-« même ». Elle insista fortement pour qu'on ne lui imposât point cette charge ; mais le saint religieux, connaissant sa vertu et sa capacité, insista. On lisait

alors la vie des premiers martyrs de l'Ordre, et au nom d'Adjutus, qui veut dire secours, Innocentia se précipita à terre en l'invoquant et en le priant de l'aider comme son frère : il fallut enfin qu'elle cédât au nom de l'obéissance, et, malgré le mépris qu'elle avait pour elle-même, elle dut accepter cet honneur. Ainsi contrainte par son confesseur, Innocentia vint au chapitre, une corde au cou, et se jetant à genoux devant ses sœurs, elle leur demanda pardon de ses péchés et leur baisa les pieds. Tous les mois elle renouvelait cet acte d'humilité en assemblée générale. Par ses exhortations, un grand nombre de jeunes filles du plus haut rang embrassèrent le Tiers Ordre, et tout en restant dans le monde, elles apprirent à en mépriser les vanités, à fréquenter les sacrements et à pratiquer la perfection chrétienne. Elles se réunissaient une fois par mois, et entendaient de la bouche d'Innocentia l'explication de la Règle.

Le baron, son père, voyant que sa fille était conduite par Dieu lui-même dans la pratique de ce genre de vie, fit construire pour elle et pour sa sœur Séraphine deux petites cellules, afin qu'elles pussent se livrer librement à leur goût pour la prière et la solitude. En renversant un mur, on trouva une pierre avec trois petites croix : « Nous ne sommes que deux filles spirituelles », dit alors Innocentia, « et nous avons trois croix : il faut qu'une autre compagne vienne recevoir la troisième, et suivre l'Époux crucifié ». Elle songeait à sa sœur Isabelle, qui, après avoir reçu le saint habit, avait renoncé à la vie religieuse. Celle-ci, rougissant alors de sa faiblesse, demanda en grâce

qu'on voulût bien l'accueillir de nouveau, et après de nombreuses instances, elle obtint enfin cette faveur, à la grande édification de ses parents et des habitants de Trapani.

Pendant que le vénérable Frère Innocent travaillait ainsi à répandre le Tiers Ordre de Saint-François, il avait fait avec les trois sœurs un pacte par lequel il s'engageait à prier pour le repos de leurs âmes, jusqu'à ce qu'elles fussent délivrées du purgatoire, si elles mouraient les premières ; dans le cas contraire, elles devraient faire célébrer trois cents messes pour lui. Isabelle était faible de santé, et avait déjà obtenu plusieurs fois sa guérison par les prières de ce bon religieux ; mais peu de temps après qu'elle eut repris le saint habit, elle tomba gravement malade, reçut avec dévotion les derniers sacrements et mourut à l'âge de vingt-cinq ans. Innocent, qui avait connu sa mort par une faveur divine, se disposait à demander aussitôt des prières pour le repos de son âme dans le couvent de Cluse, quand l'âme d'Isabelle lui apparut et lui fit des reproches de ce qu'il oubliait son engagement. Le vénérable religieux s'excusa en disant qu'il n'avait pu le faire plus tôt, attendu qu'elle venait à peine de rendre le dernier soupir, et que son corps n'était pas encore inhumé : alors la sainte âme s'élança tout d'un coup vers le ciel et fut reçue au milieu des saintes Clarisses, laissant ainsi consolé celui auquel après Dieu elle devait en grande partie son bonheur. Le pieux Frère s'empressa de courir à Trapani, pour calmer par le récit de cette vision la douleur de la baronne, qui pleurait amèrement la perte de sa fille, et

qui ne voulait même pas aller à l'église des Frères Mineurs, où sa dépouille mortelle avait été déposée. La pieuse mère se sentit fortifiée par les paroles du saint religieux, et quelques jours après sa tristesse se changea en joie, lorsqu'elle se vit favorisée d'une apparition de sa fille, entourée de plusieurs autres jeunes vierges.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Amour d'Innocentia pour la prière : les faveurs célestes qu'elle reçoit. — Sa charité envers les pauvres.

Le bonheur éternel dont jouissait Isabelle fut un nouveau stimulant pour Innocentia et sa sœur. La pieuse vierge redoubla ses austérités et ses prières : elle consacrait tout son temps aux œuvres de charité, à la méditation, à la lecture des livres spirituels, principalement des ouvrages du grand serviteur de Dieu, le Père Barthélemy. Son esprit était presque continuellement uni au Seigneur par l'oraison : au point du jour, elle consacrait environ quatre heures à la méditation, à genoux, debout, et quelquefois les bras en croix ; puis elle récitait Matines, et après un court examen de conscience, elle prenait un instant de repos. Lorsqu'elle venait de prier, elle pouvait à peine déguiser la joie intérieure dont son âme était remplie ; elle parlait si bien des choses célestes, que ses sœurs se sentaient excitées à la ferveur en entendant ses paroles : l'éclat et la majesté de son visage les remplissaient d'étonnement, et personne ne doutait que cette âme brûlante n'eût puisé son ardeur dans ses rapports avec le céleste Epoux. Chaque jour, elle entendait plu-

sieurs messes avec un profond recueillement, et une des peines les plus vives qu'elle pût endurer, c'était d'être privée de cette faveur. Elle désirait être religieuse, afin de pouvoir mieux goûter ce bonheur ; et comme pendant la peste elle ne pouvait se le procurer, on la voyait se retirer à l'écart, pleine de tristesse, parce qu'elle n'avait pas vu son divin Epoux sous l'apparence du pain consacré. Tout ce qu'elle voyait l'excitait au recueillement et lui fournissait l'occasion de faire de pieuses réflexions : quand elle travaillait avec ses sœurs, elle se figurait être en compagnie des saintes Agnès, Cécile, Catherine et autres vierges martyres, dont la société lui causait un indicible plaisir, comme les gens du monde en éprouvent avec leurs amis.

Sa mère, qui, dans son amour maternel, ne pouvait supporter qu'elle pratiquât de si grandes austérités, fit pratiquer une ouverture secrète dans le mur de sa chambre, et ordonna à une servante d'aller voir à minuit si sa fille dormait. La servante obéit : mais au lieu d'apercevoir Innocentia elle ne vit qu'une petite montagne entourée d'un éclat céleste. La baronne ne voulut pas s'en rapporter au témoignage de sa domestique et vint elle-même contempler cette merveille. Son émotion fut grande quand elle fut témoin de ces rayons mystérieux qui éclairaient la petite cellule d'Innocentia ; dès ce jour, elle s'abstint de faire la moindre opposition aux exercices de piété de sa fille. Cependant la pieuse enfant de saint François s'était aperçue qu'on l'épiait, et pour prévenir les regards indiscrets, elle eut soin désormais de fermer toutes les ouvertures de sa chambre.

Elle montrait une grande compassion pour les souffrances et les peines du prochain, qu'elle soulageait selon son pouvoir. Souvent elle engageait sa mère à visiter les malades avec elle, et dans les hôpitaux elle allait de lit en lit pour leur offrir ses consolations et leur rendre les services que réclamait leur état. Pendant la peste, elle demanda fréquemment à ses parents la permission de soigner ceux qui en étaient atteints ; mais comme ils s'y opposaient, elle leur envoyait des conserves, des fruits et d'autres rafraîchissements. Avant qu'elle eût embrassé la vie religieuse, elle avait montré un grand courage et une générosité digne de tout éloge, en prodiguant ses soins à deux de ses frères, atteints l'un et l'autre de maladies longues et repoussantes, ainsi qu'à une de ses sœurs, que personne ne voulait servir, dans la crainte de la contagion. Un fermier de ses parents, poursuivi par un ennemi acharné, reçut l'hospitalité chez eux, grâce à ses prières ; non contente de lui céder son lit et de le servir comme si elle eût été sa servante, elle l'excita fortement à pardonner, et n'eut pas de repos qu'elle ne l'eût guéri entièrement de sa haine.

Parmi les malades qu'elle secourut, on compte des jeunes filles atteintes de maladies repoussantes, un domestique, un esclave maure, et beaucoup d'autres que le monde délaissait, parce que leur état inspirait le dégoût ; et au milieu des plaintes qui retentissaient presque toujours à ses oreilles, on ne l'entendit jamais murmurer : on eût pu croire qu'elle était coupable, quand on la voyait demander humblement pardon de ses fautes devant eux. Elle cachait avec soin les restes

de la maison pour les distribuer aux pauvres, et quand un mendiant se retirait sans avoir obtenu de secours, elle souffrait du refus qu'il éprouvait, et priait ses parents de lui donner sa part. Son père le lui défendait-il, elle fondait en larmes, gémissant de ne pouvoir faire plus, et volontiers elle se fût vendue comme esclave afin de mieux soulager les pauvres. Une âme aussi généreuse que celle d'Innocentia ne pouvait oublier les âmes du purgatoire, et souvent elle faisait offrir le saint sacrifice de la Messe pour leur délivrance.

Innocentia était très-adroite de ses mains, et chacun admirait avec quelle habileté elle maniait l'aiguille : on disait souvent qu'elle n'avait pas été instruite par les hommes, mais dans le ciel où elle était sans cesse élevée par la méditation et la prière. Parmi les travaux qu'elle préférait, il faut compter en premier lieu les ornements sacrés. Elle en envoya un grand nombre à diverses communautés. Elle apportait un soin extrême à la propreté des églises et des linges sacrés. Ne pouvant se rendre en Afrique pour travailler à la conversion des Maures, elle s'occupait de ceux qui étaient vendus comme esclaves, et travaillait à les convertir. Ceux mêmes qui étaient étrangers à sa maison, n'étaient point oubliés, et souvent elle promettait de les racheter, afin de les amener plus facilement à embrasser la liberté des enfants de Dieu. Elle n'avait encore que quinze ans, quand elle obtint de ses parents, à force d'instances, la délivrance d'un esclave maure qu'elle instruisit et fit baptiser : puis, comme il était tombé dangereusement malade, elle s'établit au pied

de son lit pour le servir et le fortifier par ses exhortations, jusqu'à ce qu'il mourût.

Elle voyait avec peine le luxe et la vanité des dames du monde, et souvent elle pleurait sur cet aveuglement par lequel on prend tant de soins de la beauté corporelle, sans s'inquiéter de celle de l'âme. Ne pouvant travailler au salut de son prochain que par ses prières et ses exemples, elle s'y employait tout entière : quelquefois elle essayait de pousser à la pratique des bonnes œuvres les cœurs de ceux qui venaient la visiter ; elle parlait peu, mais l'énergie et la force qu'elle savait donner à ses réflexions, produisaient souvent de grands fruits de salut.

Dieu l'honora pendant sa vie du don des miracles. Son père souffrait beaucoup depuis trois ans du genou droit ; enfin, ne pouvant plus marcher, il pria sa fille de l'aider. Innocentia fit la sainte communion pour obtenir la santé de son père, et lorsqu'elle fut de retour dans sa demeure, elle fit le signe de la croix sur la jambe du malade et récita le *Pater noster* et l'*Ave, Maria* : au même instant la douleur disparut, et le baron put reprendre ses occupations journalières. Une autre fois, il fut également guéri par les prières de sa fille d'un mal d'yeux très-violent, qui menaçait de lui faire perdre la vue.

Pendant que le Frère Juniper de Naro soignait les pestiférés à Trapani, Innocentia lui envoya un jour trente livres de gâteaux pour les distribuer aux malades, et, chose merveilleuse ! bien qu'il en fit donner tous les jours, sa provision ne diminua pas pendant six semaines. Frappé de ce prodige qu'il attribuait aux

prières de la généreuse enfant, il voulut l'interroger sur ce sujet ; mais elle baissa les yeux à terre et s'abs tint de répondre à sa demande. Le témoignage de ce bon Frère est d'autant plus précieux, qu'il était lui-même d'une sainte vie, et qu'il reçut dans l'exercice de l'oraison de nombreuses faveurs.

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : Heureuse mort d'Innocentia. — Miracles après sa mort. --
Procès de sa béatification.

En l'année 1624, Innocentia pria son père de vouloir bien la conduire l'année suivante à Rome pour gagner l'indulgence du Jubilé et visiter les lieux sanctifiés par la présence et la mort de saint François ; mais le baron s'y étant refusé à cause des charges que lui causait sa nombreuse famille, sa pieuse fille lui dit que bientôt il n'aurait plus à s'occuper d'elle, et qu'elle mourrait dans le courant de l'année. Le jour de Saint-Martin, ne pouvant obtenir de son père qu'il lui donnât un peu d'argent pour soulager un pauvre, elle s'écria, les yeux levés vers le ciel : « Mon Dieu, vous savez bien « quel est mon désir, et que je ne puis rien parce que « je ne possède rien ». Le baron la chassa de sa présence avec un peu de vivacité : « Dans un mois », dit-elle, « je quitterai la maison ». Et comme elle montrait un empressement peu ordinaire à terminer un travail qu'elle avait commencé, on lui en fit la remarque : « Je mourrai bientôt », répondit-elle. Un autre jour, elle insista pour qu'on lui apportât de suite certains objets, en disant qu'on ne savait pas ce que Dieu lui

réservait. Quatre jours avant sa mort, elle assura qu'elle espérait de la miséricorde divine célébrer la fête de l'Immaculée-Conception dans le ciel.

Rien cependant ne faisait prévoir qu'elle fût si près de mourir; mais la veille de Saint-André, dans la nuit, elle fut saisie de douleurs très-vives, qu'elle accepta comme les signes avant-coureurs de sa délivrance : néanmoins elle sortit le lendemain pour aller se confesser et communier. Au retour de la sainte Messe, elle fut prise de violentes coliques, et pria sa sœur Séraphine de l'aider à enlever les instruments de pénitence qu'elle portait sur elle, afin que sa mère ne les découvrit pas. Les médecins qui vinrent la visiter ne purent lui procurer aucun soulagement, et ils furent très-étonnés qu'elle pût endurer son mal sans se plaindre. Et en effet, bien loin de laisser échapper le moindre gémissement, elle témoignait une grande joie, parce que la mort devait la réunir à son Bien-Aimé. Ses parents étaient plongés dans la plus amère douleur, mais leur tristesse n'était pas sans quelque consolation, car une lumière céleste apparut sur la tête de la pieuse vierge, et son père, qui l'aperçut, ne douta plus qu'elle avait prophétisé sa mort, quand elle lui avait annoncé sa sortie de la maison. Avec l'agrément du baron, Innocentia fit son testament, et disposa de cinq cents ducats en aumônes et autres bonnes œuvres.

Après avoir reçu les derniers sacrements, elle demanda pardon à ses parents des peines qu'elle leur avait causées, sollicita leur dernière bénédiction, et les engagea à supporter leur chagrin avec patience.

Voyant sa sœur Séraphine fondre en larmes : « Dieu « m'appelle », lui dit Innocentia, « soumettez-vous à « sa sainte volonté ; marchez dans la voie que vous « avez choisie, et le Seigneur sera votre consolateur « et votre maître. Prenez soin de l'association du Tiers « Ordre et priez pour moi. Je vous recommande à Dieu, « à sa glorieuse Mère et à notre père saint François ». Les assistants pleuraient et se recommandaient à ses prières. Comme on lui demandait si elle mourait avec plaisir : « Très-volontiers », répondit-elle, « c'est ce « que je désire depuis quelques années ». Son confesseur l'entretint alors de la gloire céleste ; de temps en temps elle prenait son crucifix, le baisait avec ferveur, remerciait son divin Sauveur des bienfaits innombrables qu'elle lui devait : « Jésus, mon amour ! Jésus, « l'époux de mon âme », s'écriait-elle. Nulle parole ne saurait exprimer le bonheur dont elle semblait jouir : les religieuses qui l'entouraient se virent obligées, sur sa demande, de chanter des cantiques spirituels, malgré les soupirs qui s'échappaient de leur poitrine.

Quelques instants avant de rendre son âme, elle fut troublée par le démon qui lui apparut sous un aspect terrible : elle fit aussitôt le signe de la croix, et désignant du doigt le lieu dans lequel il se trouvait : « Le voilà », dit-elle, « cet ennemi qui voudrait me « priver de tout, comme si je n'avais pas bien servi le « Seigneur ». Elle demanda en même temps qu'on le chassât avec de l'eau bénite. Son directeur s'efforçait de ranimer sa confiance : « Oui, mon père », lui répondit-elle, « voici le moment de secourir mon âme ! Quel « moment terrible ! quelle heure effrayante ! » Elle

s'unit aux assistants qui récitaient pour elle les prières des agonisants ; et enfin le démon disparut. La mourante parut alors très-soulagée, et on l'entendit murmurer : « J'ai fait de mon mieux pour servir le Seigneur, je veux mourir dans le sein de la sainte « Eglise ». Puis elle fit un signe de croix sur sa bouche, croisa les bras sur sa poitrine, et leva les yeux sur le crucifix, en disant : « Mon Dieu, recevez mon « âme dans votre paix ; je viens à vous, mon souverain « bien, je vais au lieu où vous habitez avec les anges « et toute la cour céleste ». Elle mourut ainsi le 1^{er} décembre 1624, à l'âge de vingt-cinq ans et sept mois, après avoir vécu pendant quatre ans de la vie religieuse. Son visage ne fut point altéré par la mort, et conserva toute la beauté et l'éclat de la vie.

Lorsque le bruit de son décès se fut répandu, on accourut de toutes parts pour la visiter et demander quelques-uns des objets qui lui avaient appartenu. La voix du peuple la proclamait une grande servante de Dieu, une nouvelle sainte Claire, l'appui et la consolation des pauvres. Les magistrats de la ville s'empressèrent de venir consoler ses parents, et ils n'hésitèrent pas à dire qu'Innocentia était l'honneur de Trapani, et qu'elle avait vécu en vraie fille de saint François. Le jour de ses funérailles fut plutôt une fête qu'un deuil, et on entendit un grand nombre de personnes se recommander à ses prières. Des dames du monde se sentaient pressées de suivre les beaux exemples de vertu que leur avait laissés la vertueuse enfant, et, méprisant désormais les vanités mondaines, elles entrèrent courageusement dans la

voie de la perfection. Elle avait demandé avant de mourir que les Frères Mineurs vissent chercher son corps pour l'enterrer dans leur église, et quoique la peste ne permît pas d'inhumer les morts dans l'enceinte de la ville, les habitants ne firent aucune opposition : leur piété ne devait pas tarder à recevoir sa récompense ; car, huit jours après, le terrible fléau disparaissait.

Bientôt le Seigneur fit connaître la gloire de sa servante par des révélations et d'autres faveurs célestes. La nuit même qui suivit sa mort, une religieuse Carmélite aperçut une troupe d'anges et, au milieu d'eux, l'âme d'Innocentia brillante et radieuse de beauté : cette vision la tira de son sommeil, et, pendant la journée suivante, elle ressentit une joie inexprimable. Une enfant de saint François vit également un cortège immense de saints qui s'avançaient, un cierge à la main, vers le ciel, suivis de l'âme d'Innocentia entourée d'une auréole éclatante. Le Frère Philippe de Saint-Jacques, religieux Augustin de la Réforme, qui avait eu des relations intimes avec elle, était resté au chœur après Matines pour prier ; vers le point du jour, il aperçut dans les airs l'âme de la pieuse vierge, revêtue d'ornements d'une blancheur éclatante, et la tête ceinte d'une triple couronne d'or, prendre son essor vers le paradis, et lorsqu'il apprit sa mort qu'il ne connaissait pas encore, il ne douta pas qu'elle ne fût en possession de la gloire éternelle.

Des miracles opérés par son intercession vinrent encore confirmer l'opinion qu'on avait de sa sainteté. Françoise Rizzo, paralysée d'un bras et d'une jambe

depuis quatre mois, fut consolée par une apparition d'Innocentia, qui lui promet de la guérir à son tombeau : le lendemain elle s'y rendit en effet ; mais ses douleurs augmentèrent tout d'un coup, et la pauvre femme se plaignait à la sainte de ce qu'elle manquait à sa parole : soudain elle ressentit une commotion violente dans tous ses membres : le mal avait disparu complètement. Un jeune homme de dix-huit ans avait perdu la raison à la suite d'une frayeur : sur l'ordre d'Innocentia, il fut mené à son tombeau ; arrivé à l'église, il se livra à toutes sortes d'extravagances ; mais à peine fut-il conduit devant les restes de la sainte, qu'il se mit à sourire : « Voici », dit-il, « la jeune fille qui vient de me guérir » ; il versa ensuite quelques larmes, s'endormit un instant et se réveilla plein de santé. On cite encore la guérison d'un autre fou obtenue dans les mêmes circonstances.

Un batelier de Trapani, nommé Gabriel Daïdone, fut surpris, dans un voyage à Capri, par une violente tempête ; les voiles étaient déchirées, le gouvernail et le grand mât brisés, et le danger menaçant ; mais Gabriel avait une grande confiance dans notre sainte dont il avait déjà reçu de nombreuses faveurs ; il l'invoqua donc, et bientôt, l'apercevant à côté de lui, il rassura les passagers et jeta dans la mer un morceau des habits d'Innocentia. Son vaisseau étant venu se briser contre un rocher, il réussit à faire passer tout son monde, en marchant sur le reste de son grand mât comme sur un pont.

Cinq mois après sa mort, on exhuma son corps pour le transporter dans la nouvelle église des Récollets, et

il fut placé dans le mur, près de l'autel de l'Immaculée-Conception. Pendant une grande sécheresse qui désola le pays, on fit des prières publiques pour obtenir de l'eau ; mais le ciel semblait être d'airain : enfin on songea à exhumer le corps de la Sainte, et aussitôt une pluie abondante tomba : faveur que le peuple attribua aux mérites d'Innocentia. Cependant la renommée de sa sainteté grandissait de jour en jour, et en 1627, sur les instances de ses parents et des religieux de Saint-François, furent commencées les premières enquêtes pour sa béatification. Sur le rapport qui lui en fut fait par la Congrégation des Rites, le Pape ordonna, en 1630, d'informer la cause. En 1632, on ouvrit son cercueil en présence de trois commissaires du Pape et d'une foule de témoins : une odeur céleste se répandit dans toute l'église, et on trouva son corps entièrement intact, sans aucune trace de corruption, puis il fut replacé dans le mur ; c'est là que les fidèles viennent prier pour obtenir la protection d'Innocentia. Un rapport fut fait sur cette reconnaissance et envoyé à Rome au cardinal Jules Rospigliosi, qui fut plus tard Clément IX. La cause de cette béatification, interrompue pendant quelque temps, fut reprise par ordre d'Urbain VIII, puis abandonnée de nouveau. Au siècle dernier, on essaya encore d'y revenir, mais j'ignore quel a été le résultat de cette tentative. Sa vie a été écrite par les soins de frère Innocent de Cluse qui avait prédit sa sainteté et ses miracles : elle a été imprimée en 1629.

(Tiré de sa *Vie*, éditée à Palerme en 1659.)

ISABELLE-CLAIRE-EUGÉNIE

PRINCESSE DES PAYS-BAS, DU TIERS ORDRE

1633. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Naissance d'Isabelle. — Son éducation et ses progrès dans la vertu. — Elle épouse Albert d'Autriche, gouverneur des Pays-Bas. — Elle encourage les lettres et les arts. — Ses talents dans l'administration de ses Etats. — Elle fonde des hôpitaux et des couvents. — Sa piété. — Elle établit les Carmélites dans ses Etats. — Son courage dans la guerre. — Mort de l'archiduc. — Isabelle embrasse la règle du Tiers Ordre. — Elle continue de gouverner ses Etats. — Son zèle contre l'hérésie. — Sa dernière maladie et sa mort.

Cette princesse royale naquit à Ségovie, le 12 août 1566, la même année et le même mois que les Calvinistes iconoclastes exerçaient leur fureur impie contre les églises et les saintes images, à Anvers, Gand et autres lieux ; il semble que Dieu ait voulu par cette coïncidence montrer qu'il la destinait à réparer leurs brigandages en relevant les couvents et les temples qu'ils avaient abattus. Elle était fille de Philippe II, roi d'Espagne, et d'Isabelle de Valois, fille de Henri II, roi de France, et sœur de François II, de Charles IX et de Henri III, qui se succédèrent sur le trône de ce pays. Elle fut ondoyée le 13 août et reçut le nom de sa mère. Les cérémonies du baptême lui furent suppléées le 15 novembre par le nonce du pape en Espagne, qui monta plus tard sur le siège de saint Pierre sous le nom d'Urbain VII, et qui lui donna les surnoms de Claire et d'Eugénie. A la mort de sa mère, qui arriva deux ans après, le roi, son père, choisit pour prédicateur de la cour le Père Alphonse Oroscio, de l'Ordre de

Saint-Augustin, qui réussit, par ses leçons et ses exemples, à former la jeune princesse à la vertu. Elle commença bientôt à s'appliquer à la prière, aux pieuses lectures et à la visite des églises : la récitation du chapelet et du petit office de la sainte Vierge faisait les délices de cette jeune âme ; en même temps Philippe II voulait qu'elle s'exerçât à monter à cheval, à chasser, et à d'autres arts d'agrément qui conviennent plutôt à un chevalier qu'à une princesse.

Bientôt, frappé de la prudence et de l'énergie que montrait sa fille, le roi la fit venir au palais de l'Escorial, où il prit soin de lui enseigner lui-même les principes du gouvernement des Etats. Isabelle répondit à ses désirs ; son intelligence des choses spirituelles, son zèle pour la défense de l'Eglise, la pénétration de son esprit la rendirent de plus en plus chère à son père, qui espérait la voir devenir l'honneur de la maison d'Autriche. Outre les sages conseils du roi, elle recevait encore les encouragements de sa nièce Marguerite, sœur de la reine Anne, qui vivait saintement dans un monastère de Clarisses. Bientôt la pieuse princesse fixa l'attention de toute la cour par ses vertus et ses qualités naturelles.

Ce fut vers cette époque que Philippe II, fatigué par l'âge, les travaux et la maladie, signa la paix de Ver vins avec Henri IV, roi de France. Peu après, il accorda la main d'Isabelle à son neveu, Albert d'Autriche, qui gouvernait les Pays-Bas ; il lui en abandonna la propriété ainsi que les comtés de Bourgogne et de Charolais, comme dot de sa fille. Il mourut peu après, fortifié par les pieuses exhortations de cette princesse,

qui se retira ensuite pendant quelque temps dans un monastère de Clarisses à Madrid pour s'y livrer au deuil et à la prière.

L'archiduc Albert était cardinal de la sainte Eglise sans être engagé dans les Ordres sacrés. Après avoir renvoyé au Pape le chapeau cardinalice par l'archevêque de Besançon, il se rendit en Italie et trouva Clément VIII à Ferrare. Isabelle y alla de son côté, et le mariage fut célébré par le Souverain Pontife lui-même; puis les deux époux se hâtèrent de faire leur entrée dans les Pays-Bas. La pieuse princesse fit alors le pèlerinage de Notre-Dame de Halle, pour offrir à la sainte Vierge les vastes contrées qu'elle avait à gouverner; à son retour elle assista à un grand tournoi théologique, et vint entendre Juste Lipse qui expliquait le *Traité de la Clémence* de Sénèque. Unissant la perfection chrétienne à la dignité de son rang, elle se montrait bonne et affable envers ses sujets, juste et énergique envers les hérétiques et les rebelles. Au milieu des embarras du pouvoir, elle s'appliquait avec zèle aux exercices de la piété, et édifiait toute cette contrée par la pureté de sa vie. La plus grande partie de ses matinées était consacrée à la prière et à la méditation, à entendre la sainte Messe; puis elle donnait audience à ceux qui avaient à lui demander quelques faveurs, et s'appliquait à consoler par ses aumônes et ses douces paroles les pauvres qu'elle aimait tendrement et qui semblaient être ses enfants. Un ordre parfait régnait dans sa maison, et jamais elle ne permit qu'on y représentât des comédies ou autres pièces licencieuses. Elle avait une grande dévotion aux deux saintes Eli-

sabeth de Hongrie et de Portugal, dont elle s'efforçait d'imiter les vertus et principalement la charité envers les malades : ainsi elle fonda de nombreux hôpitaux, augmenta leurs revenus ; on la vit même, à leur exemple, visiter ceux qui étaient atteints de plaies rebu- tantes, les servir comme une mère, et coudre pour eux des chemises et des vêtements.

Ayant reçu le bras de sainte Elisabeth de Hongrie, elle le fit déposer dans un riche reliquaire qu'on plaça dans sa chapelle, et où souvent elle passait de longues heures dans la prière. Elle portait toujours sur elle une médaille d'or de sainte Claire que lui avait envoyée le Pape, et tous les ans elle faisait chanter la Messe en son honneur le jour de sa fête. Elle aimait à visiter les églises quand on y célébrait quelque solennité, à accompagner le Saint-Sacrement dans les processions, et son maintien recueilli témoignait ouvertement de la ferveur de sa foi ; on dit même qu'un bon nombre de Gueux ou d'hérétiques en furent si édifiés qu'ils se convertirent. Elle se rendait souvent en pèlerinage, sous un déguisement, pour éviter l'empressement de la foule qui se plaisait à l'entourer. Ses trésors semblaient appartenir aux pauvres et aux églises, et, pendant son administration, les Pays-Bas s'enrichirent d'établissements religieux et charitables en si grand nombre, qu'ils égalèrent ceux des deux siècles précédents. Elle avait une grande dévotion à sainte Jeanne de Valois, reine de France et fondatrice des Annonciades, dont elle sollicita la béatification auprès du pape Urbain VIII, avec beaucoup d'instances.

Parmi les églises que sa générosité enrichit, on cite

celles de Scherpen-Heuvel, de Lorette, du Saint-Sépulcre à Jérusalem, l'autel du Saint-Sacrement du Miracle à Bruxelles. Elle fonda un couvent de Carmes Déchaussés au bourg de Marlaigne, près de Namur, et agrandit celui des Frères Mineurs à Bootendael, à une lieue de Bruxelles. Désirant établir des Carmélites dans les Pays-Bas, elle écrivit à la vénérable Anne de Jésus, compagne de sainte Thérèse et abbesse du monastère de Paris, pour la prier de venir auprès d'elle et d'amener quelques religieuses : « La Mère Thérèse », lui disait-elle, « nous aidera de ses prières ; ayons confiance, « puisque nous travaillons d'après ses desseins ; je « vous rendrai de fréquentes visites ; car j'ai choisi « pour construire le monastère dont je vous parle, un « emplacement rapproché de notre palais ». Cette fondation réussit, et l'archiduc Albert eut l'honneur de poser la première pierre de l'église du couvent qui prit le nom d'Isabelle. La Mère Anne fut très-utile à notre princesse qui venait souvent s'entretenir avec elle des moyens de pratiquer la perfection chrétienne. Lorsqu'elle mourut, le prince et son épouse furent vivement affligés : ils vinrent baiser ses pieds, et demandèrent le scapulaire et le crucifix avec lesquels elle avait rendu le dernier soupir ; ils commandèrent encore qu'on écrivît sa vie, parce que, disaient-ils, ses vertus et ses miracles méritaient bien d'être connus.

Isabelle avait encore en grande estime la Mère Anne de Saint-Barthélemy, qu'elle avait fait venir de France et qui avait fondé le couvent des Carmélites d'Anvers. Lorsque la pieuse princesse se rendit à Bréda, elle lui fit une visite afin de s'édifier de sa conversation. Cette

sainte religieuse la paya de ses bienfaits à l'égard du Carmel, en détournant deux fois les Hollandais qui avaient cherché à s'emparer du château d'Anvers.

Les pratiques de la piété ne l'empêchaient point de s'appliquer avec soin au bon gouvernement de ses Etats : elle se distinguait même par son adresse dans l'exercice des armes. S'étant rendue avec l'archiduc, à Bruxelles, pour la fête de l'Union des Bourgeois, elle se fit un plaisir de se faire inscrire parmi les membres de cette confrérie, et dans les jeux qui furent donnés à cette occasion, elle remporta le prix du tir. Au siège d'Ostende, elle parcourait les rangs des soldats pour les encourager et leur donner des preuves de courage et de générosité. Elle pointa elle-même quelquefois les pièces de canon ; mais elle consacrait principalement ses soins aux blessés et aux malades, qu'elle fortifiait par ses consolations et dont elle pansait les plaies avec une tendresse maternelle. En même temps elle multipliait ses prières et ses mortifications pour assurer le succès de cette guerre : aussi l'opinion publique attribua-t-elle la prise de cette ville autant à sa piété qu'à la force de ses armes. Lorsqu'en 1600 les Hollandais firent le siège de Nieuport, l'armée de l'archiduc Albert menaçait de se débander ; chaque jour les désertions se multipliaient, parce qu'il n'avait pas d'argent pour les payer : Isabelle passa les troupes en revue, et leur promit de vendre ses bijoux pour les retenir à son service.

Son époux avait bien profité de ses exemples, car il mérita le surnom de Pieux à cause de ses vertus ; mais après avoir passé vingt-trois ans dans l'union la plus

heureuse, il fut atteint d'une maladie mortelle : la princesse lui prodigua les soins les plus affectueux ; elle quittait à peine son lit, et non contente de soulager ses souffrances corporelles, elle s'efforçait, par ses exhortations et ses conseils, de le préparer à une sainte mort : il mourut le 13 juillet 1621, au grand dommage de tous les Pays-Bas. Dès le lendemain, Isabelle renonçait à tous les ornements mondains, et se revêtit de l'habit des Clarisses, serré autour de ses reins par une corde, à laquelle était suspendu son rosaire. Une des dames de la cour, ne pouvant se résoudre à voir sa maîtresse dans un tel accoutrement, lui demanda en grâce de ne point persévérer dans ce dessein, par respect pour son rang, et pour en inspirer aux ambassadeurs des princes, principalement de ceux qui n'étaient pas catholiques. Ne pouvait-elle pas cacher ses vertus sous un habit commun, tel qu'il convient aux dames d'en porter, sans chercher à choquer tous les regards par la singularité de sa mise ? Mais ces réflexions n'ébranlèrent point la généreuse princesse dans la résolution qu'elle avait prise : comme sainte Elisabeth de Portugal et d'autres reines qui avaient porté de cette manière le deuil de leur époux, et avaient même paru dans ce costume à la tête de leurs armées, Isabelle voulut persévérer dans son dessein jusqu'à la mort, et pleine de mépris pour toutes les parures mondaines, elle embrassa la perfection chrétienne dans toute sa rigueur. La perte de son mari lui avait causé une peine très-vive, mais elle ne put ébranler son courage ; elle fit célébrer quatre cents messes pour le repos de son âme, et, pendant un mois, elle assista à dix messes cé-

lébrées pour elle. Dans la même année, elle reçut des mains de son confesseur, le Père André de Soto, l'habit du Tiers Ordre, le jour de la fête de saint François, et, après un an de noviciat, elle fit profession. Le Père André de Soto la suivit en Espagne et la dirigea pendant vingt-six ans. Il mourut le 5 avril 1625, en laissant une réputation de sainteté bien méritée. Avant de rendre le dernier soupir, il lui écrivit ces paroles : « Madame, « remerciez Dieu votre créateur et votre rédempteur, « de ce que par sa bonté et sa miséricorde infinies, il « vous a préservée jusqu'à ce jour de tout péché mortel. Demandez-lui avec beaucoup d'humilité de vouloir bien vous conserver cette grâce, et, après avoir « si généreusement renoncé aux vanités mondaines, « fuyez avec soin les occasions dangereuses ; car ce « n'est pas une légère infidélité de mépriser le moindre « progrès de votre âme dans les voies de l'amour « divin ».

Isabelle continua de gouverner les Pays-Bas avec une grande prudence ; elle donnait audience à toute heure et à chacun de ses sujets ; elle s'efforçait de faire rendre la justice, et jamais on n'entendit de plaintes sur son administration. Cette application de sa part était inspirée par un sentiment de foi, car elle n'oubliait pas que le souverain maître nous jugera comme nous aurons jugé les autres ; aussi les ordonnances qu'elle publiait étaient-elles rigoureusement observées.

Les intérêts de l'Eglise étaient l'objet de son attention la plus scrupuleuse, et le choix des évêques ou des dignitaires ecclésiastiques était une de ses plus graves préoccupations. Par ses largesses, elle augmenta le

nombre des prédicateurs, des séminaires et des collèges ; les établissements religieux, qui avaient été ruinés par la guerre, furent rendus à leur première splendeur ; les écoles, pourvues de maîtres et de docteurs excellents ; les académies de Louvain et de Douai, enrichies de ses présents.

En même temps elle organisait un ordre parfait dans son palais : ses serviteurs entendaient la Messe chaque jour, et bien souvent on les voyait recourir aux sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Toujours active, elle ne pouvait souffrir l'oisiveté, et chacun de ses officiers avait sa fonction précise : leurs négligences étaient sévèrement réprimées, et souvent elle répétait que bon nombre de maîtresses de maison seraient damnées pour avoir négligé de corriger leurs domestiques. Elle adressait aussi de temps en temps à ses pages des exhortations excellentes, et les excitait à bien remplir tous leurs devoirs, mais principalement ceux qui regardent le service de Dieu. Après la mort de son époux, elle conserva tous ses officiers, et même elle en augmenta le nombre, à cause du bon ordre qu'elle fit régner parmi ses courtisans. Un grand nombre de seigneurs et de dames puisèrent dans leurs relations avec elle le goût de la vie religieuse, et lui durent le mépris du monde qu'ils pratiquèrent plus tard. C'est ainsi qu'à Gand, elle voulut elle-même servir de marraine à une de ses dames d'honneur qui embrassait la vie religieuse dans le couvent des Clarisses de Sainte-Colette. Elle prit part également aux fêtes célébrées à l'occasion de la béatification des saints Jean de Capistran, Pierre de la Marche, Pierre d'Alcantara et

Pascal Baylon. Elle se montrait partout digne fille de saint François, et, dans un voyage qu'elle fit à Gand, elle fit enlever, dès le lendemain de son arrivée, des franges qui ornaient la tapisserie de son lit, sous prétexte qu'elles ne convenaient pas à une dame de son rang. Du vivant de son mari, elle lui avait fait refuser la couronne impériale que lui offraient les princes électeurs, afin de travailler plus efficacement à la conversion des hérétiques de Hollande ; et, pendant tout le temps de son règne, elle maintint énergiquement les lois contre l'impiété et le libertinage. Elle ne se montrait pas moins attentive à prévenir les besoins temporels de ses sujets, et, lorsque la guerre fut terminée, elle les déchargea des impôts et des charges dont elle avait été l'occasion.

Son zèle pour la foi ne l'abandonna jamais : en 1662, elle fit assiéger par son premier ministre, Ambroise Spinola, la ville de Berg-op-Zoom dans le Brabant, dont les Hollandais s'étaient emparés quelques années auparavant ; mais cette entreprise ne réussit pas, et Isabelle attribua cet échec à ses péchés ; elle ne put retenir ses larmes lorsqu'elle apprit la prise de Maëstricht par ses ennemis, à cause du danger que ce désastre faisait courir aux intérêts de la religion dans ses Etats. En 1624, elle fut consolée par l'heureuse issue du siège de Bréda, que Spinola venait de reprendre sur les Hollandais ; dans sa reconnaissance, elle fonda une messe chantée le jour de la Fête-Dieu, parce que la garnison de cette ville était entrée ce jour-là en pourparlers pour traiter de la capitulation ; en même temps, elle fit rebâtir et restaurer les églises ruinées par les Gueux,

et les pourvut de ministres catholiques. La perte d'Hertogenbosch, en 1629, lui causa de nouvelles peines, et la pieuse princesse multiplia ses prières et ses jeûnes, afin d'obtenir de Dieu la conservation de la foi pour ses sujets.

Ces chagrins minèrent peu à peu sa santé, et, le 26 novembre, elle ressentit les premières atteintes du mal qui devait la conduire au tombeau : c'était un abcès dans la gorge, et les médecins, voulant la débarrasser de ces humeurs corrompues, lui tirèrent trois ou quatre fois du sang ; mais bientôt, comprenant l'impuissance des remèdes humains, ils lui annoncèrent qu'elle allait mourir. Le 29 novembre elle fit appeler son confesseur, le Père Pierre de Castro, Frère Mineur, et s'entretint avec lui pendant sept heures pour régler ses affaires temporelles et pourvoir aux besoins de son âme. Son testament est admirable de foi et de piété, principalement dans la profession des trois vertus théologiques par laquelle il commence. Elle avait d'abord demandé qu'on l'enterrât sous le seuil de la chapelle du Saint-Sacrement du Miracle, avec l'inscription suivante : « Ici repose Isabelle-Claire-
« Eugénie, princesse d'Espagne », afin d'être ainsi foulée aux pieds ; mais, après la mort de son mari, elle exprima le désir d'être placée dans le même tombeau que lui, à côté de l'autel de cette même chapelle. On devait déposer sur cet autel les reliques qu'elle possédait elle-même, avec défense d'y toucher sans une permission du Pape. Elle assura par une fondation l'entretien d'un doyen et de huit prêtres, pour qu'on y chantât chaque jour la Messe, et qu'on en récitât

quatre autres avec l'office de la sainte Vierge. Digne héritière du nom et de la piété de la maison d'Autriche envers le Saint-Sacrement, elle consacra une grande partie de ses ressources à pourvoir les églises pauvres de tout ce qui était nécessaire pour le culte de cet adorable mystère. Les églises de Lorette, de Mont-Serrat, de Guadalupe, de Halle, de Scherpenheuvel furent également l'objet de ses libéralités. Elle défendit qu'on prononçât son panégyrique, parce que, disait-elle, pour faire son éloge il faudrait mentir ; c'est ainsi que, dans son humilité, elle désirait ne trouver sa récompense qu'auprès du souverain juge.

Lorsqu'elle eut ainsi disposé de ses biens, elle ne voulut plus entendre parler des choses de la terre, et s'abandonna entièrement à la volonté du grand Maître de la vie et de la mort. Après avoir fait une confession générale, elle reçut à genoux, des mains de son confesseur, le saint Viatique : les larmes qui coulaient de ses yeux montraient assez clairement de quels sentiments elle était pénétrée pendant cette touchante cérémonie. Une joie très-vive brillait sur son visage, et quand elle eut communié, elle commença le cantique du saint vieillard Siméon : « Maintenant, Seigneur, laissez partir en paix votre servante ». Souvent on l'entendit répéter ces paroles qui indiquent si bien le désir du ciel dont sont brûlées les âmes justes. Elle demandait pardon à ses serviteurs avec une si grande humilité qu'ils en rougissaient.

Remarquant ensuite que ses forces diminuaient, la pieuse princesse demanda elle-même l'Extrême-Onction, et la reçut des mains de son confesseur. Il y avait

alors dans son palais Marie de Médicis, reine de France, son fils le duc d'Orléans et Marguerite de Lorraine, épouse de ce dernier, et ils venaient chaque jour la visiter. Isabelle les exhorta à la pratique des vertus chrétiennes, et surtout à la patience dans les peines de leur exil, et comme ils connaissaient la sainteté de sa vie, ils la prièrent de leur donner sa bénédiction ; elle s'y refusa pendant quelque temps, mais enfin cédant à leurs instances, elle fit sur eux un grand signe de croix, en disant : « Je prie Dieu et sa sainte Mère de vous « remplir des célestes bénédictions au nom du Père, « et du Fils, et du Saint-Esprit ». Elle passa la fête de Saint-André dans la contemplation de la croix, et souvent elle couvrit de ses baisers le crucifix qu'elle tenait à la main. Comme on lui demandait si elle demeurerait ferme dans la foi : « Mon Jésus », dit-elle avec étonnement, « ferme dans la foi ? » Son confesseur, l'engageant à souffrir avec son divin Rédempteur, elle répondit : « Oui, mon Père, je suis toujours avec mon « Jésus ». Elle répéta presque sans relâche, jusqu'à son dernier soupir, les doux noms de Jésus et de Marie ; enfin elle s'endormit dans le Seigneur, en disant ces paroles : « Mon Dieu, je remets mon âme entre vos « mains ». C'était le 1^{er} décembre 1633.

La pureté de sa vie et les vertus qu'elle avait pratiquées avec tant de zèle étaient connues de toute l'Europe, et les fidèles ne doutèrent pas que son âme n'eût été bientôt en possession de la gloire éternelle. Les Gueux eux-mêmes n'avaient pu trouver en elle aucune tache et ils la vénéraient à cause de ses hautes qualités. Comme elle ne laissait point d'enfants de son

mariage avec l'archiduc Albert, on a cru qu'ils avaient vécu dans la continence comme saint Elzéar et sainte Delphine. Elle défendit par testament qu'on embaumât son corps, jalouse ainsi de sa pureté jusque dans la mort. Les Frères Mineurs envoyés pour prier devant sa dépouille mortelle, furent surpris de voir avec quelle simplicité sa chambre était meublée ; c'était plutôt la cellule d'une pauvre religieuse que l'appartement d'une princesse royale. Elle reposait sur un lit sans rideaux, vêtue comme une Clarisse et la tête ornée d'un voile ; pendant trois jours les fidèles vinrent en foule la contempler ; plusieurs d'entre eux l'invoquaient comme une sainte et cherchaient à se procurer des objets qui lui avaient appartenu, afin de les conserver comme des reliques. Selon les intentions qu'elle avait indiquées dans son testament, quarante jeunes filles indigentes furent dotées, et son cercueil fut suivi par trois cents pauvres, les uns vêtus de pourpre, les autres d'habits bleus, d'autres enfin portaient des vêtements de couleur brune. Mais son chapelain ne respecta pas la défense qu'elle avait faite de prononcer son panégyrique, et il affirma dans son discours que, Isabelle-Claire-Eugénie avait sauvé trois fois la ville d'Anvers des mains des Hollandais : au mois de mai 1607, le 2 septembre 1622 et en 1624. Ces succès sont dus, disait-il, à la ferveur de ses prières et à la grandeur de ses mérites devant le Seigneur.

DEUXIÈME JOUR DE DÉCEMBRE

LE PÈRE ANGE DE MONTE-LEONE
ET CATHERINE GROTI

SOMMAIRE : Le Père Ange travaille activement à propager la réforme de l'Observance. — Sa vigilance sur sa langue. — Sa mort. — Catherine Groti : ses mortifications et son ardeur pour la prière.

Le Père Ange était né à Monte-Leone, dans l'Ombrie ; après avoir fait profession dans la province de Saint-François, il fut chargé d'enseigner la théologie. Mais Dieu, qui avait suscité à cette époque le vénérable Jean de Valle pour être l'instrument de la première réforme de l'Ordre appelée Observance, excita le Père Ange à s'attacher à lui, et il vint habiter sur la montagne de Bruliano avec quelques autres religieux, et il y vécut dans la pratique de la pauvreté la plus rigoureuse. Après la mort du Père Jean, ses compagnons eurent beaucoup à souffrir, jusqu'à ce qu'enfin le Père Paul de Trinci reprit l'œuvre de la réforme : il fut admirablement secondé dans ses efforts par notre saint religieux, qui se mit sous sa direction et vécut pendant quelques années dans le couvent de Bruliano. Il passait son temps dans la méditation des choses célestes et des bienfaits de Dieu : le souvenir de la Passion excitait principalement sa ferveur, et la dévotion qu'il avait pour Jésus souffrant lui mérita même des faveurs extraordinaires. En 1390, il fut envoyé, avec le

vénérable Jean de Stroncône, en Toscane, pour y travailler à l'œuvre de la réforme. Par la pureté de leur vie et leurs discours brûlants, ils opérèrent de grands fruits de salut. Un gentilhomme du pays, entraîné par leurs paroles, leur offrit une église à Fiésole, près de Florence, sur le versant d'une colline où se trouvait un couvent de religieuses tombées dans le relâchement ; le Père Jean refusait d'accepter, parce qu'il craignait qu'elles ne voulussent pas déménager ; mais le Père Ange le rassura et lui dit que ce monastère serait une pépinière de bons et saints religieux. Ce fut la première maison de l'Observance en Toscane. De là, ils se rendirent à Cettona, Columbario et San-Processo pour y établir de nouveaux couvents. C'est dans cette dernière ville que le Père Ange tomba gravement malade. Le gardien du couvent, le voyant très-fatigué, lui commanda au nom de la sainte obéissance de faire connaître les faveurs que le Seigneur lui avait faites. Le saint religieux fut effrayé de cet ordre, et témoigna qu'on ne devait pas employer ainsi le glaive de l'obéissance ; cependant, ne pouvant résister, il déclara que parmi les grâces dont il était redevable à la bonté divine, il avait eu le bonheur de ne jamais dire aucune parole inutile depuis trente ans. Cet aveu montrait qu'il estimait moins les ravissements et les extases que la vigilance sur sa langue dont il avait si bien modéré les écarts. Pendant qu'il rendait le dernier soupir, on le vit entouré de plusieurs Saints de l'Ordre de Saint-François et au milieu d'eux un prêtre revêtu d'habits éclatants, qui l'assistèrent au moment de la mort et conduisirent son âme au ciel. Il mourut dans

un âge avancé, vers l'an 1394. Dieu honora la piété de son serviteur par plusieurs miracles : on cite entre autres la résurrection de trois morts obtenue par son intercession, et plusieurs autres guérisons.

(JACOBILLE et WADDING.)

L'illustre vierge Catherine Groti était née à Sernudo, dans la province de Mantoue, d'une ancienne et noble famille. Dès ses plus tendres années, elle montra d'heureuses dispositions, et on put croire qu'elle avait juré une haine irréconciliable contre elle-même. Elle observa toute sa vie l'abstinence de viande et de vin. Lorsqu'elle fut un peu plus âgée, elle fut troublée dans ses exercices de piété par les assauts du démon et les contrariétés de ses parents, qui s'efforcèrent souvent de détourner leurs enfants du service de Dieu et de les amener aux frivolités du monde plutôt qu'à la perfection chrétienne. Mais elle triompha de tous les assauts de la chair et du sang, et vint habiter à Mantoue dans une petite chambre, où elle consacra tout son temps au jeûne et à la prière. Elle observait la Règle du Tiers Ordre de Saint-François, et se confessait à un religieux franciscain. Bien souvent on la voyait passer toute la journée dans un coin de l'Eglise, à genoux et adorant le très-saint Sacrement. Dans les dernières années de sa vie, elle se contentait de quelques légumes cuits à l'eau et sans sel : aussi sa maigreur était-elle extrême. A l'âge de trente ans, elle fut atteinte d'une maladie grave qu'elle supporta très-courageusement. Elle mourut saintement le 2 décembre 1599,

selon qu'elle l'avait prédit à l'avance. Les habitants de la ville avaient conçu pour elle une grande vénération, et ils s'empressèrent de suivre son convoi. Une inscription placée sur son tombeau témoigne que, née avec un corps mortel, elle vécut comme si elle n'en avait pas eu, et qu'elle a laissé de beaux exemples de vertus à imiter.

(*Histoire de Mantoue*, par DONESMUNDO.)

TROISIÈME JOUR DE DÉCEMBRE

LE P. FRANÇOIS SULIVAN, MARTYR

ET LE F. FRANÇOIS DE CASTROMILIO

SOMMAIRE : François Sullivan souffre le martyre en Irlande. — François de Castromilio. — Ses progrès dans l'oraison. — Il est ordonné prêtre. — Son humilité. — Faveurs célestes.

Le Père François Sullivan naquit en Irlande de parents distingués par la naissance ; entré dans l'Ordre de Saint-François, il se fit remarquer par ses vertus et sa science, et fut nommé provincial sous le protectorat d'Olivier Cromwel. Il veillait comme un bon pasteur sur son troupeau, pendant que la rage des sectaires grandissait chaque jour contre les catholiques. Obligé de se cacher avec plusieurs autres catholiques dans une caverne, il fut surpris par les hérétiques et décapité pour la foi, au commencement du mois de decembre 1651.

(BRUODON.)

Dans la province de la Marche, le frère François de Castromilio se fit remarquer par son humilité, son amour pour ses frères et pour la prière, et les ravissements dans lesquels il était presque toujours. On le trouva même dans la cuisine, élevé dans l'air, tenant son rosaire d'une main et une cuiller de l'autre. Comme il avait une intelligence assez vive, il désirait étudier pour être prêtre, réciter le bréviaire romain, et prêcher la parole de Dieu : enfin le provincial lui accorda cette permission ; et le pieux Frère se rendit à Ferrare, où il resta sept ans. Ordonné prêtre, il se mit à prêcher ; mais en se donnant entièrement aux lettres et aux sciences ecclésiastiques, il perdit les lumières intérieures du Saint-Esprit et compromit l'avancement de son âme dans la voie de la perfection. Il revint alors à ses premières fonctions de frère lai, qui lui permettaient de mieux s'unir à Dieu et de faire de plus grands progrès dans la vertu. Une femme, soupçonnée d'adultère par son mari, pria le saint Frère de la recommander au ciel pour qu'il fit éclater son innocence : le vénérable religieux y consentit, et reçut des mains d'un ange une rose qu'il donna à cet homme comme un témoignage de la fidélité de son épouse ; depuis ce jour la paix régna dans cette famille. Dans sa vieillesse, il pria le Seigneur de lui accorder la grâce de mourir dans les bras de son ancien maître, saint Jacques de la Marche, et il fut exaucé. Il était gardien du couvent de Pesaro, lorsqu'il sentit que sa fin approchait : il demanda alors au prince de cette ville de vouloir bien lui prêter un cheval pour aller rendre le dernier soupir à Forano, et il ajouta qu'il saurait bien

se rendre maître de la bête fougueuse qu'il se proposait de lui envoyer. Et en effet, l'animal s'adoucit aussitôt à la voix de frère François, qui partit pour Forano où le Père Jacques venait d'arriver. Il mourut quelques jours après, en 1468. Son visage devint frais et rose après sa mort, et il fallut attendre quelques jours pour l'enterrer, afin de satisfaire la piété des fidèles qui venaient le vénérer.

(WADDING.)

SŒUR CONSTANCE VELASQUEZ

ET SŒUR BÉATRIX DE SAINT-ILDEPHONSE

CLARISSES

SOMMAIRE : Constance Velasquez fonde un monastère de Clarisses à Constantine, en Espagne, et y vit dans la pratique de la mortification. — Béatrix de Saint-Ildephonse : faveurs célestes.

Constance Velasquez, qui avait vécu saintement dans le mariage, résolut, après la mort de son mari, de consacrer sa fortune à l'établissement d'un monastère à Constantine, en Espagne, et d'y passer le reste de ses jours dans le service de Dieu. Elle en obtint la permission de l'archevêque de Séville, et elle fit venir, de Palma, Léonore de la Vega et cinq autres Clarisses pour jeter les fondements de ce nouveau monastère. Lorsque les constructions furent achevées, elles furent conduites à leur habitation par le clergé, et Constance y entra avec ses deux nièces et quelques autres jeunes filles, qui reçurent en même temps l'habit religieux.

Constance, dans le monde, ne jouissait pas d'une bonne santé ; elle parut changer dans le monastère, et non-seulement elle n'acceptait aucune dispense, mais elle surpassait même ses compagnes par sa régularité et sa mortification. Jusqu'à sa mort, elle jeûna au pain et à l'eau, porta sur son corps un rude cilice, et s'imposa de cruelles disciplines. Elle passait la plus grande partie de la nuit dans la prière et la méditation, et souvent elle recevait de Dieu des faveurs extraordinaires. Sa dévotion envers la très-sainte Vierge lui mérita la consolation de la voir dans une extase. Le Seigneur lui apparut également une heure avant sa mort. Enfin, munie des derniers Sacraments, elle se fit mettre à terre afin de mieux terrasser le démon, à l'exemple de saint François. Elle mourut en 1581, après avoir passé huit ans dans son monastère. Le lendemain, les religieuses aperçurent des rayons étincelants autour de son corps et remarquèrent avec étonnement que toutes ses plaies étaient fermées et que ses membres avaient conservé toute leur souplesse.

Sœur Béatrix de Saint-Ildephonse descendait d'une famille distinguée par sa noblesse ; mais elle préféra la solitude religieuse aux splendeurs du monde, et à l'âge de quinze ans elle reçut l'habit religieux dans ce monastère de Constantine fondé par Constance Velasquez. Son silence était presque perpétuel, et jamais elle ne disait de paroles inutiles : elle n'allait point à la grille, excepté lorsqu'étant abbesse elle y était forcée par les devoirs de sa charge. Pendant vingt-quatre

ans, elle porta un rude cilice qui la faisait horriblement souffrir. Chaque jour, elle récitait les sept psaumes de la pénitence avec l'office des morts pour les âmes du purgatoire : outre les prières communes, elle consacrait encore beaucoup de temps à la méditation. Ses sœurs la surprirent quelquefois ravie en extase : la vue des créatures l'excitait à penser au Créateur, et un jour qu'elle écoutait le chant des oiseaux, qui célèbrent à leur manière les louanges de Dieu, deux d'entre eux vinrent se placer sur ses mains, et ne s'éloignèrent qu'après avoir reçu sa bénédiction. Elle se plaisait à prier devant un beau crucifix, et comme un jour elle ne pouvait l'attirer à elle pour lui baiser les pieds, elle attribua son impuissance à ses péchés : alors elle remarqua qu'un des doigts était tombé à terre : elle le prit avec respect et le baisa ; mais à peine eut-elle satisfait sa dévotion, qu'il fut remis à sa place par une main invisible.

Les habitants de la ville avaient pour elle une grande vénération et se recommandaient souvent à ses prières. Enfin, après avoir été éprouvée par de longues et cruelles souffrances, et passé cinquante-quatre ans dans la vie religieuse, elle s'endormit dans le Seigneur, en 1628.

(Chron. de la prov. des Saints-Anges.)

QUATRIÈME JOUR DE DÉCEMBRE

LE FRÈRE PIERRE PECTINARIUS

DU TIERS ORDRE

1288. — Pape : Honoré IV. — Roi de France : Philippe IV.

SOMMAIRE : Sa probité. — Il embrasse la Règle du Tiers Ordre. — Sa pauvreté. — Son ardeur pour la prière. — Ses extases. — Il pratique la continence. — Mort de son épouse. — Sa générosité. — Il se retire dans un couvent. — Ses luttes contre le démon. — Son silence. — Sa patience. — Ses conseils sont demandés par les magistrats. — Ce qu'il pensait de la prédestination. — Miracles. — Prophéties. — Sa mort.

Parmi les saints religieux qui se distinguèrent par leurs miracles et leurs vertus, au premier siècle de l'Ordre, en observant la troisième Règle, nous devons compter Pierre Pectinarius, né à Campo, à deux lieues de Sienne, où il demeura toute sa vie en fabriquant des peignes. Il était joyeux et même très-mordant par nature, mais étranger aux folies de la jeunesse. Il se maria avec une femme vertueuse, et évita, depuis cette époque, les compagnons dangereux qu'il avait fréquentés : bientôt il parut changé en un autre homme, et on le vit se rendre assidûment aux offices de l'Eglise. Sa vie ressemblait plutôt à celle d'un religieux qu'à celle d'un ouvrier. Au bout de quelques années, comme il n'avait pas d'enfants, il résolut, d'un commun accord avec son épouse, de vivre dans la continence ; il la respectait comme sa mère, et l'aimait comme sa sœur, d'autant plus qu'elle ne mettait point d'entraves

à ses bonnes œuvres. Il était d'une droiture exceptionnelle dans son commerce : quand il allait à Pise acheter des cornes et des os, et qu'il était forcé de prendre de la bonne et de la mauvaise marchandise, il gardait ce qui était bon et jetait le reste à l'eau, afin de ne pouvoir tromper personne.

Il ne connaissait pas l'oisiveté, et il s'efforçait de soumettre la chair à l'esprit par un travail opiniâtre ; jaloux de conserver la pureté de son âme, il passait de longues heures dans les veilles et la prière : il ne donnait au repos que quelques heures, et encore dormait-il sur des planches. Il jeûnait depuis la Toussaint jusqu'à Noël, tous les vendredis et samedis de l'année ; sa nourriture était simple, et il mangeait ce qu'on lui offrait sans jamais manifester la moindre répugnance. Il recevait souvent la sainte Eucharistie avec une tendre dévotion : mais afin de s'appliquer plus régulièrement à la perfection, il entra dans le Tiers Ordre. A partir de ce jour, il renonça entièrement aux vanités du monde, et pour mieux pratiquer l'esprit de pauvreté religieuse, il ne porta désormais que des habits rapiécés. Une personne de haut rang s'efforçait un jour de lui prouver qu'il ne convenait pas à un homme dont les magistrats demandaient souvent les conseils, de paraître devant eux avec tant de négligence, et qu'on pouvait aimer la pauvreté et pratiquer le mépris de soi-même sans choquer ceux qui nous estiment, en affectant une mise plus que négligée. Mais l'homme de Dieu répondit qu'on déplaît au monde lorsqu'on veut plaire au Seigneur, et qu'on doit mépriser les jugements des hommes et les apparences extérieures.

Par amour pour la pauvreté, il voulait vendre tout ce qu'il possédait, afin d'en distribuer le prix aux pauvres ; mais sur l'observation qu'on lui fit de ne pas donner le bien de sa femme, il conserva une maison et une vigne dont il consacra les revenus à l'entretien des indigents.

Il visitait souvent les malades à l'hôpital, et leur prodiguait ses soins, pour honorer Notre-Seigneur Jésus-Christ souffrant.

Aussi longtemps que vécut son épouse, il lui témoigna une grande affection ; il quittait même ses amis lorsque le soir était venu et que son absence aurait pu être pour elle un motif d'inquiétude. Un jour, on vint lui annoncer à l'église qu'elle était tombée du haut d'un escalier et qu'elle s'était mortellement blessée : « Je sais ce qui est arrivé », dit-il, « et j'espère qu'elle « ne mourra pas de sa chute, mais que le Seigneur « fera éclater sa puissance pour la guérir ». Il revient aussitôt à la maison, fait un signe de croix sur sa blessure, et aussitôt elle recouvre la santé. Enfin, elle tomba dangereusement malade, et pria son mari de ne pas oublier son âme lorsqu'elle aurait rendu le dernier soupir ; elle lui recommanda également de prendre soin de sa marraine et de son fils qu'elle aimait beaucoup : Pierre le promit et tint fidèlement ses engagements : après la mort de son épouse et de cette marraine, il plaça cet enfant en apprentissage chez un bon tailleur, qui lui apprit son état sans négliger les intérêts de son âme. Il aimait beaucoup sa vigne ; mais ayant un jour manqué les Vêpres parce qu'il y était resté trop longtemps, il résolut de renoncer au plaisir

qu'il y goûtait, la vendit et en consacra le prix aux pauvres et à des œuvres de piété.

Chaque année, il se rendait à Assise pour gagner l'indulgence de la Portioncule, visitait le mont Alverne le jour où saint François avait reçu les sacrés stigmates, et faisait divers pèlerinages, principalement celui des sanctuaires de Rome les plus vénérés. Comme il demeurait auprès de l'église des Dominicains, il allait assister chaque nuit aux Matines, et les religieux, qui le connaissaient bien, s'empresaient de lui ouvrir la porte.

Il avait une dévotion extraordinaire envers la sainte Vierge et l'invoquait jour et nuit. Il lui arriva plusieurs fois de tomber dans le ravissement pendant qu'il parlait des grandeurs de Marie. Il se rendait toutes les nuits à l'église de Notre-Dame, dont les portes s'ouvraient devant lui et se refermaient aussitôt qu'il était entré. Il en sortait de la même manière. C'est dans cette église que le Seigneur lui accorda les plus nombreuses faveurs, et lui révéla en particulier la haute sainteté du Patriarche séraphique. Désirant savoir quels Saints avaient, après les Apôtres, le mieux servi le Seigneur, afin de les prendre pour patrons, il pria Dieu de l'éclairer sur le choix qu'il devait faire, lorsqu'il aperçut devant le maître-autel deux trônes brillants; un peu après apparut Notre-Seigneur, vêtu d'habits pauvres, les pieds percés et sanglants, entouré d'anges, et laissant sur le sol la trace de ses pas. Venaient ensuite sa sainte Mère, les Apôtres et quelques autres Saints, qui s'efforçaient de mettre le pied sur l'empreinte laissée par celui du divin Sauveur;

mais la plupart d'entre eux ne pouvaient y arriver, et bientôt l'empreinte des pas de Jésus-Christ sembla se confondre avec celles de ceux qui avaient essayé de le suivre. Enfin Pierre vit paraître un Frère Mineur, les pieds percés comme le divin Maître ; il était suivi d'une troupe nombreuse, et semblait très-affligé de ce qu'il ne pouvait distinguer les traces de Notre-Seigneur ; mais après avoir reconnu les deux premiers, il franchit rapidement la distance qui le séparait du deuxième trône, réservé à ceux qui suivaient le mieux le divin Maître. Pierre reconnut saint François d'Assise, et sentit s'augmenter en lui la dévotion qu'il avait conçue pour le Patriarche séraphique. Il demanda et obtint la permission d'habiter une chambre du couvent, voisine de l'infirmerie, et c'est là qu'il vécut jusqu'à sa mort. Il suivait tous les exercices de la communauté, et goûtait dans des ravissements presque continuels les joies du ciel : souvent il était favorisé de la visite des Anges et des Saints, et il s'entretenait familièrement avec eux.

Un jour, quatre habitants de la ville lui rendaient une visite au couvent, et l'un d'eux se plaignait des misères et des embarras de la vie : « Comment donc », répondit le vénérable serviteur de Dieu, « la pauvreté « et les autres afflictions de la terre seraient-elles à « craindre pour celui qui a placé sa confiance dans le « Seigneur ! Ne savez-vous pas qu'il est assez riche « pour ceux qui le cherchent en toute sincérité ? » En disant ces mots, il fut ravi pendant une heure, et quand il eut repris ses sens, il s'écria en gémissant : « Pourquoi donc les faiblesses de notre corps malade

« sont-elles si grandes ? Mes frères, allez en paix ». C'est par ces paroles qu'il cherchait à cacher les faveurs célestes dont il jouissait. Mais ses efforts étaient inutiles, et ceux qui étaient témoins de ses ravissements, qui le voyaient élevé dans les airs, qui apercevaient sa tête entourée de rayons éclatants pendant qu'il était plongé dans la prière, ne pouvaient douter de ses communications intimes avec les habitants de la céleste patrie.

Mais les faveurs du ciel ne comblaient pas le cœur de Pierre sans que le démon, jaloux de sa vertu, cherchât à le détourner de la prière et à empêcher ses progrès dans la voie de la perfection. Il se montrait à lui sous les formes les plus effrayantes, et allait même jusqu'à le frapper.

Pour conserver l'union avec Dieu, il veillait avec un soin extrême sur sa langue, et il a avoué qu'il avait travaillé pendant quatorze ans avant d'en être maître pour ne la laisser parler que selon les règles de la charité. Il avait habituellement un doigt placé sur ses lèvres, pour se rappeler qu'il ne devait pas dire des choses inutiles : devant les prêtres, les religieux ou d'autres personnages, il se taisait, à moins qu'on ne lui commandât de parler. Il mettait toutes ses vertus sous la sauvegarde de l'humilité ; il s'estimait indigne d'être souffert dans la compagnie des hommes, et désirait rester inconnu. Un jour quelques jeunes gens d'un caractère léger le rencontrèrent dans les rues de la ville, lui demandèrent ce qu'il ferait s'il se trouvait enfermé avec une belle femme sans que personne pût jamais le savoir : Pierre rougit et leur adressa quelques

reproches sur leur légèreté; puis il ajouta : « Personne
« ne peut se vanter de quelque vertu que ce soit, tant
« que nous sommes sur la terre; car nous ne pouvons
« la conserver sans une grâce particulière de Dieu. Je
« sais bien ce que je devrais faire, mais je ne sais pas
« ce que je ferais : cependant je devrais craindre le
« péché, quand bien même il resterait à jamais caché,
« comme si le monde entier devait en avoir connais-
« sance; car nous ne devons pas éviter le péché à
« cause des hommes qui ignorent bien des choses,
« mais par crainte et par amour de Dieu à qui tout est
« connu ». Ces paroles confondirent ces jeunes liber-
tins et les portèrent à changer de vie. Par humilité, il
se confessait chaque jour : pour s'humilier davantage,
il avait une fois écrit tous les péchés de sa vie, et était
venu les accuser à Ravacciavo dans une petite chapelle
près de Sienne, où saint François avait habité : après
sa confession, il ne pouvait s'empêcher de pleurer en
relisant le papier qu'il avait devant les yeux, lorsqu'un
ange lui apparut et le lui arracha des mains; quelques
instants après, il le lui rendit; mais il était devenu
aussi blanc que la neige, comme pour marquer que
tous ses péchés étaient effacés.

Sa patience était admirable, et lorsqu'on lui causait
quelque peine, il n'en conservait pas le souvenir :
« Bénis soient », disait-il souvent, « le Seigneur et sa
« sainte Mère, pour l'amour de qui nous devons souf-
« frir toute sorte de contradictions : car ils en ont
« souffert plus que nous et pour nous. Comment pour-
« rais-je prier Dieu de me pardonner mes péchés, si je
« l'offense chaque jour en refusant d'oublier le mal

« que me font les hommes ! » Lorsqu'il allait encore au marché vendre ses peignes, un passant renversa, sans y faire attention, la corbeille qu'il portait : Pierre n'en fut pas ému, et lorsque cet homme vint lui demander pardon de son étourderie : « Ce serait un grand malheur pour mon âme », répondit-il, « si je n'avais pas oublié cet accident ; car le Seigneur exige que nous pardonnions de suite. Je ne crois pas que vous l'ayez fait avec une mauvaise intention ; allez donc en paix et que Dieu vous préserve de tout malheur ! » Un jour des enfants se moquèrent de lui, pendant qu'il cherchait un endroit écarté pour y prier ; il ne répondit à leurs injures que par le silence ; mais ayant entendu quelques instants après des habitants du pays faire son éloge, il se retira secrètement et revint à Sienne. Plus il s'efforçait de s'humilier, plus il était honoré de Dieu et des hommes. Quand on demandait ses prières : « Faites en sorte », répondait-il, « que je sois exaucé quand je prierai pour vous ; si nous étions à la même table, vous ne voudriez pas que je mange ce qui vous serait destiné : il en est ainsi des grâces de Dieu : quand nous prions, il y en a qui sont réservées à ceux qui prient, et d'autres à ceux qui demandent des prières ; soyez donc prêt à recevoir votre part ; sans quoi elle sera donnée à un autre ». « Méprisez-vous vous-mêmes », disait-il encore à ceux qui lui demandaient quel était le meilleur moyen d'obtenir l'humilité ; « croyez que votre prochain vaut mieux que vous : pensez que vos péchés sont grands et vos bonnes œuvres mesquines : regardez le tort que vous faites au prochain comme

« très-considérable, et les services que vous lui rendez
« comme très-petits ».

Pendant qu'il habitait encore sa maison, il allait, pendant la nuit, prier dans la grande église de la ville, et il devait passer devant un poste de soldats. Ceux-ci, apercevant deux torches qui s'avançaient devant lui, sans que personne les portât, le laissèrent libre de vaquer à ses exercices de piété : mais l'homme de Dieu s'étant rappelé que le maire de la ville avait commandé qu'on lui amenât tous ceux qu'on trouverait dans les rues après une certaine heure de la nuit, vint exhorter les sentinelles à ne pas contrevenir aux ordres qu'elles avaient reçus : et comme les soldats lui disaient qu'ils savaient bien distinguer les innocents des coupables, il se crut indigne de cette faveur, et le lendemain il alla trouver le maire pour lui payer l'amende à laquelle étaient condamnés ceux qui avaient transgressé son ordonnance. Le magistrat le rassura en lui disant qu'il pouvait sortir à toute heure de la nuit, et qu'il le dispensait de la loi. Pierre le remercia, mais refusa de profiter de cette faveur, disant qu'il devait supporter comme tous les citoyens les charges et les obligations de sa condition.

Ayant remarqué une autre fois qu'on n'était pas venu lui demander un impôt établi pour subvenir aux frais du siège d'un château qui causait beaucoup de mal à la ville, il vint l'apporter lui-même, et comme les collecteurs refusaient de recevoir la somme qu'il offrait, disant qu'on ne réclamait que ses prières, il répondit qu'il les devait à la ville et à ses habitants, mais qu'elles ne l'exemptaient point des charges com-

munes à tous les citoyens. Sa prudence n'était pas moins connue que sa sainteté, et souvent le maire venait le consulter sur des affaires importantes. Un Frère Mineur lui ayant demandé quelles pénitences il devait imposer pour quelques grands péchés : « Puisque « Notre-Seigneur », répondit Pierre, « a traité avec « tant de bonté les pécheurs pendant qu'il était sur la « terre, pouvez-vous être dur pour eux, vous qui êtes « son remplaçant ? Vous ne donnez pas du vôtre, mais « du sien ; suivez l'exemple de Jésus-Christ, et donnez « aux pécheurs des pénitences selon leur contrition « et la préparation de leurs cœurs ».

Un jeune religieux avait puisé dans les leçons d'un maître de philosophie imbu des doctrines païennes, un sentiment contraire à la foi touchant la prédestination, et se figurait que les bonnes œuvres étaient inutiles au salut, parce que, disait-il, je suis destiné au ciel malgré mes péchés, ou à l'enfer nonobstant mes vertus : de là, il concluait qu'il pouvait s'affranchir du fardeau de la Règle et des austérités de l'Ordre. Le vénérable serviteur de Dieu, apprenant qu'il voulait renoncer à ses vœux, vint s'entretenir avec lui, et ne put retenir un gémissement quand il lui entendit expliquer ces désolantes doctrines : « Hé- « las ! » s'écria-t-il, « la scène du monde est insensée, la « lumière de la foi est obscurcie, et on sacrifie la vé- « rité au mensonge ! » Puis il s'expliqua lui-même sur cette matière difficile avec tant de clarté, que l'on ne pouvait douter qu'une inspiration divine l'éclairait. « Votre maître », lui dit-il, « vous a mal instruit, et « vous-même, vous avez eu tort de suivre ses leçons.

« Quand bien même un ange descendu du ciel me
 « révélerait que je dois être damné, je ne devrais point
 « négliger les commandements de Dieu ; car si je le
 « sers fidèlement sur cette terre, je goûte au moins pen-
 « dant cette vie le bonheur de son amitié. De plus, si
 « vous êtes damné par le juste châtiment du Seigneur,
 « vous ne devez point prévenir et mériter à l'avance
 « cette condamnation par votre faute. D'ailleurs per-
 « sonne n'est destiné à l'enfer s'il n'a pas péché ; si
 « donc vous ne transgressez pas la loi divine, vous ne
 « pouvez encourir la colère de Dieu. J'ajoute encore
 « cette réflexion : de même que dans le ciel il y a plu-
 « sieurs demeures, ainsi dans l'enfer, il y a plusieurs
 « degrés de supplices : en supposant même que vous
 « êtes damné, vous devez du moins vous efforcer de
 « mériter un châtiment moins terrible en vous abste-
 « nant d'un plus grand nombre de péchés. En rentrant
 « dans le monde, vous allez plus sûrement à l'enfer ;
 « au contraire, si vous restez dans l'Ordre de saint
 « François, vous êtes beaucoup plus assuré de gagner
 « le ciel : comment pouvez-vous préférer au chemin
 « qui mène à la gloire éternelle, celui qui vous conduit
 « aux supplices de l'enfer ? » Ces paroles firent impres-
 sion sur ce jeune religieux, et il persévéra courageu-
 sement dans sa sainte vocation.

Le pieux ouvrier adressa encore de vive voix et par écrit beaucoup d'autres instructions à diverses personnes. Pour maîtriser la colère, il conseillait de réprimer d'abord les mouvements intérieurs, avant de passer aux actes et aux paroles, parce que, disait-il, on parle et on agit comme on pense. Il conseillait aux

novices du couvent qu'il habitait de parler souvent de Dieu, parce qu'il vient en nous selon sa promesse : « Quand deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux ». Le frère Guido de Bolsena, religieux d'une grande simplicité, croyait cela fermement, et un jour qu'il se rendait dans la cour du couvent avec d'autres novices, ils placèrent au milieu d'eux un siège qu'ils ornèrent de toutes sortes de fleurs pour le témoin invisible de leurs pensées et de leurs discours : or, pendant qu'ils s'entretenaient du Seigneur Jésus, celui-ci, voulant récompenser leur foi, leur apparut sous la figure d'un petit enfant, s'assit à la place qui lui était réservée, et leur tint des discours si admirables qu'ils restèrent plongés dans le ravissement pendant une grande partie de la journée. Pierre, qui avait tout observé, vint raconter au maître des novices ce qu'il avait vu, et le pria de leur pardonner leur absence des exercices de la communauté.

Le Seigneur récompensa par plusieurs miracles la charité de son serviteur. A Sienne, le fils d'un des principaux notables de la ville tomba du haut d'une fenêtre et expira quelques instants après : le père désolé allait s'occuper de ses funérailles quand il rencontra Pierre et lui raconta le malheur qui l'avait frappé. Le serviteur de Dieu se rendit aussitôt dans l'église voisine pour prier, et quand le père rentra chez lui, il fut tout surpris de trouver son fils en vie et parfaitement guéri : il courut alors à l'église pour remercier son bienfaiteur ; mais celui-ci ne voulut pas l'entendre, disant qu'il devait tout à la bonté de Dieu.

Egalement doué du don de prophétie, il prédit à

l'avance plusieurs événements et montra souvent qu'il connaissait le fond des cœurs. Un habitant de Sienne, qui avait résolu de tuer un de ses ennemis, étant venu se recommander à Dieu avant d'exécuter son projet, Pierre s'approcha de lui et lui dit : « Gardez-vous bien « d'accomplir votre dessein, si vous ne voulez pas que « le Seigneur vous punisse par une mort malheureuse « et par les flammes de l'enfer ». Ces paroles confondirent le pécheur qui renonça aussitôt à ses sentiments de vengeance. Le maire de la ville ayant secouru secrètement une pauvre famille, fut très-étonné de voir le serviteur de Dieu qui vint le remercier de son aumône, et lui donner l'assurance que ses prières et ses bonnes œuvres étaient très-agréables à Notre-Seigneur : il ne douta point que le saint homme n'eût appris par révélation ce qu'il venait de faire, et il en conçut une ardeur plus grande pour pratiquer la charité.

Pierre parvint à une grande vieillesse ; mais avant d'aller recevoir la récompense de ses vertus, il fut éprouvé par une longue maladie qu'il supporta avec une patience admirable. Invité par un de ses amis à se préparer à la mort, il répondit : « Je n'ai pas attendu « jusqu'aujourd'hui pour le faire ; car les souffrances « corporelles sont un grand fardeau pour l'âme qui « veut se disposer à un passage aussi terrible ». Il reçut les derniers sacrements avec une grande piété et reçut de grandes faveurs célestes : après quelques instants de silence, il s'écria tout à coup : « Malheur à « Pistoie ! malheur à Florence ! malheur à Sienne ! » Il répéta ces paroles à trois reprises différentes, et comme on lui en demandait la signification : « La

« volonté de Dieu s'accomplira », dit-il, « cela suffit ». Et en effet, peu de temps après sa mort, ces trois villes furent ravagées par des guerres et des dissensions intestines. Après cette prophétie, il leva les yeux vers le ciel ; son visage devint radieux, et on l'entendit parler avec Notre-Seigneur et sa très-sainte Mère. Il mourut le 4 décembre 1288, entouré d'un grand nombre de Frères Mineurs. Son corps fut enterré dans leur église, et un magnifique tombeau fut érigé en son honneur. Des miracles nombreux vinrent justifier la réputation de sainteté qu'il laissait : on cite entre autres deux prisonniers qui durent leur délivrance à son intercession, plusieurs aveugles qui recouvrèrent la vue en invoquant sa protection. Près de lui reposent les restes du vénérable frère Nicoluccius de Sienne, et dans l'église des Pères Servites ceux du vénérable Méa. Ils étaient l'un et l'autre du Tiers Ordre, et on leur attribue plusieurs miracles.

(WADDING.)

FRANÇOIS DE LA TORRE

1614. — Pape : Paul V. — Roi de France : Louis XIII.

Le 4 décembre 1614 mourut à Lima, capitale du Pérou, le Père François de la Torre, originaire de Lisbonne, et remarquable par son esprit d'oraison et son ardente charité. Pendant de longues années, il n'eut d'autre lit que la terre nue, et châtia son corps par de rudes mortifications ; il fut éprouvé par de pénibles

souffrances, au milieu desquelles il montra une patience inaltérable. Enfin, muni des derniers sacrements, il entendit la voix du souverain Juge qui l'appelait, et se mit à genoux pour payer dans cette posture son dernier tribut à la nature.

LE BIENHEUREUX FRANÇOIS GALVEZ

MARTYR AU JAPON

1623. — Pape : Grégoire XV. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Il est envoyé au Japon. — Chassé de ce pays, il y rentre sous un déguisement. — Son zèle apostolique. — Il est livré par un traître et condamné à mort avec un prince de la famille impériale et plusieurs religieux. — Le Père Matthias Castaneda, missionnaire et martyr en Amérique.

Le 4 décembre nous rappelle encore le souvenir des cruelles persécutions que les tyrans du Japon exercèrent, non-seulement contre les prêtres et les religieux étrangers à leur pays, mais encore contre les chrétiens indigènes. Parmi les victimes de leurs cruautés, le Père François Galvez a été une des plus illustres. Né en Espagne de parents vertueux, il s'était fait remarquer comme théologien à Valence avant d'embrasser la vie religieuse. A l'âge de vingt-quatre ans, il fit profession, le 9 mai 1600, dans la province de Saint-Jean-Baptiste, qui observait la réforme de saint Pierre d'Alcantara, et peu après ordonné prêtre et choisi pour prêcher la parole de Dieu. En 1601, il fut envoyé, selon son désir, dans les îles Philippines où il s'appliqua à l'étude des langues, et surtout du

japonais, que bientôt il parla comme s'il eût été du pays. En 1603, il arriva dans ce royaume, et convertit un grand nombre de païens par ses sermons, et fortifia la foi des nouveaux chrétiens par ses livres spirituels et les vies de saints qu'il traduisit de l'espagnol en japonais.

Après la mort de Taïcosama, qui avait persécuté les fidèles pendant treize ans, les chrétiens commencèrent à respirer et célébrèrent ouvertement les saints mystères ; car Goïosama, appelé aussi Daïfousama, qui gouvernait le pays en qualité de tuteur du jeune fils de l'empereur défunt, parlait avec respect de la religion chrétienne et disait que chacun doit suivre la religion qu'il croit la meilleure. Mais cette paix ne fut pas de longue durée ; et, en effet, excité par les bonzes et surtout par les Hollandais, qui trafiquaient dans ce pays et ne pouvaient souffrir les progrès du catholicisme, il crut que les religieux étaient des émissaires du roi d'Espagne, chargés d'amener les nouveaux chrétiens à se soumettre à ce prince, et il les bannit tous de ses Etats. Le Père François fut ramené à Manille ; mais son zèle ne pouvait rester inactif, et après quelques mois de séjour dans cette ville, il obtint de ses supérieurs la permission de retourner au Japon. Il se rendit donc à Malaca, dans l'espérance qu'il trouverait un vaisseau pour le transporter à Nangazaki. Quelle ne fut pas sa déception lorsqu'il apprit qu'il était défendu sous peine de mort aux marins et aux marchands d'amener des missionnaires au Japon ! Que faire ? L'apôtre n'hésite pas ; il se déguise en nègre, noircit son visage et ses membres, et demande

à être admis comme rameur sur un vaisseau ; c'est ainsi qu'après bien des fatigues il rentre dans le pays d'où il avait été chassé pour y continuer ses travaux. Pendant qu'il était à Nangazaki, le Père Didace, commissaire des Frères Mineurs au Japon, lui envoya l'ordre de se rendre dans le royaume de Voxu, pour rendre compte au roi d'une ambassade dont le Père Louis Sotelo venait de s'acquitter au nom de ce prince auprès du souverain Pontife, et pour lui offrir les présents que le Pape lui avait destinés. Le saint religieux fut reçu avec beaucoup de bonté par ce monarque et en obtint la permission de prêcher et d'administrer les sacrements dans tout son royaume, un des plus considérables de l'empire.

Il y travailla avec beaucoup de succès à la conversion des infidèles, jusqu'à ce que, sur l'ordre du commissaire général de l'Ordre, il se vit obligé de se rendre dans le royaume de Mangami qui, depuis 1614, était entièrement dépourvu de missionnaires, et là encore il réussit à fortifier les chrétiens dans la foi et à baptiser un grand nombre de païens. Sur ces entrefaites, Xogunsama fut élevé à l'empire : c'était un monstre de cruauté, qui était animé dans sa fureur contre les chrétiens par un bonze hypocrite et fausement converti au christianisme, dans l'espérance qu'il pourrait ainsi amasser des trésors. François étant venu à Jeddo, capitale de l'empire, fut heureux d'y rencontrer le Père Jérôme des Anges, de la Société de Jésus, dont les travaux apostoliques avaient été couronnés de grands succès dans toute cette contrée. Le bonze apostat, dont personne ne soupçonnait

la fourberie, les mit l'un et l'autre en rapports mutuels et se chargea de faire passer leur correspondance ; mais ne se croyant pas assez payé de ses peines par les sommes d'argent qu'il recevait, il les dénonça au gouverneur. Celui-ci, étonné, fit semblant de ne pas ajouter foi à ses paroles, sous prétexte que bien souvent on lui apportait des accusations sans preuves, et il lui conseilla d'attendre le retour de l'empereur ; mais la haine d'un traître ne connaît pas de délai ; ce prêtre d'idoles alla trouver lui-même le prince, lui adressa un rapport écrit sur les chrétiens, et lui apprit que son propre neveu, Jean Faramondono, était enrôlé dans l'archiconfrérie des Cordeliers : il avait servi ce prince en qualité de page dans sa jeunesse, et comme un autre Judas, il le trahissait pour augmenter sa fortune.

A cette nouvelle, le monarque irrité rendit un édit de persécution et fit emprisonner les religieux qui étaient dans sa capitale. Le Père Jérôme des Anges, reprenant ses habits de religieux, alla se livrer lui-même, d'après le conseil des chrétiens, qui espéraient ainsi détourner l'orage dont ils étaient menacés. Le Père François Galvez, désirant consoler les fidèles persécutés, réussit pendant quelque temps à se cacher ; mais il fut découvert et amené au gouverneur avec des vêtements d'espagnol, parce qu'il n'avait pas avec lui d'habits religieux. Lorsqu'on lui demanda s'il était prêtre et attaché à la même foi que le Père Jérôme, il répondit affirmativement, tout en faisant remarquer qu'il ne portait point l'habit de son Ordre, parce qu'il avait pris des vêtements séculiers afin de

pouvoir soulager plus facilement les chrétiens. Il fut ensuite enfermé avec le Père jésuite en attendant que l'empereur fût de retour. Ce tyran ne put contenir les transports de sa fureur lorsqu'il apprit cette nouvelle : plus irrité de la présence de ces deux religieux dans sa capitale que d'une révolte générale de ses sujets, il fit saisir son neveu, Jean Faramondono, avec cinquante autres, et après avoir ordonné qu'on les conduisît dans les principales rues de Jeddo en les accablant d'outrages, il les condamna à être brûlés vifs sur la grande place de cette ville. Le jeune et illustre prince, que poursuivait la haine de son oncle, fut placé sur un cheval et abreuvé d'insultes ; mais son courage ne se démentit pas, et lorsqu'il fut arrivé au lieu de son martyre, il adressa au peuple ces paroles : « L'empereur veut que le monde sache combien il déteste la « foi chrétienne, puisqu'il n'épargne pas même sa « propre famille et qu'il me persécute à cause de cette « religion, moi qui suis son neveu : et moi aussi je « veux que vous sachiez combien j'ai en horreur la « religion païenne, car c'est pour y avoir renoncé que « j'ai été condamné à quatorze ans d'exil et que je vais « en ce moment être brûlé vif, bien que j'eusse pu « vivre dans les plaisirs, si telle eût été ma volonté. « Voyez donc ici la force de la vérité chrétienne, et « remarquez que c'est la seule voie qui mène au salut. « Car bien que je sois membre de la famille régnante, « j'ai méprisé tous les honneurs et les royaumes que « j'aurais pu obtenir dans la gentilité ; afin de ne point « renoncer au christianisme, j'ai enduré de longues « persécutions, et tout à l'heure je me suis laissé cou-

« per les nerfs des pieds et des mains. J'ai souffert
« toutes ces choses avec plaisir, et j'attends le feu qui
« va me consumer. Si vous réfléchissez sérieusement
« à mes paroles, si vous considérez attentivement ma
« conduite, vous y trouverez un puissant témoignage
« en faveur de la religion catholique, qui seule en-
« seigne la vérité. Si j'avais pu la découvrir dans les
« sectes du Japon, dont j'ai étudié et médité les doc-
« trines, jamais je ne me serais fait chrétien, et je
« n'aurais pas tant souffert. Oui, comme vous le dites
« souvent, il n'y a de certitude que dans la religion
« chrétienne, parce que seule elle triomphe de la na-
« ture ». Les assistants pleuraient en entendant ce
courageux héros ; mais les bourreaux, craignant un
soulèvement, lui imposèrent silence. Le Père François
et le Père Jérôme adressaient également de pieuses
exhortations au peuple et aux cinquante compagnons
de leur martyr. On les suspendit à des pieux très-
élevés, au-dessous desquels on mit le feu, afin de pro-
longer leurs souffrances : un de ces chrétiens eut le
malheur de renoncer à la foi ; mais il n'échappa point
à la mort, car deux jours après, il mourait misérable-
ment. Cette défection fut compensée par la conversion
de deux païens qui, saisis d'admiration pour le cou-
rage des saints martyrs, s'élancèrent dans les flammes
et vinrent se jeter aux pieds des deux religieux, en
leur disant qu'ils renonçaient à leurs superstitions et
qu'ils voulaient mourir avec eux. Ils consommèrent
leur martyr le 4 décembre 1623. L'empereur avait
placé des gardes autour du bûcher, pour empêcher
les chrétiens de recueillir leurs précieux restes ; mais

ses précautions furent inutiles, et pendant la nuit les fidèles réussirent à enlever tout ce qu'ils purent trouver d'ossements dans les cendres du bûcher. Le monarque entra en fureur à cette nouvelle, et fit saisir tous les chrétiens de Jeddo : c'est ainsi que plus de cinq cents martyrs expirèrent dans les flammes pendant l'année suivante : des enfants en bas âge furent décapités sous les yeux de leurs mères, foulés aux pieds et déchirés en morceaux.

La province compte encore un autre martyr, le Père Matthias Castaneda, que nous plaçons à côté du bienheureux François Galvez, parce que le jour de son triomphe ne nous est pas connu. Né à Valence, il fit profession à l'âge de vingt-sept ans, en 1595, et fut envoyé en 1601 dans les Indes Occidentales. Après avoir séjourné quelque temps à Mexico, il pénétra dans des pays plus sauvages pour y prêcher l'Évangile, et il eut beaucoup à souffrir de ces peuplades ignorantes et barbares. Il pénétra de là dans le Nouveau-Mexique, et y convertit douze mille païens ; puis il essaya de travailler à la conversion des Indiens caraïbes, qui le saisirent et le crucifièrent en 1617 ; son corps servit ensuite de pâture à ces cruels anthropophages.

(Chron. de la prov. de Saint-Jean-Baptiste.)

SŒUR FRANÇOISE DES CINQ-PLAIES

ET AUTRES, CLARISSES

1560. — Pape : Pie IV. — Roi de France : François II.

SOMMAIRE : Sœur Françoise : son éducation chrétienne. — Guérie miraculeusement, elle entre au monastère royal de Madrid. — Prophéties. — Sainte mort. — Autre religieuse du même nom. — Sa vocation tardive. — Apparitions. — Sœur Bernardine des Anges, veuve. — Le démon s'oppose à sa vocation. — Humilité et mortification. — Grâces extraordinaires. — Heureuse mort.

Parmi les religieuses Clarisses qui moururent en odeur de sainteté dans le couvent royal de Madrid, nous devons mentionner ici le nom de Françoise des Cinq-Plaies, fille aînée de François de Covos y Mendoza, marquis de Camarasa, et de Anne-Félix de Gusman. Celle-ci, élevée dans le palais du roi, s'était fait remarquer par la pureté de ses mœurs, et souvent elle avait manifesté le désir de se consacrer à la vie religieuse ; mais ayant consenti à embrasser l'état du mariage pour plaire à ses parents, elle avait résolu d'offrir à Dieu sa fille aînée, afin de tenir sa place dans un monastère. Le marquis et ses parents s'efforcèrent de contrarier sa volonté, d'autant plus que, dès son plus jeune âge, Françoise montrait les dispositions les plus heureuses pour briller dans le monde : sa beauté et son intelligence frappaient d'étonnement tous ceux qui l'approchaient ; mais déjà le Seigneur indiquait par des signes évidents qu'il la réservait pour son service. L'enfant prédestinée semblait avoir conscience de son bonheur futur ; elle n'ambitionnait que le

cloître, et quand on lui annonçait le mariage de quelque une des jeunes filles qu'elle connaissait, sa douleur éclatait en sanglots. Vers l'âge de six ans, elle devint aveugle des suites de la variole : sa pieuse mère la porta au monastère des Clarisses, qui la déposèrent devant les reliques de saint Victor, martyr de la légion Thébéenne, et demandèrent sa guérison par l'intercession de ce courageux héros. Françoise ne fut pas longtemps sans ressentir les effets de leurs prières : car au bout de quelques instants elle était entièrement guérie. Elle conserva pendant toute sa vie une grande dévotion pour ce saint martyr, et vint souvent se recommander à lui dans ses peines. L'année suivante, elle reçut l'habit religieux dans ce même monastère, en présence d'Isabelle d'Autriche, et ne songea plus dès lors qu'à s'instruire des devoirs de la vie religieuse et à s'en acquitter. Son jeune âge n'était point à ses yeux un motif de dispense ; aussi obéissait-elle avec un empressement digne des plus grands éloges. A dix-huit ans elle fit profession. Dès cette époque le Seigneur la favorisait de révélations particulières : ainsi elle connut d'avance la mort de Catherine d'Autriche et de la princesse Grégoria, fiancée au prince royal d'Espagne. Une autre fois elle vit dans la chapelle le cercueil d'une religieuse qui vivait encore et qui mourut quelques jours après. Dieu lui avait donné un caractère enjoué qui la rendait chère à toutes les religieuses : la pensée de la mort ne l'effrayait même pas : elle en parlait avec joie, et comme elle avait une grande dévotion pour les saints Apôtres, elle disait souvent qu'à sa dernière heure elle serait consolée par leur présence.

Quelques jeunes filles de Grenade ayant demandé à être Clarisses , Françoise fut choisie pour première abbesse et fondatrice du nouveau couvent : mais avant de quitter Madrid, elle fut saisie de violentes douleurs d'entrailles, et elle comprit aussitôt que Dieu s'opposait à ce voyage et voulait la conduire dans sa gloire. Au milieu de ses souffrances, elle était intimement persuadée que le Seigneur lui donnerait la force de recevoir le saint Viatique. Et, en effet, elle put communier. Durant sa maladie, elle faisait réciter fréquemment les prières des agonisants, et le symbole de saint Athanase. Pendant qu'on lui donnait l'Extrême-Onction, elle s'unit aux religieuses pour la récitation des Psaumes de la Pénitence et des Litanies, et renouvela les actes des vertus théologiques ; elle s'efforça même d'accomplir ses exercices de piété comme si elle eût été en parfaite santé. Comme on l'engageait à se reposer un peu, elle répondit qu'il fallait veiller et prier ; elle cita encore d'autres textes de la sainte Ecriture en latin, qu'elle comprenait parfaitement. Elle eut ensuite un entretien avec saint François, puis avec sainte Barbe : elle fit connaître également qu'elle recevait la visite des saints Apôtres, de saint Augustin et de sainte Elisabeth de Hongrie et de plusieurs autres saints en qui elle avait beaucoup de confiance. Enfin, son ange gardien lui apparut avec saint François et sainte Ursule, et après avoir passé quelques instants dans le silence et le recueillement, elle sembla vouloir se lever. Que voyait-elle ? Notre-Seigneur lui-même, son divin époux, qui l'appelait à partager sa gloire : c'est ce qu'elle fit connaître elle-même par ses der-

nières paroles. Elle mourut le 4 décembre vers l'an 1560, à l'âge de quarante-quatre ans.

Dans le même couvent de Madrid, une autre religieuse du même nom que la précédente se distingua également par ses vertus. Née à Almagro d'une famille noble, et admirablement douée des dons de la nature et de la fortune, elle fut demandée en mariage par un grand nombre de jeunes seigneurs : mais elle avait choisi le céleste époux pour son partage et elle refusa énergiquement leurs propositions. S'appliquant dès lors aux œuvres de piété, elle faisait d'abondantes aumônes et pratiquait de rudes mortifications ; elle demandait sans cesse à Dieu de vouloir bien l'établir dans un état où elle pût se sanctifier. Un jour, après avoir communiqué, elle rentra dans sa chambre pleine d'angoisses, et chercha consolation près d'une image de la très-sainte Vierge : alors elle s'endormit d'un léger sommeil et il lui sembla que la maison était remplie d'une clarté céleste : elle vit ensuite une vierge d'une beauté incomparable qui lui prit la main et lui dit : « Je suis la « Mère de Dieu en qui vous avez mis votre espérance, « et j'obtiendrai de mon Fils qu'il vous conduise dans « la voie de votre bonheur ». A l'âge de trente ans elle reçut l'habit religieux chez les Clarisses : mais pendant son noviciat elle souffrit des douleurs si vives aux pieds qu'elle craignit de ne pouvoir faire profession : cependant elle avait mis sa confiance dans le Seigneur, qui lui envoya l'apôtre saint Paul et saint François, ses patrons particuliers, pour lui promettre sa guérison.

En effet, bientôt elle fut délivrée ; mais lorsqu'elle fut sur le point de prononcer ses vœux, le démon chercha de nouveau à la faire sortir du monastère. De grands différends s'étaient élevés parmi ses parents au sujet de sa fortune dont elle avait disposé par testament : elle fut obligée de quitter son couvent pendant quelques jours pour mettre fin à ces difficultés. Après sa profession, elle fut consolée par le Seigneur qui la combla des bénédictions de sa douceur.

Après avoir reçu les derniers sacrements, elle fit éclater une joie extraordinaire : elle mourut pendant qu'on récitait ces paroles : « Seigneur, je remets mon « âme entre vos mains ». Elle était âgée de cinquante ans. On exhuma son corps sept ans après, et on retrouva sa tête parfaitement conservée, et répandant une odeur céleste.

Sœur Bernardine des Anges était fille d'un gentilhomme de Ciudad-Rodrigo. Elle avait été mariée et avait eu plusieurs enfants qui, formés par ses pieuses leçons, embrassèrent tous la vie religieuse avant qu'elle quittât le monde. Bien qu'elle fût esclave de ses devoirs, elle n'était pas cependant sans reproche dans sa parure et dans la sévérité qu'elle déployait contre ses domestiques. Mais lorsqu'elle eut reçu l'habit de Sainte-Claire, elle triompha noblement de ces imperfections. Sœur Françoise de Jésus, connaissant son zèle, l'avait choisie pour l'aider dans l'établissement du couvent royal de Madrid : le démon, de son côté, craignant le courage de cette sainte veuve, s'efforça de la faire sor-

tir du monastère. Il lui apparut sous la figure d'une personne qu'elle aimait beaucoup, et il essaya de lui montrer qu'elle était incapable de répondre à la hauteur de son état, et qu'elle pourrait également bien servir Dieu en gouvernant sa famille, en secourant les pauvres et en pratiquant d'autres bonnes œuvres. Bernardine fut frappée de ces considérations, d'autant plus qu'elle connaissait déjà par expérience les difficultés de la vie spirituelle. Le tentateur, voyant le succès de ses ruses, revint à la charge et chercha à lui inspirer la pensée que jamais elle ne serait heureuse dans son nouvel état ; mais la pieuse veuve, se défiant enfin de ses instigations, comprit que c'était un artifice diabolique.

Après son noviciat, elle pria l'abbesse de l'admettre à la profession comme sœur converse, afin de s'humilier davantage ; mais dans ce monastère toutes les sœurs sont sur le même rang et doivent se rendre mutuellement les services qu'on exige ordinairement des sœurs converses : sa demande fut donc refusée ; son amour pour l'humilité et la pauvreté n'en fut pas moins admirable. Elle n'avait que le strict nécessaire : jamais elle ne mangeait sans contrarier ses goûts, et souvent elle mêlait des cendres à sa nourriture. Elle gardait pour les pauvres et les malades le pain frais, se contentant pour elle-même de quelques morceaux secs et gâtés. Elle observait un silence rigoureux et demandait souvent à ses sœurs de lui permettre de les aider dans leurs travaux, disant qu'on ne devait pas l'épargner à cause de son âge. Elle passait de longues heures dans la prière, et souvent elle était favorisée de ravis-

sements et d'extases. Une nuit, en se rendant au chœur, les religieuses aperçurent une grande lumière au-dessus de l'église, et crurent qu'elle était en feu : elles appelèrent au secours et permirent à la foule de pénétrer dans l'intérieur du couvent pour les aider ; mais quand on entra dans l'église, on trouva Bernardine en prière, le visage enflammé, et, au-dessus de sa tête, une colonne de lumière qui s'élevait vers le ciel.

Dans sa vieillesse, elle pleurait amèrement les fautes de sa jeunesse, et même elle s'accusait comme d'un grand péché d'avoir caché pendant son noviciat les débris d'un vase qu'elle avait cassé. Le Seigneur lui fit connaître que sa mort approchait : car un jour elle entendit, avec une de ses voisines, une voix qui lui disait en latin : « Venez, sœur Bernardine ». Elle reconnut l'accent de sœur Françoise des Cinq-Plaies, et dit à sa compagne que son amie l'appelait ; et en effet, deux mois après elle n'était plus de ce monde. Le dimanche de la Passion, elle vit encore cette même sœur en vision, et s'entretint avec elle à haute voix ; ce qui attira l'attention des autres religieuses et la força de leur révéler que Françoise l'invitait à venir. Le vendredi saint, elle jeûna au pain et à l'eau ; mais le soir, elle entra à l'infirmerie, le jour de Pâques, elle recevait le saint Viatique et peu après l'Extrême-Onction. Elle mourut comblée des consolations divines, en 1596, à l'âge de quatre-vingts ans, après en avoir passé quarante dans le monastère.

ISABELLE SANCHEZ, VEUVE

DU TIERS ORDRE

1619. — Pape : Paul V. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Après un double veuvage, elle se consacre à Dieu. — Mortification. — Charité. — Extases. — Miracles. — Prophéties.

Cette servante de Dieu, originaire de Coria, en Espagne, perdit son mari quelque temps après son mariage : il avait été assassiné. Cette mort fut très-pénible à son cœur ; mais, fortifiée par la grâce divine, elle surmonta les sentiments de la nature et pardonna si bien au meurtrier, qu'elle s'opposa même à ce qu'on le poursuivît. Comme elle était jeune et qu'elle n'avait pas d'enfants, elle se maria une seconde fois ; mais peu de temps après, elle était encore veuve ; elle vit dans ces coups terribles de la Providence, un signe de la volonté divine, et elle comprit que Dieu la voulait tout entière à son service. Suivant donc les inspirations de la grâce, elle prit l'habit du Tiers Ordre et en observa la règle avec autant de soin que si chaque article l'eût obligée sous peine de péché mortel. Elle jeûnait fréquemment au pain et à l'eau, ne mangeait presque jamais de viande, se donnait la discipline, portait un rude cilice, couchait sur la dure, bien qu'elle eût d'excellents lits pour les pauvres, et faisait de grandes aumônes. Ses austérités lui causèrent de pénibles maladies ; mais rien ne put ralentir son ardeur pour la

pénitence, et jusqu'à sa mort elle persévéra courageusement dans ses pratiques de mortification.

Elle recevait avec une grande charité les mendiants dans sa maison, leur donnait des vêtements et de la nourriture, et les engageait à souffrir avec patience leur pauvreté. Les indigents de la ville n'étaient point oubliés dans la distribution de ses aumônes, et souvent elle portait elle-même aux malades les remèdes dont ils avaient besoin. Le nombre de ceux qu'elle soulageait ainsi était si grand que les habitants se demandaient avec étonnement où elle puisait ses ressources ; et on remarqua plusieurs fois que le Seigneur venait à son secours d'une manière miraculeuse. On vit, un jour, trois ou quatre pauvres se présenter en même temps à sa porte et recevoir chacun la moitié d'un pain ; et cependant la pieuse veuve n'en avait qu'un seul, et, quand ils se retirèrent, il lui en restait encore les trois quarts. Ses parents, qui comptaient sur son héritage, lui reprochaient sa prodigalité, et l'accusèrent même d'une manière calomnieuse : mais leurs persécutions ne purent diminuer son zèle : elle supporta ces contradictions avec patience et continua de servir les membres souffrants de Jésus-Christ avec la même ardeur.

L'office de Marthe, qu'elle remplissait envers le divin Sauveur, ne lui faisait pas négliger celui de Madeleine, et la prière faisait ses plus chères délices. Souvent elle jouissait des faveurs célestes dans des extases prolongées qui se produisaient quand elle entendait parler des mystères de la foi ou des voies de la perfection : bien souvent son confesseur dut lui donner l'absolu-

tion sans lui adresser la moindre exhortation, dans la crainte qu'elle ne tombât dans le ravissement. C'était principalement au moment de la consécration qu'elle recevait ces consolations divines, et quelquefois elles duraient trois ou quatre heures. Que se passait-il dans la solitude de sa chambre ? on l'ignore ; mais ce qu'on sait, c'est qu'elle dormait très-peu et qu'elle passait presque toute la nuit à s'entretenir avec Dieu. Diverses personnes ont affirmé que, pendant ce temps, son corps était entouré d'une auréole lumineuse. Une fois, dans la nuit de Noël, elle se trouvait à l'église, et, en attendant que l'on chantât Matines, quelques sœurs du Tiers Ordre s'entretenaient avec elle de choses spirituelles, quand tout à coup elle fut ravie en extase : quelques-unes d'entre elles lui saisirent les mains, pendant que les autres s'assirent à ses genoux : au commencement de l'office, elle se leva pour s'agenouiller, sans que personne pût la retenir, quoiqu'elle fût encore plongée dans le ravissement. On l'entendait répéter souvent ces paroles qu'elle prononçait d'une voix douce au milieu des douceurs ineffables dont elle était inondée : « Mon Dieu, tous les hommes devraient « vous aimer ; que tous les hommes vous servent et « vous bénissent ! »

Dieu lui montrait d'une manière plus sensible si les malades qu'elle lui recommandait par ses prières, seraient guéris ou mourraient ; c'est ainsi qu'elle annonça la guérison de Henri Henriquez, évêque de Plaisance, dont la charité envers les pauvres était proverbiale. Lorsque les malades devaient échapper à la mort, elle recommandait qu'on fût sans inquiétude,

parce que le Seigneur viendrait à leur secours ; mais s'ils devaient mourir, elle répondait que leur état lui causait beaucoup de peine.

Elle avait éprouvé de violentes douleurs au côté ; et elle assura, contrairement à l'avis des médecins, qu'elle n'en mourrait pas : ce qui se réalisa parfaitement ; mais, quand sa dernière maladie se déclara, elle annonça que sa mort était proche, et que tous les remèdes étaient inutiles : cependant elle ne s'opposa point à ce que ses amis les lui procurassent. Le docteur qui la visitait, lui ayant dit qu'elle était beaucoup mieux, elle lui montra par un sourire qu'il se trompait. Une de ses amies, surprise de lui entendre dire qu'elle allait bien, la pria de s'expliquer : « Je vais très-« bien », lui répondit-elle, « parce que je vais vers mon « bien-aimé ». Elle laissa tous ses biens aux pauvres, qui avaient toujours été ses meilleurs amis. Pendant qu'on lui administrait le saint Viatique, elle ne cessa presque pas d'être ravie en extase, et le prêtre fut forcé d'attendre, la sainte hostie à la main, qu'elle eût repris ses sens. Son âme était pour ainsi dire déjà dans le ciel. Les dames de la ville s'empressaient de la visiter et de la servir ; Isabelle, confuse de cet honneur, les remerciait avec humilité.

Elle était soignée par une jeune fille qui venait d'être gravement malade, et qui avait besoin de repos ; mais elle ne voulait pas quitter la pieuse veuve, dans la crainte qu'elle n'expirât pendant son absence : « Allez, « ma sœur », lui dit-elle, « vous serez ici quand je « rendrai le dernier soupir ». Elle annonça la même chose au gardien du couvent qui devait aller prêcher

à trois lieues de Coria, et qui voulait être témoin de sa bienheureuse mort. Elle montrait ainsi qu'elle en connaissait l'instant précis. Elle ne souffrit pas d'agonie : elle expira doucement en conversant avec le Seigneur, le 4 décembre 1619. Son corps fut enterré le lendemain dans l'église des Frères Mineurs au milieu d'un concours immense de peuple.

(Chron. de la prov. de Saint-Gabriel.)

CINQUIÈME JOUR DE DÉCEMBRE

LE FRÈRE ANTOINE RODRIGUEZ

1623. — Pape : Grégoire XV. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Zèle pour la prière. — Vision.

Ce vénérable religieux, originaire de Vigo, en Galice, fit profession au Pérou dans la province de Lima, et fut un modèle de droiture et d'humilité, d'innocence et de simplicité : il ne mangeait jamais de viande et observait rigoureusement les sept jeûnes de l'Ordre : il n'avait pas d'autre cellule que l'église et y passait presque toute la nuit en prière. Il récitait chaque jour le petit office de la sainte Vierge, ceux de la croix et du Saint-Esprit ; il entendait à genoux toutes les messes qui se disaient à l'église, et il était souvent plongé dans le ravissement : son visage ardent, le feu qui brillait dans ses regards fixés sur le ciel, témoignaient ouvertement des faveurs qu'il recevait de Dieu.

Il persévéra courageusement dans ses mortifications et ses exercices de piété jusqu'à un âge très-avancé.

Il était intimement lié avec le frère Alphonse Alcarnizez, dont nous avons rapporté la vie le 3 mars. Quand il mourut, le frère Antoine était endormi devant le maître-autel : l'âme de son ami lui apparut alors et le blâma de dormir dans un lieu aussi saint ; puis, après avoir pris congé de Notre-Seigneur, il disparut. A son réveil, Antoine entendit un grand bruit et des voix qui, sortant des tombeaux, remerciaient le frère Alphonse des prières et des bonnes œuvres qu'il avait faites pendant sa vie pour les soulager dans le purgatoire.

Il fut éprouvé par de longues et pénibles maladies dans sa vieillesse et mourut saintement le 5 décembre 1623 au couvent de Lima, après avoir pieusement reçu les derniers sacrements. Il était âgé de quatre-vingt-trois ans, et en avait passé cinquante-trois dans l'Ordre. A ses funérailles, on se disputa des lambeaux de ses vêtements, et on vint en foule lui baiser les pieds.

LE FRÈRE FRANÇOIS DE ESPARRAGOSA

1654. — Pape : Innocent X. — Roi de France : Louis XIV.

SOMMAIRE : Ses mortifications. — Comment il évitait les conversations avec les personnes du sexe. — Son empire sur les animaux. — Guérisons miraculeuses.

Ce digne frère était né à Esparragosa, en Espagne, et s'appliqua pendant sa jeunesse aux travaux des

champs ; mais désirant porter le joug du Seigneur, il entra dans l'Ordre de Saint-François. Il fut reçu au couvent de Zalaméa, dans la province de Saint-Michel, et montra pendant son noviciat un grand zèle pour la perfection religieuse. Son ardeur sembla redoubler encore après sa profession, et il apprit la Règle par cœur. Il marchait nu-pieds et ne portait qu'un seul vêtement : l'obéissance le contraignit cependant de prendre un habit de dessous quand il fut avancé en âge. Il le nettoyait et le lavait lui-même ; quand les jeunes Frères le priaient de leur permettre de faire eux-mêmes ce travail, il les remerciait avec douceur, et reprenait sur ses épaules son vêtement à demi sec. Il cherchait sans cesse de nouveaux instruments de supplice pour mortifier son corps ; le cilice, les chaînes de fer, les disciplines armées de pointes aiguës ne suffisant pas au désir qu'il avait de souffrir. Il n'avait pas de cellule et couchait sur un banc ou dans quelque coin écarté. Souvent même il dormait sur un pieu, parce que, se disait-il, il serait moins porté au sommeil sur le lit de souffrances que Notre-Seigneur avait choisi pour y rendre le dernier soupir. Il s'abstint, pendant toute sa vie, de viande et de vin, et quand il était obligé de sortir du couvent et d'y rentrer le soir, il restait à jeun pendant toute la journée : à son retour il se contentait d'un morceau de pain et de quelques restes d'aliments : lorsqu'on l'engageait à prendre quelque nourriture, il répondait que l'homme ne vit pas seulement de pain.

Il était doué d'une forte et robuste constitution ; mais ses austérités l'affaiblirent tellement qu'il res-

semblait à un arbre desséché ; cependant il était infatigable au travail, et il s'acquittait de toutes ses fonctions avec une rare perfection. Pendant qu'il était cuisinier, il savait donner aux aliments une saveur particulière, et il servait les religieux avec une grande charité ; mais en même temps il exhortait souvent ses Frères à la frugalité et les pressait de remercier Dieu qui pourvoyait généreusement à tous leurs besoins. Au dehors, jamais il ne recevait rien pour lui-même, malgré les instances de ses amis, qui avaient pitié de ses fatigues, et le priaient d'accepter quelques adoucissements. Il fuyait les conversations des séculiers, principalement des femmes. La duchesse d'Albe étant venue habiter pendant quelque temps près du monastère de Bien-Parada, entendit parler de sa sainteté et témoigna le désir de s'entretenir avec lui : le gardien, qui connaissait la réserve du saint religieux, l'envoya au palais avec l'ordre de demander quelques planches dont il avait besoin pour son couvent. Quand il se présenta devant la duchesse, celle-ci vint à sa rencontre, baisa son vêtement avec respect, et se mit à lui parler des intérêts de son âme ; mais le frère François l'interrompit en disant : « Donnez-moi des planches ; « c'est pour cela que je suis venu et non pour converser avec d'aussi grandes dames ». Puis, voyant qu'on ne lui répondait pas, il se retira, laissant la princesse dans l'admiration d'un tel mépris pour les intérêts de la terre. Il évitait également les conversations avec les hommes, et quand il rentrait le soir, harassé de fatigue, il se retirait dans un coin et se récréait en chantant quelques cantiques qu'il accompagnait avec

un mauvais violon, qu'il avait fabriqué lui-même.

Son innocente simplicité lui mérita même de voir les animaux dociles à sa voix. Les oiseaux l'entouraient quelquefois sur la route, et ils restaient avec lui jusqu'à ce qu'il leur donnât la permission de partir. Son occupation la plus ordinaire était de conduire des voitures chargées de pierre, de bois ou d'autres matériaux nécessaires aux constructions : c'est ainsi qu'il fut envoyé par ses supérieurs dans les couvents de Zalaméa, Frexenal, Garrovillas et Bien-Parada quand il y avait quelque bâtiment à construire. Mais c'était surtout sur les bœufs dont il se servait pour traîner ses fardeaux, que sa miraculeuse puissance éclatait. Ils étaient dociles à sa voix, et quand il en appelait un d'entre eux par son nom, celui-ci accourait docilement à son ordre. Lorsqu'il les attelait, si l'un d'eux ne prenait pas le côté que François lui réservait, le saint religieux se contentait de lui dire : « Allez de l'autre côté, ce n'est pas ici votre place », et l'animal docile, passant derrière le chariot, afin de ne point se mettre devant son maître, venait se placer à l'endroit indiqué. Quand ils mangeaient, le bon Père savait, par un mot, les empêcher de prendre plus que leur part. Un jour qu'il se trouvait dans un chemin très-étroit, bordé de chaque côté par des champs de blé, il remarqua que ses bœufs allongeaient la tête pour attraper quelques épis : sur sa défense, ils s'abstinrent de faire le moindre dégât. Un habitant de Frexenal, ne pouvant réussir à faire porter le joug à un jeune bœuf, François demanda au Père gardien la permission de s'en servir, et dès le premier jour, il le trouva d'une docilité

parfaite. Il réussit de même à Moheda à plier sous ses ordres deux jeunes taureaux, qu'on croyait indomptables.

A Garrovillas, il avait confié ses bœufs à un jeune homme pour les faire paître, pendant qu'il rentrait à la maison ; mais ce gardien les oublia, et quand il se souvint de la recommandation de François, il ne les trouva plus. Ses recherches, unies à celles de plusieurs jeunes gens pour les retrouver, furent inutiles ; mais quand le saint religieux les eut appelés par leur nom, ils répondirent par un mugissement et accoururent auprès de lui.

François obtint aussi plusieurs guérisons merveilleuses par ses prières. Un maçon du couvent de Frenenal, mécontent de ce qu'il avait mal placé une pierre, lui donna un coup avec son bras par légèreté ; mais il ne tarda pas à ressentir une douleur très-vive et se vit obligé de garder le lit : il reconnut sa faute et vint demander pardon au saint Frère, qui le guérit aussitôt. Un gentilhomme, à qui François allait demander quelques tapis pour une fête, souffrait depuis trois mois de la goutte ; mais il n'osait prier le saint religieux de le recommander à Dieu, parce qu'il eût blessé son humilité. Il fit alors enlever les coussins sur lesquels sa jambe et ses mains étaient appuyées, et il ordonna qu'on le laissât seul avec lui. Quand François se fut acquitté de son message, ce seigneur lui demanda de l'aider à replacer ses membres malades sur les coussins qui étaient à côté de lui : le bon frère s'empressa de répondre à ses désirs, et au fur et à mesure qu'il touchait la jambe et le bras de ce gen-

tillhomme, la douleur disparaissait. Lorsqu'il fut sorti, la guérison était complète.

Deux jours avant sa mort, bien qu'il ne fut pas malade, on le vit très-préoccupé du soin de se préparer à ce terrible voyage : il fit une confession générale, entendit toutes les messes de la matinée, et resta plongé dans le recueillement le plus profond jusqu'après None. Le lendemain, une fièvre violente l'emportait en vingt-quatre heures ; il mourut le 5 décembre 1654, au couvent de Bien-Parada, muni des sacrements de l'Eglise. Il fut enterré dans la chapelle élevée en l'honneur d'une image miraculeuse de notre divin Sauveur. Sept ans après, son corps, qu'on exhuma, ne portait encore aucune trace de corruption.

(Chron. de la prov. de Saint-Michel.)

LE FRÈRE MATTHIEU JULIANI

1636. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Matthieu Juliani : sa simplicité et sa charité. — Zèle pour la prière.

Matthieu Juliani naquit à Fuente-Guinaldo, en Espagne, et fut reçu dans la province de Saint-Michel, en qualité de frère lai. Il se fit remarquer par ses vertus et une application constante à observer la Règle de Saint-François. Il passait la plus grande partie de la nuit en prière, et y jouissait souvent des faveurs célestes. Bien qu'il eût les clefs du réfectoire et de la cave, sa vie était un jeûne presque continuel, et il se contentait pour toute nourriture de pain grossier et de légumes. Il se donnait la discipline deux fois pen-

dant la nuit qui précédait ses communions, afin de recevoir son divin Sauveur dans un corps pur et mortifié. Jamais on ne le vit témoigner d'impatience contre ceux qui lui adressaient quelques reproches ; il semblait, au contraire, rechercher le mépris et l'oubli du monde. Religieux d'une grande simplicité, il appelait tous les hommes ses oncles ; un jour le duc d'Albe, qui connaissait de réputation son mérite, demanda qu'on le lui envoyât : le bon frère le traita comme le reste des humains et l'appela également son oncle ; mais bien loin de s'irriter de ce manque d'égards, ce seigneur fut édifié et se recommanda aux prières du saint religieux. Cependant le provincial, craignant que sous cette simplicité il ne se cachât quelque singularité, le gronda fortement à son retour ; mais Matthieu se jeta à ses pieds pour les lui baiser, et dit avec beaucoup d'humilité : « Que mon oncle le provincial m'en-
« seigne comment je dois parler aux hommes ». Cette réponse désarma le supérieur et le convainquit de l'innocence de ce religieux.

Si le pauvre frère ignorait les lois de la politesse mondaine, il était très-avancé dans la science de la charité chrétienne, qui ne connaît pas de méchanceté et qui couvre tous les péchés ; il en donnait chaque jour des preuves nombreuses aux religieux et aux indigents qu'il servait avec un zèle admirable. Il donnait aux pauvres tout ce qu'il pouvait obtenir, et Dieu récompensa sa charité par des merveilles. Lorsque le gardien lui permettait de faire l'aumône, le couvent était dans l'abondance ; mais quand, animé par la prudence de la chair, il le blâmait de sa prodigalité, les

religieux manquaient toujours de quelque chose. Une fois, Matthieu était allé mendier dans trois villages autour d'Azebo où il demeurait, et comme les temps étaient très-durs, il n'avait pu trouver qu'un pain : en revenant au couvent, il rencontra un grand nombre de pauvres et le partagea entre eux, sans songer aux besoins de ses frères. Il vint alors à Robleda demander l'hospitalité pour la nuit à une pauvre veuve qui, voyant le sac de son hôte complètement vide, gémissait de ne pouvoir elle-même venir à son secours, et craignait qu'il ne fût réprimandé par ses supérieurs : mais le saint religieux s'en inquiétait peu : il demanda l'aumône à son Père céleste, et le lendemain il trouva sa besace entièrement garnie, à la grande surprise de son hôtesse.

Au milieu de ces courses pénibles, il recourait à la croix et goûtait une paix profonde à l'ombre de cet arbre sanglant, lorsqu'il méditait sur les souffrances, de son divin Sauveur. Il s'agenouillait et priait toutes les fois qu'il en rencontrait sur son chemin, et souvent il était si complètement plongé dans ses pieuses réflexions, qu'il fallait l'appeler et le tirer par le bras afin de le faire revenir à lui-même. Il fut surpris un jour ravi en extase devant une croix plantée à quelque distance d'Azebo, et la foule qui se rassembla autour de lui remarqua qu'il avait été pendant quelques instants élevé dans les airs. Il mourut au couvent d'Azebo, en l'année 1636. Son visage, amaigri et défiguré par les austérités, devint très-beau, et plusieurs personnes ont attesté que son corps exhalait une agréable odeur.

SIXIÈME JOUR DE DÉCEMBRE

SŒUR PHILIPPA DE MÉDICIS
ET AUTRES, CLARISSÉS

SOMMAIRE : Philippa de Médicis. — Son silence et sa mortification. — Elle apparaît après sa mort à Catherine de Pazzi, qui marche sur ses traces. — Elle de Pulcis prédit que le relâchement s'introduira dans le monastère, et que le Seigneur y mettrait un terme en envoyant de bons supérieurs. — Constance Donati : son courage pour persévérer dans sa vocation.

Cette glorieuse vierge, qui appartenait à la famille des Médicis, la première de Florence, fut placée à l'âge de neuf ans dans un couvent de Clarisses, près de cette ville, à Monticelli, afin d'y être élevée dans la pratique des vertus chrétiennes par les soins de quelques religieuses, ses parentes. Ce monastère, fondé par la vénérable Agnès, sœur de sainte Claire, venait d'être rendu à sa ferveur primitive, et Philippa y apprit à mépriser les intérêts de la terre et à chercher son bonheur dans le service de Dieu. Lorsqu'elle fut en âge, elle reçut l'habit religieux, et en faisant profession elle promit de réaliser dans sa conduite ce qu'elle avait promis à son divin Epoux. Dès cette époque, jamais elle ne manqua aux devoirs de son état, et elle devint pour ses sœurs un modèle d'obéissance, de pauvreté et de pureté virginale. Elle observait le silence avec tant d'application, qu'elle répondait à peine aux questions nécessaires et que les religieuses étaient étonnées quand elles entendaient sa voix. Lors-

qu'on lui demandait pourquoi elle parlait si peu, elle répondait par quelques textes de la sainte Ecriture : « Ne devons-nous pas », disait-elle, « selon la menace « de Notre-Seigneur, rendre compte au jour du jugement de toute parole inutile ? » Elle se montrait très-exacte à tous les exercices de la communauté, et même quand elle était malade, elle paraissait au chœur avec ses compagnes. Il semblait que sa vie fût une prière continuelle, et elle passait presque toutes ses nuits dans l'église. Pendant onze ans, elle gouverna son monastère en qualité d'abbesse, et sa bonté envers ses sœurs était telle que chacune l'aimait comme sa mère. Bien que ce couvent fût placé sous la réforme du pape Urbain IV, Philippa observa toute sa vie la règle austère donnée à sainte Claire par saint François. Le Seigneur éprouva la fidélité de sa servante en lui envoyant de pénibles maladies ; mais sa patience fut à la hauteur de ses souffrances, et souvent elle remerciait son divin Epoux des épreuves qu'elle avait à subir comme de faveurs spéciales. Jamais on ne l'entendit murmurer ni se plaindre. Pendant les cinquante-quatre années de sa vie religieuse, elle ne manqua qu'un seul jour aux offices du chœur : ce fut la veille de sa mort ; et encore, malgré ses souffrances, voulut-elle réciter ses heures. Elle rendit le dernier soupir en lisant les Matines de saint Nicolas.

Parmi les religieuses de ce couvent se trouvait une sœur nommée Catherine de Pazzi, que Philippa aimait

beaucoup à cause de ses vertus. Son père, Jacques de Pazzi, chevalier de l'Eperon d'or, avait ourdi une conspiration contre les Médicis Laurent et Julien avec quelques autres seigneurs, et ils avaient réussi à tuer le premier et à blesser le second à la cathédrale de Florence. Mais Jacques, surpris dans ce soulèvement, avait été condamné à mort, tandis que ses parents, craignant de partager son sort, avaient pris le chemin de l'exil. Catherine, voyant son amie sur le point d'expirer, lui dit en pleurant : « Ma chère mère, je vous « en prie très-humblement, souvenez-vous de moi, « lorsque vous serez dans la gloire ; demandez à Dieu « le salut de mon âme, la santé de mon corps, et le « retour de mes parents dans leur patrie ; mais sur- « tout faites-moi connaître l'état de mon père ; car je « crains, qu'ayant été si promptement mis à mort, il « n'ait pas eu le temps de s'y préparer ». Philippa la consola doucement, et lui répondit qu'elle lui laissait la sainte Vierge pour sa mère et qu'en arrivant au ciel, elle prierait pour elle et ses parents. Elle mourut peu après, le 6 décembre 1488, à l'âge soixante-trois ans, après en avoir passé cinquante-quatre dans ce monastère. Le lendemain, Catherine pria pour le repos de l'âme de son amie, quand elle entendit une voix qui lui disait de ne pas continuer, mais de demander plutôt sa guérison. Elle obéit et sentit aussitôt se refermer les cinq plaies qu'elle avait au bras, et que les médecins n'avaient pu guérir. Lorsque Charles VIII fit son expédition en Italie, la famille de Catherine revint à Florence : mais jamais elle ne put savoir l'état de son père dans l'éternité. Elle vécut dans la pratique des

vertus religieuses et termina saintement sa vie à une époque que nous ne connaissons pas.

Dans ce même couvent vivait, au premier siècle de l'Ordre, une religieuse d'une grande sainteté qui se nommait Elie de Pulcis, et appartenait à une des premières familles de Florence. Douée d'une belle intelligence, et instruite dans les belles-lettres, elle pratiquait avec zèle les vertus de son état, et s'efforçait de mortifier son corps et ses goûts par toutes sortes de moyens. A son lit de mort elle fit une prédiction à ses compagnes : « Comme vous êtes plus jeunes que toutes « celles qui habitent ici », dit-elle aux novices et aux dernières professes », et que vous leur survivrez, je « vous annonce avec une grande douleur ce qui arrivera bientôt. Notre monastère, si renommé par sa « ferveur et sa régularité, tombera dans le relâchement « par les artifices du démon et la négligence des supérieurs ; le désordre sera tel que les religieuses se « répandront honteusement dans le monde pour y vivre « de la vie séculière. Mais Dieu enverra de nouvelles « maîtresses de perfection qui, aidées par sa grâce, « rendront à ce monastère sa ferveur primitive ». Après avoir prononcé ces paroles, elle s'endormit doucement dans le Seigneur, en 1320.

Le temps vérifia cette prophétie.

(WADDING.)

SEPTIÈME JOUR DE DÉCEMBRE

LE VÉNÉRABLE ÉTIENNE & AUTRES

SOMMAIRE : Etienne. — Ses prédications produisent de grands fruits de salut. — François : il prédit sa mort. — Guillaume : sa dévotion pour le mystère de la Passion.

Le vénérable Etienne fut surnommé le Français, à cause de son origine. Il entra de bonne heure dans l'Ordre de Saint-François, et parvint rapidement à une très-haute perfection. Ses progrès dans les études ne furent pas moins remarquables, et après les avoir achevées, il fut envoyé en Italie pour y annoncer la parole de Dieu. Le feu de l'amour divin qui brûlait son cœur, donnait à ses sermons une force et une énergie admirables ; à Carpi, ses instructions produisirent de grands fruits de salut dans les âmes, et parmi celles qui se montrèrent dociles à ses exhortations ferventes, on cite la vénérable Camilla Pia, de l'illustre famille des Pii, qui, après la mort de ses parents, prit en dégoût toutes les choses de la terre. Sur les avis du Père Etienne, son confesseur, elle renonça aux richesses et aux honneurs que devait lui procurer un brillant mariage, et entra dans un monastère de Clarisses où elle vécut et mourut saintement, comme nous l'avons raconté le 31 mars. Le Père Etienne rendit son âme à Dieu le 7 décembre 1484 et fut enterré à côté du grand autel à Carpi : mais Dieu ayant fait connaître la sainteté de son serviteur par un grand nombre de

miracles, ses restes furent exhumés et placés sous le grand autel où ils reposent encore aujourd'hui. De nombreux ex-voto attestent la confiance que les fidèles ont en lui : on l'invoque principalement contre les maux de tête.

Nous trouvons encore, à la date du 7 décembre, le nom du Père François, né à Pesciotta, dans le royaume de Naples, et nous pouvons croire à sa sainteté à cause des nombreux miracles qu'il opéra depuis sa mort. Il revenait de Palestine où il avait visité les Saints Lieux, lorsqu'il prédit qu'une affreuse tempête allait briser le vaisseau sur lequel il était monté, mais que lui seul périrait. Sa prophétie se réalisa : son corps fut retrouvé dans la posture d'un homme qui prie, et enseveli dans un lieu convenable.

Le catalogue des Saints de l'Ordre consacre également le souvenir du frère Guillaume, né vers l'an 1540, à Spolète, en Italie, et mort en Espagne. C'était un saint religieux, d'une vie édifiante et qui consacrait tout le reste de la nuit, après les Matines, à la prière et à la méditation. Il mourut saintement dans le couvent des Observants de Valence en 1582.

HUITIÈME JOUR DE DÉCEMBRE

FÊTE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION

DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE

PATRONNE DE L'ORDRE SÉRAPHIQUE

1854. — Pape : Pie IX.

Joachim était vieux et Anne stérile ; ainsi, il n'y avait nulle apparence qu'ils dussent avoir des enfants, n'en ayant point eu depuis vingt ans qu'ils étaient unis par les liens du mariage. Mais ils allèrent au temple, offrirent un sacrifice, adressèrent leurs prières et leurs vœux au ciel, les accompagnèrent de soupirs et de larmes, et distribuèrent libéralement leurs biens aux ministres de l'autel et aux pauvres, afin que, donnant à Dieu ce qui était en leur pouvoir, ils reçussent aussi de sa main le trésor de ses bénédictions. Leurs désirs furent enfin exaucés, et Anne, nonobstant son âge et sa stérilité, conçut cette fille admirable, après laquelle tous les siècles avaient soupiré. « Ainsi », dit saint Jean Damascène, « une femme stérile et épouse d'un vieillard devint mère, afin que ce miracle préparât les hommes à un prodige incomparablement plus grand, qui était l'union singulière de la maternité avec la virginité ; laquelle devait se faire peu d'années après dans celle qui était le fruit de ce premier miracle ».

C'est cette auguste conception de Marie qui est au-

jourd'hui le sujet de l'allégresse et de la vénération de l'Eglise. Elle se réjouit de voir le lever de cette aurore, qui lui vient annoncer les approches du soleil de justice. Elle se réjouit de voir la formation de cette arche, qui doit la sauver du déluge général du péché. Elle se réjouit de voir la naissance de cet arc-en-ciel, qui l'assure que la colère de Dieu sera bientôt apaisée. Mais, ce qui la remplit particulièrement de joie, c'est que la conception de Marie n'a rien de la honte et de l'infamie de celle des autres hommes. Dans celle-ci, la matière est impure ; la forme, qui est l'âme raisonnable, est souillée des ordures du péché, et l'esprit, qui est la plus noble portion de cette âme, est enseveli dans les ténèbres et privé de toute connaissance. Mais, dans celle de Marie, nous trouvons des avantages tout contraires. La matière est parfaitement purifiée, l'âme est exempte de péchés et enrichie des plus beaux ornements de la grâce ; l'esprit est rempli d'une très-haute connaissance des vérités divines et humaines.

Les saintes lettres nous apprennent que la volonté de tous les hommes étant renfermée dans celle du premier, qui était leur chef dans l'ordre moral aussi bien que dans l'ordre naturel, ils ont tous péché en lui et par lui, et ils viennent tous au monde avec la tache et l'infamie de ce péché. C'est de là que saint Paul conclut la nécessité d'un réparateur, et que les Conciles et les Pères infèrent avec tant de force contre les Pélagiens, que personne ne peut être sauvé que par la miséricorde de Dieu et par la grâce médicinale de Jésus-Christ. Mais nous avons des preuves certaines tirées des mêmes saintes Ecritures, des écrits des

saints Pères, de la sage conduite et des décrets de l'Eglise, du consentement des fidèles, et de ce que nous dictent la raison et le bon sens, que Marie, seule entre toutes les femmes et seule entre toutes les personnes qui sont nées d'Adam par la voie d'une génération commune, doit être exceptée de cette généralité.

Il semble que Dieu nous l'ait voulu apprendre dès le commencement du monde, par sa malédiction contre le serpent qui avait trompé la première femme et l'avait portée à manger du fruit défendu. *Inimicitias*, lui dit-il, *ponam inter te et mulierem, semen tuum et semen illius ; ipsa conteret caput tuum* : « Je mettrai une « inimitié entre toi et la femme, entre ta postérité et « la sienne ; mais elle prévaudra sur toi et t'écrasera « la tête ». Saint Irénée, saint Cyprien, saint Epiphane et les autres Pères disent que Dieu, par cette femme, entend la sainte Vierge, et quelques-uns d'entre eux remarquent que c'est pour cela qu'il ne dit pas : « Je « mets dès à présent » ; mais : « Je mettrai ». Il veut donc nous signifier qu'entre Marie et le démon, représenté par le serpent, de même qu'entre Jésus-Christ et toutes les puissances de l'enfer, il y aura une guerre perpétuelle et irréconciliable, et que dans cette guerre elle sera toujours victorieuse et brisera la tête de son ennemi. Or, cela ne serait pas si, dans le moment de sa conception, elle avait été souillée du péché originel. Bien loin d'être alors en guerre avec le démon et d'en être victorieuse, elle aurait été son amie ou plutôt son esclave, elle aurait plié sous sa puissance et sous sa domination. Il y aurait eu divorce entre elle et Jésus-Christ, et elle se serait trouvée dans un état où Dieu

n'aurait pu avoir aucune amitié ni aucune inclination pour elle. Il faut donc nécessairement reconnaître qu'elle a été préservée de cette misère générale qui a inondé tout le genre humain, et qu'elle n'a jamais contracté le péché originel.

L'Époux des Cantiques déclare bien clairement ce privilège singulier de Marie, lorsqu'il lui dit au chapitre iv^e : « Vous êtes toute belle, ma bien-aimée, et il « n'y a nulle tache en vous ». Car si elle est toute belle, elle ne l'est donc pas seulement dans sa naissance, dans sa vie, dans sa mort, dans sa résurrection et dans l'état de gloire qu'elle possède dans le ciel ; elle l'est aussi, ou elle l'a été, dans le moment de sa création, et elle n'a jamais été sans être belle. Et s'il n'y a nulle tache en elle, il faut donc en exclure non-seulement le péché mortel et le péché véniel, mais aussi le péché originel, qui, selon saint Augustin et les autres Pères, est une difformité horrible, laquelle rend une âme exécration aux yeux de Dieu.

Toutes les figures de l'Ancien Testament, que les interprètes sacrés ont perpétuellement appliquées à la sainte Vierge, nous conduisent aussi à la même vérité. Ce vaisseau de Noé qui voguait heureusement sur les eaux du déluge, sans en recevoir aucun dommage pendant que tout le reste du monde en était submergé ; cette arche d'alliance, formée de bois incorruptible, dorée dedans et dehors, et qui ne contenait que les Tables de la loi, la manne et la verge de Moïse ; cette toison de Gédéon, qui demeura sèche, pendant que toute la terre d'alentour était trempée, et qui fut couverte de rosée dans la sécheresse générale du champ

où elle était étendue ; cette nuée du prophète Elie, qui s'éleva du fond de la mer sans en emporter aucune amertume, étaient des prophéties sensibles que Marie, naissant d'une race corrompue, ne contracterait rien de sa corruption, et qu'étant au milieu des pécheurs elle n'aurait nulle part à leur péché.

Tel a été le sentiment des plus anciens Pères de l'Eglise. Ils ont toujours appelé la sainte Vierge « très-« pure, très-irrépréhensible et très-immaculée », sans qu'aucun d'eux l'ait jamais comprise en particulier dans la loi générale du péché. Quelques-uns la saluent « plus belle que les chérubins, plus innocente et plus « sainte que tous les esprits célestes ».

Il est vrai que, lorsque cette vérité, qui était comme cachée dans le sein de l'Eglise et renfermée dans les propositions générales dont les saints Pères s'étaient servis, commença à se développer, il y eut à son sujet plusieurs contestations entre les docteurs ; mais, après quelque temps de discussion, tout le monde se déclara pour elle. Plusieurs fois le Saint-Siège, voyant que les fidèles honoraient la Conception immaculée de Marie, encouragea cette dévotion, autorisa une fête spéciale, défendit d'enseigner la doctrine contraire, et rendit l'office de l'Immaculée Conception avec octave obligatoire pour tout l'univers catholique. Enfin, le 8 décembre 1854, un des jours les plus fortunés et les plus glorieux de l'humanité sur la terre, nous avons vu ce après quoi les siècles précédents avaient soupiré avec tant d'ardeur, le vicaire de Jésus-Christ, Pie IX, le successeur de saint Pierre, déclarer du haut de la chaire apostolique que la croyance de l'Immaculée Concep-

tion de la très-sainte Vierge Marie est une doctrine de foi, et que personne ne peut la nier sans se séparer de l'unité de l'Eglise.

D'ailleurs, plusieurs excellentes raisons suffiraient sans la décision formelle de l'Eglise pour nous persuader de cette doctrine. Marie est Mère de Dieu, et elle a pour Fils Jésus-Christ, le Saint des Saints. Cette vérité, qui a été si solennellement définie au concile d'Ephèse contre les blasphèmes de Nestorius, est reçue et révérée de tous les fidèles. Saint Pierre Damien, à la suite des Pères et des Docteurs, appelle cette dignité de Mère de Dieu « une dignité immense », et assure qu'il n'y a que l'Ouvrier même qui puisse surpasser ce grand ouvrage. Dieu, voulant faire une faveur si incompréhensible à Marie, voulant l'élever à une dignité si admirable, voulant la mettre au-dessus des trônes, des chérubins, des séraphins et de toute créature possible, voulant enfin la rendre telle qu'il n'y eût et ne pût y avoir personne plus digne au-dessous de lui, pouvait-il permettre qu'à sa Conception elle fût l'esclave du démon, l'héritière de l'enfer et une créature maudite et exécrationnable, digne de son horreur et de ses malédictions? N'aurait-il pas donné par là un grand sujet à Satan de se glorifier d'avoir été, du moins un moment, le maître et le souverain d'une créature si précieuse, et de l'avoir eue sous sa puissance et sa domination? Et n'aurait-il pas, en même temps, fait tort à la gloire de sa toute-puissance, en ne faisant qu'à demi cet ouvrage si rare et si excellent?

D'ailleurs Marie, pour être digne Mère du Verbe divin, a dû participer, d'une manière très-éminente,

aux perfections et à la sainteté du Père éternel, puisqu'elle devait être son Vicaire sur la terre et donner une vie humaine à Celui à qui il donne une vie divine dans l'éternité. Or, la sainteté de Dieu est une sainteté perpétuelle et immuable ; il est Saint, il a toujours été Saint ; et c'est dans les splendeurs des Saints qu'il a engendré son Verbe ; donc Marie, pour être digne Mère de Dieu, a dû toujours être sainte, et jamais infectée de la corruption d'aucun péché, ni conséquemment du péché originel.

Il fallait encore pour cela qu'elle fût semblable à Celui qu'elle devait mettre au monde, puisqu'il doit y avoir de la ressemblance entre le Fils et la Mère, et que lorsqu'elle ne s'y trouve pas, c'est un défaut de la génération. Or, le péché originel n'est autre chose, selon saint Denis, qu'un état de dissemblance d'avec Dieu, *habitus dissimilitudinis Dei* ; et non-seulement de dissemblance, mais aussi d'opposition, de contrariété et d'incompatibilité ; car Jésus-Christ hait nécessairement celui qui est souillé de ce crime, et, le haïssant, il le condamne et le rejette nécessairement de devant ses yeux. Jugez donc si Marie, destinée à être sa mère, a pu jamais contracter ce péché et en être souillée.

Enfin, elle devait être telle que ce ne fût pas un opprobre et une confusion pour lui de la reconnaître pour sa mère. Or, si jamais elle avait été criminelle, ce serait sans doute un opprobre et un sujet de honte et de confusion pour sa majesté souveraine et infinie de la reconnaître et l'avouer pour sa mère. Il n'y a point de doute qu'un honnête homme ne rougisse des fautes et des désordres de ceux qui l'ont mis au monde.

Ainsi, Marie étant choisie de toute éternité pour être la digne Mère du Fils de Dieu, et une Mère qui fût, non pas sa confusion, mais son honneur et sa gloire, il faut sans doute avouer qu'elle a été préservée du péché et qu'elle a été conçue dans l'innocence et dans le privilège d'une très-éminente sainteté.

Nous serons encore plus certains de cette vérité, si nous faisons réflexion sur l'assistance que son Fils, qui n'était pas encore selon son humanité, mais qui subsistait selon sa divinité et la regardait déjà comme sa mère, devait lui rendre au moment de sa conception. Car il est certain qu'en ce moment si important il pouvait la préserver du péché en lui donnant par avance la grâce d'une sanctification parfaite. Or, s'il le pouvait, comment pouvons-nous nous imaginer qu'il ne l'ait pas fait et n'ait pas voulu le faire ? Ne nous commande-t-il pas aussi d'honorer nos pères et nos mères et de les assister dans leurs besoins le plus promptement qu'il nous est possible ? Quoi ! aurait-il manqué à une loi qu'il a prescrite aux autres enfants ?

De plus, Marie devait être coopératrice de son Fils dans la rédemption des hommes. Nous ne lui attribuons ce privilège qu'après tous les Pères de l'Eglise. Le pape Innocent III, au sermon de l'Assomption, dit en un mot : *Quidquid damnavit Eva, salvavit Maria* : « Marie a sauvé tout ce qu'Eve avait perdu ». Ce n'est pas qu'elle nous ait rachetés par ses satisfactions et par ses mérites, mais elle a fourni la chair et le sang qui ont servi à notre rédemption ; elle a été le premier autel où le Sauveur s'est immolé, et elle l'a sacrifié pour nous en même temps qu'il s'est sacrifié lui-

même. La conséquence de ce principe, c'est que Marie n'a pas été pécheresse ; car, comment aurait-elle travaillé à la délivrance et à la réconciliation des pécheurs, si elle-même avait été un instant du nombre infortuné des pécheurs ? Il fallait pour cela qu'elle participât au sacerdoce de son Fils et que, comme dit saint Epiphane, elle fût le Prêtre et l'Hostie de notre rachat. Saint Paul ne dit-il pas aussi que notre Prêtre doit être saint, innocent, pur et sans tache ; il fallait qu'elle fût singulièrement et souverainement agréable aux yeux de Dieu, et comment aurait-elle eu cette prérogative si elle avait autrefois été criminelle, et que, par son ancien crime, elle fût, comme les autres hommes, la meurtrière de celui à qui elle avait donné la vie ? Il fallait qu'il n'y eût rien à effacer et à pardonner en elle, et n'y aurait-il eu rien à lui pardonner, si la mort de son Fils avait été offerte, non pas pour la préserver du péché, mais pour la réconcilier après en avoir contracté la tache ? Elle n'a donc jamais été coupable, et c'est par cette parfaite innocence qu'elle a justement mérité d'être associée à l'office et à la gloire de notre rédemption.

Enfin, Marie est comme la générale des armées de Dieu : à ce titre elle a dû aussi n'avoir jamais de péché. Le Saint-Esprit, au Cantique des cantiques, nous la représente non-seulement comme une guerrière intrépide, mais aussi comme une armée tout entière rangée en bataille et terrible à ses ennemis ; Salomon, comme une tour défendue de mille boucliers et comme un lit nuptial environné des soixante forts d'Israël. Tous les Pères enfin lui appliquent ces paroles

du chapitre III de la Genèse : *Ipsa conteret caput tuum* : « C'est elle qui te brisera la tête ». Cela nous permet-il de croire qu'elle ait jamais été vaincue par Satan, qu'elle ait plié sous son joug et qu'elle ait été sa captive ? Qu'est-ce que la tête du serpent, sinon le péché originel ? N'est-ce pas par ce péché que tous les hommes ont été blessés, et que le poison des autres péchés s'est insinué dans le monde ? Si donc Marie a écrasé la tête du serpent, ne faut-il pas avouer qu'elle a surmonté le péché originel et qu'elle n'en a jamais été l'esclave ?

Comme l'exemption du péché est inséparable de la grâce sanctifiante, cette grâce fut dans Marie plus grande qu'aucune qui ait jamais été donnée aux autres créatures, non-seulement dans leur première origine, mais aussi dans la consommation de leur perfection ; elle fut même plus grande que celle de tous les anges et de tous les hommes ensemble ; parce que, selon saint Augustin, saint Bernard et saint Thomas, sa grâce a dû être proportionnée à la dignité à laquelle elle était destinée. Or, la dignité de Mère de Dieu vaut mieux elle seule que tout ce que nous pouvons concevoir de grand et de magnifique dans les anges et dans les hommes : les Pères l'appellent « infinie, indicible, « incomparable, incompréhensible » ; donc, sa grâce a surpassé toute celle qui a été infuse aux anges et aux hommes, et toute celle à laquelle ils sont arrivés par leurs mérites et leurs bonnes œuvres.

D'ailleurs, cette grâce avait tous les avantages intérieurs de la justice originelle, qui étaient de soumettre l'esprit à Dieu, la chair à l'esprit et les mouvements de

la nature à la raison, et de donner une puissance parfaite de ne jamais pécher ni mortellement, ni véniellement. Car ce qui fait que la grâce n'a point en nous ces avantages, c'est que nous les avons perdus par le péché de notre origine. Puis donc que la sainte Vierge n'avait aucune part à cette tache, il faut avouer que sa grâce avait toute la force et la vigueur de la justice originelle. De tout ce que nous venons de dire, il est manifeste que l'âme de la sainte Vierge, dans sa Conception, n'a point été souillée des ordures du péché, mais qu'elle a été au contraire embellie des plus précieux ornements de la grâce.

Nous ajoutons que la matière dont son corps a été formé a été parfaitement purifiée. Nous sommes obligé d'avouer avec honte que le péché de notre premier père a tellement corrompu et infecté la substance qui sert à notre génération, qu'elle est en nous une semence de désordres et de crimes. Elle allume la concupiscence, elle anime les passions, elle excite les rébellions de la chair contre l'esprit, et elle nourrit cette guerre intestine et perpétuelle qui est entre le corps et l'âme, entre la partie supérieure et la partie inférieure. Mais cette corruption n'a point eu lieu en la sainte Vierge; la matière que la grâce plutôt que la nature préparait à sa formation a été entièrement dégagée de cette contagion, et elle lui a été donnée dans un état si pur, qu'elle était incapable d'aucun mouvement déréglé. Trois raisons nous persuadent cette vérité : la première, que cette matière devait composer le corps d'une Vierge plus pure que les trônes, que les chérubins et que les séraphins; et si pure, selon la manière

de parler de saint Anselme et du Docteur angélique, qu'on ne peut concevoir au-dessous de Dieu une pureté plus grande et plus parfaite : la seconde, c'est que cette matière devait aussi servir à la composition du corps de Jésus-Christ ; car la chair de Jésus a été formée de celle de Marie, et on peut dire même qu'il y a eu un temps où elle n'a été qu'une même chair avec celle de Marie ; la troisième, qu'ensuite cette matière devait servir pour Jésus-Christ à la rédemption du genre humain, et être offerte au Père éternel comme une Hostie sans tache pour notre réconciliation et notre salut.

Il reste, pour faire voir la perfection de sa Conception, à montrer que son esprit en ce moment n'a pas été enveloppé de ténèbres, mais qu'il a joui des plus nobles lumières de la nature et de la grâce pour connaître les vérités divines et humaines. C'est ce que nous apprend saint Jérôme lorsqu'il dit qu'elle n'a jamais été dans les ténèbres, mais toujours dans la lumière : *Non fuit in tenebris, sed semper in luce*. C'est aussi ce que l'Eglise nous enseigne lorsqu'elle lui applique tout ce qui est dit de la Sagesse dans les *Proverbes* et dans l'*Ecclésiastique* ; car il est impossible que la Sagesse soit dans l'obscurité et dans l'ignorance. Si donc Marie a mérité le nom glorieux de Sagesse, nous devons être persuadés qu'elle n'a jamais été un seul moment sans jouir de la lumière de la raison et d'une intelligence très-parfaite. Au moment qu'elle fut sanctifiée, c'est-à-dire au moment même de sa Conception, elle fut douée de l'usage de la raison ; elle jouit des plus sublimes lumières pour connaître Dieu et se

connaître elle-même, et pour faire des actes proportionnés à la grandeur de la grâce et à l'éminence de la charité qui lui étaient données.

Quelques théologiens ajoutent que, comme on ne saurait lui dénier le grand privilège que saint Augustin et saint Thomas disent avoir été accordé à Moïse et à saint Paul, de voir quelques moments en cette vie la pure lumière de l'essence divine, on peut croire que l'instant de sa Conception fut un de ces précieux instants où une ferveur si admirable lui fut conférée. Ce n'est pas ici le lieu de traiter à fond des sujets si importants. Nous nous contenterons de dire, avec Denis le Chartreux, que, comme Marie a été très-semblable à son Fils en sainteté, aussi elle lui a été très-semblable en connaissance et en sagesse ; et, avec l'abbé Rupert, que son Epoux l'a tellement fait entrer dans ses celliers, qu'il ne lui a rien caché des hautes vérités des saintes Ecritures.

Quelle a donc été la gloire, l'éminence et la perfection de sa Conception ? et n'avons-nous pas sujet de nous écrier aujourd'hui avec une sainte allégresse : « Votre Conception, ô Vierge, Mère de Dieu, a rempli
« tout le monde et toutes les créatures de joie ? Nous
« n'y trouvons point les défauts et les misères de la
« nôtre ; votre âme y est sans tache, votre corps y est
« sans souillure, votre esprit y est sans ténèbres. Tout
« y est saint, tout y est pur, tout y est lumineux, tout y
« est digne d'une Mère de Dieu, tout y est digne de celui
« qui doit naître de vous, tout y est digne de celui qui
« doit réparer le monde par le corps et le sang qu'il
« recevra de vous ». Faut-il s'étonner, après cela, si

l'on a établi une fête pour honorer, tous les ans, un mystère si grand et si digne de respect et de louanges?

On ne peut pas préciser l'époque où elle a commencé dans les Eglises d'Orient et d'Occident. Elle a été célébrée parmi les Grecs, au moins dans quelques églises particulières, dès le vi^e siècle. En Occident, il n'en est pas fait mention avant le xi^e siècle.

L'histoire de la définition du dogme de l'Immaculée Conception est trop importante pour que nous ne la donnions pas ici en abrégé. L'Espagne fut constamment à la tête de tous les pays catholiques pour obtenir du Saint-Siège une définition dogmatique : ses démarches au xviii^e siècle sont continuelles.

Un de ses rois, chez qui la dévotion envers Marie était héréditaire, Charles II, demanda que l'office de l'Immaculée Conception avec octave fût rendu obligatoire pour tout l'univers catholique. Innocent XII, par sa Bulle *In excelsa*, du 15 mai 1693, accéda à cette demande. Cette mesure fut complétée, lorsque Clément XI, en 1708, rendit la fête de la Conception obligatoire pour toute l'Eglise. Benoît XIV, qui s'était proposé d'encourager la dévotion envers la Vierge Immaculée, avait, dit-on, manifesté l'intention de publier une Bulle à ce sujet ; mais ce projet ne reçut aucune exécution. Il ordonna seulement qu'à la fête de l'Immaculée Conception il y eût chapelle papale en présence du souverain Pontife et de toute sa cour. Mais le monument le plus célèbre de l'Immaculée Conception est, sans contredit, une lettre du bienheureux Léonard de Port-Maurice, que l'on regarde comme l'expression d'un esprit prophétique. Elle témoigne le

désir le plus ardent de voir définir ce grand mystère, et présage les plus grands biens pour l'époque où le Saint-Siège croira pouvoir prononcer cette définition.

Passons au XIX^e siècle. Les Franciscains du royaume de Naples sollicitèrent du Saint-Siège la permission de célébrer l'Immaculée Conception de la sainte Vierge dans la préface de la messe, chose qui, jusqu'alors, était inouïe.

Pie VII accéda à leurs désirs le 17 mai 1806. Cette faveur excita la sainte ambition des diocèses de Séville, de Lyon et d'une foule d'autres ; ils obtinrent la même concession, ainsi qu'un grand nombre d'Ordres religieux, entre autres, celui de Saint-Dominique, qui s'associa enfin à la croyance commune. Une autre dévotion donna un nouvel élan à la piété des fidèles envers Marie Immaculée. Le 20 septembre 1839, la Congrégation des Rites accorda, par deux rescrits, à Mgr l'évêque de Forli et à Mgr l'évêque de Gand, la permission d'ajouter aux litanies de Lorette, qui rappellent si bien les prérogatives de notre bonne Mère, cette belle invocation : *Reine conçue sans péché, priez pour nous!* En peu de temps, cette sainte pratique devint générale. Le pape Grégoire XVI, en 1840, reçut les suppliques de cinquante-deux cardinaux, archevêques et évêques, qui insistaient sur l'utilité et la nécessité morale de prononcer le jugement définitif. Peu de temps après arrivèrent une quarantaine de demandes semblables des Missions asiatiques, de l'Amérique méridionale, d'Espagne, d'Italie, de Savoie, de Moravie et de Bohême. Sa Sainteté Pie IX reçut, avant le 2 février 1849, quarante demandes des évêques du royaume de Naples,

avec une nouvelle instance de Sa Majesté le roi des Deux-Siciles ; dix demandes des archevêques et évêques de toutes les parties du monde, sans compter les suppliques des Ordres religieux, des Chapitres et des églises particulières. Le Saint-Père ne pouvait demeurer indifférent à ces vœux unanimes de l'épiscopat catholique, lui qui, comme il le déclara dans sa Bulle *Ineffabilis*, avait été, dès les premiers jours de son pontificat, préoccupé de cette grave affaire. Dans les années 1847 et 1848, il nomma une commission de consultants choisis parmi les prélats et les théologiens les plus distingués de l'Eglise romaine, et il leur soumit la question de savoir si la pieuse croyance à l'Immaculée Conception pouvait, d'après les usages de l'Eglise catholique, être solennellement définie. A la fin de 1848, Pie IX, chassé de Rome par la révolution, se réfugia à Gaëte ; il fit continuer les travaux de la commission sur la terre d'exil.

A plusieurs reprises il réunit les cardinaux exilés comme lui, et prit leur avis sur le projet de définir la prérogative de la Mère de Dieu. Ce fut de Gaëte qu'il adressa, le 2 février 1849, à tous les évêques du monde, la célèbre encyclique par laquelle il les invita à adresser au ciel les plus ferventes prières, afin qu'il éclairât le Chef de l'Eglise sur cette importante affaire, leur demandant en même temps quelle était, au sujet de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge, la croyance de leur troupeau et leur croyance personnelle.

Le Saint-Père voulait constater le consentement unanime de toute l'Eglise. Son but n'était point de provoquer de nouvelles démonstrations du mystère ;

cependant un grand nombre de prélats motivèrent si bien leur foi, exposèrent avec tant de profondeur et d'érudition les preuves de la pieuse croyance, que les réponses de l'épiscopat renferment, dans leur ensemble, une démonstration complète et irréfutable du mystère. Il est impossible de les lire sans concevoir la plus haute idée de la science et de la piété de l'épiscopat catholique, sans admirer son attachement au Saint-Siège, et son dévouement à la cause de la Mère de Dieu. L'unanimité des évêques est aussi une chose des plus remarquables. Sur environ sept cent cinquante cardinaux, patriarches, archevêques, évêques et vicaires apostoliques, que l'Eglise compte dans son sein, plus de six cents avaient répondu au Saint-Père avant que celui-ci prononçât la définition. Si l'on tient compte des oublis, des cas de maladie, de mort, de vacance de sièges, de lettres égarées à cause des grandes distances, on peut dire que l'épiscopat catholique tout entier a répondu à l'encyclique du 2 février 1849, et manifesté ainsi le vif intérêt qu'il prenait à l'affaire de la définition.

A l'épiscopat et aux fidèles se joignirent les théologiens et les docteurs qui consacrèrent leur plume à la gloire de Marie : il faut citer parmi les plus célèbres, le révérend Père Rivalora, le cardinal Lambruschini, le révérend Père Perrone, le révérend Père Marien Spada, le révérend Père Biancheri, le révérend Père Bigoni, etc. Le *Mémoire* de Dom Guéranger, abbé de Solesmes, est un petit volume plein de sens et de raison, qui a un cachet tout à fait original. L'auteur a su s'approprier les arguments anciens, de telle sorte qu'ils

paraissent nouveaux sous sa plume ; il a fait justice aussi, et d'une manière triomphante, des difficultés que l'on soulevait alors et contre le mystère même et contre sa définibilité.

Mais de tous les écrits qui ont paru avant la définition, il n'en est aucun qui, par son étendue, son importance et sa solidité, puisse être comparé au grand travail du révérend Père Passaglia, qui depuis a fait un si triste naufrage dans la foi, aujourd'hui heureusement réparé. La Bulle de définition a été calquée sur cet ouvrage. Le pape voulut que ces publications fussent reproduites à la suite des réponses des évêques, comme des documents contemporains de la grande cause qu'il allait juger. Ils furent donc recueillis, comme toutes les autres pièces, dans la curieuse collection des *Pareri*, qui atteignit ainsi le nombre de dix volumes, et dont un exemplaire complet fut remis à tous les évêques présents à Rome lors de la solennité de la définition.

Lorsque les consultants eurent exprimé leur opinion par écrit, le Saint-Père fit imprimer ces avis en trois volumes distincts, afin de les soumettre aux vingt consultants, une commission spéciale qui se réunit plusieurs fois dans le courant des années 1852 et 1853, sous la présidence du cardinal Fornari. Le procès-verbal des séances fut rédigé avec le plus grand soin sous le titre de *Court exposé des actes de la commission spéciale nommée par sa sainteté Pie IX, pour examiner le sujet de l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge Marie.*

A l'exception de deux membres, qui avaient fait partie

de la commission des vingt consultants, tous les théologiens réunis furent d'avis que le privilège de la sainte Vierge était solidement prouvé par des arguments tirés de la sainte Ecriture, des monuments de la tradition, de la doctrine du magistère et de l'esprit de l'Eglise, et de la déclaration du Concile de Trente.

Tous, à l'exception d'un seul, jugèrent que le Saint-Siège pouvait, sans déroger aux règles ordinaires, prononcer la définition du mystère de la Conception Immaculée de Marie. Ce fut aussi l'avis unanime des cardinaux.

Dans les premiers mois de l'année 1854, on sut que le souverain Pontife avait pris la résolution de définir le mystère de l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge et de donner à cet acte solennel tout l'éclat que les circonstances comportaient. Tout l'épiscopat catholique se fût rendu à Rome si le Saint-Père l'eût désiré. Mais, soit qu'il n'ait pas voulu imposer un veuvage simultané à toutes les églises du monde, soit qu'il ait craint de porter quelque ombrage aux puissances, soit qu'il ait eu d'autres motifs, il se borna à inviter les cardinaux étrangers et un petit nombre de prélats de chaque nation catholique. Beaucoup d'autres se rendirent à Rome pour assister à cette fête. Trois cardinaux furent chargés de présider cette auguste assemblée.

L'un d'eux, le cardinal Brunelli, exposa les intentions du souverain Pontife, qui étaient, non point de réunir les évêques en Concile, ni d'autoriser une discussion sur le fonds de la question ou sur l'opportunité de la définition, deux points sur lesquels l'assentiment

de l'épiscopat catholique lui était déjà connu, et dont il se réservait le jugement ; mais d'entendre leur avis sur le projet de Bulle qui, déjà préparé, ne répondait pas encore tout à fait à sa pensée. On examina donc les textes de l'Écriture, les monuments de la tradition qui devaient figurer dans la Bulle, et la forme qu'il lui fallait donner.

Après avoir consulté les évêques, le Saint-Père consulta les cardinaux de l'Église romaine, qu'il réunit en consistoire secret le 1^{er} décembre suivant ; lorsqu'il eut leur assentiment unanime, heureux de cet accord, il prononça la définition de l'Immaculée Conception le 8 décembre 1854.

Le culte de la Vierge immaculée est une des plus chères et des plus précieuses dévotions que saint François ait léguées à ses enfants. Un humble oratoire dédié à la Reine des anges fut choisi pour être le berceau de l'Ordre naissant, et le patriarche mourant recommanda à ses disciples la plus grande vénération pour le béni sanctuaire de la *Portioncule*, où cette divine Reine l'avait favorisé de grâces extraordinaires. « Je veux », leur dit-il, « que ce lieu soit toujours « soumis à celui qui sera ministre général et serviteur « de l'Ordre, et que le ministre s'applique soigneuse- « ment à ne composer cette communauté que de bons « et saints religieux. Je désire que, si les Frères vien- « nent jamais à s'écarter de la perfection, le couvent « de la Portioncule soit toujours comme le miroir et « le modèle de tout l'Ordre ». Aussi les Franciscains ont-ils toujours professé une singulière vénération pour ce sanctuaire dont ils conservent la possession.

C'est là surtout que vient s'alimenter leur piété et leur dévotion envers celle qu'ils aiment à proclamer leur première patronne dans le glorieux mystère de son Immaculée Conception.

Les Franciscains, comme on le sait, ont défendu cette grande prérogative de la très-sainte Vierge pendant tout le moyen âge, et c'est le plus beau titre de gloire que revendique l'Ordre Séraphique. La dévotion à l'Immaculée Conception est pour les enfants de saint François comme une tradition de famille, comme une sorte de patrimoine transmis de génération en génération ; et lorsqu'il s'est élevé dans l'Eglise des hommes qui ont voulu contester à notre Mère ce glorieux privilège, les plus doctes des Franciscains se sont levés pour défendre l'honneur de leur Reine. Pendant plusieurs siècles, les universités ont retenti de leurs savantes dissertations, ils ont entrepris d'immenses travaux, publié d'innombrables ouvrages pour faire triompher l'insigne prérogative de Marie de l'opiniâtreté de ses adversaires. L'an 1621, dans un chapitre général tenu à Ségovie, en Espagne, tous les Franciscains de l'Observance renouvelèrent le serment qu'avaient déjà fait leurs devanciers dans l'Ordre Séraphique de soutenir, de défendre la croyance à l'Immaculée Conception et de l'enseigner en tout lieu au peuple chrétien. Ne pouvant ici parler de tous les monuments qui témoignent du zèle des enfants de saint François pour leur glorieuse Reine, il nous suffira de dire que le premier mot solennel tombé de la chaire de Pierre en faveur de l'Immaculée Conception, a été formulé par un enfant de saint François, le pape

Sixte IV, et plus tard, en 1854, le dernier mot sur ce glorieux privilège a été proféré par un disciple du séraphique Patriarche, l'immortel Pie IX, membre du Tiers Ordre franciscain.

Le jour de la définition de la Conception immaculée de Marie, tandis que le Vicaire de Jésus-Christ se dépouillait des ornements sacrés, deux religieux, deux chefs de la grande famille de saint François, le général des Franciscains de l'Observance et le général des Conventuels, venaient se prosterner à ses pieds ; l'un tenait une branche de lis d'or, l'autre une branche de lis d'argent ; ils les présentèrent au Saint-Père comme un faible hommage de la reconnaissance de la famille franciscaine, pour la gloire nouvelle qu'il vient de donner à la patronne spéciale de leur Institut six fois séculaire, pour la consécration définitive imprimée à une croyance qui fut toujours le plus cher patrimoine de ses docteurs, de ses écoles et des nombreux saints qu'il a donnés à l'Eglise triomphante.

NEUVIÈME JOUR DE DÉCEMBRE

MARGUERITE AGULLON, VIERGE

DU TIERS ORDRE

1600. — Pape : Clément VIII. — Roi de France : Henri IV.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Sa pureté, son obéissance, sa pauvreté et ses mortifications.

Cette illustre servante de Dieu naquit de parents vertueux à Xativa, dans le royaume de Valence, en Espagne. Une lumière céleste qui brilla sur sa tête pendant tout le temps qu'elle passa sur la terre, et qui fut aperçue à différentes époques par un grand nombre de témoins, révéla dès ses premières années que le Seigneur l'avait choisie pour son épouse; les vertus qu'elle pratiqua dans son enfance ne tardèrent pas à montrer également ce qu'elle devait être plus tard. Modeste dans ses manières, réservée dans ses paroles, douée d'une intelligence supérieure, elle faisait l'admiration de tous ceux qui la connaissaient. Lorsqu'elle eut atteint l'âge de vingt ans, ses parents voulurent la marier; mais elle répondit qu'elle avait déjà choisi Jésus-Christ pour son époux, et comme son père avait demandé pour elle à Rome une dispense du vœu de chasteté, Marguerite se hâta de le renouveler dans

l'église des Frères Mineurs, et malgré les supplications et les instances de ses amies, elle persévéra courageusement dans sa résolution.

Afin de mieux conserver la pureté de son âme, la jeune vierge veillait avec une grande attention sur ses sens, et fuyait avec soin les conversations légères. Aussi recherchait-elle la solitude, dans la crainte d'entendre quelques paroles qui pussent causer quelque préjudice à son âme, et en même temps elle mortifiait son corps par des austérités telles, que souvent elle semblait épuisée.

Afin de mieux ressembler au Patriarche séraphique, elle fit vœu de pauvreté absolue, et, à partir de ce jour, elle se contenta d'un habit très-simple et rapiécé, qui lui descendait jusqu'aux talons, mais qu'elle avait soin de tenir avec une grande propreté : méprisant toutes les richesses de la terre, elle donna à sa mère tout ce qu'elle possédait. Comme elle était très-adroite dans l'art de tisser les étoffes, elle trouva par ce moyen de quoi pourvoir à ses besoins et à ceux de sa mère. Après la mort de celle-ci, elle donnait ses travaux à ses compagnes, qui devaient les vendre pour leur propre compte, et elle se contentait de leurs aumônes. Pauvre de fait et d'esprit, elle n'avait qu'un souci, celui de ressembler à son divin époux, qui, pour l'amour d'elle, était mort dans le dénûment le plus absolu : jamais elle ne voulut même recevoir d'argent, ni d'objets précieux. Un jour la duchesse de Lerma, lui ayant rendu une visite, voulut lui laisser une poignée d'or, et comme la pieuse vierge la refusait, elle le jeta à terre en lui disant de le donner aux pauvres : « Distribuez-le vous-

« même », répondit Marguerite, « afin que nous ayons « ainsi l'une et l'autre le mérite de l'aumône ». La même chose arriva au duc de Nagera, vice-roi de Valence et à plusieurs autres personnages considérables. L'archevêque lui ayant envoyé une couverture, pour qu'elle se garantît du froid, la nuit, pendant l'hiver, elle fit remercier, mais ne voulut point la recevoir, disant que le voisinage de son Sauveur sur la croix, la réchaufferait bien mieux. Lorsqu'elle avait entendu toutes les Messes qui se célébraient le matin au couvent de Xativa, elle demandait au portier de vouloir bien lui donner un morceau de pain pour l'amour de Dieu, et en le recevant elle témoignait une grande joie, parce que c'était le pain de l'aumône.

Douce et compatissante pour les autres, elle était cruelle envers elle-même; et jusqu'à sa mort elle persévéra dans les austérités de la pénitence; car elle désirait partager les souffrances de son Dieu, et si la maladie ne l'eût empêchée de suivre son attrait pour la mortification, elle aurait encore maltraité son corps avec plus de rigueur. Sa nourriture habituelle était du pain et de l'eau : quelquefois cependant elle mangeait des légumes à cause de sa mère; mais afin d'en corriger le goût, elle y mêlait de la cendre. Le pain que Jean de Ribera, archevêque de Valence, lui envoyait chaque semaine, était trop exquis à ses yeux : elle le distribuait aux pauvres, ou le mêlait avec celui qu'elle mendiait. Elle observait fidèlement les jeûnes de l'Eglise et de l'Ordre; mais pendant le Carême elle se contentait d'un pain d'avoine cuit sous la cendre : souvent même, et surtout pendant la semaine sainte, elle

passait plusieurs jours sans boire ni manger. Quand elle était invitée chez quelques personnes, elle savait déguiser ses mortifications en acceptant quelques fruits. Elle n'avait pas d'autre lit qu'une planche, ni d'autre oreiller qu'une pierre. Pendant vingt ans elle porta sur elle un rude cilice, avec des chaînes de fer fortement attachées autour de son corps : l'obéissance put seule les lui faire quitter, quand elle fut malade : elle marchait pieds nus, mais avec tant de modestie qu'on le remarquait à peine.

Les cordes armées de nœuds et de pointes ne suffisaient pas à son zèle pour la mortification ; elle prenait une pierre pour se frapper la poitrine, et les coups qu'elle se donnait ainsi redoublaient avec ses ravissements. Elle cherchait les chardons et les épines, afin que ses pieds eussent davantage à souffrir, et quand le sang coulait de ses plaies, elle les essuyait sur des touffes de genêt ou des cailloux pointus. Elle se retirait aussi dans des lieux solitaires, pour s'y livrer sans témoins à son goût pour la pénitence : une couronne d'épines sur la tête, elle s'élançait au milieu des ronces et marchait avec tant d'agilité qu'elle semblait ne pas toucher la terre. Dans un de ses pèlerinages, elle tomba dans un précipice, et elle aurait péri, sans le secours de quelques hommes qui, l'ayant aperçue, appelèrent ses compagnes, lui arrachèrent sa couronne d'épines rougie de sang, et la transportèrent dans une chapelle voisine et de là dans sa maison. Sa vie paraissait être un miracle continuel ; elle passait quelquefois deux jours et deux nuits sans manger ni dormir, et on s'étonnait qu'elle pût vivre si longtemps malgré

ses austérités et ses maladies. La veille des fêtes de Notre-Seigneur et de sa très-sainte Mère, elle semblait à demi morte; mais lorsque le jour de la fête avait paru, elle était rendue à la santé et à la joie; c'est le témoignage qu'a rendu d'elle l'archevêque de Valence.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Amour de Marguerite pour les pauvres. — Son humilité et sa dévotion envers le très-saint Sacrement.

Elle regardait les pauvres comme les représentants de Notre-Seigneur, et leur témoignait un grand respect. Lorsque ses parents faisaient quelques aumônes, elle demandait à les distribuer, afin de pouvoir leur baiser les mains et les pieds, et d'implorer le secours de leurs prières. Quand elle les rencontrait dans la rue, elle faisait la même chose, et il fallut bien souvent que son confesseur l'engageât à modérer l'expression de ses sentiments, parce que dans l'ardeur qu'elle mettait à les servir et à les vénérer, elle tombait dans le ravissement, et on pouvait à peine l'arracher de leurs pieds qu'elle tenait étroitement embrassés. A l'heure où le portier du couvent distribuait le pain aux mendiants, elle venait se placer au milieu d'eux pour les servir et leur donner des marques de respect. Elle s'asseyait auprès d'eux, mangeait les restes de leur pain, au grand étonnement de ceux qui la voyaient. Ayant aperçu un jour une pauvre femme qui n'avait pas de chemise, elle se retira à l'écart et se dépouilla de la sienne pour la lui donner. A partir de ce jour, elle refusa d'en porter, et elle pratiqua cette mortifi-

cation jusqu'à ce que, sur l'ordre des médecins, quelques années avant sa mort, elle fut obligée d'en accepter une. Elle avait une attention particulière pour les pauvres honteux : quelques dames riches lui confiaient leurs aumônes pour les secourir ; mais Marguerite faisait recevoir l'argent par sa compagne Hiéronyma ; puis, la nuit étant venue, elles se rendaient l'une et l'autre chez ces malheureux pour leur donner du linge, des chaussures, des vêtements et les choses qui leur étaient nécessaires. Quand elle ne pouvait les soulager selon ses désirs, elle les consolait et les fortifiait par ses pieuses exhortations, afin de les porter à souffrir patiemment leurs infortunes. Souvent même on la voyait fondre en larmes, quand il ne lui restait plus rien pour les soulager. Elle savait quitter Dieu pour Dieu, et laisser de côté ses méditations afin de voler au secours du prochain. Un jour, le Seigneur lui révéla qu'une pauvre femme venait d'accoucher et qu'elle se trouvait dans le dernier dénûment ; Marguerite courut aussitôt chez elle et n'eut pas de repos qu'elle ne l'eût pourvue de tout ce que son état réclamait. Une autre fois le couvent de Hafiva était complètement dépourvu de pain, et il était impossible d'en trouver dans le bourg ; le gardien pria Marguerite de faire venir son confesseur, et de pourvoir à ses besoins : sur l'ordre de celui-ci, la pieuse vierge se mit en quête, et en peu de temps elle recueillit de quoi nourrir les religieux. Dans un autre couvent, trente religieuses, sur trente-cinq, furent atteintes de la peste, et pour toutes ces malades, il n'y avait que trois ou quatre matelas : la pieuse vierge s'em-

pressa de venir à leur secours, et bientôt on la vit apporter sur ses épaules des lits, des oreillers, et tout ce qui était nécessaire : son confesseur, voulant qu'elle se reposât un instant et qu'elle reçût la sainte communion : « Non », dit-elle, « il faut avant tout pourvoir « aux besoins de ces pauvres servantes de Jésus-Christ ». En même temps qu'elle s'ingéniait à leur procurer des aliments, elle s'accusait d'être la cause de leurs souffrances par ses désobéissances, et elle en demandait pardon. Elle affirma, au grand étonnement de son confesseur, que dans cette circonstance elle n'avait pas dépensé plus de cinquante ducats, fruit de son travail et des aumônes qu'elle avait sollicitées. Elle visitait souvent les prisonniers et priait le Seigneur de les consoler et de leur donner la patience ; quand elle le pouvait, elle implorait pour eux la pitié de leurs créanciers, et mendiait pour racheter leur liberté. Quelques-uns d'entre eux ayant été exécutés, elle fit enterrer leurs corps, et célébrer la sainte Messe pour le repos de leurs âmes. Elle avait également beaucoup de dévotion envers les âmes du purgatoire, qui lui apparaissaient quelquefois et venaient la prier de les soulager ou la remercier de leur délivrance. Notre-Seigneur se montra même à elle sous la figure d'un pauvre petit enfant pour la remercier de ce qu'elle faisait par amour pour lui envers les pauvres.

Dès le commencement de sa vie spirituelle, elle avait souvent demandé au Seigneur la vertu si nécessaire de l'humilité, afin d'appuyer sur un fondement solide l'édifice de sa perfection. Dieu l'exauça, et bientôt on

la vit s'appliquer avec zèle aux œuvres de charité les plus grossières. Personne n'était plus méprisable qu'elle-même à ses propres yeux, et elle attribuait à la puissance divine tout ce qu'elle pouvait faire de bien : souvent elle offrait au Fils de Dieu ses gros péchés, comme elle disait, afin qu'il les consumât dans les flammes de son divin amour. Elle ne pouvait comprendre son ingratitude envers la bonté divine, et souvent elle répétait qu'elle avait devant les yeux des montagnes de tourments mérités par ses offenses envers la Majesté du Très-Haut. Ses lettres à l'archevêque sont remplies d'expressions touchantes dont elle se servait pour faire ressortir sa faiblesse et son indignité. Elle se plaignait de ce qu'elle était malade ; mais par ce mot elle comprenait les infirmités de son âme, et quand elle demandait la santé, on pouvait affirmer qu'elle parlait de celle du cœur. « Si la sainte Ecriture « nous engage », disait-elle, « à ne pas être sans in-
« quiétude pour les péchés qui nous ont été pardon-
« nés, combien plus devons-nous craindre pour ceux
« dont la rémission ne nous est pas garantie ». Elle attribuait à ses iniquités les fléaux qui ravageaient le pays, et elle n'était jamais rassurée sur son genre de vie : aussi cherchait-elle sans cesse à être blâmée et méprisée. Se voyant un jour unie d'une manière admirable avec son Sauveur, et contemplant en lui sa justice et sa miséricorde, elle fut saisie d'une très-grande tristesse, parce qu'il lui sembla que la justice l'avait condamnée à la mort éternelle ; mais enfin elle reprit courage en pensant que la miséricorde avait pris sa défense et fait taire la justice. Aussi acceptait-elle avec

joie toutes les humiliations qu'on lui procurait ; et, dans son ardeur pour le mépris, elle souhaitait que tous les hommes l'oubliassent et même lui fissent sentir le poids de leur dégoût. Elle ne pouvait comprendre que Dieu la comblât de ses faveurs ; car elle faisait peu de cas de ses jeûnes, de ses prières et de ses veilles. Elle excitait les enfants à lui jeter des pierres dans les rues, et pour les y engager plus efficacement, elle leur donnait quelquefois des fruits pour cela. Mais elle ne réussissait pas toujours, car sa vertu était connue, et c'était pour elle une peine très-vive d'entendre quelques paroles de louange sur son compte, ou même de voir qu'on se recommandait à ses prières : on ne peut donc s'étonner qu'elle ait cherché par toutes sortes de moyens à détourner l'admiration qu'on avait pour elle, et à cacher les grâces et les ferveurs célestes, selon cette parole des Saints Livres : « Mon secret est « à moi ».

Sa dévotion extraordinaire pour le très-saint Sacrement la portait à multiplier jour et nuit ses prières et ses austérités pour purifier son âme et se préparer à la sainte communion. Elle se confessait avec des larmes si abondantes et des soupirs si profonds qu'elle étonnait tous ses confesseurs : mais cette préparation ne suffisait pas à son respect pour la sainte Eucharistie : après sa méditation, commencée à minuit, elle s'excitait à la ferveur en rappelant à sa mémoire le souvenir des bienfaits de notre divin Sauveur, qui avait voulu rester au milieu des hommes et se faire leur nourriture. Elle désirait être changée en une croix, non d'opprobre, mais de gloire et de repos,

afin d'être unie inséparablement au bon Maître ; sa foi, son espérance, son amour en composaient les éléments, et au-dessus de la tête de Jésus elle plaçait comme inscription les paroles suivantes : « Roi des « rois, mon tout et mon seul amour ». Avant de prendre part au banquet sacré, elle entendait plusieurs messes, pendant lesquelles on la voyait souvent tomber dans le ravissement ; mais au milieu même de ces extases, elle voyait et entendait le prêtre ; et comme une personne spirituelle lui donnait un jour à entendre qu'elle devait craindre dans cet état de ne pas assister à la sainte Messe, elle répondit qu'elle l'entendait très-distinctement et qu'elle y recevait de grandes consolations ; qu'elle voyait des légions d'anges autour de l'autel prosternés dans l'adoration et le respect. Il n'y avait pas de maladie qui pût l'empêcher de se rendre chaque jour à l'église et d'y faire la sainte communion ; son désir pour cette céleste nourriture augmentait de plus en plus avec la réception de ce divin sacrement. Quelquefois elle désirait s'en abstenir pendant quelques jours ; mais alors son cœur affamé de Dieu ne pouvait se contenir, et cette privation était pour elle un supplice insupportable. Quand elle se présentait à la sainte table, le prêtre devait se hâter de lui donner l'hostie consacrée, car la vue seule du pain des anges la mettait hors d'elle-même, et il fallait quelquefois attendre qu'elle eût repris ses sens pour la faire communier. Lorsqu'elle avait reçu le corps de Notre-Seigneur, elle demeurait plongée dans une douce extase qui se prolongeait souvent pendant de longues heures : son visage et

souvent ses vêtements étaient brillants, et on l'entendait converser avec son bien-aimé d'une manière très-intime. Sa dévotion pour la sainte Eucharistie semblait redoubler à l'approche de la Fête-Dieu : elle passait presque tout son temps à l'église, et souvent elle restait cinq ou six jours sans prendre aucune nourriture. Pendant une maladie assez grave, on lui donna l'Extrême-Onction, et comme son confesseur craignait de la voir mourir : « Soyez tranquille », lui dit-elle, « je ne mourrai pas cette fois ». Le lendemain, il la trouva guérie ; son ardeur pour le banquet divin lui avait donné la force de se lever et d'aller à l'église. Quand elle ne pouvait communier à cause de ses infirmités, elle faisait la communion spirituelle, et même elle a déclaré à ses confesseurs que le corps de son Sauveur lui était apporté quelquefois par des saints en qui elle avait une grande confiance. Une fois, le jour de l'Ascension, elle était couverte d'ulcères au cou et à la figure, et comme un chanoine de la cathédrale lui demandait si elle voulait recevoir la sainte communion, elle refusa en disant que le corps de son époux avait été emporté dans le ciel. Le saint prêtre crut voir dans cette réponse un effet du délire ; mais, quelques instants après, il l'interrogea pour savoir si elle n'aurait pas communiqué de la main même de Jésus-Christ : alors elle avoua que cela était vrai, et que la visite de son Sauveur lui avait procuré un grand soulagement. Le soir, elle témoigna le désir d'être seule : mais quelques voisins curieux cherchèrent à voir ce qui se passait dans sa chambre, et ils aperçurent une grande lumière autour d'elle : c'étaient saint Vincent

Ferrier, Louis Bertrand et Nicolas Factor qui venaient la consoler et la guérir. Bien que le plus souvent les ravissements privent de l'usage de tous les sens, Marguerite avait toujours des yeux pour le Saint-Sacrement, même lorsqu'elle était en extase ; elle sentait sa présence lorsqu'on le portait aux malades, et quand, pour nettoyer le tabernacle, on le déposait dans un autre, elle ne s'agenouillait que devant celui où il se trouvait. Elle reconnut au goût une hostie non consacrée qu'on lui avait donnée par mégarde, et attribuant cette erreur à ses péchés, elle s'infligea une forte discipline.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Zèle de Marguerite pour la prière. — Ses ravissements et ses révélations.

Cette sainte âme, désirant jouir de la paix pour s'unir à son céleste fiancé, ne recherchait pas seulement la solitude intérieure, mais elle fuyait la société des hommes et se retirait dans la chambre la plus obscure de sa maison pour n'être point troublée par le bruit de la rue et les cris des passants. Il n'y avait que les œuvres de charité qui fussent capables de la tirer de sa solitude. Chaque jour elle récitait le nombre de *Pater noster* et d'*Ave Maria* qui est imposé aux frères lais pour remplacer le bréviaire, et à chaque heure du saint office, elle se rappelait un des mystères de la Passion. A Matines, elle offrait à Dieu l'oraison de Notre-Seigneur au jardin des Oliviers et sa douloureuse agonie ; à Laudes, son emprisonnement et les outrages qu'il eut à subir dans son cachot. Elle partageait les

autres circonstances de la condamnation du divin Sauveur entre les différentes heures de la matinée. A midi elle récitait, les bras en croix, cinq *Pater* et cinq *Ave* en l'honneur de son crucifiement. Avant de s'appliquer à la méditation, elle s'enfermait dans sa chambre pour réciter la couronne de Marie de la manière suivante : elle avait une image suspendue au mur et sur laquelle était représentée la sainte Vierge portant son divin Fils dans ses bras : elle y suspendait un fil, et comme elle avait devant sa fenêtre un jasmin, elle en détachait les fleurs pour les suspendre à cette image, selon le nombre des *Ave Maria* ; elle y ajoutait autant de roses qu'elle récitait de *Pater noster* ; puis, quand elle avait fini, elle répandait ces fleurs dans sa chambre après avoir baisé la terre. Souvent il lui arrivait, au milieu de ces exercices, d'être ravie en extase et de continuer ainsi ses prières, au grand étonnement de ceux qui la voyaient dans cet état. Lorsqu'elle se mit à pratiquer la méditation, elle passa pendant sept ans la première heure consacrée à cet exercice dans les larmes ; puis elle éprouvait un calme intérieur inexprimable, et la nuit s'achevait ainsi sans qu'elle y fit attention. Elle se jetait souvent par la pensée aux pieds de Jésus-Christ, et puisait dans cette pratique une profonde conviction de son indignité et un sentiment très-vif de la majesté divine. Ces sentiments allumaient dans son cœur un amour ardent pour le Seigneur, et souvent le feu divin qui consumait son âme échauffait son corps d'une manière admirable : alors des paroles entrecoupées s'échappaient de sa bouche, une sueur abondante ruisselait sur ses mem-

bres, et il lui semblait que son cœur s'élargissait de manière à contenir le monde tout entier ; elle ne pouvait expliquer ce qui se passait en elle. Un désir immense de posséder et de voir le Seigneur dans la gloire remplissait son âme et la faisait soupirer après la fin de son exil. Quelquefois l'amour divin entraît dans son cœur avec tant de calme, qu'elle ne le sentait pas, puis, grandissant peu à peu, le pénétrait de toutes parts, comme une pluie douce qui tombe sans bruit et arrose toute la terre. Souvent, pour se coucher pendant la nuit, elle choisissait le grand air, sans craindre le froid ni la chaleur, et quelle que fût la rigueur de la saison, elle semblait ne rien sentir à cause de ses ravissements continuels. Elle priait ordinairement à genoux, les mains jointes de telle sorte qu'on ne pouvait les séparer : quelquefois elle se prosternait la face contre terre, ou levait les yeux et les bras vers le ciel. Lorsque le Fils de Dieu lui découvrit son cœur entr'ouvert et qu'elle aperçut les gouttes de sang qui en jaillissaient comme des charbons ardents, elle essaya de monter jusqu'à lui par le moyen de ces gouttes : elle se crut au ciel, et une lumière céleste l'environna de toutes parts. On la voyait souvent, principalement les jours de communion, inondée de clartés extraordinaires, qui étaient comme les signes précurseurs de ses extases. Ces faveurs insignes duraient quelquefois si longtemps qu'elle en jouissait partout, dans les rues, sur les places publiques ; au milieu de ces ravissements, elle s'appliquait à ses travaux ordinaires, et tout en causant, elle avait l'esprit plongé dans la contemplation des beautés éternelles.

Son confesseur et d'autres personnes qui la voyaient, ne pouvaient retenir leur étonnement, d'autant plus que ses forces semblaient augmenter dans ces circonstances : elle était naturellement très-faible, et cependant elle portait quelquefois des fardeaux d'un poids si considérable, qu'un homme aurait eu peine à les soulever. C'est le témoignage rendu par l'archevêque Ribéra lui-même. Il arriva plusieurs fois qu'on la vit élevée dans les airs, serrant dans ses mains une chose invisible : et comme on lui demandait ce qu'elle tenait alors, elle répondit qu'elle avait vu passer Notre-Seigneur portant sa croix, et qu'elle s'était attachée à ses pieds pour les baiser et les vénérer. Quelquefois aussi le divin Sauveur se montrait à elle sous la figure d'un petit enfant ou d'un mendiant, et ces visions ne faisaient que redoubler son amour pour son céleste époux. Quand elle allait se confesser, elle pouvait à peine réciter le *Confiteor*, souvent même elle tombait dans un ravissement en faisant le signe de la croix.

Le jour où l'on célèbre l'attente de l'enfantement de la sainte Vierge, elle aperçut des âmes nombreuses qui s'élevaient de la terre sous la figure de colombes : plus elles s'approchaient du ciel, plus elles étaient brillantes ; celles qui, au contraire, volaient sur la terre, semblaient attachées au limon, et ne pouvaient s'en dégager pour prendre leur essor vers les hauteurs. Le jour de Noël, il lui sembla qu'elle allait expirer d'amour, et, avant de communier, elle attendit longtemps afin de se mieux préparer. Après la consécration, elle aperçut entre les mains du prêtre, dans un nuage brillant, le divin enfant Jésus, entouré des Anges et des Saints.

Ses mains étaient pleines de feu, et de son cœur jaillissaient des flammes qui pénétraient le cœur des hommes. Lorsqu'elle se fut approchée de la sainte table, l'ardeur qui l'embrasa fut si vive que, pendant trois jours, elle en conserva l'heureuse impression. Une autre fois elle vit le saint Enfant, obéissant jusqu'à la mort de la croix : son cœur était encore ouvert, et les fidèles y puisaient une félicité éternelle.

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : Dévotion de Marguerite à la Passion de Notre-Seigneur. —
Sa participation aux souffrances de Jésus-Christ.

Marguerite avait une grande dévotion pour la Passion de Notre-Seigneur, et elle en voyait partout des souvenirs. Quand elle méditait sur ce sujet, des larmes abondantes coulaient de ses yeux, et souvent on fut obligé de lui tirer du sang pour guérir l'inflammation qui s'y déclarait; son visage paraissait en feu, bien qu'habituellement elle fût très-pâle. Le divin Rédempteur l'instruisait du haut de sa croix sur les mystères les plus relevés de la foi, et sur les vertus qu'elle devait pratiquer. Après avoir fait une confession générale, elle se figurait qu'elle était traînée devant le trône de Dieu, pieds et mains liés, et qu'elle comparaisait à son tribunal pour y être jugée sur tous les péchés de sa vie : elle considérait ensuite qu'une foule d'anges avaient été chassés du ciel pour une seule révolte, qu'Adam avait été banni du paradis terrestre pour une simple désobéissance; alors reconnaissant que ses fautes lui avaient mérité des peines mille fois plus

terribles que celles des démons, elle invoquait la miséricorde divine, et se prosternait devant la croix, et trouvant là une satisfaction parfaite pour ses péchés, elle se relevait pleine de confiance et remerciait Dieu de son amour infini. Le souvenir de la Passion et la contemplation presque continuelle du visage attristé de Jésus la remplissaient de douleur et l'empêchaient de se livrer à des rires bruyants. Pendant six jours de la semaine, elle méditait sur les principaux mystères de la Passion, et le dimanche sur la Résurrection. Dans la nuit du samedi, elle se mettait à genoux pour demander le regret et le pardon de ses fautes, implorer les lumières de l'Esprit-Saint et priait Dieu de la guider pendant son oraison selon les intérêts de sa plus grande gloire. Le lendemain matin, on la voyait souvent sortir de sa chambre le visage enflammé, et la tête environnée de rayons brillants. Le jour de l'Invention de la Sainte-Croix, elle en vit une qui brillait d'un éclat céleste, dont les bras s'étendaient sur le monde entier, et dont la tête touchait au ciel : le divin Sauveur attaché sur ce gibet devenu glorieux la remplissait en même temps d'une joie indicible. Un vendredi, elle aperçut le Fils de Dieu tout couvert de sang, et cette vue lui rappelant sainte Madeleine qui avait essuyé les pieds du divin Maître avec ses cheveux, elle fut ravie en extase. Le jour de Quasimodo, elle se vit emportée en esprit par son céleste époux dans la plaie de son côté, et elle y goûta des délices ineffables.

Souvent, le vendredi, elle ressentait la tristesse que les anges et les hommes avaient éprouvée un peu avant la mort du divin Rédempteur; mais elle voyait

aussi le ciel et la terre se réjouir à cause des immenses fruits de salut que procurait cette heureuse mort. Elle désirait reposer dans le tombeau avec son divin Rédempteur, et baiser ses pieds avec un pieux respect : elle voyait également le ciel et la terre éclairés par des rayons qui jaillissaient de ses plaies, et qui, semblables à des flèches brûlantes, pénétraient tous les cœurs de tristesse et de joie. La marquise de Terra-Nova étant venue la visiter un mercredi, pendant qu'elle était plongée dans ses méditations sur la Passion, fut obligée de se retirer sans la voir, parce que ses compagnes refusèrent d'ouvrir la porte de sa chambre. A cette nouvelle, l'archevêque ordonna à Marguerite de revenir à elle-même et de recevoir la marquise : mais celle-ci la voyant affligée de sa visite, s'éloigna pour ne pas la déranger. La pieuse servante de Dieu tomba aussitôt dans son état extatique, et y resta jusqu'au samedi suivant ; et on apprit de sa bouche qu'elle avait craint d'être privée des consolations que lui procurait la contemplation des clous sacrés. Souvent elle avait exprimé le désir de souffrir le martyre, et de mourir avec son céleste époux. Dieu combla ce désir.

Marguerite obtint bientôt de partager les souffrances de son divin Maître les vendredis et les mercredis de chaque semaine. Une fois, à Valence, le samedi de l'Ascension, elle se trouvait dans l'église des Frères Mineurs, qui est consacrée à la sainte Couronne d'épines, et elle contemplait le tableau qui représente ce mystère : tout à coup elle fut ravie en extase et, pendant trois heures, elle fut élevée à quelques pouces au-dessus de la terre ; elle s'agitait comme un roseau

sous le souffle d'une brise légère, et il fallut de nombreux et violents efforts pour lui faire reprendre ses sens : ses yeux étaient injectés de sang, son visage livide, et quand son confesseur lui demanda, le mercredi suivant, pourquoi elle ne portait pas sa coiffure ordinaire, mais un voile noir très-léger, elle lui avoua qu'elle souffrait encore des suites de ce couronnement d'épines.

Mais son amour pour Jésus-Christ n'était pas encore satisfait ; elle désirait ressentir des peines encore plus vives dans son corps : sa prière fut exaucée ; car elle ne tarda pas à éprouver des douleurs aux pieds et aux mains, comme si elle eût été percée de gros clous : elle avait sur la poitrine une plaie large de près d'un doigt, et tous les vendredis elle était réduite à un état de faiblesse excessive : elle éprouvait pendant toute la journée les coups de la flagellation : ses mains étaient devenues d'une sensibilité extraordinaire, et même elle ne pouvait porter une plume sans éprouver des douleurs très-aiguës. L'archevêque Ribera atteste que, pour la faire revenir de son état extatique, il suffisait de lui presser les mains ou le côté droit. Sa compagne Hieronyma n'avait jamais vu la plaie de son cœur, bien qu'elle aidât souvent Marguerite à panser celles que la discipline lui avait causées sur le reste du corps ; mais elle en soupçonnait l'existence, et quand elle voulait l'arracher à ses ravissements, pour la ramener dans sa maison, elle la touchait légèrement au côté droit.

Le jeudi soir, elle s'enfermait dans sa chambre afin de méditer à son aise sur la dernière Cène et les souf-

frances de Jésus-Christ dans sa Passion : elle voyait l'agneau pascal, mangé par les disciples, et figure de l'agneau divin qui devait être immolé sur la Croix, le Sauveur du monde s'agenouillant aux pieds de ses apôtres et même de Judas pour leur laver les pieds, puis instituant la sainte Eucharistie. Après avoir passé trois jours dans cette contemplation, elle suivait Jésus au jardin des Oliviers, assistait à sa douloureuse agonie, tremblait et s'affligeait comme lui, et quelquefois elle semblait être sur le point d'expirer : mais Notre-Seigneur fortifiait sa faiblesse et la rendait capable de souffrir encore davantage. Le soufflet qu'il recevait dans la maison d'Anne s'imprimait quelquefois sur son propre visage et elle en conservait les traces jusqu'au dimanche suivant. Elle accompagnait le divin Rédempteur au prétoire et devant Hérode, comme si elle eût été présente corporellement à tous ces mystères, et quand elle voyait son bien-aimé flagellé par les soldats, elle s'infligeait une sanglante discipline : au couronnement d'épines, elle plaçait sur sa tête une couronne garnie de pointes aiguës, qui ensanglantait souvent son visage. Lorsque son confesseur lui eut interdit cette mortification, elle s'en abstint, mais elle continua, par un prodige, d'en ressentir toutes les douleurs.

CHAPITRE V.

SOMMAIRE : Luites de Marguerite contre le démon. — Persécutions des hommes à son égard.

Marguerite a reconnu elle-même que les ruses dont le démon se servit contre elle, étaient indescriptibles,

et qu'elle ne pouvait exprimer tout ce que cet ennemi du salut avait fait pour la détourner de la vie spirituelle et la distraire pendant la prière et la méditation. Dieu permet ces tentations, disait-elle, afin que l'âme reconnaissant son impuissance et craignant d'être trompée, demande avec plus d'ardeur les lumières célestes et la force d'en-haut.

Sa jeune sœur exerça beaucoup sa patience : Marguerite la soignait avec une tendre charité, pensait les ulcères qui couvraient sa poitrine, sans écouter sa répugnance : mais l'ingrate n'avait pour la pieuse vierge que des paroles blessantes, et souvent elle la chassait de sa chambre avec des injures. Plus Marguerite redoublait de prévenances, plus la malade s'emportait contre elle ; mais enfin la patience de la servante de Dieu triompha du mauvais vouloir de sa sœur, et celle-ci mourut dans des sentiments admirables de foi et de résignation, et en demandant pardon de toutes ses colères. Après cette mort, les vertus de Marguerite commencèrent à briller d'un vif éclat, et l'estime que chacun professait pour elle excita l'envie de quelques fausses dévotes : elles ne supportaient pas son genre de vie, et ne laissaient échapper aucune occasion de la décrier. Marguerite garda le silence, et continua de marcher dans la voie que Dieu lui indiquait. D'ailleurs Notre-Seigneur la fortifiait contre ces persécutions : il lui montra dans une vision un grand arbre chargé de fleurs et de fruits, que deux loups s'efforçaient de renverser : mais ils ne purent même faire tomber une feuille ; enfin ils furent chassés par le protecteur de cet arbre : c'était l'image de son âme

que le monde essaierait d'ébranler, mais sans pouvoir lui enlever le moindre mérite. Quelques jours après cette vision, elle se vit enlevée dans l'église des Frères Mineurs, placée dans un carrosse entre deux gardes, et emmenée à Châtillon de la Plaine : cette nouvelle fut bientôt connue de la ville de Valence, et un grand nombre de seigneurs s'offrirent pour lui servir de défenseurs ; mais elle les remercia avec tant de douceur qu'ils lui vouèrent une affection plus grande que par le passé. C'est ainsi qu'elle avait à souffrir les persécutions de ceux qui, animés d'un zèle apparent pour la vertu, voulaient prouver que Marguerite était une hypocrite : comme Notre-Seigneur, qui avait été persécuté par les Pharisiens et les prêtres Juifs, elle avait à lutter contre l'opposition d'hommes instruits et savants qui auraient dû la guider dans le chemin de la perfection. On venait d'apprendre à Valence qu'une religieuse de Lisbonne, renommée pour ses ravissements, ses révélations, ses stigmates, venait d'être condamnée par le tribunal de l'Inquisition et sévèrement punie pour servir d'exemple à ceux qui voudraient imiter ses supercheries. Tandis qu'on la regardait comme une sainte, Marguerite avait toujours témoigné un grand dégoût pour les prodiges qu'on lui attribuait : jamais elle n'avait voulu se mettre en relations avec elle, ni lire ses lettres, que lui passait l'archevêque Ribera, montrant ainsi que son maître le Saint-Esprit la mettait en défiance contre l'erreur et le mensonge. Cette découverte amena un grand changement dans les esprits : car un grand nombre de personnes pieuses, qui s'approchaient fréquemment des sacrements,

n'osaient plus quitter leurs demeures ni communier au moins publiquement : les ennemis de la vie spirituelle empêchaient leurs femmes et leurs filles de s'y appliquer, sous prétexte d'éviter le danger de pareilles séductions : car, selon saint Bernard, l'intelligence ne va pas au-delà de l'expérience, et comme ces gens n'expérimentent pas les choses divines, ils ne peuvent les comprendre : aussi la vie facile du monde est-elle préférée, et les jugements les plus absurdes sur les pratiques de la piété chrétienne, sur les Ordres religieux, sur les faveurs célestes, sont-ils répandus parmi les hommes. On commença donc à suspecter les vertus et les ravissements de Marguerite, et non-seulement ses ennemis secrets ou déclarés, mais encore ceux qui étaient versés dans la conduite des âmes et qui avaient été en rapports intimes avec elle, la poursuivirent de leurs calomnies, ou l'accablèrent de leur mépris. Ceux mêmes qui appréciaient ses vertus, n'osaient se déclarer ouvertement en sa faveur ni l'aider de leurs consolations, dans la crainte de compromettre leur réputation de gens éclairés.

On lui conseillait de s'éloigner pendant quelque temps de Valence et de se retirer à Xativa, ou de ne pas communier si souvent : quelques-uns l'engageaient à s'abstenir de ses extases, comme si cela eût dépendu d'elle : on lui enleva ses instruments de pénitence, ses images et même le crucifix dont elle se servait pour méditer le vendredi sur la Passion de Notre-Seigneur ; mais ces tracasseries ne troublèrent pas le calme de son âme, et elle continua de communier comme par le passé. Cependant l'archevêque rendu défiant par ce

qu'il avait appris du Portugal, résolu d'observer avec une attention scrupuleuse l'esprit de Marguerite : il n'était pas satisfait du bon témoignage que lui avaient rendu le vénérable Père Nicolas Factor, le Père Christophe Moreno et d'autres religieux Franciscains, parce qu'ils pouvaient être disposés à s'aveugler sur une fille de leur Ordre. Il demanda donc l'avis de saint Louis Bertrand, dominicain, et du Père Rodrigue de Solis, que le roi Philippe II avait choisis pour réformer les Augustins d'Aragon : le prélat les accompagna lui-même dans la maison où Marguerite se livrait à la contemplation de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et commanda à Hieronyma sa compagne de lui ouvrir secrètement la porte de la chambre dans laquelle elle était en prières. Pendant plus de quatre heures ils la considérèrent attentivement, et reconnurent bien vite que ses extases n'étaient point un effet du hasard, ni l'œuvre du démon : « Je pense », disait saint Louis Bertrand, « que cette sainte âme est dans la charité ». Le Père Rodrigue admirait et se taisait. Leur surprise augmenta quand ils virent qu'elle s'élevait de terre, et se suspendit à la croix que l'archevêque lui avait fait faire, comme si elle y eût été attachée avec des clous. Vers trois heures de l'après-midi, son visage fut tout changé ; elle paraissait comme morte, ses yeux étaient fermes et une larme brillait à sa paupière, sa bouche était légèrement ouverte, et on ne pouvait distinguer aucune trace de respiration. Vers quatre heures, ils virent sa main se porter vivement sur son cœur, comme si elle y eût ressenti une vive douleur. Puis, se traînant à genoux dans sa chambre, elle offrit au Père

céleste l'agneau immolé pour les péchés du monde. A l'heure de la descente de la croix, ils l'aperçurent tendant les mains comme pour saisir quelque chose, et prononçant ces paroles : « Je veux avoir les pieds ». Elle sembla ensuite déposer un certain objet à terre, le baiser et l'arroser de ses larmes. Alors l'évêque se retira. Le Père Louis de Grenade, grand prédicateur et directeur versé dans la conduite des âmes, avait entendu parler de Marguerite à Lisbonne : instruit par lettres de tout ce qui la concernait, il répondit que cette sainte fille n'était pas le jouet du démon : son humilité, sa patience, sa charité pour le prochain, son obéissance et toutes ses autres vertus étaient une preuve que ses visions venaient du ciel. Ainsi s'apaisa la tempête amoncelée sur sa tête, et l'archevêque la dirigea pendant vingt-cinq ans avec un soin tout particulier : il ne se lassait point d'admirer sa simplicité, sa droiture, sa prudence, et même la distinction de ses manières quand elle parlait aux gens du monde, bien qu'elle fût simplement la fille d'un artisan.

CHAPITRE VI.

SOMMAIRE : Prédications. — Mort et miracles de Marguerite.

Parmi les faveurs célestes qu'elle reçut de Dieu, Marguerite fut honorée du don de prophétie. Françoise Fenollet, dont le fils était parti pour l'Italie, faisait dire des messes pour obtenir son prochain retour et le recommandait souvent aux prières de Marguerite. Celle-ci lui garantit qu'il reviendrait bientôt, et lui indiqua les villes par lesquelles il passait :

ce qui fut parfaitement vérifié plus tard. Une de ses amies, commençant à être guérie d'une hydropisie, la servante de Dieu prédit à sa nièce que son état empirerait à partir de tel jour qu'elle précisa. Son frère, le Père Michel Agullon, était prisonnier des Turcs à Alger, et l'archevêque venait d'envoyer le prix de sa rançon, lorsque Marguerite fit savoir à sa nièce qu'il venait d'être mis à mort pour la foi.

Dans un voyage qu'elle fit d'Olleria à Xativa, elle s'arrêta dans une chapelle dédiée à Notre-Dame pour y prier, et elle s'écria pendant une vision : « Heureuse « Olleria, qui as obtenu de faire bâtir un couvent de « Dominicains près de cette chapelle ». Quelques jours après des religieux de cet Ordre en prirent possession. Elle rassura sa nièce sur le sort de sa sœur en lui disant que Dieu la lui avait montrée à une place brillante dans le ciel. Elle prédit à un soldat qui retournait en Italie, qu'il se ferait Frère Mineur. Il était alors bien éloigné de ce dessein ; mais bientôt, attiré par le Seigneur, il se décida à entrer chez les Franciscains. Un jour que la marquise de Terre-Neuve, Françoise de Mendoza, la faisait accompagner par une fille spirituelle des Dominicains, sa dame de compagnie, celle-ci, pleine d'estime pour elle-même, méprisait Marguerite comme étant d'une basse naissance. « Madame », lui dit celle-ci, « n'allez pas plus loin ; il ne vous « convient pas, à vous qui êtes d'une condition supérieure, de reconduire chez elle une pauvre fille comme « moi ».

Tandis que la peste faisait des ravages à Xativa, la pieuse servante de Dieu offrit ses prières et ses morti-

fications pour apaiser la colère divine, et le fléau cessa. Un grand nombre de personnes obtinrent des guérisons miraculeuses par son intercession. Une dame de la ville la pria un jour de faire un signe de croix sur les yeux de son fils aveugle, et comme elle s'y refusait humblement, son confesseur le lui commanda : à l'instant même, l'enfant recouvra l'usage d'un de ses yeux, et huit jours après celui de l'autre. Un jeune religieux, étudiant de théologie au couvent de Xativa, était malade depuis longtemps, et il désespérait de recouvrer la santé, lorsqu'un soir, vers les neuf heures, il reprit subitement ses forces et se trouva entièrement guéri. Le confesseur de Marguerite fit connaître aux religieux étonnés, que cette pieuse fille priait pour ce jeune homme au moment où il avait été guéri miraculeusement. Une fille de Valence, qui ne pouvait marcher depuis trois mois à cause de douleurs très-vives qu'elle ressentait à la jambe, alla se baigner dans un cours d'eau où Marguerite s'était lavée elle-même par l'ordre des médecins, et ses souffrances disparurent. Une veuve, qui avait un petit-neveu possédé du démon, obtint sa délivrance par les prières de cette pieuse fille.

Le jour où saint Louis Bertrand reçut le saint Viatique, le confesseur de la pieuse vierge vint plusieurs fois lui rendre visite, et la trouva plongée dans une extase continuelle : enfin, un peu après midi, elle reprit ses sens, et quand il lui demanda ce qu'elle avait fait pendant la matinée, elle répondit qu'elle avait rendu visite à son ami le saint Dominicain, et qu'ils s'étaient consolés mutuellement ; puis elle lui

dit que bientôt ce vénérable religieux mourrait. Le confesseur vint annoncer cette nouvelle à l'archevêque qui s'empressa de faire une visite au malade, et qui apprit de sa bouche que deux filles d'une grande vertu étaient venues le consoler : il reconnut aussitôt Marguerite et pensa que sa compagne devait être sainte Elisabeth, la patronne qu'elle avait choisie.

La pieuse servante de Dieu avait continué ses pratiques de pénitence pendant ses longues et pénibles maladies ; mais lorsque l'archevêque la vit dans un état désespéré, il la contraignit à coucher sur un lit de plume. On ne tarda pas à comprendre que son mal était mortel : quand on lui demandait autrefois si elle croyait mourir des suites de quelque infirmité, elle répondait négativement ; mais cette fois elle témoigna à plusieurs reprises que la fin de sa vie était assurée. Déjà le 24 mai, elle s'était recommandée aux prières d'un père Capucin, en disant qu'elle ne tarderait pas à rendre le dernier soupir. Au commencement de sa dernière maladie, elle demanda elle-même les derniers sacrements ; mais on refusa de les lui donner, parce qu'on ne voyait encore aucun danger ; enfin, le 5 décembre, on céda à ses instances et elle reçut avec une grande joie le saint Viatique. Le lendemain, elle demanda l'Extrême-Onction qu'on différa : mais le 7, l'archevêque étant venu la voir, elle obtint de lui qu'on lui administrât ce sacrement : pendant les deux heures qui suivirent, elle resta plongée dans une douce extase, et on l'entendit s'entretenir avec le Père Nicolas Factor ; elle se plaignait de n'avoir pas encore reçu sa visite, tandis que saint Louis Bertrand était venu

plusieurs fois la visiter. Saint Vincent Ferrier et saint François lui apportèrent également leurs consolations. Ensuite elle fit sortir de sa chambre les seigneurs qui l'entouraient, afin de se trouver seule avec l'archevêque et son confesseur : elle leur fit alors connaître que Dieu lui avait retiré la douleur des stigmates, et tandis qu'elle ne pouvait souffrir autrefois sur la paume de la main ou sur le cœur la chose la plus légère, elle montra que des objets très-lourds ne l'incommodaient plus. Pendant qu'on récitait à côté d'elle les litanies des Saints, elle répondit très-distinctement à toutes les invocations : puis elle révéla devant ses deux conseillers les plus intimes, qu'elle commençait à souffrir les flammes du purgatoire, comme elle l'avait demandé à Dieu l'année précédente. Elle semblait être plongée dans une fournaise ardente, et un docteur en théologie, dont elle baisa la main avec un grand respect, ressentit pendant vingt-quatre heures dans cette même main un feu inaccoutumé. Bien qu'elle fût en quelque sorte accoutumée à la souffrance, elle semblait succomber sous le poids de douleurs excessivement vives ; elle demanda plusieurs fois du pain trempé dans de l'eau et du vinaigre, et malgré le froid, il fallut qu'on tint la porte et les fenêtres de sa chambre constamment ouvertes : « Mon Dieu », disait-elle, « je ne savais « pas combien les peines du purgatoire sont pénibles, « lorsque je vous ai demandé avec tant d'instances de « les endurer ». Aussi disait-elle aux assistants de ne jamais les désirer. Quand son confesseur l'engageait à les supporter avec autant de courage qu'elle en avait mis à souffrir les douleurs des cinq plaies,

elle répondait qu'il n'y avait entre elles aucune comparaison, parce que les unes venaient de l'amour et les autres de la justice. Ces souffrances, disait-elle, seraient intolérables si l'on n'avait pas l'espérance de la gloire éternelle. Mais le Père des miséricordes n'oublia point sa servante dans cette dure extrémité : le matin du 8 décembre son confesseur la trouva plongée dans une douce extase, et il apprit de sa bouche qu'au moment des Matines elle avait éprouvé un sentiment de consolation intérieure inexprimable : la Mère de Dieu lui avait apparu avec un grand nombre de vierges et de saints pour lesquels elle avait une dévotion particulière : elle ne pouvait exprimer la joie qui remplissait son âme, quoique les peines du purgatoire durassent encore. Pendant les vingt-quatre heures qui précédèrent sa mort, elle demanda à plusieurs reprises quelle heure il était : enfin le 9 décembre, au coup de cinq heures, elle éleva les mains vers le ciel et s'entre tint joyeusement avec son confesseur ; mais personne ne put comprendre ses paroles. A six heures moins un quart, elle dit à haute voix : « Jésus, mon divin « époux, recevez mon âme dans vos mains, afin que je « puisse enfin goûter le repos ». Une voix lui répondit d'un crucifix que lui avait donné l'évêque de Coron : « Venez, mon épouse ». En même temps son âme s'envola vers le ciel. C'était le 9 décembre 1600 ; elle était âgée de soixante-quatre ans. Son visage se revêtit aussitôt d'une beauté extraordinaire ; son teint devint blanc et frais, comme celui d'un enfant ; ses membres demeurèrent souples et flexibles. On trouva sur ses épaules et sur le reste de son corps les cicatrices des

plaies que lui avaient causées la discipline et ses autres instruments de pénitence. L'archevêque la fit couvrir d'un vêtement neuf, et on la porta immédiatement dans l'église des Pères Capucins, afin de prévenir le concours du peuple dans sa chambre. Son corps resta exposé pendant trois jours derrière une grille ; mais cette précaution n'empêcha point que ses vêtements fussent arrachés et qu'on lui coupât les chairs du mollet. Le clergé de toutes les paroisses de la ville et les religieux de tous les Ordres vinrent tour à tour chanter des répons devant sa dépouille mortelle qui fut inhumée en ce même endroit.

Bientôt des miracles vinrent attester la sainteté de cette pieuse servante de Dieu. Un de ses confesseurs, le Père Jacques Sanchez, souffrait depuis douze jours de violentes coliques, lorsqu'il lui vint à la pensée d'appliquer sur son corps un morceau du vêtement de Marguerite : en même temps il s'endormit d'un sommeil léger et aperçut devant lui la pieuse vierge, qui le délivra aussitôt de ses souffrances. Il promit d'écrire sa vie, ainsi que l'en avait prié l'archevêque Ribera. Hieronyma Aguir, compagne de Marguerite, avait un abcès au genou, et la violence de la douleur était si grande, qu'elle ne pouvait dormir. Le médecin voulait le percer ; mais la malade eut recours à sa sainte amie : elle attacha également sur son genou un morceau de son habit, et lui dit en même temps : « Ma « sœur, montrez maintenant que mes services vous ont « été agréables, en me rendant la santé ». Le lendemain, elle était parfaitement guérie. A ces miracles nous pourrions encore ajouter une foule de faits qui

prouvent combien le Seigneur se plaît à glorifier les chrétiens qui, par amour pour lui, ont cherché à se faire oublier du monde : mais le récit de ces merveilles, qui se ressemblent presque toutes, nous entraînerait trop loin.

L'archevêque de Valence, Ribera, qui avait été en rapports intimes avec Marguerite et qu'elle avait établi son héritier, en lui demandant des prières pour son âme après sa mort, fit recueillir avec soin tous les souvenirs qui se rapportaient à cette pieuse servante de Dieu ; en 1603, il ordonna qu'on exhumât ses restes, pour les transporter dans l'église du séminaire qu'il avait fait construire ; et, au grand étonnement des fidèles, on retrouva son corps complètement intact, sans aucune trace de corruption. On l'enferma dans une belle châsse, et il fut déposé dans le mur près de la sacristie, avec une inscription qui rappelle son nom, ses austérités, ses ravissements et ses stigmates. De nombreux ex-voto attestent la reconnaissance de ceux qui ont obtenu leur guérison par ses prières : on y a également fait peindre son portrait ; l'archevêque avait ordonné l'établissement d'une fête au jour de sa mort ; mais lorsque le pape Urbain VIII défendit de rendre cet honneur avant que le siège de Rome se fût prononcé sur la canonisation des saints, l'Eglise de Valence cessa de la célébrer ; mais les fidèles continuèrent de se rendre à ce tombeau près duquel ils obtenaient des faveurs si remarquables.

(Vie imprimée à Valence en 1607.)

Parmi les Franciscains envoyés en Albanie pour fortifier les chrétiens dans la foi, nous devons compter deux saints religieux, le Père Salvator d'Offida, de la province de la Marche, et Paul de Mantoue, de celle de Venise, qui appartenaient l'un et l'autre à la réforme des Récollets. Comme ils prêchaient avec beaucoup de zèle contre le relâchement des chrétiens de ce pays, qui vivaient avec plusieurs femmes, le démon excita contre eux une violente tempête. Les malheureuses filles de perdition, qui vivaient dans le désordre, organisèrent une persécution dans laquelle ils succombèrent. Ils furent mis à mort le 9 décembre 1644. Une lumière céleste brilla pendant quelque temps au-dessus de leurs corps, et leurs ossements, exhumés longtemps après leur martyre, répandirent une odeur très-douce qui remplit d'admiration tous ceux qui avaient conservé le souvenir de leurs vertus.

DIXIÈME JOUR DE DÉCEMBRE

LE VÉNÉRABLE BARTHÉLEMY DE PISE

1401. — Pape : Boniface IX. — Roi de France : Charles VI.

SOMMAIRE : Ses talents pour la prédication. — Son amour pour la pauvreté et l'observation de la Règle. — Son livre des *Ressemblances de saint François avec Notre-Seigneur*. — Autres saints religieux.

Né à Pise, en Italie, de la noble famille des Albizzi, ce saint religieux entra de bonne heure chez les Fran-

ciscains et s'appliqua avec tant de zèle à la perfection de son état et à la science, que son nom était connu de toute l'Italie. Il professa la théologie avec succès à Pise, Bologne, Padoue, Sienne et Florence ; mais son éloquence dans la chaire n'était pas moins remarquable , et ses prédications ramenèrent un grand nombre d'hérétiques à la foi, de pécheurs à la pratique des sacrements, d'âmes tièdes à la piété. Jamais il ne voulut profiter des privilèges qui permettaient quelques adoucissements à la Règle ; il aimait la pauvreté religieuse à tel point qu'en composant ses sermons il écrivait sur des tables ou sur des bouts de papier, afin de ne point paraître s'approprier ce qui pouvait servir à d'autres ; il portait presque toujours un habit déchiré, marchait pieds nus, même dans les pèlerinages qu'il faisait chaque année à Assise pour l'indulgence de la Portioncule, et au mont Alverne, où saint François avait reçu l'impression des stigmates. Cependant, lorsqu'il fut usé par les travaux et la vieillesse, l'obéissance le contraignit à accepter des sandales. Ses études et ses occupations ne l'empêchaient pas de se livrer à la prière : il observait rigoureusement les sept jeûnes de Saint-François ; le reste de l'année, il vivait avec une très-grande sobriété, et s'efforçait de mériter par ses mortifications les douceurs de la vie spirituelle.

La renommée de sa sainteté était si bien établie, qu'on accourait en foule des villes et des bourgs, pour le voir et le vénérer, baiser ses mains et ses habits, lui demander sa bénédiction. Il mourut à Pise, le 10 décembre 1401, à l'âge de cent dix ans. On exposa son corps pendant plusieurs jours à la vénération des fi-

dèles, et on l'enterra devant l'autel où reposent les restes du vénérable Gérard.

Il a laissé plusieurs livres de sermons sur le Carême, sur les mystères de la vie de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge et sur les saints ; mais le plus remarquable est celui qu'il composa sur les ressemblances de saint François avec Notre-Seigneur, et qui fut imprimé à Venise, à Milan et à Bologne. Examiné au chapitre général de l'Ordre, à Assise, en 1399, il fut approuvé, et, en récompense de son travail, l'auteur reçut un habit porté pendant quelque temps par saint François lui-même. Barthélemy en fit don à sa patrie, et les habitants de Pise le déposèrent dans une châsse de très-grand prix.

La province de Toscane fut illustrée par un grand nombre de saints religieux dont nous ne pouvons rappeler que les noms. Ainsi, à Florence, au couvent de Sainte-Croix, reposent les restes mortels du vénérable frère Benoît de Mugello, qui opéra des miracles, selon le témoignage de saint Antonin ; au couvent de Massa, ceux du vénérable frère Bernard de Massa, auquel on attribue également plusieurs miracles après sa mort. A Monte-Ilcino vécut saintement un frère nommé Rolandino, qui s'appliquait avec une ardeur infatigable à l'oraison. Citons encore le vénérable Père Barthélemy de Florence, qui vécut dans une grande familiarité avec les petits oiseaux, et dont la patience, la simplicité et l'obéissance étaient proverbiales.

(WADDING, GONZAGUE.)

DIDACE DE SILVA

ARCHEVÊQUE DE BRAGA

1541. — Pape : Paul III. — Roi de France : François I^{er}.

SOMMAIRE : Converti par une vision, il embrasse la vie religieuse. — Son élection à l'épiscopat. — Crédit dont il jouit à la cour.

Cet illustre prélat, né en Portugal, était fils de Jean Gomez de Silva, chevalier de l'Ordre du Christ, et avait mérité par ses lumières de faire partie du conseil royal à la cour de Lisbonne. Lorsque le roi Jean III l'établit juge en matière criminelle, Dieu le fit sortir du monde par une vision effrayante. Il vit en songe un grand vase rempli de têtes, de mains et de pieds fraîchement coupés ; en même temps une voix terrible lui dit ces paroles : « Voilà ce qu'est la vie ». Voyant alors à quelles injustices sa fonction l'exposait, il résolut d'y renoncer et de choisir un Ordre religieux dans lequel il pourrait faire pénitence de ses péchés, et il embrassa la réforme austère des Frères Mineurs Déchaussés. Pendant son noviciat, le démon essaya par toutes sortes de moyens de le rappeler dans le monde ; mais il résista d'autant plus énergiquement qu'il comprenait mieux les ruses de l'enfer. A partir du jour où il fit profession, on peut dire que sa perfection égala ses lumières, et bientôt son nom fut connu dans tout le Portugal. Le roi, qui s'était séparé de lui avec beaucoup de peine, le choisit pour son confesseur, et le nomma évêque de Ceuta avec le titre de grand inquisi-

teur. En 1539, le prince Henri, cardinal, qui plus tard fut revêtu de la dignité royale, lui confia l'archevêché de Braga, et le roi, voulant montrer combien il avait confiance en lui, ordonna à tous ses officiers de le respecter et de lui obéir, distinction dont le prince Henri avait été seul honoré jusqu'à ce jour. Didace se montra digne par ses vertus, par sa charité envers les pauvres, par son zèle pour le salut des âmes, de la mitre qu'il portait. Il fonda un couvent de Franciscains au bourg de Fundam, où il était né. Ses austérités et son application au travail ruinèrent bientôt sa santé, et quand il sentit la mort approcher, il vint s'y préparer dans un monastère de Frères Mineurs. Il mourut en 1541, à l'âge de cinquante-quatre ans, et fut enterré dans une chapelle de sa cathédrale.

(WADDING.)

FRÈRE GILLES DE GIRGENTI

1602. — Pape : Clément VIII. — Roi de France : Henri IV.

SOMMAIRE : Ses vertus dans le monde. — Ses mortifications. — Son amour pour le travail et la solitude. — Luites contre le démon. — Esprit de prophétie. — Miracles.

Cet humble Frère était originaire de Girgenti, dans le royaume des Deux-Siciles, et avait pour père un maçon, qui, après lui avoir appris à lire, l'envoya dans sa ferme. Dans cette solitude, il fuyait les mauvaises compagnies et s'exerçait presque continuellement à la prière et à la méditation sur les souffrances de Notre-Seigneur, qu'il ne pouvait se rappeler sans verser des

larmes. Pour mortifier son goût, il faisait cuire pour lui seul du pain avec des amandes amères, et il vivait d'une manière si édifiante qu'il était respecté de tous. A l'âge de trente ans, il entra chez les Récollets, et sa régularité pendant le noviciat fit prévoir ce qu'il devait être après sa profession. Il observait très-fidèlement les sept jeûnes de saint François, ne mangeait presque jamais de viande et ne buvait que de l'eau. Il dormait debout ou couché sur des pierres. Sa discipline était armée d'épines, et il se la donnait jusqu'au sang. C'était par ces mortifications qu'il conservait intact le trésor de sa pureté ; mais en même temps il veillait avec soin sur ses yeux, et jamais il ne regardait en face les personnes du sexe qui souvent venaient se recommander à ses prières. Ses confesseurs trouvaient à peine matière à absolution, et il reconnut lui-même qu'il n'avait pas conscience d'avoir commis de péchés graves. Très-zélé pour la pratique de la pauvreté, il s'efforçait de la faire paraître sur lui-même ; pour gagner le mérite de l'obéissance, il demandait la permission de son confesseur pour tout ce qu'il faisait. Ennemi juré de la paresse, il était sans cesse occupé dans le jardin ou dans la cour, et on conserve de lui quatre-vingts beaux palmiers qu'il a plantés : il faisait des rosaires qu'il donnait aux bienfaiteurs de l'Ordre, avec la permission de ses supérieurs. Il fuyait les conversations inutiles, et il semblait qu'il n'eût aucune connaissance des choses de la terre, tant il montrait d'ignorance quand il en entendait parler.

Dieu éprouva son serviteur pendant vingt-cinq ans par des douleurs à la jambe qu'il supporta courageu-

sement et qu'il ne voulut jamais soigner pour en guérir. Un jour, il lui échappa une parole d'impatience contre un de ses Frères, et c'était moins une preuve d'aversion qu'un de ces premiers mouvements de la nature auxquels nous sommes tous sujets : mais il n'eut pas de repos qu'il n'eût demandé pardon de sa faute la corde au cou et à genoux comme un criminel. A cette humilité qui le portait à s'appliquer aux travaux les plus communs, il ajoutait un grand amour pour ses Frères, et il pleurait lorsque l'un d'eux était envoyé dans un autre couvent. Quand ils étaient malades, il les soignait avec un soin particulier et il savait les exhorter à la patience et à la perfection avec un zèle admirable. Il savait par cœur presque toute l'Écriture sainte, et il s'en servait si bien pour exhorter ses Frères qu'ils en étaient étonnés. Souvent il montrait par ses paroles qu'il connaissait le fond des cœurs, et il convertit de nombreux pécheurs qui ne pouvaient résister à la force de ses discours. Il récitait chaque jour l'office de la sainte Vierge et celui des morts avec les sept psaumes de la Pénitence. Il passait la plus grande partie des nuits dans la prière, et il restait à l'église après Matines pour s'appliquer à la méditation.

Bien qu'il sortît très-rarement à cause de ses infirmités, la réputation de sa sainteté se répandit au loin à cause des miracles qu'il faisait, et on venait de toutes parts au couvent de Girgenti, pour se recommander à ses prières : on se disputait les lambeaux de ses vêtements ou les objets qui lui avaient appartenu. Enfin, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, il fut atteint d'une maladie mortelle, et il mourut saintement le 10 décem-

bre 1602. Les habitants de Girgenti et des environs s'empressèrent à l'envi de vénérer ses restes, qui furent déposés dans la sépulture commune des frères, et un an après, retrouvés intacts. Des miracles nombreux sont venus prouver sa sainteté, et on l'invoque souvent dans les maladies.

(Chron. de la prov. de Sicile.)

BOLESLAS LE CHASTE, ROI DE POLOGNE

DU TIERS ORDRE

1279. — Pape : Nicolas III. — Roi de France : Philippe III.

SOMMAIRE : Chasteté parfaite dans le mariage. — Son royaume dévasté par les Tartares et les guerres civiles.

Boleslas, roi de Pologne, était fils de Lech et frère de la vénérable Salomé, reine d'Alicie, qui plus tard embrassa la vie religieuse chez les Clarisses. Après le meurtre de son frère, il courut les plus grands dangers et fut mis en prison avec sa mère par le duc de Massovie qui voulait le priver de la couronne et de la vie. Echappé de sa prison, il reconquit son trône et épousa la princesse Cunégonde, fille de Béla IV, et ils vécurent ensemble dans une chasteté parfaite. Comme saint Joseph, qui profita beaucoup des leçons et des exemples de la très-sainte Vierge, Boleslas se sentit entraîné par les exhortations de sa sainte épouse, et il mérita le glorieux surnom de chaste. Il avait beaucoup de dévotion pour saint François, dont il avait établi l'Ordre en

Pologne, et il voulut même être un de ses fils spirituels en embrassant la Règle du Tiers Ordre. Il se montra toujours très-pieux et très-compatissant pour les pauvres. Son règne fut troublé par de grands revers : en 1240, les Tartares envahirent et ravagèrent ses Etats, et Boleslas se vit obligé de se réfugier en Hongrie, pendant que la Pologne, divisée en deux partis, voyait ses maux encore augmentés par la guerre civile : enfin les habitants du pays, fatigués de ces discordes, rappelèrent leur roi et se soumirent à son autorité. Les Tartares revinrent encore en 1258 et en 1267 ; mais le palatin de Cracovie, soutenu par les prières de Boleslas, réussit à les battre et à les chasser. Et en effet, le saint roi avait eu une vision pendant laquelle les saints Martyrs lui promettaient la victoire. Il vainquit également plusieurs autres nations barbares, et les convertit à la foi. Sur sa demande, le pape Innocent IV mit au rang des Saints, Stanislas, évêque de Cracovie. On lui doit également la fondation d'un grand nombre de monastères. Sa sœur, la vénérable Salomé, étant venue à mourir en 1268 au couvent de Skala, il fit retarder ses funérailles pendant sept mois : son corps ne fut pas entamé par la corruption et fut transporté solennellement à Cracovie. Après cinquante-deux ans d'un règne utile à l'Eglise, il s'endormit dans le Seigneur, en 1279, le 10 décembre. Ses restes ont été déposés dans l'église de l'Ordre, près du grand autel ; et souvent des rayons de lumière céleste vinrent attester la sainteté de ce pieux monarque.

ONZIÈME JOUR DE DÉCEMBRE

LE B. THIERRY DE MUNSTER

1515. — Pape : Léon X. — Roi de France : Louis XII.

SOMMAIRE : Religieux Augustin d'abord, il entre ensuite chez les Frères Mineurs. — Ses travaux apostoliques. — Il travaille à calmer les guerres civiles dans les Pays-Bas. — Il soigne les pestiférés de Bruxelles. — Don de prophétie.

Ce saint religieux, originaire de Munster, en Westphalie, avait d'abord embrassé la vie religieuse chez les Augustins ; mais le désir de la perfection le fit entrer dans l'Ordre de Saint-François, et les vertus qu'il y pratiqua prouvèrent qu'il n'avait pas fait ce changement à la légère. Son zèle pour le salut des âmes, sa parole apostolique, ses travaux continuels, produisirent les plus heureux fruits dans les Pays-Bas. Depuis longtemps déjà les habitants de cette contrée se voyaient divisés par des querelles intestines qui remontaient aux prétentions des comtes de Flandre sur ce pays. En 1350, Guillaume le Mâle, ainsi nommé du lieu de sa naissance, près de Bruges, et sa mère, Marguerite, veuve de l'empereur Louis, se disputèrent la possession des Pays-Bas, et trouvèrent l'un et l'autre des partisans pour appuyer leurs réclamations. La mort de ces deux compétiteurs n'apaisa point les haines, au grand détriment des intérêts temporels et spirituels : après quelques années d'un calme apparent, le feu de la discorde se ralluma en 1440. Philippe

le Bon, duc de Bourgogne et de Brabant, réussit à l'éteindre pendant quelque temps ; mais bientôt les anciennes divisions reparurent plus ardentes que jamais. Le bienheureux Thierry déplorait amèrement ces troubles, et, entraîné par son amour pour la paix, courait de ville en ville pour réconcilier ces ennemis acharnés. Il prêchait partout, sur les places publiques, dans les rues ; sa voix forte et menaçante rappelait au peuple et aux grands les sévérités du jugement dernier : prenant deux têtes de mort, une dans chaque main, il rappelait qu'il n'y avait aucune différence dans l'autre vie entre les pauvres et les riches, entre les rois et les mendiants ; il annonçait que la justice de Dieu, fatiguée de tant de péchés, ne tarderait pas à les frapper de terribles châtimens s'ils ne faisaient pénitence. Ses efforts ne furent pas inutiles ; car un grand nombre d'hommes, entraînés par ses discours, renoncèrent à leurs vengeances.

En 1489, la peste se déclara dans la ville de Bruxelles : tous les prêtres furent emportés par le terrible fléau, et le bienheureux Thierry obtint de ses supérieurs la permission de se dévouer au service des pestiférés. Afin de ne point apporter la contagion dans son couvent, il se fit construire sur la place du marché une tente sous laquelle il conservait le saint Sacrement, et il donnait la sainte Eucharistie à tous ceux qui pouvaient venir le trouver. Ensuite il parcourait à cheval les rues de la ville pour porter le saint Viatique aux malades : averti par une inspiration intérieure, il se rendait d'abord auprès de ceux qui étaient le plus dangereusement atteints. Le sacristain qui l'accompagnait finit

par être victime de son zèle, et le charitable religieux ne trouva personne pour le remplacer. Alors il suspendit à sa ceinture une lanterne, prit le saint Sacrement de la main droite et de l'autre agita la clochette, pour continuer son ministère de pieux dévouement. Lorsque l'hiver arriva, il ne put demeurer sous sa tente, et il fut accueilli par un brasseur, qui restait auprès du marché. Cet acte de charité ne demeura pas sans récompense, car seul de tous les brasseurs de la ville, celui qui lui avait offert l'hospitalité n'eut pas à souffrir de la peste, et on remarqua même que sa bière guérissait les malades. En deux ans, trente-trois mille personnes moururent. Lorsque le fléau eut disparu, le saint religieux fit célébrer une messe d'actions de grâces, et, du haut de la chaire, il fit connaître à ses auditeurs, que de tous ceux qui étaient morts il n'y avait pas plus de deux damnés, selon que Dieu lui-même le lui avait révélé, parce que l'un d'eux avait désespéré de la miséricorde divine, et que l'autre avait refusé de se confesser. Il est impossible de raconter quels furent les travaux de cet homme apostolique pendant ces deux années : il ne connaissait pas le repos ; sans cesse il allait visiter les malades jusque dans les réduits les plus obscurs ; il oubliait de boire et de manger pour ne songer qu'au salut des âmes.

Aussitôt après la peste, il reprit le cours de ses prédications avec une ardeur nouvelle. Il disait souvent du haut de la chaire qu'il valait mieux n'avoir jamais connu la foi, que de ne pas vivre selon ses enseignements dès qu'on les avait une fois reçus. Il ton-

nait contre l'impureté, et il pressait les personnes qui vivaient dans l'habitude du péché de se confesser au plus tôt, comme si elles le faisaient pour la dernière fois de leur vie : il les exhortait à ne pas traiter cette affaire importante avec un homme, mais avec Dieu même, à détester sincèrement leurs fautes, et à prendre de fortes résolutions pour l'avenir. Ses vertus, le mépris qu'il professait pour lui-même, la mortification qu'il pratiquait sur ses sens, sa vie tout entière donnaient une grande force à ses instructions. Comme l'apôtre saint Paul, il craignait, après avoir prêché aux autres, d'être réprouvé lui-même, et il répétait souvent ces paroles : « Seigneur, si le démon vient à l'heure « de la mort me tourmenter par des doutes sur la foi, « je les rejette dès maintenant, et je suis prêt à souffrir mille morts plutôt que d'y renoncer ». Il avait une grande dévotion envers la sainte Vierge, et il s'efforçait de l'inspirer aux fidèles.

Le bienheureux Thierry a laissé plusieurs ouvrages, entre autres *le Miroir des Chrétiens*, qui a été imprimé à Bruxelles, Louvain et Anvers. Ce fut encore par ses soins que les religieuses du Tiers Ordre, à Boxel, embrassèrent la réforme des Clarisses-Urbanistes, et qu'un grand nombre de couvents furent rendus à leur ferveur primitive.

Il avait souvent demandé à Dieu d'être enlevé de ce monde par une courte maladie, et il fut exaucé. Il semble même qu'il ait eu connaissance de sa mort quelque temps à l'avance. Le 11 décembre 1515, après avoir célébré la sainte Messe avec une grande piété, il fut saisi de douleurs très-violentes ; cependant il vint

au réfectoire ; mais bientôt, ne pouvant plus y tenir, il quitta la table et rentra dans sa cellule. Le gardien envoya aussitôt un Frère pour savoir ce qu'il éprouvait. Le Bienheureux était à genoux, les bras étendus comme s'il eût été en prières ; mais il était mort. Ce fut un deuil universel, et le pays conserva longtemps la mémoire de ce saint religieux. Ses restes furent exhumés le 12 septembre 1618, et placés dans une châsse près de l'autel dans la chapelle de l'infirmerie, par les soins du Père André de Soto, confesseur de la princesse Claire-Eugénie, et du Père Henri Sedulius ; mais, en 1644, ils furent enterrés sous ce même autel, d'après les injonctions du pape Urbain VIII, qui avait défendu d'exposer à la vénération des fidèles les ossements de ceux qui n'étaient point placés au rang des saints.

Nous joignons ici au nom du bienheureux Thierry de Munster, celui du Père Adrien de la Weghen, qui passa presque toute sa vie au couvent de Hertogenbosch, et sur la mort duquel nous n'avons aucune date précise. Bien qu'il s'appliquât avec un très-grand soin à la prière et à la vie contemplative, il ne négligeait pas néanmoins les œuvres de la charité ; il visitait assidûment les malades, sans distinction de personnes ; et ni le froid, ni la chaleur, ni la pluie, ni la boue ne pouvaient le retenir ; souvent ses orteils étaient gelés ; quelquefois cependant il succombait sous le poids du travail, et il tombait à terre ; mais il ne tardait pas à se relever, en disant à son corps : « Allons, mon frère « l'âne, debout ; vous n'avez pas raison de vous

« plaindre ». En rentrant au couvent, il venait se prosterner devant l'autel : « Vous avez bien travaillé, mon « frère », disait-il, « reposez-vous un peu ». Dieu lui accorda le don des miracles, et entre autres guérisons attribuées à ses prières, on cite celle d'une épileptique.

LE PÈRE FRANÇOIS BEL

MARTYR EN ANGLETERRE

1643. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Ses études à Douai et en Espagne. — Il embrasse la vie religieuse ; — Est chargé des Anglais catholiques ; — Passe en Angleterre. — Il est arrêté. — Son interrogatoire. — Ses discussions avec les hérétiques dans sa prison. — Il s'oppose à ce qu'on travaille à le délivrer. — Son triomphe.

Ce saint martyr naquit en Angleterre en 1590, et, après la mort de son père, reçut les premières notions de latin de ses tuteurs : puis il passa sous la tutelle de son oncle maternel, qui le fit élever avec son propre fils. A l'âge de vingt-quatre ans, il étudia pendant quelque temps chez les Jésuites de Saint-Omer ; de là, il passa en Espagne, à Valladolid, où il s'appliqua pendant trois ans à la philosophie : c'est là qu'il fut ordonné prêtre et qu'il sut se concilier l'estime et l'amitié d'un grand nombre de ses compagnons. Mais poussé par le désir d'atteindre une perfection plus haute, il reçut l'habit religieux dans la province de l'Immaculée-Conception. Pendant son noviciat, il fut un modèle d'humilité, de prière, de mortification et de

travail. Profès en 1619, il étudia la théologie pendant deux ans en Espagne, puis il vint au collège anglais de Douai, afin de mieux connaître sa patrie, avec les jeunes gens de son pays qu'on envoyait dans cette ville. Après avoir achevé ses études, il fut nommé, par le Père André de Soto, confesseur des Clarisses anglaises de Gravelines, puis des Tertiaires franciscaines de Bruxelles. En 1629, la province anglaise, dont les couvents avaient été détruits par les hérétiques, fut rétablie, et le Père François fut choisi comme définiteur et gardien du couvent que les catholiques de son pays entretenaient à Douai ; en même temps il était chargé de l'enseignement de la sainte Ecriture. Deux ans après, il était nommé provincial d'Ecosse, et il assista en cette qualité au chapitre général qui se tint en Espagne, et où il fut nommé gardien du couvent de Londres. Au milieu de ces voyages, il se montrait partout un digne fils de saint François, et il s'efforçait de pratiquer la Règle dans toute sa rigueur. Les dignités dont il était revêtu ne l'enorgueillissaient point, et il semblait être plutôt le serviteur que le supérieur de ses frères. La sainte Vierge, dont il récitait l'office chaque jour, était son refuge ordinaire. Infatigable au travail, il prêchait, étudiait ou priait presque constamment. Il parlait l'anglais, le français, le latin, le flamand, l'espagnol, et il enseigna même l'hébreu.

Après avoir passé neuf ans à fortifier les catholiques anglais en différentes villes, il fut saisi comme espion par des soldats, le 7 novembre, près de Hartford. On trouva sur lui quelques papiers sur lesquels se trouvaient écrits l'office du Saint-Sacrement, quelques

autres prières et les règles de la Confrérie du Cordon de Saint-François, et on soupçonna qu'il se cachait sous ces écritures des projets contre Cromwel. Un des hommes qui l'avaient arrêté assura même qu'il l'avait vu à Oxford, résidence du roi Charles I^{er}; mais il n'eut pas de peine à démontrer que cette accusation était entièrement fausse. Le lendemain, on découvrit une copie d'une lettre écrite en Espagne et adressée à l'ambassadeur de ce pays en Angleterre, qui lui avait offert son palais pour le dérober aux poursuites du Parlement, mais à condition qu'il ne sortirait pas. Le Père François avait refusé ses offres, parce qu'en se cachant, il n'aurait pu remplir sa mission, c'est-à-dire consoler les catholiques au milieu des persécutions qu'ils enduraient pour leur foi. Comme les officiers lui demandaient s'il était catholique et même catholique romain : « Oui », répondit-il, « et il n'y a pas « d'autre Eglise catholique que l'Eglise romaine, dont « je suis membre, et que par la grâce de Dieu j'espère « confesser toute ma vie ». Il reconnut encore la suprématie du Pape, et dans le cours de ses discussions avec les hérétiques, il leur démontra que leurs bibles avaient été faussées, qu'en dehors de la religion catholique il n'y avait pas de salut à espérer, et que sans la crainte de la prison, la plupart des hérétiques se convertiraient. Il subit un nouvel interrogatoire à Hartford, devant les commissaires du Parlement, et comme on trouva une clef sur lui, on lui fit subir la torture pour savoir de lui ce qu'il avait caché. Il finit par avouer que les objets apportés avec lui se trouvaient chez le portier de l'ambassade espagnole. Le lende-

main, il fut dépouillé de ses vêtements, revêtu de quelques haillons, et ramené à cheval dans la ville de Londres, au milieu des outrages et des insultes de la populace. Il avoua dans cette ville qu'il était un pauvre pénitent de l'Ordre de Saint-François ; mais il ne donna pas de réponse précise lorsqu'on lui demanda s'il était prêtre ; il reconnut que le Bréviaire et le Missel trouvés dans ses effets lui appartenaient, et qu'ils étaient remplis de bonnes prières. Quand il rentra dans la prison de Newgate, on lui remit des lettres de son provincial qui le nommait gardien du couvent de Douai, en remplacement du Père Paul, martyrisé à Londres le 17 avril précédent. François répondit aussitôt à son supérieur qu'il était depuis vingt-quatre heures enfermé dans la même prison que ce vénérable confesseur de la foi, et qu'il demandait les prières de ses frères afin de ne pas succomber dans le combat. Quelques jours après, le Père Pierre Marchant le rappelait à Douai ; mais il était trop tard : le Père François lui fit savoir qu'il était prisonnier et qu'il devait être jugé le 5 décembre : « Quelle sera l'issue de cette « affaire », ajouta-t-il, « je n'en sais rien. Je suis prêt à « monter sur l'échafaud, si la miséricorde divine veut « bien accepter l'offrande d'un grand pécheur. Si je « suis nécessaire à son peuple, je ne refuse pas le tra- « vail ; que sa volonté soit faite. J'ai demandé et je « demanderai encore à mourir pour Jésus-Christ : ma « vie coupable est depuis longtemps un fardeau pour « moi : oubliez-moi ; la mort est un gain pour mon « âme. Je réclame vos prières avec celles de mes frères, « afin que je puisse mourir avec les mérites de la

« sainte obéissance, si je suis condamné comme je le
« désire. Je demande, avec l'apôtre saint André, que
« personne ne m'empêche de souffrir. Si je ne suis pas
« condamné, je ferai tous mes efforts pour recouvrer
« ma liberté, afin de vous obéir ».

Le 7 décembre, il comparut devant le tribunal ;
l'acte d'accusation portait qu'il avait traversé la mer
pour étudier dans des séminaires papistes, et qu'il
avait reçu la prêtrise, malgré les lois d'Elisabeth et de
Jacques, leurs rois. Il ne lui fut pas difficile de démon-
trer qu'il n'y avait ni trahison, ni crime dans les choses
qu'on lui reprochait ; mais l'hérésie est aveugle,
parce qu'elle ne veut pas voir la vérité. Le lendemain,
trois apostats l'accusèrent d'être Franciscain et prêtre,
et citèrent les lieux où ils l'avaient connu. François ré-
pondit que ses ennemis n'avaient droit à aucun res-
pect, puisqu'ils avaient apostasié, mais que d'ailleurs
il se moquait de leurs coups. Ramené dans sa prison,
il reçut après midi l'ordre de déclarer s'il avait quelque
chose à ajouter pour sa défense : « Mes accusateurs
« ont fait leur déposition », dit-il, « les juges m'ont
« déclaré coupable ; je les remercie et je suis heureux
« de mourir avec Jésus-Christ et les saints martyrs
« pour le même motif qu'eux-mêmes. Je m'étonne ce-
« pendant qu'un Etat qui prétend connaître le Christ
« et son Evangile condamne comme un crime de lèse-
« majesté la prêtrise établie par Jésus-Christ lui-
« même ».

Les juges, prétendant qu'on devait obéir aux lois du
pays dans lequel on était né, le confesseur de la foi
répondit : « Oui, je dois obéissance à toutes les lois

« anglaises, excepté à celles qui contredisent la loi de
« Jésus-Christ. Mais soyez assurés que les auteurs de
« cette législation inique souffrent déjà depuis long-
« temps et souffriront éternellement les peines qu'ils
« ont méritées ; et tous les officiers qui la font exécuter
« doivent craindre de partager leur sort ». Il ajouta
qu'il n'avait plus rien à dire, et il entendit la lecture
de son arrêt de mort. Alors il entonna le *Te Deum* et
remercia ses juges du bonheur qu'ils lui procuraient.
« Je prie Dieu », leur dit-il, « que vous n'ayez pas à
« souffrir dans l'autre vie de supplices plus cruels que
« le mien ». Puis il adressa une exhortation au peuple
pour lui montrer qu'il n'y a pas de salut en dehors de
l'Eglise, et il ajouta qu'il mourrait plus de mille fois
pour rendre témoignage à cette vérité. Les catholiques
s'empressèrent de le visiter, pour le vénérer, lui de-
mander sa bénédiction ou sa signature. Sa joie éclat-
tait à chaque instant, et il répétait souvent avec humi-
lité : « Je suis étonné que le bon Dieu veuille m'hono-
« rer de la couronne du martyre, et qu'il ait préféré ce
« misérable pécheur à tant d'autres hommes aposto-
« liques qui ambitionnent la même faveur ».

Plusieurs ministres hérétiques et, entre autres, quatre des plus instruits vinrent le visiter, et il discuta avec eux sur la présence réelle avec tant de succès, qu'ils ne surent que répondre.

Cependant Charles Marchant, chapelain de l'ambassade de France, ne négligeait rien pour obtenir sa délivrance ; il vint même trouver le confesseur de la foi pour lui dire ce qu'il avait fait en sa faveur, et lui faire espérer que son jugement serait rappelé, afin

qu'il pût encore travailler au salut des âmes : « Hélas !
« Monsieur », répondit François, « croyez-vous que ce
« soit une grâce d'être privé de la couronne du mar-
« tyre ; j'ai cru jusqu'aujourd'hui que vous étiez mon
« ami ; mais si vous réussissez dans votre projet, je
« vous regarderai comme mon plus grand ennemi. Je
« vous en prie et vous en conjure, ne retardez pas ma
« mort : c'est mon plus grand bonheur. Faites tout ce
« que vous pourrez ; pour moi, je prierai Dieu, sa
« sainte Mère et saint André, afin que personne ne me
« ravisse la croix et l'échafaud que j'aperçois devant
« mes yeux ». Le duc d'Harcourt, ambassadeur de
France, essaya également d'obtenir sa délivrance ;
mais les prières du saint religieux furent plus puis-
santes que sa médiation.

Lorsque le Père Jean-Baptiste Bullaker, dont nous
avons écrit la vie le 22 octobre, fut conduit à la mort,
le Père François Bel s'était plaint de ce qu'il ne pouvait
mourir avec lui : « J'ai fait profession dans l'Ordre
« avant vous », lui disait-il, « pourquoi ne me permet-
« tez-vous pas de vous précéder au martyre ? » Mais le
confesseur de la foi lui avait répondu : « C'est la vo-
« lonté de Dieu ; vous me suivrez bientôt ». Lorsque
François fut placé sur la charrette destinée aux assàs-
sins et aux malfaiteurs, pour être traîné à l'échafaud,
il se souvint des paroles du Père Jean-Baptiste ; puis,
s'adressant à la foule qui l'entourait : « Mes chers com-
« patriotes », dit-il, « si vous ne voulez pas être con-
« damnés à la misère et à la souffrance, renoncez aux
« péchés, qui seront la cause de terribles châtimens.
« Abandonnez l'hérésie qui vous aveugle depuis tant

« d'années et vous sépare comme des membres dessé-
« chés du corps spirituel de Jésus-Christ, c'est-à-dire
« de l'Eglise. Si l'Angleterre continue à persécuter les
« prêtres et les catholiques, Londres et le royaume
« tout entier auront beaucoup à souffrir ; car sachez
« que la guerre et les autres fléaux sont les moyens
« dont se servira la miséricorde divine pour ramener
« cette nation dans le sein de l'Eglise. N'offensez pas
« plus longtemps la bonté de Dieu, si vous ne voulez
« pas être victimes de sa justice ». Lorsque les juges
lui eurent imposé silence, il se tourna vers un des mal-
faiteurs, qui, frappé de la fermeté avec laquelle le saint
religieux allait au supplice, venait de renoncer à ses
erreurs et avait fait serment de mourir dans la foi ca-
tholique ; il lui donna sa bénédiction et l'exhorta à se
confier en la miséricorde divine, Puis, s'adressant à
son bourreau : « Mon frère », lui dit-il, « je suis affligé
« de ce que je ne puis vous convertir avant ma mort.
« Considérez plutôt l'exemple de ce bon meurtrier,
« afin de rentrer en vous-même ; voyez son bonheur et
« imitez son courage. Je vous en prie, accordez-moi la
« consolation de vous avoir comme compagnon en
« mourant, plutôt que comme mon bourreau ». Les
officiers, craignant ses exhortations, ordonnèrent au
cortège de se mettre en marche vers l'échafaud : alors
le Père François se leva sur la charette avec l'habit des
Frères Mineurs, qu'il avait presque toujours porté sous
ses vêtements séculiers, et toute la foule de s'écrier :
« Quel homme ! comme il méprise les plaisirs et les
« honneurs du monde ». Le bourreau le saisit et l'éten-
dit sur le chevalet, puis lui arracha le cœur, lui coupa

la tête et fit de son corps quatre parts qui furent pendues aux portes de Londres, tandis que sa tête fut attachée à un pieu, sur un pont. C'était le 11 décembre 1643. Les ambassadeurs de France et d'Espagne conservèrent quelques-unes de ses reliques et les envoyèrent à la reine-mère, en France, à la reine de Pologne, et à quelques autres princesses. L'historien de ce martyr ajoute que des miracles ont été obtenus par l'intercession du Père François Bel, mais qu'il n'a pu en avoir un récit détaillé et complet.

LE FRÈRE PIERRE DE GUADALAGARA ET LE PÈRE ALPHONSE DE VALCONÈTE

SOMMAIRE : Pierre de Guadalagara. — Courage avec lequel il supporte une opération douloureuse. — Mortifications et jeûnes. — Alphonse de Valconète. — Son humilité. — Il prédit sa mort.

Le Frère Pierre, originaire de Guadalagara, en Espagne, choisit par humilité l'état de frère lai, bien qu'il comprît le latin, et qu'il fût très-instruit de tout ce qui concerne le saint Office et la célébration de la Messe. Les prêtres désiraient l'avoir pour servant à l'autel, non-seulement à cause de son recueillement, mais encore parce qu'il les rappelait doucement à l'observation des rubriques. Il n'avait d'autre lit que la terre ou le plancher, d'autre boisson que de l'eau ; jamais il ne mangeait de viande, et sa sobriété était telle qu'on se demandait comment il pouvait vivre. Il aimait tendrement les pauvres et leur donnait tout ce qu'il pouvait obtenir ; souvent Dieu vint au secours de sa charité

en multipliant miraculeusement les provisions qu'il leur distribuait. Il évitait avec un grand soin les conversations avec les gens du monde; cependant la renommée de ses vertus était si bien établie, que beaucoup de personnes venaient le consulter et se recommander à ses prières. Il parlait admirablement des choses spirituelles, et ses réponses aux difficultés qu'on lui proposait, étaient empreintes d'une sagesse supérieure. Son respect pour les prêtres était très-grand, et il se mettait à genoux pour leur baiser la main. Malgré ses souffrances, il observait rigoureusement les sept jeûnes de saint François, et ne mangeait pendant ce temps que du pain et des légumes. Enfin, après avoir vécu saintement dans la pratique des vertus religieuses, il tomba dangereusement malade : et quoi qu'il eût beaucoup à souffrir, jamais on ne l'entendit proférer la moindre plainte. Il reçut enfin les derniers sacrements et s'endormit dans le Seigneur, vers l'an 1590, au couvent d'Aunon, dans la province de Saint-Joseph, établie par saint Pierre d'Alcantara. Sa mémoire est fixée dans le Livre des Saints de l'Ordre au 11 décembre.

Nous ajoutons ici la vie du Père Alphonse de Valcôte qui mourut dans le même couvent que le précédent. Après avoir étudié à l'Université d'Alcala et y avoir donné le bon exemple de ses vertus, il entra au couvent d'Arenas que saint Pierre d'Alcantara avait rempli de son esprit de pauvreté en mourant. Le Père Alphonse regardait tous ses frères comme des Saints,

et s'estimait indigne de les servir : du pain, quelques fruits et de l'eau composaient toute sa nourriture. Il avait une grande dévotion pour la sainte Vierge, et chaque jour il récitait son office et le saint Rosaire. Il s'appliquait également avec un grand zèle à soulager les âmes du purgatoire et s'efforçait d'engager les novices à cette dévotion. Jamais on n'entendait sortir de sa bouche la moindre plainte, et il reprenait sévèrement ceux qui blâmaient leurs frères ou le prochain. Dieu lui fit connaître que sa mort approchait; car un jour qu'il se rendait à une chapelle de Notre-Dame qui se trouvait dans la montagne à une heure d'Aunon, il dit à son compagnon qu'il allait célébrer sa dernière Messe. En effet, à son retour, il fut atteint d'une maladie mortelle qu'il supporta courageusement. Le jour de saint Sébastien il avait témoigné le désir d'assister au sermon; mais il ne put se lever et se vit contraint de rester à l'infirmerie : Dieu lui fit la grâce de l'entendre, et il en rendit compte avec une précision telle qu'on ne douta point d'un miracle. Il mourut le jour des Fiançailles de Marie avec saint Joseph, en 1605.

Didace de Calzada, évêque de Salone, eut une vision pendant la nuit et aperçut une troupe de Frères Mineurs qui se rendaient en procession, et un cierge à la main, auprès du lit du Père Alphonse : « Le « gardien est mort », disaient-ils, « nous allons chercher son âme ». L'évêque voulut se lever pour les accompagner; mais il se réveilla et entendit aussitôt la cloche du couvent qui annonçait la mort du vénérable religieux. Le récit qu'il fit de cette vision aux Frères

Mineurs les consola et les confirma dans l'opinion qu'ils avaient du Père Alphonse.

(Chron. de la prov. de Saint-Joseph.)

DOUZIÈME JOUR DE DÉCEMBRE

LE PÈRE JEAN-BAPTISTE DE PONTI
ET LE PÈRE PIERRE D'ESPAGNE

MARTYRS

1653. — Pape : Innocent X. — Roi de France : Louis XIV.

SOMMAIRE : Jean est envoyé en Barbarie. — Ses voyages. — Son zèle pour la conversion des infidèles. — Il est arrêté et mis à mort. — Pierre mérite par ses vertus la couronne du martyr.

Le Père Jean-Baptiste était né à Ponti, dans le Piémont, et après avoir passé saintement sa jeunesse dans le monde, il embrassa la vie religieuse chez les Récollets, dans la province de Saint-Thomas. Son zèle pour la perfection ne fit que s'accroître avec les années ; appliqué à la prière, à l'obéissance, à l'humilité, il était l'objet du respect et de l'affection de ses frères et des personnes du monde. Ses mortifications avaient épuisé ses forces ; mais son énergie était toujours la même, et, à Piobesi, on attribua à ses prières la délivrance des tempêtes qui désolèrent les pays voisins et firent de grands ravages dans ces contrées. Il avait souvent demandé à Dieu la grâce de prêcher l'Évangile chez les peuples barbares, et de verser son sang

pour rendre témoignage à la foi. Or, pendant qu'il était sacristain au couvent de Turin, le Père Pascal, préfet apostolique de Tripoli, vint chercher de nouveaux missionnaires, et le Père Jean se hâta de s'offrir pour aller consoler les esclaves chrétiens des États barbaresques. Bien que sa santé semblât le rendre incapable de ce ministère et que ses frères voulussent le conserver dans leur province, il triompha néanmoins de toutes les difficultés, et le préfet apostolique, qui connaissait son zèle et la sainteté de sa vie, lui ordonna au nom des Cardinaux de la Propagande de se rendre en Barbarie. Le cardinal d'Est, protecteur de cette mission, écrivit au supérieur du couvent de laisser partir le zèle religieux, pour travailler à la vigne du Seigneur dans le poste qui lui était confié. Le Père Jean se rendit à pieds à Marseille, malgré les difficultés de la route, et refusa toute aumône qu'on lui offrit en argent, bien qu'il y fût autorisé par une dispense du souverain Pontife : il préférerait se confier à la Providence qui pourvoit aux besoins des petits oiseaux et ne les laisse pas dans le besoin. C'était également la maxime de saint François : « Jetez les yeux de votre cœur sur le Seigneur », disait-il, « et vous ne manquez de rien ».

Bien que le préfet apostolique lui eût laissé la liberté de choisir la ville dans laquelle il eût à veiller aux intérêts des Chrétiens, le Père Jean voulut se mettre sous la sauvegarde de l'obéissance, et sur l'ordre de son supérieur, il partit pour Tripoli. Le missionnaire Franciscain qui résidait dans cette ville le reçut avec beaucoup de joie, et lui commanda de s'appliquer à

consoler les esclaves chrétiens. Le zèle du saint religieux, sa charité pour les victimes de la barbarie, son ardeur pour la prière, lui concilièrent l'affection et le respect, non-seulement des esclaves, mais encore des Turcs eux-mêmes. Mais il désirait faire plus ; le malheur des infidèles le touchait jusqu'aux larmes, et il demandait à prêcher l'Évangile aux Maures. Sur l'avis de son compagnon, il passa en Espagne pour obtenir cette permission du supérieur ; mais celui-ci venait de partir pour les royaumes de Fez et de Maroc, et le Père Jean se vit contraint de s'embarquer et de revenir à Alger. De là il se rendit à pieds à Tripoli, malgré les dangers de toute sorte dont la route était menacée. C'étaient les bêtes féroces qui peuplent cette contrée, les sables brûlants du désert, la haine des habitants : mais le zèle de l'apôtre ne recule devant aucun péril, et le saint religieux franchit sain et sauf les 400 milles qui séparent ces deux villes, et fut assez heureux de rencontrer sur son chemin des esclaves chrétiens auxquels il prodigua les consolations de son ministère. De retour à Tripoli, le Père Jean trouva dans les fers les Pères Luc d'Oriza, de la province de Corse, Marc de Petrapersa en Sicile, deux prêtres séculiers, l'un de France, l'autre des États Sardes. Ses paroles et sa générosité fortifièrent ces pauvres esclaves. Il s'offrit même au Père Luc d'Oriza pour échanger sa liberté contre ses chaînes, afin que ce religieux pût retourner dans sa province ; mais celui-ci refusa constamment. Alors le Père Jean lui fit sa confession en versant un torrent de larmes, célébra la sainte messe devant de nombreux fidèles, et passa la journée tout

entière au milieu d'eux dans les œuvres de piété et de charité. La nuit suivante, il se mit à genoux devant une image du Sauveur et se livra jusqu'au jour à la méditation. Le lendemain, il se confessa de nouveau, célébra la sainte Messe, et après avoir adressé une dernière exhortation aux esclaves, il se retira. Déjà le gouverneur de Tripoli, nommé Osman Bassa, lui avait envoyé l'ordre de quitter cette ville, sous prétexte qu'il y avait assez de prêtres pour les chrétiens. Jean vint lui demander la permission d'aller à Malte. Ce gouverneur, qui était un apostat, le reçut avec bonté et accueillit favorablement sa requête. Mais le saint religieux, dévoré par le zèle du salut des âmes, lui dit qu'il ne pouvait partir sans tristesse, parce qu'il le laissait lui-même soumis à l'esclavage du démon, et il le pressa vivement de revenir à la foi qu'il avait reniée. Ses paroles firent tant d'impression sur le Bassa, que ne pouvant plus se contenir, il s'enfuit sans vouloir l'écouter davantage. Le Père Jean le suivit dans sa retraite et continua de l'exhorter à faire pénitence de son apostasie, et à mépriser les intérêts de la terre pour mériter la récompense éternelle. Alors les renégats, émus de ses reproches, mais non convertis, se saisirent de lui, et l'engagèrent à s'éloigner au plus vite. L'apôtre s'y refusa, et se rendant chez l'intendant du Bassa, et chez d'autres officiers maures, il les engagea fortement à renoncer à la secte impie de Mahomet, pour embrasser la religion catholique et recevoir le baptême.

Les mauvais chrétiens qui vivent à Tripoli et qui sont plus méchants que les Turcs se mirent à grincer

des dents, et demandèrent à grands cris qu'on punît de mort ce religieux qui prêchait avec tant de force contre le culte des musulmans. Alors le Bassa fit rappeler le Père Jean et donna l'ordre de l'amener devant son tribunal : en ce moment, une de ses sandales se détacha, et, comme on l'invitait à la réclamer, il répondit qu'il pouvait bien s'en passer, puisqu'il était sur la route du ciel. Lorsqu'il comparut devant le gouverneur, on voulut le contraindre à rétracter tout ce qu'il avait dit contre Mahomet ; mais le confesseur de la foi répondit par une sortie vigoureuse contre la fausseté de cette religion, et en affirmant avec un courage héroïque la nécessité de la foi chrétienne pour mériter le salut, il ajouta qu'il aimait mieux gagner la vie éternelle, plutôt que de brûler avec le faux prophète dans les flammes de l'enfer. Irrité de cette énergie, le Bassa commanda qu'on le mît à mort et qu'on jetât son corps dans une fournaise ardente. Alors les barbares tombèrent sur le saint religieux, l'accablèrent de coups de pieds et de bâton, et le couvrirent de crachats ; puis ils le traînèrent en dehors de Tripoli, et après l'avoir percé de deux coups de lance au côté, ils lui enfoncèrent un clou dans la tête. Le martyr expira en prononçant trois fois les saints noms de Jésus et de Marie et en disant : « Seigneur, je remets « mon âme entre vos mains ». C'était le 12 décembre 1653.

Le corps du Père Jean fut ensuite attaché à un pieu, et placé au milieu d'un bûcher auquel on mit le feu : mais une pluie torrentielle écarta les bourreaux et les spectateurs, et il fallut que le lendemain les infidèles

allumassent de nouveau leur bûcher : la dépouille mortelle du saint religieux fut ainsi consumée par les flammes, et les cendres jetées à la mer. La nuit suivante, à cette même place, le Père Jean-Baptiste apparut entouré d'une auréole brillante, les mains et les yeux élevés vers le ciel : de sa bouche sortait une croix revêtue d'un éclat merveilleux ; plusieurs Maures furent témoins de cette apparition. Le Mahométan qui avait recueilli les sandales du saint religieux aperçut également au-dessus de l'endroit où il les avait déposées deux lumières extraordinaires. Des miracles nombreux, obtenus principalement par les esclaves chrétiens qui invoquaient leur martyr, vinrent également fortifier leur foi et augmenter leur confiance dans son intercession auprès de Dieu.

Le Père Pierre, de la province de Saint-Gabriel, en Espagne, fonda en 1505 le petit couvent de Belvis. Sur la montagne qui domine ce monastère, il s'était fait une petite cabane dans laquelle il passait la nuit pour s'y livrer sans témoins à la prière et à la mortification. Sa nourriture n'était composée que de pain et de légumes, et il couchait sur une simple natte. Quelquefois il parcourait le village de Belvis, la corde au cou, la tête couverte de cendres, et en même temps il se flagellait cruellement, pour exciter les fidèles à craindre le péché et à faire pénitence : mais les jeunes gens qui s'amusaient de tout, le ramenaient à son ermitage en l'accablant de mauvais traitements, sans que jamais sa patience se démentît. L'austérité de sa vie et ses

vertus lui méritèrent les faveurs célestes, et on le surprit plus d'une fois élevé en l'air et ravi dans une douce extase. Il fut envoyé en Afrique par ses supérieurs, et gagna la couronne du martyr en prêchant l'évangile aux barbares.

TREIZIÈME JOUR DE DÉCEMBRE

LE V. BERTHOLD DE REGENSBOURG

SOMMAIRE : Ses prédications ardentes. — Résurrection de morts. — Châtiment de la justice divine. — Miracles.

Au premier siècle de l'Ordre, tandis que de toutes parts s'élevaient en Allemagne des couvents de Franciscains, un des plus célèbres religieux de cette province fut le Père Berthold, né à Regensbourg en Bavière. Pendant sa jeunesse, il s'était appliqué avec succès à l'étude ; mais ses progrès dans la perfection ne furent pas moins considérables. En 1251, il se mit à prêcher comme un nouvel Elie avec un zèle admirable pour le salut des âmes ; sa parole brûlante faisait fondre la glace des cœurs, et la plupart de ses auditeurs versaient des larmes quand ils l'entendaient annoncer les vérités de l'Évangile : en Bohême et en Hongrie des milliers d'hommes se pressaient dans les églises pour profiter de ses enseignements, et souvent la foule était si grande qu'il était obligé de parler en plein air : on affirme qu'il a eu jusqu'à cent mille auditeurs le même jour. La force énergique et la sainte

liberté de ses discours frappaient les pécheurs endurcis : un baron, frappé de ce qu'il avait dit contre le vol, rendit un château que son père avait injustement ravi à un abbaye. Une femme, effrayée de ses menaces contre les victimes de l'impureté, fut pénétrée d'une contrition si vive, qu'elle tomba morte devant la chaire. Un jour, à sa voix des morts ressuscitèrent et crièrent à haute voix qu'ils avaient été condamnés à l'enfer par un juste jugement de Dieu, et que sur la demande de Berthold, ils avaient été rendus à la vie pour se confesser ; ils ajoutèrent qu'avec eux soixante mille hommes morts le même jour avaient comparu devant le tribunal de la justice divine, et avaient été damnés à l'exception de quatre ; que trois de ces derniers étaient entrés en purgatoire, tandis que le quatrième, un Frère Mineur, n'avait fait que le traverser pour y prendre les âmes de deux personnes qui s'étaient confessées à lui avant de mourir. Cet événement est attesté par saint Antonin, archevêque de Florence.

Othon, duc de Bavière, qui avait d'abord sagement gouverné ses Etats, venait d'embrasser le parti de l'impie Frédéric II et de son fils Conrad, et avait été excommunié pour ce motif. Irrité de ce châtement, il se mit à persécuter ouvertement l'Eglise.

Une femme, dont le mari était parti depuis de longues années, s'était mariée de nouveau, croyant qu'elle était veuve ; mais quand son premier époux revint, elle refusa d'abandonner le second et tua de sa propre main celui qui venait la réclamer, malgré les efforts de celui qu'elle avait épousé la seconde fois, pour la détourner de ce crime. Le bruit de cette mort se ré-

pandit, et la malheureuse femme coupable de ce meurtre fut arrêtée avec son second mari. Le Père Berthold, qui connut l'innocence de ce dernier par une révélation de Dieu, fit transporter le cadavre du défunt devant le tribunal, et lui ordonna au nom de Dieu de faire connaître quel était son meurtrier. Aussitôt le mort se leva, et accusa sa femme de ce crime abominable. Celle-ci ne put soutenir la vue de ce spectacle, et avoua qu'elle était coupable : mais sur la demande du saint religieux, elle fut simplement condamnée à la prison et passa le reste de sa vie dans les rigueurs de la pénitence. Lorsque le Père David, son intime ami, mourut à Augsbourg, Berthold, qui prêchait à Regensbourg, en eut connaissance d'une manière miraculeuse et se mit à célébrer les vertus de ce saint religieux. Le Père David avait composé un grand nombre de petits traités sur la perfection religieuse, et le Père Berthold en copia un grand nombre de sa propre main pour les distribuer. Celui-ci eut également des relations assez fréquentes avec l'empereur, qui l'estimait beaucoup, et avec un grand nombre d'autres princes. Il mourut saintement à Regensbourg, et fut honoré du don des miracles avant et après sa mort. Aussi chaque année les habitants de cette ville célèbrent-ils sa fête avec une grande dévotion.

(WADDING.)

LE VÉNÉRABLE BARTHOLI, PRÊTRE

DU TIERS ORDRE

1300. — Pape : Boniface VIII. — Roi de France : Philippe IV.

SOMMAIRE : Accordé aux prières de sa mère, il est élevé chrétiennement, soigne les malades, entre dans le Tiers Ordre. — Luites du démon contre lui. — Ordonné prêtre, il est nommé curé. — Miracles et conversions. — Il est atteint de la lèpre. — Esprit de prophétie. — Culte qu'on lui rend après sa mort.

La Toscane nous offre un autre Job dans la personne du vénérable Bartholi, qui fut un modèle de patience. Né à Muchio, il eut pour père un homme remarquable par sa noblesse, mais qui souilla son blason par une vie déréglée. Sa mère était une dame d'une grande vertu : stérile depuis vingt ans, elle demandait à Dieu un enfant que la nature semblait lui refuser. Enfin, elle vit en songe l'apôtre saint Pierre, qu'elle avait choisi pour son protecteur spécial, et qui lui promit un fils dont les vertus seraient très-agréables à Dieu : plus tard, tandis qu'elle le nourrissait encore, elle aperçut des flammes qui sortaient de sa bouche comme les étincelles qui jaillissent du fer sous les coups de marteau des forgerons. Son intelligence se développa de très-bonne heure. Sa modestie et sa prudence brillaient déjà d'un éclat très-vif pendant ses jeunes années : les enfants de son âge l'avaient choisi pour leur chef, et il savait diriger leurs jeux avec une fermeté remarquable. Il était très-appliqué à l'étude, obéissant à ses parents et à ses maîtres, et zélé pour la lecture des livres de piété : il aimait à visiter les églises

et à y prier avec un profond recueillement. Son père, voyant ses dispositions pour la piété, témoigna un grand mécontentement, et s'emporta souvent jusqu'à le frapper, parce qu'il ne voulait pas l'imiter.

Pour échapper à ces mauvais traitements, Bartholi se rendit à Pise et se voua au service des malades dans une abbaye de Bénédictins. Sa charité et son application au travail lui concilièrent l'affection de tous ceux qu'il voyait. Ses soins empressés auprès des malades les plus rebutants, tels que les lépreux, consolèrent plus d'une fois ces pauvres infortunés. Tandis qu'il cherchait à connaître la volonté de Dieu par la prière, le divin Sauveur lui apparut le corps ensanglanté, une discipline à la main, et lui dit qu'il devait réprimer les révoltes de sa chair par la mortification, et qu'il mériterait par vingt ans de souffrances la couronne qui lui était préparée. Il raconta cette vision à un moine, et sur l'avis qu'il en reçut, il embrassa la Règle du Tiers Ordre, appelé aussi Ordre de la Pénitence. A partir de cette époque, il jeûna régulièrement trois fois la semaine, se livra aux exercices de la prière orale et intérieure, et s'adonna à la mortification. Il fit aussi vœu de chasteté, afin de souffrir dans un corps pur les souffrances que Notre-Seigneur lui avait annoncées. Mais le démon, jaloux de ses progrès dans la vertu, sema toutes sortes de dangers sur ses pas. Une demoiselle jeune, riche et belle, qui le voyait souvent, désirait se marier avec lui, et chercha l'appui de la mère du pieux jeune homme pour réussir dans son projet; mais Bartholi, méprisant la fortune et les avantages temporels, parla d'une manière si éner-

gique à sa mère, qu'elle rougit d'avoir fait de semblables propositions à son fils, et qu'elle lui demanda pardon d'avoir voulu allumer dans son cœur le feu de l'impureté. A son retour dans sa maison, elle remarqua que les présents de cette fille avaient disparu, et elle se félicita d'avoir accédé aux désirs de son fils. Mais l'esprit impur n'avait pas dit son dernier mot : il s'efforça de rappeler dans l'âme de Bartholi le souvenir de cette demoiselle et de l'amour qu'elle avait pour lui ; il lui représenta que le mariage était un sacrement, et que c'était de sa part une noire ingratitude de mal répondre à une affection si légitime. Il lui apparut même un jour sous les traits de cette jeune fille, et lui dit qu'elle s'était cachée dans l'église afin de lui parler, et de demander le secours de ses prières, afin qu'elle pût à son exemple consacrer sa pureté au Seigneur. Alors Bartholi, s'armant du signe de la croix, la pria de venir devant l'autel et de faire vœu de chasteté. Le démon, déçu dans son attente, leva le masque et prit l'apparence d'un monstre effrayant, qui se saisit du saint jeune homme et l'accabla de coups, à tel point qu'il le laissa à demi mort. Les religieux, qui avaient entendu un bruit extraordinaire, accoururent et le trouvèrent étendu à terre. Bartholi résolut alors de renoncer au monde et de suivre le conseil de son évêque, c'est-à-dire de recevoir la prêtrise. Il fut ordonné à l'âge de trente ans, et établit une confrérie de Pénitents à Volterra, où il avait fixé sa résidence.

Peu après, il fut nommé curé de Peccioli, près de Pise, et il fut reçu dans cette paroisse comme un ange ; car la renommée de ses vertus l'avait précédé, et son

zèle pour le salut des âmes confirma les fidèles dans l'opinion qu'ils avaient de sa sainteté.

Il professait une tendre compassion pour les âmes du purgatoire, et s'efforçait de les soulager par ses prières et ses bonnes œuvres : Notre-Seigneur, voulant lui témoigner combien cette dévotion lui était agréable, lui apparut aux dernières paroles du *Pater*, et l'engagea à prier pour toutes les âmes qui sont sous la puissance du mal, c'est-à-dire pour celles du purgatoire, qui sont victimes de la haine et de la violence du démon.

Après avoir travaillé pendant dix ans au salut des âmes à Peccioli, il fut nommé curé de Picchena, où il édifia ses paroissiens autant par ses instructions que par l'innocence de sa vie et la pureté de ses mœurs. Semblable à un ange de douceur, il étouffait les différends, éteignait les haines, réconciliait les inimitiés et dirigeait les âmes dans la pratique de la charité. Les pauvres étaient l'objet de sa plus tendre sollicitude, et il se faisait un plaisir de donner l'hospitalité aux pèlerins et aux religieux : il aimait particulièrement les Frères Mineurs et se chargeait lui-même de leur laver les pieds.

Pour couronner ses vertus, Dieu lui envoya la maladie ; à l'âge de cinquante-deux ans, il fut atteint de la lèpre, et il supporta cet état pendant vingt ans avec un courage admirable. Un chirurgien lui avait dit que son mal pouvait être guéri ; mais pour cela, il fallait pratiquer des œuvres déshonnêtes : le saint prêtre préféra rester infirme toute sa vie, plutôt que de souiller son âme par la lèpre du péché. Il renonça à sa cure et

se retira dans une maison abandonnée à un quart d'heure de San-Geminiano, avec son disciple, le vénérable Vivaldo, du Tiers Ordre comme lui, et dont nous avons raconté la vie le 1^{er} mai. Comme Job, il n'avait pas un membre qui ne fût malade : son nez fut bientôt rongé par les vers ; la chair et les ongles de ses doigts tombèrent ; ses yeux s'affaiblirent et il devint presque aveugle ; lorsque ses souffrances augmentaient, il en remerciait le Seigneur, parce qu'il regardait la douleur comme un présent du ciel. Une pauvre femme s'était également attachée à lui et le soignait avec un zèle admirable.

Aux peines physiques venaient souvent s'ajouter les ennuis de la pauvreté.

Le Seigneur l'honora du don des miracles : c'est ainsi qu'une pauvre femme, dont le corps était couvert d'ulcères, recouvra la santé par les prières du vénérable serviteur de Dieu. On regardait encore comme un prodige l'odeur délicieuse qui s'exhalait de ses plaies, et ceux qui lui rendaient visite mangeaient sans répugnance avec lui.

Enfin, après vingt ans de souffrances, Dieu lui révéla qu'il serait bientôt délivré, et, neuf jours avant sa mort, pendant qu'il était plongé dans une douce extase, on l'entendit s'écrier : « Il est temps, Seigneur, que vous
« me laissiez sortir de cette misérable prison ». La nuit suivante, le Fils de Dieu lui apparut avec une multitude d'Ange et de Saints, et lui promit que dans huit jours il serait au ciel. Après cette vision, saint Geminien, patron du bourg voisin, resta auprès de lui et lui dit de se faire enterrer dans l'église de cette paroisse :

alors Bartholi changea son testament sur ce point, parce qu'il avait déjà choisi un autre lieu pour sa sépulture. Il demanda ensuite à recevoir les derniers Sacrements, et s'endormit paisiblement dans le Seigneur, au milieu des chants des Anges qui étaient venus chercher son âme pour la conduire dans la gloire. Il mourut le 13 décembre 1300, à l'âge de soixante-douze ans. Sa dépouille mortelle fut portée dans l'église des Pères Augustins, à San-Geminiano, et il fallut retarder sa sépulture de trois jours, afin de permettre aux fidèles de satisfaire leur dévotion. Sa bonne servante, nommée Stella, pleurait à ses pieds, lorsque le mort lui prit la main et la retint dans la sienne pendant cinq heures, comme s'il eût voulu par là lui témoigner sa reconnaissance. De nombreux miracles s'accomplirent à son tombeau ; on cite même la résurrection d'un enfant mort, obtenue par sa protection. Le curé de Luciniano, apprenant que des assassins lui avaient tendu un piège sur son chemin, invoqua le vénérable Bartholi, qui lui apparut et le fit passer au milieu de ses ennemis sans qu'ils l'aperçussent. Il avait également une grande puissance sur les démons : une dame de Florence, apprenant que beaucoup de possédés avaient été délivrés à son tombeau, se fit conduire à San-Geminiano pour obtenir la même faveur : mais l'esprit des ténèbres, avant de la quitter, s'adressa à une femme mondaine qui était présente et lui dit : « Allez, allez, vous avez en vous autant de démons que de faux cheveux sur la tête ». Confuse et rougissant de sa vanité, celle-ci s'empressa de profiter de ce reproche et renonça dès lors au luxe et à la pa-

rière. Le pouvoir de Bartholi sur les démons était si bien connu pendant sa vie, qu'on grava sur sa tombe ces paroles : « Ossements du vénérable Bartholi de « San-Geminiano, chasseur des mauvais esprits ». On invoque aussi ce serviteur de Dieu contre les tempêtes de la mer, et plus d'une fois les matelots ont reconnu les effets de sa puissance.

Cent quatre-vingt-quatorze ans après sa mort, on exhuma ses ossements et on les déposa dans un autel de marbre ; plus tard on construisit une église en son honneur à San-Geminiano, et le pape Grégoire XIII l'enrichit de plusieurs indulgences. Alexandre VI permit de lui rendre un culte et de l'honorer comme un saint confesseur. Nous devons encore une Vie de ce Saint au Père Théodore Ferroni, religieux Augustin, qui l'écrivit en reconnaissance d'un miracle qu'il avait obtenu par son intercession. Cette Vie a été imprimée à Florence en 1650.

(WADDING.)

LE FRÈRE GONZALVE SANCHEZ

1361. — Pape : Innocent VI. — Roi de France : Jean II.

SOMMAIRE : Il se convertit pendant une maladie et promet, avec l'agrément de son épouse, d'embrasser la vie religieuse. — Ses vertus, et ses miracles après sa mort.

Gonzalve Sanchez appartenait à une noble et riche famille ; mais dans sa jeunesse il s'était livré au désordre. Très-habile dans le maniement des armes, il était la terreur de ses ennemis : après s'être marié, il

embrassa la carrière militaire, plutôt pour piller que pour rendre service au roi de Castille, sous les ordres de qui il s'était enrôlé. Mais Dieu le visita par la maladie, et comme il craignait la sévérité des jugements divins, il se sentit porté à embrasser la vie religieuse chez les Frères Mineurs. Désirant mettre son dessein à exécution avant de mourir, il pria son épouse de lui permettre de recevoir l'habit de saint François, disant que sans cela il ne pourrait espérer d'une manière assurée son salut éternel. Sa femme, ne doutant pas de sa mort, et ne voulant pas contrister ses derniers instants, consentit à cette demande en présence de l'évêque, et Gonzalve se fit porter au couvent voisin, pour y mourir dans la compagnie des religieux. Mais il avait à peine fait cette démarche, que sa santé se rétablit, et notre jeune seigneur persévéra dans son généreux dessein. Cependant son épouse ne voulait pas se séparer de lui : réunissant ses amis, elle se rendit avec eux au couvent et réclama son mari, disant qu'elle n'avait pas consenti de bon gré à ce qu'il se fit religieux, mais seulement pour consoler ses derniers instants. Gonzalve résista énergiquement à ses instances, et même aux prières et aux conseils des religieux : enfin, pour échapper à ces importunités, il demanda un entretien particulier avec son épouse et lui dit : « Est-il
« vrai que vous m'aimez comme vous le dites ? alors
« pourquoi donc vous opposer à ma bonne volonté ?
« Comment pouvez-vous m'aimer et mettre en péril
« mon salut ? Si vous aimez ce corps périssable, aimez
« aussi mon âme immortelle : nous serons bien mieux
« unis dans le ciel que pendant les courts instants de

« vie qui nous restent ». Puis, lui montrant toute la vanité du monde, les pièges du démon, les gloires et les récompenses du ciel, les peines de l'enfer, il l'impressionna si vivement, qu'elle résolut à son tour d'embrasser la vie religieuse chez les Clarisses. Aussi ses parents furent-ils très-étonnés quand ils virent son mari lui couper les cheveux, et quand ils apprirent peu après qu'elle était entrée dans un couvent avec ses deux filles, tandis que son fils allait rejoindre et imiter son père. Leurs biens furent vendus pour payer leurs dettes, et comme Gonzalve ne pouvait réparer tous les maux qu'il avait causés pendant sa vie de soldat, il se rendit, la corde au cou, auprès de tous ceux qu'il avait offensés et leur demanda humblement pardon.

A partir du jour où il fit profession, ce nouveau soldat de Jésus-Christ se livra tout entier aux rigueurs de la pénitence : il marchait pieds nus, portait sous son vêtement un rude cilice ; il n'avait pour nourriture que du pain et de l'eau, pour cellule que l'église : le plancher et un morceau de bois formaient son lit. Sa conversion toucha un grand nombre de gentilshommes qui se convertirent, et même quelques-uns d'entre eux embrassèrent la vie religieuse. Le souvenir de ses péchés le pénétrait d'une profonde humilité, et quand il entendait ses frères accuser leurs moindres fautes, il était rempli de confusion. Il fit deux fois le pèlerinage de Rome et d'Assise : à son retour dans sa province, il voulut, pour confondre son ancien orgueil, mendier, à l'exemple de ses frères, et se livrer aux fonctions les plus viles, et principalement au soin des lépreux. En quelques années il amassa de grands mérites devant

Dieu et mourut saintement, en 1361, au couvent d'Orense, dans la province de Saint-Jacques, en Galice. Il fut enterré à côté du vénérable Jean de Gandie, dont nous avons raconté la vie le 13 juillet.

Il avait opéré quelques miracles pendant sa vie; mais Dieu le glorifia surtout après sa mort, et son tombeau était visité par une grande foule de fidèles.

Cette province de Saint-Jacques compte encore un grand nombre d'autres hommes remarquables par leurs vertus : dans l'église du couvent de Coruna, on conserve dans une belle châsse les reliques d'un compagnon de saint François, qui pendant la construction des bâtiments, appelait les poissons sur le bord de la mer et en prenait autant qu'il lui en fallait pour nourrir les ouvriers. Le monastère de Ribadeo a été également bâti par un compagnon de saint François, dont on conserve les restes avec respect et vénération. Citons aussi deux religieux du nom de Jean, qui moururent en odeur de sainteté, et furent inhumés au couvent d'Astorga.

(WADDING.)

QUATORZIÈME JOUR DE DÉCEMBRE

—

LE FRÈRE GUIDON DE BETTONA ET AUTRES

Louis Jacobille consacre dans son Livre des Saints de l'Ombrie un souvenir à Guidon de Bettona et à Jourdain de Gubbio qui vivaient dans le même couvent, et tous deux vers 1270. Ils se distinguèrent principalement par leurs austérités, leur amour pour la prière et la pauvreté. Guidon prédit plusieurs événements futurs et parut quelquefois élevé en l'air pendant qu'il était en oraison. Il échangea son séjour sur la terre pour une demeure dans le ciel vers l'an 1290. Jourdain avait une grande charité pour ses frères et jouissait fréquemment de faveurs célestes. Il mourut saintement vers 1306.

Le vénérable Jean de Laudes était de San-Geminiano, en Toscane. Touché par les sermons de saint François, il embrassa la vie religieuse et eut le bonheur de recevoir le saint habit des mains de cet illustre patriarche. C'était lui qui soignait saint François dans ses maladies, et il fut assez heureux pour toucher de sa main la plaie de son côté. Il rendit son âme à Dieu dans le premier siècle de l'Ordre, au couvent de Bettona, et des miracles vinrent après sa mort confirmer l'opinion qu'on avait de sa sainteté.

LE PÈRE ANDRÉ DE CASTRO

ET AUTRES

DANS LES INDES OCCIDENTALES

SOMMAIRE : Le Père André obtient la permission de partir pour l'Amérique. — Ses travaux apostoliques. — Autres religieux : Alphonse de Molina, Antoine de Nuête, Christophe Romero, Pierre de Castello, Hyacinthe, gouverneur au Mexique. — Judocus de Ryeke.

Le Père André était né à Burgos, en Espagne, d'une famille noble et riche. Après avoir embrassé la vie religieuse, il s'appliqua avec tant de soin à l'étude de la théologie et de l'Écriture sainte, qu'il mérita d'être compté parmi les hommes les plus instruits de son temps. Mais le bruit des merveilles accomplies en Amérique par le vénérable Martin et ses douze compagnons, qu'on appelait les douze apôtres, enflamma le zèle du Père André, et il obtint la permission de partir pour l'Amérique, où il arriva en 1540. Il apprit rapidement les langues du Mexique et surtout de Matlatzinga ; il composa même en cette dernière quelques ouvrages de piété et un dictionnaire avec une grammaire pour en faciliter l'étude. Il fut le premier missionnaire de Matlatzinga, et, par ses prédications, il réussit à convertir un grand nombre de païens. Il prêchait tous les dimanches trois fois, en espagnol, en mexicain et dans la langue du pays ; il passait le reste du temps à confesser et à prier : rien n'arrêtait son zèle, ni les montagnes escarpées, ni les déserts, ni les cavernes peuplées de bêtes sauvages : il allait chercher partout des

pêcheurs à convertir et des barbares à évangéliser et à civiliser. Homme d'une profonde humilité, il refusa constamment les dignités ecclésiastiques ; au milieu de ces travaux pénibles, il n'oubliait pas la mortification religieuse, et il se contentait pour toute nourriture d'un peu de pain et de quelques légumes : il dormait sur une planche ou sur la terre nue, et si peu, qu'on se demandait avec étonnement comment il pouvait résister à une vie si austère. Bien qu'il reprochât sévèrement aux Indiens leurs désordres, il fut toujours l'objet de leur respect et de leur affection. Il mourut en 1577 au couvent de Toluca, laissant une mémoire vénérée.

Parmi les ouvriers apostoliques qui se distinguèrent par leurs vertus dans la province du Mexique, nous devons compter le Père Alphonse de Molina. Il était encore très-jeune lorsqu'il fut amené en ce pays par ses parents, et il en apprit la langue avec tant de succès qu'il la parlait comme les naturels. Lorsque les Frères Mineurs y arrivèrent, il leur servit d'interprète ; puis, quand il fut en âge, il embrassa la vie religieuse chez les Franciscains, et se livra tout entier à la conversion des païens. Afin d'aider ses frères à prêcher l'Évangile, il composa un grand nombre de livres dans la langue mexicaine, entre autres un dictionnaire, un abrégé de la doctrine chrétienne et des livres de prières. Il consacrait le jour à prêcher, et il écrivait pendant la nuit. Il observait la Règle de Saint-François d'une manière parfaite, vivait dans la pauvreté et l'obéissance ;

il eut beaucoup à souffrir en prenant la défense de ses chers Indiens contre leurs persécuteurs. Ses jeûnes et ses mortifications épuisèrent enfin ses forces, et, après avoir enduré patiemment une longue et pénible maladie, il s'endormit dans le Seigneur le 18 mars 1584, à l'âge de quatre-vingt-huit ans : il en avait passé soixante-dix dans l'Ordre. Sa mort fut un deuil général parmi ses frères et les Indiens, et il laissa une réputation de sainteté bien méritée.

Le Père Antoine de Nuête, en Espagne, était fils d'Alphonse Alvarez Corillo, noble gentilhomme. Après avoir reçu le titre de docteur en droit à Salamanque, il entra chez les Hiéronymites, et changea son nom de Corillo pour prendre celui de Nuête, sa patrie. Quelques années après, il obtint de passer chez les Frères Mineurs de l'étroite observance ; enfin, en 1542, il fut envoyé sur sa demande au Mexique. Mais, comme il ne put apprendre la langue de ce pays, il resta au couvent de Mexico pour confesser les Espagnols, qui l'aimaient beaucoup à cause de son humilité et de sa douceur.

Christophe Romero avait été page d'Eléonore, sœur de Charles-Quint et épouse de François I^{er} ; mais le désir qu'il avait de servir Dieu dans la pauvreté volontaire, le porta à demander l'habit religieux dans la province des Saints-Anges ; cependant il ne fut pas admis, parce qu'il refusa de faire connaître son nom, dans la crainte qu'on ne l'estimât à cause de sa no-

blesse. Il se rendit alors, vêtu en paysan, dans la province de Saint-Gabriel, et il reçut l'habit religieux sous le nom de Zamora ; son zèle pour le salut des âmes lui mérita la faveur d'être envoyé en Amérique pour y travailler à la conversion des païens ; il mourut avec une grande réputation de sainteté au couvent de Tulla.

Pierre de Castello, prêtre de la province de l'Immaculée-Conception, fut envoyé en Amérique en 1534. Après avoir travaillé avec succès à la conversion des Mexicains et des Otomikas, il fut atteint de la goutte et devint aveugle. Alors il se retira au couvent de Tulla, bénissant Dieu des maladies et des infirmités qu'il lui envoyait. Quand la souffrance lui laissait un peu de repos, il entendait les confessions des néophytes indiens, leur adressait du haut de la chaire quelques exhortations, et enseignait à ses frères les langues du pays. Son humilité, sa mortification et son amour pour la prière lui avaient concilié l'affection de tous ceux qui le connaissaient. Il rendit le dernier soupir en 1567.

Lorsque l'illustre Fernand Cortez s'empara de Mexico au nom de l'empereur Charles-Quint, un de ses officiers, nommé Hyacinthe, fut nommé gouverneur de deux villes, et, abusant de sa puissance, il se fit servir par cinq cents Indiens esclaves. Un jour, il en envoya deux en un certain endroit pour s'acquitter d'un message ; mais ils furent pris par les Barbares, qui voulurent les offrir en sacrifice à leurs idoles et les man-

ger. A cette nouvelle, Hyacinthe prend les armes pour les délivrer, mais il est battu, et ce n'est qu'après de grandes difficultés qu'il parvient à échapper aux mains de ses ennemis. La nuit suivante, il eut une vision : il se vit traîné au tribunal du souverain Juge, qui lui reprocha ses cruautés, et lui ordonna de rendre la liberté à ses esclaves, de vendre ses biens et d'embrasser la vie religieuse, s'il voulait éviter l'enfer. Hyacinthe obéit et entra chez les Franciscains. Il fut dès lors un modèle de pauvreté, d'obéissance et d'humilité ; mais il refusa de recevoir la prêtrise, bien qu'il fût très-instruit. Il exerça pendant longtemps les fonctions de portier au couvent de Mexico, et il fut la providence des pauvres et des mendiants qui venaient à chaque instant lui demander des secours et des consolations. Indiens et Espagnols, tous l'aimaient, et ses exhortations vives et pressantes produisaient les plus heureux fruits de salut dans les âmes. Son zèle pour la conversion des infidèles le porta à demander dans sa vieillesse la permission d'aller les conquérir à la foi : il partit avec quelques religieux et quelques soldats pour Zacateca, où habitaient les Chichimekas, peuple anthropophage. Après six années de courses apostoliques dans ce pays, il alla recevoir au ciel la récompense de ses mérites : il mourut en 1566 au couvent de Zacateca qu'il avait fondé. Un an après sa mort, on retrouva son corps encore complètement intact ; sa mémoire est en grande vénération chez les Espagnols et les Indiens de cette contrée.

Vers l'année 1530, un gouverneur espagnol bâtit une nouvelle ville sur les ruines de l'ancienne Quito, capitale du Pérou, et lui donna le nom de San-Francisco. Il y établit un couvent de Frères Mineurs, et le premier religieux qui l'habita fut le Père Judocus de Rycke, né à Malines, et profès de Gand. Nous savons, par une lettre écrite de sa main en 1556, qu'il travailla pendant plus de vingt-deux ans à répandre la foi chrétienne parmi les barbares, et à multiplier les couvents de Franciscains ; il atteste que ces Indiens étaient d'un caractère très-doux, d'une grande simplicité de mœurs et d'une droiture remarquable : il demande des ouvriers pour l'aider dans sa mission, et il se plaint d'être incapable de répondre à tous les besoins de ces idolâtres, si bien disposés à renoncer à leurs fausses divinités. Cette province comptait dix-neuf couvents en 1680.

QUINZIÈME JOUR DE DÉCEMBRE

LE V. FRANÇOIS DE SAINT-JACQUES

1616. — Pape : Paul V. — Roi de France : Louis XIII.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Vie admirable et vertus sacerdotales du Père François dans le monde. — Sa vocation religieuse.

Parmi les instruments dont Dieu se servit au XVII^e siècle pour répandre dans toute la chrétienté la

dévotion à l'Immaculée-Conception de la Bienheureuse Vierge Marie, et pour exciter la piété de la nation espagnole envers cet auguste mystère, il faut compter le Père François dont les vertus ont fait l'admiration de ses contemporains. Né le 30 août 1567 à Fregenal de la Sierra, dans l'évêché de Badajoz, et baptisé le 9 septembre suivant, il eut pour père Pierre de Trégo et pour mère Isabelle Rodriguez qui appartenaient l'un et l'autre à une ancienne noblesse. Sa sœur, nommée Marie de Saint-Jacques, embrassa la vie religieuse et se distingua par sa régularité et sa ferveur. Quant à François, il ne tarda pas à manifester les trésors de grâces dont il était rempli. Ses progrès dans l'étude furent très-rapides, et bientôt il surpassa tous les jeunes gens de son âge dans l'intelligence de la langue latine et de la philosophie. Lorsqu'il eut atteint l'âge de quinze ans, son père l'envoya demeurer à Séville chez son grand-père, qui le fit partir deux ans après pour le Pérou, espérant que par son habileté il ne tarderait pas à s'enrichir. Il se livra donc au commerce avec un marchand dans une ville appelée Notre-Dame de Peys ; mais, vers l'âge de vingt-trois ans, il se sentit fatigué du négoce et entraîné vers la prêtrise.

Sa conduite était irréprochable, et grâce à la protection divine, il évitait avec soin tous les écarts de la jeunesse. Un jour qu'il avait fait un serment pour donner de l'autorité à ses paroles, il en ressentit tant de peine qu'il résolut d'en faire pénitence et de ne jamais recourir à ce moyen. Cependant il lui arriva peu après de manquer à sa promesse ; mais à peine eut-il laissé échapper de sa bouche cette parole, qu'il se mit à se

frapper la poitrine, et à baiser la terre devant tout le monde. C'est ainsi que François travaillait à se vaincre lui-même, et à surmonter l'attrait qui le poussait vers les vanités du monde. Le riche marchand avec lequel il vivait, reconnut bien vite ses qualités, et il songeait à se l'attacher en lui donnant une de ses filles en mariage, avec une dot de 1200 ducats ; mais le saint jeune homme le remercia de l'honneur qu'il voulait lui faire, et lui annonça qu'il était décidé à quitter le monde et à embrasser la vie religieuse. Cette réponse n'affligea point le marchand, mais elle lui fit estimer encore davantage un jeune homme si vertueux : il chercha même divers moyens pour l'amener à renoncer à ses projets, et pour cela il se servit de quelques amis communs qui essayèrent toutes sortes de réflexions pour amener François à consentir à ce mariage. Tout fut inutile : sa décision était prise, et pour éviter les dangers qui le menaçaient, il abandonna le commerce et reçut la prêtrise.

Les vertus qu'il fit paraître dans ce nouvel état le firent remarquer de l'évêque de Charcas, nommé Alphonse Ramirez de Vergaza, qui le choisit pour son secrétaire, et peu après lui confia la cure de Gulloma, dans la province de Pacagez, dont les revenus étaient considérables. Mais c'était encore trop peu pour son mérite : l'évêque le nomma bientôt visiteur d'une partie de son diocèse et curé de la ville de la Paz. François ne démentit pas les espérances qu'on avait conçues de lui. Sa vigilance et son zèle pour la conversion des pécheurs, sa charité envers les pauvres, son ardeur pour la prière lui concilièrent l'affection de tous

ses paroissiens. Aux travaux ordinaires du saint ministère, il joignait des austérités secrètes ; il portait un rude cilice, se donnait la discipline, couchait sur un lit si dur, qu'il pouvait à peine s'y reposer : il consacrait la plus grande partie de la nuit à la prière et à la contemplation. Bien souvent il jeûnait par dévotion ; mais il savait adroitement cacher ses mortifications, en prétextant ses travaux : il se contentait de quelques morceaux de pain et de légumes à peine cuits, dont les restes étaient distribués aux chevaux, parce que personne ne voulait en manger. Ce fut par cette vie pénitente et mortifiée qu'il mérita d'entendre la voix de Notre-Seigneur qui l'appelait à la pauvreté, à l'humilité et à la pénitence de l'Ordre Séraphique. Préoccupé des intérêts de sa sœur, qui était encore dans le monde, il pria le Seigneur de l'éclairer, et il se sentit entraîné par le désir de retourner en Espagne pour y établir sa sœur et embrasser lui-même la réforme de saint Pierre d'Alcantara.

Après l'avoir placée dans un monastère, et accompli divers pèlerinages, il arriva à Plaisance où se trouvait le provincial de la province de Saint-Gabriel, et lui demanda l'habit religieux. L'argent qu'il avait rapporté d'Amérique, lui servit à doter sa sœur, et à fonder une chapelle : il consacra le reste à diverses bonnes œuvres, sans vouloir écouter les représentations de ses amis qui ne connaissaient pas encore son projet, lui conseillaient de ne pas prodiguer ainsi ses ressources. Le jour où il demanda le saint habit à Plaisance, il célébra la sainte Messe avec tant de larmes et de recueillement que tous les assistants en furent touchés. Le

supérieur l'envoya quelque temps après Noël au couvent de Notre-Dame de Monte-Cœli : c'était un couvent situé dans la montagne où un froid très-rigoureux régnait pendant tout l'hiver. Le pieux novice obéit aussitôt, sans manifester la moindre répugnance pour un changement de domicile à cette époque de l'année. Lorsque le gardien lui demanda, selon l'usage, ce qu'il désirait, il leva les yeux au ciel, et après avoir récité la prose *Veni, sancte Spiritus*, il répondit avec tant d'humilité que les religieux présents à cette cérémonie ne doutèrent pas que le Saint-Esprit ne remplît son cœur : se voyant alors enrôlé sous l'étendard de saint François, il ne put contenir la joie intérieure qui animait son âme, et remercia le Seigneur et ses frères de lui avoir procuré cette faveur.

Pendant qu'il faisait l'admiration de ses frères par son mépris de lui-même, le Seigneur le comblait de ses faveurs, et souvent il passait des jours entiers dans le ravissement. Le gardien le surprit une fois dans sa cellule, le jour de la Pentecôte, dans une extase : à genoux, les yeux levés au ciel, le visage en feu, il ne voyait rien, il n'entendait rien, et il révéla plus tard à un de ses amis que ce jour-là le Seigneur lui avait accordé la grâce de la simplicité, afin de ne juger personne témérairement, et qu'il avait senti dès lors une force surhumaine qui l'empêchait d'offenser Dieu. Il fit profession le jour de la Purification de la sainte Vierge en l'année 1604, et reçut le surnom de saint Jacques pour lequel il avait une grande dévotion.

Quelques mois après, il fut envoyé dans les villages voisins pour demander l'aumône, et dans ces courses

que lui imposait l'obéissance, il se fit remarquer par son zèle pour le salut des âmes. Il avait reçu de Dieu un don particulier pour parler des choses spirituelles et pour toucher les cœurs, et il profitait de toutes les circonstances qui se présentaient pour exciter les hommes à la crainte et à l'amour de Notre-Seigneur, à l'horreur du péché, et à la réception des Sacrements : ses manières pleines de douceur, sa figure ascétique, le feu de son regard, venaient s'ajouter à la force de ses paroles et produisaient les plus heureux fruits de salut.

Le bruit de ses vertus se répandit au loin, et des personnes de haut rang écrivirent au gardien pour demander qu'il vînt les édifier. Il recevait également un grand nombre de lettres dans lesquelles on réclamait ses avis sur la vie spirituelle. Le provincial cependant ne voyait pas avec plaisir qu'on arrachât le Père François à sa solitude, et pour mettre fin à cet empressement extraordinaire, il lui commanda de se rendre au couvent de Villeneuve de Fresno. Mais la prudence des hommes ne peut rien contre les desseins de Dieu, et le Seigneur, qui voulait se servir de ce saint religieux pour la conversion des âmes, lui envoya dans cette nouvelle solitude de nombreux pécheurs pour les ramener à la vertu, et des personnes pieuses pour les affermir dans la voie de la perfection. De son côté, le démon ne pouvant voir sans dépit le bien qui se faisait par le moyen du saint religieux, ne tarda pas à lui susciter de cruelles persécutions.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Patience inaltérable du Père François dans les souffrances. —
Son humilité et son obéissance.

Il arrive presque toujours que les amis de Dieu ont à endurer de nombreuses contradictions, et le Seigneur le permet afin de les purifier et de changer la paille de leurs imperfections en cet or pur qui doit entrer dans la construction de la Jérusalem céleste. Les yeux des hommes ne sont pas toujours sensibles à la lumière de leurs vertus, et ceux qui les poursuivent et les persécutent agissent souvent avec de bonnes intentions. Il y avait dans le Père François certaines choses que souvent les personnes spirituelles ne peuvent elles-mêmes supporter : ainsi sa longueur dans la célébration de la sainte Messe, la joie qu'il y montrait, ses soupirs et ses larmes, ses absences quotidiennes du couvent, ses conversations avec les séculiers et même avec des femmes qui avaient vécu dans le désordre, les lumières qu'il recevait sur l'état intérieur des consciences, étaient autant de motifs qui le faisaient détester des uns et chérir des autres. Les premiers doutaient de son bon esprit, pendant que les autres admiraient sa vertu. On ne savait que penser de lui ; ses ennemis augmentaient chaque jour, et lui reprochaient d'être un hypocrite, ou un exalté que le démon séduisait, un vagabond, un religieux mondain, un orgueilleux, etc. Le provincial, ému de ces bruits, ordonna une enquête sur sa manière de vivre, et, après avoir entendu des religieux et des séculiers comme témoins, il fit juger cette affaire en chapitre,

où il fut décidé qu'on enverrait le Père François dans un couvent écarté, qu'il ne pourrait en sortir ni avoir de rapports avec le monde, soit par paroles, soit par lettres.

Le saint religieux fut donc condamné à se rendre dans un monastère situé à une demi-lieue d'Albuquerque, au milieu des montagnes et des forêts ; il obéit aussitôt sans témoigner la moindre répugnance. En passant par Badajoz, il entra au couvent de cette ville et demanda à genoux la bénédiction d'un excellent Père, qui le traita comme un hypocrite et lui reprocha de tromper les hommes, et d'ignorer la vie religieuse : mais ces paroles, bien loin de mortifier l'homme de Dieu, le comblèrent de joie, et il se jeta aux pieds du religieux pour les baiser, et le remercier de cette fraternelle correction. Une telle humilité remplit de confusion le fils de saint François et lui fit reconnaître que notre serviteur de Dieu avait été fausement accusé. Au couvent d'Albuquerque le vénérable religieux eut affaire à un gardien d'une sévérité excessive, qui dépassa même les ordres qu'il avait reçus dans les mauvais traitements dont il accabla le Père François. Il lui défendit de dire la Messe à moins de ne pas dépasser une heure ; cette défense causa une grande peine au saint religieux ; mais craignant de ne pouvoir obéir, à cause des faveurs que Dieu lui faisait, il préféra communier avec les novices, et comme bien souvent il était ravi hors de lui-même en recevant la sainte hostie, le gardien lui ordonna de se présenter seul à la sainte table avant Prime. Jamais il ne devait parler à ses frères, excepté dans le cas d'une nécessité

absolue, et il était chargé de balayer chaque jour la cour du couvent. Le Père François se soumit à tous ces ordres avec une parfaite obéissance, et ne donna jamais le moindre signe de mécontentement. Sur le moindre prétexte, même sans raison, il se voyait condamné à la discipline ou à d'autres humiliations, et bientôt les religieux, témoins de ces mauvais traitements, commencèrent à le mépriser : lorsqu'il recevait quelque mortification, jamais le calme intérieur de son âme ne se démentait : son visage souriant indiquait le plaisir qu'il ressentait d'être ainsi maltraité ; quand il venait remercier le gardien et lui baiser les pieds, souvent celui-ci lui faisait un reproche de mépriser ses remontrances et le condamnait à recevoir de nouveau la discipline. A ces vexations et à ces tortures continuelles, le Seigneur ajoutait d'autres épreuves intérieures, afin de lui faire comprendre la faiblesse de la nature et la force de la grâce. Enfin un jour, poursuivi par un vif sentiment de l'abandon dans lequel il se trouvait, il se jeta à genoux pour demander à Dieu de fortifier son cœur, parce qu'il ne pouvait plus avancer. Il fut exaucé, et en rentrant au couvent, il trouva le gardien et ses frères complètement changés à son égard. Il comprit bien qu'il était redevable de ce bienfait à la bonté divine ; mais après six ou sept jours de repos et de tranquillité extérieurs, il ressentit une profonde affliction d'esprit et se vit en butte à de profondes ténèbres ; il n'éprouvait aucun goût pour la prière ni pour les exercices de la vie religieuse, et son âme était plongée dans l'amertume et le découragement. Comprenant alors qu'il avait perdu les faveurs

de son Dieu en regagnant l'amitié de ses frères, il retourna sur la montagne où il avait prié, et supplia le Seigneur de lui pardonner les plaintes qu'il avait exprimées, de lui envoyer de nouveau, si telle était sa volonté, des contradictions et le mépris des hommes, mais d'unir son cœur au sien afin de pouvoir supporter toutes les persécutions qu'il lui plairait. Après cette prière, il rentra au monastère, et le gardien lui fit infliger sans motif une rude discipline : le Seigneur avait exaucé son serviteur.

Un ami du Père François, religieux comme lui, étant venu au couvent d'Albuquerque, obtint la permission de s'entretenir avec lui, et lui témoigna une grande compassion pour ses souffrances : « Ne me plaignez pas », lui dit le saint religieux, « car personne ne me maltraite ; au contraire, je suis bien redevable au gardien et aux religieux, et je ne saurais assez les remercier de tout le bien qu'ils me font ». Il exhorta ensuite ce religieux à endurer avec patience toutes les contradictions et le mépris, parce que, ajouta-t-il, c'est le moyen de mériter les faveurs célestes. Il lui raconta qu'un jour le Seigneur Jésus s'était montré à lui sur la montagne avec des chaînes aux pieds et qu'il l'avait consolé en lui disant qu'il avait souffert beaucoup plus que lui ; il lui révéla encore d'autres grâces extraordinaires qu'il avait reçues de la bonté divine, mais en lui demandant de garder un secret absolu sur ces confidences. Pendant ce temps, le commissaire général de l'Ordre en Espagne, le Père Pierre Gonzalès de Mendoza, faisait examiner de nouveau sa cause au chapitre provincial, et après avoir étudié attentive-

ment les pièces de son procès, il fut convaincu de son innocence, et le fit rendre à la liberté afin qu'il travaillât de nouveau à la sanctification des âmes. Cependant la calomnie n'avait pas cessé de s'exercer sur son compte, et on l'accusa devant l'inquisiteur de Lerena d'avoir prêché des maximes contraires à la foi. Celui-ci le fit comparaître devant lui pour s'en assurer, et le Père François, qui connaissait depuis quelques mois le nouvel orage qui allait fondre sur lui, s'empressa de solliciter la permission d'aller à Pregenal, où il se trouvait. Il se présenta devant lui avec joie, dans l'espérance qu'il aurait à subir quelques affronts. L'inquisiteur le traita comme un hérétique et lui adressa de sévères reproches ; mais le saint religieux se mit à genoux pour les recevoir, puis, sur l'ordre qu'il en reçut, il se releva et répondit aux accusations formulées contre lui avec tant de précision que son juge le considéra dès lors avec respect, et retira même un grand profit de ses instructions.

Un jour qu'il s'entretenait de matières spirituelles avec un vénérable prêtre séculier, dans un couvent de religieuses, à Zafra, il survint un Frère Mineur d'une autre province qui l'accabla d'injures et d'outrages : « Votre excellence a grandement raison », répondit humblement le Père François, « je suis un mauvais « religieux » ; et il se jeta à ses pieds pour les baiser. Le prêtre, témoin de tant de patience, lui demanda comment il n'avait pas répondu à de telles injures. « Ce Frère », dit-il, « est dans le vrai, et il a parlé avec « beaucoup de zèle ; mais l'ennemi de notre âme vou-
« lait me ravir la perle de la patience, qui est très-

« agréable à Dieu ». Le lendemain, il alla trouver ce religieux pour le remercier de sa correction fraternelle, et cette démarche eut pour résultat de les unir l'un à l'autre par les liens d'une étroite amitié. Recevait-il quelque réprimande de ses supérieurs ou de ses frères, il les invitait à venir avec lui à la chapelle, afin de prier Dieu qu'il les récompensât de leur charité. Au milieu de toutes ces contradictions, il montrait une telle joie, qu'il craignait d'offenser ainsi le Seigneur, et qu'il s'en accusait en confession. Lorsqu'il avait souffert quelques injures, il se hâtait de faire connaître son bonheur à son directeur ; d'autre part, il était inquiet quand il ne trouvait aucune occasion de gagner quelques mérites par la patience et les humiliations.

À l'humilité et à la patience, il joignait une parfaite obéissance : jamais la fatigue ne lui servit de prétexte pour se dispenser de la soumission à ses supérieurs. C'est ainsi que pour ne pas transgresser la défense du gardien d'Albuquerque, il préféra se priver des consolations célestes dont Dieu le comblait pendant la célébration des saints mystères. Lorsqu'après avoir éprouvé son esprit, le provincial lui ordonna de dire la Messe, mais en une heure au plus, il se conforma entièrement à cet ordre, parce qu'il n'était plus libre de s'abstenir ; et Dieu le dédommagea de cette contrainte en lui prodiguant ses faveurs pendant le temps que lui laissait l'obéissance.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Ravissements et extases. — Zèle pour le salut des âmes.

La vie de ce saint religieux peut se résumer en ces deux mots : il brûlait du désir de faire partager au prochain son zèle pour le salut, et il s'élevait jusqu'à Dieu par une oraison presque continuelle. Il était d'autant plus attiré vers le ciel que déjà le Seigneur l'avait assuré quatre fois que tous ses péchés avaient été effacés. Dans les premières années qui suivirent sa profession il avait dans sa cellule un petit instrument composé de cordes de laiton avec lequel il s'accompagnait en chantant quelques versets des psaumes ; mais il ne tardait pas à être ravi en extase, et il n'entendait plus les religieux qui venaient lui parler. On ne pouvait savoir quand il dormait, et toutes les fois que ses supérieurs entraient dans sa cellule, ils le trouvaient à genoux et en prières. A table, il semblait plongé presque continuellement dans la contemplation, et on le voyait sourire ou pleurer selon les inspirations intérieures qu'il recevait de Dieu. Lorsqu'on l'engageait à prêter son attention aux choses qu'on lui disait : « Continuez », répondait-il, « je vous écoute ». Quand il se trouvait en voyage sur des chemins écartés de toute habitation, et qu'il ne pouvait contenir les élans de son cœur, il poussait des cris tels que son compagnon en était effrayé. Les lumières dont il était favorisé pendant ses ravissements sur la très-sainte Trinité et les autres mystères de la foi, étaient pour son cœur la source d'un amour ardent, et souvent il semblait sur le

point d'étouffer : aussi recherchait-il l'air pur des montagnes afin de respirer plus librement.

Les personnes pieuses étaient bien souvent témoins des faveurs qu'il recevait du ciel. Le jour de la fête de saint François, une grande croix d'or, entourée d'une lumière éclatante, apparut au-dessus du calice après la consécration, et resta visible jusqu'à ce que le vénérable religieux eut consommé les saintes espèces. Une autre fois, l'enfant Jésus se montra lui-même sur l'autel pendant que le Père François célébrait la sainte Messe, et parut lui accorder de grandes faveurs. Quand on lui racontait ces apparitions, il reconnaissait qu'elles avaient été la cause de sa longueur, et des soupirs qu'il poussait en communiant.

Le divin Sauveur formait lui-même son serviteur à la pratique de la perfection. Il lui dit un jour qu'un vase ou une tonne recevaient les eaux des fleuves ou des étangs selon leur capacité, que le monde est comme une mer d'amertumes et de tempêtes, que les eaux dont cette mer est remplie sont les contradictions et les persécutions ; qu'il nous donne à boire ces eaux selon la capacité de nos âmes, et que nous devons le remercier comme d'une grande faveur lorsque nous avons beaucoup à souffrir, parce que c'est par ce moyen qu'il nous prépare à une grande gloire. Il l'exhortait à mourir entièrement à lui-même, à embrasser sa croix, à ne pas s'inquiéter des besoins de son corps ni de son âme, parce qu'il y pourvoit lui-même, à ne rechercher en toutes choses que sa volonté divine, et à recevoir de sa main l'honneur ou la honte selon qu'il le jugerait convenable. Ces enseignements

ne faisaient que développer dans le cœur du saint religieux un zèle ardent pour la sanctification des âmes. Aussi dès que son innocence eut été lavée des calomnies dont il avait été victime, il s'appliqua sans relâche à procurer la gloire de son maître par ses conseils. Des hommes de toute condition, des prêtres et des religieux de divers Ordres, des femmes, attirés par le bruit de sa sainteté, accoururent de toutes parts, même de l'Andalousie et de l'Estramadure pour recevoir ses avis. Bien qu'il ne prêchât pas, il réussit par ses exhortations vives et pressantes à convertir un grand nombre de pécheurs, et à diriger dans les voies de la perfection une foule d'âmes encore chancelantes ou tièdes dans le service de Dieu. Il parlait si admirablement, avec un accent si convaincu des mystères de la religion, que des hommes instruits l'appelaient le Séraphin.

Partout où il trouvait des hommes assemblés, il profitait de l'occasion pour leur adresser quelques paroles d'édification, pour les exhorter à la fuite du péché et à la pratique de la vertu : mais en même temps les reproches qu'il adressait partaient d'un cœur si aimant que personne n'osait s'en irriter. Le blasphème surtout lui causait une horreur indicible, et quand il entendait outrager le saint nom de Dieu, il se jetait à genoux pour baiser la terre et récitait le psaume *Miserere* en expiation de ce péché. Beaucoup d'hommes qui prétendaient ne pouvoir s'en corriger, se convertirent en se rappelant que le Père François en avait demandé pardon devant eux. Il détestait également les maisons de jeux, parce qu'elles sont un foyer de dis-

pute, de dissipation et de perte éternelle. Il entra un jour dans une de ces maisons, et adressa aux joueurs quelques remontrances, mais il le fit avec tant de douceur qu'ils le remercièrent et cessèrent aussitôt de jouer. « Venez avec moi », leur dit-il, « je vais dire la « sainte Messe pour vous ». Ils le suivirent aussitôt, et quand il eut fini, il revint trouver les propriétaires de cette maison pour les engager à ne jamais permettre chez eux ces sortes d'amusements ; il les décida même à mener une vie chrétienne et à embrasser la Règle du Tiers Ordre.

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : Dévotion du Père François envers la sainte Vierge ; son zèle pour propager le culte de son Immaculée Conception.

Nous pouvons dire que la glorieuse Mère de Dieu a été en quelque sorte l'étoile polaire du Père François : car ses principales fêtes ont marqué les circonstances les plus importantes de sa vie. Baptisé dans l'Octave de la Nativité, revenu en Espagne le jour de la Purification, il fit profession le même jour et mourut à la fin de l'Octave consacrée à son Immaculée-Conception. Il aimait et servait la Reine du ciel comme sa Mère, et dans toutes ses exhortations, il s'efforçait de pousser les hommes à l'honorer avec une tendre dévotion. Mais il ne montra nulle part tant d'amour que dans le sanctuaire de Guadalupe, où l'on vénère une statue miraculeuse de la sainte Vierge. Lorsqu'il y vint pour la première fois, il reçut d'un religieux une image bénie de cette statue, et il la portait toujours sur sa poitrine : mais il la découvrait quand il parlait en

public, et comme le temps l'avait noircie, il se plaisait à l'appeler sa petite négresse. Il aurait voulu porter une chaîne à son cou pour signifier qu'il était son esclave, et sur son front une empreinte marquée au fer rouge pour marquer qu'il lui appartenait corps et âme. Il était même sur le point de tracer sur lui-même le nom de Marie, quand un religieux entrant dans sa cellule le détourna de son projet en lui disant que ses supérieurs en seraient mécontents.

Un jour, en se rendant à Guadalupe avec quelques séculiers, il aperçut du haut de la montagne l'église consacrée à la très-sainte Vierge : en ce moment il ne put réprimer les élans de sa joie : après avoir chanté le *Salve Regina* avec ses compagnons, il leva les yeux et les mains au ciel, et fut transporté d'une manière miraculeuse jusque dans la vallée. Lorsqu'il entra dans l'église, il entonna l'hymne *O gloriosa Domina* ; quelques religieux attirés par ses chants sortirent du chœur et le virent avec étonnement élevé dans l'air, et passant ainsi par-dessus la grille. Quand il fut devant la statue miraculeuse, on l'entendit converser avec Marie, qui lui répondait elle-même, lui souriait avec amour : pendant quatre heures, ce fut un entretien continu et plein de tendresse entre cette glorieuse Mère et le saint religieux qui se regardait comme son fils. La Reine des Anges lui obtint l'intelligence des saintes Ecritures, l'éclaira sur sa Conception-Immaculée et l'engagea à écrire les révélations qu'elle lui faisait. Elle lui promit en même temps qu'elle protégerait toujours ceux qui se montreraient zélés pour propager la dévotion à ce mystère.

Il obtint de grandes faveurs célestes dans ce sanctuaire. Quelques jours avant la Pentecôte, il se sentit animé pendant la sainte Messe de la conviction intime que le Seigneur lui accorderait quelques nouveaux bienfaits en ce jour de fête, comme celui qu'il avait reçu l'année précédente : car Dieu lui avait promis de le préserver de tout péché grave. Dans cette espérance, il vint se prosterner devant l'image miraculeuse, et se mit à fondre en larmes : bientôt il fut ravi et entendit les leçons de la sagesse éternelle sur les moyens à prendre pour atteindre la perfection. C'est de la bouche même de Marie qu'il apprit cette belle prière : « Seigneur, purifiez mon âme afin de vous honorer « selon la foi de ma Mère la sainte Eglise : donnez-moi « un cœur humble afin que je vous obéisse en tout ; « donnez-moi un esprit soumis, afin que je vous con- « naisse et vous aime pour vous-même ».

La très-sainte Vierge, parlant par la bouche de cette statue vénérable, lui promit de venir à son secours toutes les fois qu'il l'invoquerait, qu'elle le visiterait dans sa dernière maladie, et qu'elle le conduirait dans la gloire, mais à la condition qu'il travaillerait à la gloire de son Immaculée-Conception. Ces faveurs qu'il recevait à Guadalupe lui rendaient ce sanctuaire excessivement cher, et quand il était obligé de le quitter, il versait des larmes abondantes ; il demandait la bénédiction de sa céleste maîtresse cinq ou six fois avant de partir, il se couchait à terre, comme s'il n'avait pas la force de s'en séparer. Mais lorsqu'il en était éloigné, il recourait à sa petite image ; il la contemplait avec amour, l'interrogeait sur ses entreprises, et selon qu'il

la voyait sourire ou prendre un regard sévère, il agissait ou s'abstenait. Une dame de Truxillo l'ayant prié de bénir quelques vers qu'elle avait composés en l'honneur de Marie, il répondit qu'il ne pouvait le faire sans la permission de sa négresse : il courut donc dans sa chambre et jeta les yeux sur une peinture qui représentait Notre-Dame de Guadalupe : mais il ne put remarquer le moindre sourire dans son regard et il refusa de faire ce qu'on lui commandait.

Par sa dévotion envers l'Immaculée-Conception, il se montrait un vrai fils de saint François. Il gémissait à la pensée que des hommes instruits et éclairés fussent d'un sentiment opposé, et il désirait que l'Eglise fît de ce mystère un article de foi. Il adressait à Dieu de fréquentes prières pour obtenir cette décision, et un jour, le 9 mai 1609, tandis qu'il priait devant la sainte image de Guadalupe, il fut ravi en extase et reçut l'explication de certains passages de la sainte Ecriture qui se rapportent à ce dogme de la religion catholique. C'est ainsi que le Fils de Dieu et sa sainte Mère préparaient leur serviteur aux desseins qu'ils avaient sur lui, et en particulier à propager la foi à ce mystère dans toute la chrétienté. Il se sentait inspiré intérieurement à faire connaître cette dévotion, surtout aux personnes pieuses, et il demandait leurs prières afin de suivre la volonté divine et de ne pas être trompé par les mouvements intérieurs qui le pressaient d'agir.

Pendant que les âmes dévouées à la piété l'aidaient de leurs prières, il se rendit à Guadalupe, et la sainte Vierge lui apparut : « Vous saurez bientôt », lui dit-

elle, « pourquoi je vous ai amené ici ». Et, en effet, quelques jours après, pendant qu'il méditait devant la statue miraculeuse, il entendit la glorieuse Mère de Dieu lui dire : « Traitez le mystère de ma Conception « Immaculée, car le temps est venu ». Et comme il prétextait son incapacité, la voix ajouta : « Vous ne « travaillerez pas sans recevoir de bonnes garanties ». Revenu à lui-même, il trouva dans ses mains un anneau en argent d'un travail très-ancien qu'on croit avoir été porté autrefois par la sainte image, et dans laquelle se trouvait enchâssée une médaille de même métal qui représentait la sainte Vierge tenant une épée à la main et écrasant la tête du serpent. Il ignorait d'où lui venait cet anneau ; mais bientôt il comprit que c'était un présent du ciel ; en même temps il sentit une grande facilité pour commencer ce travail. Cependant Marguerite d'Autriche, épouse de Philippe III et reine d'Espagne, ayant entendu parler de la sainteté du Père François, obtint du général des Franciscains l'autorisation de le faire venir à la cour et même de lui commander en vertu de la sainte obéissance et au nom du général. Le saint religieux se rendit donc à Madrid, descendit au couvent royal de Saint-Gilles, et vint saluer le roi avec un grand nombre de religieux. Lorsque le Père François eut baisé, comme tous les assistants, la main du monarque, celui-ci, se tournant vers le duc de Lerme : « Je crois », lui dit-il, « que ce « Père est un Saint ». Il se présenta ensuite à la reine, et selon l'ordre qu'il en avait reçu du général, il se mit à sa disposition. Ses conseils et ses avis furent très-utiles à cette pieuse princesse et aux dames de sa

cour. Un jour, pendant que le Père François s'entretenait avec la reine de matières spirituelles, le roi vint se mêler à leur conversation. La reine lui commanda de lire à son auguste époux les vers qu'il avait composés en l'honneur de la sainte Vierge ; il obéit et, quand il eut terminé, il se jeta aux pieds du roi, le suppliant au nom de l'amour qu'il devait au Fils de Dieu et à sa sainte Mère, de protéger de toute sa puissance ceux qui défendaient la croyance à son Immaculée Conception, et d'employer tous ses soins à en obtenir la définition, comme article de foi ; en retour, il lui promettait la protection de cette glorieuse Reine pour lui et tout son royaume. Le roi, touché de sa dévotion, répondit selon ses desirs et s'engagea à faire tout ce qu'il pourrait. Le Père François commença vers cette époque à saluer tous ceux qu'il rencontrait par ces paroles : « Loués soient le très-saint Sacrement et l'Immaculée Conception de la Vierge Marie ! » et comme il les répétait fréquemment, elles furent bientôt dans toutes les bouches ; les prédicateurs s'en servirent au commencement de leurs sermons. Le Père Antoine de Truxillo rend témoignage de ce fait dans ses chroniques de la province de Saint-Gabriel, imprimées à Madrid en 1693.

Après la mort de la reine, en 1611, le Père François revint dans sa province et consacra tout son temps à la conversion des pécheurs et à la sanctification des âmes. Sa dévotion envers Marie semblait augmenter de jour en jour, et les faveurs qu'il en recevait, devenaient de plus en plus fréquentes : c'est ainsi que, pendant son voyage de Guadalupe à Truxillo, il la vit

constamment à côté de lui ; elle lui apparut encore pendant plus de quatorze jours de suite avec son divin Fils au couvent d'Albuquerque. Au commencement de l'année 1614, il vint habiter à Séville où il fut reçu avec le bienheureux Jean de Prado, martyrisé au Maroc, et dont nous avons écrit la vie le 24 mai. Son arrivée causa le plus grand plaisir à Dom Matthieu Vasquez, chanoine de la cathédrale, archidiaque de Carmone et grand bienfaiteur du couvent, qui espérait profiter des lumières du saint religieux pour recouvrer la santé du cœur et de l'âme : il ne fut pas trompé dans son attente, et au bout de deux ou trois entretiens, il fut guéri. Le Père François lui parla de l'Immaculée Conception, et lui demanda de l'aider de tout son pouvoir à propager cette dévotion : le chanoine y consentit, et peu après assura au gardien, que selon sa promesse il était décidé à consacrer tous ses biens pour honorer Marie dans ce mystère.

Mais avant de commencer, ils demandèrent des prières aux âmes pieuses, afin que Dieu manifestât sa volonté dans une affaire si importante, mais ils s'abstinrent de faire connaître leur dessein, excepté à Bernard de Toro, prêtre éclairé et grand ami de l'archidiaque. Pendant neuf jours ils se rendirent tous les trois dans la chapelle domestique de ce dernier, et s'y livrèrent à la prière et aux exercices de la pénitence : d'un commun accord, ils décidèrent que le Père François irait trouver le roi pour lui rappeler sa promesse, et que pendant ce temps on répandrait dans les écoles quelques cantiques en l'honneur de l'Immaculée Conception, afin de les faire chanter par les enfants.

Comme le saint religieux en avait déjà composé trois, ils en choisirent un seul, après avoir invoqué les lumières de l'Esprit-Saint, et le firent imprimer à quatre mille exemplaires avec une belle image de Marie Immaculée. Ce cantique, connu d'abord dans les écoles de Séville, fut envoyé dans toutes les villes et dans les principaux bourgs de l'Espagne, et bientôt les enfants, par la bouche de qui le Seigneur se plaît à tirer une louange parfaite, firent entendre leur voix pour célébrer la glorieuse Mère de Dieu : on essaya bien de s'y opposer ; mais c'était en quelque sorte mettre de l'huile sur le feu : jour et nuit, sur les places publiques et dans les rues retentissaient les vers composés par l'humble religieux. Un élan général semblait entraîner tous les cœurs, et même aux plus grandes solennités, les prêtres les plus instruits prêchaient sur ce mystère. Le Père François se trouvait à toutes les fêtes, et partout où il rencontrait quelques personnes réunies, il chantait et engageait à chanter avec lui son cantique : sa dévotion bravait tout respect humain ; il s'adressait même aux seigneurs et aux dames, et quand il avait parcouru les rues en chantant avec les enfants des écoles, il arrivait souvent qu'on voyait au-dessus de leur tête l'enfant Jésus qui leur donnait sa bénédiction. Au commencement du mois de juillet, le Père François se rendit à Valladolid pour voir le roi. Il s'adressa d'abord au duc de Lerme, premier courtisan de ce monarque, et lui raconta ce que ce prince lui avait promis quelques années auparavant touchant le mystère de l'Immaculée Conception ; il ajouta que les chrétiens étaient disposés à bien accueillir cette dévotion, que

si le roi l'aidait à la propager, il en serait récompensé par le Seigneur, mais que s'il refusait de tenir ses engagements, il en serait puni. Cette sainte et courageuse liberté n'offensa point le duc, et il lui promit son concours pour assurer le succès de son entreprise.

Lorsque Philippe vint au couvent avec sa fille aînée Anne, alors fiancée à Louis XIII, roi de France, pour gagner l'indulgence de la Portioncule, il reconnut le vénérable religieux et s'entretint avec lui pendant quelques instants. Mais le provincial, qui connaissait le but de son voyage, lui ordonna de se retirer, sous prétexte que pour une affaire si importante, il aurait dû venir au nom de l'archevêque de Séville et en compagnie de deux chanoines. François revint aussitôt à Carrion pour attendre le roi. Sur sa route, il s'arrêta chez une pieuse servante de Dieu et lui demanda de l'aider par ses prières : « Mon père », lui dit-elle, « je sais pourquoi vous êtes venu ; n'ayez aucune « inquiétude, et attendez un moment plus favorable « pour avoir une entrevue avec le roi : le Seigneur et « sa sainte Mère viendront à votre secours ». Ces paroles fortifièrent son courage, et il reprit aussitôt son voyage. La chaleur, qui avait été accablante jusqu'à ce moment, devint tout à coup moins intense, et il parcourut en trois heures un chemin qui demande ordinairement plus de quatre heures de marche. Après avoir passé vingt-quatre jours à Carrion, il fut rappelé à Valladolid par ses deux amis qui étaient arrivés munis des pouvoirs de leur archevêque. L'entrevue de François avec le roi et les principaux seigneurs de la cour eut les plus heureux résultats, et après bien des

contradictions suscitées par ses ennemis, la fête de l'Immaculée-Conception fut établie dans toute l'Espagne, grâce aux efforts du saint religieux et de ses amis, mais aussi grâce à la piété de Philippe III et de Philippe IV, qui protégèrent constamment leur œuvre de prédilection et obtinrent des souverains Pontifes plusieurs bulles pour l'approuver.

CHAPITRE V.

SOMMAIRE : Ses miracles et ses prophéties. — Sa connaissance des cœurs.

Dieu récompensa la piété de son serviteur envers sa Mère par le don des miracles. Un jour qu'il se rendait de Villeneuve del Fresno à Villeneuve de Barcarota, pour aider une dame à fonder un monastère de Clarisses, il tomba une pluie très-abondante pendant tout le temps que dura son voyage, mais il n'en reçut pas une goutte ainsi que son compagnon. Ce prodige se renouvela fréquemment. Quand il mettait quatre ou cinq heures à dire sa messe, il ordonnait aux novices qui la servaient d'apprendre les psaumes que le supérieur leur imposait, et souvent ils en apprenaient trois ou quatre tandis que dans le même temps ils avaient de la peine à en apprendre un seul. A Truxillo, il s'efforçait de consoler une mère affligée de ce que son fils allait mourir, de l'avis même des médecins, et il récita sur lui un évangile : le lendemain, le malade était parfaitement guéri. Il rendit à la santé par le même moyen un bourgeois d'Alconchel, qui, souffrant d'une maladie de cœur, s'était fait porter au couvent de Villeneuve, et Jean de Villegas, atteint d'une fièvre

extraordinaire. Une Clarisse Urbaniste de Barcarota, qui lui devait beaucoup de reconnaissance pour le bien qu'il avait fait à son âme et parce qu'elle avait été délivrée par ses prières d'une migraine très-violente, pourvut à ses besoins et à ceux de son compagnon pendant qu'il était malade dans cette ville, avec une aumône que son frère lui avait envoyée : lorsqu'elle fit le compte des dépenses occasionnées par sa maladie, elle trouva qu'il s'élevait au double de la somme qu'elle avait reçue, et que cependant il lui en restait encore une grande partie. Dieu lui montrait ainsi combien sa charité lui avait été agréable. Une religieuse du même monastère conservait comme une relique une copie des cantiques que le Père François avait oubliée dans sa chambre, et elle s'en servit pour guérir plusieurs malades. Un habitant de Guadalupe le reçut un jour à sa table ; mais par une simplicité bien innocente, il n'avait fait aucun préparatif, car il ne servit qu'un pain d'une livre. Le serviteur de Dieu le bénit, le rompit et le partagea entre les sept personnes qui étaient à table, et cependant personne n'en manqua ; on crut que le Seigneur l'avait multiplié. Lorsque le roi se rendit de Valladolid à Burgos, il rendit la santé à plusieurs seigneurs de la cour, et entre autres au marquis de Miraflores qui souffrait d'un horrible ulcère à la jambe, et au secrétaire du duc de Lerme, qui était abandonné des médecins. Quand on demandait ses prières, il offrait à Dieu tous ses mérites, et même il alla jusqu'à s'engager par vœu, si le Seigneur le permettait, à souffrir les peines du purgatoire pour un de ses frères. C'est ainsi qu'il

était sensible aux besoins spirituels et temporels du prochain et qu'il s'efforçait d'y porter remède.

Egalement doué de l'esprit de prophétie, il prédit souvent des choses futures et montra qu'il connaissait le secret des consciences. Une jeune dame de Ville-neuve avait résolu de quitter ses parents et sa famille, pour se retirer dans une ville voisine chez une de ses amies et y vivre à sa guise ; mais avant de partir, elle apprit que le Père François était arrivé, et elle alla lui parler. Celui-ci l'engagea à différer son départ, et lui montra dans ses entretiens avec elle qu'il lisait dans son cœur. Une autre dame lui ayant donné des œufs pendant qu'il mendiait pour les malades et les pauvres, il les reçut en la remerciant ; puis il en prit quelques-uns et les lui offrit en disant : « Prenez, ma « sœur, un jour vous vivrez d'aumônes ». Dans sa surprise, elle crut qu'il voulait s'élever contre son faste ; mais la prédiction se réalisa, car elle entra chez les Clarisses, et se vit envoyée de porte en porte pour mendier, quoiqu'à cette époque elle eût horreur de la vie religieuse. Une sœur lui ayant demandé comment elle pourrait surtout plaire à Dieu, il lui répondit qu'elle devait d'abord bannir de son cœur trois choses qui déplaisaient au Seigneur, et il entra dans des détails si intimes que Dieu seul pouvait les lui avoir fait connaître. Une Clarisse de Barcarota lui racontait un jour qu'elle avait été troublée dans sa prière par une vision ; le Père François lui dit alors que la cause de cette apparition était le doute qu'elle avait conçu de sa sainteté, et cette religieuse attesta dans le procès de béatification du saint religieux que

cependant jamais elle ne lui avait parlé de cette tentation. Une autre Clarisse fut délivrée de ses scrupules en voyant que le vénérable religieux lui en découvrait la nature et les causes, sans qu'elle les lui eût fait connaître. A Zafra, un gentilhomme qui avait résolu de marier sa fille et qui préparait sa dot, fut très-étonné de voir ses projets connus du Père François : « Ne vous inquiétez pas de ce mariage », lui dit celui-ci, « car Dieu a choisi votre fille pour son épouse ». Et comme le père voulait persister dans son dessein, il ajouta : « Dieu est tout-puissant, et vous ne réussirez pas ». Et, en effet, le contrat fut déchiré, et un mois après, la jeune fille recevait l'habit religieux chez les Clarisses.

Une autre fois, il vint à Guadalupe, et après avoir dit la sainte Messe dans l'église des Hiéronymites, il pria le sacristain de lui ouvrir la porte de la petite chambre dans laquelle on garde la sainte image de Notre-Dame, afin de la vénérer. Mais le sacristain refusa, en disant que les religieux eux-mêmes ne pouvaient y monter, que l'archevêque de Tolède n'avait jamais demandé cette faveur, et qu'il aurait beaucoup plus de mérites en mortifiant ses désirs. Le Père François lui répondit : « Je sais bien que je suis un pécheur indigne de ce bonheur ; mais la sainte Vierge ne regarde pas qui je suis et veut que je baise sa statue. De même que les malades, et non ceux qui sont en bonne santé, recourent au médecin, ainsi en est-il de ceux qui comme moi ont besoin de venir à la source de vie aux pieds de la Mère des pécheurs ». Le sacristain se mit à rire et, entendant la cloche qui

l'appelait au réfectoire, lui dit : « Mon Père, voyez si
« vous voulez rester ici ou aller dîner : pour moi, il
« faut que j'aïlle à table ». Le saint religieux lui ré-
pondit : « Votre excellence ne mangera pas avant que
« je sois aux pieds de ma négresse : vous me retrou-
« verez ici quand vous viendrez m'ouvrir ». Le sacris-
tain se rendit alors au réfectoire, mais avant de man-
ger, il éprouva des remords si vifs de son refus, qu'il
revint à l'église et satisfit la piété du Père François.
A partir de ce jour-là, celui-ci put pénétrer dans cette
petite chambre aussi souvent qu'il le demanda.

Pendant qu'il demeurait à Madrid, dans le palais de
la reine, il se trouvait une fois en prière à la tribune
de la chapelle royale, entre neuf et dix heures du soir,
quand la reine y entra elle-même et l'entendit pousser
un cri à trois reprises différentes. Sachant que le saint
religieux était là, elle le fit appeler et lui commanda de
lui dire la vérité. Celui-ci aurait bien voulu garder le
silence, mais ne pouvant aller contre l'obéissance, il
lui dit : « Je recommandais à Dieu le roi, Votre Ma-
« jesté et tout le royaume. Pendant que j'étais en
« prière, je vis le seigneur Rodrigue Calderon dans la
« peine : il semblait sortir de prison pour être conduit
« a la mort, et j'entendis prononcer sa condamnation :
« c'est alors que, dans mon effroi, je poussai un pre-
« mier cri, parce que ce courtisan est très-cher au roi.
« Peu après, je le vis monter sur un échafaud devant
« une foule nombreuse, et je criai une seconde fois.
« Enfin je l'aperçus décapité, et je poussai un troisième
« cri. Recommandons au Seigneur cette monarchie, et
« que Votre Majesté me permette de continuer mes

« exercices de piété, pendant que, de son côté, elle re-
« tournera elle-même aux siens ». Quelques années plus tard, cette prophétie s'accomplissait, et ce seigneur portait sa tête sur l'échafaud, comme le lui avait prédit une pieuse épouse de Jésus-Christ, Hélène Martinez, dont il avait méprisé les avis.

Ces prédictions et ces miracles répandirent dans toute l'Espagne le bruit de la sainteté du Père François : le nombre de personnes qui recouraient à ses lumières devenait chaque jour de plus en plus grand ; on courait à sa rencontre partout où il passait, et ses conseils étaient reçus avec un profond respect. Des gentilshommes de la plus haute noblesse lui baisaient les mains avec vénération, lui donnaient l'hospitalité avec le plus grand plaisir, et le retenaient quelquefois plusieurs jours avec eux, afin de jouir de sa compagnie. Souvent on coupait des lambeaux de ses vêtements et de son manteau, pour les garder comme des reliques. C'est ce qui arriva près de Guadalupe : les bergers qu'il exhortait à la piété furent touchés de ses paroles, et pleins de respect pour ce saint religieux, ils déchirèrent ses habits pour s'en partager les morceaux ; et il serait resté entièrement nu, si un Père n'eût modéré la ferveur du peuple. Le prieur lui fit donner un nouvel habit.

CHAPITRE VI.

SOMMAIRE : Heureuse mort du Père François. — Instruction du procès pour sa béatification.

Après avoir eu plusieurs entretiens avec le roi Philippe III à Valladolid, et excité la piété du monarque à

s'employer de toutes ses forces à propager cette dévotion, ils suivirent la cour à Burgos, et, de là, ils revinrent à Madrid. Ils restèrent dans cette dernière ville pendant l'année 1615 et les huit ou neuf premiers mois de l'année suivante pour se préparer à faire un voyage à Rome, où ils espéraient travailler avec plus de succès à faire réussir leur projet; mais au moment de partir, le Père François fut atteint d'un ulcère au cou, et les médecins jugèrent aussitôt que sa maladie était mortelle. L'archidiaque de Crémone et Bernard de Toro différèrent leur départ, espérant toujours la guérison de leur compagnon, et comptant que son zèle pour cette dévotion nouvelle les aiderait beaucoup pour triompher devant le Pape et les cardinaux de l'opposition qu'elle avait rencontrée en Espagne. Mais Dieu fit connaître à son serviteur qu'il devait retourner dans sa province, parce que sa mort approchait. Cette nouvelle affligea beaucoup ses compagnons, et ils essayèrent toutes sortes de moyens pour l'engager à ne pas se séparer d'eux dans cette entreprise; ils s'adressèrent même à diverses personnes que François respectait beaucoup et dont il suivait les conseils comme des ordres. Celui-ci leur répondit avec beaucoup d'humilité qu'ils devaient se soumettre à la volonté de Dieu, et leur dit avec beaucoup d'assurance que s'il les accompagnait, il leur causerait beaucoup d'embarras. Sa santé s'étant un peu améliorée, il alla prendre congé du roi et lui recommander encore une fois les intérêts de la fête de l'Immaculée-Conception. Philippe III l'embrassa tendrement et lui promit de travailler de tout son pouvoir à l'établissement de cette

dévotion dans ses Etats. Le Père François vint ensuite dire adieu à ses deux compagnons, leur demanda pardon de les quitter, et leur promit au nom de Dieu que leur zèle et leur dévotion triompheraient de toutes les difficultés, grâce à la protection divine qui ne les abandonnerait pas. Ils se séparèrent ensuite en pleurant; le saint religieux rentra dans sa province, tandis que l'archidiacre de Crémone et Bernard de Toro prenaient la route de Rome.

Quand François arriva au couvent de Plaisance, le gardien lui demanda pourquoi il avait renoncé à son voyage de Rome; il répondit que telle n'était pas la volonté de Dieu, et qu'il revenait mourir dans la province qui était sa mère. Dans cette même ville, l'abcès qu'il avait au cou empira, et il fallut faire subir au vénérable serviteur de Dieu une douloureuse opération: il la supporta avec tant de courage et même de joie que le chirurgien ne put s'empêcher de témoigner son étonnement: « Mon cher frère », lui dit François, « combien croyez-vous que j'estime cette plaie hideuse? » « Je ne l'échangerais pas pour le monde entier, tant » « j'aime ce que le bon Dieu m'a donné ». Quelques jours après, il semblait un peu rétabli, et reprit sa route vers Albuquerque, qui était sa résidence habituelle. Mais, à une journée de marche de Brozas, il fut atteint d'une fièvre brûlante et de douleurs très-vives au côté; cependant il continua son voyage. En arrivant au couvent de Brozas, il demanda au provincial sa bénédiction, et lui dit avec une expression de contentement extraordinaire: « Béni soit Dieu qui m'a ramené » « aux pieds de mon supérieur, afin qu'il me bénisse

« en son nom avant que je meure ! » Puis, se tournant vers les autres religieux : « Mes Pères et mes frères « bien-aimés, me voici à vos pieds ; bénissez le Seigneur, qui m'a conduit dans un couvent de sa sainte « Mère ! » Il indiquait, par ces paroles, qu'il mourrait et serait enterré dans ce monastère dédié à Notre-Dame de Lumière.

Tandis que les religieux et les médecins s'inquiétaient de la santé de son corps, il ne s'occupait que des intérêts de son âme, et répétait sans cesse des actes de charité et de dévotion envers Marie : il tenait à la main son image de Notre-Dame de Guadalupe, et s'entretenait d'une manière intime avec sa céleste protectrice. Après avoir adressé une exhortation à ses frères pour les engager à l'observation exacte de la Règle, il demanda et reçut les derniers Sacraments, récita les sept psaumes de la Pénitence avec ses frères, et répondit à toutes les prières avec une intelligence parfaite. Les religieux, témoins de son attention, croyaient que l'instant de sa mort n'était pas encore arrivé, ou du moins que sa maladie serait longue : un d'entre eux lui demanda s'il avait besoin de quelque chose : « Non », dit-il, « mon Dieu seulement et son « immaculée Mère, la Vierge Marie ! » Il la voyait alors, comme elle le lui avait promis quelques années auparavant, et il lui parlait avec amour. Quelques instants après, sa tête retomba sur son oreiller ; il venait de rendre le dernier soupir, et son âme s'envolait dans la gloire ; c'était le 15 décembre 1616 : il était âgé de soixante-trois ans. Son visage, pâle et défait pendant sa vie, se revêtit d'une beauté extraordinaire ; il sem-

blait plongé dans un doux sommeil plutôt que dans la mort. La nouvelle de cet événement se répandit aussitôt dans la ville où cependant il n'avait jamais habité ; mais poussés par une inspiration intérieure, les habitants accoururent en foule au monastère et demandèrent à vénérer les restes du saint religieux qui venait de mourir. Pendant que les uns baisaient avec respect ses pieds et ses mains, les autres déchiraient ses habits ou lui coupaient les cheveux : le gardien, craignant de ne pouvoir contenir la foule, s'empressa de le faire enterrer. En même temps, Dieu révélait la sainteté de son serviteur à un grand nombre de personnes pieuses : une d'entre elles le vit s'élever dans les airs sur un char éclatant de beauté : bien qu'elle ne le connût pas jusque-là, elle ne douta point que ce ne fût le Père François. Des miracles s'accomplirent en différents endroits.

L'évêque de Coria ordonna qu'on instruisît un procès sur les vertus et les miracles du Père François de Saint-Jacques.

(Chron. de la prov. de Saint-Gabriel.)

LE VÉNÉRABLE INNOCENT DE CHIUSI

1631. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Ses vertus dans le monde. — Sa profession et ses austérités dans la vie religieuse.

De tous les temps, le Seigneur s'est servi des petits et des faibles comme d'instruments pour manifester sa toute-puissance, et pour confondre, selon la parole de saint Paul, la sagesse et la force du monde. C'est ainsi qu'il choisit le vénérable Innocent pour travailler à sa gloire, et qu'il en fit l'objet d'une admiration universelle en Italie. Ce grand serviteur de Dieu naquit en 1557 à Chiusi, dans l'évêché de Girgenti, le jour de la Toussaint. A cause d'un vœu que sa mère avait fait pour lui, pendant sa grossesse, à saint Vincent, et de la fête dans laquelle il vit le jour, il reçut au baptême les noms de Vincent et de Sanctus. Son père, Salvator Caldarera, et sa mère, Antonia Violino Costa, vivaient de leur travail, et élevaient chrétiennement leurs sept enfants : six garçons et une fille. Vincent, le dernier de tous, fut l'objet des soins les plus attentifs, et il grandit en vertu en même temps qu'il croissait en âge : il obéissait promptement et avec docilité, observait une grande réserve dans ses paroles, fuyait les jeux bruyants, et montrait les plus heureuses disposi-

tions pour le bien. Un jour, ses camarades l'ayant engagé à dérober des fruits dans un jardin, il répondit qu'il n'était pas permis de prendre le bien d'autrui, et il reçut pour cette parole un violent coup de poing d'un de ses compagnons. Lorsque plus tard il les rencontrait sans y faire attention, il cherchait aussitôt un prétexte pour les éviter ; car il savait déjà que les méchants corrompent plus souvent les bons qu'ils ne sont corrigés par leurs remontrances.

Après la mort de ses parents, il se mit au service d'un paysan pour garder le bétail, et il commença à goûter le plaisir de la solitude, avec Dieu pour témoin de ses actions et pour maître dans la vie intérieure. Son maître, qui venait de temps en temps le surveiller, le trouvait toujours à genoux à l'écart et récitant son rosaire ; un jour, il lui fit des reproches, parce que, disait-il, il n'avait pas soin de ses bêtes ; mais le pieux jeune homme répondit qu'il croyait ne pas mal faire, attendu que jamais elles ne lui avaient causé de dommages ; et par cette parole pleine d'humilité il l'apaisa. Afin de prier plus librement, il fuyait la compagnie des autres serviteurs de la maison, qui l'appelaient, pour ce motif, un homme sauvage. Quelque temps après, un de ses oncles le prit chez lui par charité, et là il fit de grands progrès dans la vertu.

Son oncle l'envoya ensuite dans une de ses fermes, près d'un couvent de Franciscains où il entendait la Messe chaque jour, se confessait et communiait souvent ; ce fut pour lui un grand bonheur de pouvoir s'appliquer, selon ses désirs, à la prière et à la méditation, et déjà il aspirait à un état plus élevé. A l'âge

de douze ans, il avait entendu un prédicateur de cet Ordre parler avec force sur le jugement dernier. Saisi par la véhémence et l'accent de conviction de l'orateur, il demanda à son père ce que signifiaient ces paroles : « Morts, levez-vous et venez au jugement... « Allez, maudits, au feu éternel ». Celui-ci, voyant avec plaisir que la parole divine l'avait frappé, lui expliqua la récompense et les châtimens éternels que Dieu prépare aux hommes, selon leurs mérites, et s'efforça d'inculquer à cette jeune âme la crainte du Seigneur ; cette explication frappa tellement le jeune enfant qu'il résolut d'embrasser la vie religieuse chez les Frères Mineurs. Lorsqu'il eut atteint l'âge de vingt et un ans, il se sentit appelé de Dieu d'une manière plus vive encore ; pendant qu'il reposait avec son frère aîné, il vit en songe un franciscain revêtu d'un habit rapiécé et si court que ses pieds étaient entièrement nus ; mais son visage brillait d'un tel éclat que la nuit était changée en un jour éclatant : « Voyez, Vincent », lui disait ce Père, « voyez comment je suis vêtu. C'est ainsi que « doit être un disciple de saint François, pauvre, nu « et ne possédant rien sur la terre ». Frappé de cette vision, le saint jeune homme renouvela son projet d'embrasser la vie religieuse, et quelques jours après, il se rendit au couvent où le provincial venait d'arriver. Celui-ci, nommé le Père Vincent de Messine, avait brillé par sa vertu et sa science au concile de Trente. En voyant celui qui l'avait fait appeler : « Est-ce que « vous voudriez », lui dit-il, « embrasser la vie religieuse parmi nous, Vincent ? » Surpris de voir qu'on l'appelait par son nom et que son dessein était connu,

celui-ci répondit que tel était son désir, et il reçut aussitôt une lettre du provincial, qui ordonnait de l'admettre au couvent de Camarata. Sa joie ne connut pas de bornes, et il courut aussitôt à la maison de son oncle pour se préparer à son départ; mais il eut le malheur de le différer de quelques jours, et pendant ce temps son zèle se ralentit au point qu'il craignait d'entrer au couvent. Le démon s'efforçait de le détourner de son projet et l'excitait à fréquenter les compagnons de son âge. Mais Dieu le tira de ce danger par une maladie de six mois qui l'affaiblit au point qu'il ne pouvait se lever, et par les lumières célestes dont il l'éclaira sur sa vocation; enfin il promit en pleurant au Seigneur d'obéir à son appel s'il guérissait. Peu de temps après cette promesse, une de ses tantes, qui vivait dans la pratique de toutes les bonnes œuvres, vint lui apporter un remède et l'assura qu'il recouvrerait la santé s'il avait soin d'invoquer le nom de Jésus en le prenant. Cette prédiction se réalisa, et Vincent reprit ses forces; il n'oublia point sa promesse, et malgré les représentations de son oncle et de ses amis, il se hâta de se rendre à Camarata. Pour l'éprouver, avant de lui donner l'habit, le gardien l'envoya travailler à un four à chaux qu'on avait construit pour rebâtir le couvent: le démon chercha de nouveau à l'empêcher d'embrasser la vie religieuse par toutes sortes d'épreuves intérieures. Un jour, la flamme chassée par un coup de vent lui brûla la figure et les cheveux, et Vincent effrayé avait résolu de retourner dans le monde; mais quelques jours après, en la fête de l'Immaculée-Conception, le gardien le rappelait et lui don-

nait le saint habit avec le nom de Frère Innocent. Ses maîtres furent un prêtre qui devait entendre sa confession et lui expliquer la Règle, et un Frère aveugle chargé de lui faire connaître ses fonctions.

Celui-ci lui donna des conseils très-salutaires : entre autres choses, il lui apprit combien le silence de la nuit est favorable à la prière intérieure, et comment il ne devait craindre aucune espèce de contradiction, mais s'efforcer de plaire à Dieu seul. Innocent se hâta de mettre en pratique ces leçons : le soir, il se rendait de bonne heure à sa cellule, et quand les religieux passaient, ils l'entendaient ronfler comme s'il eût été profondément endormi : puis, quand le silence régnait dans toute la maison, il allait prier nu-pieds à la chapelle devant une image miraculeuse de la sainte Vierge : un peu avant Matines, il retournait sans bruit dans sa cellule et de là se rendait au chœur où il arrivait ordinairement le dernier : de la sorte on le regardait comme un paresseux : le gardien et le maître des novices connaissaient seuls le secret de sa vertu. Pendant le jour il s'appliquait aux travaux que lui imposait l'obéissance, à la cuisine, au jardin, dans les rues de la ville où il mendiait, mais partout il s'efforçait de garder son cœur dans une union intime avec Dieu. Cependant le démon essayait toutes sortes de moyens pour lui faire abandonner la vie religieuse : ce furent d'abord deux novices de Chiusi qui l'engagèrent à rentrer dans le monde avec eux, mais qui, ne pouvant y réussir, exécutèrent leur projet sans lui ; ensuite l'esprit d'impureté fatigua son imagination par des images lascives, et des plaintes sur les rigueurs du cloître.

Innocent fut tellement aveuglé par ces tentations, qu'il résolut de suivre l'inspiration du démon; mais, avant de partir, il se rendit à l'église et se prosterna en pleurant aux pieds d'un crucifix : alors il aperçut les cinq plaies de Notre-Seigneur dégouttantes de sang, et la voix muette du divin Maître suffit à un disciple qui avait déjà étudié à l'école du Crucifié. Il reprit son ancienne ferveur, et, à partir de ce jour-là, il ne pouvait regarder une image de Jésus en croix sans verser des larmes abondantes.

Lorsque l'époque de sa profession fut arrivée, les religieux refusèrent de l'y admettre, sous prétexte qu'il était incapable de suivre les exercices de la communauté; ils adressèrent leurs plaintes au Provincial, qu'ils conduisirent devant sa cellule pendant que le pieux Frère feignait de ronfler, et il fut résolu qu'on le renverrait dans le monde. Mais le Seigneur et sa sainte Mère veillaient sur lui : le soir, le Provincial se rendit à la chapelle et fut surpris de voir y entrer quelques instants après le Frère Innocent. Celui-ci, se croyant seul, alla se prosterner devant le Saint-Sacrement, puis devant l'autel de Marie, et se plaignit doucement de ce qu'on ne voulait point le recevoir. Il ajouta qu'il ne doutait point de sa protection et qu'il espérait son admission; puis, s'attachant à la statue de Marie, il lui dit qu'on ne le chasserait point du couvent sans elle : « Mère de Miséricorde », s'écria-t-il, « donnez-moi votre parole avant que les religieux arrivent; car ils ne m'ont pas encore trouvé ici ». Une voix sortit de la statue : « Mon fils », disait-elle, « je vous bénis avec mon Fils Jésus; ne craignez rien, je

« vous prends sous ma protection et je vous admets à
« la profession. Demain vous trouverez les Frères
« mieux disposés en votre faveur ».

Le Provincial avait tout entendu, et le lendemain il raconta aux religieux la scène touchante dont il avait été témoin; aussi, le jour même, fête de l'Immaculée-Conception, il admit à la profession le pieux Frère Innocent, et il garda toute sa vie, en mémoire de ce prodige, le petit morceau d'étoffe qu'il avait enlevé selon la coutume au capuce du jeune novice. Le bruit de cette merveille se répandit à Camarata et aux environs, et les habitants témoignèrent au saint religieux la vénération qu'ils avaient conçue pour ses vertus. Le Provincial, craignant des tentations de vaine gloire pour celui qui était l'objet de cette admiration, l'envoya dans un autre couvent. Innocent s'appliqua d'une manière constante à la mortification et à la prière; afin de rester uni avec Dieu, il évitait avec soin la rencontre des hommes et même de ses Frères; infatigable au travail, doux et d'un commerce agréable, il était chéri de tous ceux qui le connaissaient. Dieu commença dès cette époque à manifester sa sainteté par des miracles : comme un jour il avait éprouvé un refus en demandant à un vigneron l'aumône d'un peu de vin, il s'éloigna sans mot dire ; mais quelques instants après celui-ci s'aperçut que sa récolte était entièrement desséchée, et croyant à une vengeance divine, il courut après le saint Frère pour lui demander pardon de sa dureté. Le serviteur de Dieu revint sur ses pas, et le Seigneur, exauçant sa prière, rétablit les raisins dans leur premier état. Depuis ce jour ce vigne-

ron fut un des bienfaiteurs les plus zélés du couvent.

Après avoir passé quatre ans chez les Observants, il obtint de ses supérieurs la permission d'embrasser la nouvelle réforme de l'Ordre qui avait été établie en Sicile, et il s'appliqua avec un nouveau zèle à réprimer les révoltes de la nature corrompue par ses mortifications et ses austérités. Pendant vingt-cinq ans, il marcha pieds nus, quelle que fût la rigueur de la saison, et souvent de ses pieds blessés découlait du sang qui permettait de suivre ses traces : ses supérieurs et les inquisiteurs le forcèrent enfin à chausser des sandales. Il porta pendant trente-six ans deux chaînes de fer autour de son corps, et, par suite de ces instruments de supplice, il avait au côté et aux reins des plaies qui fourmillaient de vers. Sa discipline était armée de pointes de fer, et il s'en frappait violemment trois fois par jour. Le prince de Villafranca fut assez heureux pour se rendre possesseur de cette discipline, et il la garda comme une relique. A partir du jour où il fit profession, il s'abstint de viande et d'aliments cuits : quand on jeûnait, il se contentait d'un morceau de pain et de fromage ; lorsque le gardien le forçait à manger de la viande, il demandait humblement à en être dispensé, et quand on insistait, il ne tardait pas à souffrir de l'estomac et à rendre la nourriture qu'il avait prise par esprit d'obéissance. Il reconnaissait en riant que son entretien de chaque jour ne valait pas deux sous, et il ajoutait qu'il ne méritait pas davantage. Souvent il s'abstenait de boire, et quelquefois même il ne mangeait rien de la journée. Il parcourait aussi le réfectoire en mendiant auprès de ses frères

quelques morceaux de pain, se regardant comme indigne de recevoir la portion commune : puis, se mettant à genoux, il réunissait ces débris dans un vase plein d'eau et se contentait de cette grossière nourriture. Sur la fin de sa vie, il se vit obligé par ses supérieurs de boire un peu de vin ; mais il y mêlait tant d'eau que cette boisson perdait le goût du vin. Il dormait sur une planche avec un morceau de bois pour coussin, et encore il se permettait à peine deux ou trois heures de sommeil. Sa figure, qui, jusqu'à son entrée en religion, était fortement colorée, fut bientôt changée par ces austérités, et il semblait être un cadavre vivant. Néanmoins son application au travail était toujours la même, son visage souriant, sa conversation douce, et jamais ses frères ne purent surprendre en lui la moindre trace d'impatience. Un jour qu'il était malade on lui porta des œufs ; mais, apprenant que ses frères n'en avaient pas, il les partagea pour eux en dix-huit morceaux, et se contenta pour lui-même d'une petite part de fromage. Il agit encore de la même manière un jour qu'on lui avait apporté quatre petits oiseaux.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Pauvreté, obéissance et chasteté du vénérable Innocent.

L'amour qu'il portait à la sainte pauvreté montrait que ce vénérable religieux était vraiment un enfant de Saint-François : il avait toujours devant les yeux la figure de ce religieux qui lui avait apparu quand il était dans le monde, et il croyait que c'était son Père

séraphique. Jamais il ne porta d'habit neuf, ni de chemise, et pendant de longues années il n'eut pas de manteau : pour mouchoir, il se servait de quelques pièces d'étoffe usées. Lorsque, dans ses voyages, il prenait un bâton, il le jetait avant d'entrer au couvent, ou le laissait à la porte du malade qu'il allait visiter, afin de ne point paraître y attacher quelque idée de propriété. Il faisait son rosaire avec des morceaux de sarments desséchés, et quand on le lui prenait, ce qui arrivait souvent, il se contentait d'une corde garnie de nœuds. Il se servait d'un petit couteau pour fabriquer des chapelets, qu'il donnait aux pauvres, ou à ses bienfaiteurs qui les lui demandaient ; mais lorsque la goutte l'empêcha d'y travailler, il rendit ce couteau au Provincial. Jamais, en voyage, il ne voulait emporter de provisions, ni pour lui, ni pour son compagnon, et il mettait sa confiance en Dieu qui pourvut toujours à ses besoins, quelquefois même par des miracles. Pendant qu'il était malade à Palerme, l'épouse du vice-roi lui envoya des chapons, des poulets, du sucre et des confitures ; mais il ne voulait rien recevoir, et le gardien se vit obligé de les accepter pour le couvent, afin de ne pas mécontenter cette princesse.

Son obéissance n'était pas moins admirable que son amour pour la pauvreté ; non content de suivre aveuglément les ordres de ses supérieurs, il prévenait encore leurs désirs. Quand il était envoyé dans une autre résidence, il partait sans dire adieu à ses amis, lors même qu'il était gardien du couvent dont il était obligé de s'éloigner. En voyage il obéissait aux religieux et aux novices qui l'accompagnaient, et suivait la route

qu'ils préféreraient. Bien qu'il fût souvent malade, il ne cherchait pas dans sa faiblesse un prétexte pour se dispenser de l'obéissance. Un jour, le vicaire d'un couvent lui ordonna de se déshabiller, afin d'éprouver son obéissance : Innocent le fit aussitôt, puis, sur un ordre nouveau, il reprit ses vêtements. Son supérieur ayant ajouté qu'il voulait plaisanter avec lui : « Je ne croyais pas », répondit le saint religieux avec douceur, « qu'on pût rire de l'obéissance ». Un provincial le força un jour de porter un habit neuf et des sandales, puis, comme il s'était soumis sans résistance, il lui adressa en plein chapitre des reproches très-vifs sur son hypocrisie ; mais Innocent les entendit avec une grande joie, et, quelques jours après, il reçut la permission de reprendre son genre de vie ordinaire. Comme il priait un jour le pape Paul V de bénir trois rosaires qu'il avait faits, celui-ci lui demanda de lui en donner un ; mais, dans son innocente simplicité, Innocent oublia que le souverain Pontife est le premier supérieur de tous les religieux, et lui répondit qu'il n'en avait pas demandé au Père gardien la permission, et que par conséquent il ne pouvait en faire hommage à Sa Sainteté.

Une obéissance si parfaite édifia beaucoup le souverain Pontife. Quelques mois avant sa mort, Innocent avait reçu du pape Urbain VIII la défense de parler à qui que ce fût, et comme l'évêque de Girgenti était venu le visiter et s'entretenir avec lui, le serviteur de Dieu s'y refusa. Ce prélat obtint cependant la permission de le voir, et, avec l'autorisation du gardien, d'emporter son manteau ; mais Innocent garda un

silence absolu et laissa son visiteur très-édifié de son obéissance.

Il veillait également avec un grand soin à la conservation de la chasteté, et il savait que ce beau lys devient d'autant plus beau qu'il est mieux protégé par les épines de la mortification. Ses confesseurs et d'autres religieux auxquels il avait ouvert sa conscience ont rendu le témoignage le plus flatteur sur le zèle dont il était animé pour garder son cœur pur de toute pensée déshonnête. Jusque dans la vieillesse, il s'abstenait de regarder les personnes du sexe, et il marchait toujours les yeux et la tête baissés ; il fuyait l'oisiveté, observait un silence rigoureux, ou du moins s'abstenait de toute espèce de conversation légère et frivole : malgré toutes ces précautions, il ressentait néanmoins les assauts de l'esprit impur, et pendant six ans il eut à soutenir de rudes attaques contre la vertu angélique. Il recourait alors à la reine des vierges, espérant que par son secours il remporterait la victoire.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Humilité et patience du vénérable Innocent.

L'humilité était pour le vénérable serviteur de Dieu la mère nourrice des autres vertus, qui, sans elle, ressemblaient au sable dispersé par le vent : elle était l'objet de ses recommandations les plus pressantes auprès de ceux qui venaient le consulter sur les moyens d'arriver à la perfection. Aux paroles il joignait l'exemple. Quand il traversait des villes ou des

bourgs où il était connu, il choisissait de préférence les rues écartées, sans s'inquiéter des immondices qu'il pouvait y rencontrer : lorsqu'on lui coupait des morceaux de son habit, ce qui arrivait souvent, il disait que Dieu permettait qu'on lui fit cet affront, parce qu'il n'était pas digne de porter l'habit de Saint-François. Entendait-il répéter à son approche ces paroles : « Voici le saint », il disait : « Les hommes ne « savent pas encore que je m'appelle Innocent : ils « m'appellent Sanctus, nom que j'ai porté dans le « monde ; c'est une preuve qu'ils ne me regardent pas « comme un bon religieux, mais comme un séculier ». Il appelait son corps « l'âne son frère », et souvent il se jetait à terre en priant les religieux de le fouler aux pieds et de lui apprendre à devenir un bon frère de Saint-François. Il fallait lui faire violence pour qu'il acceptât les charges de gardien ou de vicaire dans un couvent : et encore ne voulait-il jamais s'asseoir au réfectoire à la place du supérieur, par respect pour les prêtres, auxquels il avait promis obéissance ; mais il était presque continuellement debout, et s'employait à servir ses frères à table. Il rappelait souvent aux religieux ces belles paroles de saint François, disant « qu'il aurait baisé la main d'un prêtre plutôt que celle d'un ange, s'il les avait rencontrés en même temps » ; il préférait la compagnie des pauvres à celle des grands et des riches, qu'il évitait selon son pouvoir. Pendant qu'il était à Trapani, il reçut la visite du baron de Mongiadini et de plusieurs autres seigneurs ; mais en même temps arrivait de Salemi son frère Vit, pauvrement habillé. Innocent l'appela et le montra à ses visi-

teurs : « Vous croyez peut-être », leur dit-il, « voir en « moi un grand personnage ; regardez comment mon « frère est couvert de haillons ; je serais comme lui un « pauvre mendiant, si j'étais resté dans le monde », et il refusa pour lui un habit neuf, bien que souvent il le secourût de ses aumônes.

Le Père Philippe Bagnacavallo, général des Conventuels, lui conseilla de fuir avec soin, au milieu des honneurs que lui rendait le monde, les pensées d'amour-propre que le démon pourrait lui suggérer : et il répondit humblement que jamais il ne pourrait reconnaître assez son indignité, et qu'il demandait chaque jour dans la sainte Communion à être délivré des pièges du démon et à se bien connaître lui-même. Sa simplicité était telle qu'on pouvait facilement le tromper. Invité à la table du prince de Villafranca, il se tint à l'écart en voyant la vaisselle d'or et d'argent qui était servie ; mais la princesse, remarquant son embarras, ordonna de la faire disparaître et de servir dans des vases de terre ; par ce moyen elle réussit à vaincre ses répugnances. Un autre jour, à Rome, on réussit à lui faire manger de la viande hachée qu'on avait mélangée avec du fromage, de telle sorte qu'il ne pût s'en apercevoir.

Dans les premiers temps de sa vie religieuse, ses supérieurs mirent sa patience à l'épreuve de toutes sortes de manières, et il supporta leurs reproches et leurs punitions sans se plaindre : les contradictions étaient comme de l'huile qui servait à alimenter son désir de souffrir pour Jésus-Christ. Comme l'or est épuré par le feu, ainsi la vertu se fortifie au contact de

la tribulation, tandis que l'hypocrisie est démasquée par l'opposition et le mépris. Le Seigneur éprouva souvent son serviteur par la maladie, des accès de goutte, des douleurs de reins, des maux de tête, et des ulcères affreux ; mais jamais le saint religieux ne laissait échapper de plainte ; il s'appliquait toujours avec le même zèle aux travaux que lui imposait l'obéissance, et aux pratiques de mortification qu'il s'était prescrites : ses paroles étaient pleines de douceur, et ceux qui avaient le bonheur de s'entretenir avec lui se retiraient consolés. Un jour, en allant de Chiusi à Trapani, son compagnon de voyage le conduisit par mégarde dans un chemin escarpé et couvert de ronces et d'épines ; mais le saint religieux n'eut garde de lui en faire un reproche et il continua sa route, nu-pieds, avec un visage souriant. Une autre fois, le prince de Villafranca vint le visiter pendant que la goutte le retenait sur son lit, et il lui demanda s'il souffrait beaucoup : « Ce n'est rien », dit-il, « il n'y a que mes pieds qui soient atteints ; je ne souffre pas quand ils ne m'appellent pas ». — « Mais vos pieds ne font-ils pas partie de votre corps », reprit le prince ? — « Oui », répondit Innocent, « je crois qu'ils doivent souffrir ». Cette réponse remplit d'admiration ce seigneur qui se retira très-édifié.

Il avait encore occasion d'exercer sa patience lorsque, poussées à bout par une dévotion indiscreète, des personnes lui arrachaient non-seulement des lambeaux de son vêtement, mais encore lui coupaient des morceaux de chair : il n'opposait aucune résistance, et quand par maladresse on l'avait gravement blessé,

il se contentait de répondre par un sourire. Un jour, entre Chiusi et Girgenti, sept assassins lui crièrent de s'arrêter, et comme il continuait sa route, ils s'élan-
cèrent sur lui, le frappèrent cruellement et lui deman-
dèrent tout l'argent qu'il portait sur lui. Il eut beau
leur certifier qu'il n'en avait pas, ils le dépouillèrent
de son habit ; mais quand ils virent le cilice et les
chaînes de fer dont son corps était couvert, ils rou-
girent de leur cruauté et lui rendirent son vêtement :
« Mes chers frères », leur dit Innocent, « que Dieu
« vous pardonne comme moi ! Je mérite d'être encore
« bien plus maltraité ; mais sachez que Dieu et mon
« Père saint François ont prononcé du haut du ciel
« votre condamnation ; car demain vous mourrez et
« votre tête sera portée sur l'échafaud ». Et, en effet, le
lendemain ces brigands furent rencontrés par une com-
pagnie de soldats, et ils furent tués en défendant leur
vie : leurs têtes furent envoyées à Palerme et suspen-
dus à un gibet.

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : Ses ravissements et ses extases. — Sa dévotion à sainte Anne. —
Sa familiarité avec les Saints Anges.

Les vertus extraordinaires de cet homme de Dieu trouvaient leur aliment dans la prière intérieure. Déjà, lorsqu'il était dans le monde, il avait un petit livre composé de trois feuillets : l'un, rouge, représentait à ses yeux les peines du purgatoire ; le second était blanc et lui rappelait les joies éternelles ; et enfin le troisième, qui était noir, était la figure de l'enfer ; et il passait de longues heures à méditer ces fins dernières.

Lorsqu'il fut entré dans l'Ordre, il n'y avait que l'obéissance ou la charité qui fussent capables de le tirer de ses contemplations : après avoir consacré deux heures au sommeil, il se levait et passait le reste de la nuit dans la prière. Dans le jardin du couvent de Fonte-Colombo, où le Patriarche séraphique reçut sa règle de Jésus-Christ, on voit encore un arbre sur lequel Innocent demeura deux ou trois jours sans boire ni manger, uniquement occupé de son Dieu. Bien souvent il était ravi au point qu'il n'entendait plus rien de ce qu'on lui disait. Lorsque le marquis de Juliana vint faire baptiser une de ses esclaves qu'il avait convertie, ce fut le saint religieux qui le reçut à l'église ; mais tout-à-coup il tomba en extase, et il fallut attendre, pour la cérémonie, qu'il eût repris ses sens. A Bivona, trois gentilshommes le surprirent à genoux devant le tabernacle, immobile comme une statue, et ils ne purent le tirer de son ravissement. A table, il ne pouvait jeter les yeux sur le crucifix placé au-dessus de la porte du refectoire, sans être hors de lui-même ; mais ces faveurs célestes lui causaient un chagrin très-vif lorsqu'elles le surprenaient en public, parce qu'il craignait toujours le danger de la vaine gloire : son corps semblait toujours s'élever avec son âme, et souvent il était à dix-huit ou vingt pieds au-dessus de la terre. A Rome, on le vit une fois entouré d'une lumière si éclatante que la nuit était comme changée en jour : dans ses extases il volait souvent de l'autel de la sainte Vierge à celui du Saint Sacrement ; son visage resplendissait de rayons célestes, et des paysans, qui s'en aperçurent, vinrent plusieurs fois

lui baiser les mains et lui demander sa bénédiction.

La très-sainte Vierge était l'objet d'une dévotion toute particulière de sa part, et plus d'une fois cette glorieuse reine du ciel lui fit entendre sa voix d'une statue miraculeuse honorée dans l'église du couvent. Lorsqu'elle le délivra des tentations de la chair, il fut élevé dans les airs au-dessus de l'arbre sur lequel la sainte Vierge lui avait apparu : quand il eut repris ses sens, il vit avec peine que ses frères, craignant qu'il ne se fit quelque mal en tombant, avaient placé sous lui un grand tapis ; mais des mains invisibles le transportèrent dans un autre endroit et le déposèrent à terre, de sorte que personne ne le vit revenir : de là il se rendit à l'église pour remercier sa glorieuse Mère et demander à Dieu que ses frères ne fussent plus témoins de ses extases. Enfin les prières qu'il adressait dans ce but à Marie et à sainte Anne, sa patronne de prédilection, furent exaucées. En reconnaissance de cette faveur, il fit ériger une petite chapelle en l'honneur de la sainte Vierge en dehors du couvent. Sa dévotion pour la mère de Marie était telle qu'on l'appelait ordinairement frère Innocent de Sainte-Anne, et quand on l'envoyait fonder quelque monastère, il demandait habituellement qu'on lui donnât le nom de sa sainte privilégiée. Il obtint également qu'une paroisse fondée par le prince de Villafranca fût appelée paroisse de Sainte-Anne ; lorsque des malades se recommandaient à ses prières, il les engageait à invoquer cette glorieuse patronne, et il promettait de son côté de confier leurs intérêts à sa protection : souvent il savait, par une révélation de cette sainte, si les prières qu'il lui adressait seraient

exaucées. Grâce à ses instances, on érigea une chapelle en l'honneur de sainte Anne dans la nouvelle église du couvent, et quand il obtenait un miracle par son intercession, il s'empressait de demander de nouvelles décorations pour son autel. Grâce à ses démarches, les monastères de Juliana et de Trapani furent enrichis des reliques de cette grande Sainte. A Chiusi, il commença un couvent de religieuses du Tiers Ordre sous le titre de Sainte-Anne, et il lui obtint de l'évêque de Catane une partie de la tête de cette Sainte. Il envoya encore une de ses reliques, que lui avait donnée Christine de Médicis, au monastère de Burgio : aussi la dévotion à l'aïeule de Notre-Seigneur se propagea de plus en plus en Sicile et dans les pays voisins. Mais rien ne servit mieux son zèle pour cette Sainte que la guérison du pape Grégoire XV. Ce pape était tombé dangereusement malade, et la ville de Rome craignait beaucoup de le perdre, à cause des espérances que les débuts de son pontificat avaient fait concevoir. Innocent fut appelé à Rome par ce pape qui l'aimait beaucoup, et il vint lui annoncer que sainte Anne lui avait obtenu sa guérison. En effet, quelques jours après le souverain Pontife recouvrait la santé, et, en reconnaissance de ce bienfait, il établit la fête de cette glorieuse mère de Marie. En retour de cette dévotion, sainte Anne le comblait de ses faveurs ; elle lui apparaissait visiblement, le fortifiait contre les assauts du démon, et s'entretenait souvent avec lui d'une manière intime et familière. Elle lui révéla entre autres choses qu'elle avait été très-flattée de ce que la sainte Vierge était honorée sous le titre de l'Immaculée-Conception,

et de ce que faisaient les rois d'Espagne pour propager cette dévotion.

Son commerce habituel avec les anges lui procurait un avant-goût des joies du ciel, et souvent on entendait une musique céleste retentir sur la montagne où il prenait son repos. Il avait un instrument à cordes comme une guitare, dont il se servait pour s'accompagner quand il chantait ; mais souvent les esprits bienheureux le prenaient et en faisaient sortir des accords d'une harmonie inexprimable. Cette guitare est devenue la propriété du prince de Villafranca, qui la conserve précieusement dans sa famille. Il était souvent transporté d'un lieu dans un autre par les anges. La duchesse de Bivona, en Sicile, voulait partir pour l'Espagne, et comme elle lui recommandait son voyage, il lui dit de bien payer les domestiques qui la servaient, parce qu'elle devait faire un long et pénible voyage, puis de pourvoir aux besoins de son âme, car, ajouta-t-il, quand vous partirez, personne ne vous accompagnera. Le soir étant venu, cette dame réfléchit sur ces paroles, et croyant que le saint religieux avait voulu lui annoncer sa mort, elle le fit appeler le lendemain matin. Le domestique qu'elle envoya était à cheval, et il revint dès qu'il se fut acquitté de son message : mais quelle ne fut pas sa surprise, lorsqu'il trouva le vénérable frère s'entretenant avec sa maîtresse. « Ne vous en étonnez pas », lui dit-il, « le petit « Jésus et sa glorieuse Mère m'ont appris à voyager « très-vite ». Personne ne douta qu'il n'eût été transporté par les anges : il prédit alors la mort de la duchesse, qui succomba environ un mois plus tard.

CHAPITRE V.

SOMMAIRE : Ses longues luttes contre les démons. — Sa puissance sur l'enfer

Les combats que ce grand serviteur de Dieu eut à soutenir contre les esprits de ténèbres furent si longs, qu'il semble avoir été le point de mire de tous leurs efforts. Déjà nous avons vu que, pendant son noviciat, Innocent avait eu beaucoup à souffrir de leurs tracasseries ; mais, en même temps que sa vertu s'affermis-sait, la rage des démons augmentait.

Un soir, à Juliana, lorsque, selon son habitude, il se rendait à l'église vers les neuf heures, il trouva sur les escaliers deux nègres qui lui défendirent de passer ; mais, élevant son cœur vers Dieu, le vénérable Frère avança ; aussitôt l'un de ces monstres lui assène un coup de poing en pleine poitrine : Innocent résiste, et après une lutte acharnée, terrasse son ennemi. Celui-ci, confus de sa défaite, se plaint de ce que son compagnon ne l'a point secouru, et le combat recommence avec le second nègre, jusqu'à ce qu'il succombe à son tour, et ils disparaissent l'un et l'autre en poussant des cris horribles. En arrivant à la porte de l'église, notre saint aperçoit deux chiens monstrueux qui en gardent l'entrée et lui barrent le passage ; mais le serviteur de Dieu fait un signe de croix et entre, malgré les aboiements furieux qu'ils poussent contre lui. Puis, se prosternant devant l'autel de Marie, il la remercie de son assistance. Pendant qu'il était en prières, il entendit un grand bruit derrière lui, et une voix pleine d'arrogance commander qu'on préparât

une chaudière d'eau bouillante : puis il aperçut un bûcher immense que deux démons repoussants allumèrent et entretenirent en y ajoutant sans cesse de nouveaux morceaux de bois. Enfin, quand l'eau fut assez chaude, la voix retentit de nouveau et ordonna d'y plonger Innocent. Celui-ci, effrayé, s'enfuit ; mais s'apercevant que les esprits de ténèbres se raillaient de lui, il revint sur ses pas en se flagellant d'une manière cruelle, et en se riant à son tour des ruses diaboliques : alors les démons se retirèrent en faisant un bruit si épouvantable que l'église sembla s'écrouler ; mais notre Saint, craignant pour le repos des religieux, pria la sainte Vierge de calmer la fureur de l'enfer, et la tranquillité se rétablit.

Une femme l'ayant fait demander à l'église, il répondit qu'il en connaissait le motif et qu'il ne s'y rendrait pas ; cependant, sur les instances de ses frères, il y alla et l'interrogea. Cette malheureuse, qui était possédée du démon, lui dit qu'elle s'était confessée et avait communiqué le matin, et que peu après elle avait été délivrée par ses mérites. « C'est faux », lui dit Innocent. Mais la possédée élevant la voix : « Vous êtes un « grand saint », s'écria-t-elle, « heureux les parents « qui vous ont élevé ! heureux l'Ordre qui vous possède ». Elle continua sur ce ton, et tous les assistants étaient dans l'admiration : mais le serviteur de Dieu reprit à son tour : « Quels abominables mensonges ! je suis le plus grand pécheur du monde, « plutôt une bête qu'un homme ». Ainsi fortifié contre la vaine gloire, et voulant montrer que cette pauvre femme était encore sous la puissance de l'esprit ma-

lin, il mit le pied sur l'extrémité du sien, et aussitôt ses cheveux se dressèrent comme des piques sur sa tête, et elle se mit à pousser de grands cris ; ensuite Innocent se retira en disant que Dieu ne voulait pas encore la délivrer. Pendant dix-sept ans il eut à souffrir ces tentations d'amour-propre et d'orgueil ; mais la grâce divine aidant, il y résista courageusement :

Tandis qu'il demandait à Dieu la santé du fils du vice-roi de Sicile dans son ermitage placé sur un rocher près du couvent de Palerme, le démon lui apparut et lui dit de se retirer, parce que la montagne allait s'écrouter : « Qu'elle tombe si elle veut », répondit le saint religieux, « mais je reste ici ». L'esprit de ténèbres insista longuement ; puis, voyant que ses efforts étaient inutiles, il détacha un quartier de roche et le fit rouler sur l'ermitage : Innocent, se confiant dans la protection divine, continua de prier, et la pierre qui devait l'écraser tomba à côté de lui sans lui faire de mal. Souvent encore il était accablé d'une grêle de pierres pendant qu'il vaquait à l'oraison, et l'auteur de sa vie rapporte qu'il a vu lui-même sa petite chapelle entourée de cailloux lancés de la sorte contre le serviteur de Dieu. Une autre fois, dans le même couvent, il reçut un coup de poing si violent, qu'il tomba sans connaissance, et lorsqu'il rentra dans sa cellule, des mains invisibles le flagellèrent si cruellement que pendant plusieurs jours il eut peine à marcher. Un matin, tandis qu'il allait sonner la cloche, il aperçut, au lieu de la corde, les jambes d'un homme qui semblait pendu et qui lui cria : « Que faites-vous ? vous allez me faire tomber. — Tombe

« si tu veux et casse-toi le cou », reprit le saint religieux, « que m'importe ? » et le démon disparut. Lorsque celui-ci ne pouvait troubler le calme du pieux frère, il cherchait à le contrister en s'attaquant aux religieux de son couvent. Mais Innocent les rassurait en les prévenant à l'avance des pièges qui leur étaient tendus : c'est ainsi qu'il leur prédit quinze jours à l'avance une tempête horrible que les démons devaient déchaîner sur leur couvent pour le renverser ; mais leurs efforts furent inutiles, parce que leurs prières détournèrent ce fléau.

Les triomphes que le vénérable Innocent avait remportés pour lui-même sur les puissances diaboliques, l'avaient rendu si redoutable à l'enfer que les possédés le fuyaient ; et quand on les présentait devant lui, il traitait les démons comme des esclaves, démasquait leurs pièges, humiliait leur orgueil, et les chassait comme des moucherons impuissants. Un jour, tandis qu'il était au chœur à Juliana, deux possédés entrèrent dans l'église et se mirent à crier : « O pauvres « mendiants, ô pauvres mendiants, c'est vous qui êtes « cause de notre malheur ! » puis, après avoir collé leur langue au seuil de la porte du chœur, ils s'écrièrent de nouveau : « O Déchaussés, pourquoi nous « tourmentez-vous de la sorte ? qu'avez-vous à faire « avec nous ? » Alors Innocent commanda aux esprits impurs de sortir au nom de Dieu, de sa glorieuse Mère et de sainte Anne. A Palerme, il envoya un possédé prier au tombeau de sainte Christine, et il fut délivré. A Chiusi, un homme, en proie aux obsessions démoniaques, dut également sa délivrance aux prières du

saint religieux. A Sambuca, il fit connaître que la maladie d'une jeune fille était due à l'influence d'un esprit impur qui la possédait, et pour en donner une preuve, il ordonna au démon d'éteindre en sortant la lampe qui brûlait devant le Saint-Sacrement, ce qui se réalisa aussitôt. Entre Gaëte et Rome, il trouva chez un capitaine espagnol une femme tourmentée par une obsession pénible, et il commanda au démon de sortir quand il dirait : « Que votre volonté soit « faite sur la terre comme au ciel ». Puis il se mit en prières avec tous les assistants, et, au moment même où il prononçait ces paroles, les puissances infernales s'enfuirent. On cite encore la délivrance d'Angélique Maniscalco et d'Eléonore Fiorito dans la petite ville de Busacchino.

CHÂPITRE VI.

SOMMAIRE : Sa charité pour Dieu et le prochain. — Son zèle pour le salut des âmes.

Cette âme si pure était enflammée d'un tel amour pour Dieu, que souvent elle semblait vouloir sortir de sa prison corporelle, afin de s'envoler vers son Créateur. La vue d'une image de son Sauveur, son nom seul le plongeait dans des ravissements profonds, et il semblait vivre dans le ciel, ou du moins on aurait pu croire que le ciel était dans son cœur. Souvent il courait, hors de lui-même, incapable de comprimer l'ardeur de ses désirs, et il chantait à haute voix des cantiques spirituels pour calmer le feu qui le consumait. Mais en même temps le Seigneur soutenait et

fortifiait l'amour de son serviteur par des faveurs extraordinaires. Un jour qu'il se rendait de Naples à Rome, l'enfant Jésus lui apparut et le combla de douceurs ineffables entre Gaëte et Terracine : quand il revint à lui, on l'entendit s'écrier à plusieurs reprises : « Comme il est beau, mon Seigneur, comme il est « doux, mon Jésus ! » Un gentilhomme de Naples, qui l'accompagnait, a raconté plus d'une fois cette vision, ainsi que les miracles dont le Seigneur l'avait honoré pendant son voyage. Comme les âmes qui soupirent après leur bien-aimé, Innocent avait faim de la sainte Eucharistie, et il passait devant le tabernacle tous les instants que lui laissaient l'obéissance et le soin de ses Frères. Il recevait chaque jour le pain des Anges, et pour s'y préparer, il se confessait tous les jours ; car il disait souvent qu'un religieux ne doit jamais prendre son repos avant d'avoir examiné et purifié sa conscience.

Il parlait souvent des fruits admirables de salut que produit la sainte communion, et quand il s'en voyait privé, il pleurait amèrement : le Seigneur montra une fois combien lui était agréable ce désir de son serviteur. Une maladie le retenait cloué sur son lit au couvent de Piazza, et comme il demandait à recevoir la sainte Eucharistie le jour de saint Didace, l'infirmier lui promit que le prêtre qui célébrait la Messe, viendrait la lui apporter : mais c'était un religieux tourmenté par des scrupules, et Innocent craignait avec raison qu'il ne voulût pas accéder à son désir. Quand il se vit seul, il s'écria en versant des larmes : « O mon « souverain bien, que je suis indigne de vous possé-

« der dans mon âme; que je mérite peu d'être un fils
« de saint François ! et vous, saint Didace, qui me re-
« connaissez pour votre frère, vous auriez dû permettre
« à un autre prêtre d'offrir le saint sacrifice, afin qu'il
« m'apportât la sainte communion. Au ciel, vous êtes
« assis au banquet sacré, et vous voyez face à face celui
« que je voudrais recevoir; mais je ne mérite pas ce
« bonheur ». En même temps qu'il disait ces mots, un
ange lui apparut et déposa sur sa langue une hostie
consacrée, puis disparut, le laissant tout consolé.

A cet amour ardent pour le Seigneur il joignait une
tendre compassion pour les misères du prochain, et il
savait les soulager par ses aumônes et par ses prières.
Il visitait souvent les malades, et leur distribuait les
fruits confits, les conserves et les pâtisseries que lui
envoyaient de nobles dames; quand il était gardien
d'un monastère, il voulait que les pauvres fussent tou-
jours bien reçus, et chaque jour il faisait préparer
pour eux des aliments. Mais son zèle éclatait surtout
quand il s'agissait du salut des âmes : il savait trouver
dans son cœur des paroles énergiques pour toucher
les pécheurs endurcis; il instruisait les ignorants et
exhortait tous les hommes à la pratique des sacre-
ments : « Mes petits enfants », disait-il en montrant le
ciel, « levons les yeux vers le nouveau monde : celui
« qui le cherche le trouve »; ou bien encore, avec
l'apôtre saint Paul : « Travaillons pendant que nous
« avons le temps ». Souvent il exhortait ses frères,
principalement quand il était supérieur, à fuir les
querelles et les divisions intestines, parce que le
démon préférait ces moyens pour les priver des grâ-

ces qu'ils devaient retirer de la célébration des fêtes.

La prière intérieure était l'objet de ses recommandations les plus pressantes, et il la regardait comme la colonne sur laquelle s'appuyaient tous les Ordres : « Sans elle », disait-il, « les religieux tombent dans le « relâchement ». Il engageait les prédicateurs à prêcher plutôt par leurs vertus que par leurs paroles, et il ajoutait qu'on suit les mauvais exemples avec beaucoup plus de facilité qu'on n'écoute les bons conseils. Souvent il rappelait à ceux qui venaient le visiter qu'il faut éviter le péché, vaincre les tentations et pratiquer le bien : ces exhortations avaient dans sa bouche une force extraordinaire, et il porta un grand nombre de jeunes gens et de jeunes filles à quitter le monde pour embrasser la vie religieuse ou la Règle du Tiers Ordre.

Sa voix, forte et puissante, semblait s'animer d'une énergie surhumaine quand il parlait du jugement, de la gravité du péché, et des châtimens réservés à ceux qui persévèrent dans leurs égarements ; aux exhortations il ajoutait la prière, afin de fléchir la justice divine et d'obtenir des grâces de conversion. Ainsi, à Rome, quatre hérétiques français qui étaient venus dans le but de propager leurs erreurs, et qui étaient condamnés au feu, furent touchés de ses exhortations et rentrèrent dans le sein de l'Eglise. Entre Nicosie et Palerme, il fut rencontré par quatre brigands qui voulaient l'arrêter ; mais voyant son visage entouré d'une lumière brillante, ils n'osèrent porter les mains sur lui ; lorsque le saint religieux leur demanda ce qu'ils voulaient, puisqu'il ne possédait rien, ils avouèrent qu'ils espéraient obtenir pour sa rançon une grande

somme d'argent, afin de pouvoir s'enfuir en pays étranger. Alors il leur conseilla de changer de vie, et promit de s'employer pour obtenir leur grâce. Et en effet le vice-roi consentit à l'accorder sur sa demande, et ces quatre voleurs, se voyant sûrs de leur pardon, vécurent désormais d'une manière honnête et chrétienne. Lorsque les pécheurs refusaient de se rendre à ses exhortations, il y joignait souvent les miracles, pour les contraindre en quelque sorte à se convertir.

Il n'y avait rien qu'il détestât plus dans les femmes que les parures mondaines et la vanité dans les vêtements : il leur adressait souvent des reproches sévères sur ce sujet, quelquefois même il refusait de leur parler.

Dans ses avis, il ne faisait acception de personne, et il ne disait que ce qui pouvait servir au salut des âmes. Bien souvent il découvrit aux pécheurs les secrets de leur conscience, et par les détails qu'il leur donnait, il les faisait rentrer en eux-mêmes. C'est ainsi que prenant à part un seigneur, il lui demanda secrètement quand il se convertirait, et si sa femme et ses enfants étaient légitimes : cet homme, qu'on croyait marié et qui vivait depuis de longues années dans le concubinage, se jeta à ses pieds et promit de se marier au plus tôt ; ce qu'il fit en effet. Un prêtre qui vivait dans le péché fut arraché à son malheureux état par le serviteur de Dieu, qui lui révéla tous les secrets de sa conscience. Un usurier que le saint religieux pressait de songer à son âme lui demanda de s'expliquer : « Prenez votre mouchoir », lui dit Innocent, « et vous « le verrez ». Cet homme obéit et trouve son mouchoir

tout dégouttant de sang : « Ce que je veux dire », reprit alors le frère, « le voici : tout ce que vous possédez est « le sang des pauvres ». Ce miracle confondit le pécheur, qui, rentrant en lui-même, embrassa sérieusement la vie chrétienne.

Un très-riche marchand, ayant entendu parler des merveilles accomplies par le vénérable Innocent, vint lui rendre visite ; mais celui-ci lui parla immédiatement du salut de son âme, et lui dit qu'il était en état de péché parce qu'il ne s'était jamais bien confessé. Ce reproche ne fit que blesser notre marchand, cependant il essaya de faire bonne contenance, et tout en brûlant du désir de se venger, il lui envoya un pain et quelques poissons. Le serviteur de Dieu les refusa, en disant que c'était le gain de l'usure et le sang des pauvres. A cette réponse, notre avare entre en fureur et se rend en toute hâte au couvent : Innocent le conduit à sa cellule, et en marchant il rompt le pain qui lui était offert : aussitôt des gouttes de sang coulent à terre : « Voyez », lui dit-il, « traiterez-vous encore de « mensonges ce que je vous ai dit? Sachez que vous « êtes sur le bord de l'enfer, et qu'en récompense de « quelques aumônes, Dieu vous accorde encore dix « jours, à vous et à votre femme, pour réparer vos « confessions passées, restituer le bien mal acquis, et « obtenir votre pardon ». Alors cet homme, frappé d'épouvante, s'approcha du tribunal de la Pénitence, rendit tout ce qu'il avait injustement amassé, et se prépara sérieusement à la mort, qui arriva selon la prédiction du saint religieux.

CHAPITRE VII.

SOMMAIRE : Le vénérable Innocent prédit des événements futurs et révèle des choses cachées.

Des personnes de tout état et de toute condition purent attester que ce saint religieux était doué de l'esprit de prophétie. Lorsque le pape Grégoire XV n'était encore qu'archevêque de Bologne, Innocent lui prédit qu'il serait cardinal et ensuite souverain Pontife. Quand il fut élevé sur le siège de saint Pierre, il aimait à s'entretenir avec ce pieux Frère, et apprenant de lui que le Tibre allait déborder et causer de grands ravages, il ordonna, d'après ses avis, des prières publiques pour prévenir le fléau. Rome fut ainsi épargnée, comme le serviteur de Dieu l'avait annoncé. Guéri une première fois par ses prières, Grégoire XV le consulta sur une deuxième maladie qui le faisait horriblement souffrir : après avoir invoqué les lumières de l'Esprit-Saint, Innocent vint trouver le Pape et lui dit que Dieu lui avait accordé de grandes faveurs en l'élevant au souverain pontificat, mais qu'il avait encore un degré à franchir : celui de la mort, afin de s'élever à la béatitude éternelle. Le Pape comprit ces paroles, se prépara sérieusement à sa dernière heure, et peu après il rendait le dernier soupir. Pendant que le conclave était réuni, les religieux franciscains de Saint-Pierre in Montorio faisaient toutes sortes de conjectures ; l'un d'eux vint au couvent de Saint-François, près du Tibre, pour consulter Innocent, et apprit de sa bouche que le cardinal Barberino serait élu pape. Sep-

tinia Magalotti, noble dame romaine, lui envoya les portraits des cardinaux Aldobrandini, Gymnasio et Barberini, pour savoir lequel des trois serait choisi. Après avoir prié quelques instants, le serviteur de Dieu prit celui du dernier, et le lendemain ce cardinal était élevé au souverain Pontificat, comme sainte Anne l'avait révélé au vénérable religieux. Quelque temps après, le cardinal Pamphilio passait devant lui dans son carrosse, et Innocent dit à un prêtre placé à côté de lui : « Remarquez bien ce cardinal, il sera pape « après Urbain VIII ». Ce prêtre vint annoncer cette nouvelle à la sœur de ce prélat, qui promit de faire connaître cette prophétie quand elle serait accomplie.

Quand on venait le consulter ou recevoir de lui des consolations, il arrivait souvent qu'il n'attendait pas les explications de ses visiteurs, et qu'il répondait aux besoins de leurs cœurs sans qu'ils eussent besoin de les lui faire connaître. Pendant que Marineo Gaspar Simoni était malade, son fils, provincial de l'Ordre, vint le visiter avec Innocent, qui lui demanda s'il s'était confessé, et qui l'engagea à faire un nouvel examen de conscience. Le lendemain, le serviteur de Dieu revint et lui annonça que le Seigneur voulait quelqu'un de sa famille ; en même temps, le malade apprit que son fils, âgé de deux ans, avait la fièvre : cette nouvelle remplit de chagrin sa mère qui pria le saint religieux d'avoir pitié d'elle. Celui-ci le guérit, et il ajouta que Dieu ne voulait ni de son mari, ni de son enfant ; mais quinze jours après, le frère de cette dame mourait, selon la parole d'Innocent.

Le récit de toutes ses prophéties nous entraînerait

trop loin, et nous sommes forcé d'abrégé : c'est ainsi qu'il prédit à Eléonore Simoni qu'elle mourrait bientôt ; à une dame de Rome qu'elle mettrait au monde deux jumeaux, mais que l'un d'eux ne vivrait pas ; à une princesse de Naples qu'elle aurait également deux fils, mais qu'elle succomberait à la suite de son enfantement ; à un gentilhomme de Palerme, que sa petite fille ne tarderait pas à entrer dans le ciel ; à un jeune religieux qui se montrait d'une gaieté folle, qu'il mourrait bientôt. Il prédit encore au prince de Châtillon qu'il n'avait plus que huit jours pour se préparer à la mort. Il dit un jour à une dame de Rome, sous forme de parabole : « Une mère avait une fille très-
« pieuse qui souffrait depuis dix ans un purgatoire de
« maladies ; la pierre, l'hydropisie, des abcès de toutes
« sortes l'affligeaient presque continuellement, et le
« mal s'accrut à tel point qu'il fallut lui couper le
« pied ; mais en mourant elle alla tout droit au ciel :
« qu'en pensez-vous ! Ne voudriez-vous pas avoir une
« fille semblable et être cette heureuse mère ? » Cette femme ne comprit pas tout d'abord ce qu'il voulait dire ; mais quand elle vit se réaliser toutes ces choses dans sa chère Angèle, elle reconnut que le serviteur de Dieu avait été éclairé par une lumière surnaturelle.

Il trouva un jour Catherine Caputa et son frère atteints d'une maladie mortelle, et déjà munis des derniers sacrements : il leur commanda de se lever, et ils furent aussitôt guéris ; puis il se rendit chez la mère d'un jeune homme légèrement indisposé, et la pria de tout préparer pour ses funérailles : il mourut en effet le soir même. « Allez », disait-il à un petit enfant que

sa mère lui faisait bénir, « allez chanter avec les Anges
« les louanges de l'Agneau ». « Petit enfant », disait-il
encore à un autre, « vous gagnez le ciel sans fatigue,
« et moi qui ai tant travaillé pour l'obtenir, je ne suis
« pas sûr d'y aller ». Et à une femme de Chiusi : « Cet
« enfant n'est pas à vous. — Et à qui donc appartient-
« il, s'il n'est pas à moi ? — A Dieu », répondit-il, « et
« vous n'en êtes que la nourrice. Les parents réclament
« leurs enfants après les avoir confiés, pendant deux
« ou trois ans, aux soins d'une nourrice. C'est ce que
« le Seigneur fera pour vous ». Et toutes ces prédic-
tions se réalisèrent. Bien souvent il contredisait les
médecins, qui tantôt désespèrent de leurs malades,
tantôt leur promettent la guérison. Des jeunes gens
forts et robustes étaient surpris de s'entendre exhorte
à bien mourir ; des religieux connurent d'avance,
grâce à lui, le jour de leur dernier soupir ; d'autres
fois il rassurait ceux qui étaient à l'extrémité, en leur
annonçant leur rétablissement. Il semblait en quelque
sorte que l'avenir n'eût pas de secrets pour lui. A Cal-
tanissetta, le fils du prince de Vintimille était tombé de
sa voiture et s'était fracassé la tête contre des pierres :
on le crut mort, et sa mère se hâta d'envoyer un mes-
sager au couvent pour le recommander aux prières
d'Innocent. Il était minuit, et il tombait une pluie très-
épaisse lorsque le messager arriva : la porte s'ouvrit
aussitôt, et le serviteur de Dieu lui dit : « Allez, et
« dites à vos maîtres que Dieu a pris soin de leur fils,
« et qu'il n'aura rien à souffrir de cette chute ». Le
valet retourna immédiatement sur ses pas, et consola,
par cette nouvelle, le prince et la princesse. Plus tard,

ce même prince, fiancé à la fille d'un seigneur de Roccafiorita, vint annoncer son mariage au serviteur de Dieu : « Cette demoiselle », lui dit-il, « ne sera jamais « votre épouse », et il répéta plusieurs fois ces paroles. Quelques jours après, cette princesse était morte.

Il faisait connaître aussi aux jeunes personnes quel état elles devaient embrasser : au baron de Sainte-Anne à Trapani, il prédit que ses trois filles prendraient l'habit du Tiers Ordre ; à Marguerite Ciaulina, que ses quatre filles seraient religieuses : il annonça de même à un jeune homme de quatorze ans, atteint d'une maladie mortelle, qu'il serait Frère Mineur. A Trapani, une petite fille de Léonard Zorba étant venue lui baiser les mains, il s'écria : « Quelle gentille petite « abbesse ! » Et les parents qui l'entendirent ne doutèrent point qu'il eût prophétisé. A Palerme, Scipion Grimaldi et deux autres grands seigneurs venaient souvent pendant le Carême s'entretenir avec les religieux et ils annoncèrent leur intention d'entrer au couvent. Le gardien ordonna à Innocent et à trois autres Frères de consulter la volonté de Dieu par la prière pendant huit jours ; la réponse fut négative. Alors Scipion déclara qu'il désirait se marier avec son esclave, si toutefois c'était la volonté de Dieu, et comme on lui destinait une autre jeune fille, il pria le serviteur de Dieu de lui donner son avis sur ce sujet. Celui-ci le confirma dans son dessein : mais le père de ce jeune seigneur, qui habitait loin de la ville, lui écrivit pour lui défendre une union qu'il regardait comme un opprobre pour sa maison. Le jeune homme attendit : quelques mois après le saint religieux vint le

trouver et lui dit avec force : « Pourquoi donc résistez-vous à la volonté de Dieu ? Ne vous ai-je pas dit que vous deviez conclure ce mariage ? » et comme il s'excusait sur l'opposition de son père, « que votre père et tous vos amis fassent ce qu'ils voudront et ce qu'ils pourront, ce mariage se fera, car il est décidé dans le ciel ». Quatre mois après le père du jeune homme commandait lui-même à son fils de se marier selon son désir.

Bien souvent aussi ce saint religieux rassurait les femmes enceintes contre leurs appréhensions et leurs craintes. Quelquefois il détournait des jeunes filles du mariage, à cause des dangers qu'elles auraient à courir, et celles qui méprisèrent ses avis, reconnurent bientôt qu'il avait été inspiré par un esprit prophétique. Pour savoir si leur enfant serait un garçon ou une fille, les mères lui faisaient demander par son supérieur quel nom il fallait lui donner, et selon qu'il donnait celui d'un saint ou d'une sainte, elles concluaient quel devait être le sexe de l'enfant qu'elles portaient dans leur sein. A une femme de Chiusi qui lui adressait directement cette question, il répondit en souriant : « Vous ne venez pas pour cela, mais pour savoir si vous aurez un fils ou une fille ; hé bien ! appelez-le Jean-Baptiste ». On reconnaissait également à ses expressions si ces enfants devaient mourir dans la fleur de l'innocence ou vivre plus longtemps : il disait en effet : « Ce sera un ange dans le ciel », ou « Dieu veuille en faire un saint », selon qu'il prévoyait leur mort ou leur vie.

Bien souvent aussi le serviteur de Dieu voyait en

esprit des événements qui se passaient au loin : c'est ainsi qu'il fut le témoin invisible du meurtre commis par les Turcs sur le général des galères de Sicile. Tandis qu'il était à Rome, il tomba tout à coup dans un ravissement, et il s'écria : « Voilà donc qu'Elisabeth est tombée dans l'enfer et que Jézabel lui a fait sa place ! ». Quelques jours après on apprit la mort de la reine d'Angleterre. A Trapani, il annonça devant le baron de Sainte-Anne et d'autres personnes qu'un marchand de Palerme venait de rendre le dernier soupir. Joseph Pisano, ayant appris que son fils, étudiant à Rome, avait succombé à une pénible maladie, vint chercher des consolations auprès d'Innocent, qui lui dit : « Cette nouvelle n'est pas vraie, votre fils sera un jour votre consolation ; bientôt il reviendra prêtre et docteur ». Un jour qu'il s'entretenait avec le prince de Villafranca et sa famille, la princesse fut prise tout d'un coup d'un serrement de cœur : « Ne vous troublez pas », lui dit-il, « ce sont des démons » ; puis, quelques instants après il ajouta : « Le danger est passé », et il raconta que la mère de la princesse venait d'échapper à Palerme à un grand péril : elle était tombée du haut de son balcon ; mais elle n'avait aucun mal. Torresilla, inquisiteur de Palerme, ayant appris que sa sœur était enceinte, la recommanda par lettre au serviteur de Dieu, et il lui répondit aussitôt qu'elle était heureusement délivrée et qu'elle avait un fils nommé Etienne. Le duc de Montalte avait envoyé à sa grand'mère tout ce qui était nécessaire pour passer d'Espagne en Sicile ; mais, ne recevant pas de nouvelles, il vint trouver le vénérable religieux qui lui dit qu'en ce moment elle

s'embarquait ; quelques jours plus tard, qu'elle était plus près de la Sicile que de l'Espagne ; trois jours après, qu'elle était au port de Gênes. Enfin plusieurs mois se passèrent sans qu'on sût ce qui lui était arrivé ; mais le jour même où le duc vint consulter Innocent, celui-ci le rassura en lui disant qu'elle venait de débarquer.

CHAPITRE VIII.

SOMMAIRE : Science et sagesse du vénérable Innocent. — Sa confiance en Dieu est récompensée par une foule de miracles.

La prière est l'école où le Saint-Esprit remplit les ignorants d'une sagesse et d'une science célestes, et où il nous éclaire par ses inspirations beaucoup mieux que ne sauraient le faire de longues années d'étude. Déjà nous avons montré comment le vénérable Innocent avait reçu à cette école la révélation des choses cachées qui surpassent l'intelligence humaine : nous voulons parler ici de la science extraordinaire qu'il avait puisée dans la prière sur les mystères les plus obscurs de la théologie et de l'Écriture sainte. Nous avons ici des témoignages positifs d'hommes instruits et versés dans ces matières. Le Père Denis de la Torre, frère mineur, confesseur du pape Paul V, et qui, au témoignage de Bellarmin, était d'une capacité extraordinaire, discutait un jour sur un point obscur de la théologie avec deux autres religieux, et comme ils ne pouvaient s'entendre, ils demandèrent l'avis du saint frère : le lendemain il leur donna des explications si claires, qu'ils auraient volontiers brûlé leurs

livres en se voyant surpassés par un ignorant qui n'avait jamais étudié.

Le Père Denis, évêque de Niepe, pria un jour le vénérable serviteur de Dieu de lui faire quelques réflexions sur la gloire du ciel : après avoir prié Dieu à l'église pendant une heure, il revint et trouva l'évêque occupé à expliquer à d'autres religieux un texte de saint Paul : mais, surpris du sens qu'il lui donnait, Innocent lui dit qu'on ne devait pas l'interpréter ainsi, puis reprenant lui-même les paroles de saint Paul, il les expliqua si bien et avec des preuves si convaincantes, que tous en étaient dans l'admiration. Jean-Baptiste Confalonieri a même recueilli et fait imprimer à Rome un livre de commentaires qu'il attribue aux révélations faites à Innocent par Enoch et Elie dans le paradis terrestre. Le Père Louis de Malte, conseiller au tribunal de l'Inquisition, en Espagne, puis professeur d'arabe, à Rome, raconte que les hommes les plus distingués de son temps cherchaient les occasions de discuter avec le saint frère afin de s'éclairer et de profiter de ses lumières. A Palerme, il se rendit un jour chez un chanoine malade, et il trouva chez lui le vicaire général, un abbé très-distingué et un grand nombre de religieux, de théologiens et de docteurs en médecine. Sur la demande de l'abbé et l'ordre du général, il se vit forcé d'expliquer ce qu'il pensait du mystère de la prédestination, et il prouva par sept raisons que chacun est destiné à la gloire. Les assistants étaient saisis d'admiration et se regardaient les uns les autres avec étonnement. Souvent il expliquait les sept demandes de l'Oraison dominicale et les douze

articles du Symbole avec tant de profondeur, que les hommes les plus instruits ne pouvaient assez l'admirer.

Lorsqu'il vint à Naples, le peuple accourut à sa rencontre avec tant d'empressement, que son habit lui fut arraché et coupé en morceaux jusqu'à sept fois, et qu'il fallut lui en donner un autre. Le cardinal Aquaviva, archevêque de cette ville, apprenant cette nouvelle, voulut éprouver son esprit et le fit venir dans son palais : quand son vicaire général le lui présenta : « Est-ce là », lui dit-il, « le frère qui trouble toute la « ville de Naples par son arrivée ? » et sur sa réponse affirmative : « Je m'étonne », ajouta-t-il, « de ce que « vous et surtout vos supérieurs trompiez le monde par « une fausse apparence de sainteté ». — « Vous voyez « bien, mon père », dit le saint religieux au vicaire général, « que ceux qui me connaissent me traitent « comme je mérite ». Puis il remercia le cardinal de ses reproches paternels, promit de se corriger et de prier Dieu pour lui de tout son cœur. L'archevêque, qui avait espéré le contrister, le traita plus durement encore et lui demanda s'il savait le *Notre Père* : Innocent le récita aussitôt : mais le cardinal le priant de lui expliquer les premières paroles de cette prière, il s'excusa humblement, disant qu'il n'avait jamais étudié et qu'il la récitait simplement, comme il l'avait apprise de ses parents. « Non », reprit le prélat, « je « veux savoir de vous ce que signifient ces paroles : « on dit que vous voulez vous donner la réputation « d'un saint ; c'est bien le moins que vous compreniez « la plus excellente de toutes les prières ». Malgré ses

efforts pour ne pas être contraint à donner cette explication, le serviteur de Dieu se vit forcé, au nom de l'obéissance, de parler, et le cardinal fut tellement frappé de la sagesse qui sortait de sa bouche, que, tombant à genoux, il lui demanda pardon de l'avoir contristé : Innocent, à son tour, s'étendit à terre, confus de voir un prince de l'Eglise s'humilier devant lui.

Les supérieurs, qui connaissaient bien sa prudence, lui confiaient souvent des choses très-importantes, et il les menait à bonne fin. Il fut choisi dix fois pour gardien de divers couvents, et il se montrait dans l'exercice de cette charge plein d'attention pour ses frères, qu'il regardait moins comme ses sujets que comme ses seigneurs. Il était ordinairement délégué pour la fondation des nouveaux couvents, parce que sa patience et sa douceur savaient triompher des contradictions et des résistances. On lui attribue aussi l'établissement du monastère des Augustins Réformés, à Monréale, et des Carmélites Déchaussées, à Palerme. Habituellement il était nommé gardien des couvents qu'il avait établis, afin que les nouveaux religieux, profitant de ses leçons et de ses exemples, fussent mieux formés à la perfection, et que les habitants du pays profitassent des premières impressions de la grâce pour se livrer aux œuvres de la piété et de la pénitence chrétienne.

La confiance d'Innocent était souvent récompensée de Dieu par des miracles. Se trouvant un jour en mer sur un vaisseau qui n'avait plus de vivres, il adressa une courte prière à Dieu et mit ses mains dans l'eau

comme pour attendre quelque chose : il en tira un poisson qui pesait plus de cinquante livres, au grand étonnement des matelots et des passagers. Dans une traversée de Naples à Palerme, les bateliers avaient oublié d'emporter du vin avec eux : quelques tonneaux d'eau douce formaient toutes leurs provisions ; mais le vent fut contraire et le voyage beaucoup plus long qu'on ne comptait ; les passagers se plaignirent ; Innocent pria sainte Anne et commanda aux matelots de tirer du vin : ceux-ci se regardèrent avec étonnement, sachant bien qu'il n'y en avait plus ; mais ils obéirent à sa parole et trouvèrent un tonneau plein de vin, qui suffit pendant toute la traversée ; ils prirent ensuite un gros poisson, qui servit aux passagers, et ils attribuèrent cette faveur aux prières du saint religieux. Une autre fois, il tira d'une bouteille assez de vin pour entretenir tous les matelots pendant un voyage de Sicile à Naples. Comme il retournait dans son pays, les matelots abordèrent sur une plage déserte où ils ne purent trouver aucun aliment à acheter ; mais le serviteur de Dieu invoqua sainte Anne, et leur fit trouver des vivres en abondance dans un coin du vaisseau.

Dieu ne se contentait pas de pourvoir à ses besoins sur la mer, il avait également soin de lui dans ses voyages par terre : un jour qu'il était très-fatigué et qu'il n'avait pu recueillir d'aumônes, il pria sa grande patronne de venir à son secours, et aussitôt une pauvre femme vint l'appeler pour lui servir un repas abondant.

Dans un pèlerinage qu'il fit à Lorette, en Italie, il se trouva dans un pays désert, sans provisions et

mourant de faim : il s'endormit sur une pierre, et à son réveil il trouva un vase rempli d'une eau délicieuse et un pain très-appétissant, qui lui permirent ainsi qu'à son compagnon de réparer ses forces. Tandis qu'il habitait dans un couvent de Sicile, situé sur une montagne, il tomba tellement de neige, que pendant plusieurs jours il fut impossible aux religieux de sortir pour aller mendier : Innocent vint rassurer le gardien en lui promettant des secours de la part de Dieu : au même instant, un très-beau jeune homme venait à la porte du couvent déposer une corbeille pleine de provisions.

Le baron de Sainte-Anne, bienfaiteur du couvent, n'avait plus que quelques heures à vivre, d'après l'avis des médecins, lorsque notre thaumaturge arriva et lui commanda de se lever et de venir au monastère ; mais les médecins s'y opposèrent : « Hé quoi ! » lui dit Innocent, le lendemain, « vous n'êtes donc pas habillé
« comme je vous l'avais ordonné : hâtez-vous et rappe-
« lez-vous que vous seriez dans le cercueil si sainte
« Anne n'avait pas mieux parlé que les docteurs ». Le baron se revêtit de l'habit du Tiers Ordre, qu'il avait fait préparer pour sa sépulture ; mais les médecins, jugeant qu'il n'était pas hors de danger, ne lui permirent pas de sortir, parce qu'il suait encore beaucoup. Quelques jours après, le vénérable frère vint lui rendre visite, et après avoir essuyé la sueur dont il était encore humide, l'assura qu'il était guéri : ce seigneur conserva pendant tout le reste de sa vie l'habit de Saint-François, en reconnaissance de ce miracle. A Naples, il consola un seigneur nommé César Coppola, en lui di-

sant que son fils, dangereusement malade, avait obtenu sa grâce par l'intercession de sainte Anne. Hiéronyma Asylo, princesse romaine, venait de prier le saint religieux de demander encore trois ans de vie pour sa fille, quand elle trouva, en rentrant chez elle, son enfant à l'extrémité ; mais, pendant la nuit, elle voulut manger, s'endormit d'un paisible sommeil et vécut tout le temps que sa mère avait réclamé.

Philippe Rosso, qui travaillait au couvent de Chiusi, se blessa grièvement dans une chute, et on allait lui tirer du sang, lorsque le vénérable frère vint lui commander de se lever et de reprendre son travail : il fut aussitôt guéri. Le Père Bénigne de Gênes, religieux très-distingué, se voyant dangereusement malade, fit demander à Innocent s'il lui était plus avantageux de mourir que de vivre : le vénérable frère vint lui répondre le lendemain que sainte Anne n'avait pas oublié sa dévotion envers elle, et qu'un autre religieux, dont la vie était moins utile que la sienne, mourrait pour lui. Quelques jours après, Sébastien de Chiusi, neveu d'Innocent, était pris à sa place, et rendait le dernier soupir.

A Rome, un jeune homme malade avait consenti, quoique sans avoir une grande confiance, à mettre sur sa tête un mouchoir qui avait servi au saint religieux ; or, la nuit suivante, le serviteur de Dieu, alors absent, lui apparut, et après lui avoir reproché son manque de foi, il lui fit promettre de se confesser. Le mal ayant disparu, ce jeune homme ne tint pas ses engagements, et retomba malade. Par crainte de la mort, il fit prier sa mère de le recommander de nouveau à notre thau-

maturge, qui répondit : « Votre fils est puni de ce qu'il « n'a point fait ce qu'il m'avait dit : écrivez-lui de s'exé-
« cuter au plus vite ». La mère, qui ne savait rien de cette apparition, s'acquitta néanmoins de son message, et le malade recouvra la santé aussitôt qu'il eut fait une bonne confession. Il apparut de même à la fille d'un conseiller d'Etat et à une religieuse, qui étaient sur le point de mourir, et qu'il rendit à la santé.

Dans les faits que nous allons raconter, nous verrons combien grande était sa foi dans les promesses du saint Evangile. En traversant la Calabre, il apprit qu'un bienfaiteur des Frères Mineurs était en prison pour dettes, et que, de tout ce qu'il possédait, il ne lui restait plus qu'une vache : il alla le consoler et l'engagea à la donner aux pauvres, lui promettant que Dieu lui en rendrait cent pour une. Cet homme, comptant sur la parole divine et sur celle du saint frère, y consentit ; mais lorsqu'Innocent revint le visiter, il se plaignit amèrement de ce qu'il l'avait trompé : il avait obéi à ses conseils, et il n'avait plus rien pour faire vivre sa femme : notre thaumaturge, saisi de compassion, le quitta aussitôt pour se rendre à l'église, et il s'écria en poussant un profond soupir : « Mon Dieu, vous m'avez
« trompé, et vous êtes cause, avec votre Evangile, que
« j'ai trompé ce pauvre homme ». Une prière si ardente toucha le cœur de Dieu, et, la nuit suivante, il envoya un de ses anges commander à une personne très-riche de payer les dettes de ce prisonnier et de choisir dans ses troupeaux les cent plus belles vaches pour les lui donner ; mais cette dame ayant montré peu d'empres-

sement pour accomplir la volonté divine, l'ange lui apparut encore deux fois, et enfin elle obéit.

Il vint un jour demander l'hospitalité dans une abbaye de Bénédictins, et il fut reçu avec beaucoup de respect par les religieux les plus âgés : ce monastère avait été construit par le pape saint Grégoire, dans une vallée qui lui appartenait, et il était dédié à saint Martin ; mais quelques jeunes Pères voulaient l'abandonner pour s'établir à Palerme, où certainement l'esprit religieux devait s'affaiblir par suite des relations avec le monde. Innocent, consulté sur ce projet, vit en songe, la nuit suivante, trois vieillards vénérables, vêtus de chapes blanches et de mîtres : c'étaient saint Benoît, saint Grégoire et saint Martin : « Dites de ma part aux religieux de ce monastère », s'écria le patriarche de la vie cénobitique en Occident, « que per-
« sonne ne songe à quitter ce couvent ; autrement
« nous ferons mourir ceux qui essaieraient de le trans-
« porter ailleurs ». Lorsque le serviteur de Dieu raconta ce qu'il avait vu aux Pères les plus âgés, ils remercièrent le Seigneur de leur avoir fait connaître sa volonté, et on remarqua que tous les religieux, tentés de fonder un couvent dans la ville, moururent dans un âge peu avancé et hors du monastère.

C'est ainsi que Dieu, toujours admirable dans ses Saints, se plaît à exalter les humbles : en vain le vénérable frère cherchait à fuir les honneurs et à vivre dans l'oubli, le Seigneur révélait sa sainteté partout où il passait, et il plaçait sur le chandelier ce flambeau pour éclairer les pécheurs et rallumer dans les cœurs attiédies la flamme de l'amour divin. Sa réputation ne

se répandait pas seulement en Sicile et en Italie, mais l'Allemagne, la Pologne, l'Espagne et la France connaissaient son nom : il était en haute estime auprès des plus grands personnages ; les papes et les cardinaux, les empereurs et les rois, les princes et les seigneurs le consultaient, soit de vive voix, soit par écrit, et souvent ses lettres opéraient des merveilles dans les pays les plus éloignés : l'archiduc Léopold, frère de l'empereur d'Autriche, étant venu à Rome, passa quelques jours sans se faire connaître afin de jouir plus facilement des conversations du saint religieux qui l'avait reconnu de suite, et qui lui obtint de grandes faveurs de la part de Dieu. François de Castro et le duc d'Ossuna qui gouvernèrent l'un et l'autre la Sicile en qualité de vice-rois, passaient à peine une semaine sans venir le consulter et se recommander à ses prières. Nombre d'autres grands princes demeuraient quelquefois plusieurs jours dans les villes qu'il habitait, afin de s'entretenir avec lui des intérêts de leur âme. Il fut appelé trois fois à Rome, d'abord par le pape Clément VIII, puis par le Père Archange de Messine, général de l'Ordre sous Paul V, qui l'estimait beaucoup et qui obtint, par ses prières, la guérison de son neveu, le cardinal Borghèse, atteint de la maladie de la pierre. Le pape Grégoire XV, qui lui succéda, et à qui le serviteur de Dieu avait prédit sa future grandeur, lui envoya deux religieux pour lui ordonner de se rendre immédiatement auprès de lui : il dut partir aussitôt, sans demander aucune permission, et il avait le droit de choisir son compagnon de voyage. La considération dont il jouissait auprès des plus grands

princes était telle qu'il reçut une foule de reliques qu'il partageait entre les couvents de sa province : ainsi le monastère de Sainte-Marie de Jésus, près de Palerme, conserve une goutte du précieux sang que le serviteur de Dieu avait obtenue de François-Marie del Monte, évêque d'Ostie et doyen des cardinaux ; un morceau des vêtements de la sainte Vierge que lui avait donné le prince de Dietrichstein, évêque d'Olmütz, et un fragment de la vraie Croix qu'il avait reçu du duc de Latera : ces reliques sont munies de certificats signés par le pape Urbain VIII. Il envoya un morceau du manteau de pourpre que les Juifs avaient placé sur Notre-Seigneur, à un couvent de religieuses de Corleone : l'église paroissiale de Chiusi s'enrichit également d'un grand nombre de reliques précieuses dont il lui fit présent, et le couvent de cette ville reçut de ses mains une copie de la Sainte-Face que lui avait donnée le cardinal Borghèse, faveur d'autant plus grande que deux papes avaient défendu de la reproduire sous peine de bannissement : mais on fit une exception pour le serviteur de Dieu, et chaque année cette image est vénérée par les pèlerins, le jeudi et le vendredi de la semaine sainte. Le cardinal Leni, évêque de Ferrare, le duc de Montalte, le marquis de Laino et plusieurs autres seigneurs l'enrichirent également de reliques précieuses.

Des personnes de toute condition se pressaient autour de lui partout où il portait ses pas, et bien qu'il se cachât dans les bois et dans les cavernes, il ne pouvait échapper aux recherches de la foule : ses supérieurs étaient obligés de le faire voyager pendant

la nuit, quand il passait d'un monastère dans un autre. La ville de Naples fut en quelque sorte soulevée quand il y arriva, et des soldats en armes durent l'entourer pour le conduire au couvent de cette ville ; mais ils ne purent empêcher que sept habits dont on le couvrit successivement ne fussent mis en pièces. Les hommes montaient la garde à la porte du couvent afin qu'il ne pût sortir, et il fallut pratiquer une brèche dans le mur pendant la nuit pour qu'il continuât son voyage. En arrivant un soir à Canegatti, petit village de Sicile, il entra dans la maison d'un bienfaiteur de l'Ordre ; mais en un instant plus de deux cents personnes l'entourèrent, et il fallut que des hommes armés lui ouvrissent un passage à travers la foule : il se rendit alors au couvent des Carmes ; mais en un instant la clôture fut violée, et le saint religieux, craignant que l'on ne se portât à quelque violence, s'éloigna mourant de faim : son habit fut déchiré en morceaux et il fallut le renouveler. Un jour qu'il venait de faire un miracle dans une cabane située sur le bord de la mer, près de Palerme, l'affluence fut si grande, que la princesse de Villafranca et la duchesse de Saint-Jean furent obligées de lui envoyer une voiture pour le tirer de la foule et le ramener au couvent. L'évêque et les magistrats de Syracuse avaient donné aux supérieurs de la Réforme l'église de Sainte-Lucie, à condition que le frère Innocent en serait le premier gardien, et il fut amené dans cette ville sur un vaisseau avec le Père Jean-Baptiste Avezano, qui écrivit sa vie dans la suite. Pendant qu'ils étaient en mer, les matelots lui arrachèrent des morceaux de ses vêtements, et comme ce

Père voulait s'y opposer : « Laissez-les », reprit le saint religieux, « c'est parce que je ne mérite pas de porter « l'habit de l'Ordre, qu'ils me l'enlèvent ». A son arrivée, la foule qui l'attendait était si grande qu'il eut beaucoup de peine à arriver à l'église : à Syracuse il prédit à un excellent gentilhomme la mort de ses deux fils et il fit plusieurs miracles. En allant de Messine à Naples, il arriva trois heures après le coucher du soleil dans un village de Calabre, et le seigneur du pays fut très-surpris qu'une grande foule se précipitait au-devant de lui, bien que la nouvelle de son arrivée ne fût pas connue. A Sperlonga, où il avait fait quelques miracles, les gens du pays se jetèrent à la mer pour le suivre quand il s'embarqua, et le serviteur de Dieu, craignant un accident, revint à terre pour voyager à pied. Au milieu des honneurs qu'on lui rendait, le saint religieux conservait une grande simplicité, et il continuait de s'appliquer aux exercices de la règle avec le même zèle qu'il avait montré pendant son noviciat : plus il était recherché et vénéré, plus il était humble, et il faut croire que Dieu le soutenait par une grâce particulière, afin qu'il ne succombât point aux tentations de vanité et d'amour-propre.

CHAPITRE IX.

SOMMAIRE : Sainte mort d'Innocent. — Ses miracles à Rome et en différents pays.

Le Seigneur lui avait fait connaître bien longtemps à l'avance l'époque et le lieu de sa mort. Tandis qu'il était gardien du couvent de Juliana, il tomba dange-

reusement malade, et on le transporta dans l'infirmierie des frères, à Chiusi. Les religieux étaient plongés dans la tristesse, parce que sa faiblesse était extrême, et qu'il semblait sur le point de rendre le dernier soupir. Le Père Archange de Messine et l'archevêque de Monréale lui donnèrent l'absolution générale, et quelques instants après il ne donnait plus aucun signe de vie. Tous les assistants sortirent de sa chambre, croyant qu'il était mort, à l'exception du frère Jérôme de Chiusi : enfin le malade parut sortir comme d'un profond sommeil, et, sur les instances de son compagnon, il lui dit : « La sainte Mère de Dieu ne veut pas « que je meure en Sicile ; car, si j'y reste, elle ne fera « point de miracles en mon nom après ma mort ». Il guérit peu de temps après, et fut appelé à Rome : en partant, il dit à plusieurs personnes qu'il ne reviendrait plus, et c'est avant ce voyage qu'il consentit, sur la demande de Jérôme Rizzo, de faire peindre son portrait. A son arrivée dans la capitale du monde chrétien, il fut condamné au repos le plus absolu : Dieu lui envoya des souffrances et des maladies très-pénibles, afin de joindre à ses autres mérites la vertu de patience : cependant, dès que ses forces semblaient renaître, il reprenait le cours de ses austérités et de ses travaux. Plus il approchait du dernier terme, plus il aspirait à la solitude, et souvent il priait le Seigneur de lui accorder cette faveur. Enfin il fut exaucé et, le 15 décembre 1630, le pape Urbain VIII lui défendit de recevoir aucune visite, et de parler à d'autres personnes qu'à ses frères : à cette nouvelle il fit éclater sa joie, et il observa si ponctuellement cet ordre que

l'évêque de Girgenti, arrivé de Sicile à Rome, ne put s'entretenir avec lui, comme il l'avait demandé.

Tandis que sa faiblesse augmentait, son âme était de plus en plus consolée par des ravissements ; il parlait souvent à ses frères de sa mort prochaine, et trois mois avant la fin de sa vie, il annonça qu'il mourrait avant Noël, le jour de l'Octave de l'Immaculée-Conception. Comme cette fête était l'anniversaire de sa profession, il la célébra pour la dernière fois avec une grande dévotion, au couvent de Saint-Pierre in Montorio, appelé le mont d'Or, parce que l'apôtre saint Pierre y avait été crucifié. Plus l'heure de sa mort approchait, plus il désirait son union avec Dieu. Le 13 décembre il se confessa une dernière fois, et demanda qu'on le transportât à l'église pour recevoir le Saint-Viatique, parce qu'il ne convenait pas, disait-il, que son Seigneur et Maître se dérangeât pour un pécheur comme lui : il passa le reste de la journée à remercier Dieu ; de temps en temps il élevait la voix pour lui rendre des actions de grâces. Le soir il reçut l'Extrême-Onction, espérant fermement que la vertu de ce sacrement l'aiderait à triompher du démon, sur lequel il avait remporté tant de victoires pendant sa vie. La nuit suivante, son visage parut tout rayonnant de joie, et les religieux, témoins du calme dont il jouissait, ne doutaient point qu'il fût favorisé de la visite de Notre-Seigneur, de sa sainte Mère et de sainte Anne : ils l'entendirent parler à cette grande sainte du bonheur éternel, et la remercier des bienfaits qu'il devait à sa puissante intercession : enfin, après avoir gardé sa connaissance jusqu'à l'heure suprême, il rendit le dernier

soupir à midi, le 15 décembre 1631, à l'âge de soixante-quatorze ans, après en avoir passé cinquante et un en religion. Son corps, défiguré par ses austérités et ses mortifications, reprit aussitôt une beauté extraordinaire, et répandit une odeur céleste. A peine sa mort fut-elle connue, qu'une foule immense accourut pour le voir et vénérer ses restes : on s'arrachait tout ce qui lui avait appartenu comme des reliques, et il fallut recourir aux gardes du pape pour empêcher le désordre. Les cardinaux, les évêques et les plus grands seigneurs de Rome demandaient quelques morceaux de ses habits, ou d'autres objets qui avaient été à son usage. On arracha même les clous et on enleva le bois de sa cellule : la paille de son lit, les pierres de sa chambre furent enlevées pour satisfaire la piété des fidèles.

Pendant que son corps était exposé à la vénération publique, Lucrèce Butera prit la main d'Innocent, la fit toucher à ses yeux aveugles, et fut aussitôt guérie. Le valet de chambre du duc d'Acquasparta fut débarrassé d'un abcès au cou en la baisant. Une dame nommée Cleria Massimi désirait emporter un objet qui lui avait appartenu, et pria le serviteur de Dieu de lui donner son rosaire : aussitôt le corps parut s'agiter, et la pieuse femme vit sa demande exaucée. Pendant cinq heures la foule ne fit qu'augmenter, et dans la crainte d'un malheur, le pape Urbain VIII ordonna de replacer le corps du vénérable religieux dans l'intérieur du couvent, et de ne permettre à personne de le toucher sans sa permission ou celle du cardinal vicaire. On le ramena donc dans la chapelle où l'apôtre

saint Pierre fut crucifié, et le souverain Pontife permit à son frère et à quelques dames d'un très-haut rang de pénétrer dans le monastère pour satisfaire leur piété. Ce fut un touchant spectacle de voir ces princesses venir baiser les restes vénérés du serviteur de Dieu et placer leurs bijoux sur son corps pour les conserver ensuite comme des reliques. Urbain VIII apprenant les miracles qui s'accomplissaient autour de ce corps, se repentit de n'avoir pas été le visiter. Pendant que le Père Barnabé de Palerme et le secrétaire du cardinal Ginetti le considéraient attentivement, ils aperçurent des gouttes de sueur sur son visage, et les essuyèrent respectueusement avec leurs mouchoirs : dans la suite, un grand nombre de malades furent guéris en touchant ces linges conservés comme des reliques. Le 16 décembre au soir il fut enterré sur l'ordre du pape, et on mit sur sa fosse une pierre qui servit à marquer l'endroit de sa sépulture. Parmi les miracles dus à son intercession, nous choisissons les suivants, tels qu'ils ont été racontés dans le procès de sa béatification.

Le duc d'Acquasparta fut guéri d'une maladie mortelle en promettant de s'employer activement pour obtenir qu'il fût placé au rang des bienheureux. En priant devant son tombeau, un jeune homme recouvra l'usage de ses mains qui depuis deux ans étaient rétrécies et couvertes d'ulcères. Une femme accoucha heureusement en portant sur elle un morceau de son capuce. Camilla Savelli Ursina qui depuis deux ans souffrait de grandes peines intérieures, les marquises de Parabranhi et de Massomi, une femme nommée

Parcia Matthœi, la fille de la comtesse Carandini, durent leur guérison à leur confiance dans le saint religieux. Trois femmes possédées du démon furent délivrées sur son tombeau. Une dame nommée Hiéronyma Grimaldi avait été guérie d'une sciatique en touchant son manteau ; mais quelques jours après, elle fut reprise du même mal, parce qu'elle avait douté de ce miracle et l'attribuait aux remèdes qu'elle avait pris : rendue à la santé en invoquant le serviteur de Dieu, elle se hâta de publier partout ce nouveau bienfait. Dianora de Mendoza, duchesse de Cornia, ne s'étant pas empressée de faire connaître que ses maux de cœur avaient cessé par la protection du saint religieux, fut atteinte de la même maladie, qui disparut seulement lorsqu'elle eut promis de réparer sa faute. Un chapelain du pape fut guéri d'une brûlure en mettant sur sa plaie un fragment d'habit du vénérable Innocent. Un prêtre, qui souffrait beaucoup d'une tumeur cancéreuse à la main, recouvra la santé en invoquant le serviteur de Dieu.

Un prêtre de Palerme avait obtenu à Rome un morceau de pain dont le pieux frère avait mangé, et pendant qu'il se rendait à Gaëte, une tempête horrible éclata : il engagea les passagers à mettre leur confiance dans le saint religieux, et à peine eut-il jeté dans la mer quelques miettes de ce pain, que le calme se rétablit. Ce même prêtre sauva par le même moyen deux chaloupes qu'il aperçut de loin sur les côtes de la Calabre et qui allaient couler à fond : près de Salerne il apaisa également une grande tempête. Joseph Pisano, retournant de Rome à Palerme, fut arra-

ché au naufrage en jetant à la mer un morceau d'habit porté par le saint religieux. Frédéric Fardella, gentilhomme de cette dernière ville, se voyant exposé à un grand danger en retournant de Naples en Sicile, fit trois signes de croix sur la mer avec une relique du vénérable frère, et les vents s'apaisèrent aussitôt.

De nombreux miracles s'opérèrent également à Castel-Novo, près de Rome. Une femme nommée Olympia Quadraro n'avait jamais été bien guérie d'une tumeur, et elle était restée infirme du côté droit, mais y ayant appliqué un fragment de la tunique du Saint, elle recouvra immédiatement l'usage de ses membres. L'archiduc Léopold, frère de l'empereur, fut arraché à la mort en invoquant le serviteur de Dieu. Jacques Somberg, gentilhomme de Lucerne, en Suisse, fut rendu à la santé en touchant la corde d'Innocent. A Paris, un des secrétaires du roi, abandonné de tous les médecins, fut rétabli tout d'un coup en portant sur lui une corde qui avait servi au vénérable Frère. Lorsque sa vie fut connue en Espagne, les fidèles témoignèrent une grande confiance dans ses mérites, et leur foi fut récompensée par des prodiges.

CHAPITRE X.

SOMMAIRE : Translation de son corps. — Procès de sa béatification.

L'impératrice Eléonore, reconnaissant qu'elle devait à sa protection, un grand nombre de bienfaits extraordinaires, écrivit au pape Urbain VIII en 1642 pour lui demander de faire transporter les restes du saint religieux dans une église plus grande et d'un accès plus

facile, et ce fut Alphonse Gonzague, archevêque de Rhodes et prélat de la cour pontificale, qui remit sa lettre au souverain Pontife. La Congrégation des Rites fut réunie pour examiner cette requête, et permit de placer son corps dans un tombeau très-peu élevé au-dessus de la terre, mais avec défense de le représenter avec une auréole, parce que ce privilège est réservé aux serviteurs de Dieu que les souverains Pontifes mettent au rang des Bienheureux : alors le Père Bénigne de Gênes, commissaire général de l'Ordre, donna l'ordre d'exhumer ces précieux restes et de les transporter dans l'église de Saint-François près du Tibre. L'exhumation se fit en présence du Père Jérôme de Final, confesseur du cardinal Spinola, du Frère Mansuet de Chiusi, neveu du saint religieux, du marquis de Paolucci et d'un grand nombre de personnages considérables. Les chairs étaient desséchées ; mais les ossements étaient unis et répandaient une agréable odeur : on les plaça dans une belle châsse que l'on déposa dans un tombeau en marbre, dans la chapelle de l'Immaculée-Conception, du côté de l'Evangile, à un pied au-dessus du sol : cette translation se fit aux frais du duc d'Acquasparta, en 1643. Quelques petits ossements furent réservés pour le couvent de Chiusi.

Pendant ce temps on s'occupait activement du procès de sa béatification. En 1640, le commissaire général de l'Ordre avait ordonné au Père Michel Ange, provincial de Sicile, de s'en occuper devant les évêques de Sicile ; et le 15 décembre de la même année les premières procédures commençaient en présence du cardinal Doria, archevêque de Palerme, de son vicaire

général Antoine Geloso, et de deux chanoines, docteurs en théologie et en droit. Le notaire pontifical ne put assister qu'à une seule séance par semaine, et peu après, il fut obligé de s'absenter; le procureur désirait cependant continuer l'instruction de cette affaire et il fut secondé dans son zèle par Innocent lui-même : car ce notaire, apprenant qu'un grand nombre de femmes enceintes devaient leur fécondité à la protection du saint religieux, lui recommanda son épouse, stérile depuis quatorze ans, et en obtint un fils au bout de dix mois. A partir de ce jour, il montra une grande ardeur pour terminer le procès commencé : sa reconnaissance était d'autant plus vive que sa femme devait au serviteur de Dieu assez de lait pour nourrir son enfant, et qu'il recouvra lui-même la santé en se recommandant à sa protection : il consacrait deux jours par semaine à rédiger les actes de la procédure, et il aurait travaillé davantage si cela eût été nécessaire. Ce procès fut terminé le 25 septembre 1643.

A Trapani, le cardinal Spinola, évêque de Mazzara, avait établi une seconde enquête le 29 mai 1642, et elle fut terminée le 14 août 1643. Le commissaire général, désirant presser plus activement cette affaire, nomma comme second procureur le Père Innocent de Palerme, qui, muni de l'autorisation de l'évêque de Girgenti, commença un nouveau procès à Chiusi et à Juliana, avec le curé de Chiusi et deux docteurs en droit et en théologie : il fut commencé le 12 août 1642 et terminé le 15 mars 1644. A Juliana, une fille très-pieuse s'était renfermée dans sa chambre, afin de ne point comparaître devant les juges ecclésiastiques, pour faire con-

naitre ce qu'elle savait, et les instances de ses parents, de ses amis et de ses voisins n'avaient pas réussi à la tirer de son silence ; mais pendant qu'elle restait ainsi à l'écart, une pie vint se placer devant sa porte et lui cria en Italien : « Venez, venez », comme si on eût eu besoin de son témoignage ; alors elle raconta tout ce qu'elle savait, et de quelle manière elle s'était décidée à faire ces aveux. Le procureur Innocent de Palerme fut également récompensé de son zèle par des miracles : tandis qu'il faisait un voyage pour entendre de nouvelles dépositions, il s'éleva une grande tempête mêlée d'éclairs, de tonnerre, de pluie et de vent ; alors, tombant à genoux au milieu de la route, il s'écria : « Grand serviteur de Dieu, nous avons entrepris ce « voyage pour procurer votre gloire sur la terre ; pour- « quoi permettez-vous que nous soyons incommodés « par cet orage ? » Aussitôt le calme se rétablit et l'eau cessa de tomber. En passant une rivière, il fit une chute, et, se voyant sur le point d'être entraîné par les flots, il invoqua le vénérable frère : soudain il se vit transporté, par une main invisible, sur le bord du fleuve.

Outre les procès dont nous venons de parler, on en instruisit trois autres à Rome, à Messine et à Catane, et ils furent envoyés à la Congrégation des Rites avec l'approbation épiscopale : en 1653, le duc d'Infantado, vice-roi de Sicile, plusieurs autres princes, et un grand nombre de cardinaux et d'évêques écrivirent au pape Innocent X de ratifier l'approbation de cette congrégation et de rendre un décret favorable à la cause de cette béatification. Deux ans après, le pape Alexandre VII

voulait qu'on instruisît solennellement le second procès ; mais, occupé alors de la canonisation de saint Pierre d'Alcantara, de saint Jean Capistran, de Pascal Baylon, de François Solano et des martyrs de Gorkum, il dit au procureur qu'il estimait beaucoup le vénérable frère Innocent, mais que l'Ordre de Saint-François comptait déjà un grand nombre de personnages remarquables par leurs vertus, et qu'il devait songer d'abord aux plus anciens ; il lui promit de s'occuper au plus tôt de ce grand serviteur de Dieu. C'est ainsi que furent interrompues les procédures dont nous avons parlé et dans lesquelles environ trois cents personnes ont rendu témoignage aux vertus et aux miracles du saint religieux. Le 2 septembre 1690, le pape Alexandre VIII ordonna de reprendre ce procès, et on examina en premier lieu si l'on avait observé les prescriptions du Saint-Siège, qui défendent de rendre un culte public aux personnages morts en odeur de sainteté, avant que le souverain Pontife les ait béatifiés : l'examen fut favorable, et on passa ensuite à l'enquête générale prescrite sur la réputation de vertus et sur les miracles attribués au serviteur de Dieu : le 15 mai de l'année 1694, la Congrégation des Rites rendit une réponse favorable et décida qu'on procéderait à un second examen sur la vie, les vertus et les miracles en détail ; il fut achevé en octobre 1699. Mais nous ignorons où en est cette affaire depuis cette époque. On voit son image dans un grand nombre de monastères de Naples, de Sicile, des Etats Romains et de l'Epire ; on la trouve même dans quelques églises, à Saint-François et à Saint-Isidore de Rome, à Palerme, Chiusi, Gir-

genti, Juliana et Salenci : dans la chapelle du prince Savelli, près d'Albano, il est représenté à genoux devant l'enfant Jésus qui joue sur le sein de sa Mère. Beaucoup d'évêques et de cardinaux, de princes et de grands seigneurs, conservent son portrait, et quelques-uns entretiennent même une lampe devant son image. Plusieurs écrivains ecclésiastiques et séculiers ont parlé du saint religieux dans les termes les plus flatteurs. L'un d'eux rapporte que le pape Grégoire XV fut excité par le saint frère Innocent à donner aux Récollets un général différent de celui des Observants. Le Père Jean Thomas de Saint-Cyrille, Carme Déchaussé, parle du saint religieux dans un livre composé en l'honneur de sainte Anne, et il l'appelle une *nouvelle étoile qui brille d'un éclat admirable dans le ciel de l'Ordre Séraphique et qui a éclairé le monde entier par l'éclat de ses vertus* ; puis il raconte vingt miracles que le vénérable frère attribuait à sainte Anne.

ÉLISABETH DE LA CROIX & AUTRES

DU TIERS ORDRE

SOMMAIRE : Thérèse Sanchez fonde un couvent du Tiers Ordre à Villeneuve. — Elisabeth de la Croix y vit saintement. — Marie Gomez. — Elisabeth Poncia fonde un couvent à Loria. — Françoise Gérao et ses sœurs. — Violenta.

Pierre Garica et Thérèse Sanchez, qui vivaient déjà depuis leur mariage dans la pratique des vertus chrétiennes, reçurent ensemble l'habit du Tiers Ordre, et résolurent d'un commun accord de fonder un couvent de Frères Mineurs ou de Religieuses. Après la mort de

son mari, Thérèse réalisa ce projet, et grâce à ses efforts un monastère du Tiers Ordre fut bâti à Ville-neuve ; c'est là qu'elle termina sa vie dans la pratique de la perfection religieuse, de la pauvreté, de la mortification et de l'obéissance ; les novices formées par ses conseils et ses exemples portaient des sandales de cordes et ne se servaient jamais de linge. Le Seigneur lui accorda des grâces particulières, et lui montra de quelle manière il sait pourvoir aux besoins de ceux qui ont tout quitté par amour pour lui.

C'est dans ce couvent qu'Elisabeth de la Croix se fit remarquer comme un modèle d'humilité ; elle donnait habituellement la plus grande partie de sa nourriture aux pauvres ; elle jeûnait presque toute l'année, et souvent au pain et à l'eau, malgré sa faiblesse et ses infirmités. Chargée du soin de l'église et de la sacristie, elle s'en acquitta pendant trente ans avec un zèle admirable. Faible de santé, elle travaillait cependant tout le jour, afin de procurer des ornements aux ministres des autels, et réservait le temps de la nuit à ses exercices de piété ; jamais elle ne couchait dans un lit. Enfin elle devint si infirme, qu'elle ne pouvait se servir de ses mains pour manger, et on fut obligé de la coucher. Pendant cette longue et pénible maladie, elle montra une patience inaltérable et une joie céleste ; son plus grand bonheur était d'avoir la tête tournée du côté de l'église, afin de s'entretenir plus facilement avec son Bien-Aimé ; ses souffrances lui rappelaient celles du divin Sauveur sur la croix, et cette pensée l'aidait à se soumettre à tout avec patience. La veille de l'Immaculée-Conception, elle jeûna encore au pain

et à l'eau, et le lendemain elle pria ses sœurs de la transporter à la chapelle pour y entendre la Messe et communier : c'était, disait-elle, la dernière fois qu'elle célébrait cette fête ; elle fut ensuite ramenée à l'infirmierie, et après avoir récité trois fois l'office de l'Immaculée-Conception, elle s'écria : « Maintenant j'ai payé ma dette à la très-sainte Vierge ». Pendant toute l'Octave, elle adressa des conseils excellents sur la perfection religieuse à ses sœurs, qui attendaient sa mort à chaque instant. Le 14 décembre au soir, elle envoya ses garde-malade prendre un peu de repos, les assurant qu'elle ne mourrait pas encore dans la nuit. Le lendemain matin, elle appela ses sœurs pour leur demander pardon de ses fautes, et pendant que, sur sa demande, elles récitaient le *Credo*, elle s'endormit dans le Seigneur, le 15 décembre, vers l'an 1530.

Marie Gomez, qui avait fait profession dans le couvent de Carthagène, fut élevée à une haute perfection et comblée des consolations célestes. Comme elle se rendait un jour avec ses sœurs en procession générale à une chapelle située à quelque distance de Ville-neuve, elle fut ravie en extase et portée en l'air par des mains invisibles. Pendant sa dernière maladie, la joie qui brillait sur son visage faisait croire que sa mort était encore éloignée ; cependant elle pria ses supérieures de lui rendre son habit religieux, qu'on lui avait fait quitter sur son lit, mais sans pouvoir l'obtenir. Quand elle fut seule, elle le reçut d'une main invisible, et mourut ainsi, selon son désir, avec les in-

signes dont elle était séparée malgré elle ; on la trouva morte, les bras croisés sur sa poitrine, et la figure rayonnant de bonheur.

Elisabeth Poncia, noble et riche veuve de Loria, en Espagne, voulut, après la mort de son mari, consacrer tout son temps au soin de son âme, et après avoir bâti un couvent qu'elle mit sous la direction des Frères Mineurs, elle y entra elle-même et y reçut l'habit religieux du Tiers Ordre avec ses filles, Françoise et Marie. Elle parvint à un très-haut degré de perfection, et, après sa mort, ses reliques opérèrent des miracles.

Françoise Gérao et ses deux sœurs, Béatrix et Marie, passèrent quelque temps dans ce monastère, puis obtinrent du Pape la permission de retourner chez leurs parents et de fonder une nouvelle maison de Tertiaires en dehors de Loria. Sa vie fut un modèle de pénitence et de mortification ; ses ravissements étaient fréquents, et quand on employait la violence pour lui faire reprendre ses sens : « Que Dieu vous pardonne », disait-elle en soupirant, « vous me privez d'une grande consolation ». Bien souvent ses sœurs n'osaient la troubler, et quand on lui demandait ce qu'elle voyait dans ses extases : « Je suis », répondait-elle, « une grande pécheresse, bien indigne de contempler ce que le Seigneur m'a révélé ». Elle avait souvent demandé à Dieu d'avoir part aux souffrances de son Sauveur, et elle fut exaucée durant sa dernière maladie ; pendant

qu'elle souffrait d'un mal inconnu, elle eut une vision : le Fils de Dieu, entouré d'une foule de Saints, lui apparut, et saint François lui dit : « Ma fille, voici que « votre Sauveur a entendu vos prières, bientôt il vous « appellera dans notre compagnie ». Un peu après, la sainte Vierge et plusieurs autres vierges passèrent devant elle, et comme elle voulait les suivre, « Demain », lui dit la Mère de Dieu, « vous serez délivrée de vos « peines ». Et en effet le lendemain elle rendit le dernier soupir, vers l'an 1520 ; on remarqua que les cierges brûlèrent pendant tout le temps de ses funérailles sans diminuer, et que son corps exhalait une odeur délicieuse. Ses deux sœurs terminèrent également leur vie en laissant une grande réputation de sainteté.

— Violenta, d'une famille distinguée de Cordoue, fonda un monastère du Tiers Ordre à Murcie, et y fit profession ; elle avait une grande dévotion pour la naissance et la Passion de Jésus-Christ, et souvent des visions la récompensèrent de sa piété. Elle mourut, âgée de plus de quatre-vingt-dix ans, en 1576.

(GONZAGUE.)

SEIZIÈME JOUR DE DÉCEMBRE

LES V. GÉRARD BOCCADABATI
ET GÉRARD RANGONI

SOMMAIRE : Gérard Boccadabati : ses travaux apostoliques ; il s'efforce d'éteindre le feu de la guerre civile. — Gérard Rangoni apaise les discordes intestines dans plusieurs villes. — Il embrasse la vie religieuse.

Parmi les personnages distingués par leur naissance que saint François excita au mépris du monde et enflamma d'ardeur pour la perfection religieuse, nous devons compter le vénérable Gérard, de la noble famille des Boccadabati, qui eut pendant longtemps le bonheur d'être le compagnon du Patriarche séraphique. Bien qu'il n'eût jamais étudié, il avait reçu de Dieu une éloquence persuasive, et il convertit un grand nombre de pécheurs, à Modène, à Parme, à Ferrare et à Venise : souvent les églises étaient trop petites pour contenir la foule qui se pressait à ses instructions, et il était obligé de prêcher sur les places publiques. Comme il parlait un jour des miracles que Dieu opérerait par l'intercession de saint François, un gentilhomme trouva qu'il avait été trop loin, et se retira plein de mépris pour ce qu'il appelait une pieuse exagération ; et cependant ce seigneur était rempli de dévotion pour saint François, et chaque année il célébrait sa fête avec un grand respect ; mais en rentrant chez lui il s'endormit et vit en songe la gloire du saint

Patriarche. Touché de cette vision, il fonda un couvent de Franciscains à Venise, et après avoir distribué tous ses biens aux pauvres, il embrassa la vie religieuse, pendant que son épouse entrait chez les Clarisses.

Le vénérable Gérard excita les bourgeois de Modène à ériger dans leur ville un monastère de Clarisses, et travailla de toutes ses forces à éteindre parmi eux le feu de la guerre civile en réconciliant les Guelfes et les Gibelins. Ses efforts pour rétablir la paix à Parme et à Ferrare furent également couronnés de succès ; mais, épuisé par ces travaux, il tomba dangereusement malade à Ferrare, et fut transporté à Modène, où il mourut saintement en 1257 : des miracles éclatèrent sur sa tombe. En 1442, ses restes furent exhumés et déposés dans un tombeau de marbre qu'on lui érigea dans une chapelle qu'on venait de bâtir. La translation de ses reliques se fit le 16 décembre, au milieu d'une foule immense : c'est en mémoire de cet anniversaire que nous avons placé ici le nom de ce grand serviteur de Dieu, parce que nous ne connaissons pas le jour de sa mort.

Nous ajoutons ici le nom du vénérable Gérard Ragoni, parce qu'il travailla, comme le précédent, à éteindre le feu de la discorde civile en Italie. Né à Modène, d'une famille qui donna un grand nombre de cardinaux et d'évêques à l'Eglise, il se montra dans le monde digne de l'éducation chrétienne qu'il avait reçue. A cette époque, les factions des Guelfes et des Gibelins se livraient de fréquents combats, et Gérard,

qui avait embrassé le parti du Pape et des Guelfes avec ses parents, fut exilé à Bologne par ses ennemis, les partisans de l'empereur Frédéric. Pendant qu'il était dans cette dernière ville, il profita des leçons de saint François pour s'affermir dans la piété, et bientôt ses talents portèrent les habitants de Bologne à le choisir comme maire. Il réussit à calmer les fureurs de la guerre civile par la sagesse de son administration, et bientôt des villes voisines s'unirent à Bologne par des traités d'alliance ; mais afin d'affermir la paix et de déjouer les ruses de l'empereur, il fit jurer à cent des principaux notables l'observation des mesures qu'il avait décrétées. Bientôt Ravenne voulut également l'avoir pour maire, et il réussit à réconcilier avec cette ville un grand seigneur qui avait porté ses armes contre sa patrie. Après avoir rempli cette charge à Parme, il fut appelé à Vérone pour rétablir la paix entre les bourgeois et la famille des Monticollis, qui avait embrassé le parti du tyran Ecelin. Il s'occupa ensuite de délivrer un gentilhomme de Vérone, mis en prison à cause de son attachement au Pape. Gérard, ne voyant aucun moyen de le tirer de sa captivité, invoqua saint Antoine de Padoue, dont Ecelin respectait le caractère ; mais voyant que les négociations ne réussissaient pas, il réunit quelques troupes et vint mettre le siège devant Vérone : le tyran fut effrayé et rendit ce gentilhomme à la liberté. Gérard fut ensuite rappelé dans sa patrie et montra un zèle infatigable pour réconcilier les deux factions opposées ; il fit rentrer de nombreux exilés, les reçut dans sa demeure pour les protéger contre les embû-

ches de leurs ennemis et les entretint à ses frais. Mais les Gibelins réussirent à s'emparer encore une fois de Modène, et Gérard se vit obligé de retourner à Bologne ; pendant qu'il y consolait les affligés, la ville de Milan demanda au pape Innocent IV un gouverneur prudent et habile, et sur l'avis du marquis de Ferrare, le souverain Pontife y envoya Gérard Rangoni. Ce vénérable gentilhomme surpassa les espérances qu'on avait conçues de son mérite dans l'exercice de sa charge. Les bourgeois de Lodi, qui avaient embrassé le parti de Frédéric, avaient été excommuniés, et comme cette ville était soumise à la domination de Milan, Gérard rassembla une armée et marcha contre le marquis Palavicini, général de l'empereur : après l'avoir poursuivi pendant deux mois et l'avoir battu en plusieurs rencontres, il s'empara de la ville et du château de Lodi, força les habitants à rappeler les bannis et les réconcilia. Après cette expédition, Rangoni, qui se voyait âgé de cinquante ans et désirait terminer ses jours dans le calme de la vie religieuse, se démit de sa charge six mois après qu'il en avait été investi, et reçut le saint habit dans l'Ordre de Saint-François. Après sa profession, il fut ordonné prêtre et prêcha en différentes villes avec beaucoup de succès. Le Seigneur honora ses vertus par de nombreux miracles avant et après sa mort, et son tombeau est visité par une foule de pèlerins.

DIX-SEPTIÈME JOUR DE DÉCEMBRE

LE PÈRE NICOLAS & AUTRES

MARTYRS

Le Père Nicolas de Lorraine montra un zèle infatigable contre les huguenots ; il démasquait hardiment dans ses prédications leur hypocrisie et leurs dérèglements. Un jour, dans la chaire de vérité, il se vit entouré de ces hérétiques ; mais son courage ne faiblit pas devant ses ennemis, et il continua de parler avec force contre les dangers de l'erreur. Sa perte fut décidée. Ils se saisirent de lui, le chargèrent de chaînes, et le traînèrent dans une maison où ils lui firent subir toutes sortes d'outrages ; enfin, ils lui ouvrirent la gorge et lui coupèrent la langue. Il mourut au milieu de ces tortures, en 1563 ; nous n'avons pu connaître ni le jour, ni le lieu de sa mort.

En 1566, les huguenots parcouraient la Normandie et étaient entrés à Bernay dans le dessein de mettre à mort tous les religieux. Sur le conseil de leurs amis, ceux-ci avaient pris la fuite ; mais le Père André Guelz, âgé de soixante ans, refusa de se rendre à cet avis, en disant que sa vieillesse et sa profession seraient déshonorées s'il fuyait le martyr. Dès que les hérétiques l'aperçurent, ils se jetèrent sur lui comme

des loups furieux, l'entraînèrent dans un faubourg de la ville, et, après l'avoir frappé de leurs lances, l'attachèrent à la queue d'un cheval qui l'emporta au milieu des broussailles et des épines. Au bout d'une heure ils s'arrêtèrent et jetèrent son corps à la rivière. Recueilli par des catholiques, il fut enterré à Saint-Albin. Ces barbares massacrèrent encore les Pères Jean Bruson et Dominique Godar, à Séz, Louis Baley, à Meaux, et Louis Panet, à Etampes. Le Père Louis, vieillard vénérable, souffrit également la mort de la main d'un hérétique dans l'évêché de Boulogne, en Picardie. C'est ainsi que ces faux prédicateurs de l'Évangile prétendaient montrer qu'ils étaient les enfants du Fils de Dieu et réformer la sainte Église.

(GONZAGUE.)

LE PÈRE PIERRE DE SAINTE-CLAIRE ET AUTRES

SOMMAIRE : Vertus religieuses du Père Pierre. — Faveurs célestes. —
Le Père Luc. — Le Père Christophe. — Vision.

Le Père Pierre de Sainte-Claire était d'une pauvre famille d'Espagne. Il fit profession dans la province de Saint-Joseph, qui observait la réforme de saint Pierre d'Alcantara. Son obéissance était si parfaite, qu'il semblait ne pas avoir de volonté. Doux et compatissant pour ses frères, il était très-dur envers lui-même : il marchait pieds nus, ne portait jamais qu'un seul habit, observait rigoureusement les sept jeûnes de saint

François et se contentait, pour toute nourriture, de morceaux de pain détrempés dans l'eau et de quelques légumes. Quand il allait entendre les confessions à trois ou quatre lieues de son couvent, il se faisait un devoir de mendier pour ses frères et de leur rapporter sur ses épaules quelques aliments. Souvent, après avoir marché sur les cailloux pendant toute la journée, il rentrait, les pieds ensanglantés. Un charbon ardent étant tombé sur un de ses pieds, il ne fit pas le moindre mouvement pour le secouer et le laissa s'éteindre de lui-même. Il assistait régulièrement à Matines, même quand il était malade : quelquefois cependant la fièvre le retenait malgré lui à l'infirmerie ; mais dès qu'il était guéri, il reprenait la vie commune, afin de ne pas perdre les mérites qu'il pouvait gagner par ses infirmités. Aux austérités de la Règle il en ajoutait d'autres, telles qu'un dur cilice et la discipline. Il pratiquait la pauvreté d'une manière parfaite dans ses vêtements, et jamais il ne rougissait de porter des habits rapiécés. Il n'y avait dans sa cellule que son bréviaire, un livre de piété et de théologie, et quelques images en papier. En dehors des occupations que lui imposait l'obéissance, il était habituellement au chœur, et quand le sommeil s'emparait de lui, il dormait dans sa stalle ou sur les degrés de l'autel. Il fut nommé gardien trois ou quatre fois, et se fit aimer de ses sujets pour sa prudence et la douceur de son gouvernement. Cette dignité ne le rendait pas hautain, et quand ses parents venaient lui rendre visite, il les recevait avec empressement : il s'appliquait aux services les plus bas de la maison, se croyant toujours le dernier de ses frères. Il

était sobre de paroles, principalement avec les gens du monde ; mais il se dédommageait du silence en conversant d'une manière intime avec Dieu dans la prière. Il avait une grande dévotion pour l'enfance de Notre-Seigneur, et se préparait avec un soin extraordinaire à la fête de Noël pour jouir des consolations spirituelles que procure ce saint temps de l'année. Il racontait quelquefois qu'un religieux avait reçu en ce jour-là une couronne de roses du divin Enfant, et on supposa non sans raison que c'était lui-même. Son recueillement était si profond quand il méditait sur ce mystère, qu'il ne faisait aucune attention à ceux qui lui parlaient. Lorsque, pendant la nuit, il se croyait seul, il faisait fumer de l'encens devant le Saint-Sacrement ou devant les images de l'enfant Jésus, et on le surprit en extase, tenant un encensoir à la main. Il fit quelques prédications et quelques miracles ; il guérit ainsi un enfant qui pendant longtemps n'avait pu marcher, en récitant un évangile sur sa tête. Après avoir vécu ainsi jusque dans un âge très-avancé, il fut saisi par une fièvre brûlante, au monastère du Saint-Rosaire, et reçut les derniers sacrements avec une grande ferveur. Au milieu de ses souffrances, il ne cessait de répéter ces paroles du saint roi David : *Laudate Dominum omnes gentes* ; c'est en prononçant ces mots qu'il rendit son âme à Dieu, en 1604.

Le Père Luc des Martyrs était presque continuellement plongé dans la méditation. Il se préparait à l'oraison par la mortification la plus austère dans la nourriture et le sommeil, et une grande vigilance sur

sa langue et ses yeux : souvent on le vit élevé dans les airs, les bras étendus en forme de croix, comme s'il eût voulu voler, et il se faisait violence afin de ne point paraître honoré des faveurs célestes. On le trouvait quelquefois étendu à terre dans sa cellule, et il passait même souvent un jour et une nuit avant qu'il reprît ses sens. Après les Matines, il restait au chœur jusqu'à ce qu'il eût célébré la sainte Messe. Le démon le poursuivit de persécutions et s'efforça de le troubler pendant sa préparation à la sainte Messe, afin qu'il ne montât pas à l'autel : il lui apparaissait sous la figure de bêtes effrayantes ou sous des formes grotesques ; mais voyant qu'il ne pouvait le distraire, il le frappait violemment. Le Père Luc résistait courageusement et avec patience : quelquefois il poursuivait l'ennemi avec de l'eau bénite et le chassait comme un essaim de mouches, ou bien encore il invoquait le secours de Dieu, et, au nom de Jésus-Christ, il commandait au démon de se retirer. Ces apparitions ne l'empêchaient point d'offrir le saint sacrifice de la Messe avec une religieuse attention, et il y recevait de grandes lumières pour la conduite de son couvent et sa propre sanctification. Il ne négligeait pas l'office de Marthe et veillait avec une très-grande attention aux besoins de ses frères et des pauvres. Obligé de se rendre à l'infirmerie d'Oropesa, parce qu'il était malade, il avertit les religieux de sa mort. Enfin, fortifié par la réception des sacrements, il mourut saintement dans l'année 1577.

Le Père Christophe du Rosaire avait été un grand théologien avant d'embrasser la vie religieuse ; il fit profession dans la province de Saint-Joseph et se fit remarquer par sa régularité et sa perfection. Il prêchait avec un grand zèle, et sa voix était comme une trompette qui réveillait les morts pour les préparer au jugement de Dieu. Il apprenait au peuple la manière de se bien confesser, représentait avec force la laideur du péché et la beauté de la vertu, et excitait les fidèles à la pratique des sacrements. Après ses sermons, il entendait les confessions de tous ceux qui se présentaient ; il avait reçu de Dieu des dispositions particulières pour le ministère du saint tribunal de la Pénitence. Après avoir saintement vécu dans la pratique des devoirs religieux, et arraché un grand nombre d'âmes au danger de la damnation, il se prépara lui-même à la mort. Il reçut le saint Viatique et l'Extrême-Onction pour se préparer au dernier combat. Quelques religieux, le croyant à l'agonie, l'aspergèrent d'eau bénite, et peu après ils l'entendirent parler : « Vous « vous trompez », disait-il, « ce n'est pas cela... Je ne « puis nier ceci : mais pour l'expié j'ai fait telle « chose... C'est pour cela que j'ai embrassé la vie re- « ligieuse ; j'espère, non dans mes mérites, mais dans « la Passion de mon Sauveur ». Il était pour ainsi dire déjà devant le tribunal de Dieu. Comme il venait d'éprouver une nouvelle crise, on récita les prières des agonisants, puis le gardien, croyant qu'il était mort, le fit garder par deux frères ; mais au commencement de Matines, il se leva sur son séant. Les religieux accoururent et le Père Christophe leur dit : « Que Dieu

« soit béni pour son infinie bonté ; car ce méchant
 « accusateur m'a laissé tranquille et n'a pu trouver de
 « quoi m'entraîner en enfer. Mes frères bien-aimés, ai-
 « dez-moi à remercier le Seigneur, sa glorieuse Mère
 « et notre Père séraphique, qui m'ont protégé contre
 « mes ennemis. Soyez exacts à observer la Règle ; c'est
 « par là que vous obtiendrez la protection de saint
 « François. O mes frères, qu'il est terrible le jugement
 « de Dieu ! mais rendez-lui grâces parce qu'il m'a dé-
 « livré par les mérites de sa Passion ». Alors il leur
 raconta quel avait été son effroi en voyant la figure ter-
 rible du souverain Juge, pendant qu'il lui reprochait
 sa négligence pour de petites choses ; puis il les pria
 de réciter les prières qu'il n'avait pu suivre quelques
 heures auparavant, et il rendit l'esprit au moment où
 l'on prononçait les dernières paroles. Il était âgé de
 soixante-dix ans.

(*Chron. de la prov. de Saint-Joseph.*)

DIX-HUITIÈME JOUR DE DÉCEMBRE

LE FRÈRE JEAN MUNOZ

1593. -- Pape : Clément VIII. -- Roi de France : Henri IV.

SOMMAIRE : Elevé chrétiennement, il embrasse la vie religieuse dans un cou-
 vent relâché. — Il renouvelle son noviciat dans un monastère de l'Observance.
 — Son obéissance. — Ses ravissements. — Dévotion envers la Sainte Famille.
 -- Miracles et prophéties.

Le Frère Jean Munoz, originaire d'une pauvre famille
 de Cabezuela, en Espagne, avait connu le dénûment

dès son jeune âge. Sa mère, restée veuve avec trois petits enfants, et se voyant sans ressources, quitta son pays pour trouver d'autres moyens d'existence et vint demeurer près du couvent de Moheda, situé entre Mirabel et Grimaldo, et habité par des religieux du Tiers Ordre. La pauvre femme, désespérant de trouver de l'ouvrage, envoyait chaque jour ses enfants demander l'aumône au couvent, et leur recommandait de se présenter aussi devant la sainte Vierge, afin qu'elle vînt à leur secours. Ils obéirent, et après avoir demandé de porte en porte, ils vinrent devant l'image de Marie ; Jean surtout s'arrêta longtemps à la considérer et à la prier, et il crut recevoir de celle qu'il appelait sa Mère du ciel, des faveurs spéciales. Sa dévotion grandit avec les années, en sorte qu'il reçut l'habit religieux et fit profession dans ce couvent.

Le pape Pie V ayant réformé les religieux Conventuels et les Tertiaires, ceux de Moheda obtinrent la permission de rester dans leur couvent jusqu'à la fin de leur vie, mais sans pouvoir y recevoir de novices, promettant de céder leur monastère aux religieux de l'Observance quand ils mourraient. Enfin, en 1587, ce couvent passa entre les mains des Observants de la province de Saint-Michel.

Le Frère Jean Munoz avait eu beaucoup à souffrir du relâchement de ses frères, et avait toujours espéré une réforme. Enfin ses désirs furent satisfaits. Il entra au couvent de Villa de Saint-Martin, et, après une année de nouveau noviciat, il fut admis à la profession. Pendant douze ans il fut un modèle de perfection religieuse pour ses frères et les séculiers qui lui portaient

une grande estime. Sa conduite fit voir qu'il n'était pas responsable du relâchement des Tertiaires : il obéissait avec une exactitude admirable ; laissait un ouvrage commencé pour s'appliquer à celui que ses supérieurs désignaient ; refusait de se charger de fardeaux plus lourds que ceux fixés par le gardien, et quand on lui en demandait la raison : « Dieu », disait-il, « me l'a commandé autrement ». Bien qu'il fût âgé de plus de soixante ans, il pratiquait de rudes austérités. Il couchait sur la terre nue avec un manteau de serge comme oreiller, et encore le temps qu'il consacrait au sommeil était si court, qu'on ne pouvait savoir quand il dormait, car il se rendait à l'église bien avant minuit pour prier et se donner la discipline, assistait à Matines, même quand il était rentré fatigué de longues courses. Le gardien le força un jour d'aller prendre un peu de repos ; mais voyant qu'il désirait ardemment suivre les exercices de la communauté, il s'abstint de lui causer désormais cette peine. Malgré ses longues veilles de la nuit, il était toujours prêt le matin pour aller mendier ou travailler dans le jardin. Les ravissements nombreux dont il jouissait, étaient une preuve des progrès qu'il avait faits dans la perfection religieuse, même lorsqu'il était au couvent des Tertiaires, et que la pureté de son âme était agréable au Seigneur. C'était surtout quand il méditait sur la Passion ou les mystères de la sainte Vierge, que Dieu le comblait des faveurs célestes ; mais souvent encore il était surpris par des extases quand il assistait à la méditation faite en commun, à la discipline, à la lecture, ou quand il servait à l'autel. Son visage devenait

triste ou joyeux selon la nature des fêtes qu'on célébrait. Il s'efforçait de pourvoir aux besoins des mendiants, et il demandait souvent à Dieu de l'aider dans l'exercice de sa charité.

Un pauvre jeune homme étant venu chercher des légumes, le trouva en extase dans la chapelle de saint Joseph et le crut mort ; le portier vint à son tour et remarqua un tel changement dans ses traits, qu'il en fut persuadé lui-même ; mais, au bout de quelques instants, il le vit respirer, et s'approchant de lui, il entendit ces paroles sortir de sa bouche : « O fleur du ciel, « Mère de Dieu, souvenez-vous des pauvres gens ». C'est qu'en effet Jean recommandait à la Reine du ciel les besoins qu'il ne pouvait soulager. Sa dévotion envers Marie qui avait commencé devant l'image de Moheda, n'avait fait que grandir avec l'âge, et souvent il était enivré de consolations célestes quand il pensait à elle. Il aimait à se figurer qu'il travaillait avec la Sainte Famille, et il appelait saint Joseph le Jardinier, et l'Enfant Jésus le petit Jardinier. Quand il allait mendier ou qu'il était appelé autre part, il leur confiait le jardin ; et on remarqua que ces protecteurs célestes veillèrent avec un soin particulier sur ce coin de terre qui leur était assigné par leur pieux serviteur. Quoique Jean fût âgé de plus de soixante ans, et affaibli par ses austérités, quoiqu'il travaillât fort peu au jardin, à cause de ses prières presque continuelles et des voyages que lui imposait l'obéissance, jamais on n'eut au couvent des fruits aussi beaux et aussi abondants. Bien des personnes pieuses, témoins de ce prodige, demandaient au bon Frère des fruits et des légumes qu'elles conser-

vaient comme des reliques. Quand on lui adressait des éloges sur les produits du jardin : « Remercions », répondait-il, « le Jardinier et le petit Jardinier, c'est leur « ouvrage ». Quand il s'absentait, il s'adressait à eux avec une simplicité d'enfant : « Je confie à votre charité », disait-il, « le soin de ce jardin, veillez à ce « qu'il n'y manque rien pour secourir les pauvres ». Il avait également pris saint Didace pour son patron particulier, et il s'efforçait de marcher sur ses traces ; il mérita même de le voir dans la gloire, et il lui échappa de dire quelques mots qui firent croire à cette faveur.

Dans une visite que le provincial faisait à ses sujets, il leur fit une instruction sur les devoirs de leur état ; mais pendant qu'il leur parlait, le saint religieux était élevé au-dessus de ses frères, les yeux fixés sur la croix et le visage tout rayonnant. A cette vue, le supérieur s'écria : « Je ne puis instruire ni corriger personne « ici : regardons cette prédication vivante, et nous « prendrons à être saints dans la compagnie de ce saint « religieux ». Ce grand serviteur de Dieu était la terreur du démon qui s'efforçait de le distraire de la prière, quelquefois en le précipitant du haut d'un escalier, ou en l'élevant dans les airs, d'autre fois en faisant un vacarme épouvantable autour de lui, ou bien en le jetant dans une rivière gonflée par les pluies des jours précédents ; mais Jean continuait son oraison, invoquait la sainte Vierge, et son ennemi était mis en fuite. Comme il sortait un jour de son couvent, un possédé de l'esprit infernal dit à haute voix : « Voilà le Frère « Jean ; mais je saurai bien le forcer à être inattentif ». Lorsqu'on eut redit ces paroles au serviteur de Dieu,

celui-ci montra bien qu'il ne s'effrayait pas de telles menaces, et il força le démon à quitter ce corps.

Il reçut de Dieu le don des miracles et l'esprit de prophétie. En revenant d'Alcantara, il fut surpris par une pluie battante ; mais ni lui ni l'homme qui l'accompagnait ne furent mouillés. Les habitants de cette ville, qui l'avaient trouvé un jour en extase, l'honoraient comme un saint, et sa réputation le précédait partout : aussi les affligés accouraient-ils à sa rencontre pour se recommander à ses prières. Une dame, nommée Anne Caytan, voyant son neveu, unique héritier de sa famille, tomber dangereusement malade, le prit dans ses bras pendant que Jean passait, et vint demander sa bénédiction pour lui : « Ne craignez pas », dit le vénérable religieux, « le Seigneur le guérira, et vous aurez des héritiers par lui ». Quelques jours après l'enfant était guéri, et dans la suite il eut cinq fils.

Il réussit également à réconcilier des haines invétérées et à terminer des procès entre diverses familles de Valverde ; mais ces travaux épuisèrent ses forces et lui coûtèrent la vie : car, en traversant une rivière, il fut mouillé et atteint d'une pleurésie très-dangereuse. Il comprit de suite la gravité de son état, fit venir un Père de son couvent pour le confesser et recevoir les derniers sacrements. Il rendit le dernier soupir dans le courant de l'année 1595. La chambre dans laquelle il expira se remplit aussitôt d'une agréable odeur. Les habitants de la ville voulaient conserver parmi eux sa dépouille mortelle ; mais on fit observer que le couvent dans lequel il avait passé presque toute sa vie, n'était pas à plus d'une lieue, et qu'il avait

droit de la réclamer ; on y transporta donc son corps et on l'enterra dans l'église du couvent. Parmi les bourgeois qui s'offrirent pour porter son cercueil, il y avait un malade qui souffrait de la fièvre depuis plus de six mois, et bien qu'il fût obligé de supporter pendant le trajet le vent et la pluie, il fut parfaitement guéri. Son corps fut reçu à la porte Saint-Martin par le clergé et enterré dans une chapelle fermée de grilles pour contenir l'ardeur des fidèles, qui voulaient lui baiser les pieds et les mains. Un grand nombre de malades et de femmes enceintes furent guéris en touchant sa corde. Douze ans après sa mort on retrouva son corps entièrement conservé.

(Chron. de la prov. de Saint-Michel.)

LE P. JEAN DE SAINT-MICHEL & AUTRES

SOMMAIRE : Le Père Jean répare son relâchement par une vie de ferveur. — Le Frère Jean et ses austérités. — Sa modestie. — Le Père Jean de Soto.

Le Père Jean de Saint-Michel, originaire de Redonda, sur la frontière du Portugal, avait oublié pendant les premières années la ferveur de son noviciat, et se contentait d'éviter ce qui pouvait choquer les regards de ses supérieurs ; mais rappelé à l'observation entière de ses devoirs par un saint religieux, il répara cet écart passager par une ferveur admirable. Il jeûna dès lors avec une très-grande austérité, dormit sur une planche ; on le vit rester au chœur depuis Matines jusqu'à Prime pour se préparer par la méditation à la sainte Messe qu'il célébrait avec beaucoup de dévotion. Son âme

était pour ainsi dire continuellement occupée de la pensée de Dieu, et comme au réfectoire il mangeait très-peu, il lui arrivait souvent d'être plongé dans la contemplation. Bien qu'il cachât soigneusement les révélations et les faveurs dont il était l'objet, il se vit obligé au nom de l'obéissance d'annoncer à ses frères que les Portugais s'empareraient de sa patrie et la ravageraient : ce qui arriva comme il l'avait prédit. Il fut chargé à plusieurs reprises de confesser les religieuses, et il s'efforça de les faire marcher dans les voies de la perfection. Il exerça pendant longtemps la charge de maître des novices, et il s'en acquitta volontiers, parce qu'elle était pour lui une occasion de s'humilier : il réussit à former d'excellents religieux qui furent l'honneur de leur province. Il était l'ennemi de la singularité, et il pratiquait lui-même ce qu'il enseignait aux autres : dans sa vieillesse, il fut soumis à de grandes infirmités causées par ses mortifications. Peu de temps avant sa mort, il entendit une voix qui lui dit : « Ne soyez pas si pressé », et se rappelant qu'il avait sévèrement puni un novice pour une faute légère, il se confessa et peu après la même voix se fit entendre : « Maintenant vous pouvez venir ». Il expira peu après, en 1646, au couvent de Zafra.

Le Frère Jean de Saint-Michel fut un modèle de perfection religieuse : chaque nuit il se donnait la discipline jusqu'au sang, et il était couvert de plaies livides d'où s'échappait un sang corrompu. Il ne buvait que de l'eau et se contentait pour toute nourriture de pain

et de quelques légumes ; il dormait dans sa stalle au chœur ou dans quelque endroit incommode : prompt à obéir, il se montrait également empressé de secourir les pauvres et ceux qui lui demandaient un service, et souvent, quand il n'avait rien à donner, le Seigneur venait au secours de sa charité par des miracles. Il regardait ses moindres fautes comme de grands péchés et ne croyait pas que ses austérités fussent des expiations suffisantes. Dieu lui envoya de longues et pénibles infirmités qu'il supporta avec une patience héroïque, et le médecin disait lui-même que sans un secours particulier de la grâce, il était impossible à un homme de les souffrir sans se plaindre. Pendant qu'il était portier, il veillait avec un soin extrême sur les portes de ses sens : les yeux de son âme étaient fixés sur le ciel, pendant que ceux de son corps étaient baissés vers la terre : son visage respirait une grande douceur ; mais sa voix était d'une énergie extraordinaire : jamais on ne l'entendit parler de choses inutiles, et quand il apprenait que Dieu avait été offensé, il laissait échapper de profonds soupirs qui témoignaient de sa douleur. Les travaux du jardin et de la cuisine ne l'empêchaient pas de prier, et les créatures étaient pour lui comme des degrés par lesquels il s'élevait jusqu'à son créateur : il goûtait souvent dans la prière des joies et des consolations célestes. Le démon, de son côté, s'efforçait de le troubler, et souvent il lui apparaissait d'une manière visible pour le frapper et le distraire ; une fois, pendant la nuit, sa frayeur fut telle qu'il poussa un cri pour appeler au secours. Cependant il ne parlait jamais de ces luttes ni des faveurs

qu'il recevait de Dieu, et ce ne fut que par hasard que ses Frères en eurent connaissance. Dans sa dernière maladie, il fit une confession générale des fautes de toute sa vie, et il mourut saintement au couvent de Zafra, en 1608 : une grande multitude de fidèles s'empressa de venir baiser ses mains et ses pieds avant qu'on l'enterrât. Six ans après, on exhuma son corps et on le retrouva complètement intact.

Le Père Jean de Sotomajor, originaire de Salvaterra, en Espagne, fut également l'honneur de la province de Saint-Michel par ses vertus et sa régularité. Dès sa jeunesse il s'était appliqué à conserver intact le trésor de la pureté ; mais son zèle pour la vertu angélique redoubla quand il eut fait profession : sa modestie était extrême, et jamais il ne regardait en face une personne du sexe ; quand il était obligé de s'entretenir avec des femmes, il tenait les yeux baissés vers la terre : il restait au couvent le plus qu'il pouvait ; lorsque la communauté sortait, il demandait à ne pas l'accompagner, afin de s'appliquer à des travaux d'intérieur. Il rendit son âme à Dieu en 1618, et quelques années après son corps ne portait encore aucune trace de décomposition.

(Chron. de la prov. de Saint-Michel.)

DIX-NEUVIÈME JOUR DE DÉCEMBRE

LE B. CONRAD D'OFFIDA, PRÊTRE

FRÈRE MINEUR

1306. — Pape : Clément V. — Roi de France : Philippe IV.

Comme un beau ciel tout parsemé d'étoiles, la province des Frères Mineurs de la Marche d'Ancône fut jadis embellie de pieux et saints frères, qui, semblables à des astres brillants, resplendissaient sur l'Ordre Séraphique et le monde entier par la lumière de leur doctrine et l'éclat de leurs exemples. De ce nombre fut le bienheureux Conrad.

Cet admirable zéléteur de la pauvreté évangélique et des observances de saint François, naquit à Offida, bourg important du diocèse d'Ascoli (Italie). Ses parents, profondément vertueux, l'élevèrent dans la piété, et il correspondit merveilleusement à leurs soins et aux grâces prévenantes dont Dieu le favorisait. A peine âgé de quinze ans, et déjà tout embrasé d'amour pour Dieu, il entra dans l'Ordre Séraphique, où il se fit remarquer, dès son noviciat, par son humilité et sa haute contemplation. Parmi ses compagnons de noviciat, Conrad devina un Saint, le bienheureux Pierre de Treja. Il se lia avec lui d'une douce intimité, qui, basée uniquement sur des motifs surnaturels, n'en fut que plus vive et plus durable.

Après sa profession, Conrad fut appliqué aux études théologiques et y parut avec distinction, puis il fut élevé au sacerdoce. Mais il aimait tellement la vie cachée, qu'il demanda, comme une faveur insigne, d'être employé à la cuisine et aux travaux de la quête. On ne put se refuser à ses instances, et, pendant plus de quinze ans, adonné à ces obscurs et pénibles labeurs, il partagea ses instants entre la contemplation et le travail.

L'excès de son humilité l'empêcha quelquefois de monter au saint autel pour y offrir le divin sacrifice ; il fut repris de cette abstention par une sainte âme qu'il dirigeait, la bienheureuse Bienvenue d'Ancône, tertiaire. « Vous avez tort d'agir ainsi », s'écriait-elle un jour ; « j'ai vu sur l'autel l'adorable majesté du « Fils de Dieu qui vous conviait et vous attendait ; il a « témoigné du mécontentement de votre timidité. Ap-
« prochez-vous de lui avec plus de confiance ». Ce jour-là, en effet, Conrad n'avait osé monter à l'autel, dans la crainte d'être distrait par un service funèbre qui devait avoir lieu.

La haute réputation de sainteté du serviteur de Dieu engagea les supérieurs à l'envoyer au couvent du Mont-Alverne, couvent à jamais célèbre par le prodige des Stigmates et par le séjour qu'y firent successivement saint Bonaventure, saint Antoine de Padoue et les autres principaux saints de l'Ordre Séraphique. Les supérieurs avaient grand soin de ne placer dans ce lieu béni que des religieux éminents en vertu. Conrad y consacra ses jours et ses nuits à la contemplation et aux pratiques austères qui l'accompagnaient.

En retour, il y reçut quantité de faveurs extraordinaires : apparitions fréquentes de la glorieuse Vierge Marie, des saints anges, de plusieurs saints, et plus particulièrement du bienheureux Gilles, compagnon de saint François. Enfin, on peut dire de notre saint ce que la sainte Ecriture dit de Moïse, qu' « il conversait avec Dieu comme un ami s'entretient avec son « ami », et que « toute sa conversation était dans le « ciel ».

Tous ces prodiges répandirent au loin la renommée de notre saint. Les nombreux pèlerins de l'Alverne demandaient tous à recevoir la bénédiction du frère Conrad, et se recommandaient à ses prières. Plutôt que de rester exposé aux hommages empressés de la multitude, l'humble Conrad préféra quitter le sanctuaire où il avait été favorisé de tant de grâces. O humilité des saints ! Il obtint du Père général la permission de passer au couvent de Sirolo, et, le jour même de son arrivée, il délivra miraculeusement une possédée du démon. Conrad prévit que le concours des peuples vers lui allait recommencer ; il passe donc la nuit en prières, et, au point du jour, il part secrètement et va rejoindre son fidèle ami Pierre de Treja, au couvent solitaire de Forano, dans la Marche d'Ancone. Un jour, frère Conrad s'enfonça dans le bois voisin du couvent pour s'y livrer à la divine contemplation. Frère Pierre l'y suivit de loin, et voulut être témoin de ce qui allait arriver à son ami. C'était le jour de la Purification de Marie, et Conrad demandait à la divine Mère de lui obtenir un peu de cette douceur qu'avait éprouvée le vieillard Siméon, lorsqu'elle

avait déposé entre ses bras le saint Enfant Jésus. Exaucant la prière de son fidèle serviteur, Marie apparut tout à coup, environnée de lumière et portant entre ses bras le divin Enfant. Elle s'approcha du Frère Conrad et lui donna le Sauveur. En possession de cet ineffable trésor, l'heureux Frère couvrit de baisers le Fils de la Vierge, le serra sur son cœur, et, dans ce moment, il se sentait comme liquéfié dans l'amour divin et plongé dans un océan de douceurs inexpriables. Frère Pierre, qui, de loin, contemplait ce ravissant spectacle, en ressentit lui-même une grande consolation. L'amitié qui déjà unissait intimement ces deux saints Frères, prit de tels accroissements, qu'ils semblaient ne plus former qu'un cœur et qu'une âme. Aussi convinrent-ils de se confier l'un à l'autre toutes les consolations dont Dieu daignerait les favoriser.

Conrad fut aussi employé à la prédication, et, dans ce difficile ministère, il apparut d'autant plus éloquent, que ses exemples venaient à l'appui de sa doctrine. « C'est une vérité éternelle qu'il faut porter la « croix ; mais », dit un célèbre orateur (Bourdaloue), « cette vérité, quoique éternelle, n'a pas la même « grâce dans la bouche de tout le monde. Il n'appar- « tient pas à toutes sortes de personnes de prêcher la « croix ». Cette grâce, dont parle Bourdaloue, notre saint la possédait dans un degré éminent. Ses auditeurs, en l'entendant parler de la voie étroite, se laissaient aisément persuader, parce qu'ils voyaient en lui un homme crucifié au monde, un homme mort à lui-même, un modèle enfin de cette vie de renoncement et de ferveur dont ses prédications faisaient sen-

tir la nécessité. De plus, il apparaissait environné de l'auréole des miracles, décoré du don de prophétie; aussi opéra-t-il dans les âmes de merveilleux fruits de salut.

Parfait observateur de sa Règle, Conrad s'appliqua tellement à marcher sur les traces de saint François, que les compagnons survivants de ce saint Patriarche se plaisaient à proclamer Conrad la copie vivante et fidèle de leur Père. Amant passionné de la pauvreté et de l'humilité, il porta pendant plus de cinquante ans le même habit usé et tout rapiécé. Toujours il marchait nu-pieds, sans sandales et les yeux baissés.

Tandis que, malgré son âge avancé, Conrad prêchait une mission à Bastia, sur le lac de Pérouse, plein de jours et de mérites, il s'endormit dans le Seigneur, le 12 décembre 1306.

Le pape Pie VII, par un bref du 21 avril 1817, approuva solennellement le culte rendu de temps immémorial au bienheureux Conrad, et permit à tout l'Ordre de Saint-François de célébrer sa fête le 19 décembre. Cette fête est célébrée le 12 décembre par le clergé séculier des villes de Pérouse, d'Assise et d'Offida.

LE PÈRE FRANÇOIS DE MONTERROSO

1590. — Pape : Sixte V. — Roi de France : Henri IV.

SOMMAIRE : Education chrétienne et jeunesse studieuse. — Il se fait religieux
— Ses vertus. — Il est nommé maître des novices plusieurs fois.

Né à Ocana, en Espagne, de Didace de Monterroso et de Marie de Montoya ce grand serviteur de Dieu montra les plus heureuses dispositions dès son enfance. A l'âge de cinq ans, il fut puni avec son jeune frère par son maître et il demanda en grâce de supporter seul le châtiment : il le souffrit sans pleurer ni se plaindre. Lorsqu'il eut achevé ses études latines, il perdit son père, et sa pieuse mère s'efforça de l'élever chrétiennement : exemple que devraient imiter tous ceux qui ne veulent pas que leurs enfants soient les bourreaux de leur vicillesse. Il profita si bien de ces leçons qu'à l'âge de quatorze ans il demandait à entrer chez les Dominicains; mais sa mère ne voulut pas y consentir et l'envoya étudier le droit à Salamanque. Ses progrès furent rapides pendant les trois ans qu'il passa dans cette Université, et il aurait continué peut-être cette étude, s'il n'avait été obligé de revenir à la maison paternelle parce que sa mère était malade. Il s'appliqua dès lors à l'histoire, à la musique, aux armes, aux langues italienne et espagnole, et bientôt il se distingua par une supériorité évidente au milieu des gentilshommes de son âge. On voulut alors le marier à une jeune fille d'une famille noble et riche;

mais pour gagner du temps, il éluda les propositions qui lui furent faites, et pria instamment le Seigneur de lui faire connaître sa volonté : il entendait chaque jour la sainte Messe et consacrait la soirée à de pieuses lectures : pendant qu'il se demandait en quel Ordre il devait entrer pour assurer le salut de son âme, il entendit une voix qui lui dit : « Chez les Déchaussés ». Cependant, comme il y avait plusieurs sortes de religieux Déchaussés en Espagne, son choix n'était pas encore fixé : mais ayant remarqué que les Frères Mineurs de la Réforme ne portaient pas même de sandales, il résolut d'embrasser cette pauvreté rigoureuse. Il pria sa mère de lui permettre d'aller chasser pendant quatre ou cinq jours aux environs de Tolède, et cette permission obtenue il vint demander l'habit religieux dans un couvent en dehors de cette ville. Sa mère et ses parents ne tardèrent pas à être informés de cette détermination ; ils s'efforcèrent de changer ses résolutions, mais tout fut inutile : on trouva dans sa chambre un papier avec ces mots : « La vie est courte ; la mort, certaine, et l'éternité ressemble à la mort » ; parole qu'il grava plus tard sur une tête de mort : avant de partir il avait eu soin de donner aux pauvres tout ce qu'il possédait.

L'humilité dont il donna des preuves pendant son noviciat, montrait que sa vocation venait véritablement de Dieu. Les fonctions les plus humiliantes étaient celles qu'il préférait, et il s'affligeait de voir qu'on les confiât à d'autres qu'à lui ; il mettait son plaisir dans les choses où il comptait trouver des difficultés, et il semblait comprendre par expérience que le joug du

Seigneur est doux et son fardeau léger. Souvent le maître des novices voulant l'éprouver lui adressait des reproches pour les choses dans lesquelles il avait réussi, ou forçait d'autres Frères à les recommencer : il était quelquefois très-fatigué; cependant il préférait dormir sur une planche : ordinairement il avait pour vêtement un habit rapiécé, qui avait déjà été porté par un autre religieux. Ses Frères, qui connaissaient sa vertu, l'estimaient beaucoup; mais rien ne lui était plus pénible que l'expression de leurs sentiments. Déjà dans le monde il s'était appliqué à l'oraison, et au couvent son zèle et son application redoublèrent. Le jour de sa profession, il versa des larmes de bonheur en se consacrant à Dieu pour toujours. Malgré le respect que lui témoignaient les autres religieux, son humilité ne se démentit pas, et il pensait toujours à son indignité sans remarquer les imperfections des autres. Il ne parlait jamais que pour répondre aux questions qu'on lui adressait, et souvent il se contentait de répondre par signes. Dans cette solitude extérieure et intérieure, il avait tellement oublié les choses de la terre, qu'il n'en savait plus le nom.

Il était d'une obéissance admirable, et il cherchait à prévenir la volonté de ses supérieurs : malgré la faiblesse naturelle de sa constitution, il se livrait à des mortifications telles que bien des hommes plus forts que lui n'auraient pu les supporter. Quatre fois par jour il avait la fièvre; mais il la cachait si bien que personne n'aurait pu soupçonner qu'il fût malade, sans la maigreur extrême qui le défigurait. Jour et nuit, il s'appliquait aux travaux que lui imposait

l'obéissance, et il les regardait comme la médecine de son âme : il était d'une grande sobriété et, pour mortifier son goût, il mêlait à ses aliments de la poudre d'aloës ; après huit ans de ce régime, il en avait toujours le goût à la bouche. Il mangeait si peu les jours de jeûne qu'on ne s'expliquait pas comment il pouvait vivre à moins d'un miracle. Il ne dormait que trois heures chaque nuit et sur une planche si étroite qu'il tombait aussitôt pour peu qu'il fit un mouvement. Entraîné par sa dévotion pour le saint Sacrement, il servait la sainte Messe avec tant de recueillement qu'il faisait pleurer de dévotion tous les assistants. Il avait refusé les saints Ordres, mais il fut contraint de recevoir le sous-diaconat et le diaconat, et quand on voulut l'ordonner prêtre on fut obligé de lui rappeler combien il désirait recevoir la sainte Communion tous les jours, et de lui imposer cette charge au nom de l'obéissance. Il célébra sa première messe en pleurant de joie, et tous les jours, quand il montait à l'autel, il semblait consacrer les saints mystères pour la première fois. Pendant la méditation, il était immobile comme une statue, et il passait souvent deux ou trois heures en contemplation devant l'autel ou dans un coin de l'église, poussant des soupirs et versant des larmes. Il était d'une modestie admirable, et ne levait jamais les yeux sur une femme.

Après huit ans de profession, ses supérieurs le choisirent pour maître des novices au couvent de Tolède, et il s'acquitta de cette fonction avec un zèle remarquable ; rigide observateur de la Règle, il en imprimait l'amour dans les cœurs plus encore par ses exemples que par

ses paroles. Lorsqu'il remarquait une faute dans ses jeunes Frères, et qu'on ne l'accusait point en chapitre, il la prenait pour lui-même et se faisait donner la discipline, afin de rappeler les novices à la pratique de l'humilité. Ses leçons profitèrent à un grand nombre de religieux, et il réussit à les diriger dans la voie de la perfection. On lui confia ensuite le soin de l'infirmierie, où il se distingua principalement par sa patience et sa charité envers les malades. Il fut ensuite envoyé à Madrid pour exercer les fonctions de maître des novices au couvent de Saint-Bernardin. Quand on distribuait des aumônes aux pauvres à la porte du couvent, il venait les consoler et panser leurs plaies. Jamais il ne portait d'habits neufs, et toute sa richesse consistait en un dur cilice. Comme il assistait toujours au chœur, il n'avait pas de bréviaire, et lorsqu'il était obligé de sortir, il prenait le moins bon. Ses supérieurs le chargèrent ensuite d'un petit couvent, puis du monastère de Tolède dont il fut le gardien, malgré ses instances pour être laissé dans l'obscurité : il disait à ce sujet qu'il eût préféré être maître des novices pendant toute sa vie plutôt que d'être supérieur un jour. Les religieux lui témoignaient beaucoup d'estime, et c'était pour lui une pénible servitude de recevoir leurs témoignages de respect et de vénération : « Le « fils de l'homme », disait-il souvent, « est venu, non « pour être servi, mais pour servir ». Aussi profitait-il de l'autorité qu'on lui confiait, pour s'humilier davantage et se réserver les fonctions les plus viles. Les besoins de ses Frères ne le trouvaient jamais insensible, et il s'efforçait d'y pourvoir avec une tendre charité :

quand il voyait un religieux en proie à l'affliction, il quittait tout pour le consoler, et souvent il lui rendait des services qui ordinairement sont réservés aux novices : de la sorte on eût pu croire qu'il était moins son supérieur que son serviteur. Malgré son zèle à faire observer les coutumes et les cérémonies de sa province, il était aimé de tous à cause de sa droiture et de sa justice. Il aimait les pauvres comme ses enfants, et se faisait un plaisir de leur distribuer lui-même les aumônes. Pendant deux années de disette qui se succédèrent, il se multiplia en quelque sorte pour les soulager, et souvent il se priva de sa portion pour la donner à ceux qui n'osaient mendier. La sécheresse qui régnait étant devenue insupportable, il prescrivit à ses religieux de réciter tous les jours, après Matines, l'office de la sainte Vierge et de se donner la discipline afin d'apaiser la colère de Dieu. Enfin, le fléau cessa et les récoltes furent plus abondantes qu'on ne l'avait espéré. Dans ses rapports avec les séculiers, il semblait ne pas être du monde, et demeurait toujours uni à Dieu, sans se préoccuper des choses de la terre.

Jamais il ne sortait du couvent que pour les besoins de sa charge, et il engageait ainsi ses frères par son exemple à rechercher le silence de leur cellule, à fuir le commerce des hommes, et à préférer les entretiens avec le Seigneur. Après avoir passé seize ans dans la pratique de la vie religieuse, il fut atteint de la peste : une tumeur cancéreuse se déclara sous l'aisselle d'un bras ; mais il cacha soigneusement ses souffrances afin de pouvoir continuer à ses frères les services que

réclamait leur état, et même il se montrait plus empressé et plus joyeux que jamais, parce qu'il sentait la mort approcher! Enfin le mal fit des progrès; une fièvre brûlante s'empara de lui, et quand on voulut essayer quelques remèdes, il était trop tard: il pria les personnes qui venaient le visiter, de se retirer, parce que leur présence ne lui était d'aucune utilité et pouvait leur causer du mal: après avoir reçu les derniers sacrements avec une grande piété, il s'endormit dans le Seigneur et fut enterré à Tolède en 1590.

(Chron. de la prov. de Saint-Joseph.)

VINGTIÈME JOUR DE DÉCEMBRE

LES VÉNÉRABLES DAMIEN CARARE ET DAMIEN DE PADOUE

SOMMAIRE : Damien Carare : ses vertus. — Damien de Padoue :
il est victime d'une calomnie.

Le vénérable Damien de Carare appartenait à une des plus nobles familles de Bergame, en Italie, et vivait au milieu des guerres intestines suscitées par les Guelphes et les Gibelins, qui partageaient presque toutes les villes en deux camps opposés; mais ce pieux gentilhomme n'avait embrassé aucun drapeau et n'avait d'autre souci que de porter à la réconciliation des ennemis déclarés. Souvent il priait Dieu de mettre fin à ces calamités et de bannir la discorde de

sa ville natale ; mais voyant que les dissensions, bien loin de diminuer, ne faisaient que grandir, il résolut de quitter le monde et d'embrasser la vie religieuse. Après avoir invoqué les lumières du Saint-Esprit, et distribué de grandes aumônes, il se sentit attiré vers les religieux Franciscains, et reçut le saint habit avec une grande joie. Son humilité, sa douceur et ses autres vertus attirèrent sur lui l'attention des novices, et bientôt il fut regardé comme un modèle de perfection. Il aimait ses supérieurs comme des pères, les écoutait comme ses maîtres, leur obéissait comme à Dieu, et leur confiait toutes ses difficultés. Jamais il n'était oisif, et il fuyait le monde avec un soin extrême : ses conversations étaient toujours édifiantes et pleines de modération ; il se montrait d'une sobriété admirable au réfectoire, et observait rigoureusement le jeûne et le silence ; il aimait la pauvreté comme s'il n'eût jamais connu les douceurs de l'opulence, et portait habituellement des habits rapiécés, afin de se faire mépriser par les gens du monde. Il mortifiait son corps par de rudes pénitences, et veillait sur tous ses sens avec une application extrême ; il évitait avec un très-grand soin les entretiens avec les femmes, et s'empressait de rentrer dans son couvent lorsqu'il avait terminé les affaires qui l'appelaient au dehors. Son obéissance n'était pas moins admirable, et il se soumettait humblement aux ordres de ses supérieurs sans examiner s'ils étaient d'une naissance obscure ou élevée, d'une science vulgaire ou supérieure : ils étaient pour lui les représentants de Dieu, et sa docilité prouvait combien le joug de la Règle était léger à ses yeux. Son

zèle pour le salut des âmes lui fit accepter la prêtrise, et il prêcha en plusieurs villes avec beaucoup de succès : il réussit principalement à rétablir la paix, si troublée à cette époque par les rivalités des Guelphes et des Gibelins. Grâce à la vivacité de son intelligence, il avait fait de rapides progrès dans les sciences nécessaires à un apôtre, et surtout dans la sainte Ecriture ; mais ce qui donnait à sa voix un ton de conviction extraordinaire, c'était son application à la prière et à la méditation sur les souffrances de Notre-Seigneur. Ses derniers sermons furent entendus à Crémone, et produisirent les plus heureux fruits. C'est dans cette ville qu'il mourut en 1401. Il est rangé parmi les religieux vénérables de Bergame à cause des miracles qu'il fit avant et après sa mort.

Le vénérable Damien était également d'une famille distinguée, et il se fit remarquer au premier siècle de l'Ordre par ses grandes vertus. Accusé faussement d'un crime par des hommes jaloux de son mérite, il fut mis en prison par ses supérieurs ; mais bientôt le Seigneur fit éclater l'innocence de son serviteur, et quand il sortit de son cachot, le gardien vint à sa rencontre, en témoignant un grand regret et en le priant de lui pardonner s'il n'avait pas apporté plus d'attention à l'examen de sa cause. « Mon Père », lui dit le saint religieux, « c'est moi qui vous dois de la reconnaissance « à cause des mérites que j'ai pu gagner en souffrant « pour Jésus-Christ : ne me demandez donc aucun par- « don, puisque je suis votre débiteur ». A partir de

cette époque, il fut entouré de l'estime générale, et on l'appela ordinairement le saint : du reste, son amour pour la pauvreté, son humilité, ses mortifications au réfectoire, lui méritaient bien ce nom. Il ne mangeait qu'une fois la semaine, et, par suite de cette rigueur, il ressemblait plutôt à un cadavre qu'à un homme vivant. Dieu honora ses vertus du don des miracles, avant et après sa mort. Il rendit son âme à Dieu, vers l'an 1430, à Crémone, et son corps repose dans un tombeau de marbre que lui ont élevé les habitants de la ville. Son portrait se trouve à Padoue, dans la célèbre église de Saint-Antoine, et de nombreux *ex-voto* attestent les guérisons obtenues par son intercession. Dans la même église, on conserve les restes du vénérable frère Jean Rubeus, célèbre par ses miracles.

(WADDING.)

VINGT ET UNIÈME JOUR DE DÉCEMBRE

SŒUR FRANÇOISE DE LA MÈRE DE DIEU

ET SŒUR CÉCILE DE LA CROIX

CLARISSÉS

SOMMAIRE : Françoise : vertus de son enfance et sa vie dans le cloître. — Lumières Intérieures extraordinaires. — Cécile de la Croix, d'abord dame d'honneur de Jeanne d'Autriche, puis Clarisse. — Patience dans les souffrances.

Sœur Françoise, fille du marquis de Denia, reçut à sept ans l'habit de Clarisse des mains de sa tante, Marie

de Jésus, dont nous avons donné la vie le 17 septembre, avant que ces religieuses eussent pris possession du monastère royal de Madrid. En même temps que sa raison se développait, les opérations de la grâce se manifestaient en elle : sa douceur, son application au travail, sa modestie, étaient supérieures à son âge. Dès qu'elle put comprendre les leçons de l'Évangile, elle les grava dans son cœur, et même dans son enfance, on ne pouvait lui arracher des mains les disciplines, les cilices, et les autres instruments de pénitence par lesquels elle tourmentait son corps innocent. Bien souvent elle embarrassait les religieuses les plus âgées, par ses questions sur la vie spirituelle, et son plus grand plaisir était d'entendre parler de Dieu. Elle avait une grande dévotion pour l'apôtre saint Jean, et comme une religieuse lui demandait un jour pourquoi elle paraissait si préoccupée : « C'est que », dit-elle, « je cherche à me représenter comment mon glorieux patron se tenait devant la croix ». Dès qu'elle sut lire, elle récita le saint Office. Quand elle croyait avoir fait de la peine à une de ses compagnes, elle se jetait à ses genoux pour lui en demander pardon. Une religieuse lui ayant dit, pour l'éprouver, qu'elle ne lui pardonnerait jamais : « Non, ma mère », répondit-elle en pleurant, « vous ne ferez point cela, car Dieu ne vous pardonnerait pas vos péchés, comme le dit notre Règle ». Elle priait toujours à genoux, prenait à peine quelques instants de repos, et se préparait à la vie religieuse par la pratique de toutes les vertus. Pendant son noviciat, elle montra une ardeur extraordinaire, et renouvela tous les jours l'offrande de son

corps et de son âme à son Créateur. Lorsque, trois jours avant sa profession, elle se présenta au chapitre pour demander, selon la coutume, la voix de ses sœurs, elle fondit en larmes, et son émotion gagna toutes ses compagnes ; elle fut admise à l'âge de dix-huit ans.

A partir de ce jour, elle s'efforça de s'humilier davantage ; elle demandait sans cesse à Dieu de ne jamais permettre que des créatures la séparassent un instant de l'amour qu'elle lui devait. Elle s'acquittait de ses charges avec une rare perfection ; au cœur, elle était si attentive qu'il lui échappait à peine quelques fautes ; sa voix douce et agréable était remarquée dans le chant des offices. Elle réveillait ses sœurs pour Matines, mais chaque jour elle avait un mot pour les rendre plus diligentes. « Sortez de votre sommeil, et le Christ vous éclairera », disait-elle le dimanche. Le lundi : « Prévenons son arrivée en chantant ses louanges ». Le mardi : « Voici l'Époux qui arrive, venez à sa rencontre ». Le mercredi : « Veillez, car vous ne savez ni le jour ni l'heure ». Le jeudi : « Soyez attentives dans vos cœurs ; car le pain des Anges est devenu le pain des hommes ». Le vendredi : « En ce moment, le Dieu-Homme est captif ». Le samedi : « Levez-vous, car voici l'heure des grandes afflictions de la Vierge Marie ».

Elle récitait l'office du Saint-Sacrement toutes les fois qu'elle devait communier, et se préparait au banquet sacré par un grand repentir de ses fautes et par trois œuvres de charité qu'elle faisait en l'honneur du corps, de l'âme et de la divinité de Notre-Seigneur

contenus dans le divin Sacrement ; elle demanda même souvent à mourir le jeudi, jour consacré à l'institution de la sainte Eucharistie. Elle avait une grande dévotion pour les douleurs de la sainte Vierge, et tous les samedis, elle récitait cent *Ave Maria* pour honorer ses souffrances. Quand l'Eglise, le samedi saint, commence à célébrer la résurrection, sa joie était extrême, et il semblait que la parole du grand Apôtre se réalisât en elle : « De même que vous avez « été les compagnons de ses souffrances, ainsi vous le « serez de ses consolations ». Au milieu de tous ses travaux, elle avait sans cesse l'esprit et le cœur occupés de son Bien-Aimé, et ses soupirs indiquaient combien elle désirait la fin de son exil. Quand elle priaït pour quelqu'un, elle comprenait à sa ferveur si elle serait exaucée : « Consolez-vous, ma sœur », disait-elle à une religieuse affligée de la maladie de la duchesse de Frias, « car j'ai ressenti pendant ma prière la confiance qu'il m'inspire quand il veut m'exaucer. La duchesse sera très-fatiguée ce soir, mais demain dans l'après-midi elle sera hors de danger, et dans huit jours elle viendra vous voir ».

Un jour, pendant le *Credo*, elle reçut par révélation l'intelligence de ces paroles : « Lumière de lumière, « vrai Dieu du vrai Dieu » ; à partir de ce jour, elle les répéta fréquemment pour saluer Notre-Seigneur à la consécration. Elle apprenait aussi par le même moyen tout ce qui intéressait le monastère, et souvent elle avertissait longtemps à l'avance ses compagnes, de la mort de leurs parents ; quand on l'interrogeait sur ses visions, elle répondait en riant : « Si je parlais de

« l'autre vie, je serais effrayée ». Dans l'année qui précéda sa mort, elle dit qu'elle avait vu plusieurs tombeaux, et qu'elle croyait être du nombre des religieuses qui mourraient, parce qu'elle avait éprouvé sa ferveur habituelle en demandant à Dieu la fin de son exil. Le jour de Saint-Thomas, tandis qu'elle chantait une leçon au chœur, elle entendit une voix qui l'appelait ; mais quand elle voulut répondre, elle ne vit personne, et ses sœurs, ayant remarqué son étonnement, craignirent qu'elle ne leur fût bientôt enlevée. L'année suivante, à pareil jour, elle fut saisie de coliques si violentes, qu'on ne put lui donner le saint Viatique. Munie du sacrement de l'Extrême-Onction, elle expira sans agonie, le 21 décembre vers l'an 1590, à l'âge de quarante-deux ans. Six mois après, on ouvrit son tombeau et on retrouva son corps entièrement conservé.

La princesse Jeanne d'Autriche, non-contente d'avoir fondé un grand et magnifique couvent de Clarisses à Madrid, voulait encore le remplir des personnes les plus distinguées d'Espagne ; or, parmi ses dames d'honneur, il y en avait une nommée Laure Tedaldi qu'elle aimait beaucoup et qui avait manifesté dès son enfance une grande répugnance pour les intérêts du monde. La *Vie des Saints* qu'elle lisait avec une grande application, excitait son ardeur, et déjà depuis plusieurs années elle se donnait secrètement la discipline, portait le cilice et pratiquait de rudes mortifications : au milieu des divertissements de la cour, elle savait allier les honneurs de sa position avec les austérités

de la pénitence. Avant de mourir, la princesse Jeanne eut soin de recommander ses dames d'honneur à la Reine qui les prit à son service. Laure, qui travaillait depuis longtemps déjà à la pratique de la perfection chrétienne et qui faisait tous ses efforts pour retirer du vice les femmes de mauvaise vie, conçut le projet de renoncer au monde, et rejetant les demandes de mariage qui lui étaient adressées par plusieurs gentilshommes, elle résolut d'entrer chez les Clarisses. La Reine l'accompagna au couvent, et le jour de saint Jean l'Évangéliste, notre pieuse vierge reçut l'habit religieux avec le nom de Cécile de la Croix. Elle porta dès lors un anneau de fer au cou pour indiquer qu'elle était l'esclave du roi céleste. Oubliant la position qu'elle occupait autrefois dans le monde, elle se livra tout entière aux exercices du cloître, et souvent elle disait qu'elle y était venue pour souffrir un long martyre.

Le Seigneur éprouva sa patience par une tumeur cancéreuse qui se déclara dans son sein, et à plusieurs reprises il fallut le lui ouvrir. Quand on brûla les chairs corrompues de sa plaie avec un fer rouge, elle pria le médecin de le faire en cinq endroits, en mémoire des cinq plaies de Notre-Seigneur, et comme elle ressentait une vive répugnance pour cette opération douloureuse, elle invoqua saint François qui avait souffert la même chose pour ses yeux : sa prière fut exaucée ; car elle ne ressentit aucune peine pendant que le feu consumait ses chairs. Les seules paroles qu'elle répétait fréquemment, étaient celles du saint homme Job : « C'est de la main du Seigneur que nous avons reçu

« les biens, pourquoi ne supporterions-nous pas l'adversité qu'il nous envoie ? » Elle aimait à prier les bras en croix; mais la maladie ne lui permettant plus de remuer un de ses bras, elle continuait d'étendre l'autre pour montrer au Seigneur sa bonne volonté. Elle avait une très-belle voix, et jouait admirablement de la harpe dont elle s'accompagnait pour chanter les louanges de Dieu.

Enfin, le cancer dont elle n'avait jamais été complètement guérie couvrit toute la poitrine : elle supporta ce martyre avec une patience inaltérable : quelquefois elle venait s'agenouiller à la porte du cœur; mais elle ne pouvait aller plus loin, et se figurant qu'elle était une mendiante du grand roi, elle demandait à ses sœurs l'aumône de leurs prières. Bientôt elle fut condamnée à rester au lit. Lorsqu'on lui coupait les chairs corrompues de sa plaie, elle fixait les yeux sur le ciel pour renouveler l'offrande qu'elle avait faite d'elle-même au céleste époux de son âme. Aux douleurs physiques vinrent s'ajouter des peines intérieures qui ne lui laissaient pas de repos. Un mois avant sa mort, on fut obligé de lui enlever l'os de la nuque, et pour lui faire prendre un peu de nourriture il fallait lui tenir la tête élevée avec des coussins : puis elle devint complètement aveugle, et ses yeux, sortant de leurs orbites, durent y être maintenus avec des linges. Son union avec Dieu n'en était que plus parfaite, et loin de se plaindre, elle remerciait le Seigneur de ses souffrances. Quand elle eut reçu les derniers sacrements, elle recouvra un peu de calme, et comme on lui disait qu'elle était mieux : « Qu'on ne me parle pas », dit-

elle, « de ce qui pourrait me priver de la vue de Dieu ». Elle mourut dans ces sentiments vers l'année 1590. Au moment même où elle rendait le dernier soupir, elle apparut à une religieuse de Badajoz, qu'elle avait eue pour servante, et qui depuis de longues années se trouvait gravement malade; mais guérie par la vue de sa bienfaitrice, elle se leva aussitôt et se rendit au chœur. Une pauvre femme affligée du même mal que sœur Cécile, et qui vivait des aumônes que lui faisait le couvent, fut rendue à la santé en mangeant les restes du dernier repas préparé pour cette sainte religieuse et en recevant l'oreiller sur lequel elle avait expiré.

(CARILLO : *Hist. du monast. royal de Madrid.*)

VINGT-DEUXIÈME JOUR DE DÉCEMBRE

—

LE PÈRE BARTHÉLEMY RUYZ

SOMMAIRE : Courses apostoliques. — Miracles. — Il est emmené de vive force par les Hollandais. — Il est envoyé au Japon, d'où il est bientôt exilé. — Ses souffrances.

Ce saint missionnaire, né à Cabra, petit village d'Andalousie, en Espagne, fut conduit dans son enfance en Amérique et embrassa la vie religieuse dans la province du Saint-Evangile. Après avoir travaillé avec beaucoup de succès à la conversion des païens dont il connaissait parfaitement la langue, il suivit les Frères Mineurs dans la province de Saint-Joseph, à Mexico, puis il se rendit dans celle de Saint-Grégoire, aux îles Philippines. Il s'y consacra pendant quelque temps aux exer-

cices de la vie religieuse et à la confession des Espagnols ; mais ses supérieurs, ayant reconnu son aptitude pour les missions, l'envoyèrent dans le royaume de Cochin avec le Père François de Montilia et quatre autres religieux. Quelque temps après, les ordres du provincial le rappelèrent aux Philippines ; mais, en 1583, il retourna dans le pays de Cochin, avec un Frère pour compagnon, et fut mieux reçu que la première fois, parce qu'on avait fait comprendre au roi de ce pays que les intérêts du commerce seraient plus assurés, s'il permettait aux religieux de s'établir dans son royaume et d'y bâtir une église. Mais peu de temps après qu'il eut obtenu l'érection d'un sanctuaire et de quelques cabanes en bois, le vaisseau qui l'avait amené s'éloigna, et son compagnon le quitta malgré ses conseils et les représentations des marchands. Dieu permettait cette épreuve pour son serviteur afin d'augmenter son zèle, et Barthélemy se mit à travailler à la conversion des infidèles avec l'aide d'un interprète. Il passait le jour et la nuit en oraison et priait le Seigneur de venir à son secours pour toucher le cœur de ces barbares ; car son interprète était incapable d'expliquer aux païens les mystères de la foi, et bien souvent ils ne comprenaient pas le sens de ses paroles. Le saint religieux, qui voyait avec peine tous ses efforts inutiles, restait dans sa demeure pour prier et pleurer, afin de toucher le cœur de son divin Maître. Cependant sa vie pauvre et mortifiée impressionnait vivement les barbares, qui recouraient à lui dans tous leurs besoins, et venaient lui demander la santé de leurs malades. Il récitait sur eux quelques passages du saint Evangile,

faisait un signe de croix et en guérissait quelques-uns; mais pour les autres, il ajoutait qu'ils ne pouvaient recouvrer la santé qu'à la condition de renoncer à leurs idoles et d'embrasser la foi chrétienne. Mais comme ils ne saisissaient point le sens de ses paroles, ils continuaient de réclamer leur guérison, et témoignaient par leur attitude qu'ils ne s'éloigneraient pas avant de l'avoir obtenue. Barthélemy ne se lassait pas de prier, et comme ses instances lui méritaient de nombreux miracles, les païens voulaient l'adorer, comme autrefois les Lycaoniens avaient tenté de le faire pour saint Paul et saint Barnabé. Il survint alors une grande sécheresse qui compromit la récolte du riz, et comme les barbares étaient dans la plus vive anxiété, ils s'imaginèrent que le religieux empêchait la pluie de tomber. Ils résolurent alors de le mettre à mort, sans le prier de les secourir. Quand ils se présentèrent devant lui, il vint à leur rencontre sans trembler et voulut savoir le motif de leur visite : l'un d'eux ayant dit qu'ils venaient le tuer, parce qu'il empêchait par ses messes la pluie de tomber, il se mit à sourire et leur répondit qu'il n'avait pas ce pouvoir : il ajouta que le seul vrai Dieu du ciel et de la terre, le Dieu qu'il leur annonçait, avait cette puissance, et qu'ils devaient attendre de sa bonté le bienfait qu'ils imploraient ; qu'ils ne méritaient pas cette faveur à cause de leur idolâtrie, mais que cependant le Seigneur était un bon père et qu'il aurait pitié d'eux, parce qu'ils étaient ses créatures. Les barbares parurent satisfaits de ses promesses et s'éloignèrent. Pendant ce temps le serviteur de Dieu se renfermait dans sa case, et, fondant en larmes, il priait

Dieu de venir à son secours afin de pouvoir éclairer ces aveugles : le lendemain, il célébra la sainte messe dans le même but, et une pluie abondante tomba sur toute la contrée, selon sa demande. Mais bientôt la reconnaissance des infidèles se changea en une nouvelle haine, parce qu'une nouvelle sécheresse était venue compromettre leurs récoltes, et ils le menacèrent une seconde fois de la mort. Il les apaisa encore en leur disant d'espérer en la bonté du Dieu des chrétiens ; mais il ajouta qu'ils ne méritaient pas ses faveurs parce qu'ils ne voulaient pas le reconnaître et l'invoquer, et qu'ils devaient craindre sa colère, non-seulement pour la vie présente, mais surtout pour l'éternité. Lorsqu'ils se furent retirés, il rentra dans sa cabane, et, à force d'instances, il obtint des pluies bienfaisantes : la récolte surpassa tout ce qu'on pouvait espérer, et les païens reconnurent que la religion de ce Père était bonne et vraie. Il les aurait amenés à se convertir, si le démon, jaloux de ses succès, n'avait trouvé un moyen pour l'éloigner d'eux.

Les marchands portugais de Macao, craignant que le Père Barthélemy, espagnol par sa naissance, n'appelât dans ce pays ses compatriotes, et désirant conserver le monopole du commerce dans ces riches royaumes, l'embarquèrent malgré lui, et sans réfléchir aux travaux du saint religieux et aux dommages que son départ allait causer aux intérêts de la foi, mirent en sa place deux Frères Mineurs portugais. Ramené à Macao, le Père Barthélemy fut ensuite renvoyé aux îles Philippines. Quand il arriva au couvent de Manille, il obtint,

malgré l'épuisement de sa santé, de partir pour le Japon, avec le vénérable Pierre-Baptiste et quelques autres Frères. Le froid rigoureux de ce pays et son âge avancé lui causèrent une maladie qui le contraignit à rester à Nangazaki , en qualité de commissaire de l'Ordre : à la nouvelle que son supérieur et ses cinq compagnons avaient été mis en prison, il fut saisi de joie dans l'espérance qu'il partagerait leur martyre ; car il répétait souvent que la nouvelle chrétienté du Japon avait besoin d'une pluie de sang, et que l'Ordre de Saint-François ne quitterait pas ce pays sans l'avoir arrosé du sang de ses enfants ; mais il fut privé de cette faveur : après avoir été mis en prison, il fut envoyé en exil.

Ce ne fut pas une légère souffrance pour lui de se voir privé de la couronne du martyr qu'il voyait suspendue sur sa tête, et de revenir à Macao ; mais ses infirmités lui en procurèrent une autre non moins glorieuse ; car il supporta courageusement ces nouvelles épreuves, et se livra entièrement aux exercices de la pénitence et de la prière : sa vie était une oraison continuelle, et rien ne pouvait le distraire de la pensée de Dieu. Son humilité, sa douceur et sa simplicité le rendaient cher à tout le monde, et quand on le nomma gardien du couvent de Micagayan, il en fut affligé, parce qu'il se croyait incapable de gouverner les autres. Il aimait beaucoup la sainte pauvreté : néanmoins il pourvoyait aux besoins de ses frères et des pauvres avec une tendre charité. Les Indiens l'aimaient comme leur père et venaient lui demander des conseils et des consolations : grâce à ses efforts, la bonne

semence de l'évangile, déposée dans ces cœurs dociles par les missionnaires qui l'avaient précédé, produisirent des fruits abondants. Après qu'il se fut acquitté de ses fonctions avec un zèle admirable, et augmenté ses mérites par une vieillesse laborieuse et mortifiée, il couronna tous ses travaux par une sainte mort à l'âge de quatre-vingts ans, vers la fin du xvi^e siècle.

(Chron. de la prov. de Saint-Joseph.)

VINGT-TROISIÈME JOUR DE DÉCEMBRE

LE BIENHEUREUX NICOLAS FACTEUR

1583. — Pape : Grégoire XIII. — Roi de France : Henri III.

CHAPITRE PREMIER.

SOUMAIRE : Ses vertus pendant sa jeunesse. — Sa perfection et ses austérités.

Le bienheureux Nicolas Facteur naquit à Valence, en Espagne. Dès l'âge de quatre ans, il jeûnait les mercredi, vendredi et samedi de chaque semaine, si rigoureusement que ses parents durent employer la violence pour le contraindre à manger quelque chose le soir : ces marques de sainteté précoce furent un motif pour engager son père et sa mère à l'élever avec un plus grand soin que leurs autres enfants : ils l'envoyaient exactement à l'église, principalement le dimanche et

les jours de fête, et l'habituait à se confesser au moins tous les mois. A l'âge de cinq ans il fut conduit à l'école pour y apprendre à lire et à écrire : un jour un de ses camarades l'accusa de ce qu'il n'apprenait point sa leçon, et il fut aussitôt puni de sa paresse : un peu après, pendant que le maître était absent, Nicolas vint se jeter au cou de son ami et l'embrassa tendrement pour le remercier de cette correction : les autres enfants, étonnés, racontèrent ce fait à leur professeur, qui lui témoigna dès lors un grand intérêt, et lui prodigua ses soins les plus assidus, dans la pensée que cet enfant serait un jour un homme distingué.

On ne remarquait en lui aucune inclination pour les jeux de l'enfance : il se rendait directement de l'école chez ses parents, obéissait promptement à leurs ordres, et passait la plus grande partie de ses récréations à élever de petits autels : souvent ses parents le voyaient prier les yeux baissés ou levés sur le crucifix. Quand son père adressait des reproches à ses autres enfants, il leur proposait l'exemple du petit Nicolas à imiter. Jamais il ne parlait légèrement de Dieu ni des saints, et quand il entendait les enfants de son âge blasphémer, il les réprimandait fortement. Quelquefois il engageait ses camarades à jeûner, à fuir les mauvaises compagnies, à fréquenter les offices de l'Eglise et à servir fidèlement le Seigneur. Pendant qu'il s'appliquait à l'étude de la langue latine, il donnait aux pauvres son déjeuner et son goûter. Un jour, près de l'école, il vit une femme infirme tomber de faiblesse, et il s'empressa de la relever avec un de ses compagnons ; puis il lui donna tout son déjeuner, et

comme on lui demandait comment il mangerait : « Je n'en serai que plus fort », répondit-il.

A l'âge de dix ans, tandis qu'il se rendait en classe, il aperçut, à la porte d'une église, un lépreux couvert d'ulcères et d'un aspect repoussant : son cœur fut touché de compassion et, tombant à genoux devant lui, il lui baisa les pieds et les mains, tandis que le pauvre malade, ému jusqu'aux larmes, lui donnait sa bénédiction. Ses camarades se moquèrent de lui ; mais un vieillard, témoin de cette charité, s'écria que ce jeune étudiant serait un jour un grand homme. Un de ses compagnons lui ayant demandé comment il avait pu se résoudre à offrir ce témoignage de respect à une personne si repoussante, Nicolas répondit qu'il avait baisé les plaies, non d'un pauvre, mais de notre divin Sauveur.

Ces mortifications étaient en quelque sorte les signes précurseurs des triomphes qu'il devait remporter plus tard sur lui-même en servant les pauvres et les malades. Bientôt ses condisciples, saisis d'admiration pour ses vertus, l'appelèrent le saint étudiant, et les habitants de la ville qui le connaissaient, félicitaient ses parents d'avoir un tel fils. Son père le préférait à tous ses autres enfants, et désirant le conserver avec lui, il cherchait à le marier : il lui promit cinq cents ducats pour s'établir dans le commerce, et chercha un autre marchand pour l'associer à son fils. Nicolas, qui avait alors quinze ans, parlait le latin avec beaucoup de facilité, montrait une grande intelligence et de l'aptitude pour les sciences ; mais déjà son unique ambition était d'amasser des trésors pour le ciel ; il

pria son père de réserver cet argent pour ses sœurs, et de ne pas lui parler de mariage, parce qu'il avait résolu de se faire religieux.

Etonné de cette réponse, Vincent, qui avait de la foi, ne voulut pas contrarier les désirs de son fils, et réfléchit en lui-même sur ce projet : « Mon père croit me « retenir dans le monde avec son argent », disait Nicolas à un de ses amis, « mais je serai religieux, quand « même on me proposerait tous les trésors de la terre « pour m'en détourner ». Il évita dès lors toute conversation avec les femmes et la fréquentation des jeunes libertins, s'approcha souvent des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, consacra les dimanches et les fêtes au service des malades dans les hôpitaux, et des religieux dans les couvents. Il aimait surtout la conversation des Frères Mineurs de l'Observance qui habitaient à un quart de lieue de Valence. Le désir qu'il avait de recevoir le saint habit était si vif, qu'il était continuellement poursuivi par cette pensée, et quand on lui représentait que cet Ordre était trop sévère pour sa faiblesse, c'était en quelque sorte mettre de l'huile sur le feu et augmenter son ardeur. Il n'osait en parler à ses parents, de peur qu'ils ne cherchassent à le détourner de son projet. Enfin, à l'âge de dix-sept ans, il partit sans rien dire, et fut admis le jour de Saint-André, en 1537. Quand son père apprit son départ, il tomba évanoui, et toute sa maison fut plongée dans le chagrin. Lorsqu'il eut repris ses sens, il courut au couvent pour prier son fils d'avoir pitié de son chagrin et de celui de sa mère, et lui promit deux cents ducats s'il voulait se rendre à ses désirs. Le nouveau soldat

de Jésus-Christ travaillait, non pour une fortune passagère, mais pour le service de Dieu, et il répondit qu'il ne fallait pas lui parler du monde, et que ses parents devaient se montrer reconnaissants de ce que le Seigneur prenait un de leurs enfants à son service. Ces paroles calmes et fermes impressionnèrent vivement son père, qui lui permit de suivre sa vocation, et se retira très-édifié de son courage.

Ses supérieurs étaient étonnés de son aptitude pour les exercices de la vie religieuse, et déjà pendant son noviciat il semblait être un Frère Mineur accompli. Il fit couler des larmes d'attendrissement lorsqu'il se présenta en pleurant pour demander d'être admis à la profession, et ce fut le premier dimanche de l'Avent qu'il fit sa consécration à Dieu d'une manière irrévocable.

Bientôt il fut envoyé comme prédicateur au couvent de Chelva, et il se fit remarquer dans ses sermons du dimanche par son zèle et la solidité de ses enseignements ; souvent il allait de paroisse en paroisse pour convertir les pécheurs et exciter le peuple chrétien à servir fidèlement le Seigneur. Quand il restait dans son couvent, il profitait de ses loisirs pour visiter tous les sanctuaires érigés dans le jardin, et pour se livrer à la mortification, afin de réduire son corps et de le soumettre à la raison. Dans le petit bois qui touche au jardin se trouve une grotte qui porte le nom des saints Martyrs, parce que deux religieux, Pierre et Paul, s'y préparèrent par la pénitence au martyre qu'ils endurèrent, en 1397, à Grenade, lorsque cette ville était encore sous la domination des Maures ; ce fut là

aussi que le Père Nicolas s'infligeait de sanglantes disciplines ; craignant de s'épargner lui-même, il demandait le concours d'un jeune novice, et souvent la violence des coups était telle, que des lambeaux de chair tombaient à terre avec des ruisseaux de sang. Son compagnon, qu'il obligeait au silence, pleurait et tremblait de crainte, et il fallait un ordre du saint religieux pour qu'il osât armer son bras d'une sévérité si rigoureuse. Son corps était tout meurtri ; mais il inclinait la tête et les épaules, en disant que ses péchés en méritaient encore davantage. Sa discipline était garnie de pointes de fer, et pendant la nuit il renouvelait de sa propre main le supplice qu'il avait enduré pendant le jour ; bien souvent des plaies horribles couvraient ses épaules, sans qu'il songeât à modérer les excès de ses mortifications. C'était vraiment un miracle que son corps si délicat pût résister à tant de supplices, et il reconnut lui-même, quand l'obéissance le força à faire l'aveu de ces austérités, que sans une grâce particulière de Dieu, il aurait succombé sous le poids de ces coups. Il faisait panser les plaies causées par la discipline par un Frère discret qui les lavait avec de l'eau salée, et la douleur causée par ce pansement renouvelait pour lui les tourments de ses flagellations ; il disait que c'était le meilleur moyen pour lui de se guérir, et il fallait céder à ses désirs. Souvent il se frappait de la tête aux pieds, pour imiter Notre-Seigneur dont le corps n'avait été qu'une seule plaie. Le plancher et les murs de sa cellule étaient tachés de sang ; souvent, pendant la nuit, il se faisait attacher à la grille du chœur, et il réclamait les bons offices de

quelques saints religieux pour recevoir une discipline sanglante : les routes ou les autres lieux dans lesquels il espérait se dérober aux regards des hommes, étaient souvent le théâtre des mêmes exécutions.

Pendant quatorze ans, il marcha pieds nus, hiver comme été ; mais les médecins et ses supérieurs le contraignirent à prendre des sandales, parce qu'il était atteint de coliques très-violentes. Il prenait quelques instans de sommeil sur des bottes de sarment, sur une natte ou sur une table, la tête appuyée sur un morceau de bois, et même lorsqu'il était malade, on était obligé, pour lui faire plaisir, de le coucher sur une planche, « parce que », disait-il, « la croix de son « divin Sauveur avait été beaucoup plus douce ». Néanmoins ses infirmités ayant augmenté, il dut accepter un lit. Pendant l'hiver, il restait souvent, après les Matines, au milieu de la cour, exposé ainsi aux rigueurs du froid, et se lavait le corps tout entier avec de l'eau glacée ; au milieu de l'été, il marchait la tête découverte sous un soleil brûlant. Sa nourriture ordinaire était du pain et de l'eau, quelquefois un peu de soupe ; il lui arrivait quelquefois de passer deux ou trois jours sans manger ; les jours de jeûne, il ne prenait pas de nourriture avant le coucher du soleil. Quand il se trouvait invité chez les séculiers, il déguisait ses mortifications en acceptant quelques-uns des mets qui lui étaient offerts. Ses maladies ne lui firent pas négliger ses mortifications. Il craignait toute espèce de satisfaction pour son corps et ses sens. Un jour qu'il se rendait à Oliva par une grande chaleur, il refusa de se désaltérer, et comme son compagnon ne

pouvait comprendre comment il pouvait résister à la soif : « Il faut », lui dit le Père Nicolas, « souffrir un peu et corriger son corps pour l'amour du Dieu qui nous soutient et nous fortifie ; notre corps est comme un cheval qui s'effraie d'une ombre : tous les tourments et les peines de cette vie ne sont qu'une ombre si on les compare à l'enfer ».

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Obéissance, pauvreté, chasteté et humilité du Père Nicolas.

Il se soumettait à la volonté de ses supérieurs, et leur obéissait d'une manière aveugle et avec simplicité ; leurs désirs étaient pour lui des ordres, et il s'efforçait de les prévenir quand il le pouvait. Lorsqu'il sortait de son couvent, il promettait obéissance à son compagnon, quelque jeune qu'il fût, et le respectait comme son gardien. Quand il était maître des novices, il en choisissait un qu'il honorait comme son provincial, et jamais il ne mangeait un morceau de pain sans lui en avoir demandé la permission. Il n'était pas moins zélé pour la pratique de la pauvreté, et toute sa richesse consistait en un habit rapiécé, un manteau, un bréviaire et une bible ; pour composer ses sermons, il ne se servait que des livres nécessaires. Dans les premiers temps, il avait à son usage quelques opuscules ; mais quand il fut nommé gardien, il les donna à ses religieux. Lui offrait-on des présents de quelque valeur, il les refusait, ou les distribuait aux autres ; il partageait entre ses frères les mets que lui envoyaient parfois des personnes pieuses.

Il conserva jusqu'à la mort une chasteté parfaite ; mais il dut ce privilège au zèle avec lequel il fuyait les moindres dangers ; et il surmonta les tentations de la chair les plus violentes en demandant le secours de la grâce divine. Il aimait beaucoup les âmes pures, et il adressait souvent aux religieuses des instructions admirables sur la vertu angélique. Il exhortait souvent ses compagnons à être prudents et attentifs, quand ils devaient passer la nuit quelque part. Pendant qu'il était gardien du couvent à Chelma, une pauvre femme vint se présenter à lui avec sa fille : « Mon Père », lui dit-elle, « je ne puis souffrir plus longtemps ma misère « et ma pauvreté : donnez-nous des aliments, je vous « donne mon enfant dont vous ferez ce que vous voudrez ». A ces paroles, le saint religieux baissa les yeux, les couvrit de ses mains, et se retira dans l'église sans avoir répondu un seul mot. Après avoir prié le saint Sacrement, il fit exhorter cette femme à ne pas offenser Dieu en sacrifiant l'honneur de sa fille, et il promit de les secourir.

Il avait en même temps la simplicité d'un enfant ; il estimait beaucoup ses frères et les regardait comme des Anges ; il confessa même qu'il avait obtenu de Dieu, après beaucoup de prières, la grâce de ne jamais faire de jugements téméraires ; mais il avait de lui-même des sentiments très-bas, et il se nommait quelquefois un monstre d'ingratitude, sous prétexte que tous les hommes auraient mieux servi le Seigneur que lui, s'ils avaient reçu autant de grâces. Il rougissait de paraître au réfectoire ou au chœur avec ses frères, parce qu'il se croyait, à cause de ses péchés, indigne

de vivre dans la société de religieux qu'il honorait comme des Saints. Aussi s'humiliait-il plus qu'un novice devant ses supérieurs. Lorsqu'il avait blessé un de ses frères par une parole légère sujette à une maligne interprétation, il se jetait à genoux pour lui en demander pardon et lui baiser les pieds.

Un homme très-instruit de Barcelone ayant dit quelques mots en son honneur devant lui et le magistrat de cette ville, fut obligé pour le consoler de rétracter ses paroles : « Hé quoi ! » répétait le vénérable serviteur de Dieu, « peut-on dire de pareilles choses d'un « aussi grand pécheur ? » Lorsqu'on parlait devant lui de sa régularité et de sa ferveur, on ne pouvait le calmer qu'en le traitant comme un religieux indigne du pain qu'il mangeait, et de l'habit de Saint-François qu'il portait : « Il n'y avait rien dans sa vie », disait-il, « dont il eût sujet de se glorifier ». Lorsque le Père François de Zamora, général de l'Ordre, vint faire la visite de la province de Valence, il entendit parler des vertus et des talents de notre Saint, et il voulut le prendre pour son secrétaire, charge qu'on ne confie ordinairement qu'aux religieux les plus recommandables par leurs qualités et leur science ; mais le serviteur de Dieu montra une répugnance si vive pour cette fonction, et fit si bien remarquer son incapacité, que le général ne voulut point la lui imposer, et lui commanda seulement de prier le Seigneur pour lui et ses frères. Jamais il n'osait s'en rapporter à son propre jugement ni suivre ses inspirations ; aussi demandait-il et suivait-il volontiers les conseils des hommes éclairés, afin de pouvoir mieux les obtenir ; il semblait

souvent d'un avis opposé, afin de ne point paraître obéir à sa raison. Son amour pour l'humilité lui faisait rechercher la société des religieux remplis de simplicité, et fuir de toutes ses forces les dignités de l'Ordre ; lorsqu'il se soumettait aux ordres de ses supérieurs, sous ce rapport, c'est qu'il voyait en eux les représentants de la volonté divine. Après avoir été gardien du couvent du Saint-Esprit, situé au milieu des montagnes, dans une solitude très-favorable au recueillement, il fut nommé aux mêmes fonctions dans ceux de Celva et du Val-de-Jésus, qui se trouve à trois lieues de Valence, au pied d'une montagne, et qui est habité par des Récollets. Voyant qu'il ne pouvait empêcher les suffrages de ses frères de se porter sur lui, il voulut connaître la volonté du Seigneur, et dans ce but, il resta au chœur après les Complies pour prier. Les religieux l'entendirent répéter les paroles suivantes : « Mon cœur est prêt, ô mon Dieu, mon cœur est prêt ». Lorsque les Pères, assemblés en chapitre, vinrent le chercher avec le commissaire général de l'Ordre, ils le trouvèrent ravi en extase, le visage enflammé et brillant comme celui d'un ange, et ils essayèrent vainement de lui faire reprendre ses sens. Le lendemain seulement, il revint à lui, et accepta la charge qui lui était confiée, parce que tel était l'ordre qu'il avait reçu de son divin Maître. Pendant qu'il remplissait cette fonction, il s'infligeait de si cruelles disciplines, que les religieux, attirés par le bruit de ses coups, venaient frapper à la porte de sa cellule, sous prétexte d'avoir à lui parler, et le forçaient ainsi à les interrompre. Chaque jour, il inventait de nouvelles

mortifications pour s'humilier ; mais pendant qu'il se montrait si cruel envers lui-même, il était d'une douceur extraordinaire à l'égard de ses frères, même pour les fautes dont il se punissait avec tant de sévérité. Il fut ensuite envoyé au couvent de Bocayrente, où il réussit à introduire la réforme des Récollets.

Ses vertus éminentes le firent choisir comme maître des novices au couvent de Valence, et il s'acquitta de cette charge avec un grand zèle. Il aimait ses jeunes frères comme une mère, et souvent il allait pendant la nuit dans la cellule de chacun d'eux pour s'assurer qu'ils dormaient : pendant leur sommeil, il priait Dieu de fortifier leur courage et de leur inspirer l'esprit de leur vocation. Il était toujours au milieu d'eux, excepté quand ils étaient occupés dans leur cellule, et il veillait à ce qu'ils fussent toujours occupés, surtout à la lecture des livres spirituels : il les formait aux vertus religieuses, et principalement à l'humilité, plutôt par son exemple que par ses paroles, sans rien perdre néanmoins de son autorité ni de sa fermeté.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Sa charité admirable, sa compassion et son respect pour les pauvres.

Ce saint religieux était très-sensible aux misères de ses frères et surtout des pauvres ; son cœur semblait lui donner des ailes pour voler partout où le besoin de sa présence se faisait sentir : ses rapports avec eux étaient remplis d'une douceur amicale et d'une grande simplicité. Cette charité se manifestait surtout lorsque, au commencement de ses sermons, il recommandait

l'aumône à ses auditeurs : son visage s'enflammait, et il paraissait ravi aux yeux des assistants qui suivaient tous ses mouvements avec une curiosité mêlée de respect. Il donnait souvent sa portion aux pauvres, et il excitait ses frères à imiter son exemple ; quand il rendait visite aux bienfaiteurs de l'Ordre, il acceptait tout ce qu'on lui offrait, afin de le partager aux mendiants qu'il rencontrait sur son chemin.

A Xativa, où ses supérieurs l'avaient envoyé pour rétablir sa santé, il visitait souvent les malades à l'hôpital, et leur rendait toutes sortes de services par les aumônes qu'il leur procurait. Son frère, avocat en cette ville, ayant remarqué qu'il n'avait pas de chemise, lui en fit faire une ; mais peu de temps après, le Père Nicolas ayant trouvé un pauvre presque entièrement nu, la lui donna. Il se dépouilla également de son manteau à Valence en faveur d'un mendiant. Il importunait par ses instances les personnes riches afin d'en obtenir les choses nécessaires pour ceux qui étaient dans le besoin. Tandis qu'il était confesseur des Clarisses Urbanistes, il portait souvent à l'hôpital des lépreux les mets que lui envoyaient ces religieuses, et se contentait pour lui-même de pain et d'eau.

Pendant qu'il était gardien du couvent de Chelva, en 1556, le royaume de Valence fut désolé par une famine horrible, qui fut suivie d'une peste de deux ans. Pendant tout ce temps, le saint religieux fut admirable de zèle et de dévouement : les pauvres accouraient en foule et frappaient à la porte du monastère ; aucun d'entre eux ne se retirait sans avoir reçu des secours et des consolations. Bien que les Frères n'eus-

sent pas recueilli beaucoup de blé pendant la moisson dans les villages voisins, il le partageait généreusement avec les mendiants, persuadé que la Providence divine ne permettrait pas à ses religieux de souffrir de ses largesses. Il ne fut pas trompé dans son espérance, car, malgré la détresse générale, le couvent fut toujours abondamment pourvu du nécessaire, et ses frères crurent sans peine que Dieu avait multiplié par un miracle les ressources du couvent, afin de venir en aide à la charité de leur gardien. En même temps il exhortait le peuple à faire des prières et des processions générales, à se confesser et à changer de vie pour apaiser la colère de Dieu ; car toutes les semences étaient perdues à cause de la sécheresse. Il organisa lui-même une procession à Domeno, à une lieue de Chelva : les religieux de son couvent marchaient en tête, nu-pieds ; les hommes, puis les femmes venaient à leur suite, en récitant le Rosaire. Bien que ce jour-là le soleil fût ardent et le temps très-beau, la tristesse était dans tous les cœurs ; car le saint religieux excitait les fidèles au repentir et à la pénitence, tandis que ses frères s'infligeaient de rudes disciplines ; mais bientôt une pluie abondante vint consoler tant de douleurs. Dieu vint au secours de son zèle et de sa charité pour les pauvres par de nombreux miracles. Un jour qu'il visitait une pauvre femme, il la trouva dans le dernier dénûment, et comme elle n'avait rien à manger : « Ma sœur », lui dit-il, « ne vous attristez pas, vous ne manquerez pas de pain. Dieu vous en enverra : mettez ces pommes dans votre garde-manger ». Quelque temps après, il

revint et lui dit : « Ma sœur, avez-vous du pain ? Ouvrez « votre garde-manger et vous en trouverez ». Cette femme obéit, et, à sa grande surprise, en découvrit une grande quantité à la place des fruits qu'elle avait reçus. Tandis qu'il allait prêcher dans un village voisin, quatre enfants pauvres, qui ramassaient du bois sur la montagne, l'aperçurent et vinrent à sa rencontre pour lui demander un morceau de pain : le Père Nicolas fut très-contrarié, parce qu'il n'en avait pas et qu'il ne voyait autour de lui aucune maison où il pût en solliciter ; mais il les rassura et leur dit de continuer leur travail, parce que Dieu viendrait à leur secours ; puis, s'écartant de sa route, il se mit en prières, et au bout d'une heure il aperçut à ses pieds quatre pains très-blancs qu'il s'empressa de leur distribuer.

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : Dévotion particulière du Père Nicolas pour la sainte Vierge, la Passion de Notre-Seigneur et le très-saint Sacrement.

Ce saint religieux avait grandi dans la dévotion envers la très-sainte Mère de Dieu ; mais son amour pour Marie semblait avoir pris un nouvel essor après sa profession. Au-dessous d'un cœur qu'il avait dessiné avec son sang, il avait gravé ces paroles : « Sainte « Vierge Marie, je vous confie mon cœur et mon âme : « protégez-moi contre l'ennemi, maintenant et à « l'heure de ma mort ». Sa prière fut entendue, et la Reine du ciel lui montra plus d'une fois qu'elle l'avait pris sous sa protection. Tandis qu'il priait pendant la nuit dans l'église du couvent, les démons lui apparu-

rent sous les formes les plus hideuses et le frappèrent durement ; mais le serviteur de Marie eut recours à sa patronne, et après l'avoir invoquée, il rentra dans sa cellule : là il fut consolé par la visite de la sainte Vierge, qui lui dit qu'elle avait pris sa défense et qu'elle ne l'abandonnerait jamais. Il fit peindre un grand nombre de ses images dans plusieurs couvents, et il ajoutait presque toujours les mots suivants : « Je
« vous salue, fille de Dieu le Père, mère de Dieu le
« Fils, épouse de Dieu le Saint-Esprit et temple de la
« Très-Sainte Trinité ». Un jour d'Assomption, pendant qu'il méditait sur la gloire de Marie, il fut tout à coup ravi en extase et on l'entendit répéter à plusieurs reprises : « Glorieuse Vierge, que doivent être les mets
« dont on se nourrit à la table de la gloire, si les
« miettes que vous procurez à votre serviteur le rem-
« plissent d'une joie si grande que son âme voudrait
« briser les liens charnels qui l'enchaînent, afin de
« voler vers le ciel ? » En même temps son visage était enflammé et brillait d'un éclat surprenant : il semblait goûter à l'avance les douceurs infinies du ciel.

Lorsque sur la demande de Jeanne d'Autriche, sœur de Philippe II, il fut nommé confesseur des Clarisses du monastère royal de Madrid, le Père Nicolas ne tarda pas à s'ennuyer du tumulte de la cour, et il retourna dans sa province sans prévenir personne : dès qu'il fut sorti de Madrid, il s'arrêta pour vénérer la statue miraculeuse de Notre-Dame d'Atocha ; tout à coup il se mit à trembler, une voix se fit entendre : « Nicolas », disait la sainte Vierge, « pourquoi vous
« éloignez-vous ? Comment pouvez-vous laisser seules

« les épouses de mon Fils ? » Et comme il ne savait que répondre : « Allez, maintenant ; continuez votre « route », reprit la même voix. Le saint religieux partit aussitôt pour Valence, et remercia Dieu et sa sainte Mère de la permission qu'il venait de recevoir. Au monastère des Clarisses de cette dernière ville, dans le dortoir, se trouvait une belle statue de Notre-Dame, pour laquelle les religieuses avaient une grande dévotion : le Père Nicolas, chargé de les confesser, était obligé d'entrer dans le monastère pour exercer son ministère en faveur des malades ; jamais il ne manquait de s'arrêter devant cette image, et souvent la Mère de Dieu lui faisait entendre sa voix dans cette circonstance pour le consoler et le fortifier contre les attaques du démon. Aussi bien sa piété envers Marie ne connaissait-elle pas de bornes, et il fit déposer aux pieds de cette statue, dans une châsse en argent, toutes les reliques qu'il avait apportées de Madrid : il pria les religieuses de veiller à ce que cette statue fût toujours très-bien ornée et qu'un grand nombre de lampes brûlassent devant elle : chaque année, le second dimanche après Pâques, cette image était portée en procession dans tout le couvent, et les religieuses l'accompagnaient en chantant des cantiques et en portant des flambeaux. Le serviteur de Dieu composa même des vers en langue espagnole pour chanter les gloire de Marie dans son Assomption, afin de propager la dévotion à cette auguste Mère.

La Passion du divin Sauveur semblait être sa consolation dans les maladies qu'il eut à souffrir, et il trouvait dans la contemplation de ce mystère des forces

pour supporter les contradictions et les persécutions de ses ennemis. A Barcelone, pendant qu'il était en proie à une fièvre ardente, le frère chargé de l'infirmierie lui apporta un sirop mêlé à de l'eau fraîche, pour tempérer un peu les ardeurs de la soif qui le consumait : « Non », répondit-il, en fixant les yeux sur un crucifix, « ô mon Dieu, vous avez été altéré « sur la croix par amour pour moi ; je souffrirai au-
« jourd'hui la soif à cause de vous. — O mon Sau-
« veur », disait-il encore, « combien n'avez-vous pas
« souffert du froid à cause de moi dans votre crèche
« et sur le gibet auquel vous avez été suspendu ! »
Après Matines, il passait trois ou quatre heures dans la méditation des souffrances de Notre-Seigneur, et on l'entendait pousser des soupirs et demander pardon de ses péchés ainsi que de ceux des autres hommes. Le jeudi saint, à Valence, tandis que les religieux se donnaient la discipline pendant la récitation de trois *Miserere*, ils s'arrêtaient entre chaque psaume pour chanter quelques versets de la Passion : dans une de ces pauses, le Père Nicolas chanta les paroles du bon larron : « Seigneur, souvenez-vous de moi lorsque
« vous serez dans votre royaume », mais d'une voix si forte, que tous les hommes qui étaient dans l'église en furent effrayés. Souvent il allait pleurer sur les montagnes qui entourent le couvent du Val de Jésus, comme s'il eût été en présence de son Sauveur mourant, et il s'entretenait à haute voix avec son divin Maître, la sainte Vierge, saint Jean et sainte Madeleine ; s'asseyant ensuite sur un rocher, il déplorait, comme un autre Jérémie, l'ingratitude des peuples et la ma-

lice des pécheurs, qui ne profitaient pas des mérites acquis par le sang de Jésus-Christ.

Dans une de ses méditations sur la Passion, il fut saisi du désir de participer aux souffrances du divin Sauveur, et il pria la très-sainte Vierge et le disciple bien-aimé de lui obtenir cette faveur ; mais lorsque le Seigneur l'exauça et qu'il sentit son cœur se briser de douleur, il courut sur la montagne en criant : « O « saint Jean, au nom des peines que vous avez endurées devant la croix, dites à votre Maître bien-aimé « qu'il éloigne sa main de moi : car mon corps ne « peut supporter plus longtemps de telles tortures ». Il fut exaucé : cependant il conserva toujours depuis cette époque une très-grande sensibilité, et toutes les fois qu'il songeait à ces mystères douloureux, ses entrailles semblaient se déchirer et ses yeux versaient des larmes abondantes.

Les grâces et les faveurs extraordinaires que lui mérita sa dévotion envers le très-saint Sacrement sont innombrables ; pour s'y préparer, il se confessait chaque jour souvent deux ou trois fois, et pour n'oublier aucune de ses négligences, il en prenait note sur de petits morceaux de papier. Avant de célébrer la sainte Messe, il s'infligeait une rude discipline, et quand il ne pouvait pratiquer cette mortification à cause de la foule qui l'entourait, il y suppléait en se piquant avec des épingles. Après avoir récité les sept psaumes de la pénitence et les litanies des Saints, il montait à l'autel et célébrait le saint sacrifice avec une faveur qui lui procurait souvent les consolations célestes, il éprouvait des ravissements et quelquefois,

en bénissant le peuple, sa main restait immobile. Une année, pendant l'Avent, il s'était préparé par divers exercices de piété à honorer la naissance de Jésus-Christ : deux jours avant la fête de Noël, il entendit une voix qui lui disait avant la consécration : « Nicolas, « m'honorez-vous dans ma crèche ? » — « Oui, mon « Dieu », répondit le saint religieux, « quoique j'en « sois bien indigne ». Lorsqu'il eut consacré, l'enfant Jésus lui apparut dans l'étable, et le remplit d'une joie immense pendant la fin de la messe. Toute la journée, il parut comme un homme ivre, tant sa dévotion était vive ; mais le lendemain il éprouva une grande sécheresse, qui dura jusqu'au moment où il récita l'évangile de la nuit. Alors l'Enfant divin se montra de nouveau à ses yeux, et le combla de délices. Le divin Sauveur lui apparut encore en diverses circonstances, et les fidèles aperçurent souvent un enfant d'une beauté extraordinaire ou une colombe sur ses épaules.

Il pria un jour à Tarragone, devant une statue de la sainte Vierge, lorsque celle-ci lui commanda de se retirer pour dire sa messe ; il obéit aussitôt, et pendant qu'il se revêtait des ornements sacerdotaux, une jeune fille du Tiers Ordre aperçut à côté de lui saint François qui lui donnait le cordon et saint Dominique qui lui tendait la chasuble ; son recueillement fut admirable pendant le saint Sacrifice, et lorsqu'il éleva le calice, cette même personne vit le ciel s'entr'ouvrir et une lumière céleste descendre sur lui. Elle lui raconta ce qu'elle avait remarqué, et reçut de sa bouche la défense d'en parler avant sa mort.

Un jeune homme, placé en apprentissage chez un cordonnier, avait obtenu de son maître la permission d'aller à Barcelone pour voir le serviteur de Dieu ; lorsqu'il arriva, le Père Nicolas se préparait à dire la sainte Messe, et ce jeune homme aperçut un grand nombre d'Anges qui lui tendaient la chasuble ; à cette vue, il tomba effrayé, et quand on lui demanda la cause de sa terreur : « Ce religieux », dit-il, « est environné « d'Anges, et au-dessus de sa tête il y a une très-belle « Dame dont l'éclat m'a fait trembler ». Cette vision fut confirmée par le témoignage de plusieurs autres personnes qui l'aperçurent également.

Lorsqu'il entra pour la première fois dans une chapelle, il sentait de suite si l'on y conservait le saint Sacrement. Il appelait la Fête-Dieu, « le jour de « l'Amant », et pendant toute l'octave, ses ravissements étaient presque continuels ; les fidèles s'estimaient heureux de recevoir de ses mains la sainte communion, à cause du respect que leur inspirait sa tendre dévotion. Quelquefois, en distribuant ce pain des Anges, il s'arrêtait, la sainte hostie à la main et plongé dans une douce extase. Une femme très-vertueuse, qui attendait son tour pour recevoir la sainte Eucharistie, se mit à pleurer, parce qu'elle craignait que son manque de préparation ne l'en privât ; mais lorsque le serviteur de Dieu revint à lui : « Ne craignez pas », lui dit-il, « ouvrez la bouche et recevez votre Sauveur ». Un notaire de Xativa, qui lui servait la messe, ayant récité le *Confiteor* avec trois religieuses qui voulaient communier, le Père Nicolas se retourna pour leur donner la sainte hostie ; mais il fut ravi pendant si

longtemps que les cierges portés par ces religieuses se consumèrent entièrement dans leurs mains ; après la messe, il rentra à la sacristie et retomba dans son extase pendant qu'il ôtait la chasuble ; un grand nombre de fidèles furent témoins de ce prodige. Souvent un autre prêtre était obligé de prendre le ciboire de ses mains et de distribuer la sainte communion afin que les assistants ne fussent pas obligés d'attendre trop longtemps.

CHAPITRE V.

SOMMAIRE : Ses ravissements continuels.

Le Père Nicolas était enflammé d'un amour immense pour Dieu, et désirait allumer le feu de la charité dans le cœur de tous les hommes : il avait soin dans ses conversations de rappeler souvent combien nous devons aimer le Seigneur, et que nous ne pouvons le payer de ses bienfaits que par notre amour : mais l'accent de sa voix avait une telle force qu'il excitait au repentir et à la conversion tous ceux qui l'entendaient. Un prêtre séculier l'entendant pousser de profonds soupirs, lui demanda pourquoi il était si fatigué : « Je suis triste », lui répondit-il, « parce que je « désire aimer Dieu de plus en plus, et que j'ignore « si je lui plais : je ressens dans mon âme un feu dévorant qui ne me laisse pas de repos. — O mon « Jésus », s'écria-t-il ensuite à haute voix, « ô ma vie « et ma gloire, époux de mon âme, qui ne s'oublierait « pour vous trouver ? qui ne mépriserait toutes les « richesses de la terre, périssables et passagères, pour

« se plonger en vous ? vous êtes mon tout ; avec vous
« je possède tout, et sans vous je ne possède rien.
« Vous êtes le lieu de mon repos, le port de mon salut,
« mon amour, mon père, mon médecin, mon pasteur
« et mon guide : la nourriture que vous donnez à votre
« brebis perdue, c'est vous-même, et vous la condui-
« sez au banquet des noces célestes auquel sont assis
« vos anges et vos saints ». Ces paroles ardentes et
l'accent de conviction avec lequel il les disait, tirèrent
de douces larmes de tous les yeux.

L'amour qu'il avait pour son Dieu le remplissait
d'une confiance inébranlable et lui donnait l'assurance
du salut ; c'était une de ses exhortations favorites
quand il invitait ses frères à aimer Dieu d'un cœur pur
et à estimer la grâce de leur vocation religieuse. Aux
grandes fêtes, sa joie éclatait avec tant d'expansion
qu'il semblait être dans le ciel et y jouir avec les élus
des félicités éternelles. Il aimait beaucoup la musique,
et souvent il chantait des cantiques pendant qu'un reli-
gieux l'accompagnait à l'aide d'un instrument. « Mon
« Dieu et mon tout », s'écriait-il quelquefois pendant
qu'il était en prière, et en même temps il tombait dans
de profonds ravissements. Une fois, pendant la nuit, se
sentant assailli de violentes tentations, il alla se plon-
ger jusqu'au cou dans un étang glacé, où il resta pen-
dant trois heures : les attaques du démon cessèrent,
mais Dieu, voulant montrer quelle ardeur le consumait,
le récompensa par un miracle : l'eau se mit à bouil-
lonner comme si elle eût été placée dans une chaudière
sur le feu.

Il entretenait la flamme de l'amour divin dans son

cœur par une prière continuelle : il récitait le bréviaire et l'office de la sainte Vierge en versant des larmes qui témoignaient de son attention. Les occupations extérieures ne pouvaient le distraire, et lorsqu'on venait lui demander avis, il ne cessait d'être en la présence de Dieu pendant qu'il répondait. Toutes les créatures lui rappelaient le Créateur. Il répétait souvent qu'il était plus difficile de mettre fin à une bonne prière que de la commencer. A part quelques instants de repos qu'il prenait avant Matines, il passait toute la nuit dans la méditation, et souvent il restait à genoux immobile pendant quatre ou cinq heures, en s'entretenant avec Dieu et la sainte Vierge, ou en chantant quelques psaumes ou des cantiques. Il invitait les religieux à prier avec lui et il regardait son couvent comme un paradis.

Aux grandes fêtes, il méditait ordinairement sur les mystères, et son attention était si remarquable, son recueillement si profond, qu'il était plutôt dans le ciel que sur la terre : quand il prêchait ou parlait de choses spirituelles, il ne tardait pas à être entraîné par sa ferveur, et il ne permettait pas à son compagnon de l'entretenir de ces matières dans les rues, dans la crainte qu'il ne fût favorisé de quelque ravissement. Quelquefois ses extases duraient vingt-quatre heures, et même deux ou trois jours, et pendant ce temps on l'entendait prier pour l'Eglise, la conversion des pécheurs et la propagation de la foi. Comme il avait été honoré d'une faveur céleste en chantant l'évangile, il reçut la même grâce dans un de ses voyages en entendant prononcer les paroles qui

l'avaient frappé, et dans son extase il embrassa son compagnon, le porta dans ses bras à une très-grande distance, et se jeta devant lui en le priant de le fouler aux pieds. Dans une conversation avec quelques personnes pieuses, il plaça ses pieds sur des charbons ardents pendant quelques minutes, sans paraître se douter qu'ils brûlaient. Souvent, lorsqu'il était comblé de ces consolations divines, il parlait admirablement des mystères de la foi, et adressait les conseils les plus utiles à ses auditeurs ; c'est ainsi qu'au palais du vice-roi, il expliqua devant de nombreux courtisans la vision des sept sceaux que saint Jean raconte dans l'Apocalypse. On était étonné de la profondeur de ses réflexions, et il semblait que le Saint-Esprit parlait par sa bouche.

Un jour que, rempli de douceurs ineffables, il voulait décrire les sentiments dont il était animé, il entendit une voix qui lui dit : « Nicolas, pourquoi essayez-vous d'exprimer ce que je suis ? Restez tranquille, et je vous donnerai ma grâce ». En même temps, il fut ravi, et son extase dura plusieurs jours, à tel point que son corps fut élevé dans les airs à plusieurs reprises.

Il était si pénétré des faveurs célestes, qu'il ne remarquait rien de ce qui se passait autour de lui, et qu'il semblait venir d'un autre monde. Un Frère, qui l'accompagnait dans l'église pendant la nuit, l'entendit tout à coup pousser de profonds soupirs et vit son visage entouré d'une lumière si éclatante qu'il fut obligé de baisser les yeux ; à plusieurs reprises, il essaya, mais en vain, de le regarder ; la chapelle était

éclairée comme en plein jour, et lorsqu'après quatre heures d'extase le Père Nicolas revint à lui, il pria son compagnon de lui donner la discipline pour la conversion des pécheurs. Une autre fois, après avoir donné l'habit religieux à une jeune fille chez les Clarisses de Valence, il prit place à table avec plusieurs autres convives, et un prêtre séculier lui dit : *Sursum corda*. Ces paroles le mirent hors de lui-même, et son visage brilla d'un tel éclat que les assistants purent à peine manger. Ce même prêtre affirma qu'il avait été témoin de ses ravissements plus de soixante fois.

Le saint religieux s'efforçait néanmoins d'empêcher ces extases de se produire en public ; mais bien souvent la puissance supérieure qui le dominait, était telle, qu'il ne pouvait résister.

CHAPITRE VI.

SOMMAIRE : Révélations célestes, combats contre le démon, et grande puissance du Père Nicolas sur lui-même.

Le Seigneur et les Saints honoraient leur serviteur d'un grand nombre de révélations. Le divin Sauveur lui apparut fréquemment et lui découvrit ses mystères ; un jour le Père Nicolas, voyant Jésus-Christ sous les mêmes traits qu'il avait sur la terre, se prosterna la face contre terre et entendit ces consolantes paroles : « Que votre cœur ne se trouble pas ; je serai toujours avec vous, si vous êtes fidèle à mon service ».

Le jour des Cendres, à Gandie, dans la cathédrale où il devait prêcher, il remarqua que la statue de la sainte Vierge était entourée de rayons brillants, et

l'attirait à lui ; cette vision le remplit de consolations ineffables, et après son sermon, il se réfugia dans la chapelle où les Clarisses se confessaient ; il se croyait seul ; mais une religieuse, remarquant les soupirs et les éclats de sa joie, lui en demanda la cause ; il avoua qu'il avait reçu les faveurs de l'enfant Jésus et qu'il craignait de ne pas répondre à ses bontés.

Le jour de Saint-Jean Porte-Latine, tandis qu'on chantait l'antienne par laquelle l'Eglise invite les filles de la céleste Jérusalem à contempler les saints Martyrs couronnés par le Seigneur, il fut transporté en esprit dans les arènes sanglantes où ils avaient combattu, et le saint Apôtre apparut devant lui entouré d'une auréole plus brillante que tous les autres ; comme le Père Nicolas s'en montrait étonné : « C'est parce que », lui dit saint Pierre, « le disciple « bien-aimé de Jésus a souffert un triple martyre : « 1° Lorsqu'il apprit que tous les apôtres avaient été « crucifiés, décapités, ou mis à mort, et qu'il s'offrit « au Seigneur pour endurer toutes ces souffrances ; « 2° lorsque, la tête penchée sur le cœur du divin « Maître, il apprit que Judas l'avait vendu à ses en- « nemis, et devait le trahir ; 3° lorsque sur le Calvaire « il fut témoin des tourments que Jésus et sa sainte « Mère ont soufferts. C'est ainsi que saint Jean a mérité « la gloire du martyre ».

Il aimait beaucoup les Dominicains, qui, de leur côté, le respectaient comme un Saint et le faisaient souvent asseoir à leur table. Il écrivit un jour à Louis Bertrand, qui vivait encore : « Lorsque votre Excellence « m'a forcé de manger de ce poisson à votre réfectoire,

« votre Père saint Dominique et saint Vincent Ferrier
« m'en ont bien dédommagé et sont venus me con-
« soler ».

Bien souvent il était favorisé des apparitions de ces grands serviteurs de Dieu. Un jour, pendant qu'on chantait les Vêpres chez les Dominicains, il dit à son voisin : « Regardez donc, mon Père ; ne voyez-vous
« rien ? » et comme celui-ci demandait ce qu'il apercevait : « Notre ami », répondit-il, et il désignait par là saint Louis Bertrand.

Saint Vincent Ferrier venait souvent le visiter et le consoler dans son exil : « Pensez-vous, » disait-il, en parlant de lui, « que nous ne soyons pas frères,
« parce que nous ne portons pas le même habit ? »

Un jour, au chœur, il vit comment Dieu traitait les religieux : « O Seigneur », s'écria-t-il tout ravi, « qu'est-
« ce à dire ? A l'un beaucoup, à l'autre peu ; à celui-ci
« plus, à celui-là moins ».

Une Clarisse de Valence, qui avait puisé dans la sainte communion une profonde connaissance de son néant et de la majesté divine, et qui n'en avait parlé à personne, vint se confesser au serviteur de Dieu, et avant qu'elle ouvrît la bouche, le Père Nicolas lui découvrit de quelle faveur elle avait été honorée, et comment elle devait en profiter pour marcher dans la voie de la perfection.

Notre bienheureux Franciscain assista dans son agonie un des principaux habitants de Valence, qui avait vécu dans la pratique de toutes les vertus, et comme sa fille désolée voulait fermer les fenêtres de sa chambre, il s'y opposa en disant : « Ma fille, ne

« pleurez pas, et ne me privez pas du plaisir que
« j'aurai bientôt, lorsque les Anges porteront l'âme de
« votre père au ciel ». — « Mon Frère », dit-il à un reli-
gieux affligé de la mort de sa mère, « consolez-vous,
« car l'âme de votre mère est au milieu des Anges ».

Dans une chapelle de Sainte-Madeleine, érigée sur le Mont-Serra, se trouvait inhumé un saint ermite, nommé Laurent Juliani, qui avait vécu en cet endroit pendant trente ans, et avait laissé une grande réputation de vertu ; or, deux ans après sa mort, ses frères se disposaient à exhumer ses restes, et auraient préparé des herbes odoriférantes, afin de ne pas avoir à souffrir de la corruption : le Père Nicolas leur reprocha de manquer de confiance, et leur dit que le corps de leur frère exhalerait une agréable odeur ; il prit lui-même le cercueil, et pendant que tous les religieux aspiraient les doux parfums qu'il répandait, le serviteur de Dieu leur donna l'assurance que Juliani était en possession de la gloire.

Mais les faveurs célestes dont le vénérable religieux était honoré, ne l'empêchaient pas d'avoir beaucoup à souffrir des puissances diaboliques. Pendant qu'il s'efforçait de marcher dans la voie de la perfection, le démon lui apparaissait sous la figure de lions, de vipères, de serpents, d'ours ou d'autres animaux sauvages ; souvent il le menaçait ou cherchait à le faire tomber, et l'effroi du Père Nicolas était si grand qu'il osait à peine rester seul : il se recommandait à Dieu, invoquait le secours de la sainte Vierge et priait jour et nuit.

Pour résister aux assauts de l'enfer, le serviteur de

Dieu demandait la bénédiction de ses supérieurs, faisait un signe de croix et invoquait l'assistance de saint Antoine de Padoue. Au couvent du Val de Jésus, les persécutions de l'enfer étaient si continuelles et si violentes, qu'en revenant de Valence à ce monastère, il se mettait à trembler dès qu'il apercevait la montagne qui le domine, et souvent, saisi de frayeur, il allait demander l'hospitalité dans quelque maison voisine. Néanmoins, il persévérait courageusement dans la pratique de la prière ; car il savait que cet exercice est nécessaire à ceux qui veulent remporter la victoire, et qu'il excite particulièrement la rage de l'ennemi.

Ses victoires sur le démon lui avaient donné une connaissance profonde de ses ruses, et il s'en servait avantageusement pour les prévenir chez ses frères. A un religieux qui se plaignait d'être en butte aux attaques de l'enfer, il répondit que lui-même en avait eu beaucoup à souffrir, et qu'il les avait repoussées en invoquant le saint nom de Dieu ; puis il ajouta que Notre-Seigneur avait permis au démon de le tenter, pour nous montrer de quelle manière nous devions résister, et mériter la grâce de la victoire. Ce Père se rendit ensuite à l'église, prit un crucifix et une discipline, puis, se flagellant avec force, il répéta les paroles que lui avait apprises le Père Nicolas. Celui-ci arriva dans ce moment : « Que peuvent-ils « faire ? » lui dit-il, « ils se glorifient de leurs chars, de « leurs chevaux et de leur aspect terrible ; pour nous, « au contraire, nous triomphons par le nom du Sei- « gneur ». Il fit ensuite un signe de croix, et à partir de ce jour ce religieux fut délivré des vexations de l'enfer.

CHAPITRE VII.

SOMMAIRE : Zèle du bienheureux Nicolas pour le salut des âmes.

Le désir que ce saint religieux avait de procurer la gloire de Dieu par la conversion des pécheurs ne lui laissait aucun repos, et souvent, pendant ses oraisons, on l'entendait pousser de profonds soupirs et demander à Dieu d'allumer le feu de son amour dans tous les cœurs. Son plus grand chagrin était de connaître quelque désordre dans le prochain, parce que la bonté divine en était offensée. Lorsqu'il était reçu dans une maison séculière, il commençait par adresser aux habitants une exhortation sur le service du Seigneur et sur le compte que nous devons lui rendre des paroles inutiles ; dans ses voyages, il invitait tous les hommes auxquels il pouvait parler, à observer les commandements de Dieu et les devoirs de leur état. Quoique, dans ses conversations, il ne perdît jamais le souvenir de la présence du Seigneur, il quittait rarement sa cellule pour monter en chaire. Avant de prêcher, il s'infligeait trois fois la discipline, pour ses péchés, pour ceux du prochain, et pour obtenir que la grâce divine touchât les cœurs des fidèles en même temps que sa parole ; puis il se prosternait devant un crucifix, et répétait souvent les paroles de Samuël : « Parlez, « Seigneur, car votre serviteur écoute ». Bien souvent, après avoir étudié son sermon, il oubliait tout ce qu'il avait préparé ; alors, se voyant dans l'impuissance de dire un mot, il s'agenouillait pendant une heure devant une croix, montait ensuite en chaire, et par-

lait de l'abondance du cœur, sans rien dire de ce qu'il avait essayé de graver dans sa mémoire.

Pendant sa jeunesse, il prêchait habituellement devant ses frères, le soir de Noël, et il ressemblait plutôt à un ange qu'à un homme, dans les considérations sublimes qu'il leur adressait sur l'incarnation et la naissance de Jésus-Christ. Il était également chargé d'annoncer la parole de Dieu, les jours de dimanches et de fêtes, et quand il savait que parmi ses auditeurs se trouvaient des pécheurs publics, il semblait pénétrer le fond de leurs cœurs et leur montrait avec une énergie incomparable le danger de la damnation éternelle.

Un jour qu'il allait prêcher dans une paroisse voisine de Segorbe, il dit à son compagnon que le démon avait essayé par trois fois d'empêcher son voyage, afin de prévenir le bien qu'il se proposait de faire. Il entra ensuite dans la maison d'une dame qui entretenait un commerce criminel avec un gentilhomme, et se mit à lui parler avec tant de force, qu'il toucha son cœur ; elle tomba à genoux pour lui baiser les pieds et le prier de venir à son secours, et lui promit de faire une bonne confession, puis de s'enfuir pour éviter le danger de retomber dans ses mauvaises habitudes.

Souvent les extases dont il était favorisé pendant qu'il prêchait, lui conciliaient l'attention des fidèles : c'est ainsi que dans l'église des Dominicains il fut ravi en parlant sur l'oraison de Notre-Seigneur au jardin des Oliviers, et quand il revint à lui, voyant ses auditeurs fondre en larmes : « Mes enfants », leur dit-il, « vous êtes donc encore ici ! Pourquoi m'avez-vous

« attendu ? Dieu vous en récompensera : faites dès
« aujourd'hui un nouveau livre de compte avec le Sei-
« gneur afin de le servir fidèlement; je l'ai déjà fait
« pour moi, car je suis un grand pécheur : priez pour
« moi et je prierai pour vous ». Alors tous les assis-
tants tombèrent à genoux avec lui en priant Dieu de
leur pardonner. Lorsqu'il descendit de la chaire, il fut
favorisé d'une extase nouvelle en regardant un tableau
qui représentait la descente de la croix, et le peuple
se précipita sur lui pour baiser ses pieds et ses mains
avec tant d'empressement, qu'on fut obligé de le trans-
porter dans la sacristie. Quand il eut repris ses sens,
il continua son sermon comme s'il ne l'eût pas inter-
rompu.

Quelquefois ses extases duraient si longtemps, que
les fidèles étaient obligés de se retirer sans l'avoir en-
tendu, et de grands pécheurs, saisis d'admiration, chan-
geaient de vie pour embrasser la pénitence. Un jeune
marchand, qui jusque-là ne pouvait souffrir les reli-
gieux, fut surpris de ses paroles et reçut le saint habit :
sa sœur, étonnée de ce changement, lui en demanda
la raison, et il lui répondit qu'il avait vu le Père Nico-
las environné d'une lumière éclatante, pendant qu'il
prêchait dans la cathédrale de Valence, et qu'à cette
vue il avait senti une inspiration intérieure qui le
poussait à se consacrer à Dieu.

Souvent le Seigneur donnait à ses discours une
puissance merveilleuse, par le moyen des miracles
dont il l'honorait. Un jour, à Valence, lorsqu'il se leva
pour commencer son sermon, un seigneur d'une
grande noblesse aperçut à droite du Père Nicolas un

religieux vénérable, la tête recouverte de son capuce et les mains dans ses manches, qu'il crut reconnaître pour saint François dont il avait remarqué le portrait quelques jours auparavant, et quand le sermon fut achevé, la figure du prédicateur brilla tout à coup d'un éclat extraordinaire. Dans l'église d'Argentera, le jour de saint Michel, un jeune homme de dix-sept ans vit au-dessus du Père Nicolas, pendant qu'il prêchait, un cortège d'anges qui entouraient la très-sainte Vierge; puis, lorsqu'il se mit à parler du Patriarche séraphique, ces esprits bienheureux allèrent saluer la statue de saint François placée sur un autel vis-à-vis de la chaire; enfin ils revinrent se placer au-dessus du prédicateur qui fut aussitôt ravi en extase.

Il adressait souvent de pressantes exhortations aux Maures d'Espagne pour les engager à recevoir le baptême. A Segorbe, il était prêt à se jeter dans une fournaise à condition que, s'il en sortait sain et sauf, les Mahométans qui se trouvaient devant lui renonceraient à leurs erreurs; mais ils refusèrent d'en prendre l'engagement. Une autre fois, voyant qu'il ne pouvait convaincre un Maure, il le prit par le bras, le conduisit devant un four à chaux, et lui dit qu'il allait s'y jeter et y rester aussi longtemps qu'il voudrait, pourvu qu'il lui promît de se convertir s'il ne souffrait pas de la violence des flammes : en même temps il ôta son habit et allait exécuter son projet, lorsque ce pécheur endurei l'arrêta en lui disant qu'il n'abandonnerait jamais la religion de Mahomet. Il sollicita plusieurs fois la permission d'aller prêcher l'Évangile aux barbares et de gagner le martyre, et il se livrait à de

grandes austérités, afin que Dieu lui accordât cette faveur ; mais il ne put l'obtenir et se soumit humblement à la volonté divine.

Un jour qu'il sortait de sa cellule en courant, un religieux voulut l'arrêter pour lui baiser la main : « Ne me retenez pas », lui dit-il, « je suis pressé ». Quelques instants après, il rentrait au couvent avec un homme qui semblait très-fatigué, et il s'écriait plein de joie que, comme David, il avait arraché cette brebis de la gueule du lion : car il avait trouvé ce malheureux pendu à un arbre et il était arrivé assez tôt pour couper la corde : il voulut que tous les religieux et les novices lui donnassent leur bénédiction ; puis, après l'avoir confessé et lui avoir donné la sainte Eucharistie, il le congédia consolé. Cet infortuné ne cessa de remercier Dieu, pendant toute sa vie, du bienfait qu'il avait reçu par la main du Père Nicolas. En passant sur un pont de Valence, il rencontra un homme très-bien mis, le prit à part, et lui arracha une longue corde qu'il portait cachée sous son bras. Ce malheureux, tombant à genoux, reconnut qu'il voulait se donner la mort, et après avoir fait une bonne confession, il se retira converti et fortifié contre le désespoir. Une femme de la même ville, ne pouvant plus supporter les mauvais traitements de son mari, avait déjà essayé deux fois de se pendre, et elle était sur le point de se jeter à l'eau avec une pierre au cou : au même instant le serviteur de Dieu entra chez elle et demandait à lui parler : il l'entretint longuement de la patience qui lui était nécessaire dans son état et lui dit de s'armer de courage pour supporter ses peines : celle-ci, fon-

dant en larmes, avoua le criminel projet qu'elle avait conçu et lui dit qu'au moment où elle suspendait la pierre à son cou, le démon lui avait dit : « Hâtez-vous, « car Dieu a révélé au Père Nicolas ce que vous voulez faire, et il accourt pour s'y opposer ». Elle se mit ensuite sous sa direction, fréquenta les sacrements, et recouvra la paix de la conscience.

Un jour, en prêchant à Tarragone, il appela du haut de la chaire son compagnon qui entendait les confessions : « Allez bien vite », lui dit-il, « au secours d'une « pauvre femme qui passe devant l'église et qui est « dans un pressant besoin ». Ce Père trouva en effet une malheureuse qui allait se pendre et qu'il tira du désespoir.

Souvent il pénétrait le secret des cœurs et prévenait les projets coupables des pécheurs : il rencontra une fois un gentilhomme qui avait embrassé la vie religieuse et qui, étant tombé dans des péchés mortels secrets, voulait y persévérer : « Mon cher frère », lui dit-il, « rentrez en vous-même ; car vous prenez une « mauvaise voie ». Ces paroles frappèrent d'étonnement ce seigneur, qui fit une bonne confession et se corrigea.

CHAPITRE VIII.

SOMMAIRE : Esprit de prophétie du bienheureux Nicolas.

Ce saint religieux, éclairé par les lumières d'en haut, fit beaucoup de prédictions et découvrit un grand nombre de pensées ou de desseins cachés dans les replis les plus secrets de la conscience.

Un jour qu'il voyageait avec un religieux, il le regarda en face et lui dit : « Mon frère, n'est-il pas vrai
« que vous songez à exécuter tel projet ? » Celui-ci, tout étonné de se voir découvert, fut obligé de l'avouer ; alors le bienheureux Nicolas tomba à ses pieds, les baisa respectueusement et lui conseilla de persévérer dans son dessein.

Une autre fois, pendant qu'il dînait chez un conseiller d'État, il apprit par une révélation que sa fille désirait vivre sous la Règle du Tiers Ordre comme une religieuse qu'elle connaissait, et, lui présentant quelques légumes : « Prenez cela, mon enfant », lui dit-il, « et que Dieu veuille exaucer vos vœux et vous accorde
« la grâce d'imiter telle personne ».

Une sœur d'une grande vertu et une personne pieuse affirmèrent que le vénérable franciscain leur avait dévoilé leurs pensées les plus secrètes. Une femme qu'il n'avait jamais vue, étant venue se confesser, il l'appela par son nom, et comme elle cherchait à le détromper, il entra sur elle dans des détails si précis, qu'elle ne put douter d'une clairvoyance surnaturelle. Un dominicain, voulant couper un morceau de son habit, avait caché dans ses manches une paire de ciseaux ; mais lorsqu'il s'approcha de lui : « Mon
« père », lui dit-il, « renoncez à votre projet et mettez
« de côté vos ciseaux, car je ne me prêterai pas à vos
« caprices ».

Le curé de Villavella, voulant examiner si ses ravissements venaient de Dieu ou du démon, avait relu tout ce que saint Thomas a écrit sur cette matière, et lorsque le saint religieux alla prêcher chez lui, il vint

un matin dans sa chambre avec un livre de saint Jean Climaque ; mais avant même qu'il eût ouvert la bouche, le serviteur de Dieu l'interpella ainsi : « Monseigneur, venez-vous avec saint Jean Climaque ? Ce livre, que j'ai lu ici, parle très-bien des ravissements ; lisez-le, car il est sévère, et je suis un ennemi de la douceur ». Le pasteur, étonné, se retira sans pouvoir lui répondre, et le regarda dès lors comme un grand privilégié du ciel.

Le curé d'Alcora, dans le diocèse de Tortose, ayant appris que le saint religieux était descendu dans une maison de sa paroisse, vint lui rendre visite avec plusieurs autres prêtres ; mais il était à peine en chemin que le Père Nicolas se leva, disant qu'il allait à sa rencontre, et le reconnut au milieu de ses confrères, bien qu'il ne l'eût jamais vu ; puis il passa la nuit dans une chambre de son presbytère, et pendant plusieurs jours elle fut remplie d'une délicieuse odeur.

Il lui arrivait souvent d'appeler par leur nom des personnes qu'il n'avait jamais vues, ou de blâmer des mortifications indiscretes. Une femme d'une grande piété ayant essayé de les nier : « Si ce coffre pouvait parler », lui répondit-il, « il dirait la vérité ». Et il parlait ainsi, parce qu'elle se couchait sur ce coffre et qu'elle y cachait une discipline et une chaîne de fer.

Il connaissait également la perfection de certaines âmes : ainsi, pendant qu'il s'entretenait avec les Clarisses de Gandie, il en salua une avec un profond respect, parce que le Seigneur lui avait révélé son état intérieur.

Le 6 octobre 1571, au couvent de Valence, un peu

avant la nuit, il dit à un religieux que les Turcs marchaient avec de grandes forces contre les chrétiens, et à onze heures ils allèrent ensemble à l'église pour se donner la discipline, quand ce Frère entendit un grand bruit comme celui d'un vent impétueux qui éteignit toutes les lampes ; en même temps des oiseaux monstrueux volaient dans l'air et venaient frapper les murs de leurs ailes, près de l'endroit où ils se flagellaient. A minuit, le bienheureux s'écria tout à coup : « Seigneur ! victoire ! Ne craignez pas, mon Frère ! Seigneur ! victoire ! ». Le lendemain, il lui dit que Dieu venait d'accorder un grand bienfait à la chrétienté, et que la flotte de don Juan d'Autriche avait anéanti la puissance navale des Turcs : il lui recommanda ensuite de garder le silence jusqu'à ce que la nouvelle de ce triomphe parvînt en Espagne. Celui-ci en parla néanmoins à quelques religieux, et la reine l'apprit de leur bouche avant que le courrier vînt confirmer cette révélation.

En 1563, pendant que Philippe II séjournait à Monzon, le bruit se répandit à Valence qu'il avait été assassiné. Le serviteur de Dieu s'enferma aussitôt dans sa cellule depuis quatre heures du soir jusqu'à huit heures du matin, et ne cessa de prier et de s'infliger de sanglantes disciplines pour obtenir de Dieu la conservation du roi ; le Seigneur lui fit alors connaître que cette nouvelle était fausse, et l'engagea à prier pour que ce prince vécût encore longtemps : le serviteur de Dieu, ne pouvant contenir sa joie, sortit dans la cour en criant : « Le roi n'est pas mort, réjouissons-nous et chantons le *Te Deum* ». La ville ne tarda pas

à être informée de cette révélation, et unit ses actions de grâces à celles des religieux.

CHAPITRE IX.

SOMMAIRE : Miracles du bienheureux Nicolas. — Les fidèles ont une grande estime de sa sainteté.

Dieu honora son serviteur par de nombreux miracles pendant sa vie. Un prêtre, affaibli par une longue maladie, fut tourmenté pendant quatre heures par une tentation contre la pureté, et comme il résistait courageusement, il fut frappé à coups de bâton par le démon ; un instant après, le Père Nicolas, encore vivant, lui apparut avec quelques autres saints et, le prenant par la main : « Ne craignez rien », lui dit-il, « le Seigneur m'a envoyé pour vous fortifier dans ce combat ; vous en aurez encore d'autres à soutenir, mais vous serez bientôt guéri ». A l'instant même, il recouvra la santé. Le lendemain, le serviteur de Dieu vint lui reprocher d'avoir abandonné la méditation, qui est si agréable au divin Maître ; enfin il se montra encore à lui une dernière fois et lui recommanda quelques œuvres de charité. Ce prêtre fut admirablement consolé par ces visions.

Un avocat de Valence, qui poursuivait un procès à Salamanque, tomba dangereusement malade, et craignant de ne pouvoir avertir à temps le bienheureux Nicolas de son état, il pria son ange gardien de le lui faire connaître. Quelques instants après, le saint religieux entra dans sa chambre, prit un siège et consola son ami ; enfin, après avoir fait un signe de croix sur

son front, sa bouche et son cœur, il disparut, et trois jours après le malade fut guéri. Lorsque cet avocat revint à Valence, il remercia le Père Nicolas du bienfait qu'il lui avait procuré ; mais celui-ci garda le silence sur ce miracle et lui dit simplement que Dieu était très-bon. Un bourgeois de la même ville, qui avait été l'objet d'une faveur semblable, reçut cette réponse : « Vous vous trompez, je n'ai pas été dans « votre chambre : le religieux que vous avez vu est « peut-être mon ange gardien ou saint Antoine de « Padoue ».

Un orfèvre avait au pied deux tumeurs, d'où s'échappait du sang tellement corrompu, qu'on ne pouvait rester dans sa chambre, et comme les médecins voulaient lui amputer la jambe, il demanda un jour de délai. Le bienheureux Nicolas étant venu le visiter, lui dit de se recommander à saint François, à saint Vincent Ferrier et à sainte Ursule ; le lendemain matin, un Frère Mineur entra dans la chambre du malade, et après lui avoir donné sa bénédiction par trois fois, il disparut : lorsque les chirurgiens se présentèrent, cet orfèvre avait recouvré la santé.

Pendant une maladie du roi Philippe II, on fit des prières publiques pour obtenir son rétablissement, et le serviteur de Dieu s'infligea de cruelles mortifications dans le même but : enfin, il apprit par une révélation que le Seigneur avait encore accordé à ce monarque quelques années de vie.

A Alcora, en Catalogne, il visita un jour une maison abandonnée parce qu'on y entendait chaque nuit un vacarme épouvantable, et il dit aux personnes qui l'ac-

compagnaient que ce bruit était causé, non par le démon, mais par une âme du purgatoire ; le tapage ayant cessé, il crut que cette infortunée avait enfin été délivrée.

Jérôme Ximenez de Segorbe avait été surpris par ses ennemis et accablé de coups de poignard au bras, à la jambe et à la tête ; se voyant sur le point de mourir, il fit appeler le saint religieux, qui s'efforça de le consoler, de l'exhorter au repentir et au pardon des injures, récita sur lui un évangile, prit sa tête entre ses mains, et fit un signe de croix sur son front : le blessé ressentit alors une chaleur brûlante dans tout son corps, et pria instamment le bienheureux Nicolas de ne pas le quitter : « Ne craignez pas », dit celui-ci aux gens de sa maison, « il va recouvrer la santé » ; et, en effet, à peine avait-il quitté la maison, que le blessé demandait à manger, et le médecin trouva toutes ses blessures parfaitement cicatrisées.

François d'Aragon avait dépensé une grande quantité d'argent pour obtenir la guérison d'une tumeur au bras droit ; mais la bénédiction du saint religieux fut plus efficace que tous les remèdes, et fit disparaître entièrement le mal.

Une veuve déjà gravement malade tomba de son lit, et se démit le bras ; pendant trois semaines, elle fut obligée de l'appuyer sur un coussin, et encore le moindre mouvement lui causait d'horribles souffrances ; mais ce que les médecins n'avaient pu faire, les prières du bienheureux Nicolas l'obtinrent, et cette femme recouvra l'usage de son bras par une bénédiction du serviteur de Dieu. Il guérit de la même ma-

nière l'épouse d'un docteur en droit, que l'on regardait comme condamnée à mort ; et Antoine Fortuni, qui, épuisé par quinze jours de fièvre et douze saignées, se voyait sur le point de rendre le dernier soupir.

Une dame de Barcelone, gravement malade, fit appeler le bienheureux Nicolas par son fils, qui, ne pouvant décider le saint religieux à venir, coupa un morceau de son habit, et le rapporta à sa mère ; aussitôt qu'elle l'eut appliqué sur son mal, elle recouvra la santé. Le serviteur de Dieu obtint encore la guérison du fils d'un gentilhomme qui souffrait de la variole, et d'un enfant de Tarragone atteint d'une hernie.

Les faveurs célestes dont il était honoré et ses miracles, le faisaient regarder comme un Saint, non-seulement par le peuple, mais encore par les personnages les plus considérables de son temps. L'archevêque de Tarragone, ayant été témoin d'un de ses ravissements, fit peindre son portrait, et ajouta au-dessous du tableau quelques vers en son honneur. Saint Louis Bertrand avait la plus grande estime pour lui, et lui appliquait ces paroles de l'Évangile : « C'est un bon israélite, dans lequel il n'y a pas de tromperie ». Une fois, en parlant de lui à un homme d'un haut rang, il dit que le Père Nicolas possédait le ciel sur la terre, et qu'il se distinguait surtout par son amour pour le prochain ; qu'il était rempli de l'amour de Dieu comme les fruits confits sont pénétrés par le sucre, ou comme le poisson dans l'eau ; il admirait sa perfection et son esprit intérieur.

Lorsqu'il prêchait en Catalogne, les églises étaient trop petites pour contenir la foule qui se pressait à ses

instructions, et on venait de villes très-éloignées pour se confesser à lui.

Au milieu de ces honneurs, le saint religieux ne cessait d'être humble : « Qui venez-vous donc voir ? » disait-il, « allez à l'église, vous y trouverez le Seigneur, « et vous prierez pour moi qui suis un ver de terre ». Ces paroles et d'autres semblables couvraient de confusion ceux qui les entendaient ; et beaucoup de pécheurs se convertirent en voyant une telle humilité dans le serviteur de Dieu.

CHAPITRE X.

SOMMAIRE : Sainte mort du serviteur de Dieu.

Le bienheureux Nicolas, qui avait rendu tant de services à la religion dans sa patrie, désirait travailler au salut des âmes dans d'autres contrées, et, au mois d'avril 1582, il se rendit en Catalogne avec la permission de ses supérieurs. Après avoir séjourné près de dix-neuf mois à Barcelone, et y avoir travaillé avec succès à procurer la gloire de Dieu, il revint à Valence. Depuis longtemps déjà, on croyait que Dieu lui avait révélé le jour de sa mort ; mais dans ce dernier voyage il la prédit à plusieurs reprises ; ainsi à Cabanès, près de Tortose, chez un notaire qui lui avait offert l'hospitalité, il dit devant plusieurs personnes : « Mon frère, « vous serez heureux parce que vous recevez bien les « religieux ; je reviens pour mourir chez ma mère ». Et comme on lui demandait si elle vivait encore : « Ma « mère », répondit-il, « est la province des Observants ; « je mourrai peu après mon retour à Valence, et j'y « reviens avec plaisir ».

Pendant son voyage, il eut la fièvre pendant quatre jours, et comme on voulait le retenir à Pradès, il refusa de s'y arrêter, parce que, disait-il, ses jours étaient comptés, et qu'il avait hâte de rentrer dans son couvent. Il avait prédit la même chose à un prêtre de Barcelone et à d'autres personnes, il avait assuré qu'il mourrait dans la même ville que saint Louis Bertrand.

Lorsqu'il entra au couvent de Sainte-Marie, à une petite distance de Valence, il prononça les paroles du saint roi David : « C'est ici le lieu de mon repos ; j'y « habiterai parce que je l'ai choisi ». Les religieux le reçurent avec une grande joie, et lorsqu'il eut rendu visite au saint Sacrement, il se rendit à l'infirmerie, car il était épuisé par les fatigues de son voyage. Il avait observé jusque-là le jeûne de l'Avent d'une manière très-rigoureuse ; mais trois jours après son arrivée, la fièvre augmenta, et il ressentit des douleurs très-vives au côté ; sa patience et sa soumission aux ordres des médecins furent admirables, bien qu'il connût l'inutilité de leurs remèdes. Malgré ses souffrances, il était continuellement plongé dans la méditation, et il demandait souvent qu'on le laissât tranquille, afin qu'il pût s'entretenir avec son Bien-Aimé. La maladie augmentant, il fit prier le provincial de lui envoyer sa bénédiction, pour qu'il se préparât à mourir par une confession générale. Son supérieur, qui l'aimait beaucoup, accourut aussitôt, le trouva rempli de joie, et causa longuement avec lui, plutôt pour se consoler lui-même que pour fortifier son saint ami ; tous ceux qui venaient le visiter, se retiraient édifiés de sa tranquillité et de son bonheur. Il reçut le saint

Viatique à genoux, et demanda qu'on lui donnât l'Extrême-Onction, un habit et une corde, pour qu'on l'enterrât le plus tôt possible, parce qu'il ne méritait pas d'autre tombeau. Il s'entretint longuement avec le gardien et un Dominicain, et il leur dit qu'il avait vu les mêmes Anges que saint Louis Bertrand. On lui apporta un doigt de ce vénérable religieux, et il ne pouvait se rassasier de le baiser ; il avoua qu'il avait reçu sa visite, ainsi que celle de saint Dominique et de saint Vincent Ferrier. Lorsqu'on lui annonça que les médecins avaient ordonné de lui donner les derniers Sacrements, il s'écria : « Que Dieu vous accorde la grâce
« d'accepter cette nouvelle comme moi ». Puis, levant les yeux vers le ciel, il répéta les paroles du saint roi David : « Je me suis réjoui de ce qui m'a été dit, nous
« irons dans la maison du Seigneur, nos pieds étaient
« immobiles dans ses portiques ». Il se confessa de nouveau pour recevoir l'Extrême-Onction, et parut goûter d'avance les joies du ciel.

Comme un grand nombre de religieux voulaient passer la nuit à côté de son lit, il dit que deux suffisaient, et il les pria de lui rappeler souvent les saints noms de Jésus et de Marie. Il parut ensuite tomber dans une douce extase, et il répétait de temps en temps des paroles de la sainte Ecriture. Vers dix heures, un de ses frères entendit un concert harmonieux d'instruments de musique qui retentissaient dans le jardin et près de sa fenêtre ; surpris de ce bruit inaccoutumé, il entra dans l'infirmerie, et, avec ses deux compagnons, il remarqua que les voix partaient du lit du malade. Comme ils se communiquaient leur étonnement, il

leur dit : « Mes frères, soyez calmes et gardez le silence ». A huit heures du matin, l'agonie commença, et à peine les religieux étaient-ils rassemblés autour de lui, qu'il rendit le dernier soupir. C'était le 23 décembre 1583 ; il était âgé de soixante-trois ans, et il en avait passé quarante-six dans l'Ordre ; le même jour et à la même heure, le divin Enfant lui avait apparu un grand nombre d'années auparavant pour la première fois.

CHAPITRE XI.

SOMMAIRE : Miracles du Père Nicolas après sa mort. — Procès de sa béatification.

Bien que le corps de ce saint religieux ne fût plus sous les yeux des fidèles, cependant ils n'avaient pas perdu le souvenir de ses vertus, et ils continuaient d'avoir confiance en ses mérites. Michel Crespo, domestique de l'archevêque de Valence, souffrait beaucoup d'un cancer qui lui rongait le visage et le cou ; déjà il ne pouvait plus manger, et il n'attendait plus que la mort. Dans cette extrémité, il invoqua le bienheureux Nicolas, qui lui apparut aussitôt, s'assit à côté de son lit, et après avoir pris sa tête entre ses mains, s'éloigna sans dire un mot, mais ce domestique était parfaitement guéri. Une personne pieuse le vit également en songe, et elle entendit ces paroles sortir de sa bouche : « Demain, vous irez chez un tel, et vous « lui direz de ma part que je suis mécontent de ce qu'il « offense Dieu par sa conduite licencieuse, quoiqu'il « ait toujours été très-dévoué envers moi ». Il prit ensuite cette personne par le pouce, et elle y ressentit

une vive douleur, jusqu'à ce qu'elle eût averti ce pêcheur qui se convertit, se confessa et se montra toujours reconnaissant du service qui lui avait été rendu.

Jean Gavalda, bourgeois de Cabanès, étant allé visiter ses troupeaux dans la montagne, fut surpris à son retour par une nuit très-obscur, et ne sachant de quel côté se diriger, il invoqua le secours de Dieu par l'intercession du bienheureux Nicolas : au même instant parut, à trois pas devant lui, un homme revêtu d'habits longs ; effrayé, il demanda qui il était ; mais le fantôme vint se mettre à côté de lui sans dire un mot, et Jean, reconnaissant un Frère Mineur, crut que c'était son céleste protecteur. Il le suivit donc, jusqu'à ce que ce religieux, s'élevant dans les airs, disparut en lui indiquant sa route ; quelques instants après, il rentra dans sa maison et remerciait son sauveur.

A Alarcon, une petite fille de sept ans fut frappée par la foudre et tomba morte ; son père, docteur en médecine, ne découvrant en elle aucun signe de vie, recourut au serviteur de Dieu, dont il venait de lire la vie. Trois heures après, l'enfant ouvrit les yeux, et après deux heures de faiblesse extrême, vomit pendant cinq heures de la fumée et une eau fétide ; enfin elle se leva en parfaite santé.

A Valence, un jeune enfant ayant reçu un soufflet de sa mère, s'affaissa sur lui-même dans un accès de rage indescrivable ; après quelques instants de tremblement nerveux, sa bouche se déforma, ses yeux se fermèrent et la respiration cessa. Son père essaya divers moyens pour le rappeler à la vie ; mais voyant tous ses efforts inutiles, il prit la résolution de le faire enterrer avec

l'habit de saint François : à ce moment ses regards tombèrent sur un petit livre composé par le bienheureux Nicolas ; animé d'une grande confiance en ses mérites, il fit un vœu et revint auprès de son fils qu'il trouva en parfaite santé ; tous les voisins de la famille ont attesté ce fait.

Le comte et la comtesse de Carlet avaient jeté un voile funèbre sur la tête de leur fils qu'ils croyaient mort, et s'étaient rendus à l'église ; sur leur demande le curé vint demander la chappe du saint religieux à Valence, et à peine en eut-on revêtu le corps inanimé de l'enfant, qu'il revint à la vie.

Il serait trop long d'entrer dans d'autres détails ; qu'il nous suffise d'ajouter qu'une foule d'autres malades durent leur guérison aux mérites du bienheureux Nicolas.

Un an après la mort de ce grand serviteur de Dieu, l'archevêque de Valence, Jean Ribera, et plus tard son successeur Isidore Aliaga, instruisirent un procès sur sa vie et ses miracles, et on entendit plus de trois cents témoins. Au commencement de l'année 1586, Philippe II vint avec son fils Philippe III et sa fille Isabelle-Claire-Eugénie visiter son tombeau, et quelque temps après il écrivit au pape Sixte V pour demander sa béatification ; en même temps il recommandait à son ambassadeur à Rome, le comte d'Olivarès, d'y travailler activement. En 1615, Philippe III, le royaume de Valence et tout l'Ordre de Saint-François renouvelaient cette demande auprès du pape Paul V, qui transmit leurs lettres au cardinal Gallo, président de la congrégation des Rites, et nomma le cardinal Mellini comme

rapporteur du procès. Celui-ci ayant été guéri de la fièvre par un os du saint, déploya une très-grande activité, et réussit à faire approuver son rapport. Le pape délégua ensuite trois auditeurs de Rote pour faire une enquête plus approfondie, et envoya des bulles à l'archevêque de Valence, et aux évêques de Maroco et de Coron, à l'archevêque de Tarragone et aux évêques de Barcelone, et à son Nonce en Espagne pour instruire de nouveau cette cause. Enfin le pape Pie VI déclara bienheureux, en 1786, ce grand serviteur de Dieu.

LE PÈRE JEAN DE TOBAR & AUTRES,

MARTYRS DANS LES INDES OCCIDENTALES

SOMMAIRE : Conquête du Chili par les Espagnols, et établissement des Frères Mineurs dans ce pays. — Persécutions et Martyrs.

Le Chili, pays renommé par ses mines d'or, fut conquis par les Espagnols en 1535, sous le règne de Charles-Quint, et les vainqueurs s'empressèrent d'y bâtir des villes et des forteresses, afin de prévenir les révoltes des Indiens. En 1553, le Père Martin de Robleda quitta le Pérou avec quatre Frères Mineurs, pour travailler à la conversion des barbares, et il s'établit à Santiago, où il construisit une église et un couvent : bientôt l'Ordre de Saint-François compta onze monastères dans ces contrées, et ils formèrent la province de la Très-Sainte-Trinité. Les sauvages ne se montraient pas toujours disposés à embrasser l'Évangile, et plus

d'une fois les missionnaires furent victimes de leur férocité.

Le plus connu des martyrs du Chili est le Père Jean de Tobar, profès de la province de Saint-Michel, en Espagne. Il avait été un prédicateur distingué et gardien plusieurs fois avant de partir pour l'Amérique. Après avoir travaillé pendant quelque temps au Chili, à l'instruction des néophytes, il fut choisi comme provincial de cette nouvelle province. Sur ces entrefaites, les Indiens se révoltèrent contre les Espagnols, et ceux qui étaient convertis s'unirent à leurs frères encore païens pour leur faire la guerre et pour persécuter la religion. Leur fureur tomba principalement sur les Frères Mineurs qui les avaient tirés de l'idolâtrie et leur avaient enseigné l'Évangile. Le Père Jean de Tobar fut mis à mort, avec deux de ses compagnons, par ces infidèles, le 23 décembre 1598. Un grand nombre d'autres religieux gagnèrent la couronne du martyr dans cette même persécution : dans quelques couvents, ils furent enfermés par ces barbares et moururent de faim.

Nous ajoutons ici les noms de quelques autres Pères qui furent cruellement tués en différentes contrées. Louis de Villalobos mourut percé de flèches par des Chichimecans, près de Zacateca, en 1582. Albert Franco et Martin d'Altamira, religieux espagnols, versèrent leur sang pour la foi dans une contrée de l'Amérique, que nous ne connaissons pas. Didace Delgado, profès de la province des Saints-Anges, était consumé par le

désir du martyre. Bien qu'il se reconnût indigne de cette faveur, il la demandait chaque jour à Dieu dans ses prières. Enfin il fut exaucé et envoyé, en 1604, dans la province de Saint-Joseph, dans le Yucatan. Pendant dix-sept ans il travailla avec succès à la prédication de l'Évangile dans ce pays ; mais, en 1622, un capitaine espagnol ayant découvert le pays d'Ataycaès, emmena le Père Didace avec lui pour s'occuper de la conversion des habitants. Notre saint missionnaire réussit à convertir et à baptiser le roi de ce pays, avec plusieurs de ses sujets ; mais ayant appris que plus de deux mille Indiens s'étaient réfugiés dans les montagnes, il se rendit au milieu d'eux avec le capitaine, un prêtre séculier et plusieurs soldats. Ces barbares les accueillirent avec de grandes démonstrations d'amitié ; mais le lendemain leur hypocrisie se démasqua : ils se jetèrent sur le Père Didace, l'accablèrent de coups de marteaux et de piques, et enfin l'empalèrent. Le prêtre, le capitaine et quelques soldats furent pendus par les barbares, qui auraient traité les autres avec la même férocité, si ceux-ci n'avaient pris la fuite.

LES PÈRES DIDACE DE MÉDELLIN

ET ANTOINE DE SAINT-MICHEL

ÉVÊQUES DU CHILI, ET AUTRES.

SOMMAIRE : Travaux du Père Didace au Pérou. — Il est nommé à l'évêché de Santiago. — Le Père Antoine lui succède. — Il meurt en se rendant à Quito, où il venait d'être transféré. — Jérôme de Ore. — Bernardin de Cardenas.

Le Père Didace, né à Médellin, en Espagne, et profès de la province de Saint-Michel, ne se distinguait pas moins par ses vertus que par sa science ; il prêchait avec un zèle admirable, et ses sermons produisaient de grands fruits ; sa simplicité et sa droiture le faisaient aimer de tout le monde, malgré les reproches très-vifs qu'il adressait du haut de la chaire aux pécheurs. Son mérite et son ardeur le firent envoyer au Pérou par ses supérieurs, et il s'efforça d'établir dans ce pays l'observation complète de la Règle, en même temps que les pratiques de la foi. Gardien du couvent de Lima, il s'acquitta de ses fonctions avec beaucoup d'énergie et de fermeté : la prière était sa nourriture ; la pénitence, son plaisir, et un vieux manteau sa couverture. Imitateur de saint François dans l'amour qu'il avait pour la pauvreté, il venait au secours des pauvres avec une tendre compassion. En 1568, il fut nommé provincial de la province de Lima, et il visita tous les couvents qui dépendaient de lui, malgré les difficultés nombreuses qui s'opposaient à ses voyages. Il établit dans sa province des cours de philosophie et de théologie

pour préparer ses jeunes novices à la prêtrise. Lorsqu'il se fut acquitté des devoirs de sa charge, il consacra ses soins à enseigner le latin et à former des frères pour aider les missionnaires dans leurs courses apostoliques. Philippe II le nomma évêque de Santiago, capitale du Chili, et le pape Grégoire XIII ratifia cette nomination par une bulle datée du 19 mai 1574. Cette dignité ne l'enorgueillit point, et il continua de travailler avec succès à la conversion des pécheurs et des infidèles jusqu'à sa mort. Il fut inhumé dans la cathédrale.

Son successeur, le Père Antoine de Saint-Michel, descendait d'une très-noble famille d'Espagne, et se fit remarquer par ses vertus dans les provinces de Saint-Michel et de Lima. Prédicateur ardent, il convertit un grand nombre d'Indiens par ses instructions. Nommé provincial de la province de Lima, il fut un supérieur modèle. Craignant que ses relations avec le monde ne causassent quelque préjudice à son âme, il se confessait trois fois par jour. Il avait une tendre dévotion pour le signe de la croix, et il le traçait sur lui avant de travailler ; quand il rencontrait sur sa route des brins de paille disposés en forme de croix, il se mettait à genoux pour les baiser. Les habitants de Santiago obtinrent du roi et du souverain Pontife qu'il devînt leur évêque ; mais il ne changea en rien ses habitudes de pauvreté et de mortification : il apportait également un très-grand soin à la conservation de sa pureté : jamais il ne regarda une femme en face, et il ne souffrait pas que son domestique le déshabillât. En 1583, au Concile de Lima, il proposa et fit adopter

plusieurs mesures importantes pour la discipline ecclésiastique dans ces contrées. Il avait demandé d'être déchargé du fardeau de l'épiscopat ; mais le roi d'Espagne, connaissant ses vertus, le nomma à l'évêché de Quito. Pendant qu'il se rendait dans cette ville, il fut appelé par Dieu à jouir de la bienheureuse éternité : c'était en 1588. Son corps fut enterré dans la cathédrale de Quito.

Il eut pour successeur le Père Louis Jérôme de Ore, qui, étant né dans les Indes Occidentales, parlait facilement les langues des sauvages. Il se rendait dans leurs huttes, une croix de bois à la main, et il réussit à convertir un grand nombre d'infidèles. Ses diocésains l'ont honoré comme un saint après sa mort.

Le Père Bernardin de Cardenas, évêque de Paraguay, avait exercé les premières charges de l'Ordre dans la province, et connaissait parfaitement les dialectes du pays. Il renversa beaucoup de temples d'idoles, et ramena au bien de nombreux barbares. Il mourut vers l'an 1620.

(Chron. de la prov. de Saint-Michel.)

VINGT-QUATRIÈME JOUR DE DÉCEMBRE

LE PÈRE MARTIN DE NUMBELA

ET AUTRES

SOMMAIRE : Le Père Martin : miracles. — Le Père François : vertus religieuses.
— Le Père Didace.

Le Père Martin de Numbela, en Espagne, s'efforça de travailler à l'observation parfaite de la Règle dans l'austère province de Saint-Gabriel : zélé pour la pauvreté la plus absolue, il était néanmoins très-compassant pour les besoins des pauvres, et leur donnait la plus grande part de sa portion qui cependant était très-petite : chaque jour il préparait des légumes pour eux. Pendant qu'il était gardien, il ne pouvait souffrir qu'on les renvoyât sans leur donner quelque aumône, et bien que sa générosité parût très-souvent imprudente, il ne savait rien leur refuser. Jusque dans la vieillesse la plus avancée (car il vécut plus de quatre-vingts ans), il assistait aux offices du jour et de la nuit malgré ses infirmités, et il restait au chœur depuis les Matines jusqu'à l'heure de sa messe, abîmé dans la contemplation. Ses vertus le firent estimer comme un saint religieux, et souvent les malades se recommandaient à ses prières, dans la pensée qu'ils obtiendraient par lui leur guérison.

Enfin, les maladies et les austérités unies à son grand âge le condamnèrent au repos, et après avoir reçu les

derniers sacrements avec beaucoup de ferveur, il s'endormit dans le Seigneur le 24 décembre 1564 pour célébrer avec les anges la fête de Noël. Il avait promis à un religieux de lui faire connaître son état après sa mort, et au moment même où il rendit le dernier soupir, il lui apparut et lui dit que Dieu venait de le recevoir dans la gloire.

1564
s. l.

Le Père François de Villabona, en Espagne, était fils d'artisans. Les Frères Mineurs Déchaussés du couvent d'Hoyo, situé à deux lieues de Villabona, venaient souvent demander l'aumône aux parents de François, et leur présence le comblait de joie : il les accompagnait quelquefois lorsqu'ils retournaient à leur couvent, et il suivait attentivement leurs exercices. Son père lui ayant permis d'embrasser la vie religieuse, il apprit le latin, et reçut le saint habit en 1519, lorsque la custodie de Saint-Gabriel fut érigée en province. On ne tarda pas à s'apercevoir que sa vocation venait de Dieu ; car il comprenait facilement tout ce qu'on lui enseignait, et obéissait avec une docilité parfaite : les austérités de la Règle ne suffisaient pas à son zèle pour la mortification. Après les Matines, il s'appliquait à méditer sur la Passion de Notre-Seigneur, et il s'infligeait une cruelle discipline pour se préparer à la Messe. Il fut pendant de longues années maître des novices, et les disciples qu'il forma par ses paroles et ses enseignements prouvèrent par leurs vertus que ses leçons n'avaient pas été stériles. Pendant qu'il s'acquittait des fonctions de gardien, sa prudence et sa

douceur le firent aimer de tous ses frères, bien qu'il veillât avec un soin extrême à l'observation rigoureuse de la Règle. Il les exhortait principalement à l'amour de la pauvreté, de la solitude et du silence, à la pratique de l'humilité et de la charité, et à la mortification des sens ; mais son exemple était encore plus efficace que ses paroles. Lorsqu'il voyait un de ses religieux plongé dans la tristesse ou le découragement, il n'avait pas de repos qu'il ne l'eût consolé et fortifié : les vieillards et les malades étaient l'objet de ses soins les plus tendres , et quand il avait quelque reproche à leur adresser, il le faisait comme un père qui désire, non l'humiliation, mais le changement du pécheur.

Ses mérites le firent nommer Provincial : lorsque le Père André de l'Île lui confia le sceau de la province, il lui dit qu'il lui donnait la perle de l'Ordre ; et il avait le droit de parler ainsi ; car il avait été général pendant six ans , commissaire en Espagne pendant cinq ans ; il avait même exercé pendant longtemps les fonctions de secrétaire du général. François s'acquitta de sa charge avec un grand succès, puis il vint habiter le couvent de Belvis, où son humilité brilla d'un vif éclat : il s'appliquait comme les novices aux travaux les plus vils, et les prévenait même dans l'exercice de la mortification ; il balayait les salles du couvent , apportait le bois à la cuisine, lavait la vaisselle comme le dernier de ses frères. Au réfectoire, il demandait un morceau de pain comme une aumône, et s'asseyait à terre pour le manger ; il portait un rude cilice, et se fouettait souvent jusqu'au sang.

Quoi qu'il fût très-indulgent pour ses frères, il

veillait avec un grand soin à l'observation de la réforme. Il aimait à s'entretenir avec ses jeunes frères dans la chapelle du jardin, leur apprenait à triompher du démon, et à méditer. Lorsqu'il se rendait dans les paroisses voisines pour mendier, il réunissait les enfants à l'église, leur faisait le catéchisme, et les exhortait à s'approcher des sacrements, à craindre le Seigneur et à fuir le péché. Il n'avait pas le don de l'éloquence ; cependant ses paroles étaient si vives qu'elles touchaient les cœurs les plus endurcis. Ses confesseurs ont affirmé à plusieurs reprises qu'il avait conservé pendant toute sa vie la pureté angélique. Il dormait peu et passait le reste du temps à méditer ; car son âme n'était pas distraite par les travaux manuels auxquels il se livrait ; et souvent son visage rayonnant de joie laissait deviner qu'il jouissait des faveurs célestes. Quelque temps avant sa mort, on entendit dans sa cellule un concert d'anges, et un religieux lui ayant demandé quelles étaient ces voix : « Qu'il vous suffise de savoir », répondit-il, « que Dieu « m'a procuré une grande consolation ». Il fut saisi de fièvres violentes vers le milieu de janvier, et il demandait à Dieu de mourir le jour de sainte Agathe, pour laquelle il avait une grande dévotion.

Trois jours avant sa mort, le médecin avait conseillé de lui donner de suite l'Extrême-Onction, parce que, disait-il, il n'avait plus guère que trois heures à vivre. « Ne vous inquiétez pas », lui répondit François, « je « demanderai ce sacrement quand il sera temps, et je ne « mourrai pas avant la fête de ma patronne ». Pendant que les religieux chantaient les Matines de cette grande

Sainte, il dit à l'infirmier : « Priez le gardien de m'ap-
« porter l'Extrême-Onction ; car ma dernière heure est
« arrivée ». Après l'avoir reçue, il resta pendant
quelques instants plongé dans un profond recueil-
lement ; puis il pria ses frères de le déposer à terre,
afin de mourir comme saint François ; et comme on ne
se hâtait pas de satisfaire son désir, il s'y plaça lui-
même. Les religieux avaient essayé de le mettre de
nouveau sur son lit, mais il expira dans leurs bras,
le 5 février 1568, au lever de l'aurore. Le médecin
affirma que les deux derniers jours de sa vie étaient
contre l'ordre de la nature. On conserve son chef dans
la sacristie, et souvent il s'en exhale un parfum dé-
licieux.

Le Père Didace, originaire de Zafra, fut très-tenté,
pendant son noviciat, de renoncer à la vie religieuse ;
mais il résista courageusement aux instigations du
démon. Après sa profession, il fut ordonné prêtre ; la
solitude faisait ses délices, parce qu'il pouvait plus
facilement s'y livrer à la prière, et lorsqu'il était obligé
de parler à ses frères ou à d'autres personnes, il
paraissait interdit, comme un homme qui sort d'un
profond sommeil ; ses paroles étaient simples et
courtes, mais remplies d'un accent de conviction telle
que tous les cœurs en étaient touchés. La comtesse
d'Oropesa, Béatrix de Monroy, fondatrice d'un couvent
de Clarisses à Belvis, ayant entendu parler de ses
vertus, le demanda au Provincial pour confesser ces
religieuses ; et pendant qu'il s'acquittait de cette
charge, il fut atteint d'une maladie qui mit ses jours

en danger. Les Clarisses, craignant de le perdre, avaient multiplié leurs prières et leurs mortifications afin d'obtenir sa guérison ; mais Dieu le rappela à lui. Une d'entre elles vit son âme bienheureuse sous la forme d'une étoile s'envoler vers le ciel, et fit part de cette vision à son abbesse qui ne tarda pas à être informée de sa mort. Six ans après, en 1578, on ouvrit son tombeau et on retrouva son corps dans un état de conservation parfaite.

(Chron. de la prov. de Saint-Gabriel.)

LE PÈRE ALPHONSE DE SAINT-PAUL

1612. — Pape : Paul V. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Son amour pour la pauvreté. — Ses prédications. — Miracles.

Cet illustre enfant de l'austère province de Saint-Joseph mettait toute son application, non-seulement à éviter les fautes de propos délibéré, mais encore à faire ce qui lui semblait plus parfait et plus agréable à Dieu ; jamais il ne disait de parole inutile ; simple et droit, il détestait la duplicité et le mensonge, et son amour pour la vérité était si connu que ses réponses étaient reçues comme des oracles du ciel.

Il portait toujours sur lui un petit livre de piété, dont il se servait pour nourrir son cœur de bonnes pensées, lorsqu'il était en voyage ou qu'il se trouvait dans quelque maison particulière ; il avait également à la main une croix percée de trois clous pour se rappeler le souvenir de la Passion. Il lisait volontiers les

chroniques de l'Ordre, et surtout l'histoire de saint François, afin de marcher sur les traces de ses frères ; il ne se permettait jamais rien qui fût contraire aux conseils de la Règle.

Lorsqu'il venait au couvent d'Alcala, il changeait d'habits quand il était mouillé ; mais il fallait pour cela que le gardien le lui commandât. Rencontrait-il sur son chemin quelques pauvres chargés de pesants fardeaux, il les prenait et les portait sur ses épaules pour les aider et s'humilier. Son zèle pour la pauvreté lui faisait désirer des couvents bas et mal construits ; aussi lorsqu'on bâtit le couvent d'Alcala, le Provincial fut obligé de l'éloigner, parce qu'il lui était trop pénible de voir ces embellissements. Il empêcha une autre fois de détruire quelques vieilles cellules, en disant que si saint François vivait encore, il ne permettrait pas qu'on les renversât pour en faire de nouvelles. Il était heureux de loger dans les plus pauvres couvents, et il s'efforçait de maintenir sa province dans le culte de la pauvreté que lui avait légué saint Pierre d'Alcantara. Son mouchoir était un morceau de serge, large comme la main, et il s'en servait en chaire pour essuyer son visage, disant que cela suffisait bien. Il n'était pas satisfait lorsqu'il se voyait obligé d'habiter des couvents bâtis en pierre ; car quel que fût leur dénûment, ils n'étaient pas conformes à ses goûts de pauvreté. Il mangeait si peu qu'il semblait plutôt chasser la mort que satisfaire la nature. Sous un habit rapiécé, il portait un dur cilice, qui couvrait presque tout son corps et le mettait en sang. Son estime pour l'obéissance était telle, qu'étant supérieur il se sou-

mettait aux ordres de son confesseur, et qu'il n'osait ni boire ni manger sans sa permission ; sa conversation était plutôt celle d'un ange que d'un homme, et ses paroles avaient tant de force, qu'elles excitaient tous les cœurs à l'amour de Dieu et faisaient taire tous les murmures : beaucoup de pécheurs se convertirent en l'entendant, ou même simplement en le voyant.

La pratique de la méditation lui était si familière, qu'il ne perdait jamais de vue la présence de Dieu, et qu'il passait de longues heures dans la contemplation des divins mystères. Ses sermons étaient remplis d'énergie, et exempts de ces nouveautés qui flattent les oreilles ; bien qu'il fût très-appliqué à l'étude, il aimait mieux prêcher ce que l'Esprit-Saint lui inspirait dans la prière, que ce qu'il puisait dans les livres ; jamais il ne citait les paroles des écrivains païens, parce que, disait-il, la chaire mérite trop de respect pour qu'on y fasse monter des damnés, et on n'a pas besoin de leur témoignage pour annoncer le Sauveur crucifié, la laideur du péché et l'éternité des peines. A la fin de ses discours, il montrait ordinairement un crucifix qu'il portait toujours sur sa poitrine, et lorsqu'il voulait toucher plus fortement les fidèles, il paraissait sans capuce, la tête couverte de cendres, une grande croix sur les épaules et une corde au cou ; puis traversant les rues, il criait à haute voix : « O éternité
« des peines ! O prison infernale ! O effrayante justice
« de Dieu ! » Quand la foule était considérable, il s'arrêtait et annonçait la parole de Dieu, comme un autre saint Paul.

Un jour, il attira par ce moyen tous les professeurs d'Alcala et leurs élèves, qui vinrent l'écouter. Comme il se commet ordinairement beaucoup de désordres le mardi-gras, il se promenait dans les rues d'Alcala, une couronne d'épines sur la tête, et attirait une foule d'hommes autour de lui ; alors il prêchait sur ces légèretés et ces péchés avec tant d'énergie, que bon nombre d'auditeurs changeaient leurs joies coupables en larmes de pénitence. Ailleurs il sortait de son couvent, un crucifix à la main, et pendant que son compagnon agitait une clochette, il criait : « Chrétiens, venez « entendre la parole de Dieu ». Souvent les hommes quittaient leurs amusements et leurs récréations du dimanche pour le suivre, et répétaient avec lui des cantiques sur la doctrine chrétienne. Il commençait par enseigner aux enfants les mystères de la religion, la dévotion à la sainte Vierge, le respect de leurs parents, la piété pour les âmes du purgatoire, et il appuyait ses leçons par des exemples ; puis il s'adressait aux fidèles, et leur faisait un long discours sur les devoirs du chrétien. Souvent des professeurs distingués, des religieux de divers Ordres, des supérieurs de communautés, se pressaient autour de lui, pour l'entendre et profiter de ses paroles.

Le gardien d'Arenas n'ayant pu envoyer aucun de ses religieux au curé de Monbeltran qui était malade, celui-ci résolut de ne plus laisser aucun Frère Mineur prêcher dans son église. Le Père Alphonse ne l'ignorait pas ; il vint cependant lui en demander la permission, et fut repoussé avec des paroles amères. Lorsqu'il crut sa colère un peu apaisée, il se présenta de nouveau, et

sollicita très-humblement l'autorisation de monter en chaire : il reçut l'ordre de quitter le presbytère sur-le-champ. Cette réponse ne l'effraya point, et il revint une troisième fois à la charge : « Allez donc, mon Père, « et prêchez, car votre humilité toucherait non-seule-
« ment des cœurs de pierre, mais les démons eux-
« mêmes ». A partir de ce jour, ce fut un des amis les plus dévoués de l'Ordre.

Le Patriarche séraphique récompensa dès cette vie la confiance de son fils spirituel, en pourvoyant avec beaucoup de vigilance aux besoins des couvents où il habitait. Pendant une grande disette, il était gardien du couvent de Guadalagara ; le pain étant venu à manquer, il sortit avec un autre religieux, et rencontra presque aussitôt une femme qui lui amenait des provisions sur le dos d'un mulet ; elle lui raconta que la nuit précédente saint François l'avait réveillée : « Levez-vous », lui avait-il dit, « et faites du pain pour « mes frères qui en ont grand besoin ». Dieu honora également son serviteur du don des miracles. Un jour qu'il prêchait devant une foule nombreuse, quelques femmes essayèrent de sortir de l'église, parce qu'elles ne pouvaient apaiser les cris de leurs enfants : « Ne « sortez pas », leur dit-il, « ils vont se taire », et aussitôt ils s'apaisèrent.

Après avoir travaillé pendant longtemps avec une ardeur apostolique, il sentit que la mort approchait, et s'y prépara saintement ; il s'endormit dans le Seigneur le 24 décembre 1612, au couvent des Saints-Anges, à Alcalá. Ses funérailles furent célébrées au milieu d'un concours immense de peuple, et on s'ar-

racha des lambeaux de ses vêtements et les objets qui lui avaient appartenu.

(*Chron. de la prov. de Saint-Joseph.*)

MARIE DE SAINT-FRANÇOIS & AUTRES

CLARISSSES

SOMMAIRE Marie de Saint-François : épreuves dans le mariage. — Elle embrasse la vie religieuse après la mort de son mari. — Béatrix du Saint-Sacrement : ses vertus dans le monde et dans le cloître. — Visions et prophéties. — Anne d'Oropesa. — Jeanne d'Oropesa. — Thérèse de la Croix. — Marie de Sainte-Anne.

Marie de Saint-François naquit à Puebla de Guadalupe. Prévenue dès son enfance par la grâce divine, elle consacrait chaque jour certaines heures à la méditation, que seul le Seigneur lui avait enseignée, pratiquait la mortification, et venait en aide à sa mère pour les travaux du ménage. Lorsqu'elle eut vingt ans, ses parents voulurent la marier malgré elle, et espérant que le Seigneur lui accorderait le mérite de la patience dans cet état, elle finit par céder à leurs désirs. Son mari était grossier, et l'accablait souvent d'injures et de mauvais traitements ; mais ce n'était pas la seule croix que la pauvre femme eût à porter ; son époux joignait à cette grossièreté une conduite déréglée et impie ; ses voisins venaient, sous prétexte de la consoler, lui raconter les infidélités de son mari. Mais cette femme chrétienne l'excusait de son mieux, supportait courageusement cette épreuve, et cachait les blessures faites à son cœur, sous un air calme et gracieux.

Après quelques années de désordre, son mari périt misérablement, et lorsqu'on annonça sa mort à son épouse, elle le pleura sincèrement, et se soumit aux jugements de Dieu. Peu après, elle perdit également son fils, âgé de sept ans, et comme ses amis voulaient l'engager à se marier une seconde fois, elle répondit qu'elle avait fait vœu de chasteté, et qu'on devait s'abstenir de tout ce qui pourrait la détourner de ses engagements. Elle embrassa dès lors un genre de vie austère, mortifia son corps par des disciplines et le cilice, jeûna au pain et à l'eau, secourut les pauvres, dormit sur une planche, et s'appliqua de plus en plus à la méditation. Souvent elle passait la nuit au chevet des malades, et surtout auprès d'une pauvre femme qui était atteinte d'une maladie contagieuse.

Pendant qu'elle se livrait à ces œuvres de miséricorde, un procès la priva de tous ses biens, et elle fut assez heureuse de trouver l'hospitalité chez une pauvre veuve ; mais sa patience ne se démentit pas, et pardonnant généreusement à ses ennemis, elle se soumit à la volonté de Dieu dont la Providence pourvoyait à ses besoins. Bientôt elle fut rétablie dans la possession de ses biens ; cette nouvelle ne lui causa pas une grande satisfaction, car comme elle connaissait par expérience la fausseté du monde, elle avait résolu d'embrasser la vie religieuse ; enfin, malgré les obstacles que le démon s'efforçait d'apporter à l'exécution de son projet, elle reçut le saint habit, à l'âge de quarante ans, chez les Clarisses de Belvis, et en peu de temps elle devint une parfaite religieuse. Elle s'infligeait la discipline trois fois par semaine, se soumettait

aux pénitences publiques, portait une chaîne de fer, et obéissait à tout ce que ses supérieurs lui commandaient. Elle servait ses sœurs avec une tendre charité, et marchait toujours nu-pieds, quoique ce ne fût pas la coutume dans ce couvent ; elle aimait beaucoup le cantique de Zacharie, père de saint Jean-Baptiste, et souvent elle en méditait les paroles. Elle vécut pendant vingt-huit ans dans le cloître, au milieu de souffrances indicibles ; mais les peines physiques ne pouvaient troubler la paix de son cœur, ni affaiblir en elle l'amour de la mortification. Enfin le Seigneur acheva de la purifier par une maladie de six mois ; trois jours avant sa mort on l'entendit répéter à plusieurs reprises ces paroles : « Quelle heureuse nouvelle ! voici le moment qui arrive où je m'unirai à mon Fiancé ». Les religieuses comprirent par là que le Seigneur lui avait révélé le jour de sa mort. Elle rendit le dernier soupir le 24 décembre 1620, à l'âge de soixante-huit ans. Son visage brilla d'un éclat céleste, et de son corps se répandit une odeur céleste qui remplit le chœur. Les fidèles, persuadés de sa sainteté, se disputèrent des lambeaux de ses vêtements, et obtinrent plusieurs miracles par son intercession.

Béatrix du Saint-Sacrement, originaire d'une illustre famille de Plaisance, commença dès le sein de sa mère à faire présager quelle serait sa perfection future. Pendant son enfance, elle se faisait remarquer par sa simplicité, sa modestie et son zèle pour la mortification. Elle se levait la nuit, même pendant l'hiver, pour méditer

sur les souffrances de Notre-Seigneur, et il semblait que son corps se réchauffait par la ferveur de son âme ; son occupation la plus ordinaire était de peindre ; mais elle savait se sanctifier dans ce travail.

Lorsqu'elle eut atteint l'âge de vingt et un ans, la comtesse d'Oropesa la prit en qualité de dame d'honneur, et, pour plaire à ses parents, la pieuse fille accepta, d'autant plus qu'elle espérait embrasser plus facilement la vie du cloître par ce moyen. Elle se figurait que la comtesse était son abbesse, et la gouvernante des dames d'honneur, sa maîtresse ; et elle leur obéissait en toutes choses. Elle vivait comme une religieuse ; cependant elle désirait retourner chez ses parents pour des raisons particulières, et comme elle craignait un refus, elle pria le Seigneur de lui faire connaître sa volonté : une voix céleste lui répondit : « Restez où vous êtes », et alors elle se soumit. Comme elle avait une chambre séparée des autres, et qu'elle s'y livrait à la prière et à la mortification, le démon essaya souvent de l'effrayer et de la distraire ; mais Béatrix invoquait le saint Nom de Jésus et continuait de s'entretenir avec Notre-Seigneur, qui la récompensait souvent de sa ferveur par des consolations célestes. C'est ainsi qu'il lui apparut le jour de Pâques, dans toute la splendeur et l'éclat de sa résurrection : de la plaie de son côté s'échappait un rayon qui vint frapper le cœur de Béatrix, et dès ce jour-là elle ressentit la blessure de l'amour divin.

Une dame du palais dont le fils, animé de mauvaises intentions, voulait partir pour les Indes, vint lui demander avis ; celle-ci, ayant recommandé cette affaire

à Dieu, l'engagea fortement à le retenir auprès d'elle ; mais tout fut inutile : quelque temps après, on apprit que ce jeune homme avait été surpris par les Indiens, et que son corps avait été mis en pièces ; à cette nouvelle, sa mère comprit que Béatrix avait connu par une révélation le malheureux sort de son fils, et que c'était pour ce motif qu'elle s'était opposée si fortement à son voyage.

Bien que la pieuse servante de Dieu vécût dans la pratique de toutes les vertus, elle se sentait attirée vers le cloître ; et comme le Seigneur l'appelait à l'état religieux, elle entra chez les Clarisses de Belvis. Sa ferveur augmenta en même temps qu'elle recevait les enseignements de ses supérieures, et bientôt elle surpassa toutes ses compagnes par ses jeûnes et ses mortifications. Après avoir été chargée pendant onze ans du soin de la cuisine, et d'éveiller ses sœurs pour les Matines, elle fut nommée maîtresse des novices, et s'efforça de les former à la pratique des vertus religieuses, et surtout de l'oraison, dont elle faisait remarquer les délices.

Souvent le Seigneur la récompensait de son zèle par des faveurs célestes. Un jour, en méditant sur le mystère de la très-sainte Trinité, elle aperçut un triangle immense, au milieu duquel brillait un œil plus éclatant que cent soleils, et la vue de ce spectacle incomparable la remplit d'un tel ravissement, qu'elle s'écria à haute voix : « Tirez le rideau, mon Dieu, je n'en puis plus ; ma faiblesse ne peut supporter une si grande lumière ».

Une autre fois, pendant la Messe, elle vit le Fils de

Dieu entouré de lumière, et elle ne put cacher son étonnement. Le jour de Noël, elle entendit, pendant qu'elle contemplait le mystère de la naissance de Jésus-Christ, une voix qui lui disait : « Fermez vos yeux aux « choses de la terre, et vous verrez ce que vous dési-
« rez » ; aussitôt elle aperçut le divin Enfant dans les bras de Marie, et saint Joseph à côté d'elle.

Elle connut souvent, par révélation, l'état intérieur des consciences et les besoins spirituels et corporels du prochain. Un vieillard qui la connaissait étant venu se recommander à ses prières pour une affaire importante, elle invoqua le Seigneur et aperçut auprès de lui un serpent horrible qui cherchait à l'entraîner dans l'enfer : alors elle le rassura contre ses tentations qui cessèrent aussitôt. Un homme marié, qui maltraitait sa femme parce qu'il était épris d'une autre personne, reçut d'elle une lettre pressante qui le décida enfin à se convertir. Elle ramena au bien de la même manière un adultère qui avait conçu un profond dégoût pour son épouse légitime et ses enfants.

Sa charité s'étendait aussi aux âmes du purgatoire, et souvent elle savait par révélation quels étaient leurs besoins et pourquoi elles avaient à souffrir. Elles lui apparaissaient fréquemment et venaient se recommander à ses prières. Un jour, après la mort d'un bourgeois de la ville, on entendit un grand bruit dans le chœur, et on aperçut une flamme très-brillante au-dessus de l'église : Béatrix continua de prier, après Matines, pour le repos de cette âme qui vint lui demander son secours : après qu'elle eut sollicité sa délivrance pendant quelque temps, les apparitions ces-

sèrent, comme la vénérable religieuse l'avait prédit à ses sœurs.

Béatrix avait également reçu le don de sagesse, et souvent elle expliquait les passages les plus difficiles de la sainte Ecriture, selon le sens littéral ou spirituel, sans recourir à aucun livre. Sur la fin de sa vie, elle était presque continuellement plongée dans les ravissements et la contemplation des mystères. Elle mourut saintement en 1622.

Anne de Saint-Joseph, élevée par la comtesse d'Oropesa, vivait dans son palais, comme une religieuse, et chaque jour elle s'appliquait à la méditation et à des lectures pieuses. Comme ses vertus la faisaient chérir du comte et de la comtesse, leurs vassaux et les pauvres venaient souvent lui exposer leurs besoins, afin qu'elle intercédât pour eux auprès de ses maîtres, et elle obtenait facilement tout ce qu'elle leur demandait. Pendant une maladie très-dangereuse qui la conduisit aux portes du tombeau, saint François lui apparut et lui dit, pour la consoler, qu'elle serait Clarisse. Elle fut aussitôt guérie et entra peu après au monastère de Belvis. Elle jeûnait pendant huit jours, se fouettait jusqu'au sang et multipliait ses prières toutes les fois qu'elle devait célébrer quelque fête de Notre-Seigneur. Dieu la comblait souvent de ses faveurs lorsqu'elle méditait : une nuit, elle entendit une voix qui lui disait : « Vous mourrez bientôt ». Elle se soumit sans peine à la volonté divine, et quelques jours après elle était atteinte d'une fièvre si violente, que le médecin

lui annonça sa mort : alors elle chanta le *Te Deum*, reçut les derniers sacrements, et embrassant le crucifix, « Seigneur », dit-elle, « s'il vous plaît, que la mort « arrive ». Elle expira en disant ces mots, le 29 août 1618.

Jeanne d'Oropesa fut d'abord Conceptionniste dans le monastère de cette ville : puis elle vint fonder à Guadalcanal un monastère de Clarisses avec quelques autres religieuses. Après avoir travaillé pendant quelques années à implanter la Règle de Sainte-Claire dans ce nouveau monastère, elle fut envoyée à Alanis, pour réformer les religieuses, et enfin elle vint habiter à Belvis. Ses austérités l'avaient tellement affaiblie, qu'elle ressemblait à un cadavre ambulante. Elle restait ordinairement au chœur après Matines, pour prier jusqu'à l'heure de Prime. Une nuit, dans sa cellule, elle aperçut sur le lit d'une de ses sœurs une croix surmontée d'une grande lumière, et Dieu lui révéla que cette religieuse aurait de grandes tentations à vaincre ; mais qu'il l'en récompenserait largement, si elle était fidèle : aussitôt elle alla lui raconter cette vision, et cette pieuse fille fut très-étonnée d'entendre Jeanne lui révéler des choses très-secrètes sur sa conscience. Une autre fois, après Matines, elle vit un globe de feu sur le cimetière commun des religieuses, et comme elle désirait connaître la raison de ce prodige, il lui fut répondu qu'un débiteur du monastère n'avait pas payé une certaine somme quand il le pouvait, et qu'étant mort dans la pauvreté sans pouvoir s'acquitter de sa dette, il demandait aux religieuses de lui

pardonner : Jeanne s'empessa de les réunir pour obtenir d'elles la remise entière de ce qu'il leur devait, et cette âme fut délivrée. Comme elle avait réussi une autre fois à calmer la haine de deux vieilles religieuses, ses ennemies acharnées, le démon se vengea sur elle de cette réconciliation et l'accabla de coups très-violents : au bruit qu'ils faisaient autour d'elle on accourut, et on la releva presque morte. Elle eut encore beaucoup d'autres combats à soutenir ; mais elle en reçut la récompense dans le ciel vers l'année 1600.

Thérèse de la Croix, née à Plaisance, et Clarisse au monastère de Belvis, fut éprouvée pendant son noviciat par une sécheresse et des tentations horribles ; mais son courage ne se démentit pas, et elle ne cessa de s'appliquer à la pratique de la méditation. Après sa profession, elle fut tourmentée par des doutes sur les mystères de la foi, dont elle triompha heureusement : les faveurs qu'elle recevait dans la prière lui faisaient désirer de souffrir davantage, et enfin ses vœux furent exaucés : elle tomba dangereusement malade le jour de l'Immaculée Conception ; son corps ne fut bientôt plus qu'une plaie, tandis qu'une fièvre brûlante la consumait intérieurement ; mais le souvenir de la Passion fortifiait son âme et, de temps en temps, elle baisait un crucifix placé sur sa poitrine. Elle mourut le 24 mai de l'année 1615. On s'arracha des lambeaux de ses vêtements : son cousin obtint son voile et s'en servit pour obtenir plusieurs guérisons.

Marie de Sainte-Anne avait reçu dès son enfance, l'habit religieux dans ce même monastère et ignorait complètement ce qu'était le monde. Religieuse parfaite, elle fut, pendant de longues années, maîtresse des novices, qui profitèrent admirablement de ses leçons et de ses exemples. Ardente pour la prière, elle ne prenait jamais de repos après Matines, afin de se livrer plus entièrement à la pratique de l'oraison. Dieu l'honora du don de prophétie. Ses mortifications la rendirent malade, et pendant deux ans elle fut obligée de rester au lit; mais sa patience ne se démentit pas un seul instant. Sa dernière heure fut consolée par la visite de saint Etienne, son patron de prédilection : elle expira doucement vers l'année 1610.

(Chron. de la prov. des Saints-Anges.)

VINGT-CINQUIÈME JOUR DE DÉCEMBRE

—

LE BIENHEUREUX BENTIVOGLIO

1232. — Pape : Grégoire IX. — Roi de France : Saint Louis.

SOMMAIRE : Sa sainteté est prédite par le démon. — Charité héroïque pour un lépreux.

La province de la Marche, en Italie, fut honorée au premier siècle de l'Ordre par la sainteté et les miracles du bienheureux Bentivoglio. Ses parents, Girald et Albasio, appartenaient l'un et l'autre à une grande noblesse; mais sa mère étant stérile et laide de figure,

vivait séparée de son mari. Pendant que cette dame supportait avec patience cette épreuve, elle vint un jour à Saint-Séverin pour assister à l'exorcisme d'un énergumène : quand elle parut dans l'église, le démon s'agita dans le corps du possédé et poussa des cris effrayants. Pressé par les questions qu'on lui adressait, il répondit : « Cette femme se réconciliera bientôt « avec son mari, et ils auront plusieurs enfants, dont « l'un sera un grand Saint ». Bien qu'on ne doive pas ajouter foi aux paroles des énergumènes, et que l'esprit de ténèbres ne puisse prédire les choses futures, Dieu lui permet quelquefois d'annoncer l'avenir, et il voulut dans cette circonstance consoler cette dame affligée. Peu de temps après, en effet, les deux époux se rapprochèrent l'un de l'autre, et ils eurent plusieurs enfants : deux filles, Palma et Pacifica, qui consacrèrent à Dieu leur virginité dans un couvent de Clarisses, et quatre fils, Bentivoglio, Bonaventure et Antoine qui embrassèrent la vie religieuse chez les Franciscains : le quatrième, nommé Bonaspène, eut également quatre fils qui furent tous Frères Mineurs. Bentivoglio, fils aîné de Girald et d'Albasie, fut attiré dans l'Ordre de Saint-François par les prédications du vénérable Paul de Spolète.

Sa vertu ne tarda pas à briller d'un vif éclat : il était appliqué à la prière et à l'oraison ; souvent même Dieu le récompensait de sa piété par des faveurs célestes, et on le vit plusieurs fois élevé dans l'air au milieu des arbres plantés dans le jardin du couvent. Son amour pour les pauvres malades était extraordinaire : tandis qu'il donnait ses soins à un lépreux qui

habitait près du couvent de Trabe-Bonante, il reçut l'ordre d'aller habiter dans un couvent voisin; mais craignant que cet infortuné ne restât privé de tout secours, il le prit sur ses épaules pour l'emmener avec lui : parti au lever de l'aurore, il arriva au couvent de San-Vicino avant que le soleil parût, bien qu'il eût à parcourir une distance de plus de cinq milles, et il est à croire que sa charité lui donna des ailes, ou que les anges l'aidèrent à porter son précieux fardeau. Ce miracle est rapporté par le vénérable Léon Valvafori, archevêque de Milan. Il opéra un grand nombre de merveilles et s'endormit dans le Seigneur le 25 décembre 1232 au couvent de Saint-Séverin. De toutes parts on accourut pour vénérer ses restes, et même lorsqu'il fut déposé dans le tombeau, les fidèles ne cessèrent pas de venir l'invoquer : on lui attribue un grand nombre de guérisons : des aveugles, des muets, des boiteux, des paralytiques, des malades de toutes sortes lui durèrent leur rétablissement. L'auteur de sa vie ajoute que de son temps son corps ne portait encore aucune trace de corruption; sa main droite était exposée à la vénération publique le troisième dimanche de Carême.

Le curé de Saint-Séverin, qui avait été l'heureux témoin d'une de ses extases, résolut d'entrer dans l'Ordre, et après avoir donné tout ce qu'il possédait, il reçut l'habit religieux : il imita son saint compatriote dans ses vertus, et mérita par ses miracles la réputation d'un saint Franciscain. Son corps repose dans l'église du couvent de Muro, dans la province de la Marche.

LE VÉNÉRABLE JACOPONE

1306. — Pape : Clément V. — Roi de France : Philippe IV.

SOMMAIRE : Son ambition et son amour des plaisirs dans le monde. — Il est converti par la sainteté de son épouse mourante, et il embrasse la Règle du Tiers Ordre. — Il cherche à se faire mépriser du monde. — Il se fait religieux. — Ses maximes touchant la perfection. — Ses mortifications. — Sa patience. — Il connaît d'avance le jour de sa mort.

Le vénérable Jacopone était de Todi, petite ville de l'Ombrie en Italie. Descendant de la famille des Benedetti, il reçut au saint baptême le nom de Jacques, qui fut changé plus tard par dérision en celui de Jacopone. La mort prématurée de son épouse fut l'occasion dont Dieu se servit pour lui faire ouvrir les yeux sur les dangers du monde et l'amener à la pratique de la perfection évangélique. Pendant sa jeunesse, il s'était appliqué à l'étude du droit, et avait conquis par son travail et son talent le titre de docteur. Sa science et son éloquence, son adresse et son habileté dans les plaidoiries l'avaient placé au rang des avocats les plus distingués de son temps; mais l'ambition et l'amour des plaisirs lui avaient fait oublier la véritable gloire, celle de la vertu et de la sainteté. Pour élever encore plus haut l'honneur de sa famille par l'éclat de la richesse, il avait épousé une jeune fille, riche et belle, mais dont la piété faisait le plus solide ornement : pour plaire à son mari dans ses caprices mondains, elle portait des parures éclatantes et des bijoux de prix; mais les soins qu'elle apportait à sa toilette ne lui faisaient point oublier ce qu'elle devait

à Dieu, et sous les apparences de la vanité, elle cachait des mortifications que le divin Maître seul connaissait. Pendant que notre avocat voguait à pleines voiles sur la mer du monde, sans penser aux écueils dont elle est semée, son épouse fut invitée à assister à une représentation amusante, avec d'autres dames de son rang : au moment où toute cette société se livrait à la joie, les gradins sur lesquels les spectateurs étaient assis, s'écroulèrent, et un grand nombre de personnes furent écrasées dans leur chute. A cette nouvelle, Jacopone accourut et retrouva son épouse privée de tout sentiment, mais respirant encore : il la fit transporter dans une maison voisine, où elle expira presque aussitôt. En lui enlevant ces parures brillantes qu'il lui faisait porter, Jacopone fut surpris de trouver sur elle un cilice, et cette vue le fit réfléchir sur les vertus de l'épouse qu'il venait de perdre : c'était comme une voix sortant du tombeau, qui lui prêchait le renoncement et lui reprochait vivement son ambition et son amour du plaisir. Hors de lui-même et ne sachant que dire, il fuyait la société des hommes, et pendant qu'on attribuait sa tristesse au chagrin d'avoir perdu cette vertueuse compagne, la grâce divine pénétrait son cœur et le remplissait d'un vif repentir pour sa vie passée : c'est ainsi que se réalisait encore une fois le mot de saint Paul : « Un mari infidèle est sanctifié par « une femme fidèle ».

Comprenant mieux qu'il n'avait fait jusque-là sa légèreté et le vide des choses terrestres, il changea complètement sa manière de vivre ; il comprit comment la beauté de sa femme, flétrie par la mort, avait

trompé ses yeux, et le souvenir de ses vertus si bien cachées le fit rougir de honte, en pensant qu'une faible femme avait assez de courage pour mortifier son corps, tandis que lui n'avait cherché que la satisfaction de ses sens. Il lui semblait qu'il s'était forgé des chaînes pour se rendre l'esclave des vanités du monde; mais en considérant à quels dangers son salut éternel avait été exposé, il résolut de combattre sous l'étendard de la croix contre les ennemis de son âme avec un courage d'autant plus grand qu'il avait plus follement embrassé les maximes du monde. Il commença par rechercher la solitude, quitta sa charge et l'étude du droit, pour s'appliquer uniquement à se vaincre lui-même et à soumettre ses passions sous l'empire de la raison. Il vendit tous ses biens, en donna le prix aux pauvres, et se revêtant d'un habit grossier ceint d'une corde, il s'engagea dans le Tiers Ordre de Saint-François. Comme son amour pour la solitude et le silence, son éloignement des conversations frivoles et la gravité de ses habitudes étaient attribués à son chagrin, on crut que la mort de son épouse avait affaibli sa raison, et bien loin de détruire cette fausse opinion, il fit tous ses efforts pour mériter le mépris des hommes. Il allait chaque jour dans les églises, et après avoir longuement pleuré ses péchés, il se rendait sur les places publiques pour s'attirer les railleries de la foule : les personnes intelligentes ne savaient elles-mêmes que penser : voyant d'un côté des indices de folie, et de l'autre des preuves de sainteté, elles ne savaient à quel jugement elles devaient s'arrêter.

Ses amis, témoins d'un changement si complet, et voyant que toute la ville s'entretenait de ses extravagances, rougirent de lui et cherchèrent toutes sortes de moyens pour le ramener à ce qu'ils appelaient de meilleurs sentiments ; mais bientôt, s'apercevant que leurs tentatives étaient inutiles et qu'il persévérerait dans sa manière de vivre, ils l'abandonnèrent pour lui laisser la liberté de se conduire à sa guise. C'était là une première victoire. Jacopone s'étudia ensuite au mépris de lui-même, et pour y arriver, il s'efforça par tous les moyens possibles d'attirer sur lui les railleries du monde. Un jour que, sur le marché, on offrait au public le spectacle d'une comédie intéressante, il se dépouilla de ses habits jusqu'à la ceinture, prit sur son dos la selle d'un mulet, mit un frein à sa bouche, puis il parut devant les spectateurs, marchant sur les mains et les pieds, comme les bêtes, pour détourner leur attention et attirer sur sa personne toutes sortes de moqueries. Cette excentricité frappa tout le monde d'étonnement. Cependant les principaux habitants de la ville, remarquant qu'à ce mépris de son rang il joignait de rigoureuses pénitences, commencèrent à lui rendre leur estime : n'était-ce pas, en effet, un beau spectacle de voir cet homme, autrefois si riche et si distingué par ses talents, si ambitieux et si rempli d'orgueil, rechercher les humiliations au point de faire croire qu'il avait perdu l'esprit ?

Jacopone mettait toute son adresse à se faire mépriser ; mais personne ne secondait mieux ses désirs que les jeunes gens : car ils le poursuivaient dans les rues, lui lançaient des pierres, et souvent le frappaient

cruellement ; mais notre saint supportait leurs mauvais traitements avec la même indifférence que s'il eût été une pierre insensible, et il croyait expier ainsi son ancienne ardeur pour les plaisirs et les compliments flatteurs du monde.

Les habitants de la ville recherchaient sa société pour se moquer de lui et en faire leur bouffon ; mais quelques-uns, comprenant mieux les motifs qui l'inspiraient, profitaient de ses conversations ; car il avait soin de mêler à ses paroles insensées des réflexions très-justes sur la gravité du péché et sur le mépris de soi-même. Un bourgeois de Todi, ayant acheté un poulet, aperçut Jacopone sur le marché et le pria de le porter de suite dans sa maison. Le serviteur de Dieu promit de s'acquitter de cette commission, et au lieu de se diriger vers sa demeure, il se rendit à l'église des Franciscains, où cet homme possédait un caveau de famille ; il en ouvrit la porte et y déposa le poulet. Lorsqu'il rentra chez lui, notre bourgeois ne trouva point son volatile et courut chez le prétendu insensé. « J'avais raison de me défier de vous », lui dit-il ; « je vous avais prié de ne pas me tromper, selon votre habitude ; mais c'est ma faute si j'ai eu confiance dans un fou ». Le saint lui répondit qu'il avait tort de se plaindre et qu'il avait fait ce qu'il lui avait demandé. — « Et où avez-vous mis le poulet que je vous avais donné ? — Je l'ai porté dans votre demeure. — Est-ce possible ? Je sors de chez moi, et mes serveurs m'ont assuré qu'ils n'avaient rien reçu. — Suivez-moi », reprit Jacopone, « je vous montrerai que je l'ai bien déposé dans votre maison ». Puis il le

conduisit à l'église, et ouvrant la porte du caveau : « N'est-ce pas ici votre demeure », lui dit-il, « pouvez-vous encore m'accuser d'infidélité ? » Le bourgeois se retira très-édifié, car il avait compris que le serviteur de Dieu avait voulu lui rappeler la pensée de sa dernière demeure.

Jacopone vécut pendant dix ans de cette vie pauvre et insensée, s'appliquant à des œuvres plus dignes d'admiration qu'imitables : ce fut ainsi qu'il étouffa dans son cœur les derniers germes d'orgueil et d'ambition, d'amour-propre et de concupiscence : les railleries qu'il eut subir, les mauvais traitements dont il fut l'objet, furent pour lui des occasions d'exercer sa patience et de mortifier les mauvaises inclinations de la nature corrompue. Mais voyant que ce genre de vie ne lui laissait aucun repos, et qu'il n'aurait pas moins de mérites à se soumettre à la volonté d'un supérieur et à servir Dieu sous le joug de l'obéissance, il résolut d'embrasser la vie religieuse. Il était déjà tertiaire depuis dix ans, et pour entrer plus complètement sous la dépendance d'un maître, il demanda le saint habit ; mais il eut de grandes difficultés à vaincre pour l'obtenir : car, bien que les supérieurs de l'Ordre estimassent ses vertus, ils n'osaient pas cependant le recevoir, dans la crainte de déshonorer l'habit religieux en le donnant à un homme qui passait pour avoir perdu la raison. Pendant qu'on différait son admission de jour en jour, et qu'on éprouvait sa constance de diverses manières, Dieu lui inspira la pensée d'écrire un petit traité sur le mépris du monde, et les religieux qui lurent ce livre ne tardèrent pas à se con-

vaincre qu'il ne sortait pas d'un cerveau dérangé : son style était vif et clair, ses maximes étaient appuyées sur des textes de la sainte Ecriture. Reconnaissant alors que sa folie apparente était le fruit d'une véritable sagesse, ils se hâtèrent de l'admettre, et il choisit de préférence la condition de frère lai, afin de ne pas être élevé à la prêtrise.

A partir de son entrée dans l'Ordre, il parut un autre homme ; ses paroles et ses actes témoignèrent ouvertement qu'il ne voulait pas causer le déshonneur de son Ordre, et qu'il en avait fini avec ses excentricités. Il se livrait à des mortifications austères, comme s'il eût passé toute sa vie dans le désordre ; il jeûnait presque toujours au pain et à l'eau, et passait souvent plusieurs jours sans boire ni manger. Par humilité, il voulut conserver le nom de Jacopone, qui lui avait été donné par raillerie dans le monde, et il se chargeait avec empressement des fonctions les plus basses : le reste de son temps était consacré à la contemplation. Son expérience du monde et ses combats contre les attaques du démon lui avaient donné une science très-profonde des combats spirituels, et il disait souvent que l'homme a une quadruple guerre à soutenir : d'abord contre le monde, qui nous attaque par la vanité, les richesses, l'ambition et le goût des créatures : pour vaincre cet ennemi, disait-il, il faut la connaissance et le mépris de ses frivolités. Ensuite, contre les sens, qui se montrent rebelles à la raison, et pour les dompter nous avons besoin d'employer la violence et de les traiter en esclaves, de sorte que la vue d'une femme ne fasse pas plus d'impression sur

nous que celle d'un âne. Puis contre les mouvements intérieurs de jalousie, d'impatience et d'amour-propre ; on en triomphe par la prière et la méditation qui nous apprend la grandeur de Dieu et notre propre bassesse. Enfin, le plus terrible combat que l'homme ait à supporter en quelque sorte avec Dieu : une âme qui veut consacrer toutes ses puissances au Seigneur, qui se rappelle qu'elle a été créée à son image et à sa ressemblance, et que son divin Maître veut habiter en elle, doit s'appliquer à ne rien faire qui puisse choquer ses regards, et ne jamais sortir hors d'elle-même pour être prête à recevoir ses inspirations.

Il s'efforçait de mortifier ses sens par tous les moyens possibles. C'est ainsi qu'il mêlait de l'absinthe à tous ses aliments et il finit par avoir tellement ce goût à la bouche, que les mets les plus délicats n'avaient plus pour lui aucune faveur : il dut même y renoncer, parce que cette plante avait altéré sa santé, et que son estomac ne pouvait plus rien digérer. Lorsqu'il croyait avoir mangé quelque chose avec trop d'appétit, il se condamnait à un travail pénible ; puis se plaçant devant des aliments grossiers, il demandait à son corps s'il avait encore quelque désir de gourmandise. Mais ces restes d'inclinations naturelles disparurent bientôt, et il remercia Dieu d'avoir éteint en lui tout appétit naturel et de ne lui avoir laissé de goût que pour chercher à le posséder. Sachant que de tous nos sens la langue est la plus redoutable, non-seulement à cause de la gourmandise, mais surtout à cause du bavardage, il aimait le silence comme le meilleur rempart contre le péché : pour se vaincre sous ce rapport, il

imita le vénérable Juniper et passa comme lui six mois sans dire un mot. Bien que, pendant sa vie dans le monde, il eût montré par ses folies combien il se méprisait lui-même, il ne cessait pas néanmoins de demander les lumières de l'Esprit-Saint pour avancer de plus en plus dans la connaissance de lui-même, et souvent il s'écriait en soupirant : « Seigneur, mon Dieu, qui êtes-vous ? qui suis-je ? » C'était une des paroles qu'il avait apprises de saint François. Sa prière fut exaucée, et bientôt la persuasion de sa bassesse lui fit faire les plus grands progrès dans la vertu. En considérant que Dieu est le souverain bien, il l'aima d'une manière plus parfaite, non par crainte de l'enfer ou dans l'espérance de la récompense éternelle, mais parce qu'il est la bonté infinie et seul digne de tout amour : puis tournant ses regards sur son propre néant et réfléchissant sur ses péchés, se rappelant que Dieu s'est fait homme et a souffert par amour envers une créature si misérable, il tournait sa haine contre lui-même, se regardait comme le rebut du monde et rougissait de paraître devant les hommes : il craignait que ses paroles et ses actions ne fussent un fardeau pour son prochain et une occasion de scandale pour les âmes simples. Quand on lui demandait pourquoi il fuyait ainsi la société, et s'il avait du dégoût pour ses frères, il répondait qu'il était très-étonné de ce qu'on le supportât et qu'on ne le bannît pas des villes et des bourgs où il entra. « Chacun », disait-il, « doit se mépriser au point de croire qu'il mérite la haine de tous les hommes et qu'il est indigne de leur société : c'est ainsi que nous faisons des progrès dans

« la douceur et dans la correction du prochain. De
 « même que l'amour-propre est la source de tous les
 « péchés, et la ruine de la perfection, ainsi le mépris
 « de nous-même est la semence de toutes les vertus
 « et la mort du péché. L'homme ne doit pas seulement
 « se haïr, mais désirer que les autres le haïssent :
 « cette haine est le partage de tous ceux qui s'étudient
 « à se bien connaître eux-mêmes : car celui qui voit
 « beaucoup de mal et peu de bien dans sa personne,
 « croira sans peine qu'il mérite le mépris, et se ré-
 « jouira de ce que le prochain connaît sa bassesse : si
 « la jalousie, l'ambition, l'orgueil et les autres péchés
 « sont étouffés dans nos cœurs, nous y trouverons bien
 « vite les germes de toutes les vertus et surtout de la
 « patience ».

Ses ravissements étaient presque continuels, et souvent dans ses transports il chantait d'une voix émue les vers qu'il avait écrits : mais sa pâleur et sa faiblesse, jointes à une légère maladie, firent présumer qu'il n'avait plus désormais beaucoup de temps à vivre, d'autant plus qu'il était épuisé par la vieillesse et ses austérités.

Ses frères, craignant qu'il ne mourût promptement, l'engagèrent à recevoir les derniers sacrements ; mais il répondit que le moment n'était pas encore venu, et comme ils insistaient, il leur dit qu'il aurait le temps. Un Père, le voyant très-fatigué, lui fit remarquer que s'il mourait ainsi, on le regarderait comme un infidèle et un impie : à ce mot d'infidélité, Jacopone leva les yeux : « Je crois », dit-il, « aux trois personnes de la très-
 « sainte Trinité, à Jésus-Christ, le fils unique de Dieu,

« né de la Vierge Marie et mort sur la croix ». Et comme les religieux lui répondaient que cette profession de foi ne suffisait pas, et qu'il fallait de plus recevoir les derniers sacrements, il leur dit qu'il attendait son ami le Père Jean d'Alverne. Cette réponse les affligea beaucoup, parce que ce religieux se trouvait alors dans un couvent très-éloigné, et qu'ils ne pouvaient le faire venir à temps : aussi redoublèrent-ils leurs instances ; mais tout fut inutile : le serviteur de Dieu ne les écoutait pas ; il se mit à chanter un de ses cantiques et à exciter son âme à la venue de son bien-aimé. Lorsqu'il eut fini, on aperçut deux religieux qui arrivaient : c'étaient le Père Jean d'Alverne et son compagnon. Ce vénérable frère avait été averti par une révélation de la maladie de son ami, et il s'était empressé d'accourir pour consoler ses derniers instants.

Lorsque ces deux saints religieux eurent passé quelques instants à s'entretenir des merveilles célestes, Jacopone reçut les derniers sacrements, puis se mit à chanter son cantique : « Jésus notre espérance , « l'époux de notre cœur ». Ensuite il exhorta ses frères à la pratique des vertus religieuses : enfin il leva les yeux et les mains vers le ciel en disant avec un profond soupir : « Seigneur, je remets mon âme entre vos « mains » ; et il expira : c'était le 25 décembre 1306, au moment où le prêtre, célébrant la Messe de minuit, commençait le chant du *Gloria in excelsis*. Ceux qui furent témoins de sa mort, crurent qu'il avait succombé, moins à la maladie, qu'à la violence de l'amour divin qui consumait son cœur. Son corps fut porté de Collazone à Todi et enterré dans l'église des Clarisses,

au milieu d'un concours immense de fidèles ; plus tard il fut exhumé et placé dans la sacristie du couvent des Frères Mineurs, et Dieu honora sa mémoire par un grand nombre de miracles. Ange Cœsio, évêque originaire de Todi, propagea le culte de son saint compatriote et lui érigea un magnifique tombeau en 1596. L'inscription rappelle sa vie en deux mots : « Ici reposent les ossements du vénérable Jacopone Benedetti, qui, insensé pour Jésus-Christ, par un artifice nouveau, trompa le monde et ravit le ciel ». Sa tête, déposée dans une belle châsse, est conservée avec les reliques de l'église, et son nom est honoré comme celui d'un patron de Todi.

Il a laissé un certain nombre de poésies en italien et en latin. La plus connue de celles qu'il composa dans cette dernière langue, est celle qui traite de la vanité du monde : *Cur mundus militat sub vanâ gloriâ* ; elle est imprimée dans un grand nombre de livres sans nom d'auteur. On lui attribue aussi le *Stabat Mater dolorosa*. On conserve de lui des lettres sur des sujets de piété, et on y remarque une véritable science. Le Père François Tresati a réuni ses vers et les a divisés en sept petits livres selon les sujets qu'il a traités : ils ont été imprimés avec ses remarques en 1558 à Rome et en 1617 à Venise. Ces divers écrits indiquent un esprit cultivé, mais qui semble affecter un style négligé ; il emploie les expressions les plus vulgaires de Sicile, de Calabre, de Naples et de Toscane, afin de se faire mépriser dans ses ouvrages comme il l'avait cherché par sa folie apparente dans le monde : et cependant il avait été formé dans sa jeunesse à la belle littérature

latine et italienne, et si l'on retrouve en lui quelques grossièretés de langage, il faut se rappeler, en voyant les traits piquants qui abondent dans ses ouvrages, que ce qui est folie aux yeux du monde est sagesse devant Dieu.

(WADDING et PISAN.)

LE PÈRE JEAN PASCAL

1552. — Pape : Jules III. — Roi de France : Henri II.

SOMMAIRE : Sa vocation. — Son zèle pour établir les Frères Mineurs Déchaussés en Espagne. — Ses voyages à Rome. — Il fonde quelques couvents très-austères. — Sa mortification. — Ses vertus. — Il prédit sa mort.

Né à Xérès de la Frontera, en Espagne, ce zélé défenseur de la Règle séraphique apprit de son père le métier de cordonnier ; mais comme ses parents désiraient qu'il s'appliquât à l'étude, il apprit le latin, et il aurait fait des progrès beaucoup plus considérables dans cette langue, s'il n'avait cédé aux instances de camarades très-légers. Cependant le jeu était sa plus grande faute, et pendant qu'il perdait ainsi son temps, Dieu toucha son cœur au sortir d'une soirée de dissipation en lui faisant remarquer le son de la cloche qui appelait les religieux Franciscains à Matines. La voix intérieure fut si puissante qu'il résolut de se corriger et de ne servir désormais que le Seigneur. Craignant que ces bonnes résolutions ne fussent réduites à néant par ses anciens amis, il se rendit à Robleda où il avait quelques parents. Ce fut là qu'il conçut le projet

d'embrasser la vie religieuse, et il reçut le saint habit au couvent de Hoyo, à quatre lieues de Robleda.

Comme la persévérance dépend souvent de la fidélité à une première grâce, Jean se vit bientôt comblé de faveurs et de lumières célestes, parce qu'il avait courageusement obéi à l'appel du Seigneur. Il avait donné tous ses biens aux pauvres, et il s'était distingué pendant tout son noviciat par une ferveur exemplaire ; cette même année, le vénérable Père Jean de Guadalupe établissait sa réforme des Frères Mineurs Déchaussés, et Jean, suivant l'exemple donné par plusieurs religieux de la province de Saint-Jacques, fit profession après un second noviciat dans cette nouvelle réforme. Il établit l'édifice de sa perfection sur le fondement de l'humilité ; il obéissait avec empressement, même aux Frères plus jeunes que lui, et s'appliquait de préférence aux travaux les plus humbles ; il se regardait comme le plus grand pécheur que la terre eût porté, et il déplorait amèrement le temps qu'il avait perdu dans le monde ; les austérités les plus rigoureuses ne l'effrayaient pas, parce que Dieu le prévenait par les bénédictions de sa douceur. Lorsqu'il fut élevé au sacerdoce et chargé d'annoncer la parole de Dieu, il montrait un très-grand zèle pour gagner des âmes à Jésus-Christ ; mais sa vie était une prédication plus éloquente encore que ses paroles. Après avoir vécu saintement dans la Custodie du Saint-Evangile, qui devint plus tard la province de Saint-Gabriel, il fut appelé, en 1517, au chapitre général de l'Ordre, à Rome, par le pape Léon X, et ce fut dans cette circonstance que les Conventuels furent séparés des Observants.

Comme tout son désir était de rétablir la rigueur primitive de la Règle, il se soumit au général des Conventuels, comme saint Pierre d'Alcantara l'avait déjà fait, dans l'espérance que les religieux seraient réformés, et que les Observants ne seraient pas gênés dans leurs desseins, et il revint en Espagne, muni de pleins pouvoirs signés du général et du pape pour fonder des couvents, admettre des religieux à la profession, et nommer des prédicateurs et des confesseurs. A son retour, il aborda dans la petite île de Saint-Simon, en Galice, ainsi nommée à cause d'une petite chapelle dédiée à cet apôtre, et trouvant cette solitude convenable pour l'exécution de ses projets, il y établit un petit couvent. Il y vécut pendant douze ans dans la pratique de toutes les vertus religieuses ; mais bien qu'il évitât le commerce avec les hommes, le bruit de sa sainteté se répandit au loin, et un grand nombre de religieux et de séculiers venaient le trouver comme un autre Jean-Baptiste et s'entretenir avec lui des intérêts de leur âme.

En même temps il redoublait ses mortifications et ses prières, pour obtenir du Seigneur qu'il l'aidât à triompher des difficultés qu'il prévoyait. Il avait soin de faire renouveler ses pouvoirs par les nouveaux généraux, dans l'espérance qu'il trouverait l'occasion de fonder d'autres couvents ; mais il ne tarda pas à remarquer qu'il manquait de religieux capables pour exécuter ses desseins, parce qu'il n'avait pas la permission de recevoir les Observants, et il fit un nouveau voyage à Rome, pieds nus, et mal vêtu ; le travail, le froid et la chaleur ne pouvaient

ralentir son zèle ; cependant plusieurs lui firent remarquer qu'il perdait son temps, parce qu'il n'avait pu obtenir une audience du souverain Pontife ainsi qu'il l'eût désiré. Le pape l'avait renvoyé au cardinal protecteur de l'Ordre, qui lui fit une longue opposition. Il resta six ans dans cette ville avant d'obtenir la permission qu'il sollicitait ; mais enfin son humilité et sa patience attirèrent l'attention de la cour romaine, et le souverain Pontife, espérant beaucoup de la réforme nouvelle, confirma, en 1540, les pouvoirs que les supérieurs lui avaient donnés ; peu après il le nomma commissaire apostolique de toutes les maisons qu'il fonderait et lui permit, par une bulle, de recevoir les Observants et les religieux des autres Ordres moins austères qui voudraient s'attacher à lui, quand bien même leurs supérieurs s'y opposeraient. Jean s'embarqua aussitôt pour l'Espagne, mais il fut surpris par une violente tempête ; les vagues couvraient le vaisseau, et les passagers n'attendaient plus que la mort ; les marchandises furent jetées à la mer, et chacun invoqua le secours du ciel ; les religieux entendaient les confessions ; mais le serviteur de Dieu espérait fermement qu'il échapperait à ce danger ; il se prosterna devant une image de la sainte Vierge, que le pape lui avait donnée, et promit d'établir un monastère en son honneur dans le port qu'ils rencontreraient. A peine eut-il formé ce vœu, que la tempête s'apaisa, et ses compagnons de voyage remercièrent le Seigneur du secours que leur avaient obtenu ses prières.

Ils abordèrent au port de Bayonne, en Galice, et le

Père Jean se mit aussitôt en rapports avec les magistrats de la ville pour exécuter sa promesse ; après quelques difficultés, il réussit selon ses désirs. Il fit venir de la province de Saint-Gabriel, dix-sept religieux dont plusieurs ne purent soutenir la rigueur du climat et succombèrent. Mais il ne tarda pas à recevoir des Observants et des Conventuels, qu'il établit dans ce nouveau couvent, situé à cinq lieues du premier, qu'il avait fondé à Saint-Simon. Ses frères vivaient dans une profonde solitude et pratiquaient l'humilité et une pauvreté rigoureuse. Les habitants du pays, qui n'avaient jamais vu de Frères Mineurs Déchaussés, se demandaient avec étonnement ce que signifiait un genre de vie si austère ; et quand on leur disait qu'ils n'avaient pas d'autre but que celui de gagner le ciel et de se rendre utiles au prochain, les uns riaient de leur folie, mais le plus grand nombre les regardait comme des Saints. Bien qu'ils évitassent avec soin la vue des hommes, l'éclat de leurs vertus ne pouvait demeurer dans l'obscurité, et les fidèles recherchaient leur société. A Bayonne, le Père Jean unissait la vie active à la vie contemplative ; il prêchait souvent, catéchisait les enfants, réconciliait les ennemis et était obéi comme un père par les religieux et les séculiers. Son visage vénérable, ses cheveux blancs, ses vertus le faisaient respecter de chacun, et personne n'osait en sa présence entretenir des conversations légères ; les débauchés s'enfuyaient dès qu'ils l'apercevaient. Il blâmait fortement les imprécations et le blasphème, qu'il appelait le langage du démon et des impies ; il allait souvent chez les riches pour leur

demander la part des pauvres , et il leur rappelait énergiquement que si Dieu les avait comblés des biens de la terre, c'était pour acquérir la vie éternelle. Il ne pouvait souffrir les pécheurs publics, et il réprimandait fortement du haut de la chaire ceux qui avaient résisté à ses exhortations secrètes.

En 1551, ayant reçu un grand nombre de religieux de la province de Saint-Gabriel, il établit un nouveau couvent à Vigo, sur la demande que lui en firent les habitants ; mais dans la fondation de cette nouvelle maison, il eut beaucoup de difficultés à vaincre, et fut obligé de faire sept voyages à Rome. Il marchait toujours pieds nus dans les montagnes escarpées de la Galice, où souvent personne ne peut monter, même avec de bonnes chaussures : il n'avait pour vêtements qu'un cilice, une tunique et un manteau d'étoffe grossière, une corde et une croix de bois suspendue sur sa poitrine. Son aspect rappelait très-bien celui des anciens ermites, et les hommes qui le rencontraient se mettaient à genoux pour lui baiser les pieds et les mains. Quelques personnes pieuses, touchées de compassion en le voyant marcher ainsi dans la neige, l'engageaient à modérer son ardeur pour la pénitence et à ne pas traiter si rigoureusement son corps usé par les fatigues et la vieillesse ; mais il répondait toujours que ses péchés méritaient de plus grands châtimens et qu'il connaissait bien les révoltes de son âne. Il couchait sur des sarments, avec une bûche pour oreiller et son manteau pour couverture ; il dormait peu et consacrait la plus grande partie de la nuit à la méditation et à la prière. Ses frères ne croyaient pas qu'il

lui fût possible sans miracle de vivre en mangeant si peu, et quand on l'engageait à prendre un peu plus de nourriture, il répondait qu'il en avait assez.

Il avait une tendre dévotion pour la sainte Eucharistie, et passait presque toute l'octave de la Fête-Dieu à genoux et en contemplation devant le tabernacle. Souvent il allait dans les paroisses voisines pour visiter les églises, nettoyer et orner les autels, et s'ingéniait pour les pourvoir de fleurs et d'étoffes précieuses. Il récitait son bréviaire avec beaucoup d'attention et aux heures fixées par l'Eglise, lors même qu'il était en voyage : quand il était surpris par la nuit dans la campagne, il allumait un cierge dont il protégeait la flamme contre le vent avec son manteau, afin de réciter Matines. Souvent il visitait les malades dans les hôpitaux ou dans leurs demeures, et leur rendait tous les services que réclamait leur état : il lavait leur linge, balayait leur chambre, et leur enseignait les vérités de la foi quand il remarquait leur ignorance. Il leur adressait des conseils salutaires, quelquefois de vifs reproches lorsque, pouvant travailler, ils préféreraient vivre dans l'oisiveté en mendiant. Il observait une très-grande modestie, principalement dans les maisons où il y avait des femmes, et quand il était obligé d'y passer la nuit, il avait soin de s'enfermer dans sa chambre, soit en poussant le verrou, soit en plaçant quelque meuble contre sa porte. Bien que dans le monde il se fût livré à la dissipation, il n'avait cependant jamais terni l'éclat de sa pureté, grâce à une protection particulière du Seigneur.

Il eut à souffrir de nombreuses contradictions pen-

dant qu'il travaillait à propager sa réforme ; mais sa patience et son courage ne se démentirent jamais, et avant de s'éloigner de ceux qui lui avaient causé de la peine, il voulait baiser leurs pieds. Un prélat de Galice, qu'il avertissait respectueusement d'un certain défaut, entra dans une grande colère et lui donna un soufflet devant les gens de sa maison ; alors Jean se mit à genoux et tendit l'autre joue : à cette vue, le prélat confondu le releva et l'embrassa tendrement : depuis ce jour il se montra très-dévoué pour ses frères et les traita avec beaucoup de charité ; c'est ainsi que la patience et l'humilité triomphent des résistances les plus obstinées.

Dans un de ses voyages, il remarqua que son compagnon était extrêmement fatigué, et il se présenta dans un couvent voisin pour demander la charité : le portier lui répondit d'attendre que les religieux fussent sortis du réfectoire : « Allez, mon fils », lui dit Pascal, « et priez votre supérieur d'envoyer à mon « compagnon la moitié de la livre de viande qu'on lui « envoie ». Lorsque le portier entra au réfectoire, le prieur recevait une livre de mouton, et remarquant cette coïncidence, il ne put s'empêcher de croire que ce religieux étranger était un saint ; il les fit entrer l'un et l'autre, et profita de cette circonstance pour adresser à ses frères une belle exhortation sur la pauvreté évangélique.

Le Père Alphonse de Manzanète ayant fondé, avec la permission du Pape, un couvent à Lorianà, le mit sous l'obéissance du Père Jean Pascal, dans la crainte que d'autres religieux ne s'en emparassent, et le ser-

viteur de Dieu vint y passer quelque temps, pour y former cette nouvelle communauté à l'observation entière de la Règle : quelques religieux des provinces voisines, frappés de la sainteté de cette réforme, vinrent habiter ces quatre couvents, qui furent érigés par le général en custodie, sous le nom de Saint-Pierre d'Alcantara, dans la province de Saint-Joseph, cette pépinière de saints, d'où sortit bientôt un si grand nombre de communautés ferventes. Le serviteur de Dieu quitta Loriania pour retourner à Saint-Simon ; mais il tomba malade à Rifana, en Portugal, vers la fête de Noël : « Depuis que je suis prêtre », dit-il à son compagnon, « je n'ai jamais manqué de célébrer mes « trois messes : j'espère encore faire la même chose « demain, puis nous partirons ». Le Frère qui l'accompagnait crut qu'il voulait continuer son voyage et essaya de l'en dissuader ; mais Pascal lui dit qu'il parlait de son départ pour l'autre vie. Dans la nuit de Noël, il récita son Bréviaire avec une grande attention, se confessa, puis après avoir dit ses trois messes, il rentra dans la maison où il avait reçu l'hospitalité. Il se mit ensuite au lit et demanda le cierge béni, parce que sa mort approchait. Son compagnon voyait bien qu'il était très-faible, mais ne croyant pas à un danger prochain, il voulut lui faire accepter un peu de nourriture : « Non, mon fils », lui répondit Jean, « il n'est « pas temps de manger, allez vite me chercher un « cierge, car le moment est venu ». Il le prit d'une main, tandis que de l'autre il tenait sa croix de bois : les habitants de la maison et d'autres personnes pieuses entouraient son lit : après quelques instants

de prière, il leur donna sa bénédiction et rendit doucement le dernier soupir : c'était le 23 décembre 1552. On n'avait encore enterré personne dans la grande chapelle, qui devint plus tard une église paroissiale, et on regarda comme un grand bonheur de posséder le corps du saint religieux pour l'y déposer. Les habitants du pays lui érigèrent un magnifique tombeau, et conservèrent le souvenir de sa sainte mort. On l'invoqua comme un grand ami de Dieu, et des guérisons miraculeuses vinrent augmenter la vénération qu'on avait pour lui. La croix de bois qu'il portait sur sa poitrine a été placée au-dessus du tabernacle.

(Chron. de la prov. de Saint-Joseph.)

LE FRÈRE LOUIS DE SALAMANQUE

1559. — Pape : Paul IV. — Roi de France : Henri II.

SOMMAIRE : Son ardeur pour la vie religieuse. — Ses vertus. — Esprit de prophétie. — Mortifications.

Ce saint Frère, né à Salamanque, en Espagne, fut tiré du monde par l'Esprit-Saint, avant qu'il pût en contracter la malice. Il abandonna ses parents et sa patrie, et vint trouver le provincial de la province de Saint-Gabriel, qui se trouvait alors dans les couvents les plus éloignés de l'Estramadure. Celui-ci lui objecta son extrême jeunesse et le jugea incapable de supporter les pénitences et les travaux des Frères. Louis se retira, le cœur plein de tristesse, mais ne perdit pas courage ; et en effet, quelques mois après il revenait demander le

saint habit. Renvoyé une seconde fois, il n'en devint que plus ardent : il refusa de retourner dans son pays et se mit au service d'un fermier, pour savoir s'il serait assez fort pour supporter les fatigues de la vie religieuse ; en même temps il s'appliqua au jeûne et à la prière, afin d'obtenir de Dieu la grâce qu'il sollicitait avec tant d'instances. Enfin il quitta son maître et revint s'offrir au supérieur : comme il venait de sortir, il courut après lui et ne tarda pas à l'atteindre. Le provincial, remarquant qu'il était très-fatigué, le repoussa durement : « Mon Révérend Père », lui dit alors Louis, « j'ai fait ce que je pouvais et ce que je devais : voici « la troisième fois que je vous demande l'habit de « Saint-François ; maintenant ma conscience est déchargée ; Votre Excellence rendra compte au Seigneur « de ce dernier refus ». Le provincial continua sa route sans dire un seul mot ; mais après avoir avancé de quelques pas, il se retourna, et voyant ce zélé postulant prosterné à terre, dans l'attitude de la douleur la plus profonde, il le releva, l'embrassa tendrement et l'emmena avec lui pour lui donner le saint habit dans le couvent le plus rapproché.

Il serait impossible de décrire la joie du jeune novice, quand il se vit au comble de ses désirs, et il remerciait Dieu presque continuellement du bienfait qu'il avait reçu. Il pratiquait tous les exercices de la réforme, comme s'il y eût été formé dès son enfance ; il regardait les services les plus bas comme un honneur que le divin Maître lui faisait. Aussi ne connaissait-il pas l'oisiveté, et il passait sa journée tout entière dans les travaux que lui imposait l'obéissance ; il ré-

servait la plus grande partie de la nuit à la prière intérieure, et il y fit de si grands progrès, qu'on le surprit souvent plongé dans de profonds ravissements et même élevé dans l'air. Il recevait avec une tendre charité les religieux étrangers, et il savait prévenir le Frère hospitalier pour leur laver les pieds ; quand leurs vêtements étaient mouillés, il les faisait sécher pendant qu'ils dormaient, ou leur en procurait d'autres. Chargé du soin de la cuisine après sa profession, il préparait chaque jour un grand pot de potage pour les pauvres, et les servait lui-même avec une tendre charité : il leur enseignait le catéchisme, les consolait dans leurs peines et les exhortait à la patience en leur rappelant que Notre-Seigneur avait choisi lui-même la pauvreté.

Il reçut ensuite les fonctions de jardinier, et se réjouit de pouvoir profiter de sa solitude pour se livrer à la prière. Les plantes, les fleurs et les fruits élevaient son âme vers Dieu, et il admirait dans la végétation la toute-puissance divine ; lorsqu'il était fatigué, il allait chercher un peu de repos dans la prière sous les arbres, puis il travaillait avec une nouvelle ardeur. Il fut aussi portier ; mais il demanda bientôt à être délivré de cette charge, parce qu'il se voyait obligé de s'entretenir avec les séculiers. Ses supérieurs, qui connaissaient ses vertus, le nommèrent gardien du couvent d'Altamira : l'humble Frère, effrayé de cet honneur, pria instamment le provincial de le décharger de cet office, parce qu'il se croyait incapable de le remplir ; mais, forcé par l'obéissance, il pria un prêtre de prendre soin du chœur, sous prétexte qu'il en était indigne, et se chargea du reste. Le zèle avec lequel il

s'acquitta de cette charge fut admirable, et ses Frères n'avaient qu'à prendre exemple sur lui : en même temps il continuait de vaquer au service de la cuisine et à l'entretien du jardin comme le moindre de tous. Au chœur et au réfectoire, il garda son ancienne place, pour honorer les prêtres dont il respectait le caractère sacré, et on ne put obtenir de lui qu'il se plaçât avant eux.

Le Seigneur lui révélait souvent l'état des consciences et le secret des cœurs. Un religieux de Plaisance, ayant recommandé à ses prières une dame qui vivait dans le désordre et qui ne s'était pas confessée depuis onze ans, il lui fit savoir quelques jours après que cette personne ferait pénitence et obtiendrait le pardon de ses péchés. Celle-ci, à cette nouvelle, fut saisie de repentir, quitta ses mauvaises habitudes et fit une bonne confession : mais quelque temps après elle retomba dans le désordre. Louis eut connaissance de cette rechute par une révélation, et fit savoir à son ami qu'elle méprisait la grâce de Dieu. Le religieux raconta à cette dame les paroles du vénérable Frère, et réussit enfin à la tirer de son état et à l'amener à faire une sérieuse pénitence de ses fautes. Une personne lui ayant demandé ses prières pour une affaire qu'elle regardait comme très-importante : « Pourquoi », lui dit le saint religieux, « vous inquiétez-vous de cette affaire ? Vous bâtissez des châteaux en l'air, au grand détriment de votre âme ». Cette réponse mit fin aux préoccupations de cet homme, parce qu'il comprit que ses pensées les plus secrètes étaient connues. Un homme qui habitait à une lieue de Plaisance, ne pouvait ni manger ni dormir depuis deux

ou trois jours, et il était comme un furieux : tandis qu'il se rendait au couvent pour en parler au Frère Louis, celui-ci quitta ses Frères en leur disant : « Il faut que j'aille à la porte pour un paysan qui a grand besoin de ma présence ». Lorsqu'il entra au parloir, il aperçut cet homme qui arrivait, le salua et l'embrassa tendrement, et enfin lui promit que son mal disparaîtrait bientôt. Le serviteur de Dieu guérit un grand nombre de malades par ses prières et sa confiance en Notre-Seigneur.

Quoiqu'il tourmentât son corps par des mortifications au-dessus des forces de la nature, il n'était jamais rassasié de souffrances, et était toujours prêt à endurer quelques nouveaux tourments par amour pour le Seigneur. Il avait demandé à Dieu, pendant de longues années, d'être affligé pendant le reste de ses jours d'une maladie repoussante, qui le fit regarder comme un objet d'horreur ; mais il désirait conserver en même temps assez de forces pour travailler dans le jardin et rendre service à ses Frères. Le Seigneur exauça sa prière, et lui envoya un cancer qui lui rongea le nez, et peu à peu le reste de la figure ; puis un second ulcère à la poitrine, de sorte que ses frères, craignant d'être atteints de son mal, s'enfuyaient à son approche. « Mes frères », leur disait-il quelquefois, « ne craignez pas, cette maladie est pour moi seul ». Et de fait aucun d'eux n'en fut atteint. Quelques mois avant sa mort, il fut chargé par le gardien de porter un message au couvent de Tabladilla, et comme son compagnon témoignait une grande compassion pour ses souffrances, Louis le pria de garder le silence sur

ce qu'il avait à lui dire : « J'ai demandé à Dieu cette « maladie », ajouta-t-il, « afin qu'on eût horreur de « moi, et pour endurer les souffrances de la lèpre dans « mon corps, par amour pour mon Dieu, qui s'est « chargé de celle de mes péchés. Le Seigneur m'a ac- « cordé cette faveur, quoique je ne l'aie pas méritée, « et m'a promis que nul de ceux qui me soigneront ne « serait atteint de ce mal : réjouissez-vous donc avec « moi de ce qui fait toute ma consolation ».

Après qu'il eut supporté courageusement pendant de longues années les horreurs de la souffrance, le mépris et la fuite des hommes, le Seigneur voulut le récompenser de ses mérites et de ses travaux. Il avait toujours eu beaucoup de dévotion pour le mystère de la naissance de Jésus-Christ, et il célébrait chaque année la fête de Noël avec une grande joie. On put croire que le divin Maître lui avait révélé le jour de sa mort ; car on l'entendit répéter à plusieurs reprises : « J'es- « père que le Seigneur, dans sa miséricorde, me fera « mourir le jour de sa naissance ». Et en effet, quel- ques jours avant cette fête, il fut atteint d'une nouvelle maladie, qu'il savait être la dernière, reçut les derniers Sacrements avec beaucoup de piété, et expira doucement au moment où l'on chantait au chœur le *Te Deum*. C'était en l'année 1559.

(Chron. de la prov. de Saint-Gabriel.)

LE PÈRE SIXTE FIRMINI

ET THÉODORA DE ROME, CLARISSE

SOMMAIRE : Sixte Firmini : vertus religieuses. — Il prédit sa mort. — Théodora : elle entre, à vingt ans, chez les Clarisses de Foligno, qu'elle quitte, sur l'ordre du Pape, pour habiter un monastère de Rome.

Le Père Sixte était né à Mantoue, et appartenait à l'illustre famille des Firmini ; il embrassa très-jeune la vie religieuse et fit de grands progrès dans la théologie et la prédication. Plein de zèle pour le salut des âmes, il prêchait et confessait presque sans relâche ; doué d'une très-grande humilité, il s'appliquait aux travaux les plus vulgaires, et semblait trouver son plaisir dans les services qu'il rendait à ses frères. Le cardinal Hercule Gonzague, évêque de Mantoue, l'avait souvent prié d'être son coadjuteur, mais il refusa constamment l'onction épiscopale dont il se croyait indigne. Les vertus dont il était un parfait modèle, il les puisait dans la prière intérieure, et il consacrait la plus grande partie du jour et de la nuit à la méditation ; lorsqu'il sortait de ces exercices, il était comme un homme ivre d'amour, et on l'entendait s'écrier de temps en temps en poussant de profonds soupirs : « O bonté divine ! ô charité et miséricorde infinie ». Il prédit d'avance le jour de sa mort, et il s'y prépara par une confession générale. Pendant qu'il était malade, le démon essaya de discuter avec lui sur les mystères de la foi, et de lui inspirer des doutes sur la religion ; mais il repoussa courageusement ces attaques et força

l'ennemi de s'enfuir au grand étonnement de ses frères qui avaient été témoins de cette lutte terrible. La veille de Noël, il jouit d'un grand calme et reçut les derniers Sacrements ; pendant qu'à la Messe de minuit les religieux commençaient le *Gloria in excelsis*, le Père Sixte leva les mains et les yeux vers le ciel, chanta lui-même le cantique angélique, et rendit doucement le dernier soupir en 1556. Il fut enterré au couvent de Mantoue, au milieu d'une foule immense de fidèles.

Théodora, vierge de Rome, naquit en 1430 de Jean Annibaldi, seigneur de Molara, et de Françoise Alberina, dont les familles fournirent un grand nombre de cardinaux et de conseillers d'état ; mais la pieuse enfant, méprisant ces grandeurs passagères, préféra s'exercer à la pratique de toutes les vertus, et prendre son plaisir à entendre les sermons ; en 1450, le Père Robert Caraccioli, un des plus illustres orateurs de son temps, que son éloquence et sa solidité firent comparer à saint Bernardin de Sienne, à saint Jean de Capistran et à saint Jacques de la Marche, prêchait à Rome, et parmi les fruits de salut qu'il recueillit de ses instructions, il tira du monde un grand nombre de jeunes personnes qui embrassèrent la vie religieuse. Théodora semblait être suspendue à ses lèvres, et pour échapper aux vanités de la terre, elle résolut de renoncer à tous ses biens et d'entrer chez les Clarisses. Une dame de ses amies lui indiqua le couvent de Sainte-Lucie, à Foligno, dont les religieuses avaient une grande réputation de sainteté ; après avoir triomphé

de toutes les oppositions, elle y reçut le saint habit à l'âge de vingt ans. Elle fut un modèle de perfection religieuse, ardente à pratiquer la mortification, zélée pour la prière, appliquée à tous les devoirs que lui prescrivait l'obéissance, et humble jusqu'à se regarder comme la plus indigne de ses sœurs. Lorsque la vénérable Marguerite de Sulmone vint à Rome, en 1451, pour travailler à la réforme du couvent des Saints-Cosme-et-Damien, Théodora fut invitée par ses parents et ses amis à l'accompagner ; mais craignant les ruses du démon, elle refusa de céder à leurs instances, parce que, disait-elle, sa retraite à Foligno avait eu pour but de se faire oublier de ses amis. En 1454, le pape Nicolas V, sollicité par les Clarisses de Rome qui demandaient de nouvelles religieuses, et qui réclamaient surtout la présence de Théodora parmi elles, lui permit par lettre de quitter Foligno ; mais comme le souverain Pontife n'avait rien commandé, elle préféra rester dans la solitude. Enfin, sur les instances de ses amis, le pape Pie II lui ordonna de quitter Foligno, et elle se rendit à Rome avec quatre autres Clarisses. Pendant neuf ans, elle y vécut comme une étrangère, évitant toute relation avec le monde, mais grandissant chaque jour en vertus, et comblée de faveurs célestes. Elle fut chargée du soin des novices, qu'elle forma à la pratique de la perfection religieuse. Pendant sa dernière maladie, elle fut consolée par une apparition de Notre-Seigneur, qui vint la fortifier contre les attaques du démon, et après avoir reçu les derniers Sacrements, elle rendit son âme à Dieu le matin de Noël en 1469, à l'âge de trente-neuf ans.

(WADDING.)

PUDENTIENNE ZAGNONI, CLARISSE

1662. — Pape : Alexandre VII. — Roi de France : Louis XIV.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Sa vertu dans le monde, et sa profession dans le Tiers Ordre.

Née à Bologne en 1586, elle reçut au baptême le nom de Camille ; ses parents, Charles Zagnoni et Barbe Poli, remarquant ses heureuses dispositions, l'élevèrent avec beaucoup de soins. A l'âge de sept ans, elle commença à s'appliquer à la méditation, sous la direction des Anges, et à l'exemple de sa sœur aînée, Léona. Lorsque celle-ci se levait pour prier, Camille s'unissait à elle avec une attention si profonde, qu'elle n'entendait plus ce qui se passait autour d'elle, et elle goûtait tant de consolations dans ces pieux exercices, qu'elle y consacrait la plus grande partie du jour et de la nuit. Elle y puisa un grand dégoût pour les choses de la terre, qu'elle regardait comme des obstacles à son union avec le Seigneur ; souvent elle se retirait dans les endroits les plus secrets de la maison, pour s'y livrer sans témoin ni obstacle à la prière intérieure ; pendant son travail, elle était en quelque sorte continuellement préoccupée de la pensée du Seigneur. Ayant entendu sa sœur s'entretenir pendant la nuit avec son divin Fiancé, elle voulut savoir ce qu'elle fai-

sait, et bientôt elles travaillèrent de concert à pratiquer la perfection.

Dès ses plus jeunes années, elle recherchait les occasions d'être méprisée ; elle se réjouissait intérieurement lorsque sa mère l'appelait une mauvaise tête, ou une propre à rien, surtout quand il y avait d'autres personnes pour l'entendre ; lui reprochait-on quelque maladresse, elle gardait le silence sans chercher à s'excuser. Quelques personnes ayant représenté à sa mère que Camille était innocente, elle n'en devint que plus irritée contre elle et leur répondit : « Il semble « que cette petite fille prenne son plaisir à m'irriter « chaque jour et à mépriser mes avis ». Mais la pieuse enfant, persuadée que le Seigneur permettait ces humiliations pour son bien, ne déplorait que la colère dont sa mère était enflammée, et continuait de se montrer obéissante et respectueuse en toutes circonstances.

Tout en grandissant en âge et en perfection, elle ne laissait pas d'avoir des inquiétudes en pensant que l'état séculier ne lui permettrait pas de répondre aux faveurs du ciel. Elle désirait quitter le monde pour se consacrer entièrement au service de Dieu ; chaque matin, elle se prosternait devant un crucifix pour obtenir les lumières de la grâce, et elle se sentait fortement attirée vers le Tiers Ordre. Depuis longtemps déjà elle cherchait l'occasion de parler de sa vocation à sa mère, et elle récita dans ce but mille fois la Salutation angélique, comme sainte Catherine de Bologne l'avait pratiqué autrefois. Sur ces entrefaites, sa mère conçut le projet de la marier, et sa dot était prête ; lorsqu'elle parla du contrat à sa fille, celle-ci

ne put cacher plus longtemps ses désirs, et fit savoir à sa mère qu'elle avait résolu d'embrasser la vie religieuse avec sa sœur. Cette femme ne put se contenir : elle éclata en reproches et en menaces, et chassa son enfant, qui supporta cet orage sans se laisser intimider, et continua de demander à Dieu la grâce de recevoir l'habit de pénitence. Peu après, le cœur de cette mère fut changé, et elle donna à sa fille la permission qu'elle sollicitait. Celle-ci se fit recevoir aussitôt dans le Tiers Ordre sous le nom de Pudentienne.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Pudentienne entre chez les Clarisses. — Son humilité.

Pudentienne résolut dès lors d'entrer chez les Clarisses, au monastère de Saint-Bernardin. Celles-ci s'opposèrent à son admission, sous prétexte qu'elle portait l'habit du Tiers Ordre ; qu'elle avait embrassé cet état plutôt par légèreté que par dévotion ; et qu'il ne convenait pas d'ouvrir pour elle les portes d'un monastère qu'on avait fermées à des religieuses d'un autre Ordre. Pudentienne, n'espérant plus de secours humains, se jeta aux pieds de son crucifix, et s'écria en pleurant : « Seigneur, je reconnais que ma
« demande est téméraire : je désirais vivre avec vos
« épouses bien-aimées, et je suis repoussée parce que
« je ne mérite pas cet honneur ; néanmoins, je vous en
« conjure, accordez-moi la grâce d'imiter vos servantes
« et de vivre dans ce monastère, afin d'y apprendre à
« pratiquer les vertus qui vous plaisent ». Pendant qu'elle priait ainsi, elle eut révélation que la résistance des Clarisses cesserait, parce que Dieu l'ap-

pelait à le servir dans cet Ordre, et qu'il voulait éprouver son esprit en lui faisant endurer les contradictions de l'enfer. Sa joie fut immense lorsque, quelques jours après, les religieuses revinrent sur leur décision et l'admirent parmi elles ; elle reçut le saint habit le 7 juillet 1608, et, à partir de ce jour, elle s'appliqua de toutes ses forces à pratiquer la pénitence : son corps en fut tellement épuisé, que son confesseur et la maîtresse des novices furent obligés de lui interdire toute mortification sans leur permission. Lorsqu'il lui arrivait de prier plus longtemps qu'il ne fallait, elle s'accusait de cette faute involontaire, et son confesseur, qui comprenait parfaitement son innocence, lui reprochait sévèrement son manque de soumission ; alors elle s'en plaignait au Seigneur : « Mon Dieu », disait-elle, « je désire être obéissante ; mais vous, le « souverain Maître des âmes, indiquez-moi de quelle « manière je pourrai concilier ce que je vous dois et « ce qu'il faut rendre de soumission à votre serviteur ». Souvent, dans ses confessions, elle n'avait pas d'autres péchés à accuser que cette négligence. Quelquefois elle disait à son confesseur : « Je crois que votre excellence augmente mon endurcissement dans ces « mêmes fautes ; pour l'amour de Dieu, ayez compassion de ma faiblesse ; si vous ne venez à mon secours « par vos conseils et vos prières, je ne sais comment « mon âme pourra se soutenir ». Le prêtre qui la dirigeait, l'engageait à se confier dans la miséricorde divine et à se soumettre à l'impulsion de la grâce. Le démon, de son côté, ne pouvant souffrir ses progrès dans la perfection, et principalement dans l'obéis-

sance, cherchait à lui inspirer la pensée que son confesseur la dirigeait mal, parce qu'il lui défendait la pénitence et la méditation ; et qu'il s'opposait aux grâces que le Seigneur lui accordait pour gagner de plus grands mérites : « Vous êtes bien malheureuse », lui disait-il, « lorsque sous prétexte d'obéissance vous « cédez au plaisir de satisfaire votre corps ; si votre « directeur savait combien il vous fait perdre, il ne s'op- « poserait pas à vos désirs, et vous ne céderiez pas à « ses ordres. Pendant que vous êtes si attentive à écour- « ter vos prières, à modérer vos mortifications, vous « obéissez à votre corps et à ses plaisirs ». Ces réflexions troublaient l'esprit de Pudentienne, et souvent elle fondait en larmes, ne sachant à qui recourir. Dieu permettait cette épreuve, afin de la fortifier de plus en plus dans l'esprit d'obéissance à son guide spirituel. Elle essayait fréquemment d'obtenir la permission de se livrer sans contrainte à son ardeur pour la pénitence, mais presque toujours elle éprouvait un refus, et alors elle inclinait humblement la tête en disant : « C'est la volonté de Dieu ; je lui ai offert la « mienne et je ferai ce qu'il veut ». Quand ses amies venaient la visiter, et l'interrogeaient sur les austérités du cloître, elle répondait qu'elle n'avait rien à souffrir, parce que l'obéissance lui interdisait toutes sortes de mortifications, et qu'elle désirait ardemment avoir quelque chose à endurer, afin de faire pénitence de ses péchés.

Un jour qu'elle produisait des actes de vertu pour se disposer au grand acte de sa profession qui devait décider de sa vie, elle entendit une voix qui lui disait :

« Voulez-vous être une digne épouse de Jésus-Christ ?
« préparez-vous à un martyre qui durera toute votre
« vie ; voulez-vous embrasser votre époux crucifié ?
« attachez fortement vos sens à la croix que Dieu vous
« réserve : il vous faut beaucoup de courage. Mon
« Jésus », répondit-elle, « s'il faut que je m'offre à la
« souffrance pour obtenir l'honneur d'être votre
« épouse, je le ferai volontiers : jetez sur moi toutes
« les tortures de votre sainte Passion, je les accepte
« avec empressement : que mes lèvres goûtent le fiel
« amer dont les Juifs vous ont abreuvé. Dès ce mo-
« ment je renonce pour toute ma vie à toute satisfac-
« tion de mes sens, et je m'engage à ne rechercher
« que les peines, selon que vos divines mains me les
« distribueront : je m'estimerai heureuse de souffrir
« par amour pour vous seul de qui j'attends ma force et
« mon soutien ». Alors la même voix reprit : « Soyez
« assurée que vous ne serez pas déçue dans votre
« espérance ». Ces paroles la remplirent de consolati-
« on et de ferveur, et reconnaissant que le divin Sau-
« veur ne la jugeait pas indigne de partager sa vie péni-
« tente, elle remercia Dieu de cette faveur. Elle passa en
« méditations et en prières la nuit qui précéda sa pro-
« fession : une joie indicible brillait sur son visage,
« et les assistants ne purent voir sans émotion avec quel
« empressement elle répondait à sa vocation. Lorsqu'elle
« s'agenouilla devant l'autel, elle fut ravie en extase et
« il fallut deux ou trois fois la rappeler à elle-même ;
« enfin elle prononça ses vœux en versant un torrent de
« larmes et d'une voix tremblante d'émotion. Cette cé-
« rémonie fit une profonde impression sur ses com-

pagnes ; car elles avaient compris que Dieu leur envoyait une sainte dans le monastère. On remarqua encore avec un grand étonnement que la petite croix suspendue à son cou par le prêtre tomba si lourdement sur elle qu'elle ne put la porter dans ses mains et qu'on lui dit de la placer sur ses épaules : elle se sentit alors écrasée comme par un poids énorme, et pendant plusieurs jours elle souffrit de violentes douleurs à l'endroit où elle l'avait mise : elle disait plus tard à son confesseur que c'était le premier cadeau de son époux, et qu'elle pouvait prévoir par là combien serait pesante la croix qu'elle aurait à porter pendant sa vie. La pieuse servante de Dieu prit dès lors l'habitude de renouveler ses vœux chaque jour, et comme elle le faisait avec une ferveur plus grande encore à l'anniversaire de sa profession, elle se vit entourée d'une lumière céleste, et aperçut sur un trône un vieillard vénérable qui la revêtit d'un nouvel habit : « C'est « ainsi », lui dit-il, « que le ciel se plaît à honorer le « renouvellement de vos vœux. Dieu lui-même veut « vous donner une parure céleste ». Cette apparition l'enflamma d'une ardeur nouvelle pour la perfection.

Tous ceux qui avaient le bonheur de s'entretenir avec elle, étaient témoins de son humilité ; car elle s'accusait de négligences si légères que les religieux les plus parfaits ne les remarquaient même pas, et elle parlait de sa fragilité avec tant de confusion, que sans croire à ses paroles, on avait pitié d'elle. Elle se confessait en versant un torrent de larmes, parce qu'elle ne pouvait oublier qui était celui qu'elle avait offensé, elle, la créature la plus abjecte du monde : le sacre-

ment de pénitence était à ses yeux le bain du sang que l'Homme-Dieu avait répandu à cause d'elle, et en se rappelant son ingratitude, elle était incapable de retenir ses larmes : lorsqu'elle pensait à tant d'amour d'une part, à tant d'insensibilité de l'autre, son cœur semblait se briser, et c'était en quelque sorte un miracle qu'elle résistât à la violence de la douleur.

Dans les premières années qui suivirent sa profession, elle n'osait communier souvent, dans la crainte qu'elle ne fût pas suffisamment préparée, de sorte que ses supérieurs devaient lui parler au nom de l'obéissance pour qu'elle s'approchât de la sainte table. Elle apportait un grand soin pour cacher ce qui pouvait être à son avantage ; aussi faisait-elle tous ses efforts pour éviter qu'on remarquât ses ravissements ; elle y résistait le plus qu'elle pouvait, et souvent elle demandait à son confesseur les moyens d'y échapper ; elle se retirait pour prier dans quelque coin, se couvrait le visage de son voile ou le cachait dans ses mains, préférant paraître endormie plutôt que de laisser soupçonner qu'elle fût en extase. Une fois elle fut ravie pendant tout le temps de Matines, et lorsqu'elle reprit ses sens, une religieuse qui s'était aperçue de son silence, lui dit avec beaucoup de vivacité : « Vous
« avez dormi bien longtemps : ne pourriez-vous donc
« pas nous aider de votre voix ? — Ayez pitié de moi,
« je vous prie, répondit Pudentienne ; je reconnais ma
« faute ; j'ai scandalisé mes sœurs sans m'en aperce-
« voir : pour l'amour de Dieu, avertissez-moi, lorsque
« vous me verrez retomber dans cet état ». Avant que
ses extases fussent connues de ses compagnes, quel-

ques-unes se plainquirent de ce qu'elle ne chantait pas avec elles, et souvent elles priaient son confesseur de l'y engager ; mais ces reproches la comblaient de joie, parce qu'elle espérait échapper ainsi à leurs louanges. Bientôt on remarqua en elle des choses extraordinaires ; on entendait presque toutes les nuits un vacarme épouvantable dans sa cellule ; on apercevait sur son corps les traces des coups que les démons lui infligeaient et dont on ne connaissait pas l'origine ; quelquefois elle roulait du haut de l'escalier : de toutes ces circonstances on concluait qu'elle était possédée, et on conjurait son confesseur de l'exorciser. Pudentienne supportait tout sans murmure et excusait même ses compagnes auprès de son directeur : « Il n'y a rien d'étonnant », disait-elle, « qu'on me croie une énergumène ; car on sait bien que je mérite des châtimens beaucoup plus terribles à cause de mes péchés ». Lorsque des religieux de divers Ordres venaient la consoler : « Mes Pères », répondait-elle, « soyez bien persuadés que non-seulement je n'ai contre elles aucun ressentiment, mais que je remercie Dieu chaque jour comme d'une grande faveur de ce qu'il laisse courir ces bruits sur mon compte ; car on garde le silence sur mes nombreux péchés, qui seraient capables de scandaliser tout le cloître et même le monde entier s'ils étaient connus ». Ces religieux se retirèrent très-édifiés et admirèrent son humilité et la délicatesse de sa conscience qui lui reprochait ses moindres négligences comme de grandes fautes. Ses confesseurs s'entretenaient souvent avec elle sur ce sujet afin de voir comment elle se méprisait

elle-même, et d'apprendre par son exemple à connaître leur propre néant et à pratiquer la véritable humilité. Les sentiments si bas qu'elle avait d'elle-même donnèrent naissance à des scrupules qui la firent horriblement souffrir, et ses directeurs eurent beaucoup à faire pour la tranquilliser. Son intelligence était d'une clairvoyance excessive pour remarquer ses plus légères imperfections, et à son avis elle était une pécheresse digne des plus grands châtimens : ce qui l'affligeait le plus, c'était son ingratitude, et on aurait eu beaucoup de peine pour la rassurer, si son obéissance n'eût égalé son humilité. Pour bannir de son esprit ces inquiétudes, son confesseur lui ordonnait de communier souvent : « O mon Dieu », disait-elle quelquefois, « si mon obéissance vous est si agréable, pourquoi me forcez-vous à m'approcher de vous sans que j'aie purifié mon âme par la confession ? »

Cette humilité était si profondément gravée dans son âme qu'elle craignait toujours d'être estimée. Un docteur distingué de Bologne, nommé Scotti, qui était le médecin de la haute société dans cette ville, venait également la visiter dans ses maladies, et elle remarqua qu'il lui donnait ses soins par estime pour sa vertu. Confuse de cette pensée, elle lui fit dire par son neveu, Mathias Sagaci, de se détromper, et qu'elle s'étonnait beaucoup de voir un homme aussi instruit tomber dans une pareille illusion. Lorsque le démon l'avait maltraitée pendant la nuit, et que le médecin trouvait le matin son pouls inerte et sans force, il lui faisait souvent des questions sur ce qu'elle avait éprouvé depuis la veille ; mais elle garda toujours le

silence le plus absolu sur ces faits qui auraient pu lui concilier son respect. Un jour qu'il venait la visiter, elle regarda son chien et pâlit ; le docteur s'imagina qu'elle en avait peur ; mais Pudentienne, levant les yeux au ciel, s'écria : « O bonté infinie du Seigneur ! « Voyez comment cet animal sans raison suit son « maître partout où il va, parce qu'il reçoit de sa main « les restes de sa table, et moi, pécheresse ingrate, qui « connais les innombrables bienfaits de mon Dieu, je « suis si lente et si paresseuse pour le suivre ! » Le docteur se retira sans dire un seul mot : de tels sentiments l'avaient mis hors de lui-même.

Une de ses plus grandes peines était d'être obligée de se confesser à des prêtres étrangers ; car elle craignait d'être contrainte au nom de l'obéissance de leur découvrir sa manière de vivre et les faveurs célestes dont elle était comblée ; aussi leur demandait-elle simplement la bénédiction, puis elle quittait le saint tribunal. Ses supérieurs, connaissant la répugnance qu'elle avait à s'adresser à tant de confesseurs, lui permirent d'avoir quelques directeurs particuliers ; les principaux furent Jean-André Rota, docteur en théologie et chanoine de la cathédrale, et Mathias Sagaci, dont la prudence et les lumières étaient appréciées ; et ils reconnurent tous que Pudentienne pouvait être regardée comme une véritable maîtresse de perfection, bien qu'elle n'eût que du mépris pour elle-même. Elle craignait toujours de ne pas se sauver, et elle ne leur demandait rien avec autant d'instances que leurs conseils pour se bien confesser et purifier son âme : elle croyait ne rien

faire de bon et s'imaginait ne pas avancer d'un pas dans la voie de l'amour divin.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Pénitence et obéissance admirable de Pudentielle.

Afin de fortifier son âme contre les attaques de l'enfer, elle se livrait à une vie si mortifiée, que, sans aucun souci de son corps malade, elle cherchait chaque jour de nouveaux supplices, et quand on lui défendait de pratiquer les mortifications qu'elle avait imaginées, elle s'en plaignait devant son crucifix : « Que puis-je faire de mon corps », disait-elle, « lorsqu'on montre tant de compassion pour lui. Les « anciens ermites et d'autres Saints n'ont pas eu « autant d'égards pour leur corps ; et moi, une si « grande pécheresse, qui mérite mille fois l'enfer à « cause de mes péchés, je suis obligée de l'épargner ! » Avant qu'elle fût habituellement malade, elle se donna chaque jour, pendant de longues années, la discipline jusqu'au sang ; mais son confesseur le lui ayant défendu, elle obéit, malgré sa répugnance ; quelques mois après, elle demanda humblement la permission de la reprendre quelquefois, mais elle ne put l'obtenir : « Mon Père », lui dit-elle en pleurant, « mon corps se « révolte et a besoin d'être dompté ». Elle réclamait souvent l'autorisation de jeûner toute l'année, disant que cela ne nuirait point à sa santé, et quoique ses désirs ne fussent pas satisfaits, on peut dire néanmoins que sa vie était un jeûne continuel. Forcée de manger de la viande, elle savait se dédommager de cette

contrainte en y mêlant des herbes amères pour châtier son goût. Comme elle avait porté pendant cinq ans un rude cilice et qu'elle s'y était accoutumée, elle demanda la permission d'en porter un plus dur, sans pouvoir l'obtenir ; que fit-elle pour se dédommager de ce refus ? elle raccommoda celui qu'elle avait, en y mettant des nœuds qui l'imprimèrent dans sa chair ; son confesseur l'ayant appris, lui défendit de s'en servir. Pendant l'hiver, elle ne s'approchait jamais du feu et portait les mêmes vêtements qu'en été ; et quand on l'invitait à prendre des habits plus chauds, elle répondait qu'elle n'y avait pas pensé. C'est ainsi qu'elle paraissait insensible aux souffrances de son corps pour ne s'occuper que de son âme : elle écrivit un jour à son confesseur pour lui dire qu'elle désirait se venger sur ses membres qui, pendant un si grand nombre d'années, lui avaient livré une terrible guerre, et qu'elle voulait éteindre en elle les feux de la concupiscence et de l'amour-propre. Quelques dames, de ses amies, ayant voulu modérer son amour pour la mortification, en lui représentant sa vieillesse : « Ce corps », répondit-elle, « est un ennemi de mon âme aussi redoutable qu'il y a cinquante ans, et quoique je m'efforce de le dompter par quelques pénitences, néanmoins il ne me laisse pas vivre en paix ; croyez-moi, c'est un adversaire redoutable, et si la main de Dieu ne m'eût soutenue, il m'aurait fait succomber plus de mille fois ».

Son obéissance n'était pas moins admirable que son humilité ; bien qu'elle fût naturellement d'un caractère difficile, elle se montrait toujours disposée à renoncer

à sa propre volonté, pour se soumettre à celle des autres ; elle éprouvait surtout une grande répugnance à révéler les faveurs dont Dieu l'honorait, parce qu'elle craignait de céder aux tentations de l'amour-propre et de la vanité. Lorsque l'obéissance la contraignait à les dévoiler, elle éprouvait de grandes inquiétudes et versait des larmes amères ; le Seigneur permettait ces résistances intérieures, afin qu'elle acquît plus de mérites par sa soumission.

Mais le démon ne cessait de lui offrir des difficultés nouvelles, et de les lui représenter comme insurmontables. Une fois, pendant qu'elle priait, ces tentations se renouvelèrent, et notre divin Sauveur lui apparut : « Pudentienne », lui dit-il, « jusques à quand tarderez-vous de remplir votre promesse d'obéissance, sans réfléchir à vos propres impressions ? — Seigneur », répondit-elle, « je suis prête, mais ma faiblesse est telle que je ne puis réussir dans un travail qui surpasse mes forces ; au nom de votre bonté, faites que ma lenteur ne s'oppose plus à vos desseins ». Alors il lui sembla qu'elle était mise sous une presse et que tous ses membres étaient rompus au milieu d'indicibles souffrances ; puis elle entendit une voix qui lui disait que ces tortures avaient été préparées afin qu'elle mourût à elle-même, et qu'elle vécût désormais entièrement soumise à ses confesseurs ; alors elle s'offrit à endurer toutes sortes d'autres peines pour obtenir un renoncement parfait à sa volonté, et un esprit d'entière obéissance. Un jour le Fils de Dieu lui apparut portant sa croix, et lui dit de se préparer à la recevoir sur ses épaules : « Mais », ajouta-t-il, « si vous n'en

« voulez pas, laissez-la sur la route ; cette croix est
« l'obéissance dans laquelle vous n'êtes pas encore
« assez ferme, et je la porte pour vous » ; puis il dis-
parut, la laissant entre les mains de son ange gardien.

Ayant remarqué dans ses méditations que Dieu avait produit des œuvres admirables par trois *fiat*, savoir : la Création, l'Incarnation et la Rédemption, elle s'appuyait sur ces paroles, et prenait la résolution de renoncer à toute volonté personnelle, et de se soumettre entièrement à celle du Seigneur : se plaçant par la pensée dans les blessures de Jésus, elle se prosternait trois fois la face contre terre en disant : « Que votre
« volonté soit faite ! » — « O mon Dieu », ajoutait-elle,
« j'honore ce tout-puissant *fiat* par lequel vous avez créé
« le ciel et la terre, les choses visibles et invisibles ; je
« renonce à ma volonté pour la remettre entre vos
« mains, afin qu'il vous plaise d'exécuter en moi ce
« que vous voudrez, bien que j'en sois très-indigne.
« Amen ». La seconde fois elle disait : « Que votre vo-
« lonté soit faite sur la terre comme au ciel : ô mon
« Dieu et mon Sauveur, je révère cet humble *fiat* par
« lequel la très-sainte Vierge vous a enfanté dans son
« chaste sein, et je vous prie de recevoir dans vos
« mains l'offrande que je vous fais de ma volonté ; vous
« me l'avez donnée et je vous la rends, afin qu'elle soit
« toujours unie à la vôtre, comme votre divinité s'est
« unie à notre humanité ». Enfin elle se prosternait
une dernière fois en faisant cette prière : « Voici la
« servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre
« parole : ô mon Rédempteur, je m'anéantis devant
« ce tendre *fiat*, par lequel vous vous êtes offert dans

« le jardin de Gethsémani à votre Père pour le salut
« du monde, et je vous conjure d'allumer dans mon
« âme une étincelle de ce feu céleste, afin que je puisse
« déposer dans vos mains l'offrande de ma volonté,
« comme vous avez présenté votre sacrifice sur l'autel
« de la croix par amour pour moi ».

Une de ses plus grandes peines était de se sentir incapable d'obéir comme elle l'aurait désiré. Pendant ses maladies, elle ne pouvait prendre aucune nourriture sans la rejeter aussitôt; l'odeur de la viande lui inspirait du dégoût, et les médecins avaient essayé, mais en vain, toutes sortes de remèdes pour la guérir : le docteur Scotti, ne sachant plus que faire, annonça au prêtre Mathias Sagaci, neveu de Pudentienne, que la vie de sa tante était gravement compromise, que son estomac était usé, et qu'il résistait aux médecines les plus efficaces. Mathias, persuadé que la grâce de Dieu était plus puissante que les remèdes sur sa tante, lui fit ordonner par son confesseur, au nom de l'obéissance, de manger ce qu'on lui apportait :

« Mon Dieu », dit-elle en levant les yeux au ciel,
« faites que je ne désobéisse pas malgré moi aux ordres
« de ceux qui me dirigent en votre nom » ; puis elle saisit le plat, et réussit à manger les mets qu'on lui présenta, malgré les répugnances de la nature et au grand étonnement des médecins. Elle recherchait sans cesse si dans ses travaux du jour et de la nuit, il ne se glissait pas quelque amour-propre, et elle se réjouissait d'agir contre ses inclinations : en 1649, elle écrivit à son confesseur qu'elle n'éprouvait plus aucune diffi-

culté à se soumettre, et qu'elle était prête à tout ce que Dieu voudrait lui imposer par sa bouche.

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : Combats des démons contre Pudentienne.

Déjà, dès le jour de sa profession, Dieu annonçait à sa fidèle servante qu'elle aurait à soutenir de violentes attaques de la part des puissances infernales, et il l'engageait à communiquer exactement toutes ses épreuves à son confesseur, si elle voulait remporter la victoire. Elle ne fut pas longtemps sans voir cette prophétie se réaliser; car dès le soir même, à l'heure où elle se préparait à prendre un peu de repos, elle entendit un bruit confus de voix, de trompettes et des pas de chevaux; puis les démons, pénétrant dans sa cellule par la porte et la fenêtre, entourèrent son lit: un d'entre eux, plus grand et plus horrible que tous les autres, dit à ses compagnons d'une voix railleuse: « Cette fille, qui pour mille raisons devait nous appar-
« tenir dans l'enfer, nous a échappé pour se faire reli-
« gieuse dans ce monastère; armons-nous donc et
« imaginons toutes sortes de moyens pour la tourmen-
« ter, afin que finissant par tomber dans le désespoir,
« elle redevienne notre proie ». Pendant ce temps la chaste épouse de Jésus-Christ, se rappelant les exhortations de sa sœur, s'écriait en soupirant: « Seigneur,
« il n'arrivera que ce que votre divine volonté per-
« mettra; j'ai la confiance que vous ne m'abandonnerez
« pas, et que ma faiblesse fortifiée par votre grâce ré-
« sistera courageusement à ces attaques; époux bien-

« aimé de mon âme, non ! vous ne me délaisserez pas, « et avec vous je défie l'enfer tout entier ». Le lendemain elle raconta à son confesseur qu'après cette apparition elle n'avait jamais dormi d'un sommeil plus tranquille : il en fut étonné, car il savait que son repos était presque toujours troublé ; et il comprit que sa confiance en Dieu lui avait mérité cette faveur. A partir de ce jour, les démons multiplièrent leurs vexations et leurs assauts ; et leur fureur contre elle augmentait en proportion de son courage.

Les assauts diaboliques redoublaient de violence lorsqu'elle se préparait à communier ou qu'elle faisait pénitence pour de grands péchés dont elle avait entendu parler. Un gentilhomme conservait depuis trois ans dans son cœur une haine mortelle contre d'autres seigneurs, et jamais on n'avait pu le faire renoncer à ses projets de vengeance. Or, Pudentienne priait instamment pour sa conversion : « Malheureuse », lui dit le démon, « ne voyez-vous pas que votre insupportable « orgueil ne permet pas que vos prières obtiennent ce « que tant d'hommes remarquables par leur sainteté et « leurs talents n'ont pu faire ? Le pécheur pour lequel « vous priez est destiné à l'enfer ; il mourra bientôt « plus endurci que jamais dans sa haine ». Mais elle n'en fut que plus ardente à supplier le Seigneur, et malgré les coups dont le démon l'accabla, elle persévéra courageusement dans ses exercices de piété. Quelques jours après, on vint lui annoncer que ce pécheur s'était converti et réconcilié avec ses ennemis. Comme on la priait de recommander à Dieu quelques malfaiteurs, afin qu'ils évitassent le dernier châtement,

elle répondit : « Je demanderai qu'ils échappent aux « peines éternelles et qu'ils passent rapidement par « celles du corps ». Lorsqu'ils se virent condamnés à mort, ils refusèrent d'abord de se confesser ; mais, comme l'avait annoncé Pudentienne, ils se convertirent et subirent avec résignation leur supplice.

CHAPITRE V.

SOMMAIRE : Sa dévotion envers la Passion de Notre-Seigneur, et son amour pour les souffrances.

Comme la patience et l'humilité dans les afflictions spirituelles et corporelles sont la pierre de touche de la vraie perfection, Jésus-Christ exerça son épouse chérie par la souffrance, et la fortifia par le souvenir de ses propres peines. Lorsqu'elle méditait sur la Passion, son cœur semblait se fondre et se mêler à celui du divin Maître ; la moindre allusion à ce mystère la faisait pâlir et pleurer ; une de ses sœurs voulut en faire l'épreuve. Un jour que Pudentienne parlait avec joie d'un grand bienfait que le monastère venait de recevoir, cette religieuse s'écria tout à coup : « Combien « Dieu n'a-t-il pas fait pour nous ! que de souffrances « n'a-t-il pas endurées pour notre salut ! » Notre pieuse vierge cessa aussitôt de parler, et des larmes abondantes jaillirent de ses yeux. Elle faisait sur la sainte communion des réflexions qui servaient à l'enflammer d'amour pour le Seigneur ; ainsi elle trouvait, disait-elle, dans ce sacrement, le feu pour faire fondre la glace de son âme. Ses oraisons n'auraient pas eu de fin, si l'obéissance ne lui eût prescrit une limite : alors

elle priaït devant un crucifix miraculeux dont elle ne pouvait détacher ses regards, et lorsqu'elle voyait Notre-Seigneur détacher sa main droite et lui donner sa bénédiction, elle se retirait. Quelquefois le divin Maître l'appelait par son nom et lui donnait des instructions sublimes sur les mystères de la foi et sur la perfection. Souvent un double sentiment se disputait son cœur : c'était une peine indicible dont elle ne pouvait expliquer la violence, et en même temps elle ressentait une joie intérieure dont la nature lui était inconnue.

Le 19 décembre 1649, pendant qu'elle méditait sur le mystère de l'Incarnation, elle se vit tout à coup entourée d'une grande lumière : « Seigneur », s'écria-t-elle en poussant un profond soupir, « ne permettez pas que votre servante soit trompée. — Ne craignez pas, ma fille », lui répondit une voix céleste, « il n'y a pas d'illusion, Dieu veut vous conduire sous l'éten-dard royal de la croix. — S'il en est ainsi », reprit Pudentienne, « que sa volonté soit faite ! » Et aussitôt la même voix de dire : « Amen, elle s'accomplira ». Alors Notre-Seigneur parut devant elle tout couvert de sang, comme Pilate l'avait offert en spectacle aux Juifs ; puis on apporta trois croix devant lui : il en prit une et donna la seconde à sa chère épouse : « C'est la croix que vous porterez jusqu'à la fin de votre vie », lui dit son ange gardien ; « elle consistera en maladies et en épreuves de toutes sortes, que les hommes ne croiront pas réelles. La troisième est destinée à votre confesseur qui vous dirigera sur la terre, et elle sera le partage de tous vos guides spiri-

« tuels ». A partir de ce jour, elle fut soumise à des souffrances continuelles, et pendant trente-deux ans il ne se passa pas de jour où elle jouit d'une santé parfaite : les médecins ne comprenaient rien à son état, et croyaient qu'il n'était pas naturel : ils s'étonnaient qu'elle pût vivre si longtemps, malgré tant de fatigues et d'épuisement. Pendant ce temps sa patience semblait augmenter en proportion de ses souffrances ; jamais on ne l'entendit proférer la moindre plainte, et son calme extérieur était tel qu'on l'aurait crue en parfaite santé. Soumise entièrement à la volonté de Dieu, elle le remerciait de ces épreuves comme de faveurs précieuses. « Je suis très-fatiguée », écrivait-elle à son confesseur, « mais j'ai du moins la consolation de pouvoir offrir à Dieu quelque chose pour mes péchés ; car je sais parfaitement que je devrais être inquiète de mon salut, si je n'avais ces maladies ; je me réjouis de voir que mon Seigneur, dans sa bonté infinie, tourmente mon corps par des souffrances de plus en plus vives et par des insomnies très-pénibles ». Et, en effet, le temps de la nuit se passait pour elle à soutenir les attaques et les mauvais traitements du démon. Le matin, en s'éveillant, elle se disait à elle-même : « Lève-toi, Pudentielle, afin de souffrir et de mourir pour ton époux Jésus-Christ » ; car elle comptait chaque jour sur de nouvelles épreuves, et lorsqu'elle se sentait un peu mieux, elle en était affligée, dans la crainte que Dieu ne l'eût abandonnée en punition de ses péchés. Epreuve-elle, au contraire, des douleurs plus aiguës, sa joie ne pouvait se contenir. Elle cherchait sans cesse des occa-

sions nouvelles de s'humilier, et quand elle n'en trouvait aucune, elle jetait un regard suppliant sur son crucifix : « Mon Dieu », s'écriait-elle, « je rougis de paraître devant vous, parce que je n'ai rien à endurer pour vous qui avez tant souffert pour moi ». Le matin, sa première prière était de demander quelque peine particulière, et quand elle n'était pas exaucée, elle s'en plaignait à Dieu. Malgré son état de faiblesse, elle s'acquittait de tous ses exercices avec le même zèle que si elle eût joui d'une parfaite santé ; et elle ne laissait échapper aucun signe d'impatience : interrogée au nom de l'obéissance, elle était obligée de reconnaître qu'il n'y avait aucun de ses membres qui ne souffrit horriblement, et le médecin, étonné, disait d'elle : « Je ne sais vraiment comment cette religieuse peut se tenir debout ; car ses maladies suffiraient pour conduire au tombeau les hommes les plus robustes ». Les ordres de ses supérieurs pouvaient seuls la contraindre à garder le lit.

On regardait également comme un miracle, qu'au milieu de ses souffrances les plus aiguës, elle ne perdait jamais son sourire, et plusieurs personnes, ses sœurs elles-mêmes, croyaient que sa maladie était moins pénible qu'on ne le disait, ou qu'elle ne souffrait pas ; aussi lui témoignaient-elles peu d'intérêt. Mais ses confesseurs, qui connaissaient son courage et son ardeur pour la pénitence, pensaient avec raison, comme les médecins, que ses infirmités étaient la suite de ses austérités, et ne pouvaient comprendre comment elle pouvait encore les pratiquer ; car les permissions qu'on lui donnait étaient des ordres pour

elle, et jamais elle n'aurait voulu retrancher une mortification, si l'autorité de son directeur ne s'y fût opposée. Lorsqu'on lui fixa trois heures de prière, elle offrait la première heure de ses souffrances aux apôtres, la seconde aux martyrs, et la troisième aux saints confesseurs, afin qu'ils les présentassent au Seigneur avec leurs propres peines, pour l'expiation de ses péchés.

Une personne ayant osé lui dire qu'elle faisait son purgatoire en ce monde, elle l'arrêta aussitôt : « Ne « me parlez plus de cela », lui répliqua-t-elle ; « ce « que j'endure peut-il se comparer au purgatoire, et « servir à me purifier de mes péchés ? Mes souffrances « ne sont pas des souffrances, mais des délices, à côté « des châtiments que méritent mes fautes ; si je n'a- « vais confiance dans la bonté infinie de mon Dieu, ce « n'est pas le purgatoire, mais l'enfer que je devrais « attendre. Ah ! plutôt à Dieu que j'eusse mon purgatoire « ici-bas ! Mais qui suis-je pour espérer que j'échap- « perai à des tourments que les plus grands saints « n'évitent pas toujours ? Croyez-moi, je tomberais « dans le désespoir, si la grâce de mon bien-aimé « Sauveur ne venait à mon secours ». A ceux qui lui conseillaient de donner un peu de repos à son corps, elle répondait que nous ne sommes pas sur la terre pour notre plaisir, mais pour la souffrance, et que si nous voulons aller au ciel par une voie sûre, il faut, comme les saints, prendre celle des épines et de la douleur. Un vendredi de Carême, son confesseur, la voyant pleurer, lui demanda la cause de ses larmes : « C'est que, mon Père », répondit-elle, « je rougis

« d'avoir à me présenter devant mon Sauveur souffrant
« sans avoir eu rien à supporter ».

CHAPITRE VI.

SOMMAIRE : Oraison continuelle de Pudentienne ; ses ravissements
et ses extases.

Pudentienne s'était exercée dès son enfance à la prière et à la méditation, et elle regardait ces exercices comme la véritable nourriture des âmes qui visent à la perfection. Elle s'y appliquait avec énergie ; aussi sa vie était-elle une prière continuelle, et en dehors des travaux que lui imposait l'obéissance, elle était sans cesse poursuivie par la pensée de son Bien-Aimé. La prière était à ses yeux comme un vent rafraîchissant qui tempère les ardeurs du soleil pendant l'été : « J'étais », disait-elle, « un monstre d'ingratitude, parce « que je ne remerciais pas le Seigneur des bienfaits « sans nombre dont il m'accable, et surtout du remède « qu'il me fait trouver chaque jour dans les exercices « de piété. Si je pouvais m'y livrer sans obstacle, je ne « sentirais aucune peine corporelle ; et je ne me sou- « viens pas d'avoir éprouvé l'ombre d'une souffrance « pendant que je m'entretenais avec mon Dieu : la « prière est la médecine la plus efficace contre mes « douleurs physiques et morales ». Une religieuse, s'étonnant de ce qu'elle pût se livrer si longuement à l'oraison malgré ses maladies, reçut d'elle cette réponse : « Si le Seigneur, dans son infinie bonté, ne « m'avait pas accordé cette grâce, je n'aurais pu vivre ; « mais comme il me laisse sur la terre afin que je

« puisse me corriger de mes péchés, il me procure du
« moins la consolation de pouvoir lui offrir mes
« prières, afin que j'y trouve un adoucissement à mes
« peines : que je serais malheureuse si j'étais privée
« de ce plaisir ! mais quand je pense qu'en faisant orai-
« son, je puis me présenter devant mon divin Maître et
« m'entretenir avec lui des intérêts de mon âme, je me
« sens émue et tellement fortifiée que je n'éprouve plus
« aucune souffrance ». Lorsque l'obéissance l'arrachait
à la méditation, elle était troublée et inquiète. Son
confesseur, croyant découvrir un amour-propre secret
sous cette répugnance qu'elle manifestait pour les tra-
vaux de la communauté, lui défendit toute prière en
dehors de ce qui était prescrit par la règle ; elle se
soumit sans murmure, bien qu'une telle interdiction
lui fût très-pénible. Pendant que ses infirmités la
clouaient sur son lit de douleurs, elle était souvent
seule, et une religieuse qui venait la visiter, cherchait
à la consoler des ennuis de la solitude : « Ma sœur »,
lui dit Pudentienne, « ne me plaignez pas ; car j'avais
« avec moi la très-sainte Vierge, et je lui ai parlé très-
« longuement de mon salut : on ne souffre pas d'être
« seule, quand on cherche la société du Seigneur par
« la prière ; lorsqu'on poursuit un procès, on ne se
« lasse pas de visiter ses juges et son avocat pour s'en-
« tretenir avec eux des moyens de gagner sa cause ;
« pourrais-je donc me fatiguer des loisirs que vous me
« laissez, quand ils me permettent de rappeler à mon
« Dieu la grande question de mon éternité ? On passe de
« longues heures à solliciter une audience des rois et
« des princes, et on se réjouit de pouvoir s'entretenir

« avec eux ; pourquoi donc ne serais-je pas fière d'obtenir l'accès de la cour céleste par l'oraison ? » On la trouvait souvent plongée dans le ravissement, et conversant d'une manière intime avec les habitants du ciel : ses paroles avaient alors une incomparable énergie, et ceux qui les entendaient en étaient émus jusqu'aux larmes.

Elle récitait le saint office avec une dévotion admirable, parce qu'elle regardait cet exercice comme le privilège des purs esprits qui chantent les louanges de Dieu dans le ciel : aussi, avant de commencer, avait-elle soin de se purifier de ses moindres péchés, soit par la confession, soit par un acte de repentir, parce que, disait-elle, il ne convenait pas de paraître devant le roi des rois et de s'unir aux princes de sa cour sans être revêtu de pureté et d'innocence. Avant de se rendre au chœur, elle se représentait par la pensée qu'elle était attendue dans l'assemblée des saints et qu'elle était invitée à prendre part à leurs concerts : lorsque la maladie la contraignait à rester seule dans sa cellule, elle ne pouvait achever la récitation du Bréviaire sans être plongée dans des ravissements inexprimables.

Le 24 décembre, elle était plongée dans un ravissement qui durait déjà depuis plusieurs heures, et ses compagnes cherchaient à lui faire reprendre ses sens : bientôt elles s'aperçurent qu'elle ne respirait plus et qu'elle ne donnait aucun signe de vie ; enfin elle revint à elle avec un visage enflammé ; sa figure était couverte de sueur, et elle semblait serrer quelque chose dans ses bras : ses sœurs étonnées lui demandèrent

pourquoi elle se montrait si préoccupée : « Mais j'étais « seule pendant Matines », répondit-elle, « et j'entends « sonner la première messe ». Les religieuses lui firent remarquer que la cloche annonçait midi ; alors, confuse de se voir surprise dans une extase, elle s'excusa de sa paresse qui l'avait empêchée de s'unir à elles pour prier, et leur dit, afin de cacher les faveurs qu'elle venait de recevoir, qu'elle ne s'était point aperçue de leur présence : mais ses efforts furent inutiles, et ses compagnes restèrent persuadées que Notre-Seigneur l'avait honorée de sa visite.

Notre vénérable servante de Dieu connaissait par révélation une foule de détails dont elle se servait pour exciter les fidèles à la ferveur, et souvent elle consacra ses prières et ses bonnes œuvres à la délivrance des âmes qu'elle voyait dans le purgatoire.

Elle n'était pas moins zélée pour demander à Dieu la conversion des pécheurs, et souvent son ange gardien lui indiquait ceux pour qui elle devait offrir ses pénitences ; c'est ainsi qu'elle obtint la conversion d'un pécheur que lui avaient recommandé son neveu Sagau et le cardinal Ludovisio. Son confesseur avait recours à ses prières, et plus d'une fois, après avoir échoué dans ses efforts pour ramener dans la voie du bien des âmes égarées, il l'invitait à s'unir à lui, et bientôt il reconnaissait la puissance de son intercession. Marie, princesse de Savoie, étant venue à Bologne, demandait son concours pour obtenir quelques bienfaits temporels ; Pudentienne lui répondit qu'elle l'aiderait bien volontiers, mais qu'elle craignait de ne pas être exaucée, que le Seigneur nous exauce facile-

ment lorsque les saints du ciel appuient nos demandes ; et qu'en implorant le secours de Dieu pour des intérêts terrestres, elle se sentait seule, de telle sorte qu'elle n'osait le prier.

CHAPITRE VII.

SOMMAIRE : Faveurs diverses. — Heureuse mort de Pudentienne.

La faim de la sainte communion qui dévorait cette âme si pure, lui mérita des consolations et des faveurs extraordinaires. Ses extases se prolongeaient tellement que ses sœurs étaient obligées de la traîner en quelque sorte malgré elle à la sainte table, et lorsqu'elle était retenue au lit par ses maladies, elle recevait fréquemment le pain des anges de la main de saint François, de saint Philippe de Néri, ou d'autres habitants de la cour céleste. Quand elle voulait communier en l'honneur de quelque saint, il lui semblait que la sainte hostie lui était présentée par lui.

Parmi les autres bienfaits extraordinaires que Dieu lui accorda, nous citerons encore sa familiarité avec son ange gardien. Un jour qu'elle était rentrée dans sa cellule, après avoir communié, pour y prier plus librement, elle aperçut un enfant de six à sept ans, d'une beauté ravissante, qui s'approcha d'elle : son étonnement ne connut pas de bornes, car elle savait que la Règle défendait d'introduire personne dans le monastère ; et comme elle lui demandait qui il était, il répondit qu'il était un messager de la cour céleste envoyé pour l'éclairer sur de nombreuses difficultés, puis il disparut, laissant Pudentienne consolée et persuadée que

c'était son ange gardien. Il lui apparut dès lors presque tous les jours, et lorsque le démon essayait de l'attirer à lui, il lui découvrait tous les pièges tendus contre sa vertu. Il la suivait au tribunal de la Pénitence, soit pour lui inspirer des sentiments de contrition, soit pour éclairer son confesseur sur les conseils qu'il devait lui donner ; quelquefois il lui adressait des reproches sur sa timidité ou sur ses négligences. Un jour, il la conduisit en esprit dans une vaste plaine, où se trouvait une église munie de stalles vides et très-bien ornée, mais la porte en était fermée : elle frappa longtemps sans recevoir de réponse ; enfin un étranger se présenta et fut introduit aussitôt. Pudentienne voulait y entrer avec lui ; car elle se voyait sur le bord d'un torrent qui semblait l'entraîner ; mais on lui répondit que ceux-là seuls pouvaient pénétrer dans ce sanctuaire qui pratiquaient une obéissance parfaite. Alors son ange gardien la prit par la main pour lui faire traverser l'eau sur une planche qui flottait au gré des vagues ; et comme notre sainte eut peur, il lui dit qu'elle n'avait pas encore la perfection que Dieu exigeait d'elle. Ensuite il la transporta devant un édifice magnifique, dont elle ne pouvait qu'entrevoir les beautés intérieures : devant la porte se tenaient deux lions menaçants, et derrière elle se trouvait un marais infect où elle craignait de tomber ; elle fut ensuite conduite sur une route enveloppée de ténèbres, et invitée à traverser une haie d'épines très-épaisses, au-delà de laquelle s'étendait le jardin admirable du divin Sauveur ; mais le chemin pour y arriver était rude et formé de pierres aiguës. Dans le creux d'un rocher elle vit un

homme revêtu d'habits éclatants, qui versait des larmes amères, parce qu'il désirait ardemment arriver à la perfection : cette vue ranima son zèle et la remplit de regrets cuisants pour ses fautes passées.

Après être restée de longs mois sans faire aucun mouvement, elle voulut se rendre à la chapelle pour communier le jour de saint Joseph, et l'on apprit de sa bouche qu'elle avait été soutenue par ce grand Saint et par son ange gardien ; puis elle rentra dans sa cellule où elle reçut de ce dernier une croix garnie de miroirs qu'elle devait conserver jusqu'à sa mort, et s'en servir pour repousser les attaques du démon.

Elle fit aussi quelques prophéties : ainsi elle prédit au cardinal Facchinetti sa promotion à cette dignité ; à une jeune fille, qu'elle entrerait chez les Clarisses ; à une religieuse qui s'engageait à la servir jusqu'à sa mort, qu'elle ne serait pas à côté d'elle ni dans le monastère lorsqu'elle rendrait le dernier soupir. Dans une extase elle vit un de ses proches parents mortellement blessé, et demanda pour lui la contrition de ses péchés. Dieu lui révéla également la sainteté de la princesse Marie de Savoie. Pendant que celle-ci habitait Bologne, elle venait souvent prier dans l'église des Clarisses, et Pudentienne aperçut un nuage éclatant qui tombait sur elle ; en même temps deux anges se tinrent à ses côtés pendant que le Saint-Sacrement était exposé. Elle apparut de son vivant au docteur Scotti, pendant qu'il était malade, et elle le guérit miraculeusement. En 1618, un gentilhomme étranger vint à Bologne avec un très-beau crucifix, et désirant le laisser dans cette ville en atten-

dant son retour, il se demandait dans quelle église il serait conservé avec le plus de respect. Pendant la nuit, il entendit une voix qui lui disait : « Portez-moi au couvent des Clarisses de Saint-Bernardin, et donnez-moi à sœur Pudentienne ». Ce gentilhomme, qui ne connaissait pas ce monastère, se crut victime d'une illusion ; mais le même prodige s'étant renouvelé les deux nuits suivantes, il alla trouver Paul Carazi et lui fit part de son projet ainsi que de la révélation dont il avait été honoré : ce dernier se chargea volontiers de transmettre ce crucifix à notre sainte qu'il connaissait intimement ; mais jamais on ne sut quel était ce gentilhomme. Pudentienne le fit placer dans l'église, puis dans le chœur : et un jour qu'elle priait devant cette image, elle s'entendit appeler par son nom : « Seigneur », répondit-elle, « que voulez-vous que je fasse ? — Dites-moi que vous m'aimez. — O mon Dieu, je vous aime et vous aimerai toujours ».

Pudentienne avait amassé de grands mérites, et le moment approchait où elle devait en recevoir la récompense. Elle prédit sa mort quelques jours à l'avance, et annonça qu'elle aurait encore de terribles luttes à soutenir contre l'enfer. Le 28 novembre, elle eut une sueur si abondante que non-seulement ses habits étaient mouillés, mais que sa cellule était humide : croyant que sa dernière heure était venue, elle fut saisie de crainte. Le démon essaya de lui inspirer des doutes contre la foi, et pour les vaincre, elle répétait souvent des actes de cette vertu. Son ange gardien lui apparut avec quatre princes de la cour céleste et lui dit que jusque-là il lui avait donné des couronnes

de roses, mais qu'il lui en apportait une d'épines, qu'elle ne guérirait pas cette fois, et qu'elle continuât de prendre des remèdes, parce que l'obéissance le lui commandait. Enfin, munie des derniers sacrements, elle rendit le dernier soupir le jour de Noël 1662, à l'âge de soixante-douze ans. Son visage, défiguré par les maladies et les austérités, se revêtit d'un éclat extraordinaire. On fut obligé de retarder ses funérailles de trois jours, afin de satisfaire la piété des fidèles qui voulaient l'honorer et qui se disputaient des lambeaux de ses vêtements. Elle fut inhumée le 28 décembre.

(MAZZARA.)

VINGT-SIXIÈME JOUR DE DÉCEMBRE

MARIE DE JÉSUS, VIERGE

DU TIERS ORDRE

1666. — Pape : Alexandre VII. — Roi de France : Louis XIV.

Cette illustre épouse de Jésus-Christ naquit en 1516, de paysans honorables, à Guigo, petit village du diocèse de Coria, en Espagne. A l'âge de trois ans elle perdit sa mère, dont l'appui lui aurait été si utile pour ses jeunes années, et pour comble de malheur elle fut confiée aux soins d'une servante dont les habitudes mauvaises pouvaient causer des malheurs irréparables dans ce cœur si tendre encore ; mais elle avait pour ainsi dire sucé la piété avec le lait, et pour

rien au monde elle n'aurait consenti à offenser Dieu. Jeanne Perez, veuve d'une grande vertu, remarqua ses dispositions pour la vertu, et poussée par le désir d'empêcher les premières séductions du mal, elle attira Marie chez elle : elle lui racontait comment les Saints avaient gagné le ciel, lui décrivait leurs jeûnes et leurs mortifications, lui montrait comment ils avaient méprisé le monde et ses vanités, et comment le Seigneur vient au secours des hommes de bonne volonté. La jeune enfant, docile à ses leçons, fuyait la société de cette servante et s'appliquait à vivre d'une manière plus parfaite. Souvent il lui arrivait dans les champs de pousser de profonds soupirs et d'invoquer à haute voix le saint nom de Jésus ; elle mortifiait son corps avec des épines, portait un cilice et pratiquait d'autres pénitences, bien qu'elle fût à peine âgée de douze ans.

Pierre-Alvarès Estrada, curé de Guigo, licencié en droit civil et canonique, et prêtre très-habile à conduire les âmes dans les voies de la perfection, ayant appris de Jeanne Perez, comment la jeune enfant obéissait aux inspirations de la grâce, la prit sous sa direction. Lorsqu'elle eut atteint l'âge de treize ans, elle reçut l'habit du Tiers Ordre, et poussée par l'Esprit-Saint, elle résolut de se dépouiller de tout pour l'amour de Dieu, afin de s'unir plus intimement à lui par la prière. Comme elle ne savait pas encore méditer, elle s'appliquait à réciter un grand nombre de formules de prières ; mais quand elle commençait le *Notre Père*, elle se représentait Notre-Seigneur, et bien souvent elle continuait de prier de bouche sans penser

au sens des paroles, tandis que son cœur était pénétré de la présence de son divin Sauveur. Une nuit, elle se réveilla pendant que sa sœur dormait à côté d'elle, et frappée de la pensée qu'une foule de religieux vauquaient en ce moment à la prière, elle se leva aussitôt pour les imiter. Afin de se livrer sans témoin à ces exercices de piété, elle demandait souvent à Dieu d'appeler sa sœur à un autre état : le Seigneur l'exauça, et sa sœur s'étant mariée peu de temps après, elle se vit libre de suivre les inspirations de son cœur. Lorsque son confesseur l'engagea à faire le vœu de chasteté perpétuelle, elle crut qu'il fallait le déclarer publiquement ; mais ce saint prêtre lui ayant dit qu'il suffisait de s'engager secrètement, elle répondit que depuis longtemps déjà elle avait consacré son corps et son âme à Jésus-Christ, et qu'elle lui demandait chaque jour de lui apprendre à faire sa sainte volonté. C'est ainsi qu'elle avait conservé jusque-là le lis de la pureté virginale ; elle ignorait même en quoi consistaient les péchés de la chair, et ce fut seulement lorsqu'elle essaya de convertir des pécheurs, qu'on s'aperçut de cette heureuse ignorance. Au vœu de virginité, elle joignit ceux de pauvreté et d'obéissance à son confesseur, qu'elle renouvelait chaque année.

Elle se montrait digne d'être une enfant de saint François par l'amour qu'elle avait pour la pauvreté ; elle semblait y être née et avoir grandi dans la pratique de cette vertu, elle craignait de posséder de l'argent, et même d'en toucher : lorsqu'on lui en donnait pour les pauvres, elle le recevait sur le bord de son vêtement et le portait aussitôt à son confesseur, afin

de se débarrasser de cette peste ; c'est ainsi qu'elle l'appelait. Elle donnait tout ce qu'elle avait, même ce qui pouvait se garder sans se gâter ; elle lui offrit son lit et sa chambre, afin qu'il en disposât selon son bon plaisir. Lorsqu'à la fin de sa vie elle se vit forcée de rester presque toujours au lit, elle se déponilla du seul vêtement qui lui restait, parce qu'elle crut inutile de le conserver ; quand elle se levait, elle en empruntait un pour quelques instants. Pour entrer encore mieux dans l'esprit de pauvreté, elle évitait toute parole qui pouvait exprimer quelque idée de propriété ; elle s'abstenait même de dire : « mon corps, mon âme » ; mais elle répétait souvent cette parole : « Mon Dieu », et de fait, c'était le seul bien qu'elle possédât.

Elle obéissait parfaitement à son confesseur, comme les religieux à leurs supérieurs. Voyant en lui le représentant de Dieu, elle se soumettait sans murmure à tout ce qu'il lui commandait, et rien ne lui semblait impossible, à cause de l'amour qui inspirait toutes ses actions ; jamais elle ne sortait de sa maison, même pour des œuvres de charité, sans lui en avoir demandé la permission. Le Seigneur lui ayant suggéré la pensée de fonder un monastère, son directeur lui commanda de se rendre à la cour royale, et elle quitta sa chère solitude pour aller à Madrid et y rester jusqu'à ce qu'il lui envoyât l'ordre de revenir. Un jour qu'elle était épuisée par la maladie, son confesseur, voulant éprouver son obéissance, lui commanda de transporter quelques pierres très-grosses qui étaient tombées du haut d'un mur ; aussitôt, sans écouter sa faiblesse, ni réfléchir qu'un homme aurait

eu de la peine à les soulever, elle se leva et les porta au lieu qu'il lui avait indiqué. Une autre fois, elle avait reçu l'ordre de soigner une personne malade, qui était d'un embonpoint extraordinaire, et l'obéissance lui donnant des forces, elle la levait et la recouchait aussi facilement que si elle eût été un enfant. Elle obéissait même aux personnes avec lesquelles elle vivait, et pour éviter même l'apparence de volonté propre, elle ne disait pas : Je veux, ou, je ne veux pas ; mais : Si vous voulez, quand vous voudrez. Un jour, elle raconta à son confesseur qu'elle avait vu Notre-Seigneur tout couvert de blessures, mais plus défiguré par les péchés des hommes que par les mains de ses bourreaux, et elle reçut l'ordre de lui de travailler à le guérir. Elle essaya dès lors de laver les plaies de Jésus-Christ avec ses larmes, et de les panser avec ses pénitences, ses œuvres de charité et ses prières ; cette simplicité fut agréable au Fils de Dieu, qui ne se montra plus sous un aspect aussi horrible que par le passé. D'après le conseil de son directeur, elle s'engagea par vœu à faire tout ce qu'il croirait plus parfait, et elle s'en acquitta avec tant de fidélité, qu'à sa mort elle avoua n'y avoir jamais manqué.

Son jeûne était si rigoureux, que son confesseur se vit contraint de lui imposer quelques adoucissements ; elle dormait très-peu, sur une natte, la tête appuyée sur une pierre. Outre les disciplines qu'elle se donnait elle-même, elle se faisait lier les mains derrière le dos, puis une de ses compagnes la frappait jusqu'au sang. Les filles qui la servaient étaient quelquefois obligées pour lui plaire de la traîner avec une corde

dans l'intérieur de la maison, de la fouler aux pieds, ou de lui infliger toutes sortes de mauvais traitements. Chaque nuit, elle passait deux ou trois heures en prières, debout et les bras en croix ; quelquefois elle faisait le tour de sa demeure à genoux et une lourde croix de bois sur les épaules. Chaque jour, elle parcourait à genoux les stations du chemin de croix, et souvent la terre était rougie de son sang.

Son humilité grandissait avec les faveurs que le Seigneur lui accordait ; car , grâce aux lumières célestes, elle comprenait mieux ses misères, et pensait que tous les hommes devaient la maltraiter, s'ils la connaissaient bien. Les humbles sentiments qu'elle avait d'elle-même lui méritaient de nouveaux bienfaits : souvent Notre-Seigneur lui apparaissait et l'appelait par son nom ; elle s'humiliait alors dans la pensée de son néant ; elle se chargeait des péchés du monde tout entier, parce qu'elle croyait que ses propres fautes en étaient la cause ; elle rougissait quand on lui adressait des éloges ou quand elle s'entendait appeler la sainte ; elle pleurait souvent, parce que diverses personnes témoignaient de l'estime pour sa perfection, et elle suppliait le Seigneur de les détromper.

Dans les premiers temps, elle négligeait quelquefois certaines œuvres de mortification ou de charité, dans la crainte de se faire remarquer ; mais lorsqu'elle fut plus avancée dans les voies de la perfection, elle ne chercha que le bon plaisir de Dieu, et surmonta courageusement le respect humain, qui souvent retient les âmes timides. Comme elle avait souvent demandé d'être méprisée, le divin Maître l'exauça pleinement,

car bien des personnes la traitèrent d'hypocrite, et quand elle entendait leurs injures, elle ne pouvait s'empêcher de faire éclater sa joie ; ceux qui la jugeaient et la traitaient mal semblaient acquérir par là un droit particulier à ses prières et à sa charité. Jamais elle ne soupçonnait le prochain, et elle regardait les actions des autres comme plus parfaites que les siennes ; lorsqu'elle entendait parler de péchés graves, ou que les pécheurs venaient reconnaître devant elle leurs faiblesses et demander ses prières, elle espérait qu'ils étaient en état de grâce ; car elle pensait que Dieu leur avait inspiré un si profond repentir de leurs fautes, qu'ils s'étaient réconciliés avec lui. Aussi jamais la paix de son âme n'était troublée, et sa confiance dans la miséricorde divine était immense, même lorsqu'elle pleurait ses iniquités.

Grâce à cette tranquillité d'âme, elle était toujours prête à méditer ; elle commença par la Passion de Notre-Seigneur ; mais dès qu'elle réfléchissait à cette pensée, savoir : que le Sauveur souffrant était un Dieu d'une bonté infinie envers une créature si ingrate, elle oubliait le sujet de sa méditation et ne considérait plus que son Créateur : elle était plongée en Dieu, et moins elle se représentait d'images, plus elle se sentait éprise d'amour et éclairée sur sa divinité, sa sagesse, sa toute-puissance et ses autres perfections. Sous la direction de ce souverain Maître, elle s'éleva très-haut dans la contemplation, et il lui semblait impossible de résister aux inspirations célestes qui l'entraînaient ; aussitôt qu'elle commençait à prier, le Seigneur l'attirait à lui si fortement qu'elle fixait aussitôt les yeux de

son âme sur quelque-une de ses perfections, et qu'elle ne pouvait plus supporter d'autre vue ; et même lorsqu'elle considérait un des mystères de la Passion et de la vie de la sainte Vierge, ou qu'elle sollicitait quelque grâce pour son âme, elle pouvait à peine fixer sa pensée pendant quelques instants, car elle était immédiatement ramenée vers l'essence divine. Elle s'oubliait si complètement elle-même, que tout en connaissant et en aimant Dieu de la sorte, elle n'en avait pas conscience, parce qu'une âme ravie de la sorte par l'amour divin, ne remarque pas ses propres opérations. A partir du jour où le Seigneur lui fit sentir les douceurs de sa compagnie, sa vie devint une prière continuelle ; elle oubliait de dormir, et néanmoins son corps ne semblait ni fatigué ni épuisé, mais plus fort pour faire ce que le service de Dieu ou du prochain réclamait. Bientôt il lui fut presque impossible de réciter des prières vocales, car dès qu'elle commençait, son âme tombait aussitôt en extase. Son confesseur lui ayant donné pour pénitence la récitation de l'Oraison dominicale, elle fut obligée de prendre une demande chaque nuit, car dès les premiers mots ses ravissements commençaient. Ses relations avec les hommes, ses travaux manuels, n'apportaient aucun obstacle aux opérations de l'Esprit-Saint, car son cœur était toujours disposé à recevoir les lumières divines et uni à Dieu. Les fruits de cette union étaient un amour pur et ardent pour le Seigneur, amour qui ne considère pas l'espoir de la récompense ni la crainte du châtement ; dès ses plus jeunes années, elle faisait toutes ses actions pour plaire à Dieu. Lorsque le Sei-

gneur lui disait : « Marie, venez avec moi », elle se croyait transportée bien loin de la place qu'elle occupait, et comme séparée d'elle-même. De toutes les faveurs qu'elle désirait, nulle n'était l'objet de plus d'instances de sa part que l'amour divin ; et cette charité lui inspirait une hardiesse que Jésus souffrait pour montrer aux âmes consacrées entièrement à son service, qu'elles ont tout pouvoir sur sa volonté : « Seigneur », lui disait-elle, « il faut que vous me donniez votre amour selon votre toute-puissance, que vous m'unissiez si intimement à vous que nous ne fassions qu'un, et que vous allumiez dans mon cœur le feu de votre charité ». Lorsqu'elle s'approchait de la sainte Table : « O mon Dieu », disait-elle, « donnez à mon cœur les ornements et la pureté que vous demandez de lui ; vous m'exaucerez, et vous enlèverez tout ce qui déplaît à vos regards, sinon je ne vous recevrai pas ». Elle s'exprimait ainsi, pressée par l'ardeur de ses désirs, sans réfléchir au sens de ses paroles ; puis, lorsqu'elle y pensait, sa confusion était extrême : c'était le sentiment de son indignité qui lui donnait le courage de parler ainsi, et non une présomption contraire à l'humilité. « O mon Dieu ! » s'écriait-elle, « il faut que vous me donniez telle ou telle chose, parce que je suis la plus pauvre et la plus méprisable de toutes les créatures ; lorsque vous ornerez et rendez meilleure une âme, vous faites une œuvre de miséricorde, et vous ne pouvez mieux réussir que dans une pauvre pécheresse comme moi ». Lorsqu'elle se voyait ainsi pressée par son amour, elle se livrait à des actes héroïques, et on l'en-

tendait s'écrier : « O mon Jésus, que n'ai-je la ferveur
« de tous ceux qui vous aiment sur la terre et dans le
« ciel ! Ce serait cependant encore trop peu pour ce
« que vous méritez ». Quelquefois le Fils de Dieu rani-
mait sa ferveur par quelques douces paroles, et la
priaît de lui dire si elle était malade de son amour :
elle rougissait alors, et se reconnaissait indigne de
connaître cet heureux mal ; mais le Seigneur la forti-
fiait en lui disant : « Quiconque s'offre à moi pour
« souffrir par amour, peut reconnaître à ce signe qu'il
« est blessé de cette charité ».

La veille de la fête de sainte Madeleine, elle ressentit
une dévotion extraordinaire accompagnée d'un grand
regret de ses péchés et de désirs ardents pour la per-
fection ; elle demandait son pardon, le repos de son
âme, et la soumission de toutes ses facultés à la vo-
lonté divine. En se confessant elle fondit en larmes, et
passa le reste du jour au milieu des consolations cé-
lestes. Sur le soir, comme elle lavait les pieds d'une
personne en pleurant, il lui sembla qu'elle était pros-
ternée aux pieds du divin Sauveur : « Seigneur », dit-
elle, « faisons un échange ; lavez mon âme, et je laverai
« vos pieds ». Ses larmes coulèrent avec tant d'abon-
dance, qu'elle s'en servit à deux ou trois reprises pour
cette femme, et qu'elle fut animée d'une telle con-
fiance, qu'elle put se croire exaucée. Notre-Seigneur
lui apparut souvent sur sa croix, ou déposé sur le sein
de sa sainte Mère, et la pieuse vierge unissait sa dou-
leur à celle de Marie. Le jour de l'Ascension, elle fut
transportée en esprit au milieu des apôtres lorsque
Jésus-Christ, s'élevant vers le ciel, leur donna sa béné-

diction ; elle remarqua la splendeur et l'éclat de ses plaies, obtint la délivrance de plusieurs âmes du purgatoire, et la conversion d'un grand nombre de pécheurs qu'elle avait sollicitée. Entraînée en esprit dans la demeure céleste, elle y vit des merveilles que l'on ne peut décrire, et entre autres Saintes, l'illustre Thérèse, qui sollicitait pour elle des faveurs particulières, et surtout un grand amour pour son Dieu.

Un grand nombre de personnes pieuses, hommes et femmes, venaient apprendre d'elle à servir Dieu et à méditer ; ces visites étaient pour elle un nouveau motif de joie, car elle se réjouissait des progrès que faisaient les âmes dans la prière, et elle aurait désiré avoir mille mondes sous ses ordres pour les porter au service du Seigneur : « O Dieu, mon amour », écrit-elle, « vous « devez être remercié de toutes vos miséricordes en- « vers une créature aussi ingrate que moi. Oh ! que ne « puis-je faire connaître à tous les hommes combien « vous avez été bon pour moi qui suis si rebelle envers « vous ! Que toutes les créatures s'empressent d'aimer « un Dieu qui fait tant de bien à une âme qui le sert si « mal ! O mon souverain Bien, comme vous devez « payer généreusement les âmes reconnaissantes qui « vous servent fidèlement et vous aiment de toutes « leurs forces ! » Quelques pieuses filles, entraînées par ses exhortations, vinrent habiter chez elle, afin de mieux s'appliquer à la pratique de la piété ; elles vivaient, comme dans un cloître, dans les exercices de la pénitence, de la méditation et du travail. Bien qu'elle fût malade pendant les dernières années de sa vie, elle était toujours disposée à se mortifier, à baiser

leurs pieds, à s'humilier ; et on pouvait croire que ses infirmités la quittaient quand elle avait quelque chose à souffrir. Sa réputation de sainteté était si bien établie, qu'on venait même de Coria pour se mettre sous sa direction. La pensée que Dieu était offensé par le péché la remplissait de douleur, et pour l'expier, elle s'offrait comme une victime : « Pécheresse indigne », se disait-elle à elle-même, « ne vois-tu pas que tes « mauvais exemples poussent les hommes à offenser « le Seigneur ? » Elle profitait de toutes les occasions pour s'entretenir avec les personnes de mauvaise vie, et pour les exciter à changer de conduite, sans craindre leurs railleries ni leurs contradictions. Elle désirait avoir autant de vies qu'elle avait commis de péchés, afin de les sacrifier pour les expier ; elle s'en accusait devant ses compagnes, afin de leur inspirer de l'horreur contre elle-même ; elle répétait souvent que les pécheurs n'offenseraient pas le Seigneur s'ils comprenaient toute la laideur du péché, et que si nous n'aimons pas Dieu pour lui-même, nous devons du moins le servir dans la crainte de tomber dans l'abîme épouvantable creusé par nos révoltes envers lui. Souvent elle s'offrait à Dieu pour endurer toutes sortes de martyres, afin d'obtenir la conversion des païens et des hérétiques, et quelquefois le Seigneur la transportait en esprit chez les Maures pour travailler à leur instruction et souffrir les peines inséparables de ces travaux : elle demandait alors instamment le baptême de ces infidèles, et offrait au divin Maître, dans le but de l'obtenir, toutes les peines qu'elle pensait endurer, afin de procurer la gloire de Dieu ; elle demandait pour elle-

même les souffrances du purgatoire et de l'enfer, afin que les damnés et les âmes souffrantes pussent entrer dans le ciel et chanter sa gloire, mais à la condition de ne jamais être séparée de l'amour divin.

Vers cette époque une grande guerre s'était élevée entre l'Espagne et le Portugal, et la province d'Estramadure avait à supporter la part la plus grande des ravages causés par les armées ennemies ; Marie s'efforçait d'apaiser la colère de Dieu. Le Seigneur lui avait inspiré la pensée de fonder à Guigo un monastère de religieuses sans aucun revenu et dans l'observance de la pauvreté la plus austère, afin que dégagées de toute ambition terrestre, elles consacrasent tous leurs efforts à l'acquisition des biens éternels, et n'apportassent avec elles d'autres biens que leurs vertus : mais plus elle rejetait ce projet, à cause des grandes difficultés qu'il présentait, plus elle se sentait excitée à le réaliser. Après de grandes hésitations elle en fit part à son confesseur, qui lui dit de recommander cette affaire au Seigneur afin qu'il la dirigeât selon les intérêts de sa plus grande gloire ; en même temps elle demanda les prières de toutes les personnes pieuses qu'elle connaissait. Elle avait néanmoins sans cesse devant les yeux comme une montagne de difficultés qui s'opposaient à cet établissement ; mais le Seigneur lui montra dans une vision qu'il lui voulait des âmes parfaites, que son confesseur l'aiderait, et que d'ailleurs il était offensé chaque jour pendant cette guerre par des péchés sans nombre, dont il réclamait l'expiation. Jésus-Christ lui apparaissait pâle et défiguré sur la croix : « La guerre actuelle », lui disait-il, « est si hor-

« rible, que les hommes semblent lutter, non entre eux, mais contre leur Dieu ». — « Faites-la donc cesser », lui répliquait Marie, « afin d'empêcher la continuation de ces péchés ». — « Faites ce que je vous commande », reprit le divin Crucifié, « et je ferai ce que vous demandez ; autrement je ne vous accorderai pas la paix ». Le Seigneur l'exhortait aussi à se montrer courageuse pour supporter les contradictions qu'elle rencontrerait ; car, disait-il, c'est un signe certain qu'une chose m'est agréable, lorsque les hommes s'y opposent. En même temps son confesseur lui ordonnait d'écrire ses révélations, et il les envoyait à des religieux pour les faire examiner. Le Provincial des Carmes Déchaussés étant venu à Guigo pour éprouver son esprit, se montra satisfait de sa perfection, et conseilla à son confesseur de consacrer cette fondation à l'établissement des Carmélites. Lorsque Marie se vit obligée d'échanger sa solitude et la société de ses compagnes, contre les ennuis d'un long voyage, et des visites fréquentes à de grands seigneurs, elle pria Dieu en pleurant de venir à son secours, et de la protéger contre tout danger. Le Seigneur lui donna l'assurance qu'elle était exaucée, et lui dit de voir dans le roi et les grands du royaume, les représentants de son autorité. Elle partit avec le curé de Guigo, vénéra le corps de sainte Thérèse à Albe, et visita le duc de cette ville pour lui faire connaître le projet qu'elle avait conçu. Ce prince s'offrit pour être le patron du nouveau monastère ; mais la pieuse vierge répondit qu'elle avait déjà choisi Jésus-Christ pour cette dignité, et elle le remercia de ses généreuses intentions : bien

loin de s'offenser de cette réponse, le duc lui promit de contribuer à sa fondation en donnant cinq cents ducats. A Salamanque, son confesseur la fit examiner par les professeurs les plus distingués de l'Université, qui rendirent tous un bon témoignage en sa faveur. Le général des Bernardins, qui fut dans la suite évêque de Cadix, disait à cette occasion que souvent le Seigneur opère de grandes choses par des moyens qui répugnent aux hommes, et qu'on devait se confier en sa providence pour cette œuvre qui semblerait impossible.

A Madrid, Marie fut soumise à un nouvel examen de la part d'hommes très-instruits qui furent presque tous évêques, qui lui promirent leur appui et qui la confessèrent lorsque son directeur s'éloigna. Le Père Jean-Eusèbe Nieremberg, jésuite distingué par ses écrits, l'engageait à travailler activement à l'exécution de son projet, mais avec indifférence; car, disait-il, bien que Dieu ne change pas de volonté, le succès diffère quelquefois de nos espérances, et le Seigneur ne veut pas que nous comprenions ses secrets : elle devait donc faire de son mieux en laissant à la Providence le soin de disposer de ses efforts selon son bon plaisir. Un religieux Minime, qui écrivit un excellent livre sur la vie spirituelle, disait en parlant de cette pieuse fille : « Mon livre sera utile à quelques âmes; mais cette « vierge m'a instruit et a dissipé en moi bien des « doutes que l'on ne peut surmonter que par une « lumière divine ». Elle continuait à Madrid ses exercices de piété ordinaires : elle fit une neuvaine à Notre-Dame d'Atocha, où elle se rendait pieds nus, et choi-

sissant une place d'où elle pouvait contempler la madone sans être vue, elle passait toute la matinée en prières. Un jour que des pèlerins nombreux se pressaient dans cette chapelle, mais sans piété, Marie remarqua que la statue miraculeuse paraissait affligée, et déplorant le peu d'honneurs qu'on rendait à la sainte Vierge, elle fut ravie en extase et élevée en l'air : quelques personnes furent témoins de son ravissement, et cette vue les toucha profondément. Elle visitait souvent les hôpitaux et donnait surtout ses soins aux pauvres femmes atteintes de plaies hideuses ; elle pansait leurs blessures, faisait leurs lits, lavait leur linge et les soignait comme une tendre mère. En même temps elle leur adressait de douces exhortations pour les exciter à la patience et au repentir de leurs péchés ; quelques-unes profitèrent de ses conseils et montrèrent par leurs larmes que leur cœur était touché, d'autres au contraire méprisèrent ses paroles ; mais Marie, qui avait toujours le Seigneur présent à la pensée, persévérait dans l'exercice de sa charité.

Un gentilhomme de mauvaise vie s'étant recommandé à ses prières, elle le pria de lui dire ce qu'elle devait demander à Dieu, et comme il manifestait le désir d'être un bon chrétien, elle lui parla de sa conversion. « Pensez », lui dit-elle, « que vous mourrez, « non après une longue vie, mais dans quelques années, et vous deviendrez un bon chrétien : car cette « pensée détourne du péché. Rappelez-vous aussi que « dans l'enfer il y a beaucoup de damnés qui voudraient être bons, et qui cependant ont négligé de « l'être sur la terre ». Ces quelques mots suffirent pour

changer le cœur de ce seigneur, qui s'empessa de faire une bonne confession et mourut quelques années après dans la pratique des vertus chrétiennes. Sur sa route elle trouva quelques pêcheurs à qui elle demanda l'aumône de quelques poissons, et comme ils lui répondirent que depuis le matin ils n'avaient rien pris, elle leur commanda d'essayer dans un endroit qu'elle leur indiqua. Leur pêche fut très-abondante; ils craignirent même un instant que leurs filets ne se rompissent, et leur étonnement fut d'autant plus grand, qu'un instant auparavant leurs efforts avaient été inutiles à la même place. Elle partit de Cacerès avec quelques gentilshommes qui voulaient jouir de sa conversation, bien qu'elle eût essayé de les détourner de leur projet. Ils l'appelaient la sainte de Guigo, et quand elle rentra dans son village, ce fut une joie universelle : chacun s'empessait de venir la saluer, et on lui apportait des enfants de toutes parts, afin qu'elle leur donnât sa bénédiction.

Les mortifications qu'elle pratiquait depuis sa jeunesse, étaient trop légères pour ses désirs, et dès l'âge de quatorze ans elle avait demandé à Dieu de souffrir davantage. Enfin ses prières furent exaucées, et le Seigneur lui dit de se préparer aux peines qu'il lui réservait. Elle fut saisie d'une fièvre brûlante, son corps enfla d'une façon extraordinaire, et des douleurs aiguës la tourmentèrent de la tête aux pieds. « Seigneur », disait-elle au milieu de ces tortures, « je ne puis vivre « sur cette terre sans souffrir ; car il ne convient pas « que vous portiez votre croix et que j'en sois exempte ; « l'épouse doit ressembler à l'époux. Allons, mon Dieu,

« permettez-moi de souffrir avec vous, ou rappelez-moi de cette vie ». Aussi rien ne lui était plus pénible que de se sentir un peu mieux. Lorsqu'elle avait passé une nuit moins mauvaise, et qu'on lui demandait comment elle se trouvait le matin : « Comme je le mérite », répondait-elle, « car mes désirs ne sont pas satisfaits ». Ces maladies durèrent pendant les trente-cinq dernières années de sa vie : cependant elles ne furent pas aussi vives ni aussi générales dans les commencements ; car elles lui permettaient encore de travailler, bien qu'elle fût très-épuisée par la fièvre. Mais à son retour de Madrid, elle eut besoin d'une patience beaucoup plus grande : car les souffrances sont des faveurs divines pour les âmes qui savent qu'elles les endurent pour l'amour de Dieu ; mais leurs peines sont beaucoup plus amères lorsqu'elles n'ont pas cette certitude. Et de fait, après avoir joui pendant longtemps des consolations célestes, elle se vit tout à coup environnée de ténèbres intérieures, et le Seigneur l'éprouva par des sécheresses : il lui semblait que Dieu l'abandonnait ; mais ces rigueurs apparentes sont un signe avant-coureur de grâces particulières. Elle croyait que toutes ses bonnes œuvres déplaisaient à son Bien-Aimé, parce qu'elle ne ressentait plus aucune ferveur dans la prière : les créatures dont elle se servait pour s'élever vers Dieu, lui paraissaient un danger pour son âme, en sorte qu'elle craignait sans cesse d'avoir abusé de la grâce : « O monde trompeur », disait-elle souvent, « pourquoi vous ai-je suivi lorsque je ne vous connaissais pas ? O mon Dieu ! faites-moi connaître dans quelle faute je suis tombée. Les

« peines de l'enfer sont bien plus sensibles ; mais je ne
« puis souffrir aucune affliction, et je suis plongée
« dans une complète obscurité ; je ne marche plus
« dans la voie où me conduisaient vos douceurs, et si
« vous m'en privez, c'est que je l'ai mérité par mes
« péchés ». Lorsqu'elle se mettait à prier, elle ne pou-
vait chasser les distractions ; la lecture des livres de
piété ne touchait plus son âme ; quand elle se confes-
sait, la dureté de son cœur lui faisait croire qu'elle
n'avait pas de contrition ; et si son confesseur ne réus-
sissait pas à la consoler, elle se figurait qu'elle avait
dissimulé ses inquiétudes et que nulle créature ne
pouvait lui rendre son Dieu qu'elle cherchait partout
sans pouvoir le trouver. Tous les moyens qu'elle em-
ployait pour recouvrer le calme ne faisaient que re-
doubler ses inquiétudes, et si on lui rappelait que les
saints avaient passé par ces épreuves, elle se croyait
une trop grande pécheresse pour s'autoriser de leur
exemple. A la suite de ces combats, elle se sentit
atteinte d'une espèce de désespoir ; elle se figurait
qu'elle ne faisait rien de bon et que Dieu n'accorde sa
gloire qu'à ceux qui la demandent et la méritent,
qu'elle n'avait aucun droit de la demander, parce
qu'elle avait trop offensé le Seigneur ; elle passait des
jours entiers à chercher si elle avait consenti au péché,
si telle ou telle œuvre était méritoire, sans pouvoir
trouver de solution. Les âmes pieuses qui passent par
ces épreuves oublient quelquefois que le divin Maître
leur parle et les soutient sans leur faire sentir sa pré-
sence, et qu'il leur retire ses consolations lorsqu'elles
peuvent marcher sans cela. Cependant cette sécheresse

n'était pas continuelle, et quelquefois Dieu dissipait les nuages amoncelés autour d'elle ; alors elle s'estimait bien dédommée de toutes ses peines par les douceurs célestes qu'elle goûtait un instant. Dans un de ces ravissements, elle vit son âme richement décorée et offerte par le Fils de Dieu à son Père et à toute la cour céleste ; puis la sainte Vierge demanda à son divin Fils de lui accorder de nouvelles faveurs. Elle reconnaît, dans ses écrits, que la plus grande grâce dont elle fut honorée fut une profonde connaissance de son néant et de son indignité.

En même temps qu'elle avait à supporter ces peines intérieures, ses souffrances physiques augmentaient de jour en jour, et pendant les treize dernières années de sa vie, elle fut obligée de garder le lit. Le peu de nourriture qu'elle prenait lui faisait mal au cœur, et quelques gouttes d'eau rallumaient sa fièvre ; souvent elle paraissait sur le point d'expirer, et les médecins déclaraient qu'ils ne pouvaient la guérir. Mais sa patience et son courage étaient au niveau de ses souffrances ; souvent même elle ne pouvait dissimuler la joie intérieure qu'elle ressentait, lorsqu'elle s'entretenait doucement avec son Epoux crucifié : on l'entendait parler comme si quelqu'un eût été à côté d'elle. Son confesseur lui citait souvent les exemples des saints pour l'engager à la patience : « Mon Père », lui répondait-elle, « que Dieu me donne leur force ; mais quel « exemple pourrait m'inspirer plus de courage que « celui de mon Sauveur que j'ai transpercé avec des « clous si aigus par mes péchés ? Voilà le meilleur mo- « dèle, et je trouve en lui celui de tous les saints qui

« ont tant souffert par amour pour lui ». Elle pouvait à peine aller à l'église, encore fallait-il que deux femmes la soutinssent par les bras. Enfin Dieu lui accorda une grande grâce, en suggérant à son directeur la pensée de lui commander, au nom de la sainte obéissance, de s'y rendre seule, et aussitôt elle se leva sans avoir besoin du secours de personne. A l'église, elle ne pouvait se mettre à genoux, et cependant elle restait fort longtemps au confessionnal sans souffrir. Elle aimait à communier chaque jour ; mais, pendant sa maladie, elle se soumit entièrement à la volonté de son directeur. L'évêque de Coria, voulant éprouver son esprit, lui interdit la communion quotidienne ; elle obéit aussitôt ; mais elle ressentit si vivement cette privation, qu'elle écrivit humblement au prélat pour lui manifester ses désirs ; celui-ci ayant insisté et fixé les jours où elle pourrait recevoir les sacrements, elle se contenta de la communion spirituelle les autres jours.

Afin de mieux goûter les douceurs de la méditation, elle voulait s'enfermer pendant toute la journée chez elle ; mais son confesseur, qui savait à quel point sa conversation portait à la piété, ne voulut pas y consentir, et ce fut pour elle une grande mortification : ce fut ainsi que sa chambre devint une école de vertu, d'où sortirent des âmes d'une grande perfection. Tandis que ses souffrances la condamnaient en quelque sorte à une immobilité absolue, le Seigneur lui rendait souvent la santé pour quelques instants afin qu'elle se livrât à la pénitence. Elle avait un grand zèle pour le salut des âmes : apprenant que sa sœur était en danger de mort, elle se fit porter chez elle et l'aïda, par ses

exhortations, à mourir saintement. Quand une personne vivant dans le péché ne venait pas chez elle, malgré ses infirmités, elle y allait elle-même et réussissait bien souvent à ramener les pécheurs à la pratique de la pénitence. Elle réconcilia un grand nombre d'ennemis : car chacun l'estimait et l'aimait, et personne n'osait mépriser ses avis, parce qu'on savait que Dieu parlait par sa bouche. On venait de Coria et des villes voisines pour lui demander des consolations et le secours de ses prières ; plusieurs de ceux qui la visitèrent ainsi, se sentirent entraînés par la grâce et renoncèrent au monde pour servir Dieu d'une manière plus parfaite. Pierre de Tapia, Dominicain et docteur en théologie, qui plus tard fut placé sur le siège de Séville, vint la voir et conçut pour elle tant d'estime, qu'il dit en s'éloignant : « J'apprendrais beaucoup « plus de ces saintes âmes que des professeurs les plus « distingués du monde ». Pendant que le Père Alphonse de Pédroso prêchait le Carême à Guigo, il vint s'entretenir avec elle et resta depuis une heure de l'après-midi jusqu'à ce que la cloche sonnât l'*Angelus* du soir : il croyait n'avoir passé qu'une heure avec elle. C'était, du reste, la remarque faite par tous ceux qui avaient le bonheur de l'approcher. Elle pénétrait le secret des consciences et donnait à chacun des avis proportionnés à son état ; elle savait si ses visiteurs étaient poussés par une curiosité indiscrete, ou par le désir d'épier ses actes et ses paroles : alors elle gardait le silence.

Bien que sa chambre fût très-étroite, et que l'air dût être vicié par le sang corrompu qui découlait de ses

plaies, cependant une foule de témoins ont affirmé qu'aucune mauvaise odeur ne s'y faisait sentir, et qu'au contraire on y respirait un parfum délicieux qui n'avait rien de terrestre. Sa sainteté et sa pauvreté étaient si bien connues qu'on lui envoyait des aumônes de toutes parts ; mais elle n'acceptait que le strict nécessaire pour elle et ses compagnes. On se disputait déjà les objets qui lui avaient appartenu comme des reliques, et plusieurs personnes furent soulagées ou guéries dans leurs infirmités en les appliquant sur leurs membres malades. Tous ceux qui venaient lui rendre visite baisaient avec respect son lit ou ses couvertures, car elle ne voulait jamais tendre la main. Les habitants de Guigo furent protégés par sa présence pendant la guerre, comme s'ils avaient eu une forte garnison, bien que ce bourg soit découvert et beaucoup plus considérable que ceux qui l'entourent. Un jour, après avoir ravagé et brûlé deux paroisses voisines, les ennemis s'étaient avancés à une lieue de Guigo où ils espéraient exercer leurs brigandages ; mais une pluie violente les força de retourner en Portugal. Une autre fois, ils venaient directement dans ce bourg, lorsqu'ils se virent poursuivis par des troupes espagnoles et obligés de prendre une autre route : « Je crois vraiment », dit alors le général portugais, « que les habitants de Guigo sont protégés par quelque grand saint : car voici déjà plusieurs fois que je me propose de tomber sur eux, et toujours je suis obligé d'y renoncer pour diverses raisons ». Toutes les fois qu'on annonçait la présence de l'ennemi dans le voisinage, les habitants de Guigo se réfugiaient au-

près de Marie, et ceux qui ne pouvaient entrer dans sa chambre s'en rapprochaient, dans l'espérance d'être protégés par son voisinage. Pendant que la crainte régnait autour d'elle, la pieuse fille conservait un calme extraordinaire, et quand son confesseur étonné lui demandait si ces mauvaises nouvelles ne l'effrayaient pas : « Mon père », lui disait-elle, « de quoi vous étonnez-vous ? Si Dieu est dans mon cœur et le dirige, que pourrais-je craindre ? Le Seigneur n'est pas effrayé des mauvaises nouvelles. Qui pourra me ravir la fermeté que je trouve en lui ? Ce n'est pas une vertu, mais une grâce que le Seigneur m'accorde, et qu'il peut donner à d'autres âmes qui en feraient un meilleur usage que moi ». De même qu'elle servait de rempart à ses concitoyens, elle était également le refuge de ceux que les Portugais avaient pillés.

Mais pendant que les ennemis visibles ne pouvaient l'atteindre, le démon lui faisait une guerre acharnée. Souvent il lui apparaissait pendant sa prière sous la figure de monstres horribles ; mais elle disait que le péché était encore plus repoussant. Les assauts de l'enfer lui causaient de cruelles souffrances dans son cœur, et c'était pour elle l'occasion de nouveaux mérites. Un gentilhomme lui avait donné une chambre dans son palais, et une femme possédée du démon y habitait : la présence de Marie suffit pour calmer les peines de cette malheureuse, et lorsqu'elle se trouvait en sa présence, l'esprit de ténèbres n'osait la tourmenter.

Le Seigneur avait allumé dans le cœur de cette

pieuse vierge un ardent désir du ciel, où elle se voyait transportée quelquefois pendant ses visions ; dans d'autres circonstances, elle entendait le chant des anges, ou recevait la visite de son divin Epoux et de sa sainte Mère. La crainte du jugement ne laissait pas de l'effrayer, parce qu'elle croyait avoir péché par ingratitude, et lorsque son directeur l'engageait à la confiance, il était forcé de la traiter comme une très-grande pécheresse. Elle fit une confession générale en pleurant, bien qu'elle n'eût aucune faute mortelle à déplorer, puis elle reçut le saint viatique avec une grande joie. Son directeur ayant voulu en connaître le motif, elle répondit que la sainte Vierge, saint Joseph, sainte Thérèse et son ange gardien lui avaient apparu. Alors son confesseur, désirant savoir si cette joie était bien fondée, lui fit remarquer qu'elle pouvait bien venir du démon, que les saints avaient tremblé au moment de la mort, et que nous devons opérer notre salut avec crainte ; puis il lui demanda ce qu'elle ferait, si, étant guérie, elle était traînée devant le tribunal de l'Inquisition et mise en prison jusqu'à ce qu'on eût examiné ses visions : Marie répondit en souriant qu'elle se confiait dans la bonté divine, qui lui procurait ce calme, non pour l'exciter à la défiance, mais à l'espérance ; que si Dieu prévoyait sa damnation, il ne lui permettrait pas de l'aimer à la fin de sa vie, et que, du reste, elle était soumise à sa volonté pour comparaître devant ses juges. Comme on l'exhortait à faire son testament, elle s'en excusa en disant qu'elle ne possédait rien sur la terre, et que son lit appartenait à son confesseur : elle le pria seulement

de lui donner la sépulture chrétienne et de penser à son âme ; elle lui donna encore ses instruments de pénitence. Après avoir reçu l'Extrême-Onction, elle adressa une très-belle exhortation à ses compagnes, qui pleuraient d'avance la mort de leur maîtresse, et les engagea à persévérer dans la pratique des vertus qu'elle leur avait enseignées, mais surtout du mépris des biens temporels et de la pensée des fins dernières ; puis elle se recommanda à leurs prières, et leur fit promettre de demander à Dieu la fondation de son monastère et la paix pour leur patrie. Elle resta ensuite plongée dans la contemplation du bonheur éternel : le démon essaya vainement de lui livrer un dernier combat ; la pieuse vierge le repoussa en répétant de temps en temps les saints noms de Jésus, de Marie et de Joseph : « Venez à mon secours », s'écria-t-elle ; et la sainte famille s'empressa de répondre à son invitation ; la servante de Dieu les voyait et s'entretenait doucement avec eux. Elle pria ensuite son père spirituel de réciter les prières des agonisants, auxquelles elle répondit avec une intelligence et une attention admirable ; puis elle lui demanda la permission de mourir : « Restez avec Dieu », dit-elle aux assistants, « je vais rejoindre mon époux » ; après avoir prononcé ces paroles, elle fixa les yeux sur le crucifix, et rendit le dernier soupir au moment où l'on commençait à chanter la grand'messe, le 26 décembre 1666, à l'âge de cinquante ans. L'année suivante, la paix était conclue entre l'Espagne et le Portugal. La douleur de ses compagnes fut immense, et un grand nombre de fidèles accoururent de toutes parts pour vénérer sa

dépouille mortelle et se partager des morceaux de ses vêtements. Le lendemain, elle fut enterrée : trois chanoines de Coria portèrent son corps, et le curé de Guigo, qui l'avait dirigée pendant toute sa vie, prononça son panégyrique. Les Frères Mineurs de Coria, de la province de Saint-Gabriel, vinrent également à Guigo célébrer un service pour elle. De nombreux malades ont recouvré la santé sur son tombeau : le Père François d'Arcos, Trinitaire, docteur en théologie, conseiller au tribunal de l'Inquisition, prédicateur et théologien du roi, écrivit sa vie, qui fut imprimée aux frais de Pierre Fernandez del Campo, évêque de Coria. Ce prélat visita également la maison et la chambre où Marie de Jésus avait souffert pendant de si longues années, et jugeant qu'un lieu où le Seigneur avait opéré tant de merveilles ne pouvait être désormais une habitation ordinaire, il l'acheta et en fit une chapelle.

Dans les premiers temps qui suivirent l'établissement de la province de Saint-Gabriel, Elisabeth Lopez, originaire de Villeneuve de Barcarrota, fit de grands progrès sous la direction des Frères Mineurs de Rocamadour, couvent fondé en 1512. Malgré son désir de se consacrer à Dieu par le vœu de chasteté perpétuelle, elle fut fiancée par ses parents dans un âge encore tendre, mais le Seigneur ne tarda pas à rompre ses liens en rappelant à lui son mari. Elle s'empressa de revêtir l'habit du Tiers Ordre, et comme elle était maîtresse de ses biens, elle les partagea entre les pauvres. Un nègre, son esclave, pourvoyait à son en-

trétien par son travail ; mais elle n'acceptait que ce qui lui était absolument nécessaire, et encore le recevait-elle comme une aumône. Lorsqu'elle n'avait rien à donner aux pauvres, elle se mettait à genoux et récitait pour eux l'Oraison dominicale et la Salutation angélique. Elle avait une vénération particulière pour les Frères Mineurs, qu'elle entretenait selon ses ressources et qu'elle servait comme les représentants de Notre-Seigneur. Dieu l'honora de faveurs célestes et lui donna une patience admirable au milieu des épreuves qu'elle eut à endurer. Une querelle s'étant élevée près de sa demeure, elle fut appelée en témoignage, et comme elle ignorait ce qu'était un serment, elle répondit qu'elle dirait tout ce qu'elle savait. A une demande du juge, elle répondit qu'elle était la servante des serviteurs de Dieu ; on crut qu'elle se moquait du tribunal, et après avoir reçu quelques coups assez violents, elle fut mise en prison ; mais le lendemain, le président du tribunal ayant entendu parler de ses vertus, la fit mettre en liberté et lui demanda pardon des mauvais traitements qu'il lui avait infligés. Elisabeth s'estima heureuse d'avoir souffert cette humiliation et le remercia des injures qu'elle avait endurées. Elle éteignit un incendie en jetant dans les flammes un *Agnus Dei* qu'elle portait au cou ; d'autres miracles vinrent augmenter la réputation de sainteté qu'elle s'était acquise, et elle mourut dans les sentiments d'une piété extraordinaire.

(Chron. de la prov. de Saint-Gabriel.)

VINGT-SEPTIÈME JOUR DE DÉCEMBRE

LE P. MANSUY DE CASTIGLIONE-ARETINO
ET AUTRES

SOMMAIRE : Mansuy : confesseur du Pape. — Balthazar : son éloquence. — Dominique : dévotion pour les âmes du purgatoire. — Grâces extraordinaires.

Nous trouvons dans le livre des saints de l'Ordre, à la date du 27 décembre, le nom du vénérable Père Mansuy de Castiglione-Aretino, en Italie, qui se distingua par sa science et sa vertu dans la province de Toscane, au premier siècle de l'Ordre. Sa prudence, son adresse et ses talents ne lui permirent pas de vivre inconnu dans sa patrie, et le pape Innocent IV le prit pour son chapelain et son confesseur. Envoyé pour apaiser les Pisans, il réussit à les réconcilier avec le Saint-Siège, et à fonder un couvent de Franciscains dans leur ville. Urbain IV le choisit pour remplir les mêmes fonctions que sous son prédécesseur. Ce fut ce même saint religieux qui convertit Otto Gualducci, un des ennemis les plus acharnés de Rome, et il réussit à en faire un nouveau Paul ; car il lui apprit à mépriser les vanités de la terre et le revêtit de l'habit du Tiers Ordre pour faire pénitence de ses péchés. Il rétablit également la paix entre les villes de Lucques et de Pise qui se faisaient une guerre acharnée. Ses vertus bien connues le mirent en relations avec saint Louis, roi de France, qui lui envoya quelques épines de la sainte Couronne.

Après avoir fait l'honneur de son couvent sur la terre, il fut récompensé de ses vertus par la béatitude éternelle et par le don des miracles qui s'accomplirent sur son tombeau.

(WADDING.)

Le Père Balthazar Pacheco, issu d'une noble famille de Ledesma, en Espagne, s'était distingué dans l'étude du droit à Salamanque ; mais il renonça aux illustrations de la terre pour embrasser la vie religieuse dans la province de Saint-Gabriel. Les grâces et les lumières dont il était favorisé dans la prière, enflammèrent son amour pour la pauvreté et pour la mortification. Il s'appliquait à rendre les services les plus humiliants à ses frères malades, même dans sa vieillesse, et il était assidu à tous les exercices de la communauté ; sa principale occupation était l'étude, et il s'y appliquait dans le but d'être utile aux âmes ; il prêchait avec un grand zèle et beaucoup de succès. Rencontrait-il des paysans dans ses voyages, il s'arrêtait pour les instruire des vérités chrétiennes et des devoirs de leur état ; aussi bien était-il connu pour son ardeur à procurer le salut, et on l'appelait le saint Père Pacheco. Après avoir rempli avec succès les charges de gardien et de définiteur, il fut envoyé au chapitre général à Rome, en 1600, pour tenir la place de son provincial qui était malade, et il fit tellement d'impression par un de ses discours qu'on parla de le choisir comme général de l'Ordre. Il fit plusieurs sermons à Rome et prêcha l'Avent à Milan devant des Espagnols qui auraient voulu le conserver plus longtemps parmi eux,

s'il n'avait été obligé de retourner en Espagne. Le nouveau général, François de Sosa, le nomma commissaire-visitateur de la province d'Andalousie, et le recommanda comme un homme aux mains innocentes et au cœur pur. Le Père Balthazar se montra digne de cette réputation, et après avoir rempli dignement ses fonctions, il fut choisi comme gardien du couvent de Castanar, où il se montra infatigable dans la prédication. Il mourut le 27 décembre 1613 dans un âge très-avancé, et avec une réputation de sainteté bien méritée. On accourut des environs pour vénérer ses restes et assister à ses funérailles. Vingt-deux ans après, son corps ayant été exhumé, on ne trouva sur lui aucune trace de corruption, excepté à la tête : ses habits étaient parfaitement conservés. Il a écrit plusieurs livres de piété, un entre autres sur le *Pater*, qui fut réimprimé quatre fois à Salamanque, des sermons pour les dimanches et les fêtes, des méditations et d'autres traités non moins utiles aux fidèles.

Dans ce même couvent de Castanar reposent les restes de Frère Dominique de Saint-Antoine, portugais ; religieux très-versé dans la pratique de l'oraison et de la pénitence, il marchait toujours pieds nus, selon la coutume de la province. On l'avait surnommé Frère Dominique des âmes fidèles, à cause de son empressement à secourir les défunts par ses prières et ses travaux. Il employait la plus grande partie du jour à parcourir le cimetière et à réciter l'office des Morts. Lorsqu'il allait mendier, il recommandait sans cesse cette

dévotion, et obtenait souvent des témoignages de reconnaissance de la part des âmes souffrantes en faveur de leurs bienfaiteurs. Pendant la nuit, il parcourait les rues une cloche à la main, et rappelait à haute voix le souvenir de ses chers défunts. Mais en même temps qu'il montrait aux hommes de quelle manière le Seigneur punit les moindres fautes dans l'autre vie, il les exhortait à la pratique fidèle de leurs devoirs et de la pénitence pour leurs péchés. Le démon, jaloux de sa vertu, lui faisait une guerre acharnée et quelquefois même l'accablait de coups. Une nuit, pendant qu'il était plongé dans la prière, on l'entendit pousser un grand cri, et un religieux, accourant à sa voix, le trouva en lutte avec l'esprit de ténèbres qui fut mis en fuite par quelques versets de la sainte Ecriture. Son visage était défiguré par les coups qu'il avait reçus, mais Dominique le rassura en lui disant que son embarras avait cessé. Entre autres faveurs célestes dont il fut honoré, on rapporte ce qui suit : le gardien du couvent de Hornachos l'avait envoyé chercher du poisson au port d'Ayamonte, et une pluie froide et abondante le surprit avec la nuit dans les montagnes de Sierra Morena. Le voyage l'avait fatigué, car il ne voulait jamais faire usage de l'âne dont il se servait pour mendier : il ne put trouver l'hospitalité dans une petite paroisse chez un bienfaiteur qui, craignant les voleurs, refusa de le recevoir, et il continua sa route espérant trouver un abri dans les rochers : alors il invoqua le secours de Dieu par l'intercession des âmes du purgatoire : bientôt il aperçut une lumière et entendit qu'on l'appelait par son nom : il fut très-surpris ; car il se

croyait dans un pays désert et éloigné de toute habitation ; mais la voix se fit entendre de nouveau, et ses craintes disparurent. En approchant, il aperçut plusieurs personnes qui lui firent l'accueil le plus amical : l'une d'elle le débarrassa de son manteau et le fit sécher, une autre le fit asseoir à une table abondamment servie : puis on le conduisit dans une chambre pour qu'il pût se reposer : le lendemain matin, il se trouva sur la route, à côté de son âne et de son manteau complètement sec, au milieu des montagnes, et il ne douta point que le Seigneur ne fût venu à son secours d'une manière miraculeuse. Il mourut saintement en 1636, et, quelques années après sa mort, on retrouva son corps parfaitement conservé.

(Chron. de la prov. de Saint-Michel.)

VINGT-HUITIÈME JOUR DE DÉCEMBRE

LA VÉNÉRABLE MATTHIA NAZARÉA

CLARISSE

SOMMAIRE : Zèle pour la vie religieuse. — Miracles après sa mort.

Dans un monastère, fondé en 1407, dans la petite ville de Matelica, dans la Marche, en Italie, vécut saintement, pendant de longues années, la vénérable Matthia, qui profita des leçons de sa nièce, abbesse de ce monastère. Son père, Gentilis Nazarei, et sa mère, Sibylle, appartenaient à une famille noble et

riche, et ils l'avaient fiancée dès son enfance à un gentilhomme, distingué par sa naissance ; mais la jeune fille avait résolu de consacrer sa virginité à l'époux céleste des âmes, et quand l'époque de conclure son mariage fut arrivée, elle se sentit inspirée intérieurement de se réfugier dans le monastère des Clarisses et d'y demander l'habit religieux. Sa nièce refusait de la recevoir, parce qu'elle redoutait l'opposition de ses parents ; que pouvait faire la jeune vierge ? elle coupa elle-même sa chevelure, se dépouilla de ses vêtements séculiers, et se couvrit d'un habit grossier. A cette nouvelle, son père entre en colère, et menace de la tuer si elle ne veut pas rentrer dans la maison paternelle pour obéir à ses ordres ; mais la pieuse enfant sut apaiser son père par la douceur de ses réponses, et réussit à obtenir un consentement refusé depuis longtemps. Après un an de noviciat, elle fit profession entre les mains de l'évêque de Camerino. Ses progrès dans la perfection religieuse furent tels qu'après la mort de sa nièce elle fut élue abbesse à l'unanimité. Sa prudence et sa bonté pour ses sœurs la firent aimer et estimer de toutes les religieuses ; souvent même les personnes du monde venaient la consulter dans leurs embarras, et ses paroles portaient la consolation dans les cœurs affligés. Elle mourut en odeur de sainteté, le 28 décembre, à la fin du quinzième siècle. Déjà, pendant sa vie, le Seigneur l'avait honorée du don des miracles ; mais sa puissance auprès de Dieu éclata d'une manière plus merveilleuse encore après sa mort. On lui attribue la guérison de plusieurs boiteux, aveugles

et muets. Quelques années après, son corps fut exhumé et trouvé dans un état de conservation parfaite. Le jour des Saints-Innocents, une foule de pèlerins se pressent dans l'église des Clarisses pour vénérer ses reliques, et les magistrats de la ville font brûler un beau cierge en son honneur. Le monastère qui était dédié autrefois à sainte Marie-Madeleine, porte maintenant le nom de sœur Matthia.

(GONZAGUE.)

LE PÈRE JEAN FLORÈS

1659. — Pape : Alexandre VII. — Roi de France : Louis XIV.

SOMMAIRE : Jeunesse licencieuse. — Sa conversion. — Il embrasse la vie religieuse. — Ses vertus : humilité, patience, mortification, silence, oubli du monde, obéissance, charité. — Epreuves intérieures.

Ce grand serviteur de Dieu fut tiré du désordre par la grâce divine pour montrer ce que peut une âme éprise de la charité après avoir cédé aux entraînements de la chair. Né à Loxa, en Espagne, et fils aîné de Jean-Florès Laguna et d'Anne Delgado, il reçut le diaconat sur le conseil de ses parents, mais il refusa la prêtrise, parce que, disait-il, sa conduite le rendait indigne de cet honneur. Et, en effet, il vivait comme un homme du monde plutôt que comme un séculier, il recherchait la parure et se faisait redouter de chacun par ses propos licencieux ; il entretenait même un commerce illégitime et sacrilège avec une fille dont il avait deux enfants, et bien souvent son père le rappelait aux obligations de son état. Un jour que, dans

l'intimité, il recevait de nouveaux reproches, Jean lui dit : « Dieu me fera la grâce de me convertir, et vous « procurera des consolations d'autant plus grandes « que je vous ai causé plus d'afflictions ». Il espérait donc que le divin Sauveur briserait, par les mérites de son sang, les chaînes qui le liaient à cette femme. Enfin, le Seigneur le tira de cet état misérable en lui faisant comprendre combien les consolations spirituelles l'emportent sur les plaisirs de la chair. Il avait entendu parler des austérités que pratiquaient les Frères Mineurs Déchaussés, et une nuit, pendant qu'il se dirigeait vers la demeure de cette fille, il voulut voir de ses yeux si ces religieux méritaient la réputation dont ils étaient l'objet ; il se rendit donc à la porte de leur église et entendit chanter : *Enfants des hommes, jusques à quand aurez-vous un cœur dur ? Pourquoi aimez-vous la vanité et cherchez-vous le mensonge ?* Ces paroles, qui se rapportaient si bien à son état, le forcèrent de comparer sa vie à celle des religieux, et à reconnaître qu'ils lui étaient bien supérieurs ; mais quand, après la méditation, il entendit les coups de discipline qu'ils s'infligeaient, il fut effrayé à la pensée des expiations que méritaient ses péchés, et frappant à la porte de l'église : « Mon père », s'écria-t-il, « c'est assez ; priez pour moi, car je suis un grand « pécheur ». Il rentra chez lui plein de repentir, et quelque temps après, il rencontra le Frère Pierre Soler, portier du couvent, auquel il fit connaître son triste état et sa résolution de changer de conduite. Fortifié par les exhortations du saint religieux, il quitta la société de la femme qu'il entretenait, fit une

confession générale, et décida même cette malheureuse créature à se réconcilier avec Dieu. Il était très-compassionné pour les souffrances des pauvres, et un jour qu'il envoyait à un mendiant la portion qu'il avait reçue pour son dîner, son père lui dit d'un ton brusque : « Qu'est-ce à dire ? mangez ce qu'on vous donne ; ne suis-je pas ici pour faire l'aumône ? » Il venait alors chaque jour au couvent pour servir la messe, et il s'efforçait d'imiter les novices qui remplissaient ces fonctions. Le gardien, édifié de son maintien, apprit du portier qu'il nourrissait le projet de se consacrer à Dieu. Jean lui communiqua ses craintes ; sa santé était très-faible, et avant de s'engager dans la vie religieuse, il devait pourvoir aux besoins de ses deux enfants et de leur mère ; mais le gardien lui ayant promis de les recommander à son père, Jean résolut d'aller demander l'habit religieux à Valence. Sans dire adieu à ses parents, il partit secrètement avec l'argent nécessaire pour son voyage, après avoir laissé une lettre pour expliquer à son père les motifs de son départ ; à Grenade, il échangea ses vêtements séculiers et riches contre ceux d'un pauvre mendiant, et commença ainsi son apprentissage de l'humilité.

Pendant ce temps, le gardien remettait la lettre à son père, qui, apprenant ce départ, s'écria : « Mon fils, « Frère Mineur ! mais vous ne le connaissez donc pas ! « lorsqu'il aura dépensé deux ou trois cents ducats, « il reviendra ». Mais quand il eut pris connaissance des sentiments exprimés dans le billet de son fils, et surtout de la prière qu'il lui adressait de se charger de

ses enfants, son émotion fut extrême ; c'était, lui disait le prodigue, la dernière demande qu'il lui adressait, et il devait considérer, non ce qu'il avait été, mais ce qu'il voulait être : « Mon père », dit-il au gardien, « je prends volontiers à ma charge celle qui a été coupable par la faute de mon fils ». Il la reçut dans sa maison avec ses deux enfants, et bientôt, grâce à sa piété et à son repentir, cette femme était demandée en mariage par un jeune homme de bonne famille ; elle vécut très-heureuse dans cette union, et son mari attribua aux prières du saint religieux la paix et le bonheur dont il jouit pendant le reste de sa vie.

Cependant Jean avait été reçu au couvent de Valence. Quelques jours après, le maître des novices lui permit d'aller au collège de l'archevêque Ribera pour assister à l'office du Saint-Sacrement : « Mon Père », lui dit-il, « j'ai vu dans le monde tout ce que je pouvais voir : je suis venu ici pour fermer les yeux à toutes les choses de la terre, et je n'ai plus rien à démander ». Après une année de noviciat passée dans la ferveur, il fit profession, le 16 mai 1628. Il commença dès lors à élever l'édifice de sa perfection sur le fondement de l'humilité et d'un profond mépris de lui-même : pour combattre les assauts de l'amour-propre, il se rappelait sans cesse qu'il n'était pas digne de fouler la terre et qu'il méritait d'être foulé aux pieds de ses frères ; il se livrait avec ardeur aux fonctions les plus humiliantes et, jusque dans sa vieillesse, il balayait la maison comme un simple novice ; au réfectoire, il se plaçait toujours au milieu des Frères, sous prétexte que tel était son plaisir, mais en réalité

pour les servir à table : il fallut même employer les reproches pour mettre des bornes à son zèle et l'empêcher de se rendre malade. Lorsque l'obéissance lui imposait quelque travail rebutant, il s'en acquittait avec empressement et semblait heureux quand on le surprenait dans cette occupation. Le gardien l'envoyait-il ramasser du fumier à Huescar, il y allait avec un âne et choisissait de préférence les rues les plus fréquentées. A la coulpe, il s'accusait, en pleurant, non-seulement de ses infractions à la règle, mais encore des péchés qu'il avait commis dans le monde : souvent il engageait les jeunes Frères à remercier Dieu de les avoir appelés dans leur jeunesse, avant d'avoir terni la pureté de leur âme au contact du monde : « Pour « moi », disait-il, « je suis devenu religieux quand « j'étais un fumier de péchés ». Les soupirs qui s'échappaient de sa poitrine, les larmes qu'il versait en répétant ces paroles, touchaient le cœur de ses frères et les excitaient à la piété. Persuadé que les fléaux publics étaient un châtiment de ses péchés, il pratiquait de grandes austérités pour apaiser la colère de Dieu, et à Huescar ainsi qu'à Roda, pendant une grande sécheresse, il parcourut les places publiques, la tête couverte de cendres et la corde au cou, pour implorer la miséricorde divine.

Son mépris pour le monde indiquait bien qu'il en connaissait la vanité : élevé au-dessus de toute ambition, il redoutait spécialement la charge de supérieur, et malgré les efforts du provincial, il ne put se décider à accepter celle de gardien : comme on lui représentait que son refus allait forcer ses supérieurs à

choisir un incapable, et qu'il serait cause d'un grand malheur pour l'Ordre, il répondit humblement que son incapacité était notoire et que les autres religieux s'acquitteraient mieux que lui de cette fonction : il refusa pour le même motif la charge de confesseur. Mais l'obéissance le contraignit à être président et maître des novices : à cette nouvelle il courut dans tout le couvent, en criant : « Le Père Jean Florès, maître des novices ! Que va dire la province de ce choix ? » Parmi les instructions qu'il transmit à son neveu, le Père Emmanuel Florès, nous recueillerons les suivantes : « Fuyez l'ambition comme la peste, ou plutôt comme l'enfer : c'est un monstre terrible, une bête à sept têtes, le singe de la charité, qui se mêle de tout, mais avec des motifs différents : la véritable charité travaille pour l'éternité, l'ambition pour la vie présente ; la charité est compatissante pour les pauvres et les petits, l'ambition pour les riches et les grands ; la charité supporte tout pour la vérité, l'ambition par vanité : ainsi l'ambitieux est le martyr du diable ».

Sa patience éclatait merveilleusement dans les contradictions : comme son genre de vie était singulier, il était regardé par ses meilleurs amis comme un homme dépourvu d'intelligence et victime du démon ; les reproches qu'il avait à subir étaient quelquefois si amers, qu'un novice ne les aurait pas supportés ; mais il triomphait de sa vivacité naturelle en montrant, par sa gaieté, que son cœur n'avait pas de fiel, et même, quand il pouvait rendre service à ses frères, il préférait ceux qui l'avaient offensé. On le blâmait souvent

de rechercher la solitude et de fuir la société des autres religieux : un d'entre eux l'appela un jour hypocrite et lui adressa d'autres injures de ce genre avec tant de vivacité, qu'il y gagna un enrouement : le Père Jean se tut ; mais se trouvant chargé d'aller mendier, il réserva, pour son insulteur, un gâteau sucré qu'on lui avait donné, et le lui donna en lui demandant pardon d'avoir été cause de son rhume. Un autre Frère, ayant voulu éprouver son esprit, l'humilia par quelques paroles blessantes ; le saint religieux se jeta aussitôt à terre et ne se releva que quand il eut cessé de lui adresser des reproches.

Comme il avait été autrefois l'esclave de ses sens, il devint le bourreau de son corps et le corrigea par des mortifications si rudes, que bientôt il fut d'une maigreur et d'une faiblesse extrêmes. Jusque dans sa vieillesse et malgré ses infirmités, il se contentait d'une maigre soupe pour toute nourriture, et le gardien se vit obligé de lui prescrire des aliments plus substantiels : outre les disciplines de règle, il s'en infligeait encore tous les soirs avant de prendre son repos ; il ne dormait qu'une heure et demie et passait le reste de la nuit à pleurer ses péchés. Il eut de violents combats à soutenir contre le démon de l'impureté, à cause de ses anciennes habitudes ; mais son énergie, aidée de la grâce divine, le fit triompher de toutes ces tentations, et il trouva enfin la paix intérieure qui est le partage des âmes chastes et pures. Jamais il ne regardait une femme en face, à moins qu'il ne fût surpris ou que l'obéissance le lui prescrivît.

Le couvent était pour lui un désert, et son silence

était continuel : il ne parlait que dans le cas d'une nécessité absolue, et quand il n'était pas occupé au dehors à des travaux que lui imposait la charité ou l'obéissance, il passait tout son temps à l'église ou dans sa cellule. Le silence était à ses yeux la source de la paix intérieure, et il disait que si la solitude était bien observée, les couvents n'auraient pas besoin de réforme. Son exemple, mieux que ses paroles, prêchait la fuite du monde et montrait qu'il y avait renoncé, non-seulement de corps, mais surtout de cœur. Ses parents ne le touchaient pas plus que s'il n'en avait pas eu : dans les commencements, il leur écrivit quelquefois pour les exhorter à servir le Seigneur ; mais bientôt il renonça à toute correspondance : « Je vous recommande à Dieu », dit-il à son père dans sa dernière lettre, « maintenant je n'ai plus de père que celui qui est dans le ciel : désormais nous ne nous verrons plus ». Quand on venait de Loxa pour lui donner des nouvelles de sa famille, il ne les écoutait pas et brûlait, sans les lire, les lettres qu'on lui envoyait. Jamais il ne retourna dans son pays, quelques instances qu'on pût faire pour l'y décider. Le provincial, en faisant sa visite au couvent de Loxa, avait promis à son père de lui envoyer son fils, afin qu'il eût la consolation de le revoir avant de mourir ; et quand il fut à Jumilla, il engagea le Père Jean à déférer à ce désir. Voyant que le saint religieux s'y refusait, il lui dit que ce voyage était nécessaire, parce qu'il l'avait promis à ses parents ; mais le serviteur de Dieu, tombant à genoux, le pria de ne pas l'y contraindre, et comme le provincial insistait en lui disant qu'il devait se confier dans la

bonté divine et la protection de la sainte obéissance : « Mon Père », répondit-il, « j'obéirai à vos ordres ; mais « je prie Votre Excellence de reconnaître à quels périls « je suis exposé en retrouvant les occasions dans les- « quelles j'ai péché autrefois : je n'ai point confiance « en moi-même ; cependant, si vous me le commandez, « j'irai à Loxa, la tête couverte de cendres, et me don- « nant la discipline, et, devant la maison de mes pa- « rens et de mes frères, je dirai : Pourquoi m'avez- « vous fait venir ? pour me voir ? Hé bien ! me voilà, « vous m'avez vu, et je reviendrai aussitôt ». Le provin- cial, entendant ces paroles, n'insista plus, et écrivit à son père que ce voyage n'était pas possible.

Anfin de se rappeler constamment la présence de Dieu et les fins dernières de l'homme, il portait sous son manteau une tête de mort, quand il sortait du couvent, et ce souvenir le maintenait dans un recueillement profond qui édifiait beaucoup tous ceux qui le voyaient. Dans le but de se faire mépriser, il travaillait en marchant dans les rues, sans tenir compte des jugements de la prudence mondaine, sous prétexte qu'un pauvre religieux n'a pas de temps à perdre. Quand il accompagnait un Père dans quelque maison, il se retirait à l'écart pour lire des livres de piété ; lorsqu'il allait mendier, il adressait à ses bienfaiteurs une exhortation spirituelle qui était toujours bien accueillie, tant ses paroles avaient d'efficacité pour toucher les cœurs. Il était un modèle de pauvreté, et le manteau à demi usé qu'on lui donna pendant son noviciat, lui servit toute sa vie : il portait, pendant douze ou quatorze ans, le même habit, et encore attendait-il

pour en changer que l'obéissance lui en fit un devoir. Il ramassait dans les rues les morceaux d'étoffe ou de linge qu'il trouvait, pour raccommoder ses vêtements, et il en était toujours abondamment pourvu, parce qu'il ne croyait pas perdre son temps en donnant de l'éclat à la sainte pauvreté. Il mettait son plaisir à ne point suivre les caprices de l'amour-propre, et à dépendre entièrement de ses supérieurs qu'il regardait comme les représentants de Dieu. L'obéissance lui donnait des forces pour accomplir certains travaux humainement impossibles : un jour, le gardien l'envoya quêter des aumônes, bien qu'il fût depuis quelque temps accablé par la maladie, et d'une faiblesse excessive ; il partit sur-le-champ sans prétexter aucune excuse. Dans les derniers jours de sa vie, un jeune Frère, voyant sa répugnance à prendre certains remèdes, lui dit que le gardien l'avait ordonné, et Jean, surmontant son dégoût, se soumit comme un enfant. Il observait fidèlement toutes les prescriptions de la Règle et les coutumes de sa province ; il ne pouvait souffrir la médisance, et quand on parlait mal du prochain devant lui, il montrait tant de mécontentement qu'il fallait mettre fin à des conversations de ce genre. Sa charité était inspirée par des sentiments de foi, et c'était en Dieu et pour Dieu qu'il aimait le prochain : aussi était-il très-empressé quand il avait des infortunes à consoler ou des secours à porter. Les pauvres étaient l'objet de ses prédilections les plus tendres, et il aurait voulu pouvoir leur donner chaque jour l'hospitalité dans le couvent. Il habita pendant longtemps au monastère de Sainte-Anne del Monte, à une grande

lieue de Jumilla : quand il allait dans ce village pour mendier des aumônes, il s'arrêtait dans le bois avec son compagnon pour faire un fagot, et le portait sur ses épaules pour le donner à ceux qui en avaient besoin : il gardait pour eux sa portion de viande à laquelle il ne touchait presque jamais, car, disait-il, ils y ont autant de droits que moi. Dans ces courses charitables il n'oubliait pas les pauvres malades, et leur réservait les confitures qu'on lui donnait. Ses vertus le rendaient cher à tous ceux qu'il connaissait, et comme sa charité n'était ignorée de personne, il obtenait toujours d'abondantes aumônes qu'il leur partageait. Ses paroles étaient pleines d'énergie pour exciter les riches à venir en aide aux familles pressées par le besoin, et lorsqu'on répondait à ses instances, il remerciait en disant : « Dieu vous le rendra ».

Après avoir joui pendant longtemps d'une très-grande tranquillité d'âme, il se vit tout à coup plongé dans des ténèbres profondes et atteint de scrupules si pénibles qu'il s'étonnait de vivre plus de vingt-quatre heures au milieu de ces tourments. Les avis des Saints qui ont décrit ces souffrances et en ont donné les remèdes, ne pouvaient le rassurer, parce que son esprit était en quelque sorte aveuglé et qu'il était continuellement tenté de blasphémer contre Dieu. En même temps le provincial le faisait président du couvent de Jumilla, maître et confesseur des jeunes religieux. Le Père Jean eut beau lui représenter qu'il craignait ces charges plus que la mort, que son cœur était comme une masse de plomb ; il fallut obéir. Aux fatigues de sa charge et aux peines de l'esprit, vinrent

s'ajouter des maladies qui ne laissaient pas de repos à son corps épuisé : il ne faisait que gémir et pleurer ; quelquefois, comme un furieux, il se déchirait les pieds et les mains ; la vue de ciseaux ou de rasoirs le faisait fuir, dans la crainte qu'il ne fût tenté de se donner la mort : son sommeil était interrompu à chaque instant, et il ne pouvait reposer plus d'une demi-heure sans que la douleur le réveillât. Le Père Jean Mancebon, directeur habile dans la conduite des âmes, ne put calmer ses inquiétudes, et cet état dura un an et demi. Mais par cette épreuve le Seigneur voulait épurer la perfection de son serviteur, comme l'or passé dans le feu, et l'élever ainsi à un plus haut degré de gloire.

Lorsque son esprit recouvra le calme, il demeura en quelque sorte constamment plongé dans la contemplation des divins mystères : le feu qui consumait son cœur se répandait au dehors, et il répétait souvent ces paroles de David : « J'ai levé mes yeux
« vers les montagnes, d'où me viendra le secours ». Son âme était entraînée vers Dieu, et il soupirait après la fin de son exil. Quand l'obéissance ne s'y opposait pas, il passait la nuit en prière, même lorsqu'il était accablé de fatigues par des courses au dehors. Dans les premières années qui suivirent son ordination à la prêtrise, il n'osait pas dire la sainte Messe tous les jours, parce qu'il s'en reconnaissait indigne ; mais ses supérieurs lui en firent une obligation, et il obéit. Il avait une dévotion très-vive envers la sainte Vierge, et il montrait un grand zèle pour orner ses autels et pour propager son culte parmi les fidèles. On raconte des

choses merveilleuses obtenues par la force de ses prières, et entre autres des conversions nombreuses de pécheurs qui couraient droit à l'enfer. Il avait excité un de ses frères à faire des aumônes et des bonnes œuvres pour le préparer à la mort : pendant qu'il était en prières, avant de prendre un peu de repos, il entendit à deux reprises une voix qui l'appelait, et il comprit que c'était celle de son frère, et qu'il lui demandait de réunir aussitôt les religieux afin de leur faire réciter pour lui l'office des morts ; mais le Père Jean se coucha sans avoir répondu à ce désir. A peine était-il sur son lit, qu'une main invisible frappa sur son oreiller, comme pour lui rappeler ce qu'il avait à faire : aussitôt le serviteur de Dieu se leva, et lorsque la communauté eut terminé ces prières, il rentra : cette âme le laissa désormais tranquille. Dans tous les lieux par où il passait, il était entouré de la vénération publique, et les enfants qui l'apercevaient, appelaient leurs mères en disant : « Voilà le saint » : on se disputait comme des reliques des lambeaux de ses vêtements. Malgré son âge avancé et ses infirmités, il travaillait toujours : « Un religieux », disait-il, « qui prétend servir l'Ordre, doit laisser ce soin aux plus jeunes quand il est vieux ; mais celui qui se propose de servir Dieu, ne peut rien retrancher de ses exercices ». Après avoir souffert patiemment les souffrances de sa dernière maladie et reçu avec piété le saint Viatique et l'Extrême-Onction, il s'endormit dans le Seigneur le 28 décembre 1659, à Huescar, dans la province de Saint-Jean-Baptiste. Un religieux, invité à prêcher par le Père Emmanuel Florès, lui répondit en

ces termes : « La vraie prédication consiste dans les
« œuvres : nous avons eu ici un grand nombre de pré-
« dicateurs distingués qui sont presque oubliés, mais
« votre oncle, le Père Jean, qui n'a fait que passer ici,
« ne l'est pas encore : il ne prêchait pas, et cependant
« les hommes n'ont pas encore perdu le souvenir des
« admirables vertus qu'il pratiquait et dont l'exemple
« était une prédication vivante ».

(Chron. de la prov. de Saint-Jean-Baptiste.)

VINGT-NEUVIÈME JOUR DE DÉCEMBRE

LE VÉNÉRABLE GÉRARD DE VALENCE

1343. — Pape : Clément VI. — Roi de France : Philippe VI.

Cet illustre pèlerin était de Valence, petite ville d'Italie, située sur les bords du Pô, et descendait de l'illustre famille des Cagnoli : il était fils unique et par conséquent devait hériter de tous les biens. Sa beauté était telle dès le jour de sa naissance, que sa mère voulut elle-même l'allaiter ; mais déjà Dieu semblait le destiner à une vie pénitente et mortifiée, car il s'abstenait bien souvent de demander le sein, et quelquefois on le trouvait couché pendant la nuit sur une planche. Lorsque sa raison commença à se développer, il montra les dispositions les plus heureuses : d'un caractère doux et simple, il fuyait les jeux bruyants des compagnons de son âge. Son

père le fit élever dans les sciences et les lettres avec un soin particulier par des maîtres habiles ; mais les progrès dans la vertu étaient ceux qu'il préférait. A l'âge de onze ans, il perdit son père et demeura sous la tutelle de sa pieuse mère, qui lui apprit à régler ses affaires temporelles, mais surtout à corriger les écarts de la nature corrompue. Aussi, chacun l'aimait à cause de ses bonnes qualités, de sa douceur et de la piété avec laquelle il fréquentait les sacrements. Il fuyait avec soin les mauvaises compagnies, visitait les pauvres, observait le jeûne et l'abstinence, et veillait avec scrupule sur sa pureté virginale. Il obéissait docilement à sa mère, et la consolait dans son veuvage. Pendant quatorze ans elle resta couchée sur un lit de douleur, tourmentée par des fièvres brûlantes et par la goutte : mais Gérard était là pour la soulager, et plus le danger de sa mort semblait imminent, plus ses attentions autour d'elle redoublaient. Cette femme courageuse et patiente payait les soins de son fils par les exemples de vertus qu'elle lui donnait : aussi, quand elle mourut, Gérard était affermi dans la pratique du devoir, et il avait eu trop longtemps sous les yeux les misères de la vie pour être séduit par les attraits du monde.

Ses parents, qui le voyaient porté à la solitude, essayèrent de lui inspirer de l'affection pour une jeune fille, noble et riche comme lui ; ils l'invitèrent à leur banquets, lui vantèrent les avantages d'un beau ma^sriage, et le mirent en rapports avec cette personne ; mais Gérard se tint sur la réserve, et baissa les yeux avec tant de modestie qu'il ne la regarda même pas. Ses

amis, voyant tous leurs efforts inutiles, le traitèrent d'insensé, se raillèrent de son incapacité, et se plaignirent de ce qu'il ne savait pas tenir son rang dans le monde. Ce jeune homme de vingt-quatre ans brava leurs moqueries et montra comment la grâce de Dieu le fortifiait au milieu de ces combats. Le démon, furieux de n'avoir pu réussir par le moyen de ses parents, ne cessa de lui tendre des pièges pour l'entraîner dans le mal.

Gérard, prévenant les attaques du démon, redoubla ses prières et ses mortifications, fréquenta des hommes vertueux, et surtout les Frères Mineurs, s'appliqua plus fortement aux bonnes œuvres et aux aumônes. Il orna les églises, secourut des veuves et des enfants abandonnés, dota de pauvres filles et les hôpitaux, visita les malades ; en un mot, sa vie ne fut pour ainsi dire qu'un acte de vertu continuel. Ses proches parents, voyant qu'il refusait de se marier, et que d'autre part ils n'hériteraient jamais de ses biens, le prirent en aversion et le poursuivirent de leurs satires et de leurs railleries. Pour échapper à leurs importunités, Gérard quitta sa maison pendant la nuit et se rendit en pèlerinage à Rome. Dans la première église qu'il rencontra sur sa route, il s'offrit à Dieu et implora la protection de la très-sainte Vierge. Le lendemain, on s'aperçut de sa disparition, et quelques-uns de ses parents, montant à cheval, s'élançèrent à sa recherche. Au bout de quatre jours, ils le trouvèrent couché au bord d'une fontaine et le reconnurent malgré son habit de pèlerin : ils lui représentèrent combien son départ les avait étonnés et affligés, afin d'ébranler sa

résolution. Il répondit qu'il allait visiter les sanctuaires de Rome comme les bons chrétiens, et que, s'il était parti secrètement, c'était pour ne pas être gêné dans l'exécution de son projet, mais qu'il reviendrait jouir de leurs bontés ; puis il continua sa route nu-pieds, couchant dans les hospices ou en plein air. Des voleurs le surprirent et, ne trouvant pas d'argent sur lui, le dépouillèrent de tous ses vêtements, de sorte qu'il fut obligé de se rendre tout nu dans le bourg voisin, où quelques personnes charitables lui donnèrent des habits. A Rome, il visita les saints lieux avec une dévotion telle, que bientôt les fidèles, persuadés de sa sainteté, se recommandèrent à ses prières ; mais pour éviter ces honneurs, Gérard se rendit à Naples et obtint une place à l'hospice. Il consacrait son temps au service des malades et des lépreux, dont il pansait les ulcères avec une tendre charité. Bientôt son genre de vie attira sur lui l'attention des habitants, et le pieux mendiant, craignant les dangers de la vaine gloire, s'embarqua pour la Sicile. A Messine, on lui dit que dans le voisinage de l'Etna se trouvaient des cavernes inhabitées, et comme il craignait moins la vue de ce redoutable volcan que celle des hommes, il s'y rendit et s'établit dans une grotte du mont San-Juliano, en face de la terrible montagne. Il vécut ainsi méconnu du monde, mais bien connu de Dieu et de ses anges : sa nourriture se composait de quelques racines et de fruits sauvages ; un sac lui servait d'habit, le rocher de lit, et la méditation des vérités éternelles de récréation.

Vers cette époque on canonisa saint Louis, évêque

de Toulouse, de l'Ordre de Saint-François, et frère du roi de Naples, Robert d'Anjou ; la renommée de ses vertus se répandit dans le royaume des Deux-Siciles. Gérard avait beaucoup de dévotion pour ce saint, à cause de son amour pour la chasteté et de son mépris pour le monde : désirant marcher plus parfaitement sur ses traces, il résolut d'embrasser à son exemple la vie religieuse chez les Frères Mineurs, et, à l'âge de quarante ans, il reçut le saint habit en qualité de Frère lai. Pendant son noviciat, il montra une vertu si parfaite, que les religieux les plus âgés en étaient édifiés. Après sa profession, il fut envoyé au couvent de Randazzo, où Dieu l'honora d'un miracle. Le jour de Pâques, le Frère cuisinier étant malade, le gardien chargea le saint religieux de préparer le dîner. Il était alors dans une chapelle plongé dans la prière, et quand il reçut l'ordre de son supérieur, il inclina la tête en signe d'assentiment ; mais il resta jusqu'à la fin de la grand'messe dans la contemplation des choses célestes, et quand on vint à la cuisine pour demander si le repas était prêt, on ne trouva pas même de feu allumé. Le gardien lui adressa des reproches très-vifs sur sa négligence : « Mon père », lui répondit le serviteur de Dieu, « soyez tranquille, les Frères auront de quoi manger ». Il s'enferma dans la cuisine, et un jeune homme d'une grande beauté lui apparut, apportant tout ce qui était nécessaire : les religieux, qui l'observaient derrière la porte, étaient dans l'étonnement, et quand ils entrèrent au réfectoire, le jeune homme disparut ; ils avouèrent que jamais aucun repas ne leur avait paru aussi délicieux.

Après avoir habité pendant quelque temps au couvent de Therme, il fut envoyé à Palerme, capitale de la Sicile, qui était habitée par la noblesse la plus distinguée du royaume et par une foule de marchands étrangers et indigènes. Il y exerça les fonctions de portier pendant de longues années, et se concilia tellement l'estime générale, que les magistrats de la ville demandèrent au général de l'Ordre de ne jamais lui faire quitter Palerme : leur prière fut exaucée. Il marchait toujours pieds nus, portait un habit rapiécé, et par-dessous son vêtement un rude cilice ou une chaîne de fer, s'infligeait de sanglantes disciplines, et se contentait pour toute nourriture de pain et d'eau : quand ses frères lui envoyaient quelque chose de leur part, il en mangeait un peu et gardait le reste pour les pauvres ; c'est ainsi qu'il comprenait la vertu : elle ne doit pas être restreinte dans les limites qu'on voudrait lui fixer, et il préférait se soumettre aux ordres de ses supérieurs, plutôt que d'accepter les adoucissements introduits par la coutume. Il n'avait pas d'autre cellule que la chapelle de Saint-Louis, et il y dormait à genoux, la tête appuyée sur un banc. Sévère pour lui-même, il ne jugeait ni ne condamnait ses frères, qu'il voyait moins mortifiés ; il témoignait une grande joie quand ils lui gardaient une part plus considérable au réfectoire ; il pourvoyait largement à leurs besoins, et personne ne savait obtenir mieux que lui ce qui était nécessaire.

Aux œuvres de l'obéissance et de la charité il joignait la prière et la méditation ; son corps ne semblait plus tenir à la terre, et plusieurs fois on le vit élevé

dans l'air pendant qu'il était plongé dans la contemplation des choses célestes. C'était surtout dans la chapelle de Saint-Louis, son patron privilégié, que ces faveurs lui arrivaient, et on l'aperçut un jour porté par une main invisible jusqu'à la hauteur de sa statue, pendant qu'il s'entretenait avec lui avec une grande familiarité. Souvent aussi la très-sainte Vierge lui apparaissait et lui prodiguait les consolations célestes.

Dieu le favorisa également du don des miracles et de prophétie. A Palerme, comme il visitait ses frères malades, il entendit un d'entre eux se plaindre de douleurs violentes causées par la gravelle : la mort semblait imminente, lorsque le saint Frère, s'approchant de lui pour le consoler, le guérit après une courte prière. Il prédit à un gentilhomme et à une dame leur rétablissement. Il trouva un jour un père très-affligé de ce que son fils unique était depuis trois jours entre la vie et la mort, et entrant dans la chambre du malade, il lui demanda, au nom de saint François et de saint Louis, s'il voulait manger ; le jeune enfant ouvrit les yeux, et pria qu'on lui donnât du pain et un fruit ; mais comme il ne pouvait avaler, le saint religieux lui offrit du pain de saint Louis, et la guérison fut instantanée. Elisabeth, reine de Sicile, avait sept filles, et ne pouvait se consoler de n'avoir pas de fils qui pût hériter du trône ; le vénérable Gérard, à qui elle avait confié son chagrin, fit une courte prière, et l'assura que bientôt elle en aurait un et qu'elle le nommerait Louis, parce qu'elle devrait ce bienfait à la protection de son glorieux patron. Neuf mois après, elle accouchait, à

Catane, d'un garçon qui cinq ans plus tard succédait à son père. Il obtint pour le chancelier du royaume la guérison d'une maladie mortelle ; mais quelques années après, ce seigneur étant retombé malade, il lui dit de songer aux intérêts de son âme et de se préparer à la mort, qui arriva comme il l'avait annoncé. Une femme qui, depuis trois jours, souffrait les douleurs de l'enfantement, accoucha le lendemain, d'un enfant mort-né, ainsi qu'il l'avait prédit. Tandis que Robert, roi de Naples et de Sicile, assiégeait la ville de Therme, les habitants étaient dans l'inquiétude la plus vive, et un soulèvement était à craindre ; mais le serviteur de Dieu les rassura en leur disant que dans quelques jours le siège serait abandonné ; et en effet, l'eau vint à manquer et le roi se retira. Le comte d'Augusta, chassé de ses domaines, espérait s'en rendre maître en peu de temps ; mais il ne put y parvenir qu'au bout de sept mois, selon la prophétie du vénérable Frère. Il fit également plusieurs prédictions concernant le gouvernement de l'Eglise ; mais il ne les indiqua qu'aux prêtres et aux religieux. Il avait une grande puissance sur les démons, et il en délivrait souvent les énergumènes. Les esprits infernaux ne cessaient de le tourmenter ; mais la guerre qu'ils lui avaient déclarée devint plus vive que jamais dans les trois dernières années de sa vie, et ils lui apparurent souvent sous la figure de monstres effrayants ; pendant sa dernière maladie, ils éprouvèrent sa patience et sa vertu par des images impures : l'enfer tout entier semblait déchaîné contre lui pour rallumer dans son cœur les flammes de l'amour déshonnête ; mais Dieu vint

au secours de son serviteur, et le fortifia contre les ruses diaboliques.

Après trente-cinq ans de vie religieuse, le vénérable Gérard fut atteint d'une maladie mortelle. Le jour de la fête de saint Jean l'Évangéliste, la sainte Vierge lui apparut, s'entretint longuement avec lui, et lui promit de l'appeler trois jours après dans la gloire éternelle : il raconta cette vision à son confesseur et à plusieurs autres religieux. Un Frère s'étant recommandé à ses prières, il lui répondit qu'il se souviendrait de lui et de tous les bienfaiteurs de l'Ordre lorsqu'il serait dans le ciel, selon l'assurance que lui en avait donnée la Mère de Dieu. La veille de sa mort, il reçut la visite d'un gentilhomme, autrefois conseiller du roi, qui lui demanda comme souvenir son rosaire ou tout autre objet qui avait été à son usage ; mais ce parfait amant de la pauvreté lui dit : « Je suis sorti nu du sein de
« ma mère, et je veux retourner dans le sein de la terre
« dépouillé de tout : je ne possède rien en ce monde,
« et je n'ai aucun droit sur mon rosaire ni sur aucune
« des choses dont je me suis servi : adressez votre de-
« mande au Père gardien, qui peut seul disposer de
« ces objets ». Après avoir reçu les derniers Sacre-
ments avec une tendre dévotion, il se couvrit pendant
quelques instants la tête de ses deux mains, puis levant
les yeux vers le ciel et croisant les bras, il rendit le
dernier soupir : c'était un dimanche vers midi, le
29 décembre 1343.

Lorsque la cloche du couvent fut mise en mouve-
ment pour annoncer sa mort, la corde se rompit, et
pendant longtemps elle continua de sonner, comme si

elle eût été agitée par des mains invisibles. Ce miracle et la sainteté bien connue du serviteur de Dieu attirèrent une foule innombrable de fidèles, qui voulurent voir son visage avant qu'on déposât son corps dans le tombeau ; son visage était souriant, ses membres souples, et ses yeux seuls indiquaient sa vieillesse. Le concours fut tel, qu'il fallut attendre deux jours avant de l'ensevelir ; chacun s'empressait de venir pour lui baiser les pieds et les mains, et se disputait des lambeaux de ses vêtements. Pendant ce temps, Dieu honorait son serviteur par de nombreux miracles.

La gloire de ce saint religieux ne devait pas se renfermer dans une île : un grand nombre d'autres villes, Pise surtout, furent honorées de miracles dus à son intercession. Des marchands de cette dernière ville, ayant entendu parler de sa sainteté dans un voyage, racontèrent à leur retour les merveilles qu'on disait du vénérable Gérard, et leurs récits excitèrent leurs compatriotes à l'invoquer. La dévotion qu'ils avaient pour lui leur mérita de posséder une partie de son corps. Le frère Laurent, son compagnon, qui demeurait presque constamment en prières devant son tombeau, se sentit pressé du désir de voir son corps, trois ans après sa mort, et, de concert avec le Père Marchisio et un autre religieux, il exhuma ses restes pendant la nuit. Laurent prit un os du bras, et s'en servit pour guérir de nombreux malades à Palerme. L'année suivante, il se rendit à Assise pour gagner l'indulgence de la Portioncule, et apprenant que de nombreux miracles avaient été obtenus à Pise par l'intercession du vénérable Gérard, il alla dans cette ville le 5 juillet 1347.

Frappé de la dévotion des habitants pour son vénérable ami, il demanda et obtint pour eux une de ses reliques que l'on déposa dans une très-belle châsse, et qu'on transporta solennellement dans une des églises de la ville.

Le vénérable Barthélemy de Pise, qui nous a conservé un court abrégé de ses miracles dans un livre présenté en 1399 au chapitre général, nous assure que le nombre de ces prodiges est incalculable, et qu'il a laissé de côté une grande quantité de merveilles dues aux mérites du saint religieux, dont il avait entendu parler par des témoins dignes de foi ; encore devons-nous ajouter qu'il ne dit pas un mot des miracles arrivés en Sicile. Aussi ses reliques sont-elles l'objet d'une vénération extraordinaire. Chaque année, on célèbre sa fête à Palerme le dernier dimanche de décembre ; la châsse en argent qui contient ses précieux restes est placée au milieu de l'église des Frères Mineurs Conventuels et entourée d'une foule de cierges ; la grand'messe et les offices sont chantés en musique ; on prononce son panégyrique, et on porte ses reliques en procession dans toute la ville, précédées ou suivies d'un long cortège de seigneurs et de confréries ; les maisons et les places publiques sont ornées de tentures et de guirlandes, et les habitants s'empressent à l'envi de témoigner leur dévotion pour leur illustre patron.

(PISAN, WADDING.)

Nous ajoutons ici quelques mots que nous trouvons

dans les chroniques de l'Ordre, et qui sont consacrés à la mémoire de plusieurs saints personnages de la Sicile. Au couvent de Palerme reposent les restes du vénérable frère Jean Bura, dont les vertus furent appréciées de ses contemporains, et que Dieu honora par des miracles avant et après sa mort. Dans le monastère de Catane, le vénérable Père Jean Scifictus se distingua par son ardente charité envers le prochain, et par les faveurs célestes dont il fut l'objet. A Camarata, le vénérable Père André de Faënza, profès de la province de Saint-François, produisit de grands fruits de salut dans les âmes par ses sermons et ses conseils sur la perfection religieuse ; honoré du don des miracles, il termina saintement sa vie et laissa une mémoire respectée de tous les fidèles. C'est encore dans le même couvent que mourut le vénérable frère Jean, religieux d'un zèle admirable et d'une grande ferveur pour la contemplation des célestes vérités. Tandis qu'il priait devant une très-belle statue de la sainte Vierge, le démon lui apparut sous la figure d'un monstre horrible, et sembla chercher par tous les moyens possibles à lui faire violence, afin de le troubler dans son recueillement. L'enfer tout entier semblait déchaîné contre le saint religieux : les yeux du fantôme brillaient comme deux fournaises ardentes ; de son nez s'échappait une fumée de soufre, qui remplissait l'église d'une puanteur insupportable ; sa bouche vomissait des torrents de poix enflammée ; sa voix retentissait comme un tonnerre. Mais comme Jean persévérait dans la prière sans se préoccuper de cette apparition, le démon le saisit et le souleva sur ses cornes, de sorte que

les entrailles du saint Frère sortirent de son ventre ; alors la statue de Marie s'avança comme une personne vivante, guérit les blessures de son serviteur, et fit disparaître le fantôme. Depuis ce miracle, cette image de la sainte Vierge est très-honorée, et de nombreux bienfaits sont venus justifier la confiance des fidèles. Un autre frère, nommé Jean, comme le précédent, vécut saintement au monastère de Syracuse, et se fit remarquer par le zèle avec lequel il soignait ses frères malades. Il fut honoré par plusieurs miracles. En 1602, au couvent de Palerme, mourut en odeur de sainteté un frère nommé Vincent de Nicotera, qui se distingua par ses austérités, sa patience, et sa dévotion envers Marie. Il prédit le jour et l'heure de sa mort, et fit plusieurs miracles.

(WADDING.)

LE PÈRE JÉRÔME DE JÉSUS

Cet illustre prédicateur du saint Evangile fit profession dans la province des Frères Mineurs Déchaussés de Saint-Joseph, fondée par saint Pierre d'Alcantara, et fut choisi, à cause de son zèle, pour propager la foi dans les îles Philippines, et un peu plus tard, sur la fin du xvi^e siècle, dans le Japon. Lorsque saint Pierre-Baptiste fut mis en prison avec cinq autres religieux à Méaco et à Osaka, le Père Jérôme fut envoyé à Nangasaki afin de conférer avec eux ; la nouvelle des mauvais traitements auxquels ils étaient soumis le remplit de joie, parce qu'il désirait partager leurs souffrances

et leur martyr ; mais, pendant qu'il était en route, il reçut l'ordre de se déguiser, afin de pouvoir aborder dans le Japon, dont l'entrée était interdite aux religieux. C'était saint Pierre-Baptiste lui-même qui l'avait commandé, et il montrait par là que si la mort ne pouvait le forcer à quitter l'habit religieux, le désir de sauver des âmes l'emportait dans sa pensée sur l'honneur dû à son Ordre. Le Père Jérôme eut quelque peine à obéir, car il ambitionnait la faveur de verser son sang pour Jésus-Christ ; mais sachant que la volonté de ses supérieurs était celle de Dieu, et que la perfection consiste à servir le Seigneur, moins selon son propre sentiment que d'après les règles de l'obéissance, il se soumit, et parvint ainsi à rester au Japon, tandis que six de ses compagnons étaient mis à mort, et quatre bannis pour toujours de ce pays. L'empereur Taïcosama et ses officiers étaient animés d'une telle haine contre les Frères Mineurs, qu'ils ne voulaient en souffrir aucun dans l'empire, et ils espéraient bien trouver le Père Jérôme, quelques soins qu'il mît à se cacher. Celui-ci resta pendant un an au milieu des montagnes et dans les cavernes, d'où il sortait de temps en temps pour instruire et administrer les fidèles. Le provincial, sachant que ce zélé serviteur de Dieu était seul, désirait lui envoyer quelques compagnons, et comme le gouverneur s'y opposait, parce que le magistrat de Manille l'avait supplié de ne laisser partir aucun missionnaire pour le Japon, attendu qu'ils ne pourraient rendre aucun service, et qu'ils seraient mis à mort comme leurs devanciers, il conseilla au Père Alphonse Munos de prendre des habits

de soldat et d'aller au secours de Jérôme. Ce religieux fut reconnu sous son déguisement, et si bien gardé à vue qu'il fut obligé de revenir dans son couvent. Il se rendit ensuite secrètement sur un autre vaisseau, mais après avoir souffert pendant trente-six jours le mauvais temps sur la mer, il fut forcé d'aborder à Manille, où le Père Jérôme arriva peu après et raconta au provincial tous les événements qui étaient arrivés au Japon. On résolut de le renvoyer dans ce pays avec un compagnon ; mais comme on connaissait le zèle des Franciscains pour la conversion des païens, et leur soif du martyre, on les regardait comme des espions sur tous les vaisseaux, et on mettait tout en œuvre pour les détourner de ce voyage.

Cependant les hommes ne peuvent rien contre les desseins de Dieu, et un capitaine japonais, païen de religion, dont le vaisseau relâchait à Manille, fut l'instrument dont le Seigneur se servit pour procurer sa gloire. Comme il venait souvent au couvent des Frères Mineurs, il apprit qu'ils désiraient rentrer dans sa patrie, et il promit d'en prendre deux avec lui, bien qu'il y allât pour lui de la vie. C'est ainsi que les Pères Jérôme et Louis Gomez, revêtus d'habits japonais, obtinrent passage sur son vaisseau. Pendant ce temps, Taïcosama tremblait sur son trône : d'un côté, les chrétiens de son royaume pratiquaient ouvertement leur religion, sans être retenus par la crainte du martyre ; et il savait d'autre part que les Espagnols avaient conquis de nombreux royaumes dans les Indes, au moyen de leurs missionnaires : il bannit donc une seconde fois les Jésuites. Le gouverneur Fazamburo, qui l'avait

poussé à persécuter les fidèles, fut chargé d'exécuter cet ordre, et en quelques jours cent trente-sept églises ou chapelles furent renversées. Pendant que le roi se livrait ainsi à sa haine contre les chrétiens, nos deux Pères abordèrent à Nangasaki : le Père Louis Gomez fut bientôt reconnu et mis en prison ; mais le Père Jérôme, qui connaissait mieux le pays, échappa au danger, et se cacha dans les environs de Méaco. Les gouverneurs, qui avaient été informés de son arrivée, mirent sa tête à prix, et menacèrent de mort quiconque le déroberait à leurs poursuites.

Les chrétiens gémissaient de ces nouveaux édits de persécution ; mais bientôt Dieu sécha leurs larmes en rappelant à lui le tyran Taïcosama pour lui demander compte du sang qu'il avait versé. En mourant, il avait placé son jeune fils, âgé de six ans, sous la tutelle de Goïosama, roi de Bandou, qui était alors le prince le plus puissant du Japon, et chéri de son peuple. Le Père Jérôme, qui depuis six mois vivait caché dans les montagnes à vingt-huit milles du Méaco, sortit de sa retraite, mais en continuant d'exercer son ministère d'une manière secrète ; chaque jour et chaque nuit il changeait de domicile, soit pour échapper aux poursuites dirigées contre lui, soit pour secourir un plus grand nombre de chrétiens. En même temps il se livrait à des mortifications extraordinaires, et à des prières ferventes, pour obtenir la persévérance des chrétiens et la conversion des païens. Il fut exaucé lorsqu'il n'avait plus d'espérance et qu'il était en prison par l'ordre du gouverneur de Méaco. Un marchand de Sacay, ayant apporté au roi

une pièce de soie magnifique qu'on lui avait envoyée de Manille, reçut l'ordre d'en faire venir d'autres ; mais il répondit que cela serait très-difficile, parce que les Japonais étaient bannis de cette ville à cause des persécutions qu'on avait fait souffrir aux Frères Mineurs, qu'il espérait cependant pouvoir s'en procurer, s'il obtenait une lettre d'un des religieux cachés dans le Japon ; il ajouta que le Père Jérôme ne demandait ni honneurs ni argent, mais seulement la liberté d'enseigner aux païens le chemin du salut. Goïosama, surpris de ce désintéressement, dit à ses courtisans que la loi des chrétiens devait être bonne, puisqu'elle enseignait la vertu, et que les missionnaires s'exposaient à la mort pour la faire connaître à ses sujets ; en conséquence, il ordonna de lui amener le Père Jérôme ; celui-ci reçut cet ordre le jour de l'Immaculée-Conception, deux ans après l'arrestation de saint Pierre-Baptiste, et il crut qu'il allait recevoir la récompense de ses travaux par la couronne du martyr. On le présenta donc au roi qui lui demanda comment il avait échappé à la persécution ; il répondit que son Dieu l'avait délivré, afin qu'il allât chercher à Manille d'autres religieux pour l'aider à prêcher la foi, et qu'il était revenu au Japon dans le but de fortifier les chrétiens, et avec le désir de verser son sang pour la religion et la vie éternelle. Le roi se mit à rire, soit parce qu'il ne croyait pas à l'immortalité de l'âme, soit parce qu'il crut remarquer dans le saint religieux la crainte de la mort : « Soyez bien tranquille », ajouta-t-il, « continuez de prêcher avec l'habit de votre Ordre ; je vous protégerai, et je veux que les

« Espagnols, qui chaque année passent dans l'île de
« Quanto pour se rendre à Mexico, soient bien reçus au
« port, et que mes vassaux leur offrent toutes les pro-
« visions dont ils auront besoin ; à une condition tou-
« tefois, c'est qu'ils apprendront à mes sujets à travailler
« aux mines d'argent que je possède ». Le serviteur de
Dieu lui répondit que les marins espagnols avaient
besoin de sonder la profondeur de la mer, afin de
savoir si leurs vaisseaux ne courraient aucun danger,
et il fit parvenir cette nouvelle au provincial par le
moyen d'un seigneur du pays qui se rendit à Manille.
Ce gentilhomme n'obtint cependant pas tout ce qu'il
espérait ; car les conseillers firent observer que
Goïosama était un roi païen et qu'il ne fallait pas s'en
rapporter entièrement à sa parole, qu'ils ne pouvaient
traiter avec lui sans la permission du roi d'Espagne,
et que si le nouveau monarque Japonais désirait s'unir
par un traité avec les îles Philippines, il aurait dû
défendre à ses pirates de faire des courses contre eux ;
l'ambassadeur revint donc avec des lettres dans
lesquelles le gouverneur des Philippines remerciait
Goïosama de ses bonnes intentions, et des faveurs qu'il
accordait au Père Jérôme, et lui promettait de le
satisfaire s'il persévérât dans sa manière d'agir. A
cette réponse, le roi Japonais fit venir le missionnaire
et lui dit : « Il paraît que les Espagnols doutent de mes
« intentions à cause des mauvais traitements infligés
« par mon prédécesseur à six de vos Pères, crucifiés
« par son ordre ; mais je suis du sang royal, et
« j'appartiens à une des familles les plus anciennes du
« royaume ; ne me comparez donc pas à Taïcosama,

« qui, malgré ses succès dans la guerre, avait conservé
« les habitudes de sa basse origine et ne connaissait
« pas les principes de notre noblesse ; je tiendrai
« ma parole à l'égard des chrétiens, et je veillerai à ce
« que les pirates n'inquiètent plus les vaisseaux
« espagnols et que les coupables soient punis ». Et,
en effet, deux mille de ces bandits furent mis à mort
sous les yeux du Père Jérôme, et il fut défendu à tout
vaisseau d'approcher des Philippines sans la per-
mission du roi.

Le crédit dont le saint religieux jouissait auprès
du roi, grandissait de jour en jour, et souvent il avait
de longs entretiens avec lui ; les courtisans et les
grands du royaume le traitaient avec respect, et pas
une voix ne s'élevait pour demander son bannis-
sment. Il fut le premier missionnaire qui prêcha
l'évangile dans la ville de Yeddo, avec la permission
de Goïosama, qui avait seulement défendu de baptiser
les enfants des seigneurs, non en haine de la foi, mais
dans la crainte que les Pères ne cherchassent à con-
quérir son royaume par leurs prédications. Grâce à
cette liberté, les chrétiens pratiquaient ouvertement
leur religion à Méaco et dans les environs, et un grand
nombre d'entre eux furent fortifiés dans leur foi, en
voyant que les Frères Mineurs revenaient dans leur
pays, sans craindre la mort, afin de leur apporter le
salut. Les païens eux-mêmes reconnaissaient la supé-
riorité de la religion chrétienne qui enseignait un tel
dévouement, et saisissaient avec empressement toutes
les occasions de s'instruire de nos mystères ; les sei-
gneurs du pays, qui croyaient avoir détruit pour

toujours les religieux en les crucifiant et en les bannissant, ne pouvaient revenir de leur étonnement, en voyant que la mort ne pouvait arrêter leur zèle, et qu'ils s'exposaient à tant de périls, pour propager l'évangile ; les bonzes étaient couverts de confusion, parce qu'il n'y avait personne parmi eux qui fût capable de tenter la mer, et de s'exposer au danger de perdre leur vie, pour prêcher leurs doctrines.

Les Pères Jésuites, qui vivaient cachés dans les environs de Nangasaki depuis la mort de leurs premiers martyrs, commencèrent à se montrer, quand ils virent que le nouveau roi était favorable au Père Jérôme, et célébrèrent ouvertement les saints mystères afin de fortifier les chrétiens. Goïosama continuait de prodiguer au serviteur de Dieu les marques de son estime ; il lui donna même une chambre dans son propre palais, ce qui est un honneur très-rare au Japon. De son côté, le saint religieux vivait avec une très-grande prudence, afin d'édifier les seigneurs qui l'entouraient, et de leur persuader qu'il était venu dans leur pays, non pour en faire la conquête, mais pour y prêcher la foi. Le roi lui donnait chaque jour la part réservée à ses serviteurs, quoique Jérôme ne voulût point la recevoir, afin de vivre d'aumônes selon sa règle. Le roi et ses courtisans voyaient avec étonnement son zèle pour consoler et fortifier les chrétiens, pour leur offrir les sacrements et les visiter dans leurs maladies ; car bien que les bonzes évitent les femmes pour être honorés, ils ne laissent pas de vivre dans de grands désordres ; mais la pauvreté de notre saint religieux les frappait d'admiration, et

quand on essayait de leur suggérer la pensée que les Frères Mineurs étaient les instruments dont les Espagnols s'étaient servis pour conquérir les Indes Occidentales, Goïosama répondait : « Je donne à ce Père
« beaucoup d'argent et sa nourriture; cependant il ne
« veut vivre que des aumônes des chrétiens, et encore
« en donne-t-il la plus grande partie aux pauvres : il
« marche toujours pieds nus. Qui donc a jamais vu
« que le maître serve son disciple; le seigneur son
« esclave ? Aussi ne puis-je croire que de tels religieux
« veuillent s'emparer de mon royaume : des milliers
« de Frères comme celui-là sont incapables de conqué-
« rir le moindre pays, quand bien même il ne serait
« habité que par des femmes ». Le roi ajouta égale-
ment que pendant la nuit le serviteur de Dieu se livrait
à la lecture, à la discipline et à la méditation, comme
il avait pu le remarquer, attendu qu'il habitait son
palais.

Cependant les bonzes étaient irrités des progrès que
faisait la religion chrétienne, parce que leur crédit et
leurs richesses diminuaient, et ils vinrent trouver
Gaïosama : ils lui dirent qu'il était temps de veiller
sur lui et sur son royaume, que s'il permettait à ses
sujets d'embrasser la foi de Jésus-Christ, ses dieux
méprisés lui feraient sentir leur vengeance; que ce
serait un grand malheur pour Yeddo et le royaume de
Quanto, si le peuple se laissait abuser par ces supers-
titions nouvelles : mais le roi méprisa ces plaintes, car
il savait avec quelle facilité ses sujets changeaient de
secte, sans que jamais ils eussent à redouter les dieux
qu'ils abandonnaient. Le Père Jérôme resta donc à

Yeddo. Il fit bâtir une église où il célébra la sainte Messe pour la première fois le jour des Cendres et donna la sainte communion à huit chrétiens de Méaco. Quelques païens, attirés par la curiosité, vinrent entendre son sermon, et un gentilhomme lui amena son fils possédé par le démon, afin qu'il le délivrât. Le serviteur de Dieu lui dit qu'il perdrait son temps, s'il n'embrassait la religion de Jésus-Christ, et que l'esprit de ténèbres reprendrait possession de lui, s'il continuait à invoquer ses fausses divinités : cependant, après plusieurs exorcismes, le démon finit par se retirer, et le père du jeune homme offrit au saint religieux une grande somme d'argent. Celui-ci la refusa, et son désintéressement lui mérita la faveur des païens qui accoururent en foule pour se convertir. Il eut également plusieurs conférences avec les prêtres des idoles, et leur démontra sans peine la fausseté de leur religion. D'ailleurs la puissance qu'il exerçait sur les possédés, la répugnance que montraient les démons pour la croix et les églises, la sainteté du Père produisaient les plus heureux fruits.

Un grand nombre de Japonais qui, après avoir reçu le baptême, avaient renié leur foi, firent pénitence de leur faiblesse et se montrèrent d'autant plus zélés qu'ils se sentaient plus coupables. Le Père Jérôme ayant établi quelques oratoires et converti plusieurs apostats dans le royaume de Bungo, laissa dans cette île quatre chrétiens chargés d'instruire les autres, et obtint du roi la permission de se rendre à Méaco. Là il délivra la nièce de Goïosama, qui depuis longtemps était possédée du démon, et se concilia par ce miracle

la faveur des courtisans : il fut ensuite envoyé comme ambassadeur à Manille, pour conclure un traité d'alliance avec les Espagnols, au nom du monarque japonais ; il fut conduit d'abord à Nangasaki, avec de grands honneurs. En arrivant dans cette dernière ville, il se rendit au lieu où ses frères avaient souffert le martyre, pour prier, et plusieurs chrétiens japonais l'accompagnèrent en versant des larmes de joie. Le saint religieux, témoin de leur piété, leur adressa quelques paroles d'encouragement, et leur raconta comment les premiers fidèles venaient prier à l'endroit même où saint Pierre et saint Paul avaient été martyrisés.

Il reçut l'hospitalité dans la maison même où ses frères avaient été enfermés quelque temps avant leur glorieuse mort, y installa un autel et célébra la sainte messe pendant dix jours. Les fidèles accoururent en si grand nombre pour se confesser, qu'il ne put les entendre tous : leur joie était indicible ; car au lieu que l'année précédente ils étaient forcés de se cacher, pour éviter la persécution, ils pouvaient se réunir librement, entendre la parole de Dieu, assister aux saints mystères, grâce au crédit dont le vénérable religieux jouissait auprès du roi ; un si grand changement les remplissait de joie et d'allégresse. Jérôme recueillit toutes les reliques des saints martyrs qu'il put trouver, et entre autres la croix sur laquelle saint Martin d'Aguirre avait été suspendu : après trente jours de traversée, il aborda au port de Manille et porta cette croix sur ses épaules jusqu'au couvent, au milieu d'une foule immense : le récit de ses travaux et de ses

succès combla de joie tous ses frères, et il demanda instamment qu'on accueillît favorablement les demandes du prince japonais, « parce que », disait-il, « c'était le meilleur moyen de propager l'Évangile ». Pendant son absence, Goïosama battait quelques troupes de rebelles, et prenait possession du titre de Daïfusama : mais en même temps il continuait de montrer combien le Père Jérôme lui était cher, et souvent il demandait s'il reviendrait bientôt. Cependant notre missionnaire travaillait, de son côté, à la réussite de son ambassade : malgré l'opposition des conseillers, il obtint que le gouverneur de Manille enverrait quelques religieux et quelques officiers espagnols pour remercier en son nom le Daïfusama de la protection qu'il accordait aux chrétiens et de la liberté qu'il accordait à ses vaisseaux de relâcher dans ses ports. Ce succès remplit de joie le saint religieux, bien qu'il ne se fît pas illusion sur l'avenir et qu'il prévît de nouvelles et sanglantes persécutions. Il s'embarqua sur un vaisseau avec le Père Louis Gomez et quelques espagnols, tandis que deux autres Frères Mineurs montaient sur un second vaisseau avec des marchands qui allaient trafiquer à Quanto : ils furent surpris par une violente tempête, et une très-grande croix leur apparut dans l'air, comme pour leur indiquer à l'avance tout ce qu'ils auraient à souffrir. Obligé de revenir à Manille, le Père Jérôme consacra tout son temps à la conversion des marchands japonais et à la prière : il en baptisa plusieurs, et entre autres, le capitaine d'un vaisseau qui relâchait dans le port de cette ville. Enfin, il partit une troisième fois pour le Japon avec le Père

Louis Gomez et Pierre de Burgillos, et aborda heureusement au port de Firando, où il fut reçu avec de grands honneurs par le gouverneur. De là ils se rendirent à Méaco, où Daïfusama, quoique malade, voulut qu'on les introduisît en sa présence, et se montra enchanté de leur arrivée. Après quelques minutes d'entretien, ils se retirèrent en promettant de revenir le lendemain ; le Père Jérôme apporta quelques présents et des remèdes que le prince aimait beaucoup, et il lui demanda un terrain sur lequel il pût bâtir une maison et remplir les devoirs de sa religion : l'empereur promit d'exécuter sa demande.

Mais au moment où la nouvelle chrétienté semblait renaître de ses cendres, le Père Jérôme fut atteint d'une maladie qu'il négligea d'abord, parce qu'il n'en soupçonnait pas la gravité, et qui en quelques jours le réduisit à l'extrémité : il mourut au commencement du xvii^e siècle, muni des sacrements de l'Eglise, et fut enterré dans l'église qu'il avait bâtie en l'honneur de ses compagnons martyrs. Les deux Pères qui restaient, affligés de cette perte, vinrent annoncer cette mort à l'empereur Daïfusama, qui prit une part très-vive à leur douleur et promit de leur continuer sa protection. Pierre de Burgillos partit aussitôt pour Manille, afin de conférer avec ses supérieurs. En arrivant au port de Firando, où il devait s'embarquer, il trouva une grande quantité de mères qui lui apportaient leurs enfants afin qu'il les baptisât. La femme du prince héritier, qui pratiquait secrètement la religion chrétienne, lui fit dire qu'elle venait d'accoucher d'une fille, mais qu'elle ne pouvait venir le trouver parce que son mari

et son beau-père l'empêchaient de s'entretenir avec les religieux : elle demandait ses prières et un nom pour son enfant, et lui promettait de la faire baptiser par une femme chrétienne qui habitait son palais et qui connaissait parfaitement l'administration de ce sacrement. Le saint religieux lui conseilla de l'appeler Claire et lui envoya un abrégé de la vie de cette illustre vierge ; la princesse le reçut avec reconnaissance et le pria d'accepter une grande somme d'argent pour les besoins de son voyage : il la refusa, au grand étonnement de cette chrétienne qui admira un si grand désintéressement.

Arrivé à Manille , il présenta au gouverneur les lettres de l'empereur Daïfusama, et lui fit connaître l'état de la religion dans le Japon. Le provincial lui accorda huit religieux avec le Père Augustin Rodriguez, qui avait été banni du Japon lorsque ses compagnons avaient souffert le martyre. Leur arrivée mécontenta l'empereur, non qu'il fût hostile à la foi, mais parce qu'il ne voulait pas qu'ils vinssent s'établir en si grand nombre dans ses Etats : il avait surpris un seigneur chrétien parmi les rebelles qu'il avait eus à combattre, et il savait que les Japonais convertis ne font jamais serment de fidélité sur ses idoles, ou que, s'ils jurent, ils ne se croient pas liés par leurs promesses, attendu qu'ils méprisent ces fausses divinités. Il voulait bien permettre que le peuple se convertît à la religion chrétienne, mais ne voulait pas que les grands de son royaume se fissent baptiser. Mais son mécontentement fut de courte durée, et il permit à quatre religieux de s'établir à Quanto et à Yeddo. Le

commissaire resta dans la ville de Méaco : ainsi l'Ordre posséda trois couvents et eut une résidence à Fugimi, dans l'empire japonais : ces maisons rappelaient, par leur pauvreté, les premières années de l'Ordre ; mais ces hommes apostoliques supportaient volontiers ces privations afin de procurer le salut des âmes.

Lorsque le Père Augustin Rodriguez fut rappelé à Manille à cause de sa vieillesse, le Père Didace Barméo lui succéda dans sa charge de commissaire, et il réussit à fonder deux nouveaux couvents à Sacai et à Osaka : un chrétien japonais de Méaco ayant obtenu des enfants en s'engageant à fonder une église et un couvent, fit bâtir une chapelle et un hospice, et les Frères Mineurs s'y installèrent pour soigner les malades et travailler à la conversion des païens. Le Père Didace Barméo se vit bientôt incapable de remplir son office à cause de ses maladies, et le Père Alphonse Munos vint prendre sa place avec cinq autres religieux. Voyant avec peine que les églises étaient trop petites pour contenir la foule des Japonais qui se pressaient à ses instructions, il fit agrandir celle d'Osaka, et il fut aidé dans son œuvre de construction par le gouverneur de cette ville, qui n'avait jamais voulu recevoir de religieux dans sa demeure ; mais se voyant atteint de la goutte et ne trouvant aucun soulagement dans les remèdes de ses médecins, il pria le Père Alphonse de venir le trouver. Celui-ci réussit à le guérir ainsi que son fils, malade depuis longtemps et perclus de tous ses membres : par reconnaissance pour ce bienfait, le gouverneur aida de tout son pou-

voir les Frères Mineurs, pourvut à leurs besoins et raconta partout ce qu'il savait de leurs vertus, de leurs mortifications et de leur charité pour les pauvres.

Cependant la religion faisait de grands progrès dans l'empire ; car, bien que Daïfusama n'eût pas donné de permission expresse, il avait accordé une très-large tolérance, tout en maintenant la défense de baptiser les grands de son empire : mais un certain nombre de gentilshommes, sans craindre de perdre leurs biens et leur vie, embrassèrent courageusement le christianisme. Enfin, l'empereur, excité par les bonzes, fit mourir quelques chrétiens japonais ; mais il épargna les religieux jusqu'en 1613. Cette nouvelle persécution fut causée par la jalousie des marchands hollandais, qui, ne pouvant souffrir les heureux progrès de la foi, s'insinuèrent dans l'esprit du monarque, et lui persuadèrent que tous les religieux étaient des officiers espagnols déguisés, et qu'après avoir baptisé un grand nombre de ses sujets, ils les inviteraient à se soumettre au roi d'Espagne. Daïfusama se laissa circonvenir par ces hérétiques, et résolut avec ses conseillers de traiter les Anglais et les Hollandais comme des amis, mais de bannir de son royaume tous les religieux espagnols. L'édit de persécution parut en 1614, et un nombre considérable de chrétiens souffrirent la mort ou l'exil avec une fermeté admirable.

(Chron. de la prov. de Saint-Joseph.)

ÉLISABETH DE POLOGNE

REINE DE HONGRIE, DU TIERS ORDRE

1381. — Pape : Urbain VI. — Roi de France : Charles VI.

Cette pieuse princesse, qui vivait au *xiv*^e siècle, fut célèbre par ses vertus dans toute la chrétienté. Elle était fille de Wladislas III, roi de Pologne, et sœur de Casimir III, surnommé le Grand, qui succéda à son père sur son trône. Charles Martel, fils aîné de Charles II, roi de Naples, et de Marie, fille du roi de Hongrie, ayant été appelé à la couronne de ce dernier pays d'après les droits que lui avait légués sa mère, rencontra plusieurs rivaux qui lui disputaient le trône, et trouva son royaume divisé par de nombreuses factions ; mais il fut aidé dans ses efforts pour pacifier tous ces troubles par le Père Gentilis de Montfiori, Frère Mineur et cardinal, que le pape Clément V lui avait envoyé en 1308. Ce fut par ses conseils qu'il réussit à rétablir la paix dans ses Etats et qu'il épousa Elisabeth. Ce prince était très-dévoué aux intérêts des Franciscains, d'abord par reconnaissance pour les services que lui avait rendus le Père Gentilis, ensuite parce que son frère, saint Louis de Toulouse, était lui-même un enfant de saint François ; aussi les couvents de l'Ordre se multiplièrent-ils d'une manière surprenante en Hongrie sous son règne. Lorsqu'il mourut en 1342, la reine se mit sous la Règle du Tiers Ordre, afin de s'appliquer avec plus de régularité à la pratique de la

perfection. Son fils André étant parti pour Naples afin de se marier à sa cousine Jeanne, fille du roi Robert, Elisabeth profita de cette circonstance pour visiter les sanctuaires de Rome en se rendant auprès du jeune prince.

Elle eut la consolation de s'entretenir à Naples avec la reine Sancia, sa belle-sœur, et la vénérable Delphine, comtesse d'Ariano. Dans son voyage à Rome, elle fit paraître une grande piété : les lieux par où elle passait étaient favorisés de ses aumônes et de ses bienfaits. Les princes de la ville pontificale vinrent à sa rencontre jusqu'à une lieue, et son pèlerinage fut en quelque sorte un triomphe continu. Elle enrichit les églises et les monastères de présents magnifiques ; mais au milieu des honneurs qu'on lui décernait, la pieuse princesse n'oubliait pas que le but principal de son voyage était de satisfaire sa dévotion. Elle revint à Naples pour la fête de saint François et retourna ensuite en Hongrie, où elle continua ses aumônes et ses œuvres de piété. La faveur dont jouissaient auprès d'elle les Frères Mineurs était telle qu'en 1378 ils comptaient cinquante couvents dans son royaume. Lorsque Casimir, son frère, roi de Pologne, mourut sans laisser d'enfants, ce fut son neveu Louis, fils d'Elisabeth, qui hérita de sa couronne, et sa mère fut chargée de gouverner ce royaume. Tout en veillant à la bonne administration de ces Etats, la reine n'oubliait point les devoirs de la piété. Elle mourut saintement à l'âge de quatre-vingts ans, le 29 décembre 1381, et fut enterrée dans le monastère des Clarisses de Bude. Les écrivains polonais sont unanimes pour l'ap-

peler la gloire des princesses de son siècle, un modèle de prudence et de sainteté : quelques-uns lui attribuent même des miracles.

(WADDING.)

LE PÈRE ALPHONSE DE HERRERA

ET LE FRÈRE FRANÇOIS ZAMARANO

Le Père Alphonse, originaire de Herrera, en Espagne, fit profession dans la province des Saints-Anges, et se montra rempli de zèle pour atteindre la perfection de son état. Il observait la pauvreté dans toute sa rigueur, et mortifiait son corps par le jeûne, le cilice, la discipline et d'autres instruments de pénitence : sa principale occupation était la prière et la méditation, et rien ne pouvait le distraire pendant les heures qu'il consacrait à ces saints exercices.

Pendant qu'il était gardien, le Seigneur ne voulant pas le priver des consolations de la prière, inspirait à ses sujets ce qu'ils devaient faire, et disposait lui-même tout ce qui était nécessaire, comme s'il eût été présent. Dans un voyage qu'il fit en Estramadure pendant une grande famine, il trouva sur sa route deux hommes probablement morts de faim ; il les couvrit de son manteau et les fit enterrer dans le village voisin. Il avait une grande dévotion pour les âmes du purgatoire et s'efforçait de les soulager par ses prières, et en excitant les fidèles à offrir pour elles des œuvres de piété et de charité ; son zèle était si connu qu'on l'ap-

pelait le Père Alphonse des âmes. Sur la fin de sa vie, il fut atteint d'un abcès à la jambe, et il fallut renouveler bien souvent des opérations douloureuses ; mais sa patience ne fut pas vaincue par la souffrance. Il semblait renaître d'avance le jour de sa mort ; car quelques jours avant, il s'y prépara par une confession générale et demanda qu'on le laissât seul afin de s'entretenir avec Dieu. Lorsqu'il reçut les derniers sacrements, il fondit en larmes et fit pleurer tous ses frères en les priant de lui pardonner ses fautes et de le recommander à Dieu. Après les avoir engagés une dernière fois à la dévotion envers les âmes du purgatoire, il rendit le dernier soupir au couvent de Xarandilla, en 1552. Son visage semblait encore vivant, et une beauté extraordinaire se répandit sur tous ses traits. Un religieux, célébrant la sainte messe pour le repos de son âme, apprit par une révélation qu'elle avait traversé le purgatoire pour emmener avec elle dans le ciel une foule d'autres âmes délivrées par ses mérites. Soixante-neuf ans après sa mort, on exhuma son corps et on retrouva encore ses ossements parfaitement conservés ; une odeur céleste se répandit dans toute l'église à cette occasion.

Le Frère François Zamorano, de Belalcazar, s'était marié pour plaire à ses parents ; mais comme son épouse n'avait pas moins d'amour que lui pour la chasteté, ils résolurent d'un commun accord de vivre comme frère et sœur. Après la mort de celle qu'il pouvait appeler simplement sa fiancée, il entra comme

Frère lai dans la province des Saints-Anges, et répondit parfaitement aux espérances que sa première ferveur avait fait concevoir : il était très-simple dans ses manières, mortifiait son corps par toutes sortes de moyens, s'appliquait avec soin à la prière, et recevait souvent, comme récompense de sa piété, des faveurs célestes : c'est ainsi qu'il prédit plusieurs événements futurs et fit connaître des choses entièrement cachées.

Pendant une année de famine il secourut un grand nombre de mendiants, et souvent les pains se multiplièrent sous sa main afin qu'il pût subvenir aux besoins de tous ceux qui se présentaient. Il mourut en odeur de sainteté en 1599. Son corps fut retrouvé entièrement intact quatorze ans plus tard, et ce prodige augmenta beaucoup l'opinion qu'on avait de ses mérites. Le jour de la mort de ces deux serviteurs de Dieu est inconnu, et nous les avons placés en cet endroit, parce que leur nom se trouve au 29 décembre dans le livre saint de l'Ordre.

(Chron. de la prov. des Saints-Anges.)

LE FRÈRE ALPHONSE MUNOS

1572. — Pape : Pie V. — Roi de France : Charles IX.

Nous avons déjà pu remarquer dans un grand nombre de nos récits, combien la simplicité est agréable à Dieu, et rend les âmes dignes de recevoir les faveurs du ciel ; la vie de frère Alphonse Munos en sera une nouvelle preuve. Il naquit en Espagne, en 1512, dans

un hameau situé à deux lieues de Fuente Obeguna, de paysans pauvres, mais vertueux, qui l'élevèrent dans l'ignorance des choses spirituelles, comme la plupart des habitants de fermes isolées. Cependant la grâce parut agir en lui dès ses premières années : son caractère doux semblait incliné au bien, et libre de toute inclination vers le mal. Ses parents le placèrent chez un berger qui lui apprit à lire, le forma à une tendre dévotion envers Marie et lui donna quelques livres de piété.

Quelque temps après ses parents le rappelèrent pour l'appliquer aux travaux des champs, et il obéit avec empressement à tous les ordres qui lui étaient donnés. Lorsqu'il avait fini sa tâche, il cherchait Dieu dans la solitude et dans la prière, tantôt à genoux, tantôt étendu à terre ou les bras en croix et les yeux levés vers le ciel : il consacrait ainsi la plus grande partie de la nuit à ses exercices de piété. Il faisait des croix de bois qu'il plaçait sur les routes, en gravait d'autres sur l'écorce des arbres, afin que les paysans se rappelaient les mystères de la Passion en les voyant : de son côté il ne passait jamais devant elles sans s'agenouiller et prier quelques instants. Il supportait courageusement toutes les épreuves qu'il avait à souffrir, et les recevait comme des faveurs du ciel. Quelquefois ses parents d'un bourg voisin cherchaient à le retenir chez eux : Je ne veux pas choisir de ville ni de bourg pour mon habitation : dans les champs il y a moins de danger pour l'âme. Il quitta les travaux des champs, et se fit de nouveau berger, afin de pouvoir mieux servir son divin Maître dans la solitude.

Son genre de vie était un reproche pour les autres bergers, et souvent il les engageait à craindre et à aimer Dieu, à se rappeler ses souffrances et à s'approcher des sacrements, à fuir le blasphème et l'impureté ; ses conseils le firent surnommer le saint : quelques-uns disaient qu'il serait religieux et qu'il était né pour être prédicateur. Il était surtout très-zélé pour la sainte vertu, et il ne pouvait supporter qu'on tint devant lui des conversations légères. Comme on lui demandait s'il avait éprouvé des tentations contre la chasteté, il répondit affirmativement en donnant les marques d'une grande confusion, mais qu'il s'était fouetté tout le corps, jusqu'à ce qu'elles eussent cessé.

Dieu, toujours admirable dans ses voies, conduisit son élu vers l'état qu'il lui destinait. Pendant qu'Alphonse ne savait quel parti embrasser, ses parents le marièrent avec une jeune fille pauvre et vertueuse comme lui, et il se rendit à leurs désirs ; mais la première nuit de ses noces, il dit à son épouse : « C'est par « obéissance que nous avons uni nos volontés dans la « bénédiction nuptiale, mais nous sommes maîtres de « nous-mêmes dans l'exercice de notre droit ; mon « désir est de garder la pureté du corps et de l'âme « pour l'amour de Dieu, et vous pouvez m'aider dans « l'exécution de ce dessein en vous unissant à moi « pour servir le Seigneur. Pensez-y bien, pendant que « je vais vous laisser reposer sur ce lit, et que je « dormirai sur le plancher, selon mon habitude ».

Pendant la nuit, elle vit en songe la Reine des vierges descendre du ciel dans un char éclatant, et s'arrêter dans un champ où Alphonse semblait reposer en

gardant ses moutons ; la Mère de Dieu lui dit que sa prière était exaucée et qu'elle l'aiderait, ainsi que son fils, à persévérer dans son projet. L'épouse s'éveilla et raconta à son époux ce qu'elle avait vu, puis d'un commun accord, ils résolurent de garder la continence. Ils vivaient ensemble comme frère et sœur, et passaient une grande partie de la nuit à prier et à se mortifier ; ils suivaient les avis d'un Frère Mineur, de Fuente Obeguna, qui venait chaque dimanche dans leur paroisse célébrer la sainte Messe. Alphonse perdit son épouse et son père six ans après, et leur fit rendre les derniers devoirs. Ainsi affranchi de toute servitude temporelle, il se sentit de nouveau porté vers la vie religieuse ; un Franciscain lui apparut alors et lui dit : « Faites ce que vous avez résolu, car « c'est la volonté de Dieu ». — « Qui êtes-vous ? » demanda Alphonse tout étonné. — « Vous serez religieux « de mon Ordre », reprit la voix, et la vision disparut. La nuit suivante, le même religieux se montra et d'une voix sévère : « Pourquoi », lui dit-il, « différez-vous « d'obéir aux inspirations du Seigneur ; rendez-vous « immédiatement au couvent des Frères Mineurs avant « que vos amis ne le sachent ». Il obéit aussitôt et raconta ces deux apparitions à un saint religieux qui avait appris, par révélation, la mort de son épouse et la vocation du pieux berger ; aussi s'empressa-t-il de lui donner le saint habit. Après sa profession, ses supérieurs continuèrent d'éprouver son obéissance, et lui commandèrent souvent des choses incompatibles ; mais son empressement était tel qu'il les faisait successivement. Il ne se servait que des objets les plus

simples et les plus grossiers, et souvent il s'imposait la privation du nécessaire afin de mieux sentir la pauvreté.

Son couvent et sa cellule étaient pour lui un paradis, à cause du calme et de la paix dont il y jouissait. Le comte de Palma venait souvent s'entretenir avec lui, et priait quelquefois le gardien de le lui envoyer dans sa maison.

Dès qu'il avait exécuté les ordres qu'on lui avait donnés, il se hâtait de rentrer; de même, disait-il, qu'un poisson ne peut vivre hors de l'eau, parce qu'il n'est pas dans le lieu de son repos, ainsi un religieux ne peut conserver la vie spirituelle de son âme lorsqu'il est dans le monde; car il ne trouve pas le lit sur lequel il doit se reposer.

Désirant savoir comment il pourrait surtout plaire à Dieu dans la prière, il demanda pendant plusieurs jours à Notre-Seigneur de l'éclairer, et Jésus crucifié lui apparut: « Mon fils », lui dit-il, « songez aux souffrances que j'ai endurées pour vous ». Ces courtes paroles l'enflammèrent d'amour; mais comme il semblait ne pas bien comprendre la volonté de Dieu, le divin Sauveur lui apparut de nouveau: « Sachez, mon « fils », lui dit-il, « que vous me plairez beaucoup en « vous rappelant les souffrances de ma Passion: c'est « ma volonté que vous le sachiez ». Cette leçon lui servit toute sa vie, et il fut presque toujours plongé dans la méditation des douleurs de Jésus-Christ, qui lui apparaissait fréquemment sur sa croix. Il semblait qu'il fût consacré aux mystères douloureux de Notre-Seigneur, attendu qu'il était né, avait été baptisé, con-

firmé, marié et était devenu veuf, Frère Mineur et profès de saint François un vendredi.

Le gardien ayant remarqué un jour après Matines que son visage rayonnait de joie, lui en demanda le motif : « C'est que », répondit-il, « j'ai vu dans le « chœur une multitude d'anges qui chantaient les « louanges de Dieu avec les religieux, et j'ai été rem- « pli d'allégresse, parce que connaissant mon incapa- « cité, je me suis aperçu que le Seigneur s'était pourvu « de ministres dignes de sa majesté ». Le jour de l'indulgence de la Portioncule, le gardien vint au chœur dans l'après-midi et aperçut à trois reprises des colombes d'une blancheur éclatante voler du grand autel sur la tête de Frère Alphonse, et il lui commanda au nom de la sainte obéissance de lui faire connaître ce que signifiait ce prodige. Le vénérable serviteur de Dieu lui apprit alors qu'une foule de fidèles, répandus dans toute la chrétienté, avaient gagné cette indulgence, et que beaucoup d'âmes avaient été délivrées du purgatoire à cette occasion.

Cependant l'enfer cherchait à le troubler dans sa piété : quelques religieux furent un jour témoins de la lutte qu'il soutenait contre six démons qu'il appelait par leur nom, et de la victoire qu'il remporta en faisant le signe de la croix.

Le Seigneur honora le saint religieux du don des miracles : c'est ainsi que bien souvent il guérit des malades abandonnés des médecins, avec un onguent composé par lui, ou avec de l'eau ordinaire, en touchant leurs plaies avec ses mains et en faisant sur eux un signe de croix. Il n'était pas moins admirable dans

les conseils qu'il donnait, et plusieurs grands seigneurs le consultaient sur des affaires de la plus haute importance. Ses réponses étaient claires, douces, mais en même temps très-énergiques, et on le regardait comme un homme dont la science avait été puisée à une haute école. Tandis qu'il habitait au couvent de Palma, le Père Jean de Gongora, professeur de théologie, venait souvent réclamer ses conseils dans ses difficultés, et trouvait toujours que ses solutions étaient les meilleures : comme il devait prêcher un jour de fête, et qu'il n'avait pas eu le temps de se préparer, il pria le saint frère de lui faire quelques réflexions sur le mystère qu'on célébrait et il parla d'une manière aussi remarquable que s'il eût étudié longtemps ce sermon. Il visitait souvent ses frères malades et les consolait par ses paroles : il engagea un Père, qui craignait beaucoup les rigueurs du jugement, à se confier en la bonté divine et à recevoir les derniers sacrements, et il lui promit que sainte Catherine viendrait le chercher le lendemain pour le conduire dans la gloire : ce religieux mourut en effet, et fut consolé à ses derniers instants par une vision dans laquelle il aperçut un cortège nombreux de Frères Mineurs conduits par cette grande sainte qui l'appelaient à prendre place au milieu d'eux. Pendant que le serviteur de Dieu était malade à Fuente Obeguna, le gardien lui rendait de fréquentes visites : un jour il vit son lit resplendissant de lumière, et sentit un parfum délicieux qui remplissait sa chambre : effrayé de cette apparition, il s'éloignait lorsqu'il entendit une voix très-douce qui s'entretenait avec le saint Frère, bien qu'il n'aperçût personne.

Lorsqu'il revint, Alphonse lui demanda si l'on avait transporté au couvent le corps d'un bienfaiteur de l'Ordre, qui restait dans un petit village à trois lieues du couvent, et comme le gardien n'en savait rien, le vénérable Frère lui raconta qu'il avait vu saint François entouré d'un grand nombre de ses enfants venir à la rencontre de cette sainte âme, et qu'au moment où il parlait, son corps était dans l'église du couvent pour y être enterré : il avait à peine dit ces mots, que le portier leur en apportait la nouvelle.

La duchesse de Sessa, qui avait une très-grande estime pour sa sainteté, le pria un jour de se rendre chez elle pour une affaire très-importante, et il fut obligé, à cause de son grand âge et de sa faiblesse, de monter sur un âne ; en partant, il dit à plusieurs religieux : « Je sais que ce voyage sera le dernier de ma « vie ; car je ferai une chute, et je me romprai une côte « en tombant, ce qui causera ma mort ; mais la charité « me force de ne point négliger cette bonne œuvre ». Cette prophétie se réalisa de point en point, et à la suite de cet accident, il fut atteint d'une maladie mortelle, qui le remplit de joie parce qu'elle lui annonçait la fin de son exil. Il s'unissait sans cesse à Dieu par des actes d'amour et de soumission à sa sainte volonté ; ce fut dans ces sentiments qu'il reçut le saint Viatique et l'Extrême-Onction. Un de ses amis, très-grand prédicateur, affligé de la mort qui le menaçait, le pria de demander à Dieu pour lui-même d'être délivré des périls du monde, et appelé dans la gloire éternelle : « Mon Père », lui dit Alphonse, « soyez certain « que le Seigneur vous a préparé une très-belle cou-

« ronne ; car vous l'avez bien servi, et par vos prédica-
« tions, vous avez travaillé avec un saint zèle à procu-
« rer sa gloire et le salut des âmes. Comme preuve de
« ce que je vous dis, vous verrez qu'on m'enterrera
« demain, et vous me suivrez dans trois jours ; ayez
« soin de vous préparer au bonheur éternel pendant le
« peu de temps qui vous reste encore à vivre ». Ces
prédications se réalisèrent. Après avoir adressé une
dernière exhortation à ses frères désolés, il rendit le
dernier soupir en 1572 au couvent de Palma. Lorsque,
selon la coutume, les religieux se rendirent au chœur
pour chanter un répons de l'office des morts, quelques-
uns d'entre eux, cédant à une inspiration divine, en-
tonnèrent le *Te Deum*. Son visage revêtit un éclat
extraordinaire, et de son corps s'échappa une odeur
délicieuse ; il fut enterré dans la salle du chapitre, au
milieu d'une foule immense de fidèles. La duchesse de
Sessa obtint sa corde et son vêtement ; elle fit savoir
dans la suite au provincial qu'elle s'en était servie
pour obtenir plusieurs guérisons miraculeuses. Deux
religieux recouvrèrent la santé en portant sur eux des
morceaux de ses habits. Le Père Jean de Gongora le fit
exhumer, trois ans après, pour le placer en un lieu
plus convenable, et trouva son corps entièrement con-
servé ; on le déposa à droite de l'autel, dans la salle
capitulaire. Sur la demande des habitants de Palma,
on sépara la tête du reste du corps, et on la mit dans
une châsse dorée, qu'on conserve dans la sacristie ; on
la porte aux malades, qui obtiennent souvent, par leur
confiance dans les mérites du frère Alphonse, des fa-
veurs extraordinaires. Le Père André de Guadalupe

atteste, dans ses chroniques de la province des Saints-Anges, imprimées à Madrid en 1662, que Dieu a manifesté la sainteté de son serviteur par de nombreux miracles, surtout à Palma et dans les environs.

(Chron. de la prov. des Saints-Anges.)

TRENTIÈME JOUR DE DÉCEMBRE

LA B. MARGUERITE COLONNA, VIERGE

CLARISSE

1284. — Pape : Martin IV. — Roi de France : Philippe III.

La noble famille des Colonna donna à l'Eglise et à l'Ordre des Frères Mineurs cette illustre vierge, qui naquit à Rome vers le milieu du XIII^e siècle. Elle perdit ses parents de très-bonne heure, et le soin de son éducation fut confié à ses frères, qui la firent élever chrétiennement, mais sans avoir de but plus noble que celui de la voir soutenir avantageusement son rang dans le monde. Dans cette intention, ils lui proposèrent, dès qu'elle fut en âge de se marier, une alliance tout à fait en rapport avec la brillante position de sa famille. Marguerite ne se sentait aucun attrait pour le mariage, et elle hésitait beaucoup avant de donner son consentement à cette union, lorsqu'un de ses frères, qui avait été absent jusque-là, revint de l'université où

il venait de terminer ses études. Plus éclairé que les autres quant aux desseins de Dieu par rapport à sa sœur, il s'efforça de développer en elle les inclinations pieuses qu'il y remarquait, et de diriger son cœur vers l'unique Epoux des âmes fidèles. Il n'eut point de difficulté à y parvenir, car la jeune fille avait déjà conçu la pensée de se donner au Seigneur, et de garder intact le précieux trésor de la chasteté. Elle refusa donc l'époux qu'on lui proposait, et fit vœu de virginité. Dieu la récompensa aussitôt de ce sacrifice, et lui fit connaître en même temps qu'il agréait l'oblation qu'elle lui avait faite ; car la sainte Vierge lui apparut, l'encouragea à persévérer dans la voie où elle était entrée, et lui promit de l'aider et de la soutenir dans tous les combats qu'elle pourrait avoir à livrer, soit contre les hommes, soit contre les démons. On comprend facilement la joie de Marguerite : se reconnaissant indigne de cette céleste vision, elle y puisa une humilité plus profonde, et une ferveur toute nouvelle dans l'accomplissement des volontés de Dieu.

Notre Sainte demeura encore quelque temps dans la maison de ses frères, se livrant avec ardeur aux pratiques de la piété, trouvant tout son bonheur dans la participation à la divine Eucharistie, et dans de longues et fréquentes visites au pied des autels. Mais elle ne tarda pas à sentir le besoin d'une vie plus retirée et plus solitaire : ses frères recevaient continuellement les personnes de leur famille et de leur connaissance, et donnaient des fêtes nombreuses et splendides. Marguerite ne pouvait guère se dispenser de paraître dans ces réunions, mais ce faste et ce bruit

lui étaient à charge ; ils troublaient son recueillement et l'empêchaient de s'entretenir au fond de son cœur avec Dieu. Elle résolut donc de s'y soustraire, et, quittant secrètement la maison, elle se retira sur la montagne de Preneste, où elle garda une solitude absolue. Poussée de plus en plus par la grâce, elle sentait le désir d'embrasser la Règle de Sainte-Claire, et de se vouer ainsi sans retour à une vie de pauvreté et de pénitence. A cet effet, elle se procura un habit de Clarisse et s'en revêtit. Sa chevelure était magnifique, et elle l'avait toujours soignée avec une grande sollicitude ; mais elle comprit qu'il fallait maintenant en faire le sacrifice. Cette réflexion faite, elle prit elle-même des ciseaux, et retrancha sans hésitation le seul ornement terrestre dans lequel elle s'était toujours complue. Fortifiée par cet acte de courage, qui exigeait plus d'héroïsme qu'on ne serait tenté de le supposer, Marguerite se livra désormais aux pratiques de la plus austère pénitence, accomplissant dans toute sa rigueur la Règle séraphique, mais sans être attachée à aucun couvent. Car, n'étant pas encore majeure, elle n'avait point la libre disposition de sa personne, et ses frères, déjà contrariés de son refus de mariage et de son abandon de leur maison, ne lui auraient pas permis de pousser les choses plus loin en entrant dans un monastère.

Marguerite utilisait pour le service des pauvres les loisirs de sa solitude. Elle visitait les malades et les soignait avec amour. La délicatesse de sa nature se souleva d'abord quelque peu lorsqu'elle se trouva en face de certaines maladies repoussantes ; mais elle

triompha courageusement de ces répugnances, et poussa l'héroïsme jusqu'à chercher de préférence les plaies les plus dégoûtantes. La grâce seule peut donner la force de surmonter ainsi les sentiments naturels du cœur en présence de ces sortes de maux ; aussi, était-ce dans la prière et dans l'union avec Jésus-Christ que notre Sainte puisait le courage nécessaire pour son ministère de dévouement.

Lorsque Marguerite eut atteint sa majorité, elle entra en possession de sa fortune, et en même temps de sa liberté ; on comprendra sans peine qu'elle n'eut d'autre pensée que de consacrer l'une et l'autre à l'Époux auquel elle s'était déjà donnée tout entière. Elle commença par distribuer son patrimoine aux pauvres ; puis elle alla au couvent de Sainte-Claire, à Assise, et demanda à être reçue comme postulante. On l'accepta avec empressement, mais elle ne put exécuter ce projet, à cause d'une violente maladie qui la saisit, et qui ébranla tellement sa santé, que les supérieures du monastère ne jugèrent plus à propos de l'admettre. Marguerite, résignée à la sainte volonté de Dieu, qui s'était manifestée d'une façon si sensible, retourna à sa solitude de Preneste, et reprit la vie de charité et de pénitence qu'elle y avait déjà menée, continuant d'observer, en son particulier, la Règle de Sainte-Claire. Mais comme elle avait déjà distribué toute sa fortune aux indigents, il ne lui restait aucun moyen de soulager les malheureux qui venaient implorer son secours, ou qu'elle visitait à domicile. Son cœur souffrit très-vivement de cette impuissance, et elle résolut, pour se créer des ressources, d'aller demander de

porte en porte de quoi venir en aide aux nécessiteux. Elle mit à exécution cette généreuse pensée, et on pouvait voir la fille des Colonna tendre une main suppliante aux riches qu'elle rencontrait sur son chemin, heureuse d'acheter par quelques humiliations l'argent qui la mettait à même de subvenir aux besoins des pauvres de Jésus-Christ.

Nous avons déjà vu qu'un des frères de Marguerite avait été choisi par le Seigneur pour cultiver en elle l'amour de la chasteté, et pour l'aider à lever les obstacles qui s'opposaient à sa consécration religieuse. Ce frère, qui se nommait Jacques, fut lui-même l'objet des grâces privilégiées du Sauveur. Devenu prêtre, puis cardinal de la sainte Eglise, il ne cessait d'animer sa sœur à la poursuite d'une perfection de plus en plus grande, continuant ainsi l'œuvre qu'il avait commencée quelques années auparavant. Ce fut sous sa conduite et dans sa compagnie que Marguerite fit un pèlerinage au tombeau des apôtres Pierre et Paul ; pieux voyage qui ne contribua pas peu à l'affermir dans le bien, en lui montrant jusqu'où doit aller, au besoin, notre amour pour Jésus-Christ.

Marguerite avait été plusieurs fois éprouvée par de violentes maladies, entre autres par celle qui l'avait empêchée d'entrer au couvent de Sainte-Claire, et elle avait montré, en ces circonstances, une très-grande résignation. Mais son divin Epoux voulut la marquer d'une manière plus parfaite encore du sceau sacré de la souffrance. C'est pourquoi il lui envoya, pendant les sept dernières années de sa vie, un ulcère affreux, qui lui faisait endurer d'horribles tortures. Marguerite

supporta son mal avec une héroïque patience, et ne laissa s'échapper de ses lèvres aucun murmure. Lorsqu'elle se vit près de mourir, elle demanda les derniers Sacrements, qu'elle reçut avec une admirable ferveur, puis elle alla recevoir au ciel la récompense des vertus qu'elle avait pratiquées dans un degré si sublime pendant qu'elle vivait sur la terre (17 décembre 1284). Pie IX la béatifia en 1847.

LE PÈRE MICHEL ROCO & AUTRES

Le Père Michel, originaire d'Alcantara, en Espagne, descendait de la noble famille des Roco : après avoir achevé ses études latines, il se mit, âgé de vingt ans, avec ses frères Gabriel et Didace, au service de Ferdinand et d'Isabelle, et mérita par son courage et son habileté d'être nommé capitaine. Après la soumission du royaume de Grenade, les trois frères revinrent à Alcantara sous prétexte de prendre un peu de repos et de faire visite à leurs amis, mais en réalité pour commencer une autre guerre sous l'étendard de saint François et gagner le ciel. Ils s'ouvrirent de leur projet au gardien du couvent qui obtint secrètement la permission de leur donner l'habit. Mais voulant dire adieu au monde d'une manière éclatante, ils donnèrent un tournoi avec quelques autres gentilshommes et s'y distinguèrent non-seulement par leur adresse, mais encore par la devise qu'ils portaient sur leurs vêtements : « Ceux-ci en finissent avec une vie employée « inutilement ». Tous les regards étaient fixés sur ces

jeunes gens, et personne ne pouvait comprendre le sens de ces paroles ; mais le lendemain, lorsqu'on apprit que les trois frères avaient reçu l'habit religieux après ce tournoi, dans le couvent des Frères Mineurs, on comprit que, par vie oisive, ils entendaient celle qui se borne aux intérêts de la terre et qu'ils voulaient désormais travailler pour l'éternité.

Ils firent profession, et furent ordonnés prêtres dans la province de Saint-Jacques ; mais, poussés par le désir de mener une vie plus austère, ils passèrent dans la province de Saint-Gabriel, et de là dans la custodie du Saint-Evangile. Le Père Gabriel et le Père Didace observèrent religieusement les observances de la Réforme et persévérèrent pendant toute leur vie dans leur première ferveur. Le Père Michel se distingua bientôt d'une manière particulière par ses vertus et son oraison : nommé gardien du couvent de Mansarètes, il eut l'honneur de donner l'habit religieux à saint Pierre d'Alcantara. Il eut beaucoup de persécutions à souffrir pour l'établissement de la nouvelle Réforme et il fut obligé de faire plusieurs voyages à Rome pour y traiter cette importante affaire. Après avoir rempli plusieurs fois les charges de gardien et de définiteur, il fut nommé Provincial.

Dans un voyage qu'il fit à Rome, il traversa le royaume d'Aragon, et, s'étant arrêté sur une colline pour prendre un peu de repos, il s'entretenait avec son compagnon des lenteurs de la route, et des avantages qui devaient résulter de leur présence dans la capitale du royaume chrétien, lorsque tout à coup il leva les yeux au ciel et s'écria : « Plût à Dieu que nous fussions aux

« portes de Rome ! nous pourrions terminer heureusement notre entreprise ». Bientôt ils furent saisis par le sommeil, et quand ils se réveillèrent, ils étaient dans cette ville, où les Anges sans doute les avaient portés pour qu'ils pussent défendre leur sainte Réforme. Ce miracle a été attesté par trois personnes dignes de foi.

A son retour du chapitre général tenu à Parme, et auquel il avait assisté en qualité de provincial, il tomba malade à Plaisance et reçut les derniers sacrements avec une joie si vive, que tous les assistants fondirent en larmes. Son union avec Dieu était telle, qu'il paraissait ne pas souffrir : la paix de son âme se lisait dans ses regards et sur son visage. Il demanda pardon de ses fautes à tous les religieux, les engagea par quelques paroles d'exhortation à persévérer dans l'observance de la réforme, de la charité fraternelle et de la pauvreté. Il mourut à la fin de décembre, en l'année 1530.

Le Père Cyprien de Villamiel, qui avait fait profession dans la province de Saint-Jacques, vécut dans celle de Saint-Gabriel pendant quarante ans, et se fit remarquer par son amour pour la perfection religieuse. Son zèle pour la réforme et son intelligence des choses célestes le désignèrent plusieurs fois au choix de ses supérieurs, qui l'envoyèrent en Italie et autres pays pour soutenir les intérêts de la province. Il marchait pieds nus, ne possédait qu'un seul habit, n'emportait jamais de provisions. Il jeûnait presque

toute l'année et se donnait chaque jour la discipline : il récitait tous les jours l'office romain du saint Nom de Jésus, et celui de sainte Ursule, qu'il savait par cœur. Il avait un très-grand respect pour les images de l'enfant Jésus, devant lesquelles il priaît avec tant de recueillement, que l'obéissance pouvait seule l'arracher à sa contemplation : mais non content des honneurs qu'il rendait au divin Enfant, il cherchait à lui trouver des adorateurs, en propageant son culte parmi les fidèles.

Quand ses souffrances ne lui permettaient pas de se rendre à la chapelle, il se faisait apporter une image de l'enfant Jésus pour satisfaire sa piété. Après neuf ans de souffrances et de faiblesse, il se trouva guéri subitement et put célébrer la sainte Messe ; mais cette guérison miraculeuse ne fut pas de longue durée, car le lendemain une inflammation se déclara dans une jambe, et bientôt il fut nécessaire de la couper. Le Père Cyprien supporta cette nouvelle épreuve avec une patience admirable : « C'est la volonté de Dieu », disait-il, « donnez-moi une scie pour que je la coupe ». Cependant le médecin ne voyait pas une grande utilité dans cette opération et essaya d'autres remèdes : ils furent inutiles, et le lendemain il était en danger de mort. Le Père Cyprien, comprenant la gravité de son état, demanda et reçut avec beaucoup de dévotion les derniers sacrements. Il mourut peu après, en l'année 1564.

Un Tertiaire, passant près du couvent la nuit de sa mort, aperçut l'église éclairée par une lumière céleste. Cinq ans après, on ouvrit son cercueil et on

trouva son corps encore intact, comme au jour où il avait expiré.

Le Père Jean de Sainte-Anne, originaire du Portugal, avait commencé dans le monde à pratiquer les conseils évangéliques : après sa profession dans la province de Saint-Gabriel, il fut un modèle d'oraison et de perfection religieuse. Pendant qu'il demeurait dans le couvent de Xérès, sa vieille mère et ses frères vinrent lui demander qu'il les suivît malgré sa répugnance. Après en avoir demandé la permission au gardien, et imploré le pardon de ses fautes, il se rendit à Olivenza, où il trouva sa sœur réduite à l'extrémité ; il la consola en l'assurant qu'elle ne mourrait pas. Bientôt, en effet, elle fut guérie ; mais le Père Jean tomba malade à son tour, et demanda un confesseur au couvent de Valverde pour se préparer à recevoir les derniers sacrements. Il avait gardé intact le trésor de sa pureté, et il fut consolé à ses derniers instants par une apparition de la bienheureuse Vierge Marie. Il mourut en 1618. Son visage se revêtit d'un éclat extraordinaire après sa mort, et personne ne douta qu'il ne fût en possession de la gloire éternelle. Son corps fut retrouvé neuf ans après sa mort entièrement conservé.

(Chron. de la prov. de Saint-Gabriel.)

TRENTE ET UNIÈME JOUR DE DÉCEMBRE

LE PÈRE FRANÇOIS DE MONTILIA

Parmi les hommes apostoliques qui se distinguèrent par leurs vertus et leurs travaux, dans la province de Saint-Grégoire, aux îles Philippines, nous devons mettre au nombre des plus célèbres, le Père François de Montilia. Il eut pour père un gentilhomme nommé Louis Ponce de Léon, et fut élevé dans le palais du duc d'Arcos, où il était attaché en qualité de page. Il y reçut une éducation conforme à son rang : mais les leçons de littérature ne satisfaisaient point les désirs de son âme, et non content d'avancer à grands pas dans les sciences humaines, il s'appliquait avec ardeur aux exercices de la piété. Son caractère sérieux et doux, sa bonté, ses talents le firent aimer et estimer de tous ceux qui l'y connurent.

Un jour qu'il était dans l'église des Frères Mineurs, et prosterné devant le Saint-Sacrement, il réfléchit sur le choix d'un état: pendant qu'il était ainsi plongé dans la prière, il s'écria comme l'apôtre saint Paul : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Au même instant une voix répondit : « Vous serez Frère mineur, mon fils ». Supris de cette réponse, et croyant qu'il avait été entendu par quelque témoin caché, il se retira. Mais le lendemain, il revint, et après s'être assuré qu'il n'y avait personne dans l'église, il répéta sa demande,

et reçut du grand autel la même injonction : « Je
« veux vous avoir pour Frère Mineur ». Son confesseur,
le Père Laurent de Figueroa, plus tard évêque de
Siguenza, lui ordonna de communier, et de réitérer sa
prière, espérant que le Seigneur lui ferait connaître sa
volonté. Cette attente ne fut pas trompée, et deux fois
encore la même voix lui ordonna d'entrer dans l'Ordre
séraphique. Le pieux jeune homme ayant insisté pour
savoir dans quel couvent il devait se faire admettre, il
lui fut répondu : « Chez les Frères Mineurs Déchaus-
« sés ». Notre page songea aussitôt à accomplir les
ordres divins ; et quelques jours après il se rendit à
Madrid avec le marquis de Priego. C'est dans cette
ville qu'il revêtit l'habit religieux.

Il changea son nom de Gonsalve pour celui de Fran-
çois, afin de se rappeler sans cesse les exemples de
son saint patriarche : la prière et l'étude faisaient ses
délices, et il savait y joindre la mortification et la
simplicité : un rude cilice était caché sous ses habits
grossiers ; il marchait toujours pieds nus ; il couchait
sur la dure et dormait très-peu. Sa cellule n'avait pour
ornements qu'une croix de bois, et quelques images
en papier.

Afin de conserver le trésor de la pureté, il apportait
une grande vigilance sur ses yeux, et jamais on ne le
vit regarder une femme en face.

Ses vertus lui méritèrent de grandes faveurs spiri-
tuelles, et principalement l'intelligence des vérités
célestes, et des besoins, soit spirituels, soit tempo-
rels des âmes qu'il était appelé à secourir. Il s'entre-
tenait souvent avec son confesseur dont il suivait avec

glément les conseils et les avis : mais non content d'obéir à son père spirituel et à ses supérieurs, il poussait encore plus loin l'esprit de soumission ; car il se rendait même aux désirs du dernier de ses frères, et on le voyait souvent interrompre un travail commencé, pour lui faire plaisir. Cet esprit religieux et son zèle pour le salut des âmes le poussèrent hors de l'Espagne, lorsque le roi Philippe II demanda aux Frères Mineurs Déchaussés, des ouvriers pour travailler dans la vigne du Seigneur, aux îles Philippines. En l'an 1580, quarante religieux Franciscains se réunirent dans le couvent de Saint-Bernardin, à Madrid, et après une messe solennelle, reçurent du Nonce apostolique la bénédiction du pape, l'étendard de la croix, l'image de notre divin Rédempteur et de l'Immaculée Conception. Parmi eux se trouvaient les Saints Pères Pierre, Baptiste et Martin d'Aguirre, martyrisés dans la suite au Japon, et le Père François de Montilia.

Celui-ci séjourna quelque temps à Manille, où il se livra sans relâche aux travaux de l'apostolat ; en peu de temps il convertit et baptisa plus de cinq cents infidèles parmi les barbares ; mais bientôt il fut choisi par ses supérieurs à cause de son zèle pour porter la foi en Chine, avec cinq autres religieux. Un ancien marin, nommé François Villorino, offrit son vaisseau pour les conduire, et promit de leur procurer gratuitement toutes les choses nécessaires à la vie pendant la traversée : Dieu récompensa une telle générosité ; car au milieu d'une grande tempête, il montra un si grand courage, que les Franciscains n'hésitèrent pas à lui donner, sur sa demande, l'habit religieux. Après

avoir couru de grands dangers, ils abordèrent enfin dans le royaume de Cochin, où ils trouvèrent les habitants disposés à les repousser les armes à la main. Mais voyant bientôt qu'ils n'avaient rien à craindre des missionnaires, les insulaires conduisirent le Père François, et son novice Vallorino, devant le gouverneur qui essaya de leur demander par son interprète quel était le but de leur voyage. L'homme de Dieu, s'apercevant qu'il ne paraissait pas comprendre, lui montra son crucifix, pour lui faire entendre qu'il était venu afin de prêcher le Dieu créateur du ciel et de la terre, et crucifié pour notre salut. Le gouverneur se montra satisfait, et ordonna de leur distribuer des vivres; mais le Père François, qui observait le jeûne, ne mangea aucune viande; on lui offrit alors du poisson qu'il accepta. Cependant, les Barbares ayant remarqué qu'il n'y avait sur leur vaisseau aucun objet de commerce, les regardèrent bientôt avec mépris. Le Père François leur demanda alors par signes à être conduit devant leur roi, comme pour lui offrir un présent de la part d'un grand prince; les insulaires s'imaginant qu'il voulait être mené devant leurs divinités, le conduisirent dans un temple où se trouvait un autel sans aucune idole, et se prosternèrent en invitant les religieux à les imiter. Mais le Père François cracha sur cet autel pour montrer quel était son dégoût pour l'idolâtrie. Pour leur faire plaisir en attendant qu'ils pussent reprendre la mer, ces païens leur amenèrent deux femmes, pensant que cette société leur serait agréable. Le refus du Père François les étonna encore plus que son mépris des fausses di-

vinités. Le roi de Cochin ordonna qu'on le fit venir à sa cour, et cette nouvelle combla de joie le cœur du vénérable missionnaire, qui espérait trouver enfin un interprète, afin de prêcher l'évangile. Mais ce prince, qui avait lu avec plaisir un de leurs livres, ne voulut point consentir à leur donner cette consolation ; à peine le Père François eut-il fait connaître son désir, que les dispositions du monarque changèrent, et l'ordre fut donné aux soldats de reconduire les religieux dans leur vaisseau. Les païens s'empressèrent de l'exécuter et accablèrent d'injures et de coups les missionnaires jusqu'à leur embarquement ; ils les dépouillèrent de leur gouvernail et de leurs voiles, et le vaisseau, abandonné à lui-même au milieu des vagues, fut emporté vers des roches contre lesquels il devait se briser, si Dieu n'avait protégé ses serviteurs. Il s'arrêta en cet endroit, jusqu'à ce que des Indiens fussent venus secourir les religieux. Le Père François désirait retourner aux îles Philippines, mais le Seigneur, qui voulait augmenter les mérites de ces hommes apostoliques, les ramena sur les côtes de la Chine, près de l'île de Baynan, où ils furent arrêtés par des soldats. Les juges et les autorités du pays les firent comparaître devant eux, et comme ils n'avaient trouvé pour armes défensives que des crucifix, des disciplines, un bréviaire et une bible, ils ordonnèrent au Père François de chanter quelques-unes des prières que renfermaient ces livres. Le saint religieux ouvrit la bible et entonna aussitôt la prière de Jérémie, qui tomba la première sous ses regards : « Seigneur, sou-
« venez-vous de ce qui nous est arrivé ; voyez et con-

« sidérez notre approche ». L'émotion donna une telle puissance à sa voix que tous les assistants versaient des larmes. Le gouverneur commanda qu'on les amenât dans la ville et qu'on les enfermât dans une prison horrible, comme des malfaiteurs. Quelques grains de riz composaient toute leur nourriture, et les pauvres religieux n'auraient pas tardé à succomber par suite des privations qu'on leur faisait endurer, s'ils eussent été enfermés pendant longtemps.

Six jours après leur arrestation, un bruit de trompettes et de canons leur annonça qu'ils allaient être jugés; un instant après, des soldats venaient les chercher pour les conduire devant le magistrat, et sur un signal qu'il donna, ils se précipitèrent comme des loups furieux sur leurs victimes. A un second signal, leurs bras furent attachés à de lourdes pièces de bois, et une chaîne rivée à leur cou. Enfin, le gouverneur pousse un dernier cri, les trompettes retentissent, et les confesseurs de la foi sont entraînés hors de la ville où, disait-on, ils devaient être pendus comme pirates. Mais le capitaine et ses cinquante soldats avaient reçu l'ordre de les conduire beaucoup plus loin : une pluie abondante venait s'ajouter aux incommodités de la route et au poids de leurs chaînes, sans parler du supplice de la faim qu'ils continuaient de souffrir. Au bout de trois jours, le Père François, épuisé de fatigue, s'affaissa sur lui-même, incapable de faire un pas : les coups, les injures et les mauvais traitements ne lui furent pas épargnés pour le forcer à se relever; enfin, voyant qu'il ne pouvait avancer, et craignant d'être punis, s'il venait à mourir en chemin, les sol-

dats le saisirent par la chaîne, et le placèrent sur un de leurs chevaux. Après sept jours de marche, ils arrivèrent dans la ville d'Haynan, et après avoir fait avec leurs gardiens une station dans un temple d'idoles, ils furent amenés devant le principal juge de la cité. Mais ne pouvant trouver d'interprète, ils furent jetés dans la prison des condamnés à mort. Ceux-ci les accueillirent avec une grande charité, et partagèrent avec eux leurs médiocres provisions. Le Père François les embrassa tendrement et les engagea par signes à se faire baptiser : mais peu après on enferma les religieux dans un cachot moins infect, et là un marchand chinois, qui les avait vus à Manille, vint leur parler en portugais : il promit de les délivrer et de leur procurer un interprète ; en même temps il pourvut à leurs besoins. D'autre part, il témoigna devant les juges que les prêtres chrétiens n'étaient pas à craindre, et il obtint qu'on leur permit de loger près de sa maison, jusqu'à ce qu'il pût les conduire à Canton où se trouvaient des marchands portugais. Le Père François aurait bien voulu rester dans ce royaume en qualité d'esclave ; mais voyant qu'il ne pouvait faire connaître l'Évangile, il consentit enfin à retourner à Macao.

Après avoir pris un peu de repos dans le couvent de l'Ordre, le vénérable religieux voulut se remettre au travail ; et comme il avait ouï dire aux marchands portugais que le royaume de Siam semblait être disposé à recevoir la foi, que le roi de ce pays leur concéderait volontiers un terrain pour y bâtir un couvent et une église, et qu'ils l'aideraient de leur bourse, le Père François s'empessa de demander la permission

de ses supérieurs, et s'embarqua avec un Père pour s'y rendre. Après une violente tempête, ils abordèrent à Siam, et furent reçus par les chrétiens avec de grandes démonstrations de joie. Une chambre fut changée en chapelle, et les deux religieux se mirent à prêcher les Européens qui trafiquaient dans ces contrées : ne convenait-il pas en effet d'annoncer d'abord la parole de Dieu aux enfants de l'Eglise, comme saint Paul le faisait pour les Juifs ? D'ailleurs ces prédications n'étaient pas inutiles, et un grand nombre de ces marchands, plus occupés des intérêts de leur négoce que de leur salut, vivaient comme des païens, dans l'oubli de tous leurs devoirs, quelques-uns même ne s'étaient pas confessés depuis plus de trente ans.

Le saint missionnaire s'efforça d'abord de gagner leur confiance, puis leur adressa des exhortations paternelles pour les amener à changer de vie : voyant qu'ils étaient ébranlés, il leur rappela les fins dernières, et surtout l'enfer dont ils étaient menacés, s'ils persévéraient dans le mal : bientôt il eut la consolation de les confesser, et de baptiser quelques païens, qui étaient à leur service. Son zèle et la sainteté de sa vie les touchaient encore plus que ses paroles : en même temps il apprenait la langue du pays, et les principaux habitants, fiers de voir qu'un étranger mettait tant d'application à cette étude, venaient lui rendre visite et s'entretenir avec lui des mystères de la foi, autant du moins que le permettaient ses progrès. Les prêtres païens et mahométans eux-mêmes recherchaient sa conversation, et l'interrogeaient sur l'Espagne. Le Père François profitait de l'occasion pour

leur démontrer les erreurs dans lesquelles ils étaient plongés, et les forçait à reconnaître la sainteté de la religion chrétienne. Les Musulmans ne pouvaient souffrir les courageuses prédications du vénérable missionnaire ; mais le respect que chacun lui portait, les empêcha toujours de lui faire du mal ; ils lui donnaient même l'aumône quand il venait mendier à leur porte. Il désirait aussi prêcher la foi devant le roi ; mais il dut y renoncer, parce que ce prince commença bientôt à persécuter les Portugais. Après un an de séjour à Siam, il revint aux îles Philippines, où il reprit le cours de ses travaux apostoliques et convertit beaucoup de païens. Rien ne pouvait arrêter son zèle pour le salut des âmes, ni les tempêtes de la mer, ni les mauvais traitements des barbares, ni les fatigues et les privations qu'il avait à souffrir.

Vers cette époque, le gouverneur des îles Philippines fit équiper une flotte nombreuse, pour faire la conquête des Molluques, ou saint François Xavier avait converti un grand nombre de païens, qui avaient peu à peu abandonné la foi. Le Père François fut chargé par ses supérieurs de reprendre cette mission avec un de ses frères. Celui-ci partit avec le fils du gouverneur, qui devait attendre son père au port de Zebu. Le vaisseau amiral portait notre serviteur avec le général de l'expédition. Mais ce dernier vaisseau ne comptait que des matelots chinois, et ceux-ci ourdirent un complot pendant la traversée. Pendant que le gouverneur prenait un peu de repos dans sa chambre avec son secrétaire, un serviteur et le Père François, ils se jetèrent sur les Espagnols, les massacrèrent, et en moins

d'un quart d'heure se rendirent maîtres du navire. Au bruit du tumulte causé par cette révolte, le gouverneur s'éveilla, et passant la tête par une petite fenêtre, il demanda s'il ne s'élevait pas une tempête ; mais il fut aussitôt percé d'une lance ; en même temps un Indien blessé se laissa tomber dans cette chambre et raconta tout ce qui s'était passé. Le Père François entendit alors la confession du secrétaire et de l'esclave, et se prépara lui-même à la mort.

Pendant ce temps, les Chinois, n'osant pénétrer dans la cabine avant le jour, y firent descendre par des cordes un jeune chrétien de Manille, pour appeler le religieux et savoir combien il y avait de personnes ; ils lui promettaient la vie. Le Père, ne voulant pas se confier à ces traîtres, exigea qu'ils lui donnassent leur parole, et, sur le conseil du secrétaire, il se décida à monter sur le pont. Il se vit aussitôt entouré par plus de deux cent cinquante Chinois qui le regardaient avec fureur, mais sans mot dire. Croyant sa dernière heure arrivée, il pria ces barbares de lui accorder quelques instants pour se préparer à mourir ; un d'entre eux, prenant la parole au nom de tous les autres, le rassura, et lui demanda de leur dire avec exactitude combien il y avait encore d'Espagnols dans la cabine ; il ajouta qu'ils le déposeraient à terre avec les chrétiens survivants afin qu'il pût retourner à Manille. Le Père François répondit que le secrétaire du gouverneur s'y trouvait seul, et il les pria de lui accorder la vie, parce que c'était un ami des Chinois, et qu'ils n'avaient rien à craindre de lui. Les barbares firent alors monter le secrétaire, l'enchaînèrent avec le Père François et le

mirent sous bonne garde; puis, ayant élu un capitaine, ils jetèrent à la mer toutes les croix et toutes les images de piété. En voyant disparaître également une cassette qui renfermait tous ses trésors, l'infortuné secrétaire se mit à pleurer; mais sur les conseils du saint religieux il retint ses larmes et se prépara à la mort. Au bout de trois jours, la mer devint mauvaise, et les brigands faillirent être jetés dans l'île de Zambalès, où ils craignaient de rencontrer des Espagnols; les chrétiens avaient espéré qu'on les conduirait à terre, mais les Chinois, redoutant une vengeance, s'éloignèrent, et bientôt ils furent assaillis par une violente tempête. S'imaginant que le Père François l'avait excitée contre eux par ses prières, ils voulaient le jeter à la mer; quelques-uns d'entre eux cependant comptaient sur la protection de leurs dieux, qui leur était promise par un possédé du démon. En même temps, un autre Chinois se mit à trembler d'une manière effrayante; possédé à son tour par l'esprit malin, il chantait, dansait et mugissait; puis, saisissant un sabre, il le brandissait contre tous ceux qui l'approchaient. Ensuite il écrivit quelques mots sur une feuille de papier, et les fit lire par le prêtre que ces bandits avaient choisi; celui-ci témoigna que le vénérable religieux était un saint homme, et qu'il fallait l'épargner avec les autres chrétiens. Des Indiens convertis s'empressèrent de porter cette heureuse nouvelle à notre missionnaire, qui les blâma fortement de leur superstition et de manquer de confiance en Dieu. Il les exhorta ensuite à faire pénitence et à revenir à de meilleurs sentiments. Dès ce moment, il y eut chaque

jour deux ou trois Chinois possédés du démon, et le mauvais temps augmenta de plus en plus : ils se trouvaient alors en vue de l'île d'Ilocos, habitée par des Indiens baptisés et fidèles à l'Espagne ; mais ils n'osèrent aborder, dans la crainte que leur révolte ne fût punie. Au milieu de leurs disputes, le démoniaque vint se jeter un glaive à la main sur le Père François, qui récitait tranquillement son bréviaire ; mais arrivé devant lui, il tomba comme un homme mort ; cependant il se releva et appela les Chinois pour leur commander de délivrer le religieux s'ils ne voulaient pas faire naufrage ; il pria également celui-ci de protéger, contre la vengeance des Espagnols, les Chinois de Manille, qui ne lui avaient fait aucun mal. C'est ainsi que le Père François fut délivré, après avoir souffert pendant treize jours toutes sortes de mauvais traitements de la part de ces barbares. Il se rendit à Manille avec le secrétaire et les chrétiens qu'il avait sauvés, après avoir remercié le Seigneur de sa toute-puissante protection. Les Chinois arrivèrent de leur côté à Cochin, où ils racontèrent eux-mêmes l'horrible trahison dont ils s'étaient rendus coupables ; mais le roi du pays les fit sévèrement punir : les uns furent mis à mort, et les autres en prison.

A son retour à Manille, le Père François fut appelé au chapitre général de l'Ordre, qui devait se tenir à Rome ; il fut chargé en même temps de faire connaître au Pape et au roi d'Espagne, l'état de la religion dans les îles Philippines et au Japon. Après avoir heureusement terminé cette mission, il revint en Espagne ; il avait demandé que le souverain Pontife permît à

d'autres qu'aux Jésuites de prêcher l'Évangile au Japon : son désir fut exaucé, et il était sur le point d'obtenir qu'on l'y envoyât, lorsque le Seigneur lui révéla sa mort prochaine. Obligé de quitter le couvent d'Almagro par obéissance, il poussa un soupir : « Almagro, « Almagro », dit-il, « je ne vous reverrai plus ». Puis il ajouta, en s'adressant à son compagnon : « Dieu sait « qui de nous reviendra de ce voyage ». Il partit donc, mais après trois ou quatre heures de marche, il fut atteint par une forte fièvre, et se trouva incapable de continuer sa route. Il fut reçu dans la maison d'un bienfaiteur qui s'empressa de lui offrir toutes sortes de soulagements, mais il ne voulut accepter aucun remède avant qu'il ne se fût confessé et qu'il n'eût reçu le saint Viatique ; puis il se soumit aux prescriptions du médecin, moins pour guérir que pour souffrir davantage. Sa patience était admirable : jamais il ne se plaignait ; la seule peine qu'il éprouvât, c'était de mourir dans un lit, après avoir cherché une mort sanglante pour le Seigneur au milieu des barbares. Lorsque son compagnon lui annonça de la part du docteur qu'il mourrait bientôt, il reçut cette nouvelle avec joie, et demanda qu'on chantât le *Te Deum*. On voulait lui donner de suite l'Extrême-Onction, mais il dit que le moment n'était pas encore venu. Il pria les personnes qui venaient le visiter de le laisser seul, afin qu'il pût se préparer au grand voyage de l'éternité. Le lendemain, il fit appeler le curé, sur l'ordre de son compagnon, auquel il obéissait en voyage, et lui demanda humblement une petite place pour son corps dans son église ; il le pria ensuite de lui apporter les saintes

huiles sur le soir, et il les reçut avec une grande piété. Le lendemain matin, il appela son compagnon et un prêtre qui avait passé la nuit à côté de lui, demanda son crucifix, qu'il baisa tendrement, et commença la récitation du xxx^e psaume : « C'est en vous, Seigneur, « que j'ai placé mon espérance ». Lorsque le prêtre prononça les dernières paroles : « Je remets mon âme « entre vos mains », il s'éteignit doucement. C'était le 31 décembre, à la fin du xvi^e siècle. Son visage, amaigri par les souffrances et les fatigues, devint tout à coup rayonnant et plein de charmes : on n'aurait pas cru voir le même homme. Le peuple vint en foule vénérer ses restes et lui baiser les pieds ; il fallut même employer la force armée pour empêcher qu'on ne déchirât ses vêtements. Ses funérailles ressemblèrent plutôt à celles d'un prince de l'Eglise que d'un religieux ; il fut enterré dans le caveau des prêtres. On s'entretint longtemps des travaux de cet homme apostolique, et on l'invoqua comme un grand serviteur de Dieu.

(Chron. de la prov. de Saint-Joseph.)

TABLE SELON L'ORDRE DES MATIÈRES

NOVEMBRE

I^r JOUR.

	Page .
Le vénérable Père Gratiou, et autres, de la province de la Marche.	1
Le vénérable Bonapars, du Tiers Ordre, et Frère Jacques Polo.	5
La vénérable Innocentia Rizzo, vierge, du Tiers Ordre.	8
Isabelle-Claire-Eugénie, princesse des Pays-Bas, du Tiers Ordre.	30

II^e JOUR.

Le Père Auge de Monte-Leone et Catherine Groti.	44
---	----

III^e JOUR.

Le Père François Sullivan, martyr, et le Frère François de Castromilio.	47
Sœur Constance Velasquez et sœur Béatrix de Saint-Ildefonse, clarisses.	49

IV^e JOUR.

Le Frère Pierre Pectinarius, du Tiers Ordre.	52
François de la Torre.	65
Le bienheureux François Galvez, martyr au Japon.	66
Sœur Françoise des Cinq-Plaies, et autres, clarisses.	73
Isabelle Sanchez, veuve, du Tiers Ordre	80

V^e JOUR.

Le Frère Antoine Rodriguez.	84
Le Frère François de Esparragosa.	85
Le Frère Matthieu Juliani.	90

VI^e JOUR.

Sœur Philippa de Médicis et autres, clarisses.	93
--	----

VII^e JOUR.

Le vénérable Etienne, et autres	97
---	----

VIII^e JOUR.

	Pages.
Fête de l'Immaculée Conception de la Très-Sainte Vierge, patronne de l'Ordre Séraphique	99

IX^e JOUR.

Marguerite Agullon, vierge, du Tiers Ordre	124
--	-----

X^e JOUR.

Le vénérable Barthélemy de Pise	153
Didace de Silva, archevêque de Braga	156
Frère Gilles de Girgenti	157
Boleslas le Chaste, roi de Pologne, du Tiers Ordre	160

XI^e JOUR.

Le bienheureux Thierry de Munster	162
Le Père François Bel, martyr en Angleterre	167
Le Frère Pierre de Guadalagara et le Père Alphonse de Valconète	175

XII^e JOUR.

Le Père Jean-Baptiste de Ponti et le Père Pierre d'Espagne, martyrs	178
---	-----

XIII^e JOUR.

Le vénérable Berthold de Regensbourg	184
Le vénérable Bartholi, prêtre, du Tiers Ordre	187
Le Frère Gonzalve Sanchez	193

XIV^e JOUR.

Le Frère Guidon de Beltona, et autres	197
Le Père André de Castro et autres, dans les Indes Occidentales	198

XV^e JOUR.

Le vénérable François de Saint-Jacques	203
Le vénérable Innocent de Chiusi	237
Elisabeth de la Croix, et autres, du Tiers Ordre	297

XVI^e JOUR.

Les vénérables Gérard Boccadabati et Gérard Rangoni	302
---	-----

XVII^e JOUR.

Le Père Nicolas et autres, martyrs	306
Le Père Pierre de Sainte-Claire, et autres	307

XVIII^e JOUR.

	Pages.
Le Frère Jean Munoz.....	312
Le Père Jean de Saint-Michel, et autres.....	318

XIX^e JOUR.

Le bienheureux Conrad d'Offida, prêtre.....	322
Le Père François de Monterroso.....	327

XX^e JOUR.

Les vénérables Damien Carare et Damien de Padoue.....	333
---	-----

XXI^e JOUR.

Sœur Françoise de la Mère de Dieu et sœur Cécile de la Croix, clarisses.	336
--	-----

XXII^e JOUR.

Le Père Barthélemy Ruyz.....	343
------------------------------	-----

XXIII^e JOUR.

Le bienheureux Nicolas Facteur.....	348
Le Père Jean de Tobar et autres, martyrs dans les Indes Occidentales.	397
Les Pères Didace de Médellin et Antoine de Saint-Michel, évêques du Chili, et autres.....	400

XXIV^e JOUR.

Le Père Martin de Numbela, et autres.....	403
Le Père Alphonse de Saint-Paul.....	408
Marie de Saint-François, et autres, clarisses.....	413

XXV^e JOUR.

Le bienheureux Bentivoglio.....	422
Le vénérable Jacopone.....	425
Le Père Jean Pascal.....	437
Le Frère Louis de Salamanque.....	446
Le Père Sixte Firmini et Théodora de Rome, clarisse.....	452
Pudentienne Zagnoni, clarisse.....	455

XXVI^e JOUR.

Marie de Jésus, vierge, du Tiers Ordre.....	486
---	-----

XXVII^e JOUR.

Le Père Mansuy de Castiglione-Aretino, et autres.....	514
---	-----

XXVIII^e JOUR.

	Pages.
La vénérable Matthia Nazaréa, clarisse.....	518
Le Père Jean Florès	520

XXIX^e JOUR.

Le vénérable Gérard de Valence.....	533
Le Père Jérôme de Jésus.....	545
Elisabeth de Pologne, reine de Hongrie, du Tiers Ordre.....	561
Le Père Alphonse de Herrera et le Frère François Zamarano.....	563
Le Frère Alphonse Munos.....	565

XXX^e JOUR.

La bienheureuse Marguerite Colonna, vierge, clarisse.....	574
Le Père Michel Roco et autres.....	579

XXXI^e JOUR.

Le Père François de Montilia.....	584
-----------------------------------	-----

TABLE SELON L'ORDRE ALPHABÉTIQUE

A

		Pages.
Alphonse de Herrera.....	29 décembre	563
Alphonse Munos.....	29 —	565
Alphonse de Saint-Paul.....	24 —	408
Alphonse de Valconète.....	11 —	175
André de Castro, et autres, dans les Indes Occidentales..	14 —	198
Ange de Monte-Leone.....	2 —	44
Antoine Rodriguez.....	5 —	84
Antoine de Saint-Michel, évêque du Chili, et autres....	23 —	400

B

Barthélemy de Pise.....	10 —	153
Barthélemy Ruyz.....	21 —	343
Bartholi, prêtre, du Tiers Ordre.....	13 —	187
Béatrix de Saint-Ildephonse, clarisse.....	3 —	49
Bentivoglio.....	25 —	422
Berthold de Regensbourg.....	13 —	184
Boleslas le Chaste, roi de Pologne, du Tiers Ordre.....	10 —	160
Bonapars, du Tiers Ordre.....	1 —	5

C

Catherine Groti.....	2 —	44
Cécile de la Croix, clarisse.....	21 —	336
Conrad d'Offida, prêtre, Frère Mineur.....	19 —	322
Constance Velasquez, clarisse.....	3 —	49

D

Damien Carare.....	20 —	333
Damien de Padoue.....	20 —	333
Didace de Médellin, évêque du Chili, et autres.....	23 —	400
Didace de Silva, archevêque de Braga.....	10 —	156

E

		Pages.
Elisabeth de la Croix, et autres, du Tiers Ordre.....	15 décembre	297
Elisabeth de Pologne, reine de Hongrie, du Tiers Ordre.	29 —	561
Etienne, et autres	7 —	97

F

Fête de l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge, patronne de l'Ordre séraphique.....	8 —	99
François Bel, martyr en Angleterre	11 —	167
François de Castromilio	3 —	47
François de Esparragosa.....	5 —	85
François Galvez, martyr au Japon.....	4 —	66
François de Monterroso	19 —	327
François de Montilia	31 —	584
François de Saint-Jacques.....	15 —	203
François Sulivan, martyr.....	3 —	47
François de la Torre.....	4 —	65
François Zamarano.....	29 —	563
Françoise des Cinq-Plaies, et autres, clarisses.....	4 —	73
Françoise de la Mère de Dieu, clarisse.....	21 —	336

G

Gérard Boccadabati.....	16 —	302
Gérard Rangoni	16 —	302
Gérard de Valence.....	29 —	533
Gilles de Girgenti.....	10 —	157
Gonzalve Sanchez	13 —	193
Gratien, et autres, de la province de la Marche.....	1 —	1
Guidon de Bettona, et autres.....	14 —	197

I

Immaculée Conception de la très-sainte Vierge.....	8 —	99
Innocent de Chiusi.....	15 —	237
Innocentia Rizzo, vierge, du Tiers Ordre.....	1 —	8
Isabelle-Claire-Eugénie, princesse des Pays-Bas, du Tiers Ordre.....	1 —	30
Isabelle Sanchez, veuve, du Tiers Ordre.....	4 —	80

J

Jacopone.....	25 —	425
Jacques Polo	1 —	5
Jean-Baptiste de Ponti, martyr	12 —	178
Jean Florès.....	28 —	520
Jean Munoz.....	18 —	312
Jean Pascal.....	25 —	437

		Pages.
Jean de Saint-Michel, et autres.....	18 décembre	318
Jean de Tobar, et autres, martyrs.....	23 —	397
Jérôme de Jésus.....	29 —	545

L

Louis de Salamanque.....	25 —	446
--------------------------	------	-----

M

Mausuy de Castiglione-Aretino, et autres.....	27 —	514
Marguerite Agullon, vierge, du Tiers Ordre.....	9 —	421
Marguerite Colonna, vierge, clarisse.....	30 —	574
Marie de Jésus, vierge, du Tiers Ordre.....	26 —	486
Marie de Saint-François, et autres, clarisses.....	24 —	413
Martin de Numbela, et autres.....	24 —	403
Matthia Nazaréa, clarisse.....	28 —	518
Matthieu Juliani.....	5 —	90
Michel Roco, et autres.....	30 —	579

N

Nicolas, et autres, martyrs.....	17 —	306
Nicolas Facteur.....	23 —	348

P

Philippa de Médicis, et autres, clarisses.....	6 —	93
Pierre d'Espagne, martyr.....	12 —	178
Pierre de Guadalagara.....	11 —	175
Pierre Pectinarius, du Tiers Ordre.....	4 —	52
Pierre de Sainte-Claire, et autres.....	17 —	307
Pudentienne Zagnoni, clarisse.....	25 —	455

S

Sixte Firmini.....	25 —	452
--------------------	------	-----

T

Théodora de Rome, clarisse.....	25 —	452
Thierry de Munster.....	11 —	162

FIN DES TABLES.

BX 3606 .P34 1872 v.12 SMC
Le palmier seraphique
47234203



